



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

RFM

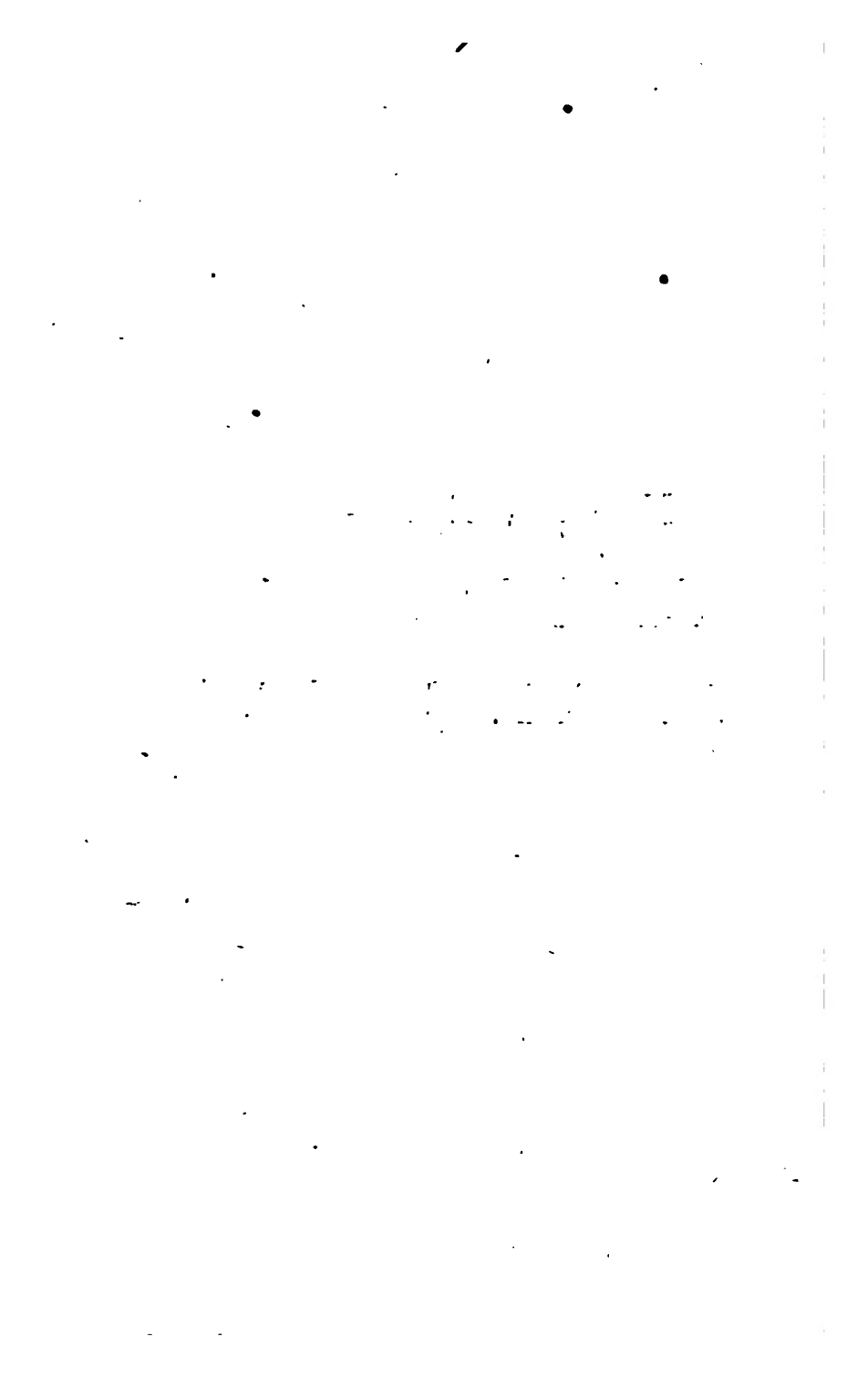
Round

1



NOUVEAUX
SYNONYMES
FRANÇOIS.

Rolland
REM



NOUVEAUX
SYNONYMES
FRANÇOIS;

OUVRAGE DÉDIÉ
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

Par M. l'Abbé ROUBAUD.

TOME QUATRIEME



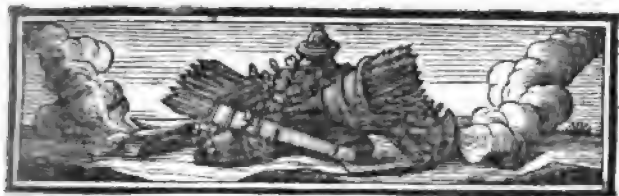
A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, de
MADAME, & de Madame Comtesse d'ARTOIS, rue
des Mathurins, Hôtel de Cluni.



M. DCC. LXXXVI

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



NOUVEAUX SYNONYMES FRANÇOIS.

Q.

Quant à moi, Pour moi.

LA phrase *quant à moi* s'est sauvée de l'oubli ; quoique l'humeur de quelques Grammairiens, la déférence des Ecrivains élégans, la note de vieillesse (espece de flétrissure) imprimée sur cette maniere de parler , concourussent à l'y condamner. Ce qu'il y a de bizarre , c'est qu'en désapprouvant *quant à moi*, ou approuvoit *quant à vous*.

On est étonné d'entendre l'Abbé Girard prononcer que *ces mots sont très-synonymes*. On ne comprend pas trop comment il trouve meilleure grace à *pour*, lorsque *moi* se rapporte à la personne ou à la chose qui régit le verbe suivant ; & à *quant*,

Tome IV.

A

lorsque le pronom se rapporte à ce qui est régi par le verbe. En quoi consiste cette bonne grace qui n'est ni dans le sens, ni dans les sons, ni dans l'arrangement mécanique des mots ? Que je dise, *pour moi, tout m'est indifférent ; & quant à moi, je ne me mêle d'aucune affaire*, ces deux phrases sont-elles moins harmonieuses que celles-ci, *pour moi, je ne me mêle d'aucune affaire ; quant à moi, tout m'est indifférent* ? Je répondrai, pour l'Abbé Girard, que *à moi* formant un régime indirect, il s'accorde naturellement & fort bien avec le régime du verbe suivant, auquel il semble appartenir ; & que *moi*, au commencement de la phrase, semble naturellement demander après lui *je*, d'autant plus que *pour moi* répond au latin *ego verò* (*mais moi*) qui exige, dans le verbe suivant, la première personne. Ainsi *quant à moi* ferait tomber l'action du verbe suivant sur la personne ; & *pour moi* mettrait la personne même en action. Mais ces subtilités n'ont rien de solide ; & les plus agréables comme les plus purs Ecrivains trouvent souvent meilleure grace aux deux locutions employées avec des constructions opposées au goût de l'Abbé Girard.

Ainsi l'Académie dit dans son Dictionnaire ; *quant à lui, il en usera comme il lui plaira* : Trévoux, *quant à moi, je suis étonné* : Malherbe, *quant à moi, je dispute avant que je m'engage* ; & *quant à nous, étant où vous êtes, nous sommes dans notre élément* : Fontenelle, Dialogue 38. après avoir dit, *pour moi, je veux vous imiter en tout* ; *quant à moi, je ne tenterai rien qu'avec de bonnes précautions* : J. J. Rousseau (Lettre sur

SYNONYMES FRANÇOIS. 3

les Ouvrages de Rameau), *quant à moi*, j'en pourrai mal juger, faute de lumieres : La Fontaine,

Phedre , sur ce sujet dit fort élégamment :

Il n'est rien tel que l'œil du maître.

Quant à moi, j'y mettrois encor l'œil de l'amant.

Contre de telles gens , *quant à moi*, je réclame, &c.

Tous nos anciens Auteurs, & sur-tout Amyot, le premier modele de l'élégance françoise, parlent ainsi presque à chaque page ; & en général, on se sert de *quant à moi*, sans aucun égard au reste de la phrase.

Quoiqu'en effet on dise communément *pour moi*, *je*, il y a tant d'exemples contraires, que le nombre des exceptions ne permet pas d'en faire une regle. Ainsi Racine dit, Androm. 4, 5.

Pour moi, loin de contraindre un si juste courroux ,
Il me soulagera peut-être autant que vous.

Fénélon dit, Télém. 2 , *pour les étrangers*, il *les* recevoit avec bonté : Fléchier, portrait d'un de ses amis, *pour* les grands qui se prévalent de ce qu'ils sont, il *les* respecte de loin, & les abandonne à leur propre grandeur : Massillon, dernier Sermon du petit Carême , *pour vous*, qui vivez exposés aux regards publics , vos exemples de vertu deviennent aussi éclatans que vos noms : Voltaire, Henriade, l. 2 ,

Pour moi, qui de l'Etat embrassant la défense ,

Laisai toujours aux Cieux le soin de leur vengeance ;

On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir ,

D'une indiscrete main profaner l'encensoir.

4 SYNONYMES FRANÇOIS.

Enfin *quant à moi* & *pour moi* sont de véritables phrases, mais elliptiques : dès-lors le pronom n'a aucune sorte de rapport grammatical avec la construction du reste de la proposition. Expliquons ces phrases : car enfin il s'agit ici de synonymie & non de bonne grâce ; & prouvons que l'Abbé Girard trahit légèrement sa propre cause en les déclarant *très-synonymes*.

Quant est le latin *quantum*, autant que : *quant à moi* est la phrase latine *quantum ad me spectat*, *attinet*, autant que la chose me regarde ou me concerne, selon l'intérêt que j'y prends ou l'opinion que j'en ai. J'ai souvent répété que *pour* marquoit la manifestation, la présence ou l'égard, la considération : *pour moi* signifie si je me mets en avant, pour en dire mon avis, à l'égard de mes sentimens, pour ce qui est de moi ou de la part que j'y prends. J'ai déjà observé que *pour moi* sert à rendre le latin *ego verò*, mais moi, & moi, moi au contraire. La première de ces locutions marque donc littéralement un intérêt à la chose & un rapport établi ; & la seconde n'indique qu'un jugement ou un fait. *Quant* marque aussi une mesure & une proportion ; & *pour*, quelque chose de vague seulement.

Ces locutions, en même temps qu'elles servent de liaisons ou de transitions, annoncent la division, le partage, l'opposition, la différence. *Quant à moi*, inspiré par un intérêt particulier, prend un air plus décidé, plus tranchant, selon la valeur de *qu*, qui signifie couper, trancher : *pour moi*, ne désignant aucun motif, n'a ni faste, ni prétention, conformément à l'expression latine. Vous direz modestement & avec un air de doute, *pour moi*, je penserois, je ferois : vous direz avec fermeté & d'une ma-

niere résolue, *quant à moi*, je pense, je fais. On se met sur son *quant à moi*, pour dire *quant à moi*; car pourquoi le *quant à moi* marqueroit-il la fierté, la hauteur, la suffisance, si ce n'est par l'espece de ton important ou d'autorité qu'on prend en disant *quant à moi*? N'oublions pas que les différentes acceptions des locutions ainsi que des mots s'expliquent les unes les autres.

En général *quant* exprime un rapport plus marqué, une division mieux signalée, une opposition plus forte, une partie plus annoncée, un complément plus essentiel, quelque chose de plus remarquable, que *pour* pris dans cette acception. *Quant* sert principalement à rappeler un objet ou un rapport nouveau, ci-devant annoncé avec d'autres, & à le mettre à son tour sur la scene ou devant les yeux, pour en parler ou en traiter *autant que* la chose le comporte, ou qu'on l'a fait des autres chefs du discours: au lieu que *pour* ne sert guere qu'à former la transition d'un objet à l'autre, & à promettre quelque considération particuliere, sans autres circonstances déterminées.

Quasi, Presque.

Quasi, mot purement latin, est dit elliptiquement pour *quâ ratione si*, de même que *si*, de la même manière, comme *si*. *Presque* est la même chose que *près de*, *près d'être*. Il est *quasi homme*, c'est comme s'il étoit homme: il est *presque homme*, il est *près d'être* homme.

Quasi marque donc la ressemblance, il suppose

6 SYNONYMES FRANÇOIS.

peu de différence entre un objet & un autre : *presque* marque l'approximation , il suppose peu de distance entre un objet & un autre. *Quasi* est un terme de similitude , & *presque* un terme de mesure.

Les mœurs des femmes sont *quasi* celles des hommes, ou les mœurs des hommes sont *quasi* celles des femmes : il s'agit là de comparer des choses semblables. A mesurer une femme entre la coiffure & la chaussure, elle n'a *presque* que la moitié de sa taille exagérée : il s'agit ici de comparer des grandeurs.

Parmi les méchants , celui qui n'est pas méchant est *quasi* bon ou *comme* bon. Parmi ceux qui courent , ceux qui ont *presque* atteint le but ou qui ont été *près de* l'atteindre , ne sont pas plus avancés que ceux qui n'ont pas couru.

Les mœurs, en changeant , changent jusqu'à la valeur des termes , au point qu'à la fin ces termes ne ressemblent *quasi* plus à eux-mêmes : ainsi *aimer* ne signifie plus *aimer*. Pour un pauvre, qui n'a jamais compté jusqu'à dix écus , mille écus sont *presque* autant que dix mille , & dix mille *presque* autant que cent mille : c'est toujours une somme innombrable.

Dites hardiment à une mere coquette qu'elle est *quasi* jeune comme sa fille , elle vous croira : elle voudra vous faire accroire qu'elle est *presque* aussi grande que sa fille qui a quatre pouces de plus qu'elle, & vous n'oserez pas la démentir.

Chacun se forme le modele de la femme qu'il voudroit épouser ; & il y en a un sur un million , qui épouse une femme *quasi* telle qu'il avoit imaginé la sienne. Chacun veut encore avoir un peu

l'honneur du succès, même après un mauvais succès ; & si l'on n'a pas rempli sa carrière ou sa promesse, on l'a *presque* remplie.

Les gens de Paris s'imaginent, au bout de l'année, qu'ils ont mené pendant quelques mois la vie de la campagne : à la vérité, ils ont été à la campagne, mais ils y avoient traîné la vie de Paris ; car ils n'ont *quasi* rien changé à leur costume. Les Grands songent bien quelquefois qu'avec toute la noblesse & toute la pureté de leur sang, ils n'en sont pas moins faits de la même pâte, & animés du même sang que les autres hommes : mais il est *presque* impossible qu'ils se mettent cette pensée dans l'esprit, impossible qu'ils se la mettent dans le cœur ; car, du moins pour la plupart, s'ils tuoient leur orgueil, que deviendroient-ils ? Il faudroit qu'ils devinssent simples & vertueux.

Dans ces diverses applications, *quasi* désigne toujours un rapport de mœurs, de traits, de manières, des tableaux comparés ; & *presque* un rapport d'étendue, de quantité, d'avancement, des grandeurs comparées. Si l'on n'a point d'égard à ces caractères distinctifs, & que l'on réduise à leur idée commune d'à *peu près*, ou *peu s'en faut*, sans spécifier la nature des rapports, *quasi* ne laissera que la plus petite différence, tandis que *presque* laissera une différence toujours petite, mais plus ou moins. La raison de ce jugement est que *quasi* signifie *de la même manière*, & qu'il exige par conséquent une grande conformité ; au lieu que *près*, ainsi qu'on l'a déjà vu, est susceptible de plus & de moins, & que dès-lors il ne sçauroit avoir, sans addition, un sens aussi étroit & aussi rigoureux. Ainsi ce qui n'arrive *presque* jamais,

8 SYNONYMES FRANÇOIS.

arrive rarement , très-rarement : ce qui n'arrive *quasi* jamais , arrive le plus rarement , si rarement que c'est comme s'il n'arrivoit jamais. Un homme est *presque* mort , lorsqu'il est *près* de mourir ou qu'il a peu de temps à vivre : il est *quasi* mort , lorsqu'il est comme mort , mort ou autant vaut. Ce n'est *presque* rien ou pas grand'chose ; ce n'est *quasi* rien ou comme rien.

A la plupart des termes abandonnés ou négligés , il n'a manqué , pour conserver leur crédit , que d'être bien connus. *Quasi* est de ce nombre. Vaugelas , Ménage , Thomas Corneille , Bouhours observoient qu'il n'étoit plus du bel usage , toutefois en le regrettant , sur-tout dans certaines phrases où il paroissoit consacré. Cependant alors même les femmes de la meilleure compagnie , les femmes célèbres du temps , Mesdames de Sévigné , de la Fayette , de Maintenon , &c. , ne cessioient de l'écrire : il en étoit de même d'une foule d'Auteurs estimés , sur tout dans le genre épistolaire ou dans le style médiocre ; Pascal s'en servoit comme Voiture. Patru ne trouvoit aucune difficulté à l'employer , & sur-tout dans des discours de longue haleine. Vaugelas , qui le trouvoit bas , en fut repris par Thomas Corneille. Enfin il n'est resté que dans le discours très-familier , & on ne l'écrit guere : tant pis , nous n'avons pas beaucoup à perdre.



R.

Race, Lignée, Famille, Maison.

Les différentes désignations de la parenté déterminent divers rapports d'existence que l'on peut considérer dans les personnes du même sang. Ainsi, formé de *par*, production, & *parere*, produire, engendrer, *parenté* annonce les mêmes peres ou meres, le même sang : formé du celte *ra*, *radix* en latin, *racine* en françois, *race* marque l'origine, la premiere origine des personnes : formé du celte *lin*, fil de *lin* tendu, *ligne*, en latin *linea*, *lignée* exprime une file, une suite d'enfans & de petits enfans : formé du radical *fa*, manger, nourrir, *famille* désigne ceux qui sont élevés, nourris, qui existent, vivent par leur chef : formé de *mas*, *mans*, qui indique l'habitation & ses dépendances, *maison* indique ici ceux qui sont faits pour demeurer & vivre ensemble.

Race a donc trait particulièrement à une souche, à une extraction commune : *lignée*, à la filiation, à la descendance commune : *famille*, à une vie, à une existence commune : *maison*, à un berceau, à des titres communs.

La *race* rappelle son auteur, son fondateur : la *lignée*, les enfans, les descendans : la *famille*, les chefs & les membres : la *maison*, l'origine & les ancêtres.

Nous disons la *race* des Héraclides, issus d'Her-

cule, la *race* des Brutus issus de celui qui chassa les Rois, la *race* des Capétiens issus d'Hugues Capet : indice de la source. Nous disons la *lignée* d'Abraham, la *lignée* de Saint Louis, la *lignée* de Henri IV, dans la généalogie de leurs descendans en *ligne* directe : indice d'une succession suivie. Nous disons la *Famille* Royale, une telle *famille*, une *famille*, en parlant des plus proches parens : indice d'une intimité particulière. Nous disons la *Maison* Royale, la *Maison* de Lorraine, la *Maison* de Saxe, pour distinguer les grandes familles sorties du même lieu, de la même *maison* : indice d'une habitation commune & paternelle, relevé par une idée accessoire de grandeur.

De la *race* des Capétiens, est notre *Maison* Royale : dans la *Maison* Royale, on distingue la *Famille* Royale. Cette *Maison* est de la *lignée* de Saint Louis : cette *famille* seule, de la *lignée* de Louis XIV, consiste dans les enfans & les petits-enfans de Roi.

Le Général Athénien Iphicrate, fils d'un Cordonnier, répondit à Hermodius qui lui reprochoit sa naissance : *J'aime mieux être le premier de ma race que le dernier* : il fut en effet l'auteur de sa noblesse. Dieu promit à Abraham une *lignée* aussi nombreuse que les étoiles du Ciel : en effet, ce Patriarche eut une *postérité* innombrable. On conviendra bien que les *familles*, je veux dire ce qu'on appelle par distinction *des familles*, n'ont presque plus rien de commun que leur nom, nom que l'on se dépêche d'abjurer à l'envi : en effet, leurs *membres*, les peres mêmes & les enfans, ne *vivent* plus guere *ensemble*. A la Chine, il n'y point de *maisons*, il n'y a que des *familles*, & il n'y a peut-être de *familles*

que là , si l'on prend ce mot dans sa plus respectable acception : en effet , si les vertus & les actions *illustres* d'un homme ne sont pas celles de toute sa *lignée* , comment formeroient-elles des *maisons illustres* ?

Il y a toute sorte de *racés* : je veux dire que *race* est susceptible de toute sorte de qualifications morales ou civiles , honorables ou injurieuses. Il y a de bonnes & de mauvaises *racés* , des *racés* patriciennes ou plébéiennes , mais sur-tout des *racés* anciennes & illustres qui remontent de générations en générations , de siècle en siècle , jusqu'à quelque personnage distingué. On dit donc fort bien *la race humaine* ; car enfin , comment vous le dissimuler ? D'*Adam nous sommes tous enfans* ; *la preuve en est connue*. Les démocraties ont mieux conservé le souvenir de l'origine commune : aussi n'y a-t-il guere que là qu'on ait pu exiger des preuves de *race* roturiere pour être élevés à certaines Magistratures. On se sert quelquefois du mot *race* pour qualifier une espece de gens qui , par un caractère distinctif , semblent avoir été jettés dans le même moule & frappés au même coin ; *race d'usuriers* , *race de pédans* , *race de viperes* , &c.

Lignée ne se dit que dans le sens propre : un homme laisse une *lignée* nombreuse : un autre ne laisse point de *lignée*. Cependant ce mot est quelquefois distingué par l'idée d'une noblesse ancienne comme la noblesse de *race* ou d'extraction. On trouve souvent dans les anciens titres , *noble & de noble lignée* ou *lignage* : on disoit autrefois un grand , un haut *lignage* , une grande , une haute *lignée*. *Lignage* est inusité aujourd'hui ; *lignée* subsiste encore , sur-tout en généalogie. Le mot *lignage* differe de celui

de *lignée*, en ce que sa terminaison marque ce qu'il fait la *ligne* ; & celle de *lignée*, le résultat du *lignage*, ou la *ligne* formée par la succession des personnes, ou l'ensemble des *lignes* tirées du même point, je veux dire des personnes descendues du même pere. Nous disons encore des gens de *haut parage* : ce mot s'employoit quelquefois pour *parentage* : mais il exprime proprement la *parité*, l'égalité de noblesse ; de *par*, pair.

Le mot de *famille* a diverses acceptions si connues, qu'il seroit inutile de s'y arrêter. Dans l'ordre civil, il y a des *familles* notables, honnêtes, bonnes, bourgeoises, roturieres, plebéiennes, tout comme des *familles* nobles, grandes, illustres, puissantes. On dit *famille* de robe ou d'épée. Les *maisons* ont beau faire, elles sont toujours des *familles*, & leurs actes civils le leur rappellent sans cesse : elles peuvent s'en consoler, puisque nous disons les *familles* de Scipion, des Fabius, des Césars. Un fils de *famille* a une *famille* établie & connue. Mais il y a dans le bas peuple une foule de malheureux, qui, abandonnés, isolés, ne tenant à rien, ne tenant rien que l'existence de leurs parens, n'ayant eux-mêmes aucun établissement, semblent n'avoir civilement point de *famille*.

Il n'y a que des *maisons* illustres ou très-nobles : il n'y a de *maisons* que dans les sociétés civiles où il se trouve une grande inégalité de conditions. On dit fort bien des *Maisons* Souveraines, cela s'entend : mais on ne comprend pas si bien comment tant de *familles* sont tout à coup érigées en *maisons*, sans titres ni d'ancienneté ni d'illustration. Les Médicis étoient des hommes nouveaux, mais ils furent Princes. Il s'éteint beaucoup de grandes

maisons, parce qu'en général, quelque riches qu'elles soient, elles ne sont pas assez riches pour avoir des enfans : il est vrai qu'il y a beaucoup de *familles* habiles à leur succéder, & même à les ressusciter avec des généalogies que *Chérin n'a pas faites*. Il est à remarquer que ces *maisons*, quoique leur dénomination ne soit tirée que de la *maison* qu'elles habitoient originairement, n'habitent plus des *maisons* ; leur habitation est tout au moins un *hôtel*, fussent-elles logées dans un appartement de cent écus : & c'est aussi leur train qu'ils appellent leur *maison*.

Ces détails ne sont point du tout étrangers à mon dessein, comme on pourroit d'abord le croire. J'explique notre Langue actuelle aux *racés futures*.

Radieux, Rayonnant.

D'ABORD le corps *radieux* est tout *rayonnant* de lumière. L'effusion abondante de la lumière rend le corps *radieux* ; & l'émission de plusieurs traits de lumière le rend *rayonnant*. Vous distinguez les rayons du corps *rayonnant* : dans le corps *radieux*, ils sont tous confondus.

Le soleil est *radieux* à son midi : à son coucher, il est encore *rayonnant*. L'aurore *rayonnante* commence à jeter des feux : l'aurore *radieuse* est dans tout son éclat.

L'éclat suppose la sérénité ; mais des rayons épars ne l'exigent pas. Ainsi l'objet *rayonnant* n'a pas besoin d'être serein, comme l'objet *radieux* doit l'être ; & au figuré, cette sérénité, signe de

14 SYNONYMES FRANÇOIS.

la satisfaction & de la joie, c'est précisément ce qui éclate dans l'air, dans le visage, sur le front *radieux*.

Le soleil est *radieux* avec un ciel pur : à travers des nuées transparentes, il n'est que *rayonnant*. L'époux qui sort enivré de la couche nuptiale, est *radieux* : l'époux qui en sort glorieux, est *rayonnant*. A Dieu ne plaise que je prétende par-là remarquer une tache dans l'image de l'Ode sacrée où Rousseau, d'après le Psalmiste, représente le soleil ouvrant sa carrière :

Comme un époux glorieux,
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale,
Sort brillant & *radieux*.

☼ A proprement parler, les rayons émanent du corps *radieux* ; & ils environnent un corps *rayonnant*.

En Optique, le point *radieux* jette de son sein une infinité de rayons : le cristallin, frappé d'une vive lumière, est tout *rayonnant*.

Une femme, couverte de diamans, est *rayonnante* ; mais elle n'en est pas plus *radieuse*. Une paysanne, parée de la seule joie & d'une joie pure, est *radieuse*, sans être *rayonnante*.

Nous disons familièrement d'un homme qui a un air de bonne santé, de contentement, de jubilation, qu'il est *radieux* : nous disons de quelqu'un qui vient de remporter un avantage honorable, un grand prix, une victoire, qu'il est tout *rayonnant* de gloire. Le premier est plein de satisfaction ou de joie : les hommages, les honneurs environnent.

le second. Le Lecteur remarquera sans doute le contraste de l'image riante avec l'image sévère, formé dans ces deux phrases par l'opposition des deux épithetes.

☀ Enfin le mot *radieux* marque la propriété, la qualité de la chose ; & le mot *rayonnant*, une circonstance de la chose, le fait présent.

Un corps lumineux par lui-même, est plus ou moins *radieux* ; & quand il répand sa lumière, il est plus ou moins *rayonnant*.

Le Soleil de Justice est *radieux* par lui-même : Jésus-Christ sera *rayonnant*, quand il viendra juger les vivans & les morts.

Ces différences naissent presque toutes de la valeur des terminaisons. *Ant*, terminaison du participe présent, signifie ce qui est actuel, ce qui se fait, ce qui arrive, le fait ou ses circonstances ; tandis que la terminaison *eux* désigne la propriété, l'abondance, la plénitude, la force.

Ro désigne la lumière : les Latins en ont fait *rad* ; d'où *radius*, *radieux* : nous en avons fait *rais*, rayon ; d'où *rayonner*, *rayonnant*.

Râle, Râlement.

Ces mots imitent parfaitement le bruit ou les sons *rauques* qui sortent de la gorge, lorsque les canaux de l'expiration sont obstrués ou embarrassés, dans l'agonie sur-tout. La multitude des onomatopées sensibles, répandues dans toutes les Langues, devrait au moins persuader aux Philosophes qui ne veulent rien comprendre au prodige.

de la formation du langage, que la Nature en donne le modele & les moyens.

Mais est-ce donc pour ne rien dire que de *râle* on a tiré *râlement* ? Je croirai que ces deux mots signifient la même chose, quand on m'aura persuadé que *raisonnement* ne veut dire autre chose que *raison*, & ainsi de mille autres exemples semblables.

Je l'ai déjà dit ailleurs en passant, & il est bon de le rappeler ici : la terminaison substantive *ment* désigne la puissance, le moyen, l'instrument, ce qui fait qu'une chose est ainsi, ce qu'opere l'agent, ce par quoi un effet est produit. Ainsi *râle* exprime le bruit que l'on fait en râlant ; & *râlement* marque la crise qui fait qu'on *râle*, qui donne le *râle*. Un agonisant a le *râle*, & il est dans le *râlement*. Vous entendez le *râle* ; & vous voyez la poitrine oppressée, la gorge embarrassée, l'expiration troublée par le *râlement*.

Appliquez cette regle aux mots qui ne semblent différenciés matériellement que par le même trait distinctif. Ainsi de *rabais*, *rabaissement*, ce qui fait qu'une chose diminue de prix : de *hausse*, *haussement*, ce qui opere la hausse : d'*habit*, *habillement*, cet ensemble de vêtemens par quoi on est habillé : de *raison*, *raisonnement*, ce qui fait ou développe une raison : de *chaîne*, *enchaînement*, ce qui forme ou compose la chaîne ; d'*avance*, *avancement*, ce qui produit l'avance, ce qui fait avancer : de *biais*, *biaisement*, ce qui fait biaiser, aller de biais : de *regle*, *réglement*, ce qui donne des regles ou établit la regle : d'*abrégé*, *abrégement*, ce qui abrege : de *soulas*, *soulagement*, ce qui soulage ou produit le *soulas* : de
rançon,

Rançon, *rançonnement*, acte de rançonner, &c.

Je sçais que la terminaison *ment* se prend aussi fort souvent dans un sens passif, & qu'elle indique même, avec le mot, tantôt la cause, tantôt l'effet. Tant pis, c'est un abus, c'est un vice dans la Langue, c'est le signe d'une Langue pauvre & amphibologique. Puisque nous n'avons qu'un seul mot pour exprimer, par exemple, le *mouvement*, & en tant qu'il est reçu & en tant que vous le donnez, il faut bien regarder alors le mot *ment* comme une désinence arbitraire & d'ornement. De cette ignorance, il est encore arrivé qu'on a pros crit tantôt le mot simple, tantôt le mot composé. Ainsi l'on a cessé de dire *soulas*, mot aussi expressif qu'agréable, parce qu'on a cru qu'il étoit avantageusement suppléé par *soulagement*. Ainsi l'on s'efforce de bannir *rabaissement*, mot autrefois très-usité en parlant des monnoies, pour tout donner au mot *rabais*, sans observer que le *rabais* est produit par le *rabaissement* ordonné; & que ce dernier mot marque la force employée & l'acte de puissance émané pour produire le *rabais*: l'Edit ordonne le *rabaissement* & opere le *rabais*. Enfin il faut du moins, lorsque le simple & le composé se trouvent encore ensemble dans la Langue, laisser à chacun sa valeur naturelle & primitive, & par conséquent distinguer le *râlement* du *râle*.

Rancidité, Rancissure.

Ces termes désignent la corruption des graisses & des huiles qui ont contracté un goût fort & âcre, une odeur puante ou désagréable, & ordinairement

une couleur jaune, soit en vieillissant, soit par la chaleur. Le lard, la viande salée, les condiments mêmes, deviennent *rances*.

Rancissure, dit-on, qualité de ce qui est rance; synonyme de *rancidité*, mais peu usité. La *rancissure* n'est pas proprement la qualité de *rance*. Ce mot n'est pas plus synonyme de *rancidité*, que *pourriture* ne l'est de *putridité*. Enfin *rancissure* est un mot ancien dans la langue, qui même s'être conservé autant au moins que *rancidité*, qui paroît être au mot nouveau ou fort peu usité ci-devant, puisqu'il le premier Dictionnaire de l'Académie n'en a pas fait mention. Nous disons aussi substantivement le *rance*, ou pour marquer l'odeur de la chose rance, ou pour distinguer la partie rancie du reste de la chose.

Je l'ai déjà dit, *ur* marque la qualité; *ure* marque l'effet. La *rancidité* est donc la qualité du corps rance; la *rancissure* est donc l'effet éprouvé par le corps ranci. La *rancidité* git dans les principes qui vicient le corps: la *rancissure* est dans les parties qui sont viciées. Il faudroit combattre la *rancidité* comme on combat la *putridité*, cause du mal: il faut ôter la *rancissure*, s'il est possible, comme on ôte la *pourriture*, produit du mal.

Ce qu'on appelle *rancidité* est moins une qualité qu'un accident, ou ce n'est qu'une qualité accidentelle: ce qu'on appelle *rancissure* est parfaitement désigné par ce mot selon les règles de l'analogie. Voilà pourquoi j'ai prétendu que ce dernier mot valoit bien le premier. La terminaison *issure*, & en général *ure*, est spécialement consacrée à désigner la corruption & la saleté, & à qualifier des parties, des objets gâtés, ou retranchés,

ou rejetés, à cause de quelque mauvaise qualité. C'est ainsi que nous disons *chancissure*, *moississure*, *pourriture*, &c. ; comme nous disons *coupure*, *brûlure*, *blessure*, &c. pour désigner un dégât, un *défigurement*, un mal. C'est encore ainsi que nous appellons *rognures*, *raclures*, *balayures*, *ordures*, *ratisures*, &c. ce qu'on retranche, supprime & rejette.

La lettre *R*, les mots *ra*, *rac*, *ranc*, ont surtout la propriété d'exprimer la rudesse, l'âpreté, la dureté, quelque mauvaise qualité qui pique, blesse, rebute, comme celle des corps *rances*. *Ranc* indique particulièrement une humeur mauvaise, corrompue, désagréable. Ainsi le latin *rancor* signifie également *rancune* & *rancissure*. *Rac* signifie proprement mauvais, gâté, puant, infect. *Rancor*, *rancissure*, marque un effet de la corruption, comme *mucor*, *moississure*, l'effet de l'humidité. Tout parle en faveur de *rancissure*.

Rapiécer, *Rapiéceter*, *Rapetasser*.

PENDANT que de bons & beaux esprits s'occupent, non sans quelque succès, à former & à mettre en vogue un langage curieux & mystique, ingénieusement tiré des Dictionnaires d'Arts & de Sciences, ne dois-je pas m'excuser devant le Public, si j'ose le ramener à la Langue vulgaire, pour expliquer des mots aussi communs & aussi humbles que ceux du présent article ? Je le confesse, je ne m'attache qu'à la Langue Françoisë, à celle que tout le monde parle, & dans laquelle tous nos bons

Auteurs ont écrit jusqu'à ce jour. C'est à nos modernes Amphigouristes, qui parlent toujours peinture ou sculpture, physique ou chimie, &c. quand il n'est question ni de science ni d'art, à s'entendre eux-mêmes & à se faire entendre. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des termes, des applications, des allusions, des comparaisons bonnes & agréables à tirer des cabinets & des armoires; mais il faut, à l'exemple de nos bons Ecrivains, se tenir toujours à portée du Lecteur ordinaire; il ne faut emprunter un langage étranger, que pour donner à l'instruction plus d'agrément ou de clarté; il faut sçavoir avec sobriété, & ne jamais parler pour avoir l'air de sçavoir & de se singulariser, sur-tout par des mots & des expressions qu'il est si facile d'apprendre & même de former. Pour moi, je prends la Langue telle qu'elle est faite; & si je parviens à en relever le prix par de vrais éclaircissemens, je croirai avoir fait un *travail utile*: j'en demande pardon aux Fripiers & aux Savetiers, mais je ne puis pas dire avec eux un *travail conséquent*.

Mes Lecteurs conviendront bien qu'ils sont souvent obligés d'entendre & quelquefois de dire, *rapéner*, *rapôner*, *rapetasser*, quoique peut-être ils aiment mieux se servir du mot générique *raccommender*, contents d'exprimer par un mot plus distingué l'idée vague de remettre en bon ordre ou en bon état. Ils conviendront bien aussi que *rapéner* ou *rapetasser* des bas ou des habits, ce n'est pas les *raccommender*, de la manière dont on raccommode un sou, ou un carrosse, ou une coiffure. Ils conviendront encore qu'ils diront plutôt *radoubler* un vaisseau & *reparer* une maison, que *raccommo-*
der une maison ou un vaisseau, par la raison que

Les deux autres verbes sont consacrés à tel genre de travail, & connus. Pourquoi donc, quand il s'agira de mettre & remettre des pieces, ne pas préférer les mots propres à spécifier ce raccommodage particulier?

Peth, en celte, peu, petit, portion, piece : *pes*, piece, morceau, fragment ; mot oriental & de plusieurs Langues. *Rapiécer*, c'est mettre des pieces ou remettre une piece, sans modification. *Rapiéceter*, c'est remettre sans cesse de nouvelles pieces ou mettre beaucoup de petites pieces ; & marque dans ce verbe la reduplication ou un diminutif. *Rapetasser*, c'est mettre grossièrement de grosses pieces & les entasser : *petassoun*, en languedocien, petite piece ; *péas*, grosse piece. On *rapiece* un bas, du linge, un meuble auquel on met proprement une piece : on *rapieécete* les meubles, le linge, les vêtements qu'on est toujours à *rapiecer*, où l'on ne voit que pieces & petites pieces. On *rapetasse* de vieilles hardes, de vieux effets qui ne sont plus que des lambeaux recousus ensemble ou appliqués les uns sur les autres.

Nous disons aussi *ravauder*, c'est-à-dire, raccommoder, rajuster tellement quellement à l'aiguille des bas & autres hardes qui n'en valent pas la peine : c'est toujours un mauvais ouvrage fait sur de mauvaises choses avec ou sans pieces ; quoique ce mot, formé de *val* (valeur) changé en *vaud*, indique le dessein de redonner au moins à la chose quelque valeur qui la rende propre à servir. On dit quelquefois *rapfoder*, c'est-à-dire coudre, recoudre, joindre ensemble des pieces, des morceaux, des lambeaux : du grec *rapso*, coudre, joindre ensemble ; *rapfodie*, morceau, fragment. On dit en-

32 SYNONYMES FRANÇOIS.

core raccourter, c'est à-dire, raccommoder, rajuster, ragencer l'accoutrement, les pieces de l'accoutrement, habillement, équipage singulier ou bizarre : de *coudre*, on a dit *accourter*, *acpouter* un champ, le cultiver, le sillonner, le mettre en bon état ; mais je crois que *coudre* & *couture* ont la même origine ; car la *couture* lie deux choses *coupées* ou séparées, en formant une espece de raie ou de *sillon*. *Raccommoder* offre distinctement, sans parler de la reduplication, des rapports de mesure & de convenance entre les objets (*com*, avec, *modus*, mesure) : *rajuster*, des idées d'ordonnance & de justesse (de *just*, qui va bien, s'accorde parfaitement) : *ragencer*, les effets de la dextérité & de l'industrie (de *gen*, *ingenium*, génie, industrie).

Rassurer, Assurer quelqu'un.

J'INTERVERTIS ici l'ordre dans lequel j'ai coutume d'annoncer les synonymes, pour indiquer d'abord, par l'acception connue du premier, l'acception singulière qu'il s'agit de considérer dans le second ; à sçavoir celle de tranquilliser, calmer les inquiétudes ou les craintes, inspirer de la confiance, donner de l'assurance, mettre dans un état de sécurité.

Après que nos grands Poëtes ont employé le mot *assurer* dans le sens de *rassurer*, depuis Malherbe jusqu'à Rousseau, je n'oserois souscrire à la proscription prononcée contre cet usage ; il paroît bien établi en Poësie.

La Poësie, pour se faire une Langue propre,

détourne les mots de leurs applications usitées dans la prose : c'est son droit , c'est l'esprit de la chose même. Ainsi , que les Profateurs ne disent point *assurer* pour *tranquilliser* quelqu'un , ce ne sera pour les Poètes qu'un nouveau motif de parler ainsi , pourvu que ce langage n'ait rien de forcé , rien que de juste. Mais ici , n'a point osé , la poésie n'a point imaginé ; elle s'est contentée de conserver une acception autrefois reçue dans tous les genres d'écrire. Amyot dit , dans la vie d'Artaxerces , que ce Prince alloit lui-même montrant la tête de Cyrus à ceux de ses soldats qui fuyoient , pour les *assurer*. Il seroit facile de multiplier les exemples.

Il est tout naturel qu'on n'ait pas refusé au mot *assurer* une acception qu'on a généralement donnée à ceux de *rassurer* & d'*assurance*. Il doit , au contraire , paroître singulier qu'on ne puisse pas dire d'un homme qui a de l'*assurance* , qu'il est *assuré* ; & qu'on dise d'un homme qu'il est *rassuré* , quand il n'a pu être *assuré*. D'ailleurs *assurer* signifie proprement *affermir* , *rendre ferme* , inspirer de l'*assurance* : & ne rend-on pas une personne ferme tout comme une chose ? Et pourquoi enfin ne diroit-on pas , selon l'usage de l'élocution figurée , *assurer* l'esprit de quelqu'un , *assurer* quelqu'un , *s'assurer* , comme on dit , au propre , *assurer* sa main , ses pas , sa tête , son corps ? Madame de Sévigné dit fort bien , en parlant de M. de Pomponne : « En vérité je ne m'accoutume point à la » chute de ce Ministre , je le croyois plus *assuré* » que les autres , parce qu'il n'avoit point de fa- » veur ».

La Poésie a donc eu raison de conserver la manière de parler , que la prose a laissé perdre.

L'emploi poétique d'*assurer* ainsi justifié, il ne diffère, dans ce sens, de son composé *rassurer*, que par la préposition *re*, *r'*, qui marque la réitération, le redoublement, le retour, le rétablissement de la chose dans son état, ou le redoublement d'action & d'efforts pour l'y ramener. Ainsi vous *assurez* celui qui n'est pas ferme ou résolu, qui n'a pas assez de force & de confiance, qui n'est pas dans un état de sécurité : vous *rassurez* celui qui est abandonné à la crainte ou à la remueur, qui est tout-à-fait hors de l'assiette naturelle, qui ne peut être ramené & tranquilisé qu'avec beaucoup de soins, de secours, de reconfort. Le premier n'a pas, dans l'état où il est, toute l'énergie dont il a besoin : le second a perdu, dans la crise où il se trouve, celle dont il éprouve la nécessité. La différence est du plus au moins.

Je suis debout, assez ferme pour ne pas tomber, si on ne me pousse violemment : je crains l'impulsion ; je me roidis ; je me mets en défense, je m'*assure* : j'ai reçu le choc ; je m'ébranle, mon corps chancelle, mes mains cherchent un soutien ou un appui, je redouble d'efforts, je me *rassure*. Transportez au moral ou appliquez figurément cette image,

Dans les *Horaces*, Camille, en exposant les vicissitudes qu'elle a éprouvées en un seul jour, dit :

Un Oracle m'*assure*, un songe me travaille ;

La paix calme l'effroi que me fait la bataille.

Ce mot est là très-bien employé. En effet, d'abord l'oracle *assure* Camille en confirmant ses espérances, en lui inspirant la confiance qu'elle n'osoit concevoir d'épouser Curiace ; il ne la *rassure* pas, car il

ne la fait point passer de la crainte à la sécurité : mais si le *songe* avoit d'abord *travaillé* Camille, & que l'Oracle eût ensuite calmé ses craintes, dissipé son effroi, elle auroit été, à proprement parler, *rassurée*, puisqu'elle auroit passé d'un état d'alarmes à celui de la tranquillité ou d'une espérance légitime.

Esther dit que la bonté d'Assuerus l'*assure* autant qu'elle l'honore ; cette bonté l'*assure* par la confiance qu'elle lui inspire : par-là le personnage n'indique aucun sentiment de trouble & de frayeur, qui ait précédé ; mais, par le mot *rassurer*, il auroit marqué une allusion au trouble & à la frayeur dont la bonté du Roi la délivre.

Sans doute les Poètes n'observent pas toujours cette différence, & il ne seroit pas toujours nécessaire de l'observer en prose : très-souvent l'idée commune suffit ; & l'idée accessoire est facile à suppléer. Il n'y auroit plus de poésie, s'il falloit que le Poète n'employât les termes que dans leur sens rigoureux. Ainsi Boileau a fort bien pu dire dans le Lutrin :

Le Chantre s'arrêtant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayés laisse dire le reste.
Giroit en vain l'*assure*, & riant de sa peur,
Nomme sa vision, l'effet d'une vapeur.

Ravager, *Désoler*, *Dévasler*, *Saccager*.

Ravager vient du mot primitif *rav*, *rap*, en celtique *rhaib*, en grec *ῥάπτω*, en latin *rap*, *rapere*, &c., prendre, arracher, ravir, enlever de force, em-

porter. M. de Gébélín applique proprement ce mot aux productions de la terre : en effet *ag, ak, aik*, désigne, dans les Langues orientales & dans la plupart des Langues européennes, un champ ; *ager* en latin ; en vieux françois *aice*, territoire ; en gallois *aye*, pays, habitation ; *ach*, champ en irlandois, habitation dans plusieurs Langues.

Désoler vient de *sol*, seul, selon l'opinion commune, & signifie proprement réduire en *solitude*. C'est ainsi que les Latins entendoient le mot *desolare*. Pline le Naturaliste dit des lieux *désolés* ; Columelle, des *champs désolés* ; Stace, des *Pénates désolés*, c'est à-dire, délaissés, abandonnés. *Desolate* & *solitary* sont synonymes en anglois. Nous disons, dans ce sens, *isolé*. Ce verbe ne tiendrait-il pas aussi au mot *sol*, terre ? Il désigneroit aussi parfaitement un *sol* nu, dénué, délaissé.

Dévalster vient de *wast, gast*, gâter, faire le dégât : en anglois *wast*, gâter, dévalster ; latin *vastare, devastare*, faire un grand dégât, détruire, dépeupler, réduire en désert ; allem. *wust*, désert, &c. La *dévastation* attaque également les choses & les personnes : ainsi Virgile dit *dévalster*, pour dépeupler un champ de cultivateurs. *Vast* marque aussi l'étendue & l'excès.

Saccager vient du mot primitif *hac*, adouci en *fac*, couteau, poignard, épée, *hache* : c'est proprement égorger, massacrer, passer au fil de l'épée les habitans d'une ville, mettre à feu & à sang, détruire. Cette idée, comme idée propre du mot, devrait toujours être dominante, lorsqu'on attache au terme les idées particulières de pillage, de bouleversement, de ruine ; idées qui ne sont naturellement que secondaires & accessoires. Aussi n'est-

ce qu'hyperboliquement & abusivement qu'on dit *saccager* pour désigner des pilleries, des dégâts, des désordres particuliers.

Les actions exprimées par chacun de ces verbes sont si fréquemment & si naturellement réunies & mêlées dans la plupart des cas où l'on a coutume de les employer, qu'il n'est pas étonnant que leurs idées distinctives soient souvent confondues & même réduites à l'idée commune de destruction. Cependant l'idée rigoureuse de *ravager* est d'enlever, renverser, emporter, entraîner les productions & les biens par une action violente, subite, impétueuse : celle de *désoler* est de dissiper, chasser, exterminer, détruire la population jusqu'à faire d'une contrée une solitude, ou à la réduire à un sol nu par des attentats ou par des influences malignes, funestes & mortelles : celle de *dévasler* est de tout moissonner, renverser, écraser, détruire dans une étendue plus ou moins vaste de pays, de manière à n'y laisser qu'un désert sans habitans & sans traces de culture, avec une fureur sans frein, sans arrêt & sans bornes : celle de *saccager* est de livrer au carnage, remplir de meurtres, inonder de sang une ville, des lieux peuplés, avec une férocité armée d'instrumens de mort, de désolation, de destruction.

Les torrens, les flammes, les tempêtes *ravageront* les campagnes. La guerre, la peste, la famine *désoleront* un pays. Tous ces moyens terribles la tyrannie fiscale sur-tout, des inondations de barbares *dévasleront* un Empire. Des soldats effrénés, des vainqueurs féroces, des barbares *saccageront* une ville prise d'assaut.

Un champ est quelquefois plutôt *ravagé* par

une nuée d'insectes que par les bêtes farouches & c'est ainsi que les Commis & les Valets des Bachas & Soubachas *ravagent* plus un Empire que ne le fait le Despote lui-même. Lorsqu'un volcan vient de *désoler* une Isle, il laisse au moins sur les terres une lave fertile qui rappelle & ranime la population ; au lieu qu'une grande Capitale qui épuise la substance des Provinces en même temps qu'elle répand sur elles une mortelle infection, les *désote* sans ressource. On parle beaucoup de la tyrannie qui a *dévasté* quelques Empires : que ne parle-t-on aussi de l'anarchie qui les *dévaste* presque tous ? S'il est vrai que la soif du sang a fait *saccager* quelques villes, il est bien certain que la soif de l'or en a fait *saccager* cent fois davantage.

Des brigands qui ne cherchent que le butin, *ravagent*. Des Pirates qui veulent aussi une proie ou des esclaves, *désolent*. Des barbares qui se plaisent à détruire, *dévaslent*. Des vainqueurs effrénés qui n'ambitionnent que de signaler leur vengeance, *saccagent*.

Rien ne résiste au *ravage* ; il est rapide & terrible. Rien n'arrête la *désolation* ; elle est cruelle & impitoyable. La *dévastation* n'épargne rien ; elle est féroce & insatiable. Le *saccagement* ne respecte rien ; il est aveugle & sourd.

Le *ravage* répand l'alarme & la terreur ; la *désolation*, le deuil & le désespoir ; la *dévastation*, l'épouvante & l'horreur ; le *sac*, la consternation & l'horreur du jour.

Quelle qu'elle soit, de Soldats ou de Commis ou de Justiciers ou d'enfans, toute armée *ravage*. Tout vice de gouvernement est une espèce de mortalité qui *désote*. Il n'y a qu'à opprimer le cultiva-

teur, pour qu'un Etat se *dévasté*. De tous les animaux le plus féroce, féroce même plus que tous les autres ensemble, l'homme seul *saccage*.

Rebelle , Insurgent.

Ces termes désignent également celui qui s'*élève contre*. *Rebelle* est tiré de la racine *bal, bel*, qui marque l'élévation, & qui désigne aussi la main levée pour lancer, repousser, résister : de là le latin *bellum*, guerre ; *bellare*, faire la guerre. Ainsi *rebellare* signifie recommencer la guerre, ainsi que repousser, repulluler, s'élever malgré les obstacles. *Insurgent* est formé de *surg*, source, *surgere*, sourdre ou se lever, *insurgere*, s'élever contre, s'opposer hautement. Il est clair que ce mot, n'exprimant que l'opposition ou la résistance simple, sans autre rapport, il n'a point ce caractère odieux affecté à celui de *rebelle* par un usage constant & fondé sur les rapports naturels du mot, quand il est appliqué aux personnes.

Insurgent, qualification aujourd'hui si connue, n'est pas aussi nouveau qu'on pourroit le croire. Le Dictionnaire de Trévoux remarque que les relations & les gazettes ont, dans différentes occasions, donné le nom d'*insurgens*, aux levées extraordinaires de troupes faites en Hongrie pour la défense du pays ou pour quelque autre grand dessein : ce genre de levée extraordinaire s'appelloit *insurrection*. L'Auteur de l'Esprit des Loix, l. 8 c. 11, parle, d'après Aristote, *Polit.* l. 11, c. 10, de l'*insurrection* usitée chez les Crétois. Pour tenir les

Colmes ou Magistrats annuels dans la dépendance des Loix, de simples citoyens se soulevoient contre eux, les chassoient, & les réduisoient à une condition privée. Le *liberum veto* des Polonois est une *insurrection* légale & même constitutionnelle. Ainsi l'usage établi de ces mots confirme le sens favorable attribué à celui d'*insurgent*, tout comme l'emploi qu'on en a fait dans la querelle de la Grande-Bretagne avec ses Colonies d'Amérique. Les Colons étoient appelés *rebelles* par les Royalistes, & *insurgents* par leurs amis.

L'*insurgent* fait donc une action légitime ou légale; & le *rebel*, une action perverse & criminelle. Le premier use de son droit ou de sa liberté, pour s'opposer à une résolution ou s'élever contre une entreprise: le second abuse de sa liberté & de ses moyens, pour s'opposer à l'exécution des Loix & s'élever contre l'autorité légitime. Il ne faudra que des réclamations authentiques & fermes qui arrêtent les desseins contraires, pour être appelé *insurgent*. Il faut des voies de fait violentes qui arrêtent le cours de la Justice, pour être déclaré *rebel*. Si l'*insurgent* s'arme, c'est contre l'oppression & pour la défense de la Patrie: le *rebel* s'arme pour ses propres desseins & contre la République elle-même. Celui-là résiste à la puissance ennemie; celui-ci va même attaquer la puissance tutélaire.

Le peuple Romain, soulevé si souvent contre le Sénat, étoit *insurgent* aux yeux des uns, & *rebel* aux yeux des autres: mais ses succès décidèrent toujours la question en sa faveur. On lit qu'à l'installation des Rois Anglo-Saxons sur l'ancien trône d'Angleterre, le Monarque disoit, en remettant

l'épée à un grand Officier, comme Trajan au Préfet du Prétoire, & par une formule usitée, *Sers-toi de cette épée pour moi, si je fais régner les Loix; contre moi, si je les viole* : le soulèvement étoit donc alors ou *insurrection* ou *rebellion*, suivant la différence des cas. C'est à la constitution à juger.

D'*insurgent* nous avons fait *insurgence* : nous avons déjà *insurrection*. L'*insurrection* est l'action de se soulever contre : l'*insurgence* est un état d'*insurrection* continuée ou soutenue. Voyez l'article suivant.

Rebellion, Révolte.

Ces mots, malgré leur ressemblance, n'ont rien de commun dans leur origine, si l'on met à part le *re* qui marque la réitération ou la *réaction*. *Rebellion* vient, comme *rebelle*, de *bel*, élévation, soulèvement. *Révolte* vient de *vol*, *volt*, rond, tour : d'où les mots latins, *volgere*, *volvere*, &c., tourner, rouler ; & nos mots *volte*, tour & détour, *volter*, *évolution*, *révolution*, &c. Ainsi *rebellion* exprime proprement l'action de s'élever contre ; & *révolte*, le fait de se tourner contre. Dans l'italien, *ribellare* est synonyme de *risorgere*, & *rivoltare* de *rivolgere*. En anglois, *ribell*, c'est *to raise against* ; & *rivolt*, *to turne against*, &c.

Ces deux images ne rappellent point les mêmes idées, si ce n'est une opposition commune. *Rebellion* marque la désobéissance & le soulèvement ; *révolte*, la défection & la perfidie. Le *rebelle* s'élève contre l'autorité qui le presse ; le *révolté* s'est

tourné contre la Société à laquelle il étoit voué. La *rebellion* a un motif apparent, la contrainte exercée par l'autorité : il n'y a pas un motif secret dans la *révolte*, effet d'une inconstance éternelle. L'objet du *rebel* est de se soustraire ou d'échapper à la puissance : l'objet du *révolté* est de renverser & de détruire la puissance & les Loix qu'il a reconnues. La *rebellion* fait résistance : la *révolte* fait une révolution. La *rebellion* secoue le joug : la *révolte* l'a brisé.

☉ Si nous oublions cette différence essentielle & primitive des mots, nous les distinguerons encore par leur formation. Selon la terminaison si souvent expliquée, *rebellion* marque l'action des personnes ; & *révolte* marque l'état des choses. Un acte de résistance ferme, fait *rebellion* : une *rebellion* ouverte & soutenue par des actes éclatans & multipliés de violence, fait *révolte*. La *rebellion* est la levée de bouclier : la *révolte* est la guerre déclarée. La *rebellion* passe à la *révolte*. Ce que la *rebellion* commence, la *révolte* le consume. Il faut étouffer la *rebellion* à sa naissance, pour qu'elle ne dégénère pas en *révolte*.

Les Latins disoient *rebellio* & *rebellium* : le premier de ces mots exprime l'action, l'acte ; & le second, l'effet, la chose produite, selon la valeur de la terminaison propre au participe passif neutre. *Rebellion* est le latin *rebellio* : *révolte* répond à *rebellium* ; & dans le sens le plus littéral, c'est la chose *révolue*, ou la révolution opérée, un état de révolution.

Ainsi, dans un sens spirituel, lorsque la chair résiste à l'esprit, c'est une *rebellion* : si elle lui dispute

puté opiniâtrément l'empire, c'est une *révolte*, un état de guerre. Un péché est une *rebellion* contre Dieu; l'impiété constante, une *révolte*.

☀ Cependant la *rebellion* est quelquefois soutenue comme la *révolte*. On persiste, on persévère dans la *rebellion* par une résistance inflexible, par une résolution ferme, par un attachement opiniâtre à ses desseins : mais les actes hostiles, les attentats, les désordres publics se succèdent, se multiplient, s'étendent sans cesse dans la *révolte* qui constitue un état de guerre.

☀ Enfin la *révolte* a toujours quelque chose de grand, de violent, de terrible & de funeste, tandis que la *rebellion* n'est quelquefois qu'une désobéissance, une opposition, une résistance, coupable sans doute & punissable, mais sans de grands troubles & de grands dangers. Ainsi un particulier fait *rebellion* à la Justice, quand il s'oppose à l'exécution de ses décrets : mais lorsqu'un peuple en furie trouble par une suite d'attentats l'ordre essentiel de la Société, c'est la *révolte*. On dira la *rebellion* d'un Religieux qui se déclare ouvertement contre son Supérieur : on dira la *révolte* d'une légion qui tire l'épée contre son Général. La *rebellion* enfreint des Loix ou des mandemens de l'autorité légitime : la *révolte* viole des Loix capitales & constitutives de l'ordre social.

Cette différence est précisément celle qui se trouve entre les verbes réciproques *se révolter* & *se rebeller*, par une dégénération singulière de ce dernier. On ne dira plus, comme Corneille, qu'une ville *se rebelle*, pour indiquer du moins

34 SYNONYMES FRANÇOIS.

qu'elle est prête à *se révolter*, quoique le premier de ces verbes soit proprement fait pour annoncer la guerre. On ne *se rebelle*, pour ainsi dire, qu'en petit; on *se révolte* en grand. A peine dirons-nous familièrement que les passions *se rebellent* contre la raison, il faut absolument qu'elles *se révoltent*, malgré la distinction établie entre la *rebellion* & la *révolte* des passions ou des sens. *Se rebeller* ne désigne plus que l'indocilité, l'indiscipline, la mutinerie, un léger soulèvement: hors de là, il n'y a plus qu'à *se révolter*. Les Grands & les Puissans *se révolteront*; les petits & les foibles ne peuvent que *se rebeller*: un enfant mutin *se rebelle*: une Province *se révolte*.

Rechigner, Refrogner.

Rechigner, marquer de la répugnance, du dégoût, du mécontentement, par un air rude & des grimaces repoussantes. *Refrogner* ou *renfrogner*, contracter ou plisser son front de manière à marquer de la rêverie, de l'humeur, de la tristesse. La lettre *R* désigne dans ces deux mots la rudesse, selon sa propriété naturelle. *Rech*, *reche*, *rache*, servent encore à exprimer cette qualité & la mauvaise humeur dans quelques Provinces, comme l'ancien mot *rechîn* expliqué de la sorte par du Haillan. Foulques, Comte d'Anjou, fut surnommé *le Rechîn*, à cause de son humeur & de ses mœurs farouches. Borel dit que *reciner*, le même que *rechigner*, vient de *canis*, chien; parce que c'est faire comme un chien qu'on fâche. *Refrogner* vient de

Front ; & il exprime le *froncement*, les plis, les rides multipliées. Le *refrognement* est donc proprement sur le front : le *rechignement* est plus sur la bouche.

Le *rechignement* & le *refrognement* marquent la mauvaise humeur : mais le *rechignement* est fait pour la rémoigner ; & le *refrognement* la décele en la concentrant. Lorsqu'on fait une chose à contre-cœur, on *rechigne* pour manifester sa répugnance : lors même qu'on veut cacher la peine qu'on éprouve, on se *renfrogne*. Je veux dire que le *rechignement* est plutôt un acte fait à dessein, que le *refrognement*.

La vieillesse est assez *renfrognée* & laide par elle-même, sans être encore *rechignée* & dégoûtante, selon la pensée de Molière.

Les enfans sont sujets à n'obéir qu'en *rechignant* : n'acceptez pas cette fausse obéissance. Mais si, pour leur faire l'humeur, vous vous *refrogez* le visage, vous ne leur apprendrez pas à se corriger, vous leur ferez peut-être peur ; cela ne vaut pas mieux.

Si vous allez contrarier cet homme *renfrogné*, il *rechignera* : il semble même qu'il n'y a rien dont on souffre moins d'être distrait, que de sa mauvaise humeur.

Cette mine *rechignée* semble me dire des injures, & j'en ris. Ce visage *renfrogné* semble me reprocher ma sérénité, & je m'enfuis.

Des drogues qu'on ne prend qu'en *rechignant* & en se faisant violence, commencent par produire un mal : je ne vois que cela de certain dans leur usage. Il n'est plus possible de reprocher aux Médecins un accoutrement pédantesque & un

visage *renfrogné* qui devoient effrayer les malades? la chose même dont ils parleront le moins, si on les laisse faire, c'est de votre maladie.

Je voudrois que les Beautés dédaigneuses considérassent dans leur miroir combien une figure est laide & repoussante avec un air *rechigné*; & que les prudes *renfrognées* considérassent dans le leur combien elles ont l'air d'être chagrines & souffrantes de leur vertu.

Pourquoi *rechigner* à faire ce que vous faisiez avec tant de plaisir? Ah! j'entends, on vient de vous l'ordonner. On fait une censure générale, & votre visage se *refrogne*! prenez - y donc garde, vous vous trahissez.

Celui qui vous donne une chose en *rechignant*, vous la jette au visage. Celui qui prend un air *renfrogné* pour paroître grave, prend un masque pour un visage.

Rechûte, Récidive.

CES mots viennent de *cheoir*, autrefois *caer*, lat. *cadere*, celt. *catt*, tomber. Le latin *casus* signifie *chûte* & *cas*: la *chûte* présente quelque chose de plus fort & de plus déterminé que le *cas*, puisqu'elle exprime proprement l'action de tomber par terre. Il en est de même de la *rechûte* & de la *récidive*: elles marquent l'action de *retomber*: mais la *rechûte* est de retomber dans un état funeste; & la *récidive*, de retomber dans un mauvais cas.

Mais l'idée de *tomber* est essentielle & rigoureuse dans la *rechûte*, & non dans la *récidive*. On dit *se relever* d'une *chûte*: après qu'on s'en est re-

levé, on retombe par la *rechûte*. Mais on dit *se mettre* dans un mauvais cas; & après qu'on s'en est tiré, on s'y remet par la *récidive*. Il résulte de là que la *rechûte* marque la foiblesse ou la légèreté; & la *récidive*, l'opiniâtreté ou l'imprudence. C'est parce qu'on n'est pas assez ferme ou assez constant, qu'on fait une *rechûte* : c'est parce qu'on ne veut pas se corriger ou s'observer, qu'on passe à la *récidive*. Guéri ou rétabli jusqu'à un certain point dans son premier état, on *retombe* : puni ou pardonné vainement, on *récidive*, on recommence. Il y a donc en général plus de malice dans la *récidive* que dans la *rechûte*, & plus de malheur dans la *rechûte* que dans la *récidive*.

Cependant ces termes, quoiqu'ils aient à peu près le même sens, ne se confondent point, parce qu'ils sont exclusivement consacrés à quelque ordre particulier de choses. *Rechûte* est un terme de Médecine & de Morale : un malade ou un pécheur fait une *rechûte*. *Récidive* est un terme de Jurisprudence & de Loix pénales : un coupable, un délinquant fait une *récidive*. La *rechûte* est donc une maladie funeste ou du corps ou de l'ame : la *récidive* est un délit ou une faute punissable selon la Loi. La *rechûte* est plus dangereuse, que la première maladie : la *récidive* est plus sévèrement punie que le premier délit. Leur synonymie consiste donc à désigner le retour dans la même faute ou dans le même mal.

Réclamer, Revendiquer.

Réclamer, se récrier contre, s'opposer en criant,

appeller hautement ou à grands cris, protester ou
 • revenir contre : *re marque* la réaction, l'opposition, la résistance, la répétition ; *clam* signifie crier, autrefois *clamer* : la racine *cla*, *cal*, imitation du cri d'une personne qui appelle, a formé de nombreuses familles en grec, en latin & autres Langues. *Revendiquer*, réclamer, répéter sa chose, son bien, sa propriété ; *réclamer* la force, la vengeance, l'autorité, la justice, pourra voir sa chose ; en poursuivre le recouvrement par les voies de droit & de fait contre celui qui l'a usurpée ou qui la retient. *Re marque* ou la chose (*re*, *res*), ou sa répétition ; *ven*, en latin *vin*, la force, la puissance (*vis*) ; *vindic*, la vengeance, la vindicte, la force coercitive : *dic*, l'action de demander, celle de poursuivre en Justice ; car en grec & en latin, *dica* signifie cause, action en Justice : la Déesse *Athina* présidoit en Grece aux jugemens.

Vous *réclamez* à quelque titre que ce soit, & vous *réclamez* l'indulgence, l'amitié, la bienfaisance & ses secours, comme la justice & vos droits ; vous *revendiquez* à titre de propriété, & en *réclamant* la justice & la force. Dans un cas litigieux, vous *réclamez* ce que vous *revendiqueriez* avec un droit certain & reconnu,

Vous *réclamez* en vous opposant à toute sorte de prétention : vous *revendiquez*, en vous opposant à l'usurpation. La *réclamation* est une demande, un appel : la *revendication* est une action, une poursuite. La *réclamation* conserve vos droits : la *revendication* poursuit la restitution d'un bien.

Un effet perdu dont on ne connoît pas le maître, vous le *réclamez* : un effet volé qu'on ne veut pas vous rendre, vous le *revendiquez*,

Le geai *réclame* contre l'opinion qu'on a de son plumage : le paon *revendique* ses plumes.

Il y a des gens habiles à *réclamer* ces petits mots, ces petits riens qui courent le monde sans que leur auteur les *réclame* : tant pis pour eux, car sans doute ils n'ont guere d'autres titres de gloire. Il y a des Sçavans qui ont *revendiqué* pour les Anciens beaucoup de découvertes modernes, moyennant quelques mots de quelque Ancien qui n'en eut peut-être jamais l'idée : eh qu'importe ? en ce genre, la vérité n'est pas à celui qui la dit, elle est à celui qui la prouve.

Le pauvre peuple *réclamera* peut-être contre un Seigneur puissant : mais le moyen qu'il *revendique* son champ, s'il faut qu'il en dépense la valeur pour le recouvrer !

Un Auteur mal accueilli ne manque pas de *réclamer* contre le jugement du Public ; & il en appelle à lui dont il est bien sûr, & à la postérité qui ne l'entend pas. Un petit Auteur, vain de quelques petites pensées, est tout prêt à *revendiquer* ce que d'autres ont pensé bien ou mal comme lui : ainsi Boileau parle, au nom de Longin, d'un de ces fots esprits qui ne pouvoit voir la plus froide pensée dans Xénophon sans la *revendiquer*.

L'homme est toujours mineur à certains égards ; & la Nature *réclame* toujours pour lui les droits inaliénables qu'il n'a pu céder qu'à la violence ou dans le délire. Les Romains, en donnant le nom de *vindictæ* à la baguette dont ils frappoient l'Esclave pour l'affranchir, sembloient reconnoître qu'on ne faisoit que restituer à ce malheureux la liberté qu'il avoit le droit de *revendiquer*.

Il est des ouvrages que personne ne s'avise de

réclamer : mais si jamais un sot s'avise d'en *revendiquer* un, il lui restera ; car ce sera un sot ouvrage.

Le pauvre est fait pour *réclamer* les secours des riches ; mais il n'a rien à *revendiquer* de leur richesse. Ceux qui n'exercent que la justice n'imposent donc jamais aux riches pour le pauvre un tribut que celui-ci n'a pas le droit d'exiger. Cruelle erreur que de commander & d'ordonner, quand on n'a que le droit d'exhorter & d'engager ! Laissez à la charité le mérite de la charité, ainsi de toutes les vertus.

Tibere, Néron, Domitien disposent du sort de Germanicus, de Corbulon, d'Agricola, lorsqu'ils craignent que ces glorieuses victimes ne *réclament* le trône, & que leurs armes triomphantes ne le *revendiquent*.

Quel seroit le nom propre de ces petites assemblées privées, où chacun, fort content de soi, *réclame* pour soi toutes les qualités sociales, quand aucun ne les a ? Quel seroit aussi le nom propre de ces sociétés policées, où l'on gagne infiniment à laisser son bien dans les mains d'autrui plutôt que de le *revendiquer* ?

Plusieurs Auteurs anciens ont beaucoup à *réclamer* dans les Œuvres de La Fontaine, mais peu à *revendiquer* (a) ; car cet homme change en or tout ce qu'il touche.

Il y a des personnages fort opulens, qui, si chacun

(a) Parmi les sources dans lesquelles le bonhomme a puisé, le hasard m'en a fait découvrir une, absolument inconnue, d'où il a tiré des morceaux très-piquans, & même des pièces entières, si je m'en souviens bien. C'est un petit livret intitulé *les Œuvres du Marquis de Maffarille*, imprimé à Lyon en 1629.

revendiquoit utilement ce qui lui appartient dans leur fortune, *réclameroient* enfin la clémence & la charité publique. Mais soyons de bonne foi ; s'il y a plus de ces gens-là que jadis , ces fortunes sont plus partagées.

Récolter , Recueillir.

Je ne conçois pas comment *récolter* a eu le malheur de déplaire à des gens de goût, maîtres de l'art ; un mot si clair, si bon, si utile, si usité ! Pourquoi de *récolte* n'auroit-on pas fait *récolter*, comme de *labour* on a fait *labourer*, de *fillon* *fillonner*, de *moisson* *moissonner*, de *vendange* *vendanger*, &c. ? *Recueillir* ne porte point l'idée propre de *récolter* ; & *récolter* est une manière très-particulière de *recueillir*. *Récolter* nous dit ce qu'on *recueille*, des grains, des fruits, les productions de la terre. On ne *récolte* pas ces productions comme on *recueille* des raretés, des suffrages, des nouvelles, des pensées, des débris, une succession, &c.

On peut même *recueillir* des fruits de la terre sans les *récolter*. Le Décimateur *recueille* & ne *récolte* pas. Celui qui glane après la moisson ne *récolte* pas, mais il *recueille* ou ramasse des épis. Un Quêteur a *recueilli* beaucoup de vin qu'il n'a pas *récolté*. *Récolter*, c'est *recueillir*, suivant les procédés de l'économie rurale, toute une sorte de grains & d'autres productions cultivées qui sont sur pied, dans la saison de leur maturité, pour les serrer ou les arranger de manière à les conserver.

Je sçais que le mot *recueillir*, en latin *recolli-*

gere, composé de *colligere*, cueillir, amasser ; mettre ensemble & avec choix, s'est dit proprement des fruits de la terre : mais il s'est appliqué à tant d'autres objets disparates, qu'il ne conserve plus qu'une idée confuse de sa première destination. Il a donc fallu recourir à un nouveau mot qui exprimât sensiblement l'idée pure d'une opération aussi importante & aussi essentielle à caractériser que celle de la *récolte*. Et remarquez que *col* est ici un mot radical qui désigne la *culture*, l'ouvrage du *cultivateur*, mots tirés du latin *colere*. Remarquez encore que l'idée essentielle de la racine *col* est celle de *couper* ; & que la *culture* n'a été ainsi nommée que du travail essentiel de *couper*, d'ouvrir, de labourer la terre avec des instrumens tranchans.

De là une seconde différence entre *recueillir* & *récolter*, appliqués également aux productions de la terre. On *récolte*, à proprement parler, ce qui se coupe, comme les grains, les foins, les raisins, & en général les grands objets de culture : on *recueille* ce qui s'arrache, les fruits, les légumes, les racines & autres objets moins importants : & tel est l'emploi ordinaire de ces termes.

De là une autre différence encore. On ne *récolte*, entre les productions de la terre, que celles de la culture ; & on ne fait proprement que *recueillir* les autres. Ainsi on *récolte* du bled ; & on *recueille* du sel.

L'un *récolte* des grains, l'autre *récolte* des vins : celui-ci *recueille* des laines, celui-là *recueille* des soies. Laissez-les faire : chacun d'eux a travaillé pour les trois autres, & ils s'arrangeront bien ensemble ; car ils sentent mieux leurs besoins & sça-

vent mieux leurs intérêts que vous & moi ne pourrions l'imaginer.

La production que ce Laboureur vient de *récolter*, est le prix qu'il *recueille* de ses dépenses & de ses sueurs. Mais quand vous ôterez à la denrée son prix naturel, vous lui ravirez sa récompense & ses avances.

Il y a le temps de *récolter*; & si l'on empêche le cultivateur de saisir ce temps, l'on fait gâter & perdre ses productions : or le droit de détruire des *récoltes* est encore plus absurde que celui de *recueillir* où l'on n'a pas semé.

Vous direz qu'un pays *recueille* du bled, des vins, des fourrages, pour marquer la nature de ses productions : vous direz qu'on y a *récolté*, cette année, peu de fourrages, beaucoup de vin, assez de bled, pour marquer la qualité de sa *récolte*.

Enfin, *récolter* veut dire *faire la récolte* : il est donc propre pour désigner tous les rapports particuliers de la *récolte* : c'est-là son véritable emploi dans la Langue du cultivateur; & il faut au moins laisser à chaque Art sa Langue. Vous direz alors *recueillir*, si ce mot vous plaît davantage, quoiqu'il ne signifie pas proprement *faire la récolte*.

Reconnoissance, Gratitude.

Reconnoissance, composé de *connoissance*, marque littéralement le ressouvenir qu'on a d'un objet, la mémoire d'un objet qu'on a *connu*, l'aveu par lequel on *reconnoît* & on certifie une chose, ou enfin une sorte de compensation dont on se confesse redevable. La *reconnoissance* rappelle la *connoissance*.

La racine de ces mots est *no*, qui exprime dans beaucoup de Langues l'idée de connoître, faire connoître. *Gratitude* désigne le *gré* qu'on sçait à quelqu'un, l'affection qu'on ressent d'une *grace*, le sentiment qui nous rend un bienfaiteur, *cher* & *agréable*. *Car*, chez les Celtes, les Grecs, les Latins, comme *gra* chez ces derniers & autres, exprime les idées de *chérir*; *agréer*, *gré*, *grace*, &c. L'idée de *reconnoissance* est ici relative aux services, aux bienfaits qui demandent de la *gratitude*.

La *reconnoissance* est le souvenir, l'aveu d'un service, d'un bienfait reçu : la *gratitude* est le sentiment, le retour inspiré par un bienfait, par un service. La *reconnoissance* garde la mémoire des choses; c'est l'*animus memor* des Latins : la *gratitude* la garde dans le cœur; c'est leur *gratus animus*. Publier un bienfait est un acte de *reconnoissance* : chérir son bienfaiteur est l'acte propre de la *gratitude*.

Il suffiroit, ce semble, d'être juste pour avoir de la *reconnoissance* : il faut être sensible pour avoir de la *gratitude*. Mais est-on juste sans être sensible, sur-tout en matiere de bienfaits ? La *reconnoissance* est le commencement de la *gratitude*; & la *gratitude* est le complément de la *reconnoissance*. En un mot, la *gratitude* est la *reconnoissance* d'un bon cœur, je veux dire d'un grand cœur.

La *reconnoissance* pèse sur le cœur sans la *gratitude* : la *gratitude* est douce au cœur, comme le bienfait.

Celui qui est si pressé de s'acquitter d'un service généreux, par un autre service pour se décharger du poids de la *reconnoissance*, est un in-

grat ; tandis que celui-là qui n'acquitte point sa dette & qui semble même n'oser rompre le silence , mais qui se réjouit avec son bienfaiteur ou pleure sur lui , est plein de *gratitude*.

La *reconnoissance* rend ce qu'elle doit , elle s'acquitte : la *gratitude* ne compte pas ce qu'elle rend , elle doit toujours. La *reconnoissance* est la soumission à un devoir , on le remplit : la *gratitude* est l'amour de ce devoir , on n'en a jamais assez fait.

La *reconnoissance* est animée par un esprit d'équité qui fait que vous vous imposez un devoir qu'on ne prétend pas vous imposer : la *gratitude* est animée par un sentiment vif , qui fait que vous mettez autant de générosité à recevoir que vous en auriez mis à donner. Ou plutôt , la *reconnoissance* est cette équité même qui , sans loi , est à elle-même sa loi ; & la *gratitude* est la même vertu qui s'appelle *bienfaisance* quand elle donne , & *gratitude* quand elle reçoit.

Se souvenir des services , déclarer hautement les services , être disposé à rendre services pour services , ce sont-là trois genres , ou mieux les trois conditions de la pure & parfaite *reconnoissance*. La *gratitude* est d'aimer à se rappeler les bienfaits , d'aimer à publier les bienfaits , d'aimer à rendre , autant qu'on le peut , bienfaits sur bienfaits ; mais tout cela n'est qu'un.

Celui qui oublie les services est *méconnoissant* : celui qui tâche de les oublier est *ingrat*. Le premier n'a point d'ame : le second est un mauvais cœur. Appliquez cette regle aux autres caracteres de la *reconnoissance* & de la *gratitude*.

Il y a une hypocrisie de *reconnoissance* , qui consiste à se répandre fastueusement en démonstra-

tions de *reconnoissance*, pour se dispenser de tout autre devoir & s'en croire quitte. La *gratitude* est d'abord timide comme l'amour, elle n'a point de paroles, point de voix : mais une fois rassurée, quelle effusion de sentimens ! & comme ils coulent de source ! Même abondance de bienfaits, quand ils seront en son pouvoir.

La présence du bienfaiteur gêne quelquefois la *reconnoissance* ; elle est honteuse d'être encore en arrière. La présence du bienfaiteur est une nouvelle jouissance pour la *gratitude* ; elle va toujours au devant de lui. Servez-vous de ces règles, quand vous voudrez juger votre propre cœur.

Il y a de légers services qui n'imposent qu'une légère *reconnoissance* & qu'on oublie ensuite. Mais prenez-y garde, il reste encore alors dans une âme sensible un sentiment confus de bienveillance pour les personnes, & c'est la *gratitude* elle-même : le service est oublié, l'homme officieux ne l'est pas.

La *reconnoissance* est due au bienfait ; la *gratitude* l'est à la bienfaisance. Service pour service, c'est la *reconnoissance* : sentiment pour sentiment, c'est la *gratitude*.

Je ne dois que de la *reconnoissance* pour un service intéressé : le service a toujours son prix ; on me le rend, je le paye & je suis quitte. La *gratitude* est pour le don vraiment gratuit : la grace pure n'est point à prix ; mais pour le cœur qui me donne, j'ai un cœur à donner (a).

A cet homme qui me ferre le cœur en feignant d'ouvrir sa main pour moi, je devrois, moi, de

(a) Le même mot latin *gratia* signifie grace ou bienfait, gratuité, *gratitude*, &c.

la *gratitude* ! c'est mon tyran ; & la *reconnoissance* feroit mon supplice , si j'étois contraint d'accepter son présent.

Celui qui ne veut point de *reconnoissance* , est l'homme qui mérite toute votre *gratitude*.

☼ Mais comment osé-je donc hasarder quelques pensées sur un sujet traité par tant de profonds Auteurs ? j'ai fait plus encore , je ne les ai pas même consultés. Je traitois des mots , & je n'avois qu'à en approfondir le sens , pour distinguer ce qu'ils ne cessent de confondre. Si j'ai été obligé d'approfondir le sentiment , vous auriez fait tout comme moi , vous n'auriez interrogé que votre cœur.

L'imperfection de la Langue amene naturellement la confusion des termes. Nous n'avons que le mot *reconnoissant* pour désigner celui qui a de la *gratitude* , comme celui qui n'a que de la *reconnoissance*. On ne se sert que du mot *ingratitude* pour exprimer ou l'*ingratitude* ou la *méconnoissance*. Nos peres oppoisoient plutôt la *méconnoissance* à la *reconnoissance* , comme l'*ingratitude* à la *gratitude*. Il semble , dit Chartron , 3 , 11 , que la *reconnoissance* soit corvée , & la *méconnoissance* soit à gain. L'opposé naturel d'*ingrat* est *grat* ; & nous n'avons pas ce mot , quoiqu'il soit la racine de ceux de *gratitude* , *ingratitude* , *ingrat* , &c. Il faut donc continuellement transporter l'idée propre d'une famille à l'autre , & abandonner une distinction d'une évidente utilité.

Gratitude & *reconnoissance* , dit Trévoux , sont absolument synonymes : mais le dernier est plus du langage ordinaire ; & le premier , du style noble. Cela prouve encore que la différence en est inconnue.

J'oubliois de remarquer que *reconnoissance* exprime l'existence & le renouvellement du souvenir ; & *gratitude* l'état ou l'habitude du cœur ; l'un & l'autre mots, par leur terminaison.

Rectitude , Droiture.

LE mot *rectitude* n'a commencé à figurer dans la Langue que sous le regne de Louis XIV. Messieurs de Port-Royal en ont fait un fréquent usage. Les Italiens disent *drittura* & *rettitudine* ; les Espagnols, *dehura* & *reditud*, comme nous *droiture* & *rectitude*. Moliere réunit les deux termes dans ces vers du Misanthrope :

Mais cette *rectitude*

Que vous cherchez en tout avec exactitude ;
Cette pleine *droiture* où vous vous renfermez ,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?

Mais falloit-il introduire dans la Langue le mot nouveau ou renouvelé de *rectitude*, sans y attacher une idée précise qui en déterminât l'usage propre & qui le distinguât de l'ancien mot *droiture* ? Un mot nouveau n'est qu'un nouvel embarras , s'il ne présente que l'idée vague d'un autre. Cherchons si la Langue avoit besoin de ce mot pour revêtir d'une expression propre , une idée nue dont celui de *droiture* s'étoit éloigné. Sans doute c'est à cette idée que le besoin aura fait appliquer le terme de *rectitude* ; & c'est à raison du besoin que les bons Ecrivains l'auront tout-à-coup généralement adopté.

Or ce besoin existoit en effet. Il manquoit un
terme

terme pour exprimer la qualité physique d'une chose *droite*. Nous disons une *ligne droite*, & nous ne disons pas la *droiture* d'une ligne. *Droiture* ne s'emploie qu'au figuré : il falloit donc un mot pour rendre son idée dans le sens propre ; & *reâitute* se présentoit naturellement. La *reâitute* d'une ligne convenoit parfaitement au Géometre qui a des figures *reâilignes*. *Reâifier* signifie littéralement donner la *reâitute*. Ce mot convenoit donc parfaitement pour désigner la juste direction, le vrai sens, l'ordre parfait des choses physiques, soit de la nature, soit de l'art. Des objets physiques, il a naturellement passé aux objets métaphysiques ; & on a dit la *reâitute* d'un jugement comme la *reâitute* d'une ligne.

Bouhours, avec son goût & sa sagacité ordinaire, avoit fort bien observé que *droiture* ne se dit proprement que de l'ame, pour marquer la probité, la bonne foi, des vues honnêtes & pures ; & que si ce mot s'applique à l'esprit, c'est seulement par rapport à la probité, & non à l'égard de l'intelligence. Ainsi la *droiture* de l'esprit n'est que la suite ou le complément de la *droiture* du cœur. La *droiture* est donc proprement une qualité morale : la *reâitute* est une qualité intellectuelle ou physique. La *reâitute* d'un jugement sera dans sa justesse ; & sa *droiture*, dans sa justice. La *reâitute* est d'un bon esprit ; la *droiture* d'un cœur honnête. Un esprit de travers manquera de *reâitute* ; un esprit partial, de *droiture*.

Ainsi, dans le sens physique, l'Abbé de la Chambre a dit la *reâitute de la vue* ; & dans le sens métaphysique, un Ecrivain moderne observe que tout homme qui aura un peu de *reâitute*

■ *dans le jugement*, concevra facilement la difficulté ou plutôt la chimère de vouloir enlever des ballons d'une grandeur démesurée avec d'aussi petits moyens que ceux qu'on a employés jusqu'à présent. Mais c'est dans le sens moral que nos Poètes disent :

... Dans nos champs, la vertu toute pure

• Agit sans dessein d'éclater.

Tout l'art de la raison ne sauroit imiter

De nos Bergers l'innocente droiture.

... O sagesse, ô don venu du Ciel,

As-tu mis ta douceur dans des vases de fiel ;

Ta candeur dans la bouche où regne l'artifice ;

Ta *droiture* en des cœurs où regne l'injustice ?

Cependant Pascal appelle justesse ou force & *droiture d'esprit*, cette qualité qui pénètre vivement & profondément les conséquences des principes. La Rochefoucault dit que peu d'esprit avec de la *droiture*, ennuye moins à la longue que beaucoup d'esprit avec du travers. Un autre Moraliste écrit que la justesse, la *droiture* de l'esprit ne s'acquiert jamais que par de fréquentes réflexions sur soi-même & sur les autres. *Droiture* n'a point un sens moral dans ces phrases : tandis que ce sens est celui de *rectitude* dans les phrases suivantes. Port-Royal dit que la *rectitude* des intentions fait le mérite des bonnes œuvres. L'Abbé de Rancé juge que les meilleures intentions ne donnent point à une action la *rectitude*. Un Orateur moderne s'écrie : Qu'il est difficile d'acquérir & de conserver sur le trône cette *rectitude* de sentimens, cette constance de mœurs qui tiennent lieu de loix !

Cherchons donc dans l'énergie & la constitution propre des mots quelque différence qui les distingue dans tous les cas.

☀ La racine commune de *restitution* & de *droiture* est *re*, *ra*, qui désigne la vue, l'œil, l'action de diriger, de régler : *reih*, en celte, ordre, régime, arrangement : *rec*, *reg*, *rig*, en latin, régir, régler : *reät*, *recht*, *rigt*, en latin, en allemand, en anglois, en espagnol, &c., droit, réglé, juste, bien ordonné. La *restitution* exprime donc la conformité de la chose avec la *regle*, la parfaite régularité, son exacte ordonnance. *Droit* est le même que *di-reät*, composé de *reät* : la lettre *D*, les mots *di*, *dig*, désignent le *doigt* qui montre, qui *dirige* : la *droiture* désigne donc proprement la juste direction vers un but, l'indication de la bonne voie, le rapport des moyens avec la fin.

Ainsi la *droiture* montre le but & la voie : la *restitution* conduit au but en suivant constamment la voie. La *restitution* applique jusqu'à la fin ce que la *droiture* enseigne : l'une dirige, l'autre exécute. Il ne suffit pas de la *droiture*, il faut la *restitution* ; car il ne suffit pas d'indiquer la *regle*, il faut que l'action ou la conduite s'y conforme parfaitement. La *droiture* est donc plutôt dans l'intention, dans le dessein, dans le conseil : la *restitution* est dans l'action, dans la conduite, dans l'application constante de la *regle*.

Fléchier dit fort bien que la *droiture* est une pureté de motif & d'intention qui attache l'ame au bien pour le bien même : l'Abbé de Rancé dit fort bien que les bonnes intentions ne font pas la *restitution* des œuvres. L'Abbé de Vertot distingue parfaitement ces deux termes, en disant que Coriolan, content de la *droiture* de ses intentions, alloit au bien sans ménagement ; & que peut-être ce défaut de ménagement entraînoit quelquefois

dans la conduite un défaut de *rectitude*. Outre la *droiture* de l'esprit & du jugement, il faut, pour la *rectitude* d'un jugement, la connoissance parfaite & l'application continue de la regle. L'Abbé de Rancé parle sans cesse de *rectitude*, lorsqu'il s'agit des devoirs de la vie monastique conformément aux regles monastiques : nous parlerons, avec La Fontaine, de l'innocente *droiture* des gens simples, qui font le bien plutôt par instinct que par regle.

☉ Enfin ces mots sont grammaticalement distingués par leurs terminaisons. J'ai dit que la terminaison substantive *tude* désigne l'existence, l'état, la maniere propre d'être ; & la terminaison *ure*, le produit, l'effet, le résultat de l'action ou du travail. Ainsi la *rectitude* est l'état ou la maniere propre d'être de la chose droite ou réguliere ; & la *droiture* est l'effet ou le résultat d'une direction droite ou juste.

Mes Lecteurs doivent être convaincus, par les preuves que j'en ai données si souvent, que mes explications des différentes terminaisons propres à notre Langue n'ont rien d'idéal & de précaire. Mais, pour éclairer davantage son opinion, il est convenable de lui donner quelquefois des développemens plus étendus sur l'origine, la formation, la valeur propre, & l'intention réfléchie de ces terminaisons. C'est ce que je vais faire à l'égard d'*tude* & d'*ure*.

Sc, *ist*, *est*, *itudo*, *etudo* en latin, *itude*, *étude* en françois, désignent l'existence physique ou morale & ses modifications, l'état ou la maniere propre d'être des choses. La preuve en est dans la

valeur certaine des verbes, *esse*, être ; *stare*, être ferme, *rester* en place, dans le même état. La confirmation de cette preuve est dans le sens reconnu de la plupart des mots terminés en latin par *itudo* ou *etudo*, & en françois par *itude* ou *étude*. Le mot *étude* marque lui-même une assiduité d'application, la constance dans le travail ; c'est en latin le mot *stud*, *studium*. L'état ou la maniere d'être ordinaire est encore bien sensible dans le mot *habitude*. Ainsi l'*inquiétude* est manifestement l'état d'un homme inquiet ; la *turpitude*, un état de honte ; la *sollicitude*, l'état d'un homme sollicité ou agité de soins ; la *plénitude*, la maniere particuliere d'être d'une chose pleine ; la *multitude*, l'existence de plusieurs objets rassemblés ; la *solitude*, l'existence ou l'état solitaire ; la *similitude*, un état ou des formes semblables ; la *mansuétude*, la maniere propre d'être d'un homme doux, &c.

La lettre R sert principalement à désigner l'action & le mouvement. *Er*, *or*, *ur*, dans diverses Langues tant anciennes que modernes, & sur-tout en latin, *er*, *eur*, &c. en françois, marquent la force, la capacité d'agir, & l'action. *Doñor*, *Docteur*, qui a la capacité d'enseigner ; *Ador*, *Acteur*, qui agit, qui joue ; *Audor*, *Auteur*, qui produit, qui augmente la somme des choses, &c. La terminaison latine *ura*, *ure* en françois, marque visiblement le produit, l'effet, le résultat de l'action. Ce que fait le *Créateur*, le résultat de la *création*, est une *créature* : ce que fait le *Serrurier*, son ouvrage propre, est une *serrure* : ce que fait un *Sculpteur*, est de la *sculpture* ; ce que fait un *Couvreur*, est la *couverture*. Un *imposteur* fait une *imposture* ; un *Doreur*, de la *dorure* ; un *Na-*

menclateur, la *nomenclature* ; un *Voiturier*, des *voitures*, &c. De même, l'*écriture* est le résultat de l'action d'*écrire* ; la *brûlure*, l'effet de l'action de *brûler* ; l'*usure*, l'effet de l'action d'*user*, le produit du prêt ; la *couture*, l'effet, le résultat de l'action de *coudre* ; l'*engelure*, l'effet de la *gelée* ; la *courbure*, le résultat de l'action de *fourber*, &c.

J'espère qu'on ne m'objectera pas des exceptions : la réponse est trop facile.

Recueil, Collection.

1°. *Recueil* signifie rigoureusement l'amas des choses recueillies : *collection* exprime proprement l'action de rassembler plusieurs choses. C'est par la *collection* que vous formez le *recueil*, comme par le travail vous faites l'ouvrage. *Recueil* ne marque pas l'action de recueillir : on a voulu que *collection* désignât les choses mêmes rassemblées.

2°. *Recueil* exprime l'idée redoublée de *recueillir* ou de réunir ensemble, en lat. *recolligere* : *collection* n'exprime que l'idée simple de *cueillir* ou de mettre ensemble, en lat. *colligere*. Ainsi le *recueil* n'est pas une simple *collection* : les choses que la *collection* met ensemble, le *recueil* les unit, les lie, les resserre plus étroitement. La *collection* forme un amas, un assemblage. Le *recueil* forme un corps ou un tout. Il y a du moins plus de liaison, de dépendance & de rapport entre les parties d'un *recueil*, qu'entre celles d'une *collection*.

D'un *recueil* de pensées, vous faites un livre : avec une *collection* de livres, vous composez une bibliothèque. Ce *recueil* est un ouvrage particulier : cette *collection* n'est qu'un assemblage de choses.

Par cette raison , l'on dit plutôt un *recueil* de poésies , d'anecdotes , de chansons , de pieces ou imprimées ou manuscrites , réunies en un corps ; & une *collection* de plantes , de coquilles , de médailles , d'antiquités rassemblées dans un cabinet.

3°. On appelle plutôt *recueil* une petite *collection* ; & *collection* , un grand *recueil*. Vous donnerez un *recueil* de pieces fugitives , de pensées choisies , de quelques œuvres d'un Auteur : vous donnerez la *collection* des Conciles , des Peres , des Historiens , des Ouvrages d'un Auteur fécond , ou de divers Auteurs qui ont travaillé dans le même genre.

La raison de cette différence est dans la valeur même des mots. L'action de *recueillir* , par la force réduplicative du terme , marque plus de réflexion , de recherches & de soins , que celle de rassembler. Vous faites un *recueil* de choses d'élite , que vous croyez dignes d'être conservées : vous faites une *collection* de tout ce qui se présente sur un sujet traité par divers Auteurs , ou sur divers sujets traités par le même. Le *recueil* doit être choisi ; la *collection* doit être complete , autant qu'il est possible. Il faut du goût , des lumières , de la critique , pour faire un bon *recueil* : il faut du savoir , de la patience , des bibliothèques , pour faire de belles *collections*. La *collection* fait plus de volumes ; le *recueil* doit faire de meilleurs livres.

Il manque à la plupart des *recueils* précisément ce qui doit distinguer ce genre , le choix : cependant un compilateur peut absolument être un homme de goût. Il y a de trop dans la plupart des *collections* d'Œuvres , ce que le terme semble surtout exiger , d'être complètes : les Grands Hommes

ont leur fumier ; *summi sunt , homines tamen*. On veut des volumes.

Au lieu d'ouvrages d'esprit , il se fait des entreprises de librairie , de petits *recueils* & de vastes *collections*. Ajoutons-y des traductions , les unes nouvelles , les autres renouvelées ; & c'est à peu près toute l'Histoire Littéraire d'aujourd'hui.

La plupart des *recueils* ne sont pas faits par des Hommes de Lettres : la plupart des *collections* ne sont pas faites pour les Gens de Lettres. Je ne trouve pas assez à profiter dans les uns ; j'ai trop peu d'argent à dépenser & de temps à perdre , pour profiter des autres.

Remede , Médicament.

DE *mad* , *med* , connoître , méditer , étudier ; se forma le mot latin *medicus* , à la lettre , le sçavant , qui connoît la grande science de se bien porter , qui possède les secrets de la Nature. Ainsi , dans l'Orient , les *Médécins* avoient le nom de *Sages* : ils sont appelés *Physiciens* en anglois : nous les appellons *Docteurs*. Dans l'origine , ils réunissoient à la science de guérir plusieurs autres sciences , sur-tout la Théologie & la Morale. Et si vous en croyez de nouveaux Docteurs , c'est cet amas de connoissances réduites à une science unique & universelle , qu'ils possèdent *sur le bout du doigt*.

Remede & *médicament* sont deux substantifs latins , dont le premier appartient au verbe *mederi* , qui signifie proprement guérir , remédier , rétablir , soulager ; & le second au verbe *medicor* , qui

signifie médicamenter, donner des remèdes, traiter, soigner, sur-tout en donnant des mixtions. Le *remède* est donc ce qui guérit, ce qui rend la santé, ce qui remet en bon état (d'où la particule *re*) ; & *médicament*, ce qui est préparé & administré, ce qui est employé comme *remède*, ce qui est pris ou appliqué pour guérir. Le *remède* guérit le mal : le *médicament* est un traitement fait au malade. C'est comme *remède* que le *médicament* guérit. Contre un mal sans *remède*, on employe encore des *médicamens*.

Tout ce qui contribue à guérir, est *remède* : toute matière, toute mixtion, préparée pour servir de *remède*, est *médicament*. La diète, l'exercice, l'eau, le lait, la saignée, &c., sont des *remèdes* & non des *médicamens*. Tous les *médicamens* sont des espèces de *remèdes* ou employés comme tels.

La Nature fournit ou suggère les *remèdes* : la Pharmacie compose, apprête les *médicamens*. Pline, 7, 57, distingue deux sortes de Médecine, inventées par le Centaure Chiron ; l'une qu'il appelle *herbair*, celle des simples ; l'autre qu'il appelle *médicamentaire*, celle des drogues. Les *remèdes* chymiques sont des *médicamens* ; & ces *médicamens* sont au moins des *remèdes* bien suspects. Le mot latin *medicamen*, comme le grec *pharmakon*, signifie *médicament* & *poison*. *Medicamentarius* signifie Apothicaire & empoisonneur, ainsi que *pharmacos*.

En Médecine, le *médicament* est opposé à l'*aliment*, en ce que l'*aliment* se convertit en notre substance, au lieu que notre substance est altérée par le *médicament*. Il y a pourtant des *alimens* *médicamenteux*, comme des *médicamens* *alimen-*

teux. Tout cela n'indique que des moyens de changer la substance. Mais le *remede* est proprement opposé au mal ; & ce mot annonce l'effet , un bon effet , un soulagement , un bien , si ce n'est pas toujours la guérison , la cure entiere : & c'est aussi ce qu'il exprime au figuré , lorsqu'il s'agit de mal moral , de malheur , de disgrâce , d'inconvénient.

Des Interpretes (a) ont prétendu qu'il y a entre *remedium* & *medicamentum* , cette différence que le *remede* écarte le danger ou nous y soustrait ; & que le *médicament* combat le mal présent & nous en délivre : distinction sans fondement.

Réminiscence , *Ressouvenir* , *Souvenir* ,
Mémoire.

» Ces quatre mots , dit un habile Grammairien ,
» expriment également l'attention renouvelée de
» l'esprit à des idées qu'il a déjà apperçues. Mais
» la différence des points de vue accessoirs qu'ils
» ajoutent , assigne à ces mots des caracteres dif-
» tinctifs qui n'échappent point à la justesse des
» bons Ecrivains , dans le temps même qu'ils s'en
» doutent le moins «.

Mais est-il vrai , comme on l'a dit dans l'Encyclopédie , à la suite des Synonymes de l'Abbé Girard , & dans le nouveau Dictionnaire de Trévoux , est-il vrai que la *mémoire* & le *souvenir* expriment toujours une attention libre de l'esprit

(a) Voyez *Cornel. Fronto* , de *verborum significatione*.

à des idées qu'il n'a point oubliées , quoiqu'il ait discontinué de s'en occuper ; & qu'on se rappelle la *mémoire* ou le *souvenir* des choses quand on veut & parce qu'on le veut , par choix , & uniquement par une action libre de l'ame ? Est-il vrai que le *ressouvenir* & la *réminiscence* n'expriment également qu'une attention *fortuite* à des idées que l'esprit avoit entièrement oubliées & perdues de vue ; & qu'on n'a le *ressouvenir* comme la *réminiscence* des choses que quand on peut , par des causes indépendantes de notre liberté , sans concours de notre part , l'ame étant entièrement passive ?

Je crois que la *mémoire* & le *souvenir* ne sont pas toujours volontaires & libres : je crois que le *ressouvenir* n'est pas toujours involontaire & indélibéré , comme la *réminiscence* ; & dès-lors la distinction , tirée de la part que la volonté prend ou ne prend pas à ces différens actes, s'évanouit. Il y a des objets dont la *mémoire* ou le *souvenir* nous revient à notre insçu , nous importune , nous poursuit , malgré tous nos efforts. En songeant qu'il faut qu'on les oublie , on s'en souvient. L'affinité d'un objet présent à notre esprit avec un autre imprimé dans notre *mémoire* , réveille naturellement l'idée de celui-ci sans notre participation. L'imagination ne consulte pas plus notre volonté pour nous rappeler des idées ou des images , dans les rêves du jour que dans les songes de la nuit. Corneille dit fort bien :

Mais mon cœur , malgré moi , rappelle un *souvenir*
Que je n'ose écouter & ne sçaurois bannir.

Si le *souvenir* est quelquefois involontaire , le *ressouvenir* est quelquefois l'ouvrage de notre volon-

té. Nous cherchons avec soin à nous *ressouvenir* d'une chose cachée dans le fond de notre *mémoire*. En vain inviteroit-on les Rois à se *ressouvenir* qu'ils sont hommes & qu'ils commandent à des hommes ; en vain engageroit-on un citoyen qui a reçu quelque tort de la Société , à se *ressouvenir* des bienfaits qu'il en reçoit sans cesse ; en vain ferions-nous des efforts pour nous *ressouvenir* de choses anciennes dont le *souvenir* ne se présente pas comme de lui-même , si le *ressouvenir* n'étoit absolument point en notre pouvoir & à notre choix. Le *ressouvenir* n'est évidemment distingué du *souvenir*, que par la répétition des actes , le redoublement des recherches , les difficultés & l'imperfection des succès , quand il s'agit d'un objet éloigné de notre pensée , oublié ou enseveli sous un amas d'idées ou plus fraîches ou plus faillantes.

Est-il vrai que la *mémoire* ne concerne que les idées de l'esprit ; au lieu que le *souvenir* regarde les idées qui intéressent le cœur ? La *mémoire* embrasse , comme le *souvenir*, tout ce dont on se souvient , tout ce dont on a conservé la *mémoire*. On perd le *souvenir* comme la *mémoire* des faits indifférens ; on conserve la *mémoire* comme le *souvenir* d'un bienfait. Mais le mot de *mémoire* ne sert proprement qu'à désigner la faculté intellectuelle qui nous rappelle les objets , ou l'action de cette faculté ; il est pris dans un sens métaphysique : on a ou on n'a pas la *mémoire* ; le mot *souvenir* n'exprime que l'action , sans idée métaphysique de faculté : on lui applique ordinairement les accessoires ou les modifications particulières de l'action : on a des *souvenirs* agréables ou fâcheux. La *mémoire* nous représente simplement l'objet : cet

objet est douloureux ou doux à notre *souvenir* ; ainsi de tout autre rapport.

Est-il vrai que le *ressouvenir* ramene tout à la fois les idées effacées & la conviction de leur préexistence , de manière que l'esprit les reconnoît : au lieu que la *réminiscence* ne fait que réveiller les idées anciennes, sans rappeler aucune trace de cette préexistence , de manière que l'esprit croit les connoître pour la première fois ? Je le crois ainsi, toutefois sans prendre cette dernière assertion dans toute sa rigueur : il suffit pour la *réminiscence* que l'esprit soit dans l'incertitude s'il a eu ou s'il n'a pas eu les mêmes idées , ou qu'il ne lui en soit resté que des traces si foibles & si confuses qu'il a peine à les reconnoître. C'est par *réminiscence* que Pythagore se rappelloit avoir été Euphorbe au siège de Troie. Vous direz familièrement que vous avez quelque *réminiscence* de ce qui s'est passé dans un temps fort éloigné. Le mot latin *reminiscentia* regarde les idées anciennes qu'on se souvient d'avoir eues.

Réminiscence , lat. *reminiscentia* , vient de *mens* , esprit, intelligence, *mémoire*. La *mémoire* , lat. *memoria* , est , mot à mot, l'esprit, l'intelligence qui retient, qui garde : de *mens*, esprit, & de *mor*, arrêter, retenir. La *réminiscence* , chez les Disciples de Socrate, étoit le *souvenir* des choses purement intelligibles, ou des connoissances naturelles que les âmes avoient eues, avant d'être unies aux cours : tandis que la *mémoire* s'exerçoit sur les choses sensibles ou sur les connoissances acquises par les sens. Ainsi les Latins disoient que la *réminiscence* n'appartient qu'à l'homme, parce qu'elle est purement intellectuelle ; & que la *mé-*

moire est commune à tous les animaux , parce qu'elle n'est que le dépôt des sensations. Mais cette Métaphysique n'a point passé dans notre Langue & dans nos opinions. *Mémoire* est un mot générique : toute idée rappelée à l'esprit est la *mémoire* de la chose ; comme toute idée retenue dans l'esprit est un dépôt de la *mémoire*. La *réminiscence* est des choses qui n'ont fait qu'une impression si foible , ou dont l'impression a été si fort effacée qu'à peine est-il possible d'en retrouver ou d'en reconnoître les traces.

Le *souvenir* est littéralement ce qui *revient* dans l'esprit. Le *ressouvenir* est manifestement un *souvenir* nouveau ou renouvelé. Le *souvenir* qui se renouvelle ; suppose que l'oubli se renouvelle également , & par conséquent il s'affoiblit ; & dès lors il faut se rappeler souvent la chose , & à la fin il faut des efforts pour s'en *ressouvenir*. Alors on ne s'en *souvient* plus qu'imparfaitement ; car, à force d'oublier la chose , on en oublie totalement tantôt une circonstance , tantôt une autre : on s'en *souvient* mal. Ainsi l'on dit (assez mal à propos à la vérité) qu'on a des *ressouvenirs* , c'est-à-dire , des *ressentimens* de quelque mal , lorsqu'on en éprouve de temps en temps de légères atteintes. On dit que le *souvenir* est d'un temps plus voisin , & *ressouvenir* d'un temps plus éloigné : distinction que Cicéron fait entre *memoria* & *recordatio*. Le *souvenir* pur est plutôt d'une chose plus ou moins présente à l'esprit, plus ou moins facile à rappeler , plus ou moins fidèlement représentée : le *ressouvenir* est plutôt d'une chose plus ou moins oubliée , plus ou moins difficile à retrouver , plus ou moins imparfaitement retracée. Le *souvenir* est d'une

mémoire fraîche ; le *ressouvenir*, d'une *mémoire* caduque.

Ainsi donc la *réminiscence* est le plus léger & le plus foible des *souvenirs* ; ou plutôt c'est un *ressouvenir* si foible & si léger, qu'en nous rappelant une chose, nous ne nous rappellons pas ou nous ne nous rappellons qu'à peine d'en avoir eu peut-être quelque idée. Le *ressouvenir* est le *souvenir* renouvelé d'une chose plus ou moins éloignée du moins de notre esprit, oubliée autant de fois que rappelée, & difficile soit à retrouver soit à reconnoître. Le *souvenir* est l'idée d'une chose qui, plutôt détournée de notre attention qu'absente de notre esprit, nous redevient présente par la *mémoire* & rappelle notre attention. La *mémoire* est un acte quelconque de cette faculté qui nous rappelle nos idées.

Rémission, Abolition, Absolution, Pardon, Grace (a).

EXPOSONS d'abord ce que ces termes signifient

(a) Comme il y a quelques rapports entre mes idées & celles de l'Abbé Girard sur le *pardon*, la *rémission*, & l'*absolution*, je dois mettre ici sous les yeux du Lecteur cet article de ses Synonymes.

» Le *pardon* est en conséquence de l'offense, & regarde
 » principalement la personne qui l'a faite : il dépend de
 » celle qui est offensée ; & il produit la réconciliation. La
 » *rémission* est en conséquence du crime, & a un rapport
 » particulier à la peine dont il mérite d'être puni : elle est
 » accordée par le Prince ou par le Magistrat, & elle ar-
 » rête l'exécution de la Justice. L'*absolution* est en consé-
 » quence de la faute ou du péché, & concerne propre-
 » ment l'état du coupable : elle est prononcée par le Juge
 » civil ou par le Ministre Ecclésiastique, & elle rétablit
 » l'accusé ou le pénitent dans les droits de l'innocence ».

dans le langage de la Jurisprudence ; langage singulier, qui n'est ni trop intelligible, ni trop exact, ni trop correct, ni trop pur ; j'ignore pour quoi.

La *grace* est le genre à l'égard du *pardon*, de la *rémission*, de l'*abolition*. Le *pardon* est la *grace* accordée par le Prince à celui qui, impliqué dans une affaire n'a été ni l'auteur ni le complice du crime commis : c'est donc en effet la *grace* de ne pas punir un innocent. La *rémission* est la *grace* accordée à celui qui a commis un meurtre involontaire, ou qui l'a commis en défendant sa vie : cette *grace* est donc une justice accordée à un homme qui n'a été que malheureux ou qui n'a fait qu'user de son droit. L'*abolition* est la *grace* accordée par la puissance absolue au criminel vraiment coupable, & coupable d'un crime irrémédiable par sa nature : oh ! c'est-là vraiment une *grace* & la plus étonnante des *graces*, qui dérobe au supplice & assure l'impunité. Quant à l'*absolution*, c'est un jugement par lequel un accusé est déclaré innocent ou réhabilité comme tel.

Revenons à la Langue vulgaire. L'idée propre de *rémission* est celle de se défaire de la peine qu'on a droit d'exiger de quelqu'un. On *remet* une peine, une dette dont on fait *grace* : c'est renoncer à exercer son droit. La *rémission* est entière ou partielle ; car ce mot signifie quelquefois modération, diminution, relâchement.

L'idée propre d'*abolition* est celle de détruire, d'effacer, d'anéantir le crime, comme si la chose étoit nulle ou non-avenue. *Abolir* exprime par la particule *ab*, la destruction, la suppression, l'extinction de l'idée exprimée par le mot *ol*, croître, s'élever,

s'élever, se maintenir; & par conséquent il exprime l'idée opposée.

L'idée propre d'*absolution* est celle de délier l'accusé ou de le délivrer des liens par lesquels il étoit enchaîné. On dit *les liens* du péché, les liens des censures, &c. : l'*absolution* rompt ces liens. *Absoudre*, latin *absolvere*, est un composé de *solvere*, rompre, délivrer, acquitter.

L'idée propre de *pardon* est de faire la rémission entière de la faute qu'on a droit de punir comme supérieur, ou de l'offense qu'on est dans le cas de ressentir, comme si on l'oublioit & s'il n'en restoit aucune trace. *Pardonner*, c'est, à la lettre, donner parfaitement ou sans réserve, remettre sans restriction.

L'idée propre de *grace* est ici celle d'accorder un *pardon* purement *gratuit*, & de recevoir le coupable en *grace*, en faveur. Je n'ai pas besoin d'expliquer encore la signification de ce mot.

La *rémission* est un acte de modération : l'*abolition* est l'acte d'une volonté absolue & d'une insigne faveur : l'*absolution* est l'acte d'un Juge équitable ou propice : le *pardon* est un acte ou de clémence ou de générosité : la *grace* est un acte d'affection & de bonté.

La *rémission* produit l'effet de décharger le coupable de la peine qu'il avoit encourue. L'*abolition* produit l'effet de soustraire le coupable à la Justice, & de le faire jouir des droits de l'innocence. L'*absolution* produit l'effet de rétablir l'accusé ou le pénitent dans son innocence, & dans la jouissance de toute sa liberté & de tous ses droits. Le *pardon* produit l'effet d'ôter la division entre l'offenseur & l'offensé, ou de ramener l'inférieur dans les bras du

supérieur. La *grace* produit l'effet de remettre le coupable en *grace*.

Remettre est ici opposé à *exiger* ; *abolir* , à *faire justice* ; *absoudre* , à *condamner* ; *pardonner* , à *punir* ou *poursuivre la peine* : la *grace* exclut la justice rigoureuse.

Appliquons ces termes aux péchés, par exemple. La *rémission* des péchés fait que le pécheur n'en rendra plus compte : l'*abolition* des péchés fait qu'ils sont entièrement effacés : l'*absolution* des péchés fait que le pécheur est délié dans le Ciel comme sur la terre : le *pardon* des péchés fait qu'il n'en sera point tiré de vengeance : la *grace* fait que le pécheur rentre en *grace* auprès de Dieu.

Rencontrer , Trouver.

Ces termes nous sont bien familiers ; & l'on dispute sur leur signification , & l'on n'en donne que des notions inexactes ! Eh que sçavons-nous donc ?

De modernes Vocabulistes reprennent l'Académie & leurs Confreres, d'avoir avancé, conformément à l'usage, que *rencontrer* & *trouver* se disent des personnes & des choses, soit qu'on les cherche, soit qu'on ne les cherche pas. Et sur quoi fondent-ils leur censure ? Sur l'autorité de l'Abbé Girard, qui, sans preuve & sans motif, décide que nous *trouvons* les choses inconnues ou celles que nous cherchons ; & que nous *rencontrons* les choses qui sont à notre chemin, ou qui se présentent à nous & que nous ne cherchons point,

Cependant l'Académie a raison ; & l'Abbé Girard a tort. Ces deux verbes ne supposent ni n'excluent l'idée de chercher, soit une chose, soit une autre. Est-ce que, quand vous allez dans une maison, vous n'y *trouvez* pas votre ami tout comme une personne inconnue qui s'y *trouve*, & sans le chercher ? Et quand vous allez à la *rencontre* de quelqu'un, n'est-ce pas pour le *rencontrer* ?

L'Abbé Girard avoit saisi l'idée propre de *rencontrer* : mais pour l'expliquer, il l'abandonne. *Rencontrer* exprime sensiblement l'idée de *trouver* en allant à l'*encontre*, *contre*, dans la direction *contraire* à celle de l'objet, face à face. *Trouver* est exactement le latin *invenire*, *venire in*, parvenir dans le lieu, à l'endroit où est la chose, où on vouloit atteindre : il vient du celté *trov*, *tref*, *trhop*, demeure, habitation, lieu occupé.

Ainsi vous *rencontrez* une chose dans votre chemin, en chemin faisant ; & vous la *trouvez* à la place, où elle est.

La personne que vous allez voir chez elle, vous ne l'y *rencontrez* pas, vous l'y *trouvez* : vous la *rencontreriez* dans les rues. Vous allez à la promenade, dans l'espérance d'y *rencontrer* votre ami : vous indiquez à celui qui cherche quelqu'un, le lieu où il le *trouvera*. Un torrent entraîne tout ce qu'il *rencontre sur son passage* : des voleurs emportent tout ce qu'ils *trouvent dans une maison*. Des armées se *rencontrent*, & *trouvent* sous leurs pas un effroyable cimetière.

Le moyen de *rencontrer*, c'est d'aller au devant : le moyen de *trouver*, c'est de chercher. Mais vous *trouvez* aussi ce que vous ne cherchiez pas :

vous *rencontrez* aussi ce que vous cherchiez , & par une sorte de bonne fortune , par un cas fortuit , par un *hasard* heureux qui fait qu'il se *trouve* comme en passant sur le chemin où vous passiez.

Je me *trouve* mieux , dit agréablement Montaigne , quand je me *rencontre* que quand je me cherche. On *trouve* donc en ne cherchant pas comme en cherchant : il y a toujours quelque *hasard* à *rencontrer* , & beaucoup plus quand on ne cherche point.

Les gens qu'on *rencontre* par-tout , on ne les *trouve* nulle part.

Ces deux ennemis qui se *rencontrent* & se bravent , ils trembleroient peut-être l'un & l'autre , sans la colere qui leur donne du cœur. Ces deux méchans qui se *trouvent* ensemble & s'accordent si bien , ils se déchireroient l'un l'autre , sans la proie qu'ils doivent partager.

Ce n'est pas que l'occasion ne se *rencontre* , mais elle passe si vite ! Ce n'est pas que la fortune ne se *trouve* quelque part , mais elle n'y est que pour ses élus.

Des personnes qui étoient fort fâchées de se *trouver* ensemble , sont bien aises de se *rencontrer* au bout du monde. Ce que c'est que de changer de place !

Il y a des gens qui font toujours des *rencontres* extraordinaires : je le conçois ; les petits esprits grossissent bien les objets. Il y a des gens qui ne sçavent jamais rien *trouver* : je le comprends ; qui ne connoît pas cette sorte d'yeux qui regardent sans voir ?

⊙ Rigoureusement parlant , on ne *rencontre*

que ce qui se *trouve* en face, en allant au devant & *contre* ou à l'*encontre*, comme pour se heurter. On se *rencontre* face à face, nez à nez. Ainsi l'italien *rincontro* signifie choc, heurt, confrontation, vis-à-vis. Deux objets ne se *rencontrent* qu'en allant chacun de son côté, l'un vers l'autre : les atômes d'Epicure se *rencontrent*, s'entreheurtent & s'accrochent : une *rencontre* dans l'Art militaire est un choc.

Rente, Revenu.

ON dit également qu'une personne jouit de dix mille livres de *rente*, ou d'un *revenu* de dix mille livres, sans égard à la nature de ses biens, qu'il est inutile & impossible de distinguer dans le courant de la conversation. L'idée commune de ces deux termes est celle d'une recette annuellement renouvelée. Le principal inconvénient de leur confusion, est de présenter les *rentes* comme des richesses distinctes des *revenus*, & d'induire ainsi l'Administration dans la plus désastreuse des erreurs.

Ceci demande explication. Un propriétaire foncier retire de sa terre un *revenu* de dix mille livres : mais son héritage est chargé de cinq mille livres de *rente* qu'il paye avec la moitié de ce *revenu*. Il est évident qu'il n'y a réellement là que dix mille francs pour le *revenu* national. Mais si, dans l'estimation de ce *revenu* total, vous comptez d'abord les dix mille livres du propriétaire & ensuite la *rente* de cinq mille livres, total quinze mille livres, vous enfilez de 5000 l., par un double emploi, le *revenu* national ; & l'Administration

abusée qui demanderoit un dixieme du *revenu* fut cette donnée, leveroit réellement trois vingtiemes. Or la plupart des Calculateurs politiques ont commis cette faute capitale dans l'estimation de la richesse des Nations : cependant elle n'a pas empêché qu'en particulier un Ouvrage moderne sur la richesse & les finances d'Angleterre n'ait eu un grand succès ; Ouvrage qui, portant sur une fausse base, doit tomber de lui-même, selon cette observation. Il en est des salaires & des profits de l'industrie & du commerce comme des *rentes*, ils ne sont payés que sur le *revenu* & par sa distribution ; & ils ne forment pas une richesse nouvelle.

Cette remarque, qui démontre combien les mots influent sur les choses, nous fera craindre que leur confusion n'opere à peu près les mêmes effets que la confusion des Langues. Peut être des Vocabulistes n'osent-ils plus définir la *rente* un *revenu* annuel. La *rente* est ce qu'on vous *rend*, ce qu'on vous paye annuellement, comme prix ou intérêt d'un fonds ou d'un capital aliéné ou cédé : le *revenu* est ce qui *revient*, ce qui est annuellement reproduit à votre profit, comme fruit de votre propriété & de vos avances productives. L'Académie a tort bien observé que *rente* vient de *rendre* ; c'est le latin *redditus* ; quant au mot *revenu*, c'est manifestement ce qui *revient*, ce qui renaît après avoir été détruit ; c'est à peu près le *proventus* des Latins. Vous direz que votre *rente* vous *revient* chaque année ; oui, le paiement de votre *rente*, & il vous *revient* par une nouvelle distribution d'argent. Mais le *revenu* *revient* dans toute la force du terme ; il est reproduit ; ce sont les fruits qui

repoussent sur l'arbre. La terre ne vous donne pas une *rente* ; mais elle vous donne un *revenu* par ses productions renaissantes annuellement. On vous paye une *rente* ; & vous recueillez un *revenu*. Pour payer chaque année une *rente*, il faut, chaque année, un *revenu* nouveau ou une richesse nouvelle : car, sans cela, sur quoi la payer ? Or quel autre *revenu* annuellement régénéré, que le *revenu* territorial ?

Les *rentes* ne sont que des charges du *revenu*. Les *rentes* publiques sont des charges du *revenu* public : sans le *revenu*, essayez de payer les *rentes*. La *rente* est la représentation d'un droit sur le *revenu*.

C'est une recette très-commode que celle des *rentes* : il est vrai que de toutes les *rentes* constituées à perpétuité, il y en a très-peu qui se maintiennent jusqu'à la troisième ou quatrième génération. Il y a bien de l'embarras & des inconvéniens dans le *revenu* des terres : il est vrai que la terre ne vous manquera jamais ; & que quand vous voudrez vous enrichir de plus en plus, vous n'aurez qu'à vivre heureux sur votre domaine & à le soigner.

Le même capital vous rend moins de *revenu*, placé en fonds de terre, que de *rente*, placé à constitution : oui, aujourd'hui ; mais demain non. Les Curés qui choisirent la portion congrue seroient aujourd'hui misérables sans des suppléments nouveaux ; & les autres, Décimateurs, sont fort à leur aise. Comptez-vous d'ailleurs pour rien la sûreté des fonds & des intérêts ? Ne craignez-vous pas enfin l'état de désordre, dénoncé par cette disproportion entre les *revenus* & les *rentes* ? car

le *taux du revenu* est la mesure naturelle de la *rente*.

Il n'y a qu'à créer des *rentes* pour détruire le *revenu* ; car , en attirant par l'appât d'un gros intérêt les capitaux de l'agriculture & du commerce , vous tarissez d'un côté la source de votre *revenu* , pendant que de l'autre vous le surchargez de *rentes*. Il est vrai qu'en prenant de l'opium , on dort.

Il seroit bien singulier qu'il fût défendu à un Débiteur de se libérer. Mais n'est-ce pas là ce que signifient les *rentes* foncières non-rachetables ? Cependant le propriétaire du champ aimeroit bien que son fonds & son *revenu* fussent quittes & libres ; & le propriétaire des *rentes* gagneroit à se former un bon capital par l'affranchissement de toutes ces petites redevances éparées , difficiles à recouvrer , & qui se perdent tous les jours. L'impôt territorial n'y perdrait rien , à moins que les Receveurs , après avoir , par exemple , perçu le vingtième sur le *revenu* entier , sans distraction des *rentes* , n'en perçussent encore un sur les *rentes* mêmes.

☉ Je sçais fort bien qu'on dit le *revenu* d'une charge , d'un office , d'une place , comme d'une terre ; & qu'on assimile ainsi des choses qui ne peuvent être comparées. Les *émolumens* des places ne sont pas plus *revenus* que *rentes* ; ce sont des salaires , des bénéfices : si , pour l'honneur du nom , vous vous en attribuez une partie , vous ne faites que reprendre d'une main , avec des frais & des inconvéniens , ce que vous aviez donné de l'autre. Combien l'impropriété du langage est dangereuse pour l'Administration ! Il est visible que notre Langue n'a pas été faite par des administrateurs , & encore

moins par des hommes d'Etat. Mais tout le monde parle d'administration & de finances ; tout le monde juge ; & la tourbe exalte des ouvrages qui, exception faite des vérités triviales, ne renferment, dans un déluge de chiffres, pas un seul principe, pas une idée d'administration. Mais le peuple qui écoute & n'entend pas le Prédicateur aux grands mots & aux grands gestes, s'écrie : *Oh que c'est beau !*

Représenter , Remontrer.

LE sens littéral de *représenter*, c'est de *présenter* de nouveau, de rendre présent, de remettre devant les yeux : j'ai déjà parlé de la racine *prés*. Celui de *remontrer*, c'est de *montrer* de nouveau, de faire bien remarquer, d'avertir avec force : *mon* signifie flambeau, signe : suivi de *st*, il signifie digne de remarque, d'avertissement, de réprehension : lat. *moneo*, avertir ; *admoneo*, avertir, semoncer, réprimander : d'où nos mots *admonition*, *monitoire* qui emportent blâme, censure ; & c'est le cas de *re-montrer* qui, par sa particule réduplicative, marque la force.

Dans l'acception présente, *représenter* signifie exposer, mettre sous les yeux de quelqu'un, avec douceur ou modestie, des motifs ou des raisons pour l'engager à changer d'opinion, de dessein, de conduite : *remontrer* signifie exposer, retracer aux yeux de quelqu'un avec plus ou moins de force, ses devoirs & ses obligations, pour le déroutner ou le ramener d'une faute, d'une erreur, de ses écarts. Vous me *représenterez* ce que je

semble oublier : vous me *remontrez* ce que je dois respecter. La *représentation* porte instruction , avis , conseil : la *remontrance* porte instruction , avertissement , censure ou reprehension honnête. C'est sur-tout à m'éclairer que votre *représentation* tend ; & c'est proprement à me corriger , que tend votre *remontrance*. La *remontrance* suppose un tort , une action mauvaise , un acte reprehensible ; la *représentation* n'exige absolument qu'un danger , un inconvénient , un mal à craindre.

On *représente* également à ses inférieurs , à ses égaux , à ses supérieurs : on *remontre* sur-tout à ses inférieurs , à ses égaux aussi , & même à ses supérieurs , mais avec les égards & les respects d'une humble supplication.

Suivant le précepte de l'Evangile , le Chrétien *représente* en secret à ses freres leurs fautes par charité : s'ils sont opiniâtres , l'Eglise avertie les leur *remontre* avec autorité.

Vous *représentez* à votre ami le tort qu'il se fait ; vous lui *remontrez* le tort qu'il fait aux autres : si vous compatissez à des foiblesses , vous ne conniverez pas à des injustices , & vous ne direz jamais , *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Sans le droit de *représenter* , mes droits sont des chimeres ; & sans le droit de *remonter* , il n'y a plus de ressource contre la violation de tous les droits.

Si l'on ne *représente* souvent aux hommes leurs devoirs , on sera souvent obligé de leur *remonter* leurs fautes. Ecoutons , encourageons les *représentations* , c'est le moyen d'éviter , de prévenir les *remonstrances*.

Il fait bon écouter le manant qui *représente* au Philosophe qu'il feroit mieux de regarder à ses pieds que de lixe dans le Ciel. Je suis persuadé que Gros-Jean qui *remontre* à son Curé est souvent fort bon à entendre.

Avertir & être averti, dit Cicéron, est le propre de l'amitié : mais si ce n'est pas un tendre intérêt qui anime la *représentation*, elle sera froidement reçue : mais si c'est l'orgueil, comme le prétend un homme illustre, qui se mêle des *remontrances*, l'orgueil les repousse.

A moi qui suis infallible, qu'avez-vous à *représenter* ; & qu'avez-vous à *remonter*, à moi qui suis impeccable ?

L'instruction indirecte est quelquefois la *représentation* la plus efficace ; & un morne silence, la *remonstrance* la plus éloquente.

Mécène représentoit sagement à Auguste qu'il devoit louer & honorer ceux qui lui donnoient de bons avis, puisque ces avis tournoient à sa gloire : il lui *remontroit* fortement qu'il ne devoit pas affliger & maltraiter ceux dont les avis n'auroient pas été si heureux, parce, qu'il étoit juste de les juger sur leurs intentions & non sur leurs opinions (a).

Le pédant a toujours des *représentations* à faire, & fait des *remontrances* à l'enfant qui se noye.

Pline le jeune dit, dans son Panégyrique, un mot excellent pour la liberté générale des *représentations* : *Chacun peut tromper & se tromper ; mais tout le monde n'a jamais trompé personne.* Quinte-Curce donne un excellent modele à suivre dans les *remontrances* : Ephésion, dit-il, (le seul cour-

(a) Voyez Dion Cassius, l. 52.

risan d'Alexandre, autorisé à lui dire la vérité }
 Ephession se conduisoit envers son maître, *de ma-*
niere qu'il sembloit plutôt lui marquer sa soumis-
sion qu'user de liberté à son égard.

Qui est-ce qui ne souffre pas une *représentation* ?
 Qui est-ce qui aime les *remontrances* ?

Résidence, Domicile, Demeure.

LA racine du mot *résidence* est le primitif *hed*, siège, changé par les Latins en *sed* ; d'où *sedere*, s'asseoir, se poser ; *residere*, être assis, posé, fixé, établi, *résider*. *Domicile*, mot également latin, est composé de *domus*, maison, & de *colere*, habiter. *Demeure* vient de la racine celtique & orientale, *mor*, bride, *mors*, frein, ce qui arrête, ce qui retient, les *murs*, les bornes, la patrie, &c. Le mot latin *demoror* est aussi égyptien. Ainsi l'idée propre de *résidence* est celle d'un lieu où l'on est fixé, établi ; celle de *domicile* est l'idée plus restreinte d'une maison & de l'habitation : l'idée de *demeure* est celle ou d'un lieu vague, ou d'un lieu particulier, où l'on séjourne, où l'on se renferme.

La *résidence* est la *demeure* habituelle & fixe ; le *domicile*, la *demeure* légale ou reconnue par la loi ; la *demeure*, le lieu où vous êtes établi dans le dessein d'y rester, ou même le lieu où vous logez.

Les gens en place, attachés par une charge, un office, un emploi, à un tel lieu, ont une *résidence* nécessaire : on ne prétend pas dire qu'ils soient toujours à leur *résidence*. Les mineurs & les pupilles n'ont d'autre *domicile* que celui de leur père ou de leur tuteur ; & peut-être n'en ont-ils

jamais approché. Il y a beaucoup de misérables qui n'ont point de *demeure* : oh ! cela est vrai , & la terre est bien souvent leur lit !

Il est naturel que celui à qui tout un peuple peut avoir à faire à chaque instant , ait une *résidence* fixe & stable. Pour les actes & les transactions entre citoyens , il faut un *domicile*. Après tout , la prison même ne peut pas être une *demeure* fixe pour des indigens qui , sans feu & sans lieu , sont réduits à mendier un asile & du pain.

Il sembleroit qu'on peut être en trois endroits à la fois ; car il arrive que des gens qui ont leur *résidence* naturelle dans la Province , auront un *domicile* dans la Capitale , & feront leur *demeure* habituelle à la Cour. Il y a plus , avec vingt procès dans vingt juridictions différentes , on aura vingt *domiciles* différens tout à la fois : c'est ce qu'on appelle *domiciles* d'élection.

☼ *Résidence* se dit principalement à l'égard des personnes qui exercent un office ou un ministère public. *Domicile* est un mot de pratique : le *domicile* s'acquiert par tant de temps de *demeure* ; & il donne la qualité d'habitant. La *demeure* se considère sous toute sorte de rapports physiques ou civils , &c. : on dit une *demeure agréable* ou *triste* : les Huissiers doivent marquer dans leurs exploits le lieu de leur *demeure* , &c.

Respirer, Soupirer après.

ON dit aussi *respirer la chose* & *soupirer pour une chose*. Ces mots désignent figurément le désir ,

l'ardeur, la passion dont le cœur est si plein qu'il semble l'exhaler ou par une *respiration* forte, ou par des *soupirs* répétés. Cette explication seule donne la différence des deux expressions. La *respiration* forte marque la force du desir ; & le *soupir* exprime la peine du cœur. La même passion, dans son impatience, ne *respire* qu'après l'objet après lequel elle *soupire* dans son affliction. *Respirer* annonce un desir plus ardent & plus énergique ; & *soupirer*, un desir plus tendre & plus touchant.

La colere, la vengeance, la férocity ne *respirent* que la destruction & le crime ; elles ne *soupirent* pas, ces passions fougueuses. Des passions douces & timides *soupirent* pour leur objet plutôt qu'elles ne le *respirent*, jusqu'à ce qu'exaltées par une vive effervescence, elles sortent, pour ainsi dire, de leur caractère.

Vous qui aimez la guerre, vous *respirez* donc le malheur & le sang de vos semblables, de vos amis, de vos freres. Ah ! vous *soupirerez* bientôt pour la paix, quand des coups sensibles auront amorti, dans votre cœur, cette ambition de gloire ou plutôt de rang, qui vous aveugle & vous emporte.

Le loup affamé ne *respire* qu'après la proie : la biche altérée ne *soupire* qu'après les eaux de la fontaine. Les passions prennent le caractère du sujet passionné.

Un courage mâle *respire* la liberté ; il brise vos chaînes ou vous brise contre elles. Une âme douce & timide *soupire* pour la liberté ; elle montre ses chaînes pour attendre un Libérateur.

Il est donc vrai qu'un Roi qui ne *respire* que le bon-

heur de ses sujets , est quelquefois réduit à *soupirer* long-temps en vain pour leur soulagement. La puissance suprême , considérée seulement comme force , n'est jamais qu'une puissance humaine souvent entourée de résistances qui , par leur concours du moins ; semblent devenir invincibles : mais la force de la volonté fera le succès de la puissance.

Une bonne mere , entourée des enfans de son cœur , ne *respire* que leur félicité : c'est-là toutes ses pensées, tous ses soins, toutes ses jouissances ; elle vit pour eux & en eux. Une mere tendre , éloignée de son fils bien-aimé , ne *soupire* que pour son retour : sa joie est loin d'elle ; elle n'a que des vœux pour le rappeler , & ils sont étouffés par ses soupirs.

Soupirer marque ainsi l'intérêt tendre & la sensibilité touchante. Mais quelle énergie que celle de l'expression (une des plus belles de nos expressions figurées) , *respirer le carnage* , *respirer la joie* ? Ce que nous *respirons* , c'est ce qui nous anime , c'est ce que nous attirons & répandons sans cesse , c'est ce qui meut toutes nos facultés , c'est notre vie.

☉ Convenons que *respirer après* une chose n'a pas la même force , & se rapproche davantage de *soupirer après*. Cependant , avec moins d'énergie , cette locution a le même caractère distinctif. *Respirer après* marque un desir plus vif , plus impatient , plus empressé ; & *soupirer après* , un desir ou un regret plus inquiet , plus triste , plus affectueux.

Avec un caractère vif & un tempérament délicat , je ne *respire* qu'*après* la belle saison : je hâte le temps , je rapproche de moi cette rianse perspective , je voudrais passer par dessus tous les jours ri-

goureux. Tourmenté par des souffrances toujours renaissantes & forcé de rappeler sans cesse toute ma patience, je *soupire après* les beaux jours : je les vois si éloignés ! Le temps alongé par ma douleur coule si lentement ! Mes vœux sont tristes comme ces jours douloureux.

Le malade, dont le courage renaît avec les forces, ne *respire* qu'*après* la santé : un malade, trop débile encore & abbatu, ne fait que *soupirer après* elle.

☼ Il me reste à observer que *respirer après* n'exprime proprement que le désir d'un bien qu'on voudroit posséder : tandis que *soupirer après* exprime fréquemment le regret d'un bien qu'on a eu le malheur de perdre.

Vous *respiriez après* votre ami vivant : cet ami mort, vous *soupirez* en vain après lui.

L'ambitieux entreprenant ne *respire* qu'*après* les honneurs qu'il poursuit : l'ambitieux, déchu de ces honneurs, *soupire après* eux tout bas ; tout haut, c'est un phénomène.

Ressemblant, Semblable.

L'ORIENTAL *sem*, en celtre *sén*, signifie *signe* : de là le latin *similis*, qui a les mêmes signes, les mêmes traits, les mêmes apparences, *semblable* ou *ressemblant*. *Ressemblant* est le participe présent du verbe *ressembler* : il indique le *fait*, qu'un objet *ressemble* à un autre. *Semblable* indique la propriété qu'a l'objet de pouvoir être comparé à un autre ; car la terminaison *ble*, expliquée à l'article *abominable*,

abominable, marque la propriété, la faculté, la capacité de faire ou d'être fait. Ainsi deux objets *ressemblans* ont la même apparence, la même forme, la même figure, les mêmes rapports sensibles : deux objets *semblables* sont seulement propres à être comparés, dignes d'être assimilés, faits pour aller ensemble ou de pair, à cause des rapports communs qu'ils ont également. Un portrait est en lui-même *ressemblant* ; & quand vous comparez deux choses ensemble, vous les trouvez *semblables*.

En second lieu, *re* marque la reduplication : *ressemblant* annonce donc une conformité redoublée, c'est-à-dire, une conformité plus grande & plus parfaite que ne le promet le mot *semblable* (a). Si nous n'avions pas oublié le mot *semblance*, nous sentirions que la *ressemblante* est, pour ainsi dire, une double *semblance*, une *semblance* très-exacte. Si nous disions encore, comme dans plusieurs Provinces, qu'une chose *semble* à une autre, nous trouverions bientôt que la chose qui *ressemble* à une autre, lui *semble* plus & mieux que ce qui ne fait que lui *sembler*. Les mots simples

(a) Il ne faut pas croire que la reduplicative *re* marque toujours deux actions successives dans le verbe composé. Quelquefois, elle désigne une action continuée, comme dans *retentir* ; quelquefois l'opposition à une action contraire, comme dans *repasser* ; quelquefois une duplicité ou une multiplicité d'actions, comme dans *rejaillir* ; quelquefois un haut degré d'intensité, comme dans *ressentir*, lorsqu'il signifie sentir vivement, profondément, &c. Dans tous ces cas & autres semblables, la particule *re* convient bien, pour exprimer un concours d'actions ou une action, telle que, par son énergie doublée, pour ainsi dire, elle produit un effet semblable ou égal à celui de la répétition des actes. Voyez *jaillir* & *rejaillir*.

abandonnés, il a fallu que les composés, pour prendre leur place & en tenir lieu, perdissent leur force réduplicative : mais *semblable* nous est resté, & *ressemblant* a conservé une partie de son énergie propre.

Aussi appliquons-nous le mot *ressemblant* à des objets qui semblent faits sur le même modele, jetés dans le même moule ; formés sur le même dessin, copiés l'un sur l'autre ; tandis qu'il suffit de certaines apparences, de quelques traits marqués, de divers rapports sensibles, pour que cette sorte de conformité imparfaite rende des objets *semblables* ou comparables. Ainsi un portrait est *ressemblant*, qui rend bien la figure : deux jumeaux sont *ressemblans*, dont on reconnoît l'un quand on connoît l'autre : deux étoffes sont *ressemblantes*, quel'on prendroit l'une pour l'autre. Mais un homme quoique *semblable* à un autre, ne lui est pas toujours *ressemblant* : Achille n'est pas *ressemblant* à un lion ; quoiqu'on dise qu'il lui est *semblable* : nos *semblables*, non seulement ne nous sont pas toujours *ressemblans*, mais il y a de très-grandes différences entre eux & nous.

- Et cette application nous conduit à une troisième remarque, c'est que le mot *ressemblant* désigne plutôt une *ressemblance physique* de figure, de forme, d'ordonnance, d'ensemble qui frappe les yeux de la même manière : au lieu que *semblable* sert également à désigner des rapports métaphysiques, moraux, géométriques, l'espèce, le nombre, la qualité, la valeur, la propriété uniforme ou commune de tout genre. Les malheureux ont des *semblables* & non des gens *ressemblans* : une somme n'est pas *ressemblante* à une autre, elle lui est *sem-*

Stable : deux raisonnemens sont *semblables* sans qu'on puisse les appeller *ressemblans* : des figures géométriques ont des propriétés, non *ressemblantes*, mais *semblables*, &c. Il faut pourtant dire que ces choses se *ressemblent*, ou qu'elles ont plus ou moins de *ressemblance*; ce qui induit naturellement à de fautes applications de l'adjectif *ressemblant*.

Rétablir, Restaurer, Réparer.

Ces verbes expriment l'idée commune de refaire, renouveler, mettre de nouveau en état.

Rétablir, établir de nouveau, latin *stabilire*, a pour racine *sto*, être debout, sur pied, ferme : d'où *statuo*, dresser, ériger, statuer, poser d'une manière fixe; & *stabilio*, établir, faire une chose stable, la rendre ferme & solide.

Restaurer, latin *restaurare*, sort de la même racine, mais, si je ne me trompe, par le verbe *struo*, construire, mettre en ordre : car *restauo* semble tenir lieu aux Latins de *restruo* qu'ils n'ont pas; & ils n'ont pas le simple *stauo* dont *struo* semble tenir la place. Tacite dit également *extruere* & *instaurare*, lorsqu'il s'agit du Théâtre de Pompée. *Stor, sler*, en grec, exprime l'idée d'affermir, de consolider, de fortifier. Enfin Donat, sur Térence, dit : *Instauratio, hoc est, integratio* : *restaurer*, c'est remettre dans son entier un ouvrage, une construction, ou lui redonner la solidité, la force.

Réparer, latin *reparare*, composé de *parare*, a pour racine le mot *par*, produire, former, donner un appareil, une manière d'être.

Rétablir signifie proprement mettre de nouveau sur pied , remettre une chose en état , en bon état , dans son premier état : *restaurer* , remettre à neuf , restituer une chose dans son intégrité , dans sa force , dans son éclat : *réparer* , raccommoder , redonner à une chose sa forme , sa première apparence , son ancien aspect.

Le travail de *rétablir* est relativement plus grand que celui de *restaurer* ; & le travail de *restaurer* , plus grand que celui de *réparer*. On *rétablit* ce qui est renversé , ruiné , détruit ; on *restaure* ce qui est dégradé , défiguré , déchu ; on *répare* ce qui est gâté , endommagé , détérioré.

On *rétablit* un édifice ruiné ; on *rétablit* des fortifications détruites ; on *rétablit* un article oublié dans un compte. On *restaure* un bâtiment qui dépérit ; on *restaure* de vieux tableaux ; on *restaure* une statue mutilée. On *répare* une maison négligée ; on *répare* une breche faite à un mur ; on *répare* ces ouvrages de l'art qu'on repolit. Ainsi , par le *rétablissement* , ces choses sont remises sur pied & en état : par la *restauration* , elles sont remises comme à neuf & dans leur intégrité : par la *réparation* , elles sont remises comme elles étoient , dans les parties qui avoient souffert de l'altération.

Nous disons *rétablir* , *restaurer* , *réparer* les forces. On *rétablit* les forces qu'on avoit perdues , en les *recouvrant* avec le temps : on *restaure* les forces qui étoient fort affoiblies , en les *ranimant* par un moyen efficace : on *répare* les forces diminuées , en les *reprenant* petit à petit.

Au figuré , on dit *rétablir* une loi qui avoit été abolie , un usage qui avoit été abandonné ou interrompu , un droit qui avoit été supprimé , un

citoyen qui avoit été dépouillé de son état, en un mot ce qui avoit perdu son existence, son influence, son action. On dit *restaurer* une Province épuisée, un commerce languissant, les Lettres tombées en décadence, les mœurs déchues de leur pureté, tout ce qui, susceptible de variations, a beaucoup perdu de sa force, de sa vigueur, de son activité, de son éclat. On dit *réparer* ses fautes, les torts qu'on a faits, les dommages qu'on a causés, les préjudices qu'on a portés, tout ce qui a donné atteinte à l'état naturel des choses, à leur perfection, à l'ordre établi.

Il ne faut qu'une sottise pour perdre sa réputation; & il est fort douteux qu'on la *rétablisse*, quoi qu'on fasse pour y parvenir. Il n'est si difficile de *restaurer* un peuple, que parce qu'il est très-difficile de réunir ces trois choses, sçavoir, pouvoir, & vouloir. Il n'est guère de maux qu'il ne soit possible de *réparer*, si l'on veut sincèrement en trouver le remède & l'employer.

Le moyen de *rétablir* les affaires, c'est d'ôter ce qui empêche qu'elles ne se *rétablissent*, & voilà tout. Il n'y a qu'à rendre l'argent à l'Agriculture, pour *restaurer* un Etat, & ses finances, & ses fabriques, & ses manufactures, & son commerce, & tout ce qui s'ensuit : ce n'est pas là un grand secret. Il n'y a que la Nature qui *répare* les forces politiques comme les forces physiques; & nous ne *réparerons* jamais rien malgré la Nature.

Heureux qui, bien établi dans l'opinion des autres, n'a pas besoin de se *rétablir* dans la sienne propre ! O jeunes gens ! réservez pour votre vieillesse des forces qui ne se *restaureront* plus. Non, on ne *répare* plus rien, quand on a tant à *réparer*.

Rétif, Rebours, Revêche, Récalcitrant.

Rétif, restif, dans la basse latinité, *restivus*, qui *résiste*, *reste* à la même place, refuse d'avancer. Cette épithète s'applique proprement aux chevaux & aux autres animaux qui servent de monture ou qui sont employés à tirer.

Rebours, qui est à contre-sens, qui prend le contre-pied, qui est *rebroussé* ou relevé en sens contraire. *Bro, brou*, pointu, piquant : de là *brosse, broussailles, brou*, &c.. Les ouvriers appellent *bois rebours* celui qui a des nœuds ou des longues fibres croisées; ce qui le rend très-difficile à travailler.

Revêche, qui est âpre, rude, rebutant : c'est le sens de l'ancien mot *rech* & de l'allemand *rauh*. On dit des vins, des fruits acerbes, âpres, qui grattent, qu'ils sont *revêches*. Ce mot tient peut-être à celui de *vexer*, pris dans le sens propre.

Récalcitrant, qui regimbe, rue, se débat : de *calx*, talon, pied, les Latins firent *re-cal-citrare*, remuer les talons, jeter les pieds, donner des coups de pied.

Le *rétif* refuse d'obéir ou de céder même à l'aiguillon ; il se roidit & se cabre. Le *rebours*, hérissé contre vous, ne donne aucune prise ; qui s'y frotte, s'y pique. Le *revêche* vous rebute & vous repousse ; si vous le pressez, il se révolte ou se soulève. Le *récalcitrant* se débat, & se défend ; ce n'est pas lui qui ne mord ni ne rue.

Le *rétif* est fantasque, indocile, rétu. Le *re-*

bours est farouche, morose, intraitable. Le *revêche* est aigre, difficile, entier. Le *récalcitrant* est volontaire, colere, indisciplinable.

L'enfant gâté, accoutumé à faire sa fantaisie, est *rétif*. L'homme *bourru*, accoutumé à se livrer à son humeur sans contrariété, sera *rebours*. Une personne haute, accoutumée à l'empire & aux déférences, pourra bien être *revêche*. Un jeune homme ardent, accoutumé à l'indiscipline & à l'impunité, se trouvera *récalcitrant*.

Il faudra lâcher le *rétif*, heurter le *rebours*, manier le *revêche*, dompter le *récalcitrant*.

Rétif est du bon style : Boileau dit que, pour lui Phœbus est sourd, & Pégase *rétif*; & qu'un jeune homme est *rétif* à la censure, & fou dans ses plaisirs.

Rebours est un mot très-négligé & abandonné à la conversation familière, quoique très-expressif. Louis XIII reprochoit à des Magistrats d'être *rebours*. Amyot, Vie d'Agis, dit qu'Epiradous, homme *rebours*, fier & superbe de nature, mit en avant (contre la loi de Lycurgue), en haine de son fils, qu'il fût loisible à chacun de donner son héritage à qui l'en voudroit.

Revêche n'est point déplacé dans le style modéré. Boileau, Satyre contre les femmes, fait le portrait de la *revêche* bizarre. Vaugelas dit qu'Alexandre s'étoit défié de Callisthene, comme d'un esprit *revêche*.

Récalcitrant n'est bon que pour le discours familier & plaisant. M. Tout-à-bas n'a pas mauvaise grace à dire au *Joueur* :

... Puisqu'aujourd'hui votre humeur pétulante
 Vous rend l'ame aux leçons un peu récalcitrante,
 Je reviendrai demain.

Le Joueur A. 1, Sc. dern.

Rêve, Réverie.

LA *réverie* est un genre de *rêve* ; & ce genre est celui des *rêves* qui obsèdent l'esprit & qui n'en sont que plus dépourvus de raison. Les *rêves* extravagans & continuels du délire, sont des *réveries*.

Le *rêve* est d'un homme rêvant : la *réverie* est d'un rêveur.

La *réverie* est le résultat ou la suite du *rêve*. Le *rêve* est l'imagination qu'on a : la *réverie* est le *rêve* dont on se repaît.

Le *rêve* vous fait voir un objet comme présent : la *réverie* vous feroit croire qu'il est réel.

Un bon esprit fait quelquefois des *rêves*, comme un autre : mais, au rebours d'un esprit foible, il ne les prend que pour des *réveries*.

Les gens qui font beaucoup de *rêves*, sont fort sujets à débiter des *réveries*.

On est distrait par des *rêves*. A force de *réveries*, on devient fou.

Il faut bien des *rêves*, avant de découvrir une vérité. Combien de *réveries* on vous débite, avant de dire une chose sensée !

Quand on n'a rien à faire, on fait des *rêves*, Le Public est comme les gens oisifs : il lui faut toujours quelque *réverie* pour l'occuper & l'amuser,

des nombres à deviner, des influences à croire, toujours de la magie.

Que deviendroient les malheureux, sans les rêves qui endorment quelquefois leur douleur ? Peut-être n'ont-ils jamais rien goûté de si doux que quelques douces *réveries*. Ils sont bien moins redevables aux promesses de l'espérance qui les fait sourire à l'avenir, qu'au charme de ces illusions qui les font jouir du présent.

On répète tous les jours que les Ouvrages de l'Abbé de Saint-Pierre sont les *rêves d'un homme de bien* : si l'on veut dire des *réveries*, j'en suis fâché pour ceux qui parlent ainsi. Ce bon Abbé a beaucoup de projets excellens : mais il faut sentir en soi le courage & les ressources de l'homme de bien, pour comprendre tout ce qu'il est capable & seul capable d'exécuter.

☼ La *réverie* est une situation de l'ame qui s'abandonne doucement & se livre enfin toute entière à ses pensées, à ses imaginations, à ses réflexions. Mais il s'agit ici de l'acte & non de l'état, d'une *réverie*, synonyme d'un *rêve*.

☼ *Erie* est une terminaison grecque. J'ai dit que le mot *er*, de même qu'*or*, *er*, désigne la force, la puissance, la capacité d'agir, de faire. En grec, l'initiale *eri*, employée dans la composition d'une foule de mots, marque l'intensité, la grandeur ; & le verbe *eiros* exprime l'action de travailler. Notre terminaison *erie* s'applique à des objets si différens, qu'elle paroît absolument changer d'idée : ainsi *verrierie*, *infanterie*, *badinerie*, &c., ne semblent point recevoir de leur terminaison

des *rêves* : on ne dira pas qu'il fait des *songes*. Les *rêves* du délire ne s'appellent pas des *songes*. Nous disons des *rêves* plutôt que des *songes* politiques. Les chimères, les imaginations, les idées fantastiques d'un visionnaire ressemblent assez à des *songes* ; mais elles ne sont que des *rêves*. Le *rêve* n'est donc pas proprement un *songe* fait en dormant, comme le disent les Vocabulistes, & comme si l'on faisoit autrement des *songes* qu'en dormant. Le *songe* n'est que du sommeil : le *rêve* est de la veille comme du sommeil.

Dans l'état de veille, l'abstraction de l'esprit, une passion concentrée, des contemplations extatiques nous bercent de *rêves* : possédés par nos pensées, nous ne voyons plus, nous n'entendons plus ; c'est un demi-sommeil. Dans l'état de sommeil, l'ébranlement des nerfs, le désordre des humeurs, l'agitation du sang ou celle de l'ame, provoquent les *songes* : l'imagination réveillée, nous voyons en elle, nous entendons ; c'est une demi-veille.

Rien ne ressemble plus aux *songes* de la nuit, que les *rêves* du jour : c'est toujours le travail d'une imagination déréglée. Les *rêves* du jour ont souvent engendré les *songes* de la nuit ; & les *songes* de la nuit produisent souvent encore les *rêves* du jour. Les soupçons du jaloux, par exemple, seront des *rêves* ; & les *songes* seront des visions.

Ces visionnaires, si communs dans l'Orient, qui voyent dans leurs extases tout ce qu'ils imaginent, sont d'autant plus persuadés de la réalité des objets de leurs visions, qu'ils ont fait leurs *rêves* les yeux ouverts ; & qu'ils ne peuvent les confondre avec des *songes*.

Occupez-vous, & vous ferez peu de *rêves* : point d'excès, & vous ferez peu de *songes*.

Du reste, je ne prétends pas insister sur cette différence ; je ne propose qu'une conjecture.

☼ Mais enfin les *rêves* faits en dormant ne diffèrent-ils pas des *songes* ? Ils en diffèrent en ce que les *rêves*, plus vagues, plus étranges, plus incohérens, plus défordonnés, n'ont aucune apparence de raison, & ne laissent guère de trace, parce qu'ils n'ont guère de suite : tandis que les *songes* plus frappés, plus sentis, plus liés, plus séduisans, semblent avoir une apparence de raison, & laissent dans le cerveau des traces plus profondes. Avec le sommeil, le *rêve* passe : le *songe* reste après le sommeil. Vous direz un mot de vos *rêves*, trop découfus & trop extravagans pour être retenus : vous raconterez vos *songes*, assez présens & assez remarquables pour être rapportés. Il semble que le *songe* soit plutôt d'un esprit préoccupé, & le *rêve* d'une imagination exaltée.

Macrobe, *Songe de Scipion*, l. 1, distingue plusieurs especes de *songes*. L'une, produite par les affections présentes du corps & de l'ame, ne signifie rien, & le réveil la dissipe ; c'est l'*insomnium* des Latins, l'*ἰνύπνιον* des Grecs, c'est le *rêve*. Une autre, produite par une cause surnaturelle, est douée d'une vertu prophétique, & ces *songes* restent gravés dans la mémoire comme des avis faits pour être expliqués par la divination : ce seroit le *songe* proprement dit, *somnium*, *ὄνειδος*. Selon cette doctrine commune à tous les peuples anciens, le *rêve* ne présente que de vains fantômes ; & le *songe* révèle des mystères. Cette différence n'existe sans doute pas dans les choses ; mais elle aide à discerner celle des termes.

... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..
... ..

10-11-40

— — — — —

6444

12

...

2

—

le *rêve*. Aussi un *songe* formera-t-il le nœud d'une Tragédie ; & le *rêve* fournit à peine à la Comédie un incident : il est bizarre & extravagant.

Dans un sens figuré, nous disons d'une chose ridicule ou invraisemblable que c'est un *rêve*, une fable, une chimère : nous disons d'une chose fugitive, vaine, illusoire, d'une chose qui n'a ni solidité ni durée, quoique réelle, que c'est un *songe*. Nos projets sont des *rêves*, & la vie est un *songe*. Tout s'accorde à mettre les *rêves* fort au dessous des *songes*.

Réussite, Succès, Issue.

Réussite & *réussir* viennent de l'ancien verbe *ussir*, comme *issue*, suivant la remarque de la Bruyère, d'*issir*, sortir, en italien *uscir*, exire en latin : *ussir* & *issir* ont pour racine l'ancien mot *huis*, porte. *Succéder* signifie littéralement venir après : le succès est ce qui s'ensuit, l'événement, un *cas* qui arrive. Il faut prendre ici le mot *issue* au figuré. *Issue*, comme l'italien *uscita*, marque proprement la *sortie* ; & *réussite*, comme l'italien *riuscita*, l'*issue* d'une affaire, celle qui répond à vos vœux, qui aboutit à vos fins.

1°. La *réussite* est le succès final & une *issue* propre. Il ya divers succès, divers évènements *successifs* jusqu'à la *réussite* qui est le dernier événement & le succès décisif. Il ya de bonnes & de mauvaises *issues*, comme de bons & de mauvais succès ; mais la *réussite* est heureuse, selon la valeur propre du mot, c'est un succès réel, le vrai succès. *Issue* ne désigne en aucune manière la nature du dénouement : *réussite* la désigne par lui-même, & tant

qu'une modification forcée & contraire à l'esprit de la chose, n'en altere pas l'idée propre : *succès*, dans un sens absolu, désigne aussi quelquefois bonne *issue*, mais précairement & non par la propre vertu, comme le fait *réussite*.

2°. L'*issue* est la fin propre de la chose : l'entreprise a une *issue* ; mais la personne n'en a pas. Le *succès* est ou le moyen ou la fin des personnes & de leurs actions : les personnes, leurs efforts, leurs entreprises ont également du *succès*, des *succès*, un bon ou un mauvais *succès*. La *réussite* est la fin des choses & le but des personnes : l'objet de la personne est la *réussite* de l'affaire.

3°. L'*issue* est le terme relatif & opposé à l'entrée ou au commencement ; la voie est la communication d'un terme à l'autre. Le *succès* roule sur les oppositions & les résistances à vaincre jusqu'à la fin ; & un *succès* est contraire à un autre. La *réussite* est un résultat du travail elle est naturellement opposée à la disgrâce d'échouer.

On ne s'engage pas dans une affaire, sans en prévoir l'*issue* : je vois bien que vous allez ; mais où allez-vous ? Il n'y a point proprement de *succès* là où il n'y a point d'obstacles à surmonter ; entouré d'obstacles, soyez encore content si vous avez des *succès* mêlés. On travaille de toutes ses forces pour la *réussite* & à la *réussite* ; mais la fortune se mêle de tout.

Si vous vous frayez de nouvelles voies, vous vous ouvrirez donc de nouvelles *issues*. Si l'audace croît avec les *succès*, de *succès* en *succès* on se perd. Si la *réussite* d'un projet vous conduit toujours à un autre, vous ne jouirez donc jamais.

L'homme borné ne voit d'*issue* à rien, il craint
la

la fin, il n'entreprend pas. Le pusillanime voit toujours devant lui des montagnes ou des abîmes ; il désespere du *succès*, il recule. Le présomptueux ne veut pas voir à ses pieds ; il ne doutoit pas de la *réussite*, il a échoué.

On n'a pas bonne *issue* d'une entreprise téméraire. Avec les mêmes moyens, on aura des *succès* différens. La conduite est une chose, & la *réussite* une autre.

4°. *Réussite* est un terme simple & modeste : il se dit à l'égard des affaires, des entreprises, des événemens & des *succès* communs, ordinaires, qui n'ont rien d'éclatant ou de bien remarquable : un essai de culture, le projet de raccommoder deux amis, un ouvrage sans prétention, auront de la *réussite*, beaucoup, peu de *réussite* : de par l'usage, la *réussite* est seulement ou bonne, heureuse, ou malheureuse, mauvaise. Mais on dit de grands, de brillans *succès*, des *succès* éclatans, glorieux ; il est vrai aussi qu'on a des *succès* petits, légers, vains, vulgaires, communs : ainsi ce mot, susceptible de toute sorte de modifications, s'applique à toute sorte d'objets & de choses. *Issue*, au figuré, sied bien dans le style noble : mais il ne désigne que le *succès* bon ou mauvais ; & il s'emploie à l'égard des affaires & des entreprises difficiles, compliquées, embarrassées, périlleuses, dont il est au moins très-mal-aisé de sortir, de se tirer, de sortir avec *succès*, de se tirer avec honneur.

La vie est mille fois plus douce & plus heureuse par des *réussites* ordinaires, que par des *succès* brillans. Si vous prenez la vogue pour le *succès*, les plus grands *succès* sont aujourd'hui réservés pour les plus petites choses. A force de chercher des *suc-*

cès, on se jette dans de grands embarras, trop heureux à la fin de trouver quelque *issue* pour en sortir !

La prudence domestique ne cherche que la *réussite*, & s'y tient. Les armes procurent des *succès* glorieux, & l'on s'en enivre. Dans un labyrinthe d'affaires, l'on ne trouve point d'*issue*, & l'on s'y perd.

L'idée de dessaler l'eau de la mer & de distiller des liqueurs sans feu & sans frais, avec la machine pneumatique, a promis par des essais une bonne *réussite*; mais l'on ne s'occupera guère d'une chose si simple. Les navigations aux Terres Australes ont obtenu les plus mémorables *succès*; mais il faut attendre les fruits qu'en recueillera l'humanité. Les voyages dans la mer du Nord pour y découvrir un passage, n'ont pas en jusqu'à présent une bonne *issue*; mais la cupidité ambitieuse ne permettra pas qu'on s'en dégoûte si-tôt.

César sembloit être assuré de la *réussite* dans les entreprises de sa vie privée, comme s'il étoit né pour être le plus heureux des particuliers. Dans sa vie publique, les merveilleux *succès* de tout genre qu'il ambitionna, il les eut, en maître de la fortune & du monde. Mais quelle fut enfin l'*issue* de tous ses projets ? il mourut en tyran.

Bouhours observe qu'on ne diroit point que la conjuration des Espagnols contre la République de Venise, eut une mauvaise *réussite*; en effet, elle eut un mauvais *succès*. On sçait quelle en fut l'*issue* pour les conjurés mis par une Puissance étrangère.

Le même Grammairien assure que *réussite*, mot assez nouveau de son temps, ne se disoit que des ouvrages d'esprit, & qu'il auroit été mal appliqué

à des ouvrages graves comme la Tragédie : il auroit plutôt dit , à l'exemple d'un autre Maître de la Langue , qu'Andromaque avoit eu un fort grand succès , & que les Plaideurs avoient une bonne réussite. Mais l'usage de ce dernier mot s'est étendu ; & nous ne restreignons pas de même celui de succès. Une Comédie a , comme une Tragédie , un grand succès , un succès brillant ; ainsi de toute sorte d'ouvrages. Il y a aussi de petits succès , & les affaires ordinaires ont une réussite. Ce qui gêne presque toutes les affaires , dit Montesquieu , c'est qu'ordinairement ceux qui les entreprennent , outre la réussite principale , cherchent encore de certains petits succès particuliers qui flattent leur amour propre & les rendent contents d'eux.

Richissime, Très-riche.

TRANSCRIVONS d'abord la remarque de Bouhours sur *habillissime, grandissime, bellissimo, rarissime*.

» Ces superlatifs se disent dans le discours familiarier , & les gens de la Cour en usent souvent. Quand on leur demande si un homme est » *habile* , ils répondent *habillissime*. On dit , il a » fait une *grandissime* fortune ; elle est belle , *bellissime* ; ce livre est rare , *rarissime*. Tout cela ne » s'écrit point , & ne se dit point en public ; & il » n'y a guere d'apparence que ces superlatifs , qui » sont contre le génie de notre Langue , entrent jamais dans les livres ; c'est bien assez pour eux » d'être soufferts dans la conversation. Les Italiens » & les Espagnols ont en cela de grands avantages

100 SYNONYMES FRANÇOIS.

» sur nous ; si c'en est un d'être riche en superlatifs ;
 » & d'avoir la liberté de s'en servir quand on veut.
 » Leurs Langues sont pleines de ces termes pro-
 » pres à exagérer les choses ; & leurs livres en sont
 » remplis : mais ce qui doit nous consoler , c'est
 » qu'ils n'ont pas plus de comparatifs que nous ,
 » & qu'ils sont contraints de dire *più dotto* , *mas*
 » *doto* , comme nous disons *plus docte* : car s'ils
 » ont *megliore* , *peggiore* , *maggiore* , *minore* , *me-*
 » *jor* , *mayor* , nous avons aussi *meilleur* , *pire* , *majeur* ,
 » *mineur* . A la vérité , ces deux derniers mots ne
 » sont point des termes de comparaison pour ex-
 » primer plus grand , plus petit ; & il faut avouer
 » de bonne foi que les François doivent le céder
 » aux Italiens & aux Espagnols : mais les Hébreux
 » leur cedent aussi ; & ils sont même , de ce côté-
 » là , plus pauvres que nous , n'ayant ni compa-
 » ratifs ni superlatifs : ce qui me fait croire que ce
 » ne sont pas là les véritables beautés d'une Lan-
 » gue ; & que le François peut en manquer sans
 » cesser d'être la plus belle Langue du monde ».

L'Auteur , après avoir ainsi fait tous ses efforts pour
 ne pas avouer à ses Lecteurs ce qu'il s'avoue tout
 bas à lui-même , ajoute : « J'ai dit qu'*habiliſſime* ,
 » *grandiſſime* , &c. ne s'écrivent point ; cela s'en-
 » tend dans un ouvrage sérieux : car , dans une
 » lettre familière & enjouée , ou dans quelque autre
 » pièce de ce caractère , on pourroit se servir
 » d'*habiliſſime* , comme M. de Balzac s'est servi de
 » *circonſpectiſſime* en écrivant à M. Chapelain : *La*
 » *sageſſe eſt le caractère de tous vos écrits ; vous*
 » *êtes circonſpectiſſime dans toutes les actions de*
 » *voſtre vie* ».

Certes un pareil langage ne ſeroit plus suppor-
 table. Cependant , des tentatives qu'on a faites

pour l'introduire , il ne nous est resté qu'un petit nombre de ces superlatifs latins de nouvelle création , tels que *grandissime* , *excellantissime* , *richissime* , &c. , soufferts à peine dans une conversation libre. Cette adoption étoit néanmoins favorisée par ces formules de qualifications consacrées dans la Langue ; *éminentissime* , *sérénissime* , *illustrissime* , *révérendissime* , &c. Ces titres , par-là même qu'ils sont des titres de respect & d'honneur , désignent , sinon le plus haut degré , du moins un des plus hauts degrés de la qualification. *Très* n'équivaut point au superlatif latin *imus* : ce superlatif indique non seulement ce qui est *très-élevé* , mais encore ce qu'il y a de *plus* élevé : il n'a donc pu être adopté dans notre Langue que pour ajouter quelque chose à l'idée du mot *très* , si ce n'est le plus haut degré où l'on puisse aller , du moins un des plus hauts entre les degrés *très-élevés*.

Ainsi, quand nous disons *richissime* , *grandissime* , &c. , nous voulons dire, plus que *très-riche* , *très-grand* , ou le dire avec plus d'énergie ; car nous le disons avec affectation , avec emphase , avec une singularité d'expression qui semble vouloir marquer de la manière la plus frappante la singularité même de la chose. Vous dites avec plus ou moins de simplicité qu'un homme est *très-riche* : en disant qu'il est *richissime* , vous appuyez avec plus ou moins de force. Une *grandissime* fortune vous paroît plus que *très-grande* , infiniment grande. Par ces superlatifs , vous renchérissez avec force & même avec une sorte de grace sur le positif ou l'adjectif simple. Vous me faites un *grand* , un *grandissime* plaisir : un mets est *excellent* , *excellantissime* : un Banquier est *riche* , *richissime*. Nous

disons substantivement *richard*, pour désigner une très-grande *richesse*, même une sorte d'excès, & en parlant familièrement des gens d'une condition ordinaire qui ont une fortune extraordinaire.

Issimus est le superlatif latin, composé du mot *is*, qui est, celui qui est, & de *im*, à fond, jusqu'au fond, dans toute la profondeur, la hauteur, l'étendue de la chose; *imus*, le plus profond; *imò*, entièrement, par-dessus tout. Nous avons la terminaison *ime*, *ème*, dans des adjectifs simples & dans le sens du superlatif; & la plupart de ces adjectifs ou excluent tout degré de comparaison, ou marquent du moins un très-haut degré sans aucun modificatif; comme on le voit dans les mots *extrême*, *infime*, *insime*, *sublime*, *suprême*, &c. *Suprême*, *infime*, &c., n'ont point de comparatif: ceux qui en ont, supposent du moins une très-grande étendue. On ne s'apperçoit pas que *sublime* ait cette valeur par le mot *im*; parce qu'on le dérive de *limen*, seuil, haut de la porte, quoiqu'il soit plus naturel de le tirer de *limes*, limite: mais c'est toujours la même idée, celle d'atteindre à la limite, au bout, au haut, à l'extrémité de la chose; car la lettre *L* marque l'élévation, & le mot *im*, le dernier degré d'élévation ou d'étendue: de là *lim*, limite, borne, extrémité de l'étendue. La même idée se retrouve jusque dans *magnanime*, formé de *magnus animus*; car *im*, dans *animus*, a le même sens.

Ridicule, Risible.

Ridicule, qui doit exciter la risée, qui l'excite: *risible*, qui est propre à exciter le rire, qui l'ex-

cite. La *risée* est un *rire* éclatant, long, méprisant & moqueur. On rit de ce qui est *risible* ; on se rit de ce qui est *ridicule*. *Risible* se prend en bonne & en mauvaise part, comme *ridiculus* chez les Latins ; tandis que *ridicule* ne se prend qu'en mauvaise part, comme chez les Latins *ridendus*. Il y a des choses qui font rire, parce qu'elles sont déplacées, défordonnées, immodérées ; & celles-là sont *risibles* & *ridicules* : il y a des choses qui doivent faire rire, pour remplir leur destination, leur objet ou leur fin ; & celles-là sont *risibles* & non *ridicules*.

Un objet est *ridicule* par un contraste frappant entre la manière dont il est & celle dont il doit être, selon le modèle donné, la règle, les bienséances, les convenances. Un objet est *risible* par quelque chose de plaisant & de piquant, qui vous cause une surprise & une joie assez vive pour se manifester par des signes extérieurs & indélébiles.

Un travers d'esprit vous rendroit *ridicule* ; ce travers est au moins un commencement de folie. Une singularité comique vous rendra *risible* : cette singularité peut être fort raisonnable.

L'homme *ridicule*, dit la Bruyère, est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences d'un sot. Je ne dispute point au sot la qualité de *ridicule* : mais le fou qui me fait rire par un excès de singularité, lui dispute la prééminence. Il est vrai qu'on ne peut pas regarder en face un sot avéré sans lui trouver quelque chose de *risible* au moins, & sans savoir quoi.

Don Quichotte est un personnage très-*ridicule* ; & l'on ne dira pas qu'il soit sot. Sancho Pança parle

toujours bon sens, & toujours d'une manière *risible*.

Un homme sage, c'est souvent celui que les fous à la mode trouvent fort *ridicule*. Un discours sensé, ce sera très-souvent celui que les sots trouveront fort *risible*.

Il nous arrive quelquefois des choses *risibles*; & nous en faisons d'assez *ridicules*, chacun à notre tour.

Un Magistrat à talons rouges vous paroîtra *ridicule*; & la figure de celui qui l'admire, très-*risible*.

Si vous racontez des choses *ridicules*, que ce soit d'une manière *risible*.

Hier, vous trouviez cette mode *ridicule*; vous la prenez aujourd'hui: ce n'est point par une conséquence *risible*; mais le goût se perfectionne d'un jour à l'autre, n'est-ce pas?

Il n'y a qu'à rire des choses *risibles*, & à laisser rire de ce que vous n'êtes pas à la mode. Le mal est que, *ridicule* parce que vous n'êtes pas fou comme les autres; vous le serez par vos vertus mêmes avec des fous corrompus; & que le plus dangereux des *ridicules* n'est pas celui que vous avez, mais celui qu'on vous donne.

☉ *Risible*, pris en mauvaise part, dit beaucoup moins que *ridicule*. La chose *risible* peut faire rire; la chose *ridicule* le fait. On rit aussi de la chose *risible*; c'est un plaisir: mais il faut qu'on rie de la chose *ridicule*, tout le monde en rit, on en rit avec éclat, & on en rit encore: c'est une joie!

Roc , Roche , Rocher.

LA lettre *R* marque également l'élévation & la rudesse: *oc*, *och*, mot celte & primitif, marque la hauteur, l'éminence, la grandeur (en allemand *hoch*, &c.). De là, *roc* qui, chez les Orientaux, signifie tour, forteresse; & chez les Celtes; ce qui est élevé, tant au moral qu'au physique. Le *roc* est une masse de pierre très-dure, enracinée dans la terre, & ordinairement élevée au dessus de sa surface. Ce mot simple est le genre à l'égard de la *roche* & du *rocher*.

La *roche* est un *roc* isolé d'une grosseur & d'une grandeur considérable, comme aussi un bloc, ou un fragment détaché du *rocher*. *Che* & *que* forment la même terminaison, ainsi que le latin, l'espagnol, l'italien *ca*. On a dit *roque*, comme le dit encore le languedocien, & ensuite *roche*; *cloque*, & ensuite *cloche*, &c. Le mot *que*, la lettre *Q* désigne la force, la capacité, ainsi que l'action de couper, de séparer. La première de ces idées se retrouve dans nos mots *caboché*, grosse & forte tête; *cloche*, gros instrument très-bruyant; *coche*, grosse & grande voiture, &c. L'idée de rompre, couper, fracasser, se retrouve sur-tout dans le *rox* des Grecs, *roc* ou *roche*. La *roche* & la *roque* ont donné leur nom à un grand nombre de villages & de villes auxquelles elles ont même quelquefois fourni l'emplacement; preuve de leur volume ou de leur étendue. La *roche* est donc une grande masse particulière, isolée, coupée: mais c'est aussi la

Pierre détachée du *roc* ; & c'est ainsi que l'Architecture appelle les morceaux de *roc* , avant qu'ils soient taillés. Il faut donc dire que les héros d'Homère lancent des *roches* , & non pas des *rochers* , comme il arrive aux Traducteurs de le dire. On dira donc que Sisyphe roule sans cesse une *roche* dans l'enfer , & non un *rocher* , comme on le dit toujours : mais la *roche* roule du haut du *rocher*. Permis aux Titans qui vont escalader le Ciel , de détacher les *rochers* & d'entasser les montagnes.

Si c'est la masse sur-tout que l'on considère dans la *roche* , c'est l'élévation & l'escarpement que l'on envisage dans le *rocher*. Selon la valeur de la terminaison *er* , le *rocher* est un *roc* très-élevé , très-haut , très-escarpé , scabreux , roide , hérissé de pointes & terminé en pointe. On monte sur une *roche* ; on grimpe sur un *rocher*. La *roche* est quelquefois plate ; mais le *rocher* est pointu. Ariadne & Prométhée sont transportés sur la pointe d'un *rocher*. On bâtit une ville sur une *roche* , & une forteresse sur un *rocher*. Le *rocher* est même quelquefois inaccessible. Le *rocher* a l'air d'une masse toute rompue & fuyassée : c'est proprement le *rupes* (masse rompue) des Latins.

☉ *Roc* désigne proprement la nature de la pierre, la qualité de la matière dont il est formé : cette pierre est très-dure ; il est difficile de tailler dans le *roc* vif. Aussi le *roc* est-il ferme & inébranlable : on est ferme comme un *roc*. Ne négligeons pas les idées secondaires ou accessoires.

J'ai dit que la *roche* étoit quelquefois la pierre détachée : mais ce mot exprime souvent de grandes masses de pierre de différentes qualités , ou même

de matieres très-différentes. Il y a des *roches molles* comme des *roches dures*. On voit à Huelgouet en Bretagne des *roches de granit*, dont la principale (la plus grande que l'on connoisse) a trente pieds de hauteur & plus du double de largeur. Les *roches* sont aussi regardées comme des sources, des réservoirs, des mines, des laboratoires dans lesquels la Nature forme différentes sortes de productions utiles & curieuses : *eau de roche*, *cristal de roche*, &c.

L'idée de force est particulièrement dominante dans le *rocher*. C'est un écueil, on se brise contre un *rocher*. Le *rocher* est inébranlable; & un cœur de *rocher* est insensible. Le *rocher* se prend aussi pour un asile, une défense, un rempart; on s'y retire, on s'y retranche, on s'y fortifie. Le Seigneur est mon *rocher* & ma force, disoient les anciens Traducteurs des Pseaumes.

Rogue, Arrogant, Fier, Dédaigneux.

Roc, élévation, hauteur escarpée : en celt. *rac*, *reg*, *rog*, sur, dessus, par-dessus : en rheut. *ragen*, prédominer, avoir la grande supériorité. De là *rogue* & *arrogant*, employés figurément pour qualifier l'homme haut & roide qui affecte la supériorité, qui a de la morgue, & qui prétend imposer aux autres, ou même s'*arroger* hardiment ce qui ne lui appartient pas.

Fer, élevé, fort, puissant. De là le latin *ferus* & notre mot *fier*. L'homme *fier* est haut & ferme dans sa hauteur. Ce terme se prend quelquefois en bonne

part ; ce qui doit nécessairement adoucir son acceptation naturelle qui présente un mauvais sens. Comme synonyme de *rogue*, *arrogant* & *dédaigneux*, il ne peut exprimer qu'un vice ou un défaut.

Dom, en celte, élévation, domination ; en grec, *dun*, *dyn*, élévation, force, puissance ; *din*, *dign*, en latin, éminence, dignité. *Digne* signifie qui mérite d'être distingué ; *daigner*, juger digne, élever jusqu'à soi ; *dédaigner*, juger indigne de soi, regarder au dessous de soi, marquer un grand mépris.

Vous reconnoissez donc l'homme *rogue*, à sa hauteur, à sa roideur, à sa morgue ; l'*arrogant*, à sa morgue, à ses manieres hautaines, à ses prétentions hardies ; le *fier*, à sa hauteur, à sa confiance dans ses forces, au cas qu'il fait de lui ; le *dédaigneux*, à sa hauteur, à son affectation de dignité, au grand mépris qu'il témoigne pour les autres.

Le *rogue* affecte dans son air la supériorité. L'*arrogant* affecte dans ses manieres & ses entreprises la domination. Le *fier* affecte dans ses habitudes une orgueilleuse indépendance. Le *dédaigneux* affecte dans l'accent de toute sa personne une opinion injurieuse des autres.

Le *rogue* laisse tomber sur vous ses regards. L'*arrogant* lance sur vous des regards impérieux, si je puis ainsi parler. Le *fier* ne daigne pas tourner vers vous ses regards. Le *dédaigneux* promene tout autour de lui des regards insolens.

Voyez cet homme étonné & enorgueilli de son élévation, comme il est *rogue* ! Voyez celui-là devenu présomptueux & hautain par ses succès, comme il est *arrogant* ! Voyez celui-ci qui prend sa for-

tune pour son mérite , comme il est *fier* ! Voyez cet autre qui croiroit n'être rien s'il vous comptoit pour quelque chose , comme il est *dédaigneux* ! Consolerez-vous , mes amis : considérez-les tous , comme ils sont fots !

Convenez avec moi que cette mine *rogue* fait rire ; que ces airs *arrogans* font hauffer les épaules ; que cette contenance *fière* fait fuir tout le monde ; que cet air *dédaigneux* fait pitié : que voulez-vous de plus ? Tout se paye.

Si cet homme *rogue* croit paroître à mes yeux plus grand & plus imposant qu'il ne l'est en effet , il se trompe fort. Si cet *arrogant* croit que je lui rendrai plus que je ne lui dois , il se trompe grossièrement. Si cet homme *fier* s'imagine que j'ai plus d'envie de me familiariser avec lui , qu'il n'en montre de se familiariser avec moi , il se trompe lourdement. Si cet homme *dédaigneux* se flatte que je n'usurai pas du droit qu'il me donne de le dédaigner , il se trompe du tout au tout.

*Roi , Monarque , Prince , Potentat ,
Empereur.*

Roi , qui régit , qui dirige , qui guide ; en lat. *Rex* ; en celte , *Reg* , *Rey* ; en scythique , *Reiks* ; en punique , *Resch* ; en oriental , *Rhæ* , Pasteur , Conducteur , Chef. Le caractère O désigne la lumière ; R , l'élévation ; or , ro , lumière élevée , flambeau élevé pour éclairer ; or , soleil ; ro , rayon , guide , *Roi*.

Monarque est le grec *μónαρχος* , composé de *mon*

seul, & d'*arke*, Gouvernement, Magistrature : c'est le gouvernement d'un seul. La racine *areh* signifie proprement principe, antiquité : les *Antiens* furent les premiers Magistrats.

Prince, qui est le premier en tête, le chef. *Pre*, *pri*, premier, devant ; *cap*, *cep*, tête, chef ; d'où le latin *Princeps*, Prince.

Potentat, qui a une grande puissance, qui a le pouvoir sur un pays étendu. *Po*, *pot* signifie étendu, vaste, puissant ; le celté *po*, *pow*, pays, contrée. Le *Potentat* a la force & l'autorité sur une grande contrée.

Empereur, qui commande, qui se fait obéir. Ce mot tire son origine de l'oriental *Emir*, Prince ; *amar*, commander, prescrire. Les Latins ont dit *imper*, *imperator*. Ce nom ne désignoit chez eux qu'un Chef militaire, un Général. Les *Empereurs Romains* furent beaucoup mieux nommés qu'on ne le pensoit ; car leur gouvernement fut en effet purement militaire.

Le mot *Roi* désigne la fonction ou l'office : cet office est de diriger, de conduire. *Monarque* désigne le genre de gouvernement : ce genre est la Monarchie, le gouvernement d'un seul. *Potentat* désigne la puissance : cette puissance est la réunion des forces d'un grand Etat. *Prince* désigne le rang : ce rang est le premier ou celui de Chef. *Empereur* désigne la charge ou l'autorité : cette autorité est le droit de commander.

Un *Roi* n'est point *Monarque*, si les pouvoirs politiques sont partagés : il y avoit deux *Rois* à Lacédémone, & son gouvernement n'étoit point monarchique. Un *Monarque* n'est guère appelé, dans le style vulgaire, un *Potentat*, s'il n'a une grande

puissance relative : avant Philippe, les *Monarques* Macédoniens étoient de petits *Princes*, & ceux de Perse étoient des *Potentats*. Le Chef perpétuel d'un petit peuple est *Prince* tout comme un grand *Potentat* : le peuple est le *Prince* dans la Démocratie, comme l'est dans une Monarchie le *Roi*; car il y a par-tout un Chef, une Souveraineté. L'*Empereur* est un grand *Potentat* par sa vaste domination, ou un grand *Prince* par sa vaste suprématie : il aura une grande puissance, s'il est *Monarque*; il n'aura qu'une grande dignité, s'il n'est que le Chef d'une grande confédération de *Princes* & de *Rois*. On appelle *Empire* un Etat vaste dans lequel sont réunis ou rassemblés divers peuples : tel étoit l'*Empire Romain*.

Roi, *Prince*, *Empereur*, sont des titres de dignités affectés à différens Chefs. *Monarque* & *Potentat* ne sont que des qualifications tirées du gouvernement & de la puissance. On dit le *Roi de France*; & ce *Roi* est un *Monarque* & un *Potentat*. On dit l'*Empereur d'Allemagne*; & cet *Empereur* n'est réellement en cette qualité ni *Potentat* ni *Monarque*; tandis que l'*Empereur des Turcs* ou de *Constantinople* est un *Potentat* & même un *despote*. On est *Prince* d'une province, d'un canton qualifié de *Principauté* : ainsi les Etats d'un *Roi* s'appellent *Royaume*, & ceux d'un *Empereur* *Empire*. Le titre d'*Empereur* est regardé comme plus illustre que celui de *Roi*, mais sans donner par lui-même une prééminence sur les *Rois* indépendans. Quelquefois les *Rois* de France, quand ils faisoient leurs enfans *Rois*, ont pris la qualité d'*Empereurs*; cette qualité leur est même donnée par d'autres Puissances, telle que la *Porte*. *Prince*

n'est quelquefois qu'un titre d'honneur sans autorité , comme le fut jadis le nom de *Roi* : les enfans de nos premiers *Rois* s'appelloient *Rois* ; ils ne sont plus que *Princes* : ce titre , selon la valeur du mot , convient assez aux premiers sujets d'un Royaume. Observons les variations des mots ; mais remontons toujours à leur source.

De la valeur naturelle des termes , il résulte que le devoir propre & particulier des *Rois* est d'instruire ; car c'est la lumière qui guide , qui éclaire , & les *Rois* sont la lumière des peuples. Il en résulte que le droit distinctif des *Monarques* est de gouverner : or rien ne se gouverne que par des Loix ; & ce droit ne peut être que celui de faire régner les Loix. Il en résulte que le partage des *Potentats* est une grande force : mais ils n'ont que la force propre & nécessaire à la conservation d'un grand Etat , & avec une puissance qui décroît à mesure que l'Etat s'agrandit davantage ; elle se perd enfin dans l'éloignement. Il en résulte que la prérogative des *Princes* est d'être les chefs ou les premiers de l'Etat : Chefs , ils ne sont qu'un corps avec les membres , & ils en suivent le sort : les premiers , ils vont avant les autres , & ils vont au même but. Il en résulteroit que la charge de l'*Empereur* proprement dit seroit de commander ; & cette charge est celle de la science & de la vertu.

*Roi*de , *Rigide* , *Rigoureux*.

Au figuré , ces épithètes attribuent aux personnes un mélange de sévérité , de fermeté , de durescé ,

dureté, de rudesse. *Sévère* signifie qui a l'air grave & triste, qui n'a point de douceur, d'agrément, de souplesse : *ferme*, qui se maintient dans le même état, qui résiste à la force, qui persiste constamment dans sa direction : *dur*, qui ne cède point à la pression, qui ne s'amollit pas, dont les parties conservent leur adhérence & leur direction : *rude*, qui est grossier & raboteux, qui blesse ou gratte au toucher, qui fait une impression désagréable. J'ai dit que la lettre R marque la rudesse, la dureté, l'âpreté, la roideur.

Roide, qui est fortement tendu, qui tend avec force dans sa direction : ainsi une montagne escarpée est *roide* ; un fleuve coule avec *roideur* ou *rapidité* ; on se *roidit* en se tendant avec force. Le celté *red* signifie proprement *rapide* : mais le bas-breton *redi* veut dire *roide*, inflexible, qui ne plie pas, qui est tendu avec tant de force qu'on ne le fait pas aisément fléchir. Telle est l'idée distinctive de ce terme. Les Latins disoient *rigor* pour exprimer l'idée de *roideur*, mais particulièrement la *roideur* & la *dureté* causée par le froid. Leur mot *rigiditas* désigne sur-tout la dureté ou plutôt l'endurcissement. La *roideur* est une forte tension ; elle suppose de la dureté : mais la dureté caractérise proprement la *rigidité*. Un bras tendu a de la *roideur* ; & une barre de fer, de la *rigidité*. Le mot *rigueur* annonce de la dureté, mais en outre une rudesse, une action qui blesse, quelque chose de fâcheux : c'est ainsi qu'une saison est *rigoureuse*. Au moral, ce terme répond bien à notre mot *ric*, *ric-à-ric*, strictement, sans rien passer, sans se rien céder, à la *rigueur*, avec la plus scrupuleuse exactitude.

Ainsi une personne *roide* ne plie pas ; elle résiste sans foiblir ; elle est d'une sévérité inflexible. Une personne *rigide* ne se prête pas ; elle ne sçait point mollir ; elle est d'une sévérité intraitable. Une personne *rigoureuse* ne se relâche pas ; elle pousse toujours sa pointe ; elle est d'une sévérité impitoyable. Je parle au figuré.

On a le caractère, l'esprit *roide*. On a des principes, des mœurs *rigides*. On a la conduite, l'empire *rigoureux*.

En général, la *roideur* est une sorte de défaut qui fait qu'on n'a ni jointure, ni liant, ni ménagemens, ni égards ; qu'on ne sçait ni rien céder, ni revenir sur ses pas ; qu'on choque, qu'on heurte, qu'on éloigne les autres. La *rigidité* est la *roideur* d'une vertu ou d'une rectitude d'ame, qui, invariablement attachée aux regles les plus sévères, ne nous paroît quelquefois un défaut qu'à raison de notre foiblesse, de nos imperfections, de notre impuissance, qu'elle condamne sans adoucissement & sans retour à subir toute la dureté de la loi la plus dure. La *rigueur* est une *roideur* de jugement & de volonté, qui fait qu'on pousse le droit ou le pouvoir aussi loin qu'ils peuvent aller ; qu'on prend toujours, dans la sanction, sans aucun égard, le sens le plus strict & les peines les plus rudes ; qu'on ne donne aucun accès à la pitié, à la clémence, à l'indulgence dans l'exercice de la Justice.

Une censure *roide* choque les esprits : une vertu *rigide* les étonne : une justice *rigoureuse* les effraye.

Une discipline trop *roide* contraint & n'obtient rien : une morale trop *rigide* effarouche ou désespère : des loix trop *rigoureuses*, si elles ne soulèvent, abrutissent. Eh ! souvenons-nous donc

qu'il n'y a rien de bon, rien d'efficace, rien de salutaire, rien de solide, que ce qui se fait tout à la fois aimer & respecter.

L'indiscipline oblige à la *roideur*; le relâchement, à la *rigidité*; le débordement, à la *rigueur*.

Il faut se tenir ferme plutôt que *roide*. Plus on est *rigide* pour soi, plus on apprend à être indulgent pour autrui. Un Juge doit être bien juste, s'il veut avoir quelque droit à être *rigoureux*.

Un Instituteur bien *roide* dresse des animaux; mais il s'agit de former la raison & le cœur de l'homme. Un Casuiste *rigide* montre la perfection, chose excellente; mais il s'agit d'y conduire. Un Juge *rigoureux* est toujours pour la rigueur de la loi; mais il s'agit d'être pour la justice, qui applique la loi selon les actions.

☀ J'observerai en passant, que la finale *ide*, *ade*, *de*, commune à beaucoup d'adjectifs, indique ordinairement la possession, l'avoir: *ide*, celui qui a; *rigide*, celui qui a une sorte de roideur ou de rigueur; *humide*, qui a de l'humeur; *rapide*, qui a un mouvement violent; *stupide*, qui a un certain genre d'étonnement; *timide*, qui a de la crainte; *intrépide*, qui n'a point de peur; *perfide*, qui n'a point de foi; *insipide*, qui n'a point de saveur, ou qui a un manque de saveur; *lucide*, qui a de la clarté, de la transparence, &c.; & de même, *malade*, qui a quelque mal; *maussade*, qui a de mauvaises manières, &c. Je ne sçais si la terminaison *ide*, *idus* en latin, vient du mot *id*, ceci, ce qu'on montre, ce qu'on tient; ou de *id*, main; ou de *d*, doigt, ce qui tient, ce qui saisit, ce qui montre. Il vaut mieux observer com-

ment de ces adjectifs qui supposent des substantifs, il se forme des substantifs nouveaux qui présentent des idées nouvelles. Ainsi, de *mal*, on a fait *malade*, & de *malade*, *maladie* : la *maladie* est l'état de *malade*, de celui qui a du *mal*. Ainsi de *rig*, *rigueur*, *roideur*, on a fait *rigide* ; & de *rigide*, *rigidité* : la *rigidité* est la qualité de l'homme *rigide*, ou qui a de la *rigueur* dans l'esprit. Les mots *mal*, *rigueur*, *humeur*, *stupeur*, &c., expriment donc l'idée première & abstraite de la chose ; tandis que les dérivés *maladie*, *rigidité*, *humidité*, *stupidité*, &c., marquent expressément l'état ou la qualité propre du sujet qui a cette chose, du *mal*, de la *rigueur*, de l'*humeur*, de la *stupeur*. Cette observation mérite une attention particulière : avec cette clef, vous avez le secret d'une foule prodigieuse de substantifs qui ne semblent différer les uns des autres que par la manière de les écrire, & qui ne seront plus même alors regardés comme synonymes.

J'espère qu'on n'opposera point à cette règle les idées accessoires qui, dans les révolutions de la Langue abandonnée à la routine & au caprice, auront altéré le sens propre des mots simples & de leurs dérivés.

Rondeur, Rotondité.

VOILA le cas d'appliquer la règle que je viens de donner ; car le mot *rotondité* est formé de l'adjectif latin *rotundus*, qui a la *rondeur*, une figure *ronde*. *Rondeur* exprime l'idée abstraite d'une fi-

figure *ronde* ; & la *rotondité* est la *rondeur* propre à tel ou tel corps , la figure de ce corps *rond*.

Il ne faut donc pas écouter des Vocabulistes tranchans , qui vous diront que *rotondité* est un mauvais mot. Ce mot est formé selon l'analogie de la Langue , & distingué du mot simple par une nuance particuliere. L'Académie en avoit mieux jugé , en se bornant à observer qu'il n'étoit d'usage que dans le genre dogmatique : mais il a aussi place dans le genre plaisant. Le Valet du *Joueur* dit :

J'aurois un bon carrosse à ressorts bien lians ;
De ma *rotondité* j'emplirois le dedans.

Ainsi , tandis que *rondeur* ne désigne que la figure , *rotondité* sert encore à désigner la grosseur , l'ampleur , la capacité de tel corps rond. Observez qu'une roue & une boule sont *rondes* , mais qu'elles different dans leur *rondeur* : la roue est plate , la boule est ronde en tous sens ; or , c'est ce qui sera fort bien distingué par le mot *rotondité* , déjà employé à désigner la grosseur dans la *rondeur*. Voilà une de ces idées accessoires dont j'ai parlé à l'article précédent.

On dira la *rondeur* & la *rotondité* de la terre , avec l'Académie ; la *rondeur* pour désigner sa figure , la *rotondité* pour désigner sa capacité ou l'espace renfermé dans sa *rondeur* , en différens sens. A la vérité j'aimerois mieux dire la *sphéricité* de la terre , & réserver le mot de *rotondité* pour les objets communs.

Et ce n'est point une supposition gratuite que ce sens particulier attribué au mot *rotondité* : vous le retrouvez dans celui de *rotonde* , bâtimement *ronde*

qui renferme un assez grand espace dans sa capacité, ou qui a un assez gros volume. Je pourrois même observer que le mot *ond*, *und*, désigne l'abondance, la force, la grandeur.

La lettre *R* a, parmi ses propriétés, celle de désigner le *roulement*, le mouvement d'une *roue*, ce qui va en *rond*. De là le celté *rhod*, en lat. *rota*, en françois *roue*. De là notre mot *rond* & le *rotundus* des Latins.

Rôt, Rôti.

Le *rôt* est le service des mets *rôtis* : le *rôti* est la viande *rôtie*. *Rost*, en celté *rhoft*, en allemand *rosten*, en italien *arrostire*, en françois *rôtir*, signifient faire cuire devant le feu, à la broche, sur le gril, &c. *Rost* vient de la racine *ro*, rouge. La viande se dore, prend une couleur rougeâtre en *rôtissant*.

Les viandes de boucherie, la volaille, le gibier, &c., cuits à la broche, sont du *rôti* : les différens plats de cette espece composent le *rôt* ; les grosses pieces, le gros *rôt* ; & les petites, le menu *rôt*. On sert le *rôt* ; & vous mangez du *rôti*. Le *rôt* est servi après les *entrées* : le *rôti* est autrement préparé que le *bouilli*. Il y a un *rôt* en maigre comme en gras : mais la viande *rôtie* est seule du *rôti*.

Nos bons aïeux ne connoissoient guere que le *pot* & le *rôt*, ou les deux services du *bouilli* & du *rôti* : ainsi l'on disoit, & nous le répétons encore : tel homme est à *pot* & à *rôt* dans cette maison, quand il y est très-familier. Jusque dans le seizieme siecle, on ne vit, en viande, sur les tables & même

aux repas d'appareil, que du bouilli & du *rôti*, avec quelques sauces à part ; le gibier fut longtemps réservé pour les grands jours. La magnificence des festins consistoit sur-tout dans la somptuosité du *rôt*, comme aujourd'hui aux noces de village : on y servoit des sangliers & des bœufs entiers & remplis d'autres animaux (a).

Aujourd'hui la cuisine françoise, la plus habile, la plus agaçante, la plus mortelle de l'Europe, a trouvé l'art de nous faire amplement dîner avec les entrées. Le service du *rôt* est presque entièrement retranché : dans les repas ordinaires, il y a seulement quelques plats de *rôti*, mêlés avec l'entremets. On mange peu de *rôti* ; on mange un peu d'entremets pour boire. Au dessert, l'on boit ou l'on fait semblant de boire.

Tant qu'on voudra manger, on ne laissera pas les entrées pour le *rôt* : quand on voudra vivre, on en reviendra au bouilli & au *rôti*.

(a) » Des viandes bouillies ou rôties, assaisonnées avec
 » beaucoup de sel, d'herbes aromatiques, d'aulx & d'oignons ; des poissons préparés dans le même goût, quelques légumes farineux, très-peu de racines & de légumes herbacés, des fruits, du lait, du beurre & du fromage, du pain levé ou sans levain, des gâteaux pétris au miel, au lait & au beurre ; tels étoient les aliments ordinaires des François. La rareté du vin en réduisoit la plupart à boire de l'eau pure ou mêlée du suc de quelques fruits : l'eau-de-vie leur étoit à peine connue, & l'on ignoroit presque jusqu'au nom des liqueurs. La frugalité étoit un devoir imposé par la nécessité, & la somptuosité des repas ne consista longtemps que dans l'abondance des mets ». *Mémoire de M. Maret, Secrétaire de l'Académie de Dijon, concernant l'influence que les mœurs des François ont sur leur santé* : Ouvrage couronné par l'Académie d'Amiens en 1771.

Rustaud, Rustre.

GENS fort *rustiques*, qui ont toute la rusticité ou toute la grossièreté & la rudesse des gens de la campagne : de *rus*, campagne. Les deux finales *aud* & *tre* marquent également la grandeur, la plénitude du défaut, l'excès de grossièreté.

Rustaud ne s'applique qu'aux gens de la campagne ou du peuple qui ont conservé tout l'air & les manières de leur état, sans aucune éducation.

Rustre s'applique même aux gens qui, ayant reçu de l'éducation & ayant vécu dans un monde bien élevé, ont néanmoins des manières semblables à celles du payfan ou de la populace qui a manqué totalement de culture. Le manant est *rustaud* ou *rustre* : le bourgeois ou autre est *rustre* & non *rustaud*.

Ainsi c'est faute d'éducation, faute d'usage qu'on est *rustaud* : c'est par humeur, par rudesse de caractère qu'on est *rustre*. Un gros franc payfan a l'air *rustaud*, la mine *rustaude* : un homme farouche & bourru a l'air *rustre*, la mine *rustre*.

Le *rustaud* ne se gêne point ; il est hardiment ce qu'il est : le *rustre* ne ménage rien ; il est rudement ce qu'il est. Les manières du *rustaud* choquent, heurtent : les manières du *rustre* vous choquent, vous heurtent. Les manières du *rustaud* sont ses formes : les manières du *rustre* sont ses mœurs. Le *rustaud* l'est en action : le *rustre* l'est foncièrement.

Cette distinction, facile à observer dans l'usage,

a peut-être quelque fondement dans la terminaison des mots. *Ter* en latin, *tre* en celte, *très* en françois, marquent la multitude, l'élévation, l'étendue indéfinie, le superlatif : ainsi le latin *magister*, en françois maître, signifie littéralement *trois fois grand*, *trois fois scavant*, c'est-à-dire, *très-grand*, *très-scavant*. Mais les mots *ter*, *tre*, *tra*, *tro*, &c., prennent sans cesse des couleurs tristes & sombres pour exprimer les idées de violence & de destruction, celles de piquer, percer, traverser, rompre, briser, broyer, détruire. *Entre* divise deux objets ; *contre* les oppose l'un à l'autre ; *outré* perce par-delà. Quoique *monstre* ne signifie proprement qu'une chose faite pour être remarquée, nous lui donnons le sens le plus odieux. *Traître* semble porter à l'oreille toute l'horreur de la chose. Ainsi la finale *tre* désignera fort bien un vice sombre, un défaut choquant, une qualité odieuse, une chose fâcheuse & mauvaise.

La terminaison *aud* est le celte *aud*, *od*, *ot*, *ud*, qui marque la hauteur, l'élévation, l'orgueil, la hardiesse, l'audace. Employée injurieusement, elle doit naturellement désigner non seulement le haut degré du vice ou du défaut reproché, mais encore le vice ou le défaut librement manifesté, ouvertement déclaré, hardiment exposé, effrontément soutenu. Ainsi le *maraud* est un insolent gueux ou un fieffé coquin ; le *lourdaud*, un personnage fort lourd & fort mal-adroit qui s'abandonne à toute son incurie ; le *nigaud*, un grand niais qui porte la bêtise sur sa figure ; le *ribaud*, un franc & effronté libertin, &c.

S.

Sacrifier , Immoler.

Sacrifier signifie rendre *sacré*, se dépouiller d'une chose pour la consacrer à la Divinité, la dévouer de manière qu'elle soit perdue ou transformée. *Immoler* signifie offrir un sacrifice sanglant, égorger une victime sur l'autel, détruire ce qu'on dévoue : ce mot vient de *mola*, nom de la pâte sacrée qu'on mettoit sur la tête de la victime, avant de l'égorger.

Il y a différentes sortes de *sacrifices* ; l'*immolation* est le plus grand des sacrifices. On *sacrifie* toute sorte d'objets : on n'*imole* que des victimes, des êtres animés. L'objet *sacrifié* est voué à la Divinité : l'objet *immolé* est détruit à l'honneur de la Divinité. Le *sacrifice* a généralement pour but d'honorer ; & l'*immolation* a pour but particulier d'appaîser.

Les Persécuteurs du Christianisme naissant obligeoient les Chrétiens à *sacrifier* aux faux Dieux, non en leur faisant *immoler* des animaux, mais seulement en exigeant d'eux un acte de culte, comme de brûler de l'encens, de goûter des viandes consacrées.

Jephthé *sacrifie* sa fille & ne l'*imole* pas. Il ne l'*imole* pas, puisqu'elle va dans les bois avec ses compagnes pleurer sa virginité : il la *sacrifie* en la

dévouant à l'état de vierge, à la stérilité, infame chez les Juifs.

Iphigénie fut *sacrifiée* & non *immolée* sur l'autel de Diane en Aulide : c'est-à-dire qu'elle fut consacrée au culte de cette Déesse ; & c'est le ministère qu'on la voit ensuite exercer en Tauride. Homère, Iliad. IX, dit expressément qu'Agamemnon l'avoit laissée à Mycènes. Ainsi les mots expliqués, tout s'explique ; & de tant de débats sur les contradictions prétendues des anciens Auteurs, il ne reste souvent qu'une preuve de notre présomptueuse ignorance.

Je me garderai donc bien de croire que toutes les fois que l'Histoire ancienne nous présente des hommes *sacrifiés*, ces hommes furent *immolés*. Je craindrois de calomnier la nature humaine ; & ne mérite-t-elle pas déjà trop de reproches ?

Chez les Gaulois, le mot établi pour exprimer le *sacrifice*, signifioit *offrande du gâteau*. Ne passe-t-il pas généralement pour constant, selon le témoignage de Cicéron (a), que l'usage ordinaire de ces peuples étoit de *sacrifier des victimes* humaines ? Cependant lisez César : quels hommes *immoloient*-ils sur leurs *carn* ou autels ? Des criminels condamnés à la mort par les Druides, tout ensemble Prêtres & Juges. Ainsi ce que vous faites dans la place publique, ils le faisoient devant leurs Dieux, pour donner aux actes de la justice la sanction imposante de la Religion. Pour vous qui croyez légitime la mort d'un criminel, n'est-il pas vrai que l'horreur de ces prétendus sacrifices dis-

(a) Orat. pro Marco Fonteio. 22.

paraîtroit entièrement, si les Gaulois ne s'étoient point écartés de cette règle (a)?

☉ Si nous dérobons à ces termes leur idée religieuse, si nous en adoucissons la force dans un sens profane & figuré, ils conservent néanmoins encore leur différence. Vous *sacrifiez* tous les genres d'objets ou de choses auxquelles vous renoncez volontairement, dont vous vous dépouillez, que vous abandonnez pour quelque autre intérêt ou pour l'intérêt d'un autre; vous *immolez*, pour votre satisfaction ou pour la satisfaction d'autrui, des objets animés ou des êtres personnifiés, que vous traitez comme des victimes, que vous dépouillez de ce qu'ils ont de plus précieux, que vous vouez à la mort, à l'anathème, au malheur, &c. L'idée de *sacrifier* est plus vague & plus étendue; & celle d'*immoler*, plus forte & plus restreinte.

Aristide se *sacrifie* pour sa patrie, en la servant même contre lui; toute ingrate qu'elle est. Codrus s'*immole* pour elle, en achetant la victoire sur ses ennemis par une mort obscure & ignoblé.

Les Historiens publics de la Chine *sacrifioient* plutôt leur vie que la vérité; & l'Empereur, qui

(a) *Comment. l. 6, c. IV.* A la vérité César ajoute qu'au défaut de criminels, ils prenoient des innocens. Il avoit déjà dit que; dans de grandes maladies ou de grands périls, ils se devoient eux-mêmes ou devoient quelque un des leurs (car un Gaulois avoit droit de vie & de mort jusque sur ses enfans & sur sa femme); par la raison, disoient-ils, que si l'on veut obtenir des Dieux la vie d'un homme, ce ne peut être qu'en leur donnant la vie d'un autre. Cependant un Auteur Anglois a prétendu, il y a quelques années, justifier pleinement les Gaulois de cette accusation.

peut tout sur leur vie , ne peut rien contre la vérité. Les Chinois disent aussi que , dans les calamités , il faut qu'un individu soit *immolé* pour le salut de tous ; mais l'Empereur est cet homme , & il remplit sa tâche.

Celui qui ne sçait rien *sacrifier* , ne sçait pas conserver. Celui qui n'est pas prêt à *s'immoler* , ne peut rien de grand.

La vertu est un *sacrifice* continuel de soi-même ; & l'homme n'est jamais qu'une victime tous les jours *immolée*.

Celui qui s'accoutumerait à *sacrifier* tous les jours quelque chose de ses intérêts , de ses goûts , ou de ses plaisirs , parviendrait enfin à *s'immoler* ou à supporter les privations les plus rudes , à faire les plus grands sacrifices sans aucun effort ; d'une difficulté à l'autre , comme d'un degré à l'autre , il n'y a qu'un pas ; & il n'y a qu'un pas pour surmonter la plus grande , quand on a surmonté les autres.

Il faut sans doute beaucoup *sacrifier* à la société : quel est l'homme qui ne soit ici que pour lui , & qui n'existe que par lui ? Il faut bien que quelqu'un *s'immole* pour la Vérité : si la Vérité elle-même , disoit Platon (a), descend , incarnée , sur la terre , elle sera mise en croix.

L'homme libre qui *sacrifie* sa liberté , *s'immole*.

Vous trouverez encore des peres & des meres qui se *sacrifient* pour leurs enfans , ils ne vivent que pour eux : mais , ô temps ! ô mœurs ! c'est une folie pour notre siècle. Vous en trouverez , de tous côtés , qui *immolent* pour un aîné tous leurs autres

(a) *Des Loix*, l. IV.

enfants, par vanité, non par prédilection ; car c'est leur nom seul qu'ils aiment ! chose étrange ! les Loix elles-mêmes conspirent à cette barbarie, par les droits qu'elles attachent à la primogéniture. N'ayez donc qu'un enfant, si vous ne voulez servir de pere qu'à un seul. . . . Malheureux, qu'ai-je dit ? . . . Hélas ! ce qui est.

Il est beau de *sacrifier* le Monde & d'*immoler* son cœur à la sainteté, en se dévouant, au pied des autels, à une vie angélique. Quelle vertu, grand Dieu, pour un tel sacrifice !

☉ Il est nécessaire de remarquer que, selon mes définitions, le poids du *sacrifice* tombe quelquefois tout entier sur celui qui le fait, mais que l'action d'*immoler* pèse toujours sur la victime qu'on *immole*. Quand vous *sacrifiez* vos prétentions, vos droits, votre fortune, vous seul en souffrez : si vous *immolez* votre ennemi à votre vengeance, le mal est pour votre victime.

Sacrifier n'exprime qu'un renoncement de votre part : *immoler* exprime la destruction ou la dégradation de l'objet.

Assur dit à la Princesse Azéma :

Je me flatte

Que vous n'*immolez* pas à l'amour d'un Sarmate
La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le *trône* du monde où vous devez monter.

Sémir. Ac. 2, Sc. 3.

Azéma peut *sacrifier* le *trône* ; elle n'a qu'à y renoncer : mais le *trône* ne s'*immole* pas ; & pour l'*immoler*, il faudroit le renverser : ce n'est pas de quoi il s'agit.

☀ Je dis que le trône ne s'*immole* pas; car ce mot ne peut s'appliquer qu'à une victime ou à un objet qui puisse être considéré comme une victime. Le *sacrifice* est des choses inanimées comme des objets animés; on n'*immole* que des objets animés, ou du moins des êtres moraux ou métaphysiques, personnifiés dans le discours. Les Poètes d'abord ont dit *immoler la vertu, la gloire, la passion, &c.*, objets souvent personnifiés, & même autrefois déifiés par le Paganisme qui regne encore dans notre Poésie. Souvent même, cette manière de parler revient à celle de s'*immoler soi-même*, en *sacrifiant* ce qu'on a le plus à cœur.

Je vais *sacrifier*: mais c'est à ces beautés
Que je vais *immoler* toutes mes volontés.

Polyeuc. Act. 2, Sc. 2.

Pour sauver notre honneur combattu,
Il faut *immoler* tout, & jusqu'à la vertu.

Phed. Act. 3, Sc. 3.

Lorsqu'il faut au devoir *immoler sa tendresse*,
Un cœur s'alarme peu du péril qui le presse.

Rhadam. Act. 4, Sc. 5.

Ces sortes de *sacrifices* vous obligent à vous combattre, à vous vaincre, à étouffer des sentimens actifs & impérieux, à vous déchirer le cœur, à vous *immoler* en quelque sorte vous-même. Ainsi, dans Adélaïde du Guesclin, Coucy dit à Vendôme qu'il s'est *immolé* pour lui, parce qu'il a étouffé son amour pour Adélaïde.

Pour vous , contre moi , j'ai fait ce j'ai dû.
 Je m'*immole* à vous seul , & je me rends justice ;
 Et si ce n'est assez d'un si *grand sacrifice* ,
 S'il est quelque rival qui vous ose outrager ,
 Tout mon sang est à vous , & je cours vous venger.

☼ Je ne conçois pas comment les Grammairiens les plus célèbres du dernier siècle se sont agités sérieusement sur la question (encore indécise) , s'il est bien de dire *s'immoler* pour *s'exposer à la risée publique*. D'abord *immoler* annonce un sacrifice , un dévouement positif & absolu ; au lieu qu'*exposer* n'indique dans cette phrase qu'un danger , un risque qu'on veut bien courir : ces deux idées nécessaires sont si différentes , qu'elles ne sauroient être substituées l'une à l'autre. Supposons donc que *s'immoler* soit employé à la place de *se livrer* , *se vouer à la risée publique*. Cette expression , quoiqu'approuvée par de très-habiles gens , n'en est pas moins barbare. On *s'expose* , on *se livre* , on *se dévoue* à la mort , à la peine , au malheur : mais on ne *s'immole* pas au malheur , à la peine , à la mort. On *s'immole* aux Dieux , à sa patrie , à sa famille , c'est-à-dire , pour leur satisfaction , leur gloire , leur intérêt : on ne *s'immole* pas à la risée , car on ne *s'immole* pas pour elle. Après le verbe *immoler* , la préposition à marque uniquement l'objet auquel on se sacrifie , ou le motif pour lequel on se sacrifie. *Immoler* exprime par lui-même la mort ou la disgrâce à laquelle on se *dévoue* , ce que ce dernier verbe & ses semblables ne désignent pas. Vous vous *immolez* à votre devoir ou à votre religion ; c'est-à-dire que vous *sacrifiez tout* pour rester fidèle à votre religion ou à votre devoir. *S'immoler à la risée* signifieroit donc

donc tout *sacrifier pour la risée publique* ; & l'on veut dire *sacrifier la pudeur, la honte, en se livrant à la risée, aux avanies du Public*. Cependant cette expression monstrueuse trouva plus d'approbateurs que de censeurs.

Sagacité, Perspicacité.

Ces mots, purement latins, ne sont pas nouveaux. *Sagacité* se trouve dans Nicod ; & Montaigne s'est servi de *perspicacité*. Mais Bouhours se plaignoit que le premier ne fût pas bien établi, & que le second ne fût pas reçu. Tout le monde dit aujourd'hui *sagacité* ; *perspicacité* n'est encore qu'un terme sçavant.

Ces deux mots ont entre eux une singulière ressemblance ; & si vous n'avez que les Dictionnaires pour en discerner la valeur propre, vous pourriez bien encore les confondre.

Selon l'Académie, la *sagacité* est une pénétration d'esprit, une *perspicacité* par laquelle on découvre, on démêle ce qu'il y a de plus caché, de plus difficile dans une intrigue, une affaire, &c. ; la *perspicacité* est une force, une vivacité, une pénétration d'esprit qui sert à découvrir les choses les plus difficiles à connoître.

Il est dit, dans l'Encyclopédie, que la *perspicacité* est une pénétration prompte & subtile qui s'exerce sur les choses difficiles à pénétrer. On dit ailleurs que la *sagacité* découvre, démêle ce qu'il y a de difficile, de caché dans les Sciences, dans les affaires.

Selon Trévoux, la *perspicacité* paroît plus tenir de l'*esprit perçant* : elle suppose la force de la lumière & du coup-d'œil : elle est clairvoyante ; & c'est la *sagacité* qui est *pénétrante*. C'est-à-dire que la *perspicacité* n'est pas *pénétrante* comme la *sagacité*, quoiqu'elle se distingue par un esprit perçant.

Sagacité, dit Bouhours, exprime la pénétration, le discernement d'un esprit qui recherche & qui découvre ce qu'il y a de plus caché dans les choses. *Perspicacité*, dit ce Grammairien, est nécessaire pour exprimer la vertu intellectuelle par laquelle l'esprit pénètre & voit clairement les choses. Tâchons de distinguer & de fixer les idées.

La racine primitive de ces deux mots est *ac*, *ic*, aigu, pointu, ainsi que la partie éminente ou la plus apparente d'un objet ou l'objet sensible. *Sag* & *pic* ou *spic* ont la même signification, comme on le voit dans les mots latins *sagitta* & *spiculum*, objets pointus & perçans ; ainsi que dans *acies* & *species*, qui indiquent ce qu'il y a de sensible & d'apparent. *Sagh*, chez les Orientaux, signifie vue, regard : *spic* a le même sens chez les Latins. Ces derniers ont fait de *sag* le verbe simple *sagire*, sentir, voir, sçavoir finement, clairement, distinctement ; d'où *sagacitas* : de *spic*, ils ont fait plusieurs verbes composés, qui distinguent les différentes manières de voir ; & en particulier *perspic-ere*, voir à travers, pénétrer dans toute l'étendue, connoître pleinement & parfaitement : d'où *perspicacitas*. Ainsi le mot de *perspicacité*, beaucoup plus fort & plus expressif, marque la profonde pénétration qui donne la connoissance parfaite ; & celui de *sagacité*, le discernement fin qui acquiert

me connoissance claire. Confirmons cette distinction par l'autorité des Auteurs Latins.

Cicéron, l. 2, de *Divin.*, dit que *sagire* signifie *sentir finement* ; & que de là les chiens ont été appellés *sagaces*. *Sag*, en persan, signifie *chien* ; & le mot *sagacitas* désigne, au propre, la finesse & la subtilité de l'odorat des chiens. Pline, l. 8, c. 37, parle de la *sagacité* du goût, c'est-à-dire, de la délicatesse du palais. Vous trouverez chez tous les Auteurs Latins la *sagacité* de l'odorat, du palais, des yeux, des sens, & par métaphore, la *sagacité* de l'homme avisé, prudent, sage, subtil, qui sent, voit, distingue, conjecture, prévoit avec vivacité, finesse, habileté. Cicéron & Horace disent des soins *sagaces*, attentifs, délicats, prévoyans.

Tous les dérivés latins de *per-spice* désignent la connoissance la plus claire & la plus entière, l'évidence. *Perspicuus* est, selon tous les Sçavans, le synonyme de *pellucidus*, *translucidus*, parfaitement clair, manifeste, transparent, & comme dit Calepin, si clair qu'on voit à *travers*, comme l'eau. *Perspicax* est très-souvent joint à l'épithète *acutus* ; ces deux mots marquent proprement une force vive, subtile, pénétrante, qui perce & découvre tout ce qu'on veut dire, tout ce qu'on peut voir. Vous avez tant de *perspicacité*, écrit Cicéron à Atticus, l. 1, qu'à *travers* de ce que je dis, vous découvrez même ce que je ne dis pas. Parce qu'il n'y a rien de plus clair que l'*énergie*, dit-il encore, *Academ.* 4, comme parlent les Grecs, appellons la même chose *perspicuité* ou évidence : la *perspicuité* est donc équivalente à l'*énergie*.

Ainsi donc la *sagacité* est rigoureusement la *sage*.

nesse, l'excellence d'un discernement si subtil ; si clairvoyant , si sûr , qu'il distingue sans peine , démêle & voit nettement ce qu'il y a de plus confus & de plus obscur. La *perspicacité* est , à la rigueur , la pénétration , la profondeur d'un esprit si subtil , si perçant , si rapide , qu'il découvre tout d'un coup , approfondit à l'instant , & acquiert la connoissance la plus pleine & la plus parfaite de ce qu'il y a de plus caché & de plus impénétrable. Rappelions-nous que la *finesse* regarde proprement la surface , & la *pénétration* l'intérieur , ou la substance des choses. Ainsi le grand discernement fait la *sagacité* ; & la grande pénétration , la *perspicacité*.

La *sagacité* est pénétrante , parce qu'elle est clairvoyante : la *perspicacité* est clairvoyante , parce qu'elle est pénétrante. La *sagacité* discerne si bien les objets , qu'elle ne permet plus de les confondre l'un avec l'autre : la *perspicacité* manifeste si bien les objets , qu'elle n'y laisse plus rien à découvrir. La *sagacité* voit de loin , & sa connoissance est distincte : la *perspicacité* voit à fond , & sa connoissance est plénier. La *sagacité* voit bien la chose malgré tous les obstacles : la *perspicacité* voit parfaitement dans la chose , malgré sa résistance. La *sagacité* conjecture , devine , prévoit : la *perspicacité* tire au clair , démontre , met en évidence.

La *sagacité* agit proprement sur les choses obscures ou embrouillées : la *perspicacité* , sur les choses difficiles ou rebelles par elles-mêmes. Il faut sur-tout de la *sagacité* dans les affaires ; & de la *perspicacité* dans les Sciences. La prudence veut de la *sagacité* ; l'instruction veut de la *pers-*

picacité. La *perspicacité* est toute intelligence : la *sagacité* sera quelquefois un goût ou tact très-fin. En Belles-Lettres, le goût est une sorte de *sagacité* naturelle qui fait sur le champ distinguer le beau, le bon de ce qui ne l'est pas : le génie est la *perspicacité* d'une intelligence supérieure qui voit d'un coup-d'œil ce que l'œil ordinaire ne sauroit voir.

C'est la *sagacité* que Locke définit une disposition de l'esprit à trouver promptement les idées moyennes qui montrent la convenance ou la disconvenance de quelque autre idée, & à les appliquer comme il faut : elle démêle & assortit les rapports. C'est la *perspicacité* qu'on pourroit, en ce sens, définir une disposition de l'esprit à pénétrer, comme d'un trait, jusqu'aux idées essentielles & constitutives qui donnent le secret & la raison des choses, ainsi que la convenance ou la justesse de leur application : elle voit & démontre toute l'énergie des rapports. La *sagacité* voit bien & peut-être jusqu'au fond des choses : la *perspicacité* voit le fond des choses & même par-delà.

L'Auteur de la *Conjuration de Venise* dit, dans le portrait du Marquis de Bédemar : Cette pratique continuelle de lecture, de méditation, & d'observation des choses du monde, l'avoit élevé à un tel point de *sagacité*, que ses conjectures sur l'avenir passoient presque dans le Conseil d'Espagne pour des prophéties. Ce mot est assez bien appliqué là pour exprimer la facilité de voir clair même dans le lointain, de pressentir & de prévoir dans les affaires. Le Traducteur des *Offices de Cicéron*, dit, l. 1 : Tout ce qui se peut appeler honnête, se réduit à quatre chefs, & consiste dans cette *perspi-*

acuité d'esprit qui fait chercher & découvrir la vérité. Cicéron parle mieux ; il dit, au lieu de *perspicacitas*, *perspicientia*, c'est-à-dire, la perception entière, la connoissance parfaite du vrai : mais l'un & l'autre mots soutiennent l'idée que nous venons d'établir.

Salut , Salutation , Révérence.

Salut, en latin *salus*, signifie proprement *santé*, état dans lequel on se porte bien : du mot primitif *hal*, porter, élever. Le *salut*, pris pour l'action de *saluer*, est donc le *bon jour* qu'on donne, le signe du souhait, *Portez-vous bien* : c'est ce qu'exprimoit le *salut* ordinaire des Latins, *salve*, *vale*. Nous considérons sur-tout dans le *salut* le geste & la posture. La *salutation* est l'acte particulier de *saluer*, avec telles circonstances, sur-tout celles d'un geste ou humble ou animé : l'Académie observe qu'on dit une *salutation profonde*, de *grandes salutations* ; & ce n'est guère que dans le style familier (j'ignore pourquoi). Le mot *révérence* signifie proprement crainte respectueuse ; du latin *revereri*, craindre, honorer : c'est ici un genre de *salut* compassé, par lequel on s'abaisse devant ceux qu'on veut honorer.

Le *salut* est une démonstration extérieure de civilité, d'amitié, de respect, faite aux personnes qu'on rencontre, qu'on aborde, qu'on visite. La *salutation* est le *salut* particulier tel qu'on le fait dans telle occasion, sur-tout avec des marques très-apparentes de respect ou d'empressement. La *révé-*

rence est un *salut* de respect & d'honneur, par lequel on incline le corps ou on ploye les genoux pour rendre, par cet abaissement, un hommage particulier aux personnes.

Vous trouveriez peut-être dans les différens *saluts* de divers peuples, des traits particuliers de caractère : ainsi celui qui porte la main à la bouche, celui qui la pose sur le cœur, celui qui l'applique sur le front, expriment des sentimens différens. Des *salutations* particulières, vous tirerez peut-être quelquefois des inductions sur le caractère, l'éducation, les affections *présentes des personnes* : un homme ne salue pas comme un autre en faisant le même *salut*. Quant aux *révérences*, elles sont d'étiquette & d'usage comme les complimens.

Il y a le *salut* de protection, dont on se moque quelquefois par des *salutations* affectées. Il y a des *salutations* empreintes & répétées, avec lesquelles on semble dire de loin beaucoup de choses aux personnes auxquelles on n'est pas à portée de parler. Il y a l'homme aux *révérences*, qui semble manquer de respect, à force de respects.

Il n'y a que de la grossièreté à ne pas rendre le *salut* : il est vrai que rien n'est si grossier qu'un orgueil grossier. Un certain abandon dans les *salutations* paroît quelquefois ridicule : je ne sçais si c'est parce qu'elles en sont plus cordiales. C'est sur-tout par les petites choses qu'on réussit dans le monde : rien ne recommande plus une femme au premier abord qu'une *révérence* faite avec grace ou avec noblesse.

Des Puissances indépendantes ne se doivent rien, l'une à l'autre, dans un champ libre, que des égards & les soins de l'humanité (la justice ob-

servée) : je dis ceci pour les *saluts* de mer, institution aussi contraire au droit naturel des gens qu'à l'esprit de paix, si elle viole ou l'égalité ou la liberté. Je ne sçais par quelle raison le mot *salutation* seroit décrié : si l'on ne peut pas dire qu'une personne vous a fait *plusieurs saluts*, il faut bien dire *plusieurs salutations*. On ne feroit pas tant de *révérences*, si on n'en faisoit qu'à ceux qu'on *révere* : on a beau dire, la politesse ne fait que mentir.

De sang froid , De sang rassis , De sens froid , De sens rassis.

L'USAGE & les opinions n'ont fait que varier à l'égard de ces locutions. L'Académie dit actuellement *de sang froid* & *de sang rassis* : elle avoit dit *de sens rassis* sans aucun doute, & *de sang froid* en ajoutant que quelques-uns disoient *de sens froid*. Trévoux, après avoir dit *de sens rassis*, ne dit plus que *de sang rassis*, avec l'Académie. J'aurois désiré connoître les motifs de ces décisions.

Pour moi, à qui il ne convient pas de décider, je donnerai les raisons de mon opinion particulière, peu différente de celle de Ménage. Je pense qu'il vaut mieux dire *de sang froid*, comme les Italiens disent *a sangue freddo*, & sans proscrire *de sens froid*; & qu'il faut plutôt dire *de sens rassis*, comme les Latins disent *sedatâ mente*, mais sans exclure de *sang rassis*.

Je dis *de sang froid*, par préférence à *de sens froid*; par la raison que c'est le propre du *sang*,

& non pas du *sens*, de s'échauffer, de s'enflammer, de se refroidir, de se glacer.

Je l'avoue, entre nous; quand je lui fis l'affront,
J'eus le *sang* un peu *chaud*, & le bras un peu prompt;

dit le Comte de Gormaz. Mais, à proprement parler, le *sens*, c'est-à-dire, la raison, le jugement, la faculté de juger, ne s'échauffe ni ne se refroidit. Cependant, comme on dit une *tête chaude* ou *froide*, comme on dit qu'un *esprit* est *froid* & que l'*esprit* s'échauffe, je n'oserois condamner absolument la locution de *sens froid*, que je ne voudrois pourtant pas employer sans y être déterminé par des considérations particulières.

Le *sang froid* des personnes est donc une circonstance que nous remarquons dans les occasions où il est naturel que le *sang* s'échauffe : car s'il est naturel que le *sang* ne s'échauffe pas dans une conjoncture, s'il est même naturel qu'il se refroidisse & qu'il se glace, ce n'est nullement une chose à remarquer que le *sang froid*, puisqu'alors le *sang* doit être *froid*. C'est donc parler bien improprement que de dire qu'une personne est *de sang froid* à la vue du péril, pour marquer qu'elle n'a point de crainte; quand, si elle étoit glacée de peur, elle seroit naturellement & rigoureusement *de sang froid*. Vous employez donc au figuré pour louer quelqu'un l'expression *de sang froid*, tandis qu'au propre cette expression convient très-bien pour désigner l'état de l'homme que vous trouvez au contraire à blâmer. Ce qui est remarquable, c'est qu'on soit *de sang froid* au milieu de ce qui échauffe, mais non au milieu de ce qui glace. Voilà les cas où je pourrois préférer *de sens*

froid, parce qu'on ne dit pas que l'esprit ou la raison se glace : mais je dirois bien plutôt *de sens calme* ou *tranquille*, ce qui exclut tous les effets de la crainte & autres semblables.

Je dirai plutôt *de sens rassis* que *de sang rassis*, quoiqu'on entende par le mot *sens*, soit le jugement & la raison, soit les *sens* ou les organes, soit le *sens*, le *bon sens*, l'affiette ou l'état naturel de la chose. *Rassis* suppose seulement le trouble, l'agitation, un désordre, & marque le retour de la chose dans son *affiette*, dans sa première situation, dans son état naturel. Ainsi l'on dira fort bien *de sens rassis*, pour désigner que la chose a repris son vrai *sens*, son état propre. On dira fort bien *de sens rassis*, pour exprimer la cessation du désordre des *sens*; puisqu'on dit *rasseoir*, reprendre ses *sens*, ses esprits. On dira fort bien *de sens rassis*, lorsque le *sens*, la raison, l'esprit; auparavant agités ou troublés, seront rentrés dans le calme & dans l'ordre accoutumé. C'est ainsi que, par trois acceptions différentes, *sens rassis* rend bien la même idée. Il n'est pas inutile de remarquer ici qu'on dit *être hors de sens*, *n'être pas dans son bon sens*, *avoir les sens renversés*, *perdre le sens*; *qui perd son bien*, *perd son sens*, & non son *sang*. Toutes ces manières de parler usitées viennent à l'appui de mon opinion.

Je n'exclus pas *de sang rassis*, parce qu'on dit fort bien *rasseoir* en parlant des liqueurs, des humeurs, de la bile, du *sang*. Mais cette expression convient proprement, lorsque le *sang*, la bile, les humeurs, ont été échauffés, selon leur propriété particulière, plutôt que dans une autre circonstance.

Il existe donc une raison générale d'employer

une de ces locutions plutôt qu'une autre : il y aura, dans le discours, des circonstances particulières qui feront donner la préférence à celle-ci sur la première.

Satisfaction, Contentement.

L'ABBÉ GIRARD a traité, dans divers articles, de ces deux substantifs ou des adjectifs de leur famille. Ses idées rapprochées ne laissent qu'incertitude & embarras dans l'esprit, même après avoir été refaites, dans l'Encyclopédie & ailleurs, par d'autres Grammairiens.

Le *contentement*, dit cet Auteur, regarde proprement l'intérieur du cœur ; & la *satisfaction* regarde plus les passions : ou, comme dit son Commentateur, le *contentement* est plus dans le cœur, & la *satisfaction* dans les passions. C'est une allégation à prouver. Est-ce que le cœur n'est pas *satisfait*, quand il est *content* ? Est-ce que nous ne disons pas qu'il est *satisfait*, quand il a *satisfait* ses desirs ? Ne disons-nous pas également *contenter* & *satisfaire* les passions, les desirs, son envie ? Les passions n'ont-elles pas du *contentement* à se *satisfaire* ? Ne dit-on pas encore *satisfaire* ses sens, *contenter* ses appétits, comme les passions ? L'esprit aussi n'est-il pas *satisfait* & *content* d'une personne, d'un discours, d'un travail ; &c. ? On verra plus bas ce qu'il y a de vrai dans cette distinction.

Le *contentement*, dit-on, est un sentiment qui rend toujours l'ame tranquille : la *satisfaction*, dit l'un, est un retour sur le succès dans lequel on

s'applaudir; c'est, dit l'autre, un succès qui jette quelquefois l'ame dans le trouble. Ce n'est pas cela : la *satisfaction* est l'accomplissement de ses desirs : le *contentement* est un sentiment de joie, d'une joie douce, produit par la *satisfaction* des desirs, ou même par tout autre événement agréable.

Il ne faut pas confondre le *contentement* actuel & la *satisfaction* présente, effets souvent passagers, avec l'état permanent de *contentement* & de *satisfaction* : & ces Ecrivains n'ont fait que brouiller les idées en prenant ces termes tantôt dans un sens, tantôt dans un autre.

Un homme inquiet, morose, n'est, dit-on, jamais *content* : un homme possédé d'avarice ou d'ambition, n'est jamais *satisfait*. Un autre Grammairien dit précisément le contraire. Chacun a raison dans son sens. Il est vrai qu'un homme qui se fait sans cesse de nouvelles peines, quoiqu'il ait un *contentement* actuel, ne reste pas pour cela dans un état de *contentement* durable ; car la *peine* est précisément le contraire du *contentement*, elle le détruit. Et il est vrai que l'homme qui forme sans cesse de nouveaux desirs, quoiqu'il éprouve une *satisfaction*, ne reste pas dans un état de *satisfaction* durable ; car un desir nouveau détruit la *satisfaction* causée par l'accomplissement d'un autre ; le *desir* & la *satisfaction* sont opposés.

Sans doute il arrive souvent qu'après s'être *satisfait*, on n'en est pas plus *content*. La raison en est que le *contentement* ajoute quelque chose non seulement à la *satisfaction* des desirs, mais encore à la *satisfaction* du cœur (objets à distinguer) ; & si le cœur ne trouve pas dans la possession désirée & obtenue toute la douceur qu'il en attendoit, il

n'est pas *content* par la jouissance, quoique *satisfait* quant à la possession.

Tout le monde convient qu'on est *content*, lorsqu'on ne souhaite plus; & l'Abbé Girard semble ensuite abandonner son idée, en disant que l'accomplissement de nos desirs nous rend *contens*: or c'est ce qui nous rend *satisfaits*. Il le dit lui-même: on est *satisfait*, quand on a obtenu ce qu'on souhaitoit. Un autre dit au contraire qu'on n'est pas toujours *satisfait*, lorsqu'on a obtenu ce qu'on souhaitoit. C'est toujours la même confusion de la *satisfaction* actuelle d'un desir, avec la *satisfaction* permanente du cœur.

Cette attention à relever & à concilier des contradictions apparentes, ennuye peut-être mes Lecteurs: je le crois, car elle m'ennuye aussi. Fixons donc l'idée propre de chaque terme.

La *satisfaction* est mot à mot l'action de faire qu'on en ait assez (latin *satis*), que la chose soit à un degré suffisant, qu'on ait ce qu'on desire: ainsi l'homme *satisfait* est celui qui a ce qu'il desiroit; votre desir accompli fait votre *satisfaction*. Le *contentement* est mot à mot ce qui fait qu'on s'en tient avec ce qu'on a (de *ten* & de *cum*, tenir avec, s'en tenir à), qu'on a de la joie à posséder l'objet, que la possession empêche actuellement de former un nouveau desir: ainsi l'homme *content* est celui qui ne desire pas davantage: la jouissance de l'objet fait votre *contentement*. L'Abbé Girard a bien eu ces idées: mais il falloit les justifier & s'en tenir là.

La *satisfaction* suppose donc nécessairement le desir; le *contentement* n'exprime que le plaisir de posséder. Vous êtes *satisfait* d'obtenir ce que vous

souhaitiez, ce que vous poursuiviez : vous êtes *content* d'avoir ce que vous avez, soit que la chose ait rempli, soit qu'elle ait prévenu vos desirs & vos recherches.

Votre *satisfaction* est d'obtenir ou d'avoir obtenu : votre *contentement* est de jouir, & de jouir en paix.

La *satisfaction* mene au *contentement* ; mais il faut que l'objet le procure. Vous êtes *satisfait*, quand on vous donne ce que vous vouliez : vous êtes *content*, quand l'objet vous donne le plaisir que vous vous promettiez.

Le *contentement* ajoute à la *satisfaction* des desirs, une *satisfaction* douce de la possession.

Je ne vous dirai pas, *soyez satisfait* : je vous dirai, *soyez content*. Quand tous vos desirs seroient *satisfaits*, il vous resteroit encore d'être *content*, & c'est tout.

Il faut en avoir *assez*, c'est-à-dire en raison de vos desirs, pour être *satisfait*. Il suffit de peu, quand on sçait borner ses desirs, pour être *content*.

La richesse vous procure beaucoup de *satisfactions* : mais *contentement* passe richesse, & c'est ce qu'elle procure rarement. Il en est du bonheur comme de la santé, qui ne s'allie qu'aux petites tables.

Il seroit bien facile de *contenter* le peuple : il est impossible de *satisfaire* les Grands.

On fait tout pour la *satisfaction* : on ne fait rien pour son *contentement*.

Il est donc vrai que le *contentement* tient plus au cœur, puisque c'est un sentiment agréable ; & que la *satisfaction* tient plus aux passions, puisqu'elle regarde les desirs. Mais il ne faut pas

donner des distinctions métaphysiques, sans les éclaircir, ou plutôt sans y avoir préparé les esprits de manière qu'elles ne paroissent plus l'être.

Il y a bien toujours un plaisir dans la *satisfaction* : mais le plaisir n'est pas la joie ; & il y a une joie douce & paisible dans le *contentement* : il seroit le bonheur, s'il duroit toujours.

Voyez comme la *satisfaction* rend le visage ferein : voyez comme le *contentement* le rend radieux.

La *satisfaction* a rempli vos desirs : mais de nouveaux desirs naissent, qui détruisent votre plaisir : le *contentement* a dissipé vos peines ; mais des peines renaissent, qui altèrent votre joie. Ce n'est pas assez que l'homme *satisfait* ait accompli ses vœux ; il faudroit qu'il n'en formât point d'autres : ce n'est pas assez que l'homme *content* ne forme point de desirs, il faudroit qu'il trouvât toujours la même douceur dans la possession de son objet.

Il y a cet inconvénient dans la *satisfaction* ; qu'elle excite les desirs en vous flattant de nouveaux succès. Il y a cet inconvénient dans le *contentement*, que souvent il vous flatte fausement d'avoir rencontré l'objet capable de remplir tous vos desirs.

Il y a beaucoup de *satisfaction* & peu de *contentement* pour celui qui n'a qu'à désirer.

Il ne dépend pas souvent de nous de nous *satisfaire* : il en dépend bien davantage de nous *contenter*. Personne, dit Sénèque, ne peut avoir tout ce qu'il veut ; mais chacun peut se passer de ce qu'il n'a pas, & jouir tranquillement de ce qui lui vient :

il n'y en a jamais assez pour la cupidité; peu est assez pour la Nature (a).

Savoureux, Succulent.

Savoureux, qui a beaucoup de *saveur*, un très-bon goût : *succulent*, qui est plein de *suc*, & très-nourrissant. Ainsi le mot *savoureux* exprime la propriété du corps, relative au sens du goût; & le mot *succulent*, la nature de l'aliment & la propriété nutritive. Je dis *la nature de l'aliment*; car *succulent* ne s'applique qu'aux viandes, aux mets, aux potages, &c.; au lieu que tout corps peut être appelé *savoureux*, dès qu'il a du goût. Un mets *succulent* est sans doute *savoureux*: mais il y a beaucoup de mets *savoureux* qui ne sont nullement *succulens*.

Un bon rôti fera tout à la fois *succulent* & *savoureux*: les champignons sont *savoureux* sans être *succulens*. Artaxerce Memnon, réduit, en fuyant, à manger pour toute nourriture du pain d'orge & des figues seches, ne put s'empêcher de reconnoître qu'il n'avoit jusqu'alors rien goûté de si *savoureux*; & ce repas n'étoit point *succulent* (b).

Est-ce à force de se nourrir de mets *succulens* qu'on oublie le mot *savoureux*; & qu'on substitue sans cesse le premier de ces mots au second, pour désigner le goût exquis d'un aliment?

(a) *Epiq.* 119, & *Consol. ad Helvid.* c. 9.

(b) *Plutar. Apoph.*

Il faut à un convalescent une nourriture *succulente*, mais modique, pour restaurer ses forces. A un homme blasé, il faut des jus, des coulis, des essences, des épices, tout ce qu'il y a de plus *succulent* & de plus irritant, pour qu'il y trouve quelque chose de *savoureux*.

Des mets simples mais *savoureux*, voilà, selon la nature, la bonne chère : ils sont toujours assez *succulents* pour vous nourrir comme elle le demande.

Platon dit (a) que les Agrigentins bâtissoient, comme s'ils devoient vivre toujours, & qu'ils mangeoient à chaque repas, comme si c'eût été le dernier de leur vie. Nourris de mets *succulents*, il falloit qu'ils provoquassent leur gourmandise par de nouveaux mets toujours plus *savoureux*. C'est le moyen d'avoir beaucoup vécu en très-peu de temps.

Infipide est le contraire de *savoureux*. Ce qui est *sec* ou plutôt *desséché* est opposé à ce qui est *succulent*.

Sauvage, Farouche.

Sauvage est le latin *silvaticus*, qui appartient aux bois : du latin *silva*, bois ; en vieux françois *selve* ; en grec *hyle* ; en hébreu *atsel*, &c. Les bois sont des lieux incultes, ainsi que leurs productions. Une plante s'appelle *sauvage*, lorsqu'elle vient sans culture : un pays inculte & inhabité est

(a) Élien, 12, XVIII.
Tome IV.

sauvage : un animal est *sauvage*, qui vit solitaire & cherche les bois : on appelle *Sauvages* les peuples qui, n'étant point civilisés & attachés à la terre, errent & vivent à la maniere des bêtes : une personne qui fuit la Société & qui n'en a pas les manieres, est *sauvage*.

Je ne crois pas que *farouche*, en latin *ferus*, doive se rapporter à la racine *tar, ver, far, fer*, dans le sens de porter, produire : il appartient au mot *har, her, fer, far*, en tant qu'il désigne l'élévation, la rudesse, la force, l'indépendance. A la vérité, le latin *fera* désigne un animal, mais proprement les quadrupedes, les animaux grands, forts, redoutables. *Ferus* emporte l'idée de brutalité, de dureté, de cruauté même, ainsi que de fierté : Hippolyte est *fier*, & même un peu *farouche*. *Ferox*, féroce, ne differe de *ferus* que par sa finale augmentative *ox, och, oc*. *Fero, feru* en celte, signifie rude, dur, brutal, barbare, intraitable. *Farouche* ne se dit donc que des animaux qui, s'ils attaquoient, s'ils poursuivoient, s'ils déchiroient, s'ils dévoreroient, seroient *féroces*.

Ainsi un objet est *sauvage* par défaut de culture : un animal est *farouche* par un vice d'humeur. Le *sauvage* seroit *farouche*, s'il avoit dans le caractère & dans les mœurs de la rudesse, de la dureté, de la brutalité, de l'inflexibilité.

Apprivoisez l'animal *sauvage*, il deviendra domestique. Domptez l'animal *farouche*, il paroîtra soumis.

Vous civiliserez le peuple *sauvage* ; mais vous croiriez avoir civilisé un peuple *farouche*, qu'il seroit encore long-temps barbare.

On a dit : L'Américain *farouche* est un monstre

sauvage. On dirait bien : *L'Américain sauvage est un monstre farouche*.

Ménagez le *sauvage*, sinon il deviendrait *farouche*. Si vous aigrissez le *farouche*, il deviendra *féroce*.

L'homme *sauvage* évite la Société, parce qu'il la craint : l'homme *farouche* la repousse, parce qu'il ne l'aime pas. Celui-ci n'est pas *sociable* ; celui-là n'est pas *societ*, si je puis parler ainsi. Rafinez le premier, l'aménité a tant d'attraits ! Vous ne sçavez comment gagner le second ? Et les bienfaits ? rien n'y résiste.

Mais si c'est l'ennui du monde qui nous rend *sauvages* ; si ce sont les injures des hommes qui nous rendent *farouches*, comment nous ramener à la Société ?

Le *sauvage* est dans la Société comme l'oiseau dans la volière ; il s'y agit de d'abord, mais il s'y accoutume. Le *farouche* est dans la Société comme l'animal intraitable dans les chaînes ; il s'en irrite d'abord, mais à la fin il les supporte.

Dès que le *sauvage* peut tenir le pied ferme sur le théâtre de la Société, il y reste. Dès que le *farouche* est un peu heurté dans les balancemens de la Société, il en sort.

Le vrai misanthrope, celui qui haïroit les hommes, seroit plus que *farouche* : *sauvage* comme une bête féroce, il seroit naturellement en guerre avec le genre humain. Celui qui ne haït que les vices, n'est *farouche* que pour votre société corrompue : voyez s'il est *sauvage* avec les gens de bien !

Souvent, dit un Orateur, dans la solitude on contracte une humeur *sauvage* : à force d'être loin

des hommes, on oublie l'humanité. Un extérieur négligé marque souvent, selon l'observation d'un Moraliste, un mérite orgueilleux & *farouche* : on se met dédaigneusement au dessous des autres, pour être mis fort au dessus.

L'innocence, naturellement timide, délicate, timorée, facile à s'alarmer, paroîtra *sauvage* : mais qu'entendez-vous par une *vertu farouche* ? Ce n'est jamais la vertu qui est *farouche* ; c'est l'homme qui n'est pas assez vertueux.

J'espère bien que vous ne déprisez pas un homme parce qu'il est *sauvage*, & que vous n'estimerez pas une femme parce qu'elle est *farouche*.

Dans votre Monde flatteur, la vérité a toujours un air si *sauvage*, qu'on la prend pour grossièreté. Dans tous vos Codes criminels, la Justice a l'air si *farouche*, qu'elle fait trembler l'innocence.

Il y a une sorte d'humeur capricieuse & *sauvage* qu'on aime assez & qui quelquefois tient lieu de mérite. Il y a une sorte d'humeur & de franchise *farouche* qu'on estime & qu'on ne peut pas souffrir.

Voyez comme la Nature paroît *sauvage* à un peuple maniéré. Voyez comme la Nature vous avertit de vous tenir en garde contre les passions *farouches*, par cet air rude, sombre, menaçant & hideux qu'elle leur donne comme aux monstres.

Un pays est *sauvage* où les bêtes font trembler les hommes, où les mauvaises plantes étouffent le bon grain, où les grands mangent les petits, où les productions sont dévorées par les insectes, où la corruption se répand, comme l'air, de tous les points. La politique est *farouche*, lorsqu'elle divise les peuples, qu'elle élève entre eux des barrières,

qu'elle détruit la communication naturelle des secours, qu'elle rompt les liens de la Société universelle, & qu'elle vous fait traiter vos amis comme s'ils devoient être un jour vos ennemis, ou plutôt comme s'ils n'étoient que des ennemis cachés.

Sçavant homme, Homme sçavant.

Nos Grammairiens observent qu'il est une classe d'adjectifs qui ont le privilège de se placer devant ou après leurs substantifs, tandis que les autres n'ont qu'une place déterminée, les uns après, & c'est l'ordre commun; les autres devant, & c'est une exception particulière.

Les adjectifs privilégiés sont en assez grand nombre. Nous disons également *homme sçavant* & *sçavant homme*; *habile ouvrier*, *ouvrier habile*; *ami véritable*, *véritable ami*; *regards tendres*, *tendres regards*; *suprême intelligence*, *intelligence suprême*; *sçavoir profond*, *profond sçavoir*; *malheureuse affaire*, *affaire malheureuse*, &c.

La manière de placer ces adjectifs produit-elle quelque différence dans le sens de la chose ou la valeur de la locution? Quelle seroit cette différence? Ce sujet méritoit d'être traité par nos bons Grammairiens: je vais tâcher de suppléer à leur défaut. L'explication d'un exemple donnera l'intelligence de tous les autres. J'ai pris, sans choix, *sçavant homme* & *homme sçavant* pour mon texte.

Cette position de l'adjectif devant ou après la

substantif, dit du Marlais, *est si peu indifférent*; qu'elle change quelquefois entièrement la valeur du *substantif*, ou plutôt celle de l'adjectif, comme ses propres exemples le prouvent. Mais il nous suffit qu'elle opère un changement d'idée & de sens.

Cet habile Grammairien, M. Beauzée, M. de Wailly, &c., après nos anciens Maîtres, ont recueilli beaucoup d'exemples sensibles & utiles de cet effet remarquable. J'en rapporterai quelques-uns, non pour expliquer des différences déjà connues qui forment des sens étrangers l'un à l'autre, mais pour prouver que la différente position des adjectifs est une raison naturelle & suffisante de soupçonner que cette différence en met une réelle dans des locutions qui paroissent identiques. De ce que *plaisant*, mis devant ou après le substantif *homme*, a deux sens opposés, je crois être en droit d'inférer que *sçavant*, mis après ou devant le même substantif, pourroit bien, sans perdre son idée essentielle, se charger de nuances différentes.

Un *honnête homme* & un *homme honnête* sont, dans l'usage ordinaire, deux hommes différens; celui-ci a l'honnêteté des manières & des procédés, l'autre celle des mœurs & de l'ame.

Un *galant homme* est un homme honnête, franc, loyal : un *homme galant* est un homme adonné à la galanterie, attentif auprès des femmes, leur courtisan.

Un *homme brave* a du cœur; un *brave homme*, de la probité, des vertus, des qualités sociales.

Le *haut ton* est arrogant; le *ton haut* est élevé.

Le *grand air* est l'imitation des manières des

Grands : l'*air grand* est la physionomie qui annonce de grandes qualités.

Une *fausse corde*, suivant l'Académie, n'est pas montée au ton convenable; & une *corde fausse* ne peut jamais s'accorder avec une autre.

Un *taureau furieux* est en furie; un *furieux taureau* est d'une grandeur énorme.

Un *nouvel habit*, dit l'Académie, est un habit différent d'un autre qu'on vient de quitter; un *habit nouveau*, un habit d'une nouvelle mode; un *habit neuf*, un habit qui n'a point ou qui n'a que peu servi.

Une *fausse porte* est une porte secrète; une *porte fausse* est un simulacre de porte.

Un *faux accord* est mal composé; ses sons, quoique justes, ne forment pas un ton harmonique. Un *accord faux* est bien composé; mais ses sons, mal accordés, ne gardent pas entre eux la justesse des intervalles.

Cléon, lorsque vous nous bravez

En démontant votre figure;

Vous n'avez pas l'*air mauvais* (redoutable) je vous jure:

C'est *mauvais* (vilain) *air* que vous avez.

Un *seul* homme fait un genre d'ouvrage, c'est-à-dire que personne ne travaille dans le même genre. Un homme *seul* fait une telle entreprise; c'est-à-dire que personne ne le seconde.

Vous parlez en *termes propres* ou convenables: vous répétez les *propres termes* de quelqu'un, ou ses mêmes termes.

Linier, voyant ensemble Chapelain & Patru, disoit que le premier étoit un *pauvre Auteur*, & l'autre un *Auteur pauvre*. L'*homme pauvre* man-

que de biens : le *pauvre homme* est un objet de mépris ou de compassion.

C'est pour marquer de la pitié ou pour en exciter, que nous disons de l'*homme pauvre* : ce *pauvre homme* !

Lorsque des Philosophes zélés pour le bien de l'Etat & de l'humanité, disent le *pauvre peuple*, de quoi riez-vous donc, bonnes gens ? Est-ce de leur zèle ? je ne le croirai pas. Est-ce de leur langage ? ils parlent bien, car la locution est autorisée ; ils parlent très-bien, car elle marque tout à la fois & le sentiment qu'ils éprouvent & celui qu'ils voudroient inspirer : ils ne peuvent même parler autrement, sans se jeter dans l'embarras d'une périphrase déplacée, à moins que vous ne vouliez leur faire dire le *peuple pauvre*, pour qu'ils n'expriment pas leur pensée & qu'on ne puisse pas la deviner. Il est pardonnable d'être ignorant ; mais l'ignorant qui s'érige en censeur & même en railleur, sçavez vous comment on le qualifie ? Je ne le dirai pas. Quoi qu'il en soit, cette locution, le *pauvre peuple*, est aujourd'hui dans la bouche de tout le monde ; elle a même été consacrée dans des actes publics & des monumens solennels.

Cet exemple prouve que, sans perdre son véritable sens, l'adjectif placé devant le substantif, prend une nuance particulière & même une nouvelle couleur. Expliquons les effets de cet arrangement, en appliquant nos réflexions aux termes qui nous servent de texte.

1^{er}. Lorsque vous dites un *sçavant homme*, vous supposez que cet homme est sçavant ; & lorsque vous dites un *homme sçavant*, vous assurez qu'il l'est. Dans le premier cas, vous lui donnez la

qualification par laquelle il est distingué ; dans le second , celle par laquelle vous voulez le faire distinguer. Là , la science est hors de doute ; ici , vous voulez la faire connoître.

Si un homme est renommé par sa science , ou si vous venez de parler de sa science éminente , vous direz plutôt ce *sçavant homme* ; sinon , vous direz plutôt cet *homme sçavant* ou qui est sçavant. Après que vous avez parlé des émoions qu'une mere éprouve à la vue de son enfant , vous direz ses *tendres regards* plutôt que ses *regards tendres* : les regards d'une mere émue sont nécessairement tendres , & c'est ce que vous exprimez par de *tendres regards* ; mais lorsque la qualité des regards n'est point déterminée , vous la distinguez en mettant après le sujet l'épithete de *tendres*. Vous allez raconter une *affaire malheureuse* ; & après le récit vous dites , voilà une *malheureuse affaire* : dans la première position , le substantif précède l'adjectif , par la raison qu'il est naturel que le sujet soit annoncé avant sa qualité , le principal avant l'accessoire ; l'esprit reste d'abord en suspens sur la nature de l'affaire : dans la seconde position , l'adjectif précède le substantif , parce que l'esprit est déjà instruit & décidé sur la nature de l'objet , & que les deux idées sont déjà indissolublement liées ensemble ; & que si la qualification suivait le sujet , elle paroîtroit oiseuse & lâche , à moins que vous n'y ajoutassiez une modification , voilà , par exemple , une *affaire bien malheureuse* , ce qui présenteroit une idée nouvelle d'estimation.

2.^o. L'adjectif préposé est à l'égard du substantif comme le prénom à l'égard du nom ; son idée

devient idée principale, essentielle, caractéristique, inséparable de celle du substantif, de manière que des deux idées & des deux mots il semble ne résulter qu'une idée complete & un mot composé. L'adjectif *postposé* au contraire n'est jamais au substantif que comme l'accident à l'égard de la substance ; son idée n'est qu'accessoire, secondaire, indicative, & susceptible d'une suite de modifications différentes qui présentent divers points de vue de l'objet. Dans le *sçavant homme*, vous considérez sur-tout & vous présentez l'*homme comme sçavant* ; aussi cette construction ne souffre-t-elle guere des qualifications subséquentes : dans l'*homme sçavant*, vous remarquez & vous faites remarquer la science sans y attacher votre discours & notre attention ; aussi cette tournure admet-elle souvent une suite d'épithetes diverses étrangères à celle-là.

J'appelle Démosthene un *éloquent Orateur*, si je veux traiter de son talent & de son génie ; & cette idée caractéristique l'accompagnera dans la suite de mon discours : je l'appellerai *Orateur éloquent*, si mon dessein n'est que de détailler ses qualités particulieres, & il se présentera successivement sous différentes faces. Rarement ajouterez-vous d'autres épithetes, lorsque vous en aurez placé une de la première façon, elle semble tout absorber ou tout exclure : vous en ajouterez tant qu'il vous plaira, lorsque l'adjectif suivra le substantif ; ce n'est point alors une idée exclusive ou dominante par sa position. Vous dites, c'est un *excellent Ouvrage*, sans addition : vous direz c'est un *Ouvrage excellent*, profond, lumineux. Comment se sont formés tant de mots composés d'un adjectif & d'un substantif, encore bien distingués

l'un de l'autre, tels que *petit-maitre*, *gentil-homme*, *sage-femme*, si ce n'est parce que la position des adjectifs les rendoit caractéristiques, & singulièrement propres à faire corps avec le substantif?

Si vous voulez encore des preuves de l'alliance particuliere de l'adjectif avec le substantif, quand il le précède, analysez ces manieres de parler consacrées, *parfait Chrétien*, *bon Magistrat*, *excellent homme*, & mille autres semblables. Le *parfait Chrétien* est, je crois, parfait comme Chrétien, le *bon Magistrat* est bon comme Magistrat, l'*excellent homme* est excellent comme homme; & vous n'attribuerez pas la même idée au *Chrétien parfait*, au *Magistrat bon*, à l'*homme excellent*; expressions susceptibles d'acceptions très-différentes. Cette remarque explique une infinité de semblables expressions, dans lesquelles on croit communément que la maniere de placer l'adjectif change le sens, tandis qu'il ne fait que le déterminer; comme quand on dit *bon Dieu*, *bon soldat*, *bon ouvrier*, &c.; c'est-à-dire, qui a la bonté propre d'un Dieu, d'un soldat, d'un ouvrier, &c., ou les qualités propres de sa nature, ou requises dans son état.

3^o. L'idée de l'adjectif suivi du substantif est si bien dominante; caractéristique, & en quelque sorte nécessaire au sujet, que vous rendrez quelquefois l'idée totale de l'expression par l'adjectif seul, lorsque la Langue permettra de l'employer substantivement, tandis qu'elle n'aura pas la même propriété s'il ne paroît qu'à la suite. Un *sçavant homme* est un *sçavant*; un *homme sçavant* n'est que *sçavant*. La premiere expression

indique spécificativement une classe, une espèce particulière d'hommes, à laquelle appartient celui-là, les *scavans* : la seconde ne fait qu'attribuer une qualité individuelle qui distingue un homme de plusieurs autres. Il résulte de là, que le *scavant homme* possède la science ou le sçavoir, & que l'*homme scavant* a du sçavoir ou de la science ; & cette différence est tranchante.

Vous trouverez dans plusieurs autres exemples la valeur de l'adjectif augmentée, & la force redoublée par la première tournure. Un *puissant Seigneur* est plus, en soi, (quoique ce ne soit plus rien dans les formules courantes des titres) qu'un *Seigneur puissant* : le *puissant Seigneur* a par soi une puissance ; le *Seigneur puissant* n'a, pour ainsi dire, que des moyens de puissance : il y avoit autrefois une classe de *puissans Seigneurs*. Un *sage Philosophe* est un *sage* ou tout près de l'être ; un *Philosophe sage* est encore loin de là, il travaille à y parvenir : dans la classe des Sages de la Grece, il n'y a eu que sept hommes. Un *dévothomme* est un dévot de profession ; un *personnage dévot* ne professe pas la dévotion, quoiqu'il la pratique.

En disant un *triste accident*, une *malheureuse aventure*, une *fâcheuse affaire*, vous distinguez l'espèce d'affaire, d'aventure, d'accident ; car il y a des accidens heureux, des aventures agréables, des affaires utiles, &c. Mais en disant un *accident triste*, vous désignez seulement la circonstance qui le rend désagréable à la personne. Nous dirons simplement un *homme fin*, une *femme fine*, pour exprimer une qualité ; & pour exprimer un genre de caractère, le haut degré de la finesse, on dira fa-

milièrement un *fin matois*, une *fine mouche*. Vous distinguerez de même un *sanglant* ou un *léger combat*, d'un *combat sanglant* ou *léger*. La *chagrine vieillisse* est le caractère commun de l'âge : un individu a une *vielllesse chagrine*.

4°. Il n'est personne qui ne sente combien l'adjectif devant le substantif est expressif & énergique. Aussi, lorsque vous voudrez vous exprimer avec force, avec enthousiasme, avec le ton de l'affirmation, de l'horreur, de l'indignation, de la douleur, de la passion enfin, vous direz tout naturellement & sans recherche : c'est un *foi animal*, à mon avis, que l'homme ; le plus *horrible aspect* ; c'est l'aspect du méchant ; descends du haut des cieux, *auguste Vérite* ; la prison la plus belle est un *affreux séjour* ; le *farouche aspect* des *fiers ravisseurs* de Junie, relève de ses yeux les *timides douceurs*. *Frêles machines* que nous sommes ! un rien peut nous détruire. Remarquez que souvent, pour donner à l'adjectif qui suit la même force qu'à celui qui précède le substantif, vous êtes obligé de le relever par quelque augmentatif : une *jolie maison* équivaut à une *maison fort jolie* ; une *belle situation*, à une *situation bien belle* ; une *dure nécessité*, à une *nécessité fort dure*, &c. L'adjectif préposé prend un sens plein & absolu.

5°. La Poésie se servira par préférence de la première de ces constructions, & parce qu'elle est moins commune, & parce qu'elle est plus expressive, plus animée, plus pittoresque ; & parce qu'elle devient foible & lâche, si elle laisse souvent tomber le sens, le vers, la phrase sur une épithète, &c.

6°. Le choix est encore quelquefois déterminé par des considérations particulières. Par exemple ;

158 SYNONYMES FRANÇOIS.

nous souffrirons *vaillant Héros*, parce que l'idée la plus foible, celle de *vaillant*, va se perfectionner, se confondre, se perdre dans celle de *Héros* : nous supporterions difficilement celle de *Héros vaillant*, où l'adjectif n'est pas rehaussé par un terme de comparaison, parce que l'idée de *Héros* renferme celle de *vaillant*, & que l'idée de *vaillant* est au dessous de celle de *Héros*.

Mais c'est l'oreille sur-tout qui ordonne la disposition du sujet & des épithètes versatiles. L'Euphonie nous fait la loi, & souvent elle nous force à nous écarter de la règle : de là une foule d'exceptions qui semblent la combattre, & qui la feroient abandonner, si la cause de l'usage contraire nous échappoit. Nous dirons donc, pour plaire à l'oreille, *habile Avocat* plutôt qu'*Avocat habile*, *affaire grave* & non *grave affaire*, *bonne personne* plutôt que *personne bonne*, *hautes pensées* mieux que *des pensées hautes*, *lieu charmant* & non *charmant lieu*, &c. Nous évitons sur-tout le repos sur les monosyllabes, ainsi que les bâillemens, le choc des syllabes rudes.

Quelques-unes des observations précédentes sont purement grammaticales, mais si bien liées avec les autres, que je n'aurois pu les retrancher sans laisser des éclaircissemens utiles & même nécessaires à desirer. Le sujet étoit neuf ; j'ignore du moins s'il avoit été traité : j'ai voulu l'éclaircir pour mon instruction, & j'ai cru avoir trouvé des vraisemblances assez fortes pour les présenter au Public. Du reste, cette discussion ne sort point de mon plan : j'ai fait voir que des expressions qu'on regarde comme identiques quant au sens, n'étoient que synonymes ; & j'en ai marqué la différence.

Secrètement , En Secret.

Secret, lat, *secretum*, est composé de *se*, sans, & de *crétus* (participe du verbe *cerno*) vu, manifesté; ou plutôt, c'est le participe du verbe *scerno*, formé de *se*, à part, & de *cernere*, cerner, isoler, séparer. Le *secret* est ce qui ne tombe pas sous les yeux, ce qu'on cache, ce qui est à part.

J'ai dit, à l'article des *adverbes* & des *phrases adverbiales*, que l'adverbe exprimoit une qualité distinctive de l'action énoncée par le verbe; & la *phrase adverbiale*, une circonstance particulière de l'action: de manière que *secrètement* doit marquer une *action secrète*, cachée, mystérieuse, insensible; & *en secret*, quelque particularité *secrète* de l'action. Or, *en secret* signifie proprement dans un lieu *secret*, ou du moins à part, en particulier, tout bas, en sorte qu'il y a quelque chose de caché, de secret dans l'action que vous faites. Ce que vous faites *secrètement*, vous le faites à l'insçu de tout le monde, de manière que votre action est absolument ignorée: ce que vous faites *en secret*, vous le faites en particulier, en sorte que la chose se passe sans témoins.

Vous faites *en secret* beaucoup d'actions naturelles & légitimes, que la bienséance ne permet pas de faire devant tout le monde; mais vous ne les faites pas *secrètement*, car vous ne vous en cachez pas, & tout le monde peut sçavoir ce que vous faites.

Dans votre cabinet, vous traitez *en secret* d'un

affaire ; mais vous n'en traitez pas *secrètement* , si l'affaire n'est pas un *secret*. Vous trameriez *secrètement* un complot : vous faites *en secret* une confidence.

Au milieu d'un cercle , vous parlez à une personne en particulier & tout bas : vous ne lui parlez pas *secrètement* , car on voit que vous lui parlez : vous lui parlez *en secret* ou à part , car on n'entend pas ce que vous lui dites.

Quelqu'un sort ; va , vient , part , fuit *secrètement* & non pas *en secret* : toutes ces démarches sont faites pour être *secretes* , & le sont : mais on ne dira pas qu'elles sont faites dans un lieu *secret* qu'en particulier.

L'orgueil se glisse *secrètement* ou imperceptiblement dans le cœur : on s'applaudit *en secret* ou en soi-même de ses succès.

Vous ne feriez pas *publiquement* ce que vous faites *secrètement* , puisque votre intention est de vous cacher : vous feriez *en public* beaucoup de choses que vous faites *en secret* , sans aucun intérêt à vous cacher.

L'homme de cœur soutiendra , s'il le faut , *publiquement* ce qu'il a dit *secrètement*. L'homme de bien pourroit faire *en public* tout ce qu'il fait *en secret*. On fait une chose *publiquement* , on va & au sçu de tout le monde , sans aucune espece de mystere & de réserve , de la maniere la plus manifeste : on la fait *en public* , dans un lieu public , devant une assemblée publique , pour le public.

Séditieux , Turbulent , Tumultueux.

Séditieux, qui excite ou qui tend à exciter des *séditions*. La *sédition*, dit Cicéron, l. 6, de *Rep.* est une dissention entre les citoyens qui vont les uns d'un côté, les autres de l'autre, dans des sens contraires. *Itio*, *ition* exprime l'action d'aller, de celui qui va (lat. *it*); *se*, *sed*, signifie sans ou à part; ou si l'on veut, *seditio* exprimera l'action contraire à celle de *sedere*, être, rester dans une place, dans une assiette (*sed*); comme à celle de *sedare*, remettre dans la même assiette, appaiser, calmer.

Turbulent, qui excite ou qui tend à exciter des *troubles*. Le *trouble* est une forte émotion qui produit la confusion & le désordre. La racine *ter*, fort, force, se change en *tre*, *tro*, *tour*, *tur*, &c. : de là *turb*, *tourb* qui, en latin, en françois, désigne la *tourbe*, la multitude confuse, la vive agitation, l'impétuosité des vents qui forment un *tourbillon*, &c. Le *trouble* tourne d'un sens dans un autre, bouleverse, renverse, brouille, confond.

Tumultueux se dit plutôt de ce qui se fait en *tumulte*, quoique le sens primitif du mot désigne la personne, la cause qui excite ou tend à exciter le tumulte, comme le latin *tumultuosus*. Le *tumulte*, dit Cicéron, 8°. *Philipp.*, est un trouble si grand, qu'il inspire une fort grande crainte. Les Interprètes Latins disent *tumultus quasi timor multus*, *tumulte*, grande crainte. Le *tumulte* est un grand

trouble qui s'éleve subitement ou rapidement avec un grand bruit. *Tum*, *tom*, signifie hauteur, éminence, enflure, &c., comme dans *tombeau*, *tumeur*, &c.

L'action *séditieuse* attaque l'autorité légitime ; & trouble la paix intérieure de l'Etat, de la Société. L'action *turbulente* bannit le repos, le calme, la tranquillité ; & bouleverse l'ordre, le cours, l'état naturel des choses. L'action *tumultueuse* produit les effets d'une violente & bruyante fermentation, & trouble les esprits, la police, votre sécurité.

Des citoyens puissans & populaires pourront être *séditieux* ; une Cour sera *turbulente* : une populace est *tumultueuse*.

Veillez sur les mécontents, qui pourroient devenir *séditieux*. Eloignez ces esprits *turbulens*, qui ne se plaisent que dans le désordre. N'excitez pas ces concours *tumultueux*, qu'il ne vous est plus possible d'arrêter.

Le Gouvernement populaire est fait pour les *séditieux*. Là, le champ est vaste & libre pour des citoyens *turbulens*. Tout y réside, & pouvoir & sagesse, dans des assemblées *tumultueuses*.

Réprimez promptement les *séditieux* : contenez fortement ces génies *turbulens* : étouffez à l'instant ces mouvemens *tumultueux*.

Suivant les lieux & les temps, un esprit *séditieux* est un boute-feu redoutable ou un petit mutin. Les hommes les plus *turbulens*, quand tout est tranquille, sont quelquefois les plus nonchalans, quand tout est en feu. Si vous vous accoutumez à une vie *tumultueuse*, vous ne pourrez plus supporter la vie paisible.

Ne vous fiez pas à un peuple *séditieux* ; comme il vous soutient, il vous abandonne. Ne vous compromettez pas avec un peuple *turbulent* ; le calme l'offense. Ne vous mêlez point avec un peuple *tumultueux*, il vous froisse & vous foule.

Il y a des propos *séditieux* qu'il faut laisser tomber. Il y a une gaîté *turbulente* qu'il faut laisser aux enfans. Il y a une joie *tumultueuse* qu'il faut laisser au peuple.

Il n'est point de paix plus difficile à maintenir ; que la paix avec soi-même : l'homme le plus maître de lui, éprouve sans cesse en lui des mouvemens *séditieux*. L'ame abandonnée à la nonchalance, se consume dans l'ennui, si elle n'en est tirée par une passion *turbulente* : le besoin des remèdes violens est mortel. La raison seule a la pensée tranquille : les pensées *tumultueuses* appartiennent aux passions & à leur conflit.

Séduire, Suborner, Corrompre.

Séduire & *suborner* ne se disent que dans un sens figuré : c'est donc dans ce sens que nous considérerons le mot *corrompre*.

Séduire se dit à l'égard de l'esprit, de la raison, du jugement, en parlant d'opinions, de préjugés, d'erreurs : il en est de même de *corrompre*. *Suborner* ne regarde que les actions morales, les seules que nous ayons donc à considérer ici.

Suborner & *séduire* ne s'appliquent qu'aux personnes, tandis que l'on *corrompt* aussi les choses. On *corrompt* les mœurs & les Loix ; on ne les *séduit* ni ne les *suborne*.

On donne pour synonyme à ces mots, *débaucher*. Ce mot signifie à la lettre attirer quelqu'un à soi, le tirer hors de chez soi, & par analogie hors de sa place, de ses habitudes, de son devoir, &c. *Bauche*, en vieux françois, signifioit *demeure*; du celté *bauc*, grotte, caverne. Dans le sens de *débauche*, il prend l'idée du latin *debacchari*, enivrer; jetter dans le désordre, entraîner dans la crapule, le libertinage. Dans son odieuse acception, il présente toujours une idée de grossièreté & de libertinage; aussi n'est-il pas noble.

Séduire signifie tirer à part, mener à l'écart, conduire hors de la voie : latin *ducere*, mener; & *se*, sans, hors, à part; préposition initiale employée dans un grand nombre de verbes latins. *Sevocare*, appeler à l'écart, en particulier; *seponere*, mettre à part, en réserve; *semoveere*, écarter, éloigner; *segregare*, mettre, conduire hors du troupeau; *seducere*, mener à l'écart. Ainsi l'idée propre de *séduire* est d'attirer & de conduire au mal, de détourner quelqu'un de ses voies & de son devoir, de l'égarer ou de le faire donner dans des écarts.

Suborner est aussi un verbe latin, composé du simple *ornare*, orner, ajuster, arranger, disposer; & *subornare* signifie faire honneur de quelque manière, préparer & disposer secrètement les esprits, les prévenir & les instruire pour qu'on fasse ou qu'on dise. *Sub* veut dire en dessous, secrètement, d'une manière cachée. L'idée propre de *suborner* est de pratiquer, pour ainsi dire, les esprits, de les gagner par des manœuvres sourdes, de les mettre artificieusement dans vos intérêts pour les faire servir à de mauvais desseins.

Corrompre, latin *corrumpere*, est le composé

de rompre, *rumpere* ; & il signifie rompre avec ou ensemble, l'ensemble, changer la forme, détruire le tissu ; diviser la substance ; vicier le fond des choses, altérer leurs qualités essentielles, en un mot changer de bien en mal. Au moral, un homme corrompu, comme on l'a fort bien dit, est celui dont les mœurs sont aussi mal-saines en elles-mêmes qu'une substance qui tend à tomber en pourriture ; & aussi choquantes pour ceux qui les ont innocentes & pures, que cette substance & la vapeur qui s'en exhale le seroient pour ceux qui ont les sens délicats.

Faire faire à quelqu'un des choses contraires à son devoir, à l'honneur, à la justice, à la fidélité, à la pureté, à la vertu, c'est l'idée commune à ces termes. Conduire ou induire quelqu'un au mal, en lui imposant & en l'abusant par des moyens spécieux, c'est le séduire. Engager quelqu'un à une mauvaise action, en l'y intéressant & en le gagnant par des manœuvres sourdes, c'est le suborner. Inspirer à quelqu'un le goût du vice, en l'infectant de mauvais sentimens, de mauvais principes, de quelque manière que ce soit, c'est le corrompre.

On séduit l'innocence, la droiture, la bonne foi, la jeunesse, le sexe, les gens simples qui ne sont point en garde contre l'artifice, & qu'il est facile de prévenir, de tromper, de mener ; & on les abuse par des apparences, par des dehors attrayans, par des illusions, des prestiges, des impostures. On suborne les lâches, les foibles, des gens sans vertu, des hommes pervers, des femmes, des témoins, des domestiques, des Juges, des gens prévenus de quelque passion ou

disposés à des foiblesses ; & on les gagne ou on les capte par des flatteries , par des promesses , par des menaces , mais sur-tout par l'intérêt. On *corrompt* ce qui est pur , sain , bon , vertueux , mais *corruptible* , accessible au vice ou capable de changer en mal ; & on y parvient par tous les moyens possibles , par la subornation , par la séduction , par toute sorte de pratiques , d'actions , d'influences , enfin par la force de la contagion.

Celui qui est *séduit* ne songeoit pas à l'être ; il est la dupe & la victime du *séducteur*. Celui qui est *suborné* a bien voulu l'être ; il est le complice ou l'instrument du *suborneur*. Celui qui est *corrompu* étoit exposé à l'être ; il est la proie ou la conquête du *corrupteur*. Le premier est tombé dans un piège : le second a cédé à la tentation : le dernier a succombé dans le danger.

Souvent la personne *séduite* est indignée contre son *séducteur* ; elle a fait , comme sans le sçavoir , le mal qu'elle haïssoit & qu'elle hait peut-être encore. Rarement la personne *subornée* peut-elle s'excuser par l'ascendant de son *suborneur* ; elle a connu le mal qu'on lui proposoit , & elle y a consenti. Quelquefois la personne *corrompue* a tout à reprocher à son *corrupteur* ; mais au moins elle ne s'est pas assez défiée de la *corruption* , & elle y a pris du goût.

Fléchier dit qu'à la Cour les uns se font un art de *séduire* , & les autres un plaisir d'être *séduits*. Les Princes qui , en *subornant* les sujets d'une Puissance étrangère , ont dit , après Philippe de Macédoine : *J'aime la trahison , mais non pas le trahire* . ne sentoient donc pas que nul homme ne paroît plus fait pour être *suborné* que celui qui su-

Beuve. Tacite dit que les mœurs de son siècle étoient de *corrompre* & d'être *corrompu*.

Une jeune personne sera *séduite* : mais les femmes qui se plaindroient de l'avoir été , n'ont guere été que *subornées* : n'étoient-elles pas déjà *corrompues* dans le cœur ?

C'est la femme sur-tout qui possède l'art de la *séduction*. C'est sur-tout l'homme puissant qui emploie les moyens de *subornation*. C'est le sophiste sur-tout qui répand au loin la *corruption*.

Vous qui présentez sans cesse aux yeux de vos enfans le spectacle des vices agréables , vous êtes leurs premiers *séducteurs*. Vous qui vous aviliriez jusqu'à tenter la fidélité de vos Magistrats , vous seriez leurs plus cruels *suborneurs*. Vous qui voulez absolument vivre au milieu de la corruption , vous êtes vos propres *corrupteurs*.

La *séduction* est d'un perfide empoisonneur ; la *subornation* , d'un lâche machinateur ; la *corruption* , d'un suppôt du vice.

Traçons en peu de mots les portraits du *séducteur*, du *suborneur*, & du *corrupteur* : il n'est point de moyen plus propre à les bien faire connoître & distinguer.

Le *séducteur* a le visage ouvert & gracieux , la voix insinuante, les manieres prévenantes & affectueuses. Aux yeux de la droiture & de la simplicité qui ne soupçonne point l'artifice & qu'il veut abuser, son air est celui de la candeur. Ce qui vous rit, il vous le présente : ce qui vous flatte, il le fait. Vos sentimens seront les siens, si vous y paroissez attaché. Lorsque vous ne vous accordez point avec lui, il sçait se concilier avec vous ; & il vous inspire ce qu'il ne vous dit pas. S'il insiste sur

un point, ce n'est pas à son opinion qu'il s'intéresse, c'est à vous. Votre prévention pour lui se change en confiance. Sans apparence de dessein, il a tout disposé avec douceur, pour aller à ses fins avec force. La voie que vous lui ouvrez est celle qu'il prend pour vous mener à son but par mille détours insensibles. Aveuglé ou du moins subjugué, déjà vous ne suivez plus que ses impulsions, & vous ne croyez suivre que vos propres mouvemens. Vous êtes hors du bon chemin ; vous vous égarez toujours davantage sans y songer : si vous vous en apercevez, si vous reculez, si vous résistez, il n'est plus temps, il vous entraîne : votre illusion ne se dissipe que quand il leve le masque ; & vous ne sentez votre foiblesse qu'au moment où il en triomphe.

Le *suborneur* n'a ni le même masque, ni la même marche. Observez-le ; vous lui trouverez un air préoccupé, réfléchi, mystérieux ; & c'est avec cet air qu'il vous observe vous-même. Il vous attire à lui, il s'attache à vous, & râte, comme on dit, son homme. Ses propos vagues, interrompus, incertains en apparence, tendent à faire jouer votre physionomie & percer votre caractère. Un mot, un geste l'éclaire sur vos penchans, sur vos goûts, sur vos foibles. Bientôt il entend ce que vous ne vouliez pas lui dire, & il vous fait entendre ce qu'il ne vous dit pas. Il s'établit entre vous & lui une certaine intelligence. Cette intelligence amène l'ouverture de cœur. Il vous touche à l'endroit où vous êtes le plus sensible ; il le flatte, & votre cœur s'épanouit. Alors, maître de votre secret, il vous confie le sien. Capable & digne de servir ses desseins, il faut que vous ayez un intérêt à le faire ;

à quel prix vos services ? Il ne s'agit plus que d'une négociation. Avez-vous ou feignez-vous des scrupules ? il les leve à votre profit , ou il en rit jusqu'à vous en faire rougir : ou si vous êtes encore retenu par la honte de marchander votre honneur, il vous la sauvera ; laissez-le faire, feignez de ne rien voir , de ne rien entendre ; il conclut le marché pour vous & pour lui.

Le *corrupteur* n'a point de plan fixe & de marche déterminée. Il veut corrompre ; & pour corrompre , tout lui est bon. Les conjonctures & les caracteres le guident sur le choix des moyens ; & s'il n'avoit pas l'esprit de faire un bon choix , la malice y supplée. S'il voit une vertu chancelante, il la heurte ; une vertu équivoque , il la suborne ; une vertu pure , il la séduit. À l'un , il offre la coupe du vice parfumée ; il le distille habilement dans le sein de l'autre ; il en exhale & il en fait respirer la vapeur tout autour de lui. Il parle à votre esprit , il parle à votre cœur , & il leur parle le langage de vos passions. Par ces passions qu'il caresse , par les tableaux qu'il vous retrace , par les exemples qu'il vous montre , par les objets même innocens qu'il vous présente , par les desirs qu'il allume en vous , par le goût des plaisirs qu'il vous inspire , par les besoins qu'il vous fait sentir , il a déjà excité dans vos sens, dans votre imagination , dans votre cœur , la fermentation qui produit la corruption. Enfin il ne vous demande qu'une faveur , souffrez sa présence : la contagion vous entoure & vous pénètre de toutes parts. Le vice est dans votre âme , comme la peste dans le sang , bien avant que les atteintes en soient sensibles ; & lorsque vous accusez ce misérable de

Seing , Signature.

Le *seing* est le *signe* qu'une personne met au bas d'un écrit pour en garantir ou reconnoître le contenu. La *signature* est ce *signe* ou le *seing*, en tant qu'il est apposé au bas de l'écrit par la personne elle-même qui en garantit ou en reconnoît le contenu. La *signature*, selon la terminaison du mot, est le résultat de l'action de *signer* ou de mettre son *seing*.

Le *seing* est une marque quelconque qui confirme la valeur de l'acte, même par opposition au nom de la personne qui en consent l'exécution. Tels étoient les anciens monogrammes, qui tenoient lieu tout à la fois de *signature* & de sceau.

Une tache d'encre, imprimée avec la paume de la main sur un acte public, étoit le *seing* ordinaire des Empereurs Ottomans. Lorsque la Noblesse ne sçavoit pas écrire (& l'on voit que le Connétable, compere d'Henri IV, ne le sçavoit pas), il n'y avoit que le *seing* & le sceau pour suppléer à la *signature* du nom ; & l'on remarque que du temps de S. Bernard, on ne mettoit ni le nom ni le *seing* dans les actes ni dans les titres.

Quelques Communautés Religieuses ont conservé jusqu'à nos jours l'ancien usage de n'exiger de leurs Profès qu'une croix, pour tout *seing*, au bas de l'acte de leur profession. Mais un Jugement rendu dans une cause célèbre qui dépendoit de la validité ou de l'invalidité de ce *seing*, les aura

Sans doute déterminées à se conformer à l'usage ordinaire de la *signature* des noms.

Du Cange pense que le mot *seing* vient du *signe* de la croix qu'on apposoit autrefois au bas des actes avec la *signature*, comme un symbole du serment qu'on faisoit de les observer.

Aujourd'hui, votre nom est votre *seing*, votre signe ordinaire : il faut suppléer à l'ignorance mentionnée de celui qui ne sçait pas signer son nom, par des *signatures* de témoins, d'Officiers publics.

Le *seing* ordinaire & commun des Rois d'Espagne, est *Io, el Ré*; Moi, le Roi. L'écriture distingue la *signature* particulière de chacun d'eux.

Si vous signez un écrit d'un nom imaginaire, votre *seing* est faux : si quelqu'un signe un acte de votre nom, la *signature* est fautive. Cette distinction mériterait d'être remarquée; car il est essentiel de distinguer le déguisement de celui qui ne signe pas son nom, & la fraude de celui qui signe du nom d'autrui.

Le mot *seing* indique plutôt un écrit simple, ordinaire, privé; & celui de *signature*, un acte public, authentique, revêtu de formalités.

Des billets, des promesses, des engagements réciproques, entre des particuliers, sans intervention d'une personne publique, se font sous *seing privé*. Mais on dit ordinairement *signature*, lorsqu'il s'agit d'un acte public, d'un contrat par-devant Notaire, d'un arrêt, d'un brevet, d'une ordonnance.

Il y a, au moins, dans le *seing* privé, l'avantage de n'être pas assujéti à beaucoup de formalités qu'on ignore. Il y a, du moins, dans la *signature* d'un Notaire, d'un Greffier, &c., l'inconvénient

de coûter fort cher , quand on pourroit même fort bien s'en passer.

☉ *Signature* se prend quelquefois pour la cérémonie, le soin, la formalité de signer un acte ou à un acte. A proprement parler, les parties contractantes & les personnes nécessaires pour valider les engagements, *signent un acte* : & les personnes appelées sans nécessité, par honneur, comme témoins, *signent à un acte*.

Selon, Suivant.

L'ABBÉ GIRARD, dans ses *Principes de la Langue Française*, distingue ainsi ces deux synonymes.

» Ces deux prépositions unissent par conformité
 » ou par convenance ; avec cette différence que
 » *suivant* dit une conformité plus indispensable ,
 » regardant la pratique ; & *selon*, une simple convenance , souvent d'opinion.

» Le Chrétien se conduit *suivant* les maximes
 » de l'Évangile. Je répondrai à mes critiques *selon* les objections qu'ils feront «.

On dira également : *Le vrai Chrétien se conduit selon les maximes de l'Évangile ; & je répondrai à mes critiques suivant leurs objections* ? On dit également, agir *selon* ou *suivant* les occurrences ; & l'on répond même quelquefois sans régime , *selon* : on dit de même *selon* ou *suivant* l'opinion d'un tel. Un homme *selon* le cœur de Dieu , n'est pas tel par *convenance* seulement : il n'y a pas une *nécessité indispensable* à raisonner *suivant* l'opi-

nion d'Aristote. Ainsi la décision de l'Auteur est absolument dénuée de toute preuve, & généralement démentie par l'usage. A la vérité, je ne connois point de synonymes plus indistinctement employés que ceux-là.

Je n'ai rien de positif à dire sur l'origine du mot *selon* : car je ne crois pas qu'il vienne, comme on le dit, du latin *secundum*, par la raison que la lettre *c* ou *q*, essentielle & caractéristique dans ce mot, ne se transforme point en *l* ; & que nous aurions plutôt dit *second*. Il seroit peut-être plus naturel de tirer *selon* de l'oriental *hal*, qui signifie quelquefois près, auprès, ensemble, conjointement, & qui répond au latin *juxtà*, auprès, *selon*, joignant : *juxtà Varronem*, *selon Varron*. On pourroit aussi bien dire qu'il vient du grec *helo*, prendre ; puisque *selon* marque sur-tout une proposition, une citation, prise dans un Auteur, adoptée d'après l'Auteur. Mais il n'y a aucun fond à faire sur de pareils rapports. Quant au mot *suivant*, l'origine en est manifeste : nous avons fait de *suivre*, *suivant*, comme les Latins, de *sequi*, *secundum*. Bouhours dit que des personnes délicates n'aimoient point le mot *suivant*, à cause de sa ressemblance avec le participe du verbe *suivre*. C'est ce participe même, changé en préposition.

Ainsi la préposition *suivant* signifie *en suivant*, *pour suivre*, *si l'on suit*, &c. : il exprime l'action de parler ou d'agir après ou d'après, une suite, une conséquence. *Selon* revient aux mots ou aux différentes manières de parler, ainsi que, comme, à ce que, conformément à ce que, &c. *Selon Aristote*, c'est-à-dire, à ce que dit, ainsi que le dit

Aristote : *selon* votre volonté , comme vous voudrez : soit fait ainsi ou *selon* qu'il est requis.

On dit *selon* l'hébreu , *selon* la Vulgate , *selon* les Septante , *selon* le Texte samaritain , lorsqu'il s'agit de citer un de ces textes. S'il étoit question d'en suivre ou de n'en pas suivre l'un ou l'autre , *suivant* seroit bien dit.

Je dirois plutôt *selon* St. Thomas , *selon* Scot ; pour citer les Auteurs & les autorités ; & *suivant* la doctrine de St. Thomas , *suivant* la doctrine de Scot , parce qu'en effet on dit *suivre la doctrine* , & que c'est dans ce sens qu'on dit *suivre un Auteur*.

Je dis *selon vous* , comme à votre avis : si j'avois à suivre les conséquences de votre avis , je dirois *suivant vous*. Quoique l'usage confonde assez généralement ces deux termes , il y a des manières de parler dans lesquelles l'un est consacré exclusivement à l'autre. Ainsi l'on dit l'Evangile *selon* & non *suivant* St. Matthieu. L'Evangile *selon* St. Matthieu , est l'Evangile écrit , tel qu'il est écrit , ainsi qu'il est écrit par St. Matthieu. Vous ne dites pas *suivant* St. Matthieu , car il ne s'agit pas de *suivre* ni l'Evangile ni St. Matthieu : mais si vous écriviez la Vie de Jésus-Christ , vous pourriez dire que vous l'écrivez *suivant* l'Evangile de St. Matthieu , ou *en le suivant*.

On dit en proverbe *selon le drap , la robe* , pour exprimer que les dépenses ou les entreprises doivent être réglées , mesurées , sur les facultés , les moyens. On ne dit pas *suivant le drap , la robe* , parce que les entreprises & les dépenses ne se considèrent pas comme les suites & les conséquences des moyens & des facultés.

Selon

Selon le vent, la voile: le vent regle, détermine la voile. *Suivant le vent, la voile* (outré qu'il choqueroit l'oreille), diroit que la voile suit ou doit suivre le vent.

Il paroît par ces exemples familiers, que *selon* exprime quelque chose de plus fort, de plus déterminé, de plus positif, de plus absolu que *sui- vant*. Aussi désigne-t-il mieux une autorité, une règle à laquelle il faut obéir, se conformer; tandis que *sui vant* laisse plus de liberté & d'incertitude. Il s'en faut donc bien que *sui vant* marque la nécessité indispensable, & *selon* une simple convenance.

Le Chrétien qui se conduit *selon* les maximes de l'Evangile, y obéit: le Chrétien qui se conduit *sui vant* ces maximes, les suit. J'agis *selon* vos ordres, quand je les exécute; j'agis *sui vant* vos ordres, quand je les suis. A proprement parler, je suis un conseil, & j'obéis à un ordre.

Sui vant Dieu n'a certainement pas la même force que *selon Dieu*. *Selon Dieu* marque la volonté, l'ordre, le jugement absolu de Dieu: *sui- vant Dieu* ne désigneroit, en quelque sorte, qu'une simple pensée, qu'une voie tracée par Dieu même. Vous jugez *selon* la Loi, quand la Loi est formelle; vous jugez *sui vant* la Loi, quand vous en suivez l'esprit ou la lettre: *selon* moi est bien plus affirmatif que *sui vant* moi.

Ainsi je dis plutôt *selon* Bossuet, *selon* Pascal, *selon* l'Académie, lorsque j'adopte les pensées des Auteurs, lorsque je m'appuie de leur autorité. Je dirai plutôt *sui vant* Ménage, *sui vant* l'Abbé Girard, *sui vant* quelques Grammairiens, quand je ne prends point de parti, ou quand je prends un

3 SYNONYMES FRANÇOIS:

au contraire. J'ai observé que *selon* équivalent à *parce que*, *comme*; & que *suivant* signifie *en suivant* ou *si l'on suit*.

Chacun sera récompensé *selon* ses mérites, ou en proportion, en raison, dans la mesure de ses mérites. Chacun sera récompensé *suivant* ses mérites, en conséquence de ses mérites; par une suite de ses mérites, de la manière convenable à ses mérites.

Je me détermine *selon* ma volonté, parce que telle est ma volonté. J'opine *suivant* votre avis, parce que mon esprit juge convenable de l'embrasser.

Nous mourrons tous, *selon* la loi de la Nature; c'est une nécessité inévitable. Un jeune homme doit survivre à un vieillard, *suivant* le cours ordinaire de la Nature, si elle suit son cours ordinaire.

On vit moralement, *selon* la règle, ou *suivant* les exemples.

J'agis *selon* les occurrences, *selon* qu'elles l'exigent, le permettent, l'ordonnent. J'agis *suivant* les occurrences, *suivant* qu'elles me fournissent des raisons, des motifs, des moyens propres à m'engager.

Vous vous comportez *selon* votre devoir, il vous oblige. Vous vous en détournez *suivant* les exemples d'autrui, ils vous engagent.

On disoit autrefois : *Selon que* je vous connois honnête homme, vous ne manquerez pas, je crois, à la parole que vous m'avez donnée. On n'auroit pas dit, *suivant* que vous êtes honnête homme, pour dire *comme* je vous connois honnête homme, *parce que*, *attendu que*, *par la raison que* je vous connois tel, je crois, &c.

○ Ces distinctions paroîtront d'autant plus vraisemblables qu'elles aident à expliquer comment il arrive que ces termes se confondent sans cesse. Par exemple, quand on dit *selon* ou *suivant* vos ordres, vos instructions, vos desseins, c'est toujours dire qu'on se conforme à votre vœu, à vos principes, à votre volonté, mais d'une manière plus ou moins forte : c'est toujours l'idée de penser ou d'agir après, d'après quelqu'un ; & celui qui suit semble se laisser mener ou conduire.

○ Il est sensible enfin que l'harmonie décide souvent du choix des mots, sur-tout quand il s'agit d'exprimer l'idée capitale. On ne dira pas *selon Longin*, *selon l'opinion de Platon*. On ne dira pas *suivant le Divan*, *suivant le Vedam*.

Sembler, Paroître.

Sembler signifie *paroître* d'une telle manière. Une chose *paroît* dès qu'elle se montre : mais un objet *semble* beau, lorsqu'il *paroît* l'être. *Paroître* n'est synonyme de *sembler*, que quand il marque l'apparence d'être tel. De *pa*, *par*, *po*, *por*, en face, en avant, sous les yeux, vient le mot *paroître*, être en face, en avant, en vue, devant, devant les yeux. De *sem*, *sim*, signe, vint le latin *similis*, semblable, qui a les mêmes traits, qui présente les mêmes formes ; & c'est l'idée de *sembler*.

Un objet *semble* & *paroît* beau, bon, agréable. Il *semble* tel par des traits ou des formes de beau-

té, de bonté, d'agrément : il *paroît* tel par des apparences, les dehors de l'agrément, de la bonté, de la beauté. La chose vous *semble* telle par la comparaison que vous en faites avec le modèle, le type, l'idée que vous avez du beau, du bon, de l'agréable : elle vous *paroît* telle à l'aspect, selon qu'elle vous affecte, par le genre d'impression qu'elle fait sur vous. Ce qui vous *semble* bon, ressemble à ce qui est bon : ce qui vous *paroît* bon, a l'air de l'être. La *ressemblance* a rapport à la différence ; l'*apparence*, à la réalité. Ce qui vous *semble*, pourroit bien n'être pas tel que vous le croyez : ce qui vous *paroît*, pourroit bien ne pas être en effet ce que vous croyez.

Un Ouvrage vous *semble* bien fait, lorsqu'après quelque examen, vous le trouvez conforme aux règles de l'Art : il vous *paroissoit* bien fait, lorsque vous n'y aviez encore jetté qu'un coup d'œil. Vous fugez de l'Ouvrage qui vous *paroissoit* tel, sur les apparences & superficiellement : vous en jugez ensuite pour qu'il vous *semble* tel, par des traits de comparaison & avec quelques réflexions.

Si l'objet qui vous *semble* tel ne l'est pas, vous l'avez mal vu, vous l'avez mal jugé, vous vous êtes trompé. Si l'objet qui vous *paroissoit* tel ne l'est pas, vous ne l'aviez pas assez considéré, vous ne l'aviez point approfondi, les apparences vous ont trompé.

Nous avons un penchant presque invincible à croire que les choses sont telles qu'elles nous *paroissent* être d'abord ; & avec cette préoccupation, il arrive assez naturellement qu'elles nous *semblent* être telles que nous desirons qu'elles soient. L'esprit est prompt, & la chair faible.

Il faut encore sçavoir gré à ceux qui , n'étant pas honnêtes gens , veulent le *paroître* : ils *semblent* avoir de la pudeur , & le respect humain les retient.

Chose étrange ! il y a des hommes qui veulent *paroître* encore plus corrompus qu'ils ne le sont en effet : ils *semblent* craindre que le Public ne doute de leurs forces ou physiques ou morales ; mais s'il en doute , ils ne lui en imposent pas.

On a dit qu'à la Cour , ce qui *paroît* n'est jamais la réalité : il *semble* qu'alors il n'y auroit qu'à croire le contraire de ce qu'on voit. Mais la faryte est toujours ouïrée.

Nous disons qu'un homme veut *paroître* & non *sembler* juste , bienfaisant , généreux ; parce qu'il ne tient qu'à lui de se revêtir des apparences de la vertu , & qu'il ne dépend pas de lui que les autres croient à ces apparences. Il *paroitroit* à nos beaux discours & même à quelques petits établissemens respectables , que notre siècle est un siècle de bienfaisance : mais il me *semble* que personne ne le croit.

On dit impersonnellement , il *paroit* , il me *paroit* , il *semble* , il me *semble*. La différence est toujours la même. Il me *paroit* ne désigne que les impressions faites par les apparences ou de simples conjectures tirées de ces dehors spécieux : il me *semble* annonce plus de persuasion , & des jugemens fondés sur quelques motifs qui ont au moins une apparence de raison.

La modestie , la circonspection disent il *paroit* , il me *paroit*. La politesse dit , il *semble* , il me *semble* , & la raison le diroit bien plus souvent encore.

Il *paroit* assez naturel de ne se méfier d'abord de personne : il *semble* ensuite assez raisonnable de

ils deviennent les vôtres : vous souffriez avec un malheureux, vous êtes malheureux avec lui : vous aimez, votre amour sera délicat, doux, empressé, prévenant, pur, désintéressé & même magnanime : vous étiez ami des hommes, vous êtes l'ami de l'humanité.

Et quel charme la *tendresse* répand sur toutes les actions qu'inspirent la *sensibilité* & les autres vertus de ce genre ! La *sensibilité* soulage celui qui souffre ; la *tendresse* fait plus, elle le console. L'homme *sensible* porte & administre des secours : l'homme *tendre* porte & administre ces secours, avec ce regard *tendre*, cette voix *tendre*, ces pleurs *tendres* qui pénètrent jusqu'au fond du cœur & le rappellent à la joie. L'homme *sensible* fait des sacrifices : l'homme *tendre* semble jouir de ceux qu'il fait, & recevoir lorsqu'il donne.

Demandera-t-on encore si le Ciel nous fait un mauvais présent en nous donnant un cœur *sensible* ? Eh ! les peines mêmes de la *sensibilité* sont pleines de douceurs ! Aimeroit-on mieux être frappé de cette paralysie de l'ame, qu'on appelle *insensibilité*, & qui fait de l'homme un cadavre ambulante ? Se plaindra-t-on encore d'être né *tendre* ? Ah ! que, dans la souffrance, on rappelle à son cœur les délicieuses jouissances de la *tendresse*, ces douceurs dont le souvenir seul est une des plus délicieuses jouissances. Aimeroit-on donc mieux être dur & se faire haïr des hommes, que de s'exposer à devenir leur victime ?

Faut-il le dire ? il y a une *sensibilité* lâche & stérile, qui, pour peu qu'elle soit ébranlée, vous fait fuir le malheureux pour en aller perdre l'idée dans des distractions agréables : foiblesse des organes & de l'ame, à laquelle je voudrais un autre nom.

Il y a aussi une *tendresse* molle & funeste, qui ne sait que céder, complaire, & nous livrer à la discrétion ou plutôt aux vices des autres : passion aveugle & servile qui fait votre malheur & fera la perte des vôtres.

C'est un malheur que d'être trop *sensible*. Il n'y a plus de peine qui soit légère, il n'y a presque plus de plaisir pur : on voit le mal où il n'est pas, & on le sent : le mal réel, on se l'exagère : on s'inquiète de celui qu'on peut prévoir : ce qu'on craint, empêche de jouir de ce qu'on sent : ce défaut nous rend même difficiles & injustes envers les autres. A parler en général, le beau défaut que d'être trop *tendre* ! Avec cela nous fermerons volontiers les yeux sur les défauts des autres. Indulgens pour eux, nous serons attentifs sur nous-mêmes, & nous travaillerons sévèrement à nous corriger de ce qui les blesse en nous. Si nous ne songeons pas assez à nous pour nous occuper uniquement de nos amis, je veux dire de tous ceux que nous pouvons servir, nous ne nous offenserons pas légèrement ; nous pardonnerons avec joie : tout le tort que nous aurons tournera au profit des autres.

Sentiment, Avis, Opinion.

- » Il y a, dit l'Abbé Girard, un sens général
- » qui rend ces mots synonymes, lorsqu'il est
- » question de conseiller ou de juger : mais le premier a plus de rapport à la délibération, on dit
- » son *sentiment* ; le second en a d'avantage à la
- » décision, on donne son *avis* ; le troisieme en a un

» particulier à la formalité de judicature, on va
 » aux *opinions*.

» Le *sentiment* emporte toujours une idée de
 » sincérité, c'est-à-dire, une conformité avec ce
 » qu'on croit intérieurement. L'*avis* ne suppose
 » pas toujours rigoureusement cette sincérité, il
 » n'est précisément qu'un témoignage en faveur
 » d'un parti. L'*opinion* renferme l'idée d'un suf-
 » frage donné en concours de pluralité de voix.

» Il peut y avoir des occasions où un Juge soit
 » obligé de donner son *avis* contre son *sentiment*,
 » & de se conformer aux *opinions* de la Comp-
 » gnie «.

Il me semble que, dans le genre délibératif & judiciaire, le *sentiment* est l'*opinion* que vous avez prise, ou le jugement que vous portez en vous-même sur les choses mises en délibération; l'*avis*, la suite que vous donnez à ce *sentiment* ou la conséquence que vous en tirez, sur le parti qu'il faut prendre ou la décision qu'il faut rendre touchant l'objet de la délibération; & l'*opinion*, la voix ou le vœu définitif que vous donnez pour la décision de l'affaire.

Vous exposez votre *sentiment* & vos motifs; cette exposition vous mène à une conclusion, à un *avis*; & vous *opinez* pour la décision ou le jugement.

Je n'entends pas ce que l'Auteur veut dire à l'égard de la sincérité du *sentiment* & de l'*avis*. Certes mon *sentiment* intérieur est sincère: mais si je voulois avoir un *avis* contraire à ce *sentiment*, il faudroit bien que j'affectasse un *sentiment* contraire, sous peine de les mettre manifestement en contradiction l'un avec l'autre. Je ne comprends pas davantage comment un Juge peut donner un

avis contre son *sentiment*, quoiqu'obligé de se conformer à l'*opinion* définitive de sa Compagnie. Sans doute un particulier peut & doit même souvent soumettre son *sentiment*, son *avis* à celui des autres : un Juge est en effet naturellement soumis au *sentiment*, à l'*avis* du plus grand nombre. Mais, comme Juge, & dans la discussion des droits & des intérêts des citoyens, il faut que sa conscience conforme toujours son *avis* à son *sentiment* qu'il ne doit jamais trahir ; & si sa conscience étoit contraire à la Loi elle-même, il ne pourroit *opiner* ni contre la Loi, ni contre sa conscience, il s'abstiendrait de juger ; parce qu'il ne peut juger que selon la Loi, & qu'il ne doit pas juger contre sa conscience.

Cette application des termes relative à l'ordre judiciaire, nous laisse à désirer leur différence générale. L'Abbé Girard recherche cette différence, dans un autre article, à l'égard du *sentiment* & de l'*opinion*, en y joignant la *pensée* au lieu de l'*avis*.

Sentiment, *opinion*, *pensée*, sont, dit-il, » tous » les trois d'usage, lorsqu'il ne s'agit que de l'énonciation de ses idées : en ce sens, le *sentiment* est plus certain ; c'est une croyance qu'on a par des raisons solides ou apparentes : l'*opinion* est plus douteuse ; c'est un jugement qu'on fait avec quelque fondement : la *pensée* est moins fixe & moins assurée ; elle tient de la conjecture.

» On dit rejeter & soutenir un *sentiment* ; attaquer & défendre une *opinion* ; désapprouver & justifier une *pensée*.

» Le mot de *sentiment* est plus propre en fait de goût ; c'est un *sentiment* général qu'Homère est un excellent Poëte. Le mot *opinion* convient

» mieux en fait de science ; l'*opinion* commune
 » est que le soleil est au centre du Monde. Le mot
 » de *pensée* se dit plus particulièrement lorsqu'il
 » s'agit de juger des événemens, des choses, des
 » actions des hommes ; la *pensée* de quelques poli-
 » tiques est que le Moscovite trouveroit mieux
 » ses avantages du côté de l'Asie que du côté de
 » l'Europe.

» Les *sentimens* sont un peu soumis à l'influence
 » du cœur ; il n'est pas rare de les voir se confor-
 » mer à ceux des personnes qu'on aime. Les *opi-*
 » *nions* doivent beaucoup à la prévention ; il est
 » ordinaire aux écoliers de tenir celles de leurs
 » maîtres. Les *pensées* tiennent assez de l'imagina-
 » tion ; on en a souvent de chimériques «.

L'Auteur a mieux senti la force des termes, qu'il n'en a expliqué la valeur. Avec le sens primitif & essentiel des mots, les idées seront faciles à justifier ou à rectifier. Je m'arrête à ceux que j'ai annoncés. *Pensée*, dans le sens d'*opinion* ou de *sentiment*, dit quelque chose de simple, de léger, de superficiel, qui n'a point été assez réfléchi, assez mûri, assez raisonné ; qui n'est que hasardé comme une première idée, une inspiration subite, ou une pure imagination ; qui n'est, pour ainsi dire, qu'en esquisse ou en ébauche, comme on le dit dans les Arts.

J'ai déjà observé que *syn*, *zem*, *sen* signifient sentir, penser, tête, &c. L'esprit a son *sentiment* comme le cœur ; & il y tient comme le cœur au sien : c'est ce que les Latins appelloient *sententia*, ce qui forme le sens particulier, la raison propre, l'*opinion* prise, la doctrine adoptive & ferme de chacun, la manière propre de penser.

Avis tient à la racine *vis*, d'où les mots *visage*, *vision*, *vue*, &c. L'*avis* est proprement notre manière de voir & de viser à un but : il suppose la considération, l'examen, la réflexion ; & il en est le résultat. Il porte l'instruction, & dirige les vûes & les moyens. Ainsi *aviser* signifie donner un *avis* ou une instruction : on *avise* aux moyens, à ce qu'on doit faire. Un homme *avisé* est éclairé, circonspect, prudent. L'*avis* nous enseigne donc ce qu'il convient de faire.

Opinion, latin *opinio*, est formé de la préposition *ob*, devant, au devant ; & de *pen*, *pens*, penser, peser les choses. L'*opinion* est une pensée, une idée qui plaît à l'esprit ; au devant de laquelle l'esprit va ; qui, dans la balance, lui paroît avoir plus de poids ; mais que l'esprit n'adopte pas sans crainte & avec un plein acquiescement. La certitude, dit Cicéron (*In Pison.*), appartient à la science, l'incertitude à l'*opinion*. Le sage, dit il encore (*Academ. 4*), n'a point d'*opinion*, car il n'adopte pas une chose incertaine ou inconnue. Si l'acquiescement de l'esprit à une vérité qu'on lui propose, est accompagné de doute, c'est ce qu'on appelle *opinion*, dit la Logique de Port-Royal.

Le *sentiment* est donc une croyance dont l'esprit est profondément pénétré ; la persuasion l'inspire & le maintient. L'*avis* est un jugement sur ce qu'il convient de faire ; la prudence le suggere & le dicte. L'*opinion* est une pensée ou une connoissance douteuse qu'on adopte comme par provision : la vraisemblance nous la fait agréer & soutenir jusqu'à de nouvelles lumières.

Le *sentiment* n'est pas en lui-même certain : mais chacun regarde son *sentiment* comme certain ;

ou y croit fermement. L'*avis* n'est pas toujours sage ; mais celui qui le donne de bonne foi , le croit tel ; c'est ce qu'il trouve de plus convenable & de plus praticable. L'*opinion* n'est jamais que probable ; mais on s'y attache insensiblement ; & il faut bien souvent se déterminer par des raisons plausibles.

Le *sentiment* n'est pas toujours fondé , comme on le dit , sur des raisons solides ou apparentes : il y a beaucoup de *sentimens* inspirés , les uns par ce sens naturel qui devroit être commun à tous les hommes , les autres par ce sens moral que nous appellons la conscience , ou par ce sens intellectuel que nous assimilons au goût , &c. ; & le peuple , si ferme dans ses *sentimens* , n'en a guère que par l'éducation , par imitation , par insinuation. L'*avis* dépend de la réflexion , de nos lumières , de notre expérience , de notre manière de voir : aussi les *avis* sont-ils bien souvent partagés , & il faut tout entendre avant que de résoudre ; car un *foi* quelquefois ouvre un *avis* important. L'*opinion* doit souvent beaucoup à la prévention , j'en conviens ; mais elle doit bien davantage à l'intérêt secret que nous avons de nous attacher à l'une ou à l'autre : on a fort bien dit que les *opinions* s'introduisent souvent comme les coutumes , par la seule raison de l'exemple ; que la plupart des gens , quand ils ont besoin d'une *opinion* , l'empruntent ; que la plupart de nos *opinions* sont celles qu'on nous a données , &c. : mais il est certain qu'en général de deux *opinions* probables , la plus probable est celle qui nous accommode le mieux.

Les *sentimens* de l'esprit se joignent avec les *sentimens* du cœur pour former nos principes ou nos règles particulières à l'égard de notre manière

propre de penser & d'agir. L'*avis* revient à un conseil à suivre dans certains cas ; avec la différence que le conseil se donne proprement à ceux qui nous le demandent ou qui sont sous notre direction , & qu'il paroît plus engageant dans sa forme que l'*avis*. L'*opinion* n'est , dans le fond , qu'une sorte de présomption & de conjecture , à laquelle nous donnons un peu de créance ou de crédit.

Nous disons les *sentimens* des peuples sur la Religion & sur une révélation reconnue de toutes les Nations civilisées , les *sentimens* de Socrate & de Confucius sur la morale , les *sentimens* de Platon & d'Aristote sur la République , les *sentimens* de Copernic & de Galilée sur le système du Monde : nous disons *sentiment* , à l'égard de tout ce qui fait objet de croyance , point de science , règle de conduite. Nous disons *avis* au peuple sur ses premiers besoins , *avis* au Public sur ses intérêts , *avis* au Gouvernement sur les abus , *avis* aux gens de Lettres sur le rôle qu'ils jouent dans le monde : nous disons *avis* , lorsqu'il s'agit d'instruction , de délibération , de réformation. Nous disons l'*opinion* trop dure de S. Augustin sur le sort des enfans morts sans baptême , l'*opinion* de S. Thomas sur l'éternité du monde , l'*opinion* de quelques Cosmographes sur l'existence d'un quatrième continent , l'*opinion* de quelques Physiciens sur la transformation de l'eau en terre ou sur sa transformation en air : nous disons *opinion* de ce qui ne tend qu'à découvrir la vérité & ne forme qu'un sujet de contestation.

Un grand Roi , Artaxerxes , cité sous le nom d'Ardaschir dans la Bibliothèque orientale de d'Her-

belot, étoit dans le *sentiment* que l'autorité du Prince devoit être soutenue par une force militaire, & que cette force ne pouvoit se soutenir que par des impôts : mais que tous les impôts retomboient sur l'Agriculture, & que l'Agriculture ne scauroit fleurir qu'avec la modération & la justice. Un sage Conseiller étoit d'*avis* que pour extirper la mendicité, il n'y avoit d'autre moyen que de détruire les causes de la misere qui obligeroit toujours ceux dont elles ravissent le pain à en demander. Les Etats de Languedoc, assemblés en 1704, parloient en propres termes du produit net à considérer dans la mesure des impôts, non comme d'une *opinion* nouvelle qui pouvoit craindre la raillerie ; mais comme d'une vérité certaine & même évidente qui ne pouvoit souffrir la plus légère contradiction ; comme on le voit dans un Ouvrage fait par ordre du Gouvernement & imprimé au Louvre, sur les différentes impositions de l'Europe.

Depuis les Chinois qui, rapportant toutes les vertus à la piété filiale, disent, pour peindre le plus méchant des hommes, que *c'est un mauvais fils*, jusqu'aux Iroquois qui mangent leurs peres à demi-morts de vieillesse & incapables de soutenir les fatigues d'une vie errante & guerrière, tous les peuples de la terre n'ont qu'un *sentiment* sur le devoir d'honorer ceux dont on a reçu le jour & l'éducation. L'*avis* d'établir entre toutes les Nations la communication la plus libre, la plus sûre & la plus fraternelle pour assurer & accroître sans cesse la prospérité particulière d'un peuple par la prospérité générale, comme on assure & on accroit celle du citoyen par la prospérité publique, est le premier principe de la paix universelle & perpétuelle.

Leibnitz

Leibnitz dit , dans ses nouveaux Essais sur l'entendement humain , en traitant de l'autorité mal entendue : Aurant vaudroit-il se décider pour une *opinion* à croix ou pile , que de l'adopter , parce qu'elle est venue jusqu'à nous sous le passeport des siècles , & que la vénérable antiquité pensoit ainsi.

Je crois , mais sans le concevoir , qu'il est plus commun de trahir ses *sentimens* que d'en changer. Il y a des gens entêtés qui ne savent pas changer d'*avis* , & des gens irrésolus qui ne font qu'en changer. Il est beaucoup plus facile de faire changer quelqu'un d'*opinion* , que de lui faire avouer ce changement dans la dispute.

Souvent la même personne a des *sentimens* fort différens sur le même objet , suivant les différens rapports qu'il peut avoir avec ses intérêts , pour ou contre : aussi n'y a-t-il rien de plus commun que l'inconséquence. Telle autre est sans réserve , de l'*avis* de l'Avocat plaçant , qui , dans un moment , sera sans restriction , de l'*avis* de l'adverse Partie : tant il est bon de parler le dernier ! Telle autre accueillera de bonne foi deux *opinions* contradictoires , pourvu qu'on les lui présente sous des aspects & avec des termes différens : le crédit des mots est inconcevable.

Les *sentimens* du peuple ne sont guère que des préjugés chers & absolus qu'il reçoit aveuglément & dont il ne doute jamais ; car si jamais il raisonne , ce n'est qu'avec ses préjugés. Dans une assemblée nombreuse de personnes réunies pour délibérer , il y en a deux ou trois qui ont des *avis* particuliers ; deux ou trois autres discutent ces *avis* ; & la foule est , non d'un tel *avis* , mais de l'*avis* d'un tel , sans plus. Il y a beaucoup de gens qui ont la mé-

moire pleine & l'esprit vuide d'*opinions* ; aussi pensent-ils tout ce qu'ils veulent ou tout ce qu'on veut.

Servitude , Esclavage.

Il suffit d'ouvrir l'*Esprit des Loix* , pour se convaincre que ces mots sont ordinairement employés, l'un & l'autre , avec le même sens strict jusque dans le genre dogmatique. Nous tenons des Romains le mot *servitude* , & vraisemblablement des Peuples du nord , celui d'*esclavage* , sans que l'un ait fait négliger l'autre , & sans que ni l'un ni l'autre aient pris d'une manière marquée des nuances différentes. Cependant le mot *esclave* l'a emporté sur celui de *serf* , jusqu'à le réduire à la simple dénomination du paysan lié par le droit du plus fort à la terre , & assujetti à des corvées & autres charges envers le Seigneur. Il est assez singulier qu'en parlant même des Romains , nous n'appellions plus qu'*esclaves* ceux que les Romains n'appelloient pas autrement que *serfs* (*servi*).

L'affoiblissement de ce dernier mot a dû s'étendre sur celui de *servitude*. Celui-ci a dû perdre encore de sa force en s'étendant des personnes sur les biens. Les champs , les moissons , &c. , sont sujets à des *servitudes* ; l'*esclavage* n'est que pour les personnes.

Il est certain que l'*esclavage* se présente sous un aspect plus sévère , plus dur , plus effrayant , plus dogmatique que la *servitude*. On traite plutôt de l'*esclavage* politique & civil , que de la

servitude politique & civile ; & il le faut bien , puisque ce genre de tyrannie fait des *esclaves* & non des *serfs*.

Ainsi la *servitude* impose un joug ; & l'*esclavage* , un joug de fer. Si la *servitude* opprime la liberté , l'*esclavage* la détruit. Dans la *servitude* , on n'est point à soi : dans l'*esclavage* , on est tout à autrui. La *servitude* vous ravale au dessous de la condition humaine ; l'*esclavage* , jusqu'à la condition des animaux domestiques. La *servitude* abat ; l'*esclavage* abrutit. En un mot , l'*esclavage* est la plus dure des *servitudes*.

On définit l'*esclavage* rigoureux , l'établissement d'un droit qui rend un homme tellement propre à un autre , que celui-ci est le maître absolu de la vie & des biens de celui-là. A la vérité , l'on a dit aussi que la *servitude* peut être comptée entre les genres de mort , puisque ceux à qui l'on imposoit ce joug cessoient de vivre pour eux , & ne respiroient que pour un autre. Mais cette *servitude* est précisément l'*esclavage* : or il peut y avoir une *servitude* assez douce , tandis que l'*esclavage* , même modifié , est toujours très-dur. On dira que la domesticité est une sorte de *servitude* : il n'y aura que des gens à *esclaves* ou à paradoxes , qui puissent comparer cet état à l'*esclavage*.

La première chose qu'on apprenoit à dire aux enfans de Sparte , c'est : Je ne ferai point *esclave*. Cependant la police de cette ville tenoit les citoyens dans une grande *servitude* , à l'égard des repas , des vêtemens , des exercices , &c.

Dans un sens moral & relâché , nous appelons *servitude* un assujettissement pénible & continu :

porté à un certain excès, cet assujettissement seroit un *esclavage*.

La domination est une vraie *servitude* : sans la facilité de secouer un peu le joug, ce seroit un *esclavage*.

Je brusque mon sujet, dans la crainte qu'il ne m'entraîne. Le cœur plein de la chose, j'oublierois que je ne dois traiter ici que des mots.

Traisons des mots. *Serf* signifie littéralement homme attaché, lié, enchaîné : sa racine est *ser*, serrer, ceindre, lier tout autour : la lettre *S* désigne toute idée de ceinture ; & sa forme est celle d'une ceinture dans les Langues orientales. Les Latins firent du mot *ser*, ceux de *servus*, *servire*, *servitus*, *serf* ou *serviteur*, *servir*, *servitude*. Nous avons adouci ou affoibli comme les Latins le verbe *servir* & autres dérivés. Ce verbe marque spécialement l'office, la fonction, le travail, le *service* fait à l'avantage d'autrui. Ainsi la *servitude* indique particulièrement l'état ou la condition de celui qui est lié ou attaché pour en *servir* un autre, travailler pour lui, vivre à son profit. Le mot *esclave* signifie qui n'est pas libre, ou qui est dans les fers. *Sleu*, *s-leud*, non-libre, non-leude, ou *sans* liberté, est des Langues du nord ; on en aura fait *slave* & ensuite *esclave*. Dans le midi, on a dite *sclos* pour *esclave* ; & alors celui-ci signifieroit *clos*, enfermé ; de la racine *clo* commune aux Grecs, aux Latins, &c. Ainsi l'*esclavage* est en tout sens le contraire de la *liberté*. Ce mot désigne proprement l'état malheureux de l'homme dépouillé de ses droits sacrés ; & l'autre la condition servile de l'homme sacrifié aux intérêts d'autrui.

On a dit que le nom de *slave*, *esclave*, venoit

de celui des *Slaves* ou *Eſclavons*, qui furent réduits en *ſervitude* par des peuples Allemands. On a dit auſſi que celui de *ſervus*, *ſerf*, avoit été tiré du nom des Serbes, *Serbi*. Eſt-ce que ces peuples qui faiſoient des peuples *eſclaves* ou *ſerfs*, n'avoient pas déjà des *eſclaves* ou des *ſerfs* ? Et ces malheureux n'avoient-ils point de nom, pour qu'on fût réduit à leur donner celui de quelque peuple ſubjugué ?

☉ Malherbe tenta de mettre en crédit le mot d'*eſclavitude*, qui auroit mieux répondu à celui de *ſervitude* : la Langue avoit le mot *ſervage*, qui répondoit bien à celui d'*eſclavage*. Par un caprice ſingulier, *eſclavitude* a été reſſerté, & l'on a retenu *eſclavage* ; tandis qu'on a négligé *ſervage*, en conſervant *ſervitude*. J'ai dit que la terminaiſon *itude* marquoit l'état habituel, la condition permanente, la continuité ; & que la terminaiſon *age* indiquoit un genre d'actions, de relations, de deſtinations ou de fonctions. Ainſi les mots de la même terminaiſon auroient eu leur idée diſtincte : d'ailleurs les uns auroient pu être pris dans un ſens moral, tandis que le ſens propre auroit été le partage des autres ; ce qui rend une Langue tout à la fois & plus philoſophique & plus agréable. Les Poètes aimoient beaucoup le mot de *ſervage*, pour exprimer un attachement volontaire, tendre & ſoumis : c'étoit un mot charmant dont M. Marmontel a bien fait ſentir le prix ; & ce mot eſt très-bon, puisſque l'idée d'*attachement* eſt ſon idée naturelle, & qu'il exprime ſi bien le ſens adouci de *ſervir*, *ſervice*, *ſerviteur*. Mais pourquoi le regretter vainement ? Il n'y a qu'à l'employer ; il n'y a qu'à l'employer plus ſouvent dans la Poéſie légère.

(car il n'en est pas entièrement banni), on est très-sûr de n'en pas être blâmé. Il est bien singulier & bien ordinaire que ce que tout le monde desire, personne ne l'ose.

Signalé, Insigne.

CE qui a ou porte des *signes*, des traits qui le font remarquer, reconnoître, distinguer. *Signalé*, participe du verbe *signaler*, désigne proprement, en cette qualité, que la chose est devenue ou faite telle. *Insigne*, simple adjectif, indique proprement ce que la chose est en elle-même, par la préposition *in*, en, & par la terminaison *is* (qui est) du latin *insignis*. La chose *signalée* est marquée & remarquée ; la chose *insigne* est marquante & remarquable. On est *signalé* par des traits particuliers, & *insigne* par des qualités peu communes.

Votre pitié est *signalée* par des actions, par des œuvres d'éclat : elle est *insigne* par sa hauteur, par sa singulière éminence. Vous êtes *signalé* par ces actions, & *insigne* par cette éminence de vertu : du moins les Latins employoient ainsi le mot *insignis* : *Insignem pietate virum*, dit Virgile.

Plusieurs exploits *signalés* annoncent une *insigne* valeur, comme plusieurs crimes *signalés* annoncent un *insigne* scélérat. Ce qui est *insigne*, est fait pour être *signalé*.

On dit une faveur *insigne* ou *signalée*, un *insigne* ou *signalé* fripon, un bonheur ou un malheur *insigne* ou *signalé*, &c. *Signalé* marque

l'éclat, le bruit, l'effet que produit la chose : *insigne* n'exprime que la qualité, le mérite, le prix de la chose. Ce qui frappe, est *signalé* ; ce qui excelle, est *insigne*. Nous en revenons toujours aux idées premières des mots. Ainsi un *insigne* fripon, un très-grand fripon, n'est un fripon *signalé* qu'autant qu'il a donné des preuves éclatantes de friponnerie. On sent combien un bonheur est *insigne*, on voit combien il est *signalé* : le bonheur *insigne* est une grande faveur inespérée de la fortune ; & un bonheur *signalé* porte les traits les plus forts & les plus manifestes de cette extrême faveur. Une grace *insigne* n'est *signalée* qu'autant que tout le prix en est manifesté.

Aussi une vertu obscure peut-elle être *insigne* ; mais elle n'est pas *signalée*. On dit une calomnie *insigne* & non *signalée* : car si une calomnie présenteroit ouvertement tous les caractères de fausseté & de méchanceté qu'elle renferme, elle ne seroit plus que grossière & ridicule ; & l'on ne diroit pas qu'elle est *signalée*.

On dit un *insigne* fripon, un *insigne* coquin ; on ne dira guère un *insigne* Héros, un *insigne* Orateur : mais l'Orateur & le Héros sont *signalés* comme le coquin & le fripon. Pourquoi cette différence ? parce qu'un coquin & un fripon peuvent l'être sans être connus ; mais que vous ne pouvez savoir & dire que quelqu'un est un Héros ou un Orateur *insigne*, qu'autant qu'il s'est *signalé* par ses actions ou par ses discours ; & dès-lors vous direz plutôt *signalé* qu'*insigne*. Mais dans tout autre cas, je ne vois aucune raison de ne pas appliquer *insigne* comme *signalé* aux personnes en bien tout comme en mal. Les Latins n'en faisoient

aucune difficulté ; & ils disoient également un homme *insigne* par sa race ou par la corruption. Cicéron parle d'une sorte de gens moins *insignes* par leur naissance que *signalés* (*nobles*) par leurs vices. On ne pourroit pas dire *signalé* comme *insigne* par sa naissance , car un homme ne donne pas des signes de noblesse.

Une chose *signalée* est plus ou moins distinguée ; une chose *insigne* l'est toujours à un très-haut degré.

On remarquera sans doute que *signalé*, tiré immédiatement de *signal*, doit participer à l'idée de ce mot ; *insigne* n'exprime que l'idée d'un *signe* imprimé sur la chose. Or le *signe* est bien propre à faire remarquer & distinguer : mais le *signal* est précisément fait & donné pour avertir & annoncer. Tout confirme notre distinction.

Ces deux mots désignent toujours des choses très *remarquables* ou très-*distinguées* par leur éclat ou par leur excellence ; ils disent plus que ces deux derniers. Ils diffèrent essentiellement de *célèbre*, *fameux*, *renommé*, qui ne marquent que la réputation des choses ou le bruit qu'elles font. Ils ne valent pas *illustre*, qui ne se prend qu'en bonne part, & qui répand un grand *lustre* sur les choses.

Silencieux , Taciturne.

Les Latins ont les deux verbes *fleo* & *taceo*. Des Interprètes pensent que le premier se dit proprement de celui qui a cessé de parler, & le second de celui qui n'a pas même commencé de par-

ler : d'autres prétendent précisément le contraire. L'opinion des premiers est plus vraisemblable, puisque la voix *S* est le sifflement ou le signal qui ordonne le silence ; & le grec *αἴσιον* (d'où *taceo* par l'addition de l'article oriental *t*, *to*) signifie muet, immobile, qui ne se meut pas ; & *Σίαν* (*fileo*) ne pas parler, parler bas, être tranquille. La racine de *fileo* est l'oriental *schlah*, qui veut dire, dans le sens propre, être calme, tranquille : de là le *silence de la nuit*, le *silence des flots*, &c., qu'on a pris pour des expressions figurées, faute d'avoir connu le sens propre & primitif de *silence*. Le primitif *ac*, *ag*, qui signifie mouvoir, agir, exciter, est la racine de *taceo*, à moins qu'on ne dérive ce mot de *cio* ou *cio*, qui a le même sens, précédé de l'a négatif : quoi qu'il en soit, *tacitus* signifie proprement, qui ne fait pas le moindre mouvement ou le moindre bruit, qui ne remue pas même le bout des lèvres. Ainsi, sous quelque rapport que les mots *silencieux* & *taciturne* soient considérés, le premier dit beaucoup moins que le second : le *silencieux* est tranquille & en repos, il parle peu ; le *taciturne* est muet & sans mouvement, il ne parle pas. Les Latins désignoient le *silence* le plus profond par l'épithète de *taciturne*, *taciturna silentia*.

Le *silencieux* garde le silence : le *taciturne* garde un silence opiniâtre. Le premier ne parle pas, quand il pourroit parler : le second ne parle pas, même quand il devroit parler. Le *silencieux* n'aime point à discourir ; le *taciturne* y répugne. Vous peindrez celui-là, un doigt sur la bouche, comme on peignoit le Dieu du silence : vous représente-

riez celui-ci , la main sur la bouche , comme on représenteroit la *Taciturnité*.

On est *silencieux* & *taciturne* par caractère & par humeur , ou par accident & par occasion. L'homme naturellement *silencieux* l'est par timidité , ou par modestie , par prudence , par paresse , par stupidité : l'homme naturellement *taciturne* l'est par un tempérament mélancolique , par une humeur farouche ou du moins difficile , par une manière d'exister malheureuse ou du moins pénible. La préoccupation , la réflexion , la méditation vous rendent actuellement *silencieux* ; & la peine , le chagrin , la souffrance vous rendront *taciturne*. Aussi le *silencieux* n'a-t-il qu'un air sérieux ; mais le *taciturne* a l'air morne.

Si vous craignez que votre enfant ne soit *silencieux* , faites-le toujours parler. Si vous voulez qu'il devienne *taciturne* , ne le laissez jamais parler.

Les femmes seront *taciturnes* , s'il faut qu'elles soient *silencieuses*. Cependant le *silence* pare une femme , selon le proverbe grec employé par Sophocle ; mais la *taciturnité* terniroit la plus belle.

Le *silencieux* est maître de ses paroles : le *taciturne* n'est pas maître de ses rêveries. J'attends quelque chose du premier ; je n'attends rien du second. Je crois que celui-là écoute ; je vois que celui-ci n'entend pas.

Un cercle d'Anglois sera *taciturne* : un cercle de François ne sera pas long-temps *silencieux*. Il faut que l'Anglois rêve ; il faut que le François parle.

Il faudroit réveiller le *silencieux* : il vaudroit

peut-être mieux endormir le *taciturne*. Cependant on souffre plutôt le *taciturne* que le bavard qui vous rend au moins *silencieux*.

Le bavard confondu devient *silencieux* ; mais son silence est le signal de sa retraite. Le coupable confondu devient *taciturne* ; & sa *taciturnité* fait l'aveu de son crime.

Il y a des gens que je rencontre quelquefois & qui ne m'ont jamais ouï proférer une parole : ils parlent tant, ils crient si fort, ils sont si sûrs d'avoir raison, que j'en suis comme sourd & muet. S'ils m'obligent à être fort *silencieux*, je ne crois pas qu'ils me prennent pour *taciturne* ; car j'ai l'air de les écouter & même quelquefois d'admirer : en effet j'admire leur poitrine & leur ton de maître.

J'ai quelque intérêt à demander de l'indulgence pour des personnes qui, toujours souffrantes, sont quelquefois *silencieuses*, mais sans être absolument *taciturnes*.

L'habitude de la retraite rend *silencieux* : les Sauvages parlent peu. La bonne compagnie elle-même, si l'on n'en sortoit pas, rendroit *taciturne* : on a besoin d'être seul & tranquille.

Ne pressez pas cet homme *silencieux* qui ne veut point rompre le *silence*, & qui n'a peut-être rien de bon à dire ou rien d'agréable à vous dire. Laissez en paix ce *taciturne* qui fait beaucoup, comme dit la Bruyère, s'il sort quelquefois de sa *taciturnité* pour contredire, & s'il daigne un jour avoir de l'esprit.

L'observateur est nécessairement *silencieux* ; s'il parle, c'est pour observer. Le mélancolique est naturellement *taciturne* ; s'il parle, c'est avec humeur & de ses peines.

Sénequedit, *parlez peu avec les autres & beaucoup avec vous-même*. Le *silencieux* remplit ce précepte ; le *taciturne* l'outré.

Il y a des gens *silencieux* avec un air de mystère ; ils voudroient faire croire qu'ils ont quelque chose à dire. Il y a des gens qui veulent contrefaire la grande affliction ; ils feroient bien mieux de se borner à un air sombre & *taciturne*, plutôt que de jeter de grands cris & de grands bras.

Vous concevez à merveille comment on est *silencieux* à la Cour, & comment on en revient *taciturne*.

Si votre peuple devient *silencieux*, craignez : s'il devient *taciturne*, tremblez.

☉ Nous n'avons point de substantif pour désigner la qualité de *silencieux* ; car la *taciturnité* n'exprime que la qualité de *taciturne*. Ainsi, lorsqu'on a présenté, dans un grand Dictionnaire, la *taciturnité* comme une qualité louable, on a mal-à-propos pris cette qualité pour celle du *silencieux*. On dit que Guillaume I, Prince d'Orange, fut appelé par les Espagnols le *Taciturne*, parce qu'il étoit secret & profond. Les mots qui se présentent avec un sens défavorable, ont besoin de modifications & d'accessoires pour être employés en bonne part. Nous n'avons, pour exprimer l'action de garder le *silence*, que le verbe *taire* ; & ce défaut doit naturellement occasionner la confusion des deux familles.



Similitude , Comparaison.

RAPPROCHEMENT de deux objets différens , mais analogues à quelques égards , propre à éclaircir le sujet ou à orner le discours par les rapports que les objets ont entre eux.

A la rigueur , la *similitude* existe dans les choses , & la *comparaison* se fait par la pensée. La ressemblance très-sensible constitue la *similitude* , & le rapprochement des traits de ressemblance forme la *comparaison*. Mais le premier de ces mots sert à désigner , comme le second , une figure de style ou de pensée.

Comparaison annonce des rapports plus stricts & plus nécessaires entre les objets *comparés* , que *similitude* n'en suppose entre les objets *assimilés*. Les Philosophes argumentent à *simili* & à *pari* : le premier de ces argumens ne conclut qu'à la vraisemblance ; le second conclut à la réalité. Cette observation ne tend qu'à faire sentir la valeur des termes.

Il y a , dit Cicéron dans ses *Topiques* , une *similitude* qui consiste dans un rapprochement de rapports entre divers objets , pour en tirer une induction ; & il y en a une autre qui consiste dans la *comparaison* d'une chose avec une autre , ou de deux choses *pareilles*.

La *similitude* n'exige , selon la valeur du mot , que de la *ressemblance* entre les objets : la *comparaison* établit , par la même raison , une sorte de *parité* entre eux. Il ne faut à la *similitude* que des apparences semblables qu'elle rapproche : il faudroit à la *comparaison* rigoureuse , des qualités

presque égales qu'elle balancerait. La *similitude* ; purement pittoresque , se borne à l'exposition des traits communs aux choses : la *comparaison* , plus philosophique , considère le plus ou le moins ou les degrés de la chose mise à côté d'une autre. La *similitude* ne fait qu'éclairer un objet par la lumière tirée d'un autre objet connu : la *comparaison* le fera mieux apprécier par son affinité avec un objet d'un mérite reconnu. Des objets *assimilés* l'un à l'autre ne sont pourtant pas réellement *comparables* ou capables d'être mis au *pair* , en *comparaison* , en *parallèle*. On *assimile* plutôt des objets étrangers l'un à l'autre ; on compare plutôt des objets du même genre ou de la même qualité. La *similitude* semble tomber particulièrement sur ces objets que l'on *compare* , *sans comparaison* , tant il y a d'ailleurs de différence entre eux.

Vous *assimilerez* sous certains rapports un homme à un animal : vous *comparerez* un Héros à un autre , selon le degré de leur valeur & le mérite de leurs exploits. Si je dis qu'*Achille est semblable à un lion* , c'est une *similitude* ; je désigne seulement l'espece de courage & de furie qu'il fait éclater : si je dis qu'il est *tel qu'un lion* , c'est une *comparaison* ; car je lui attribue les mêmes qualités & au même degré qu'au lion. La *similitude* vous dira qu'une chose est blanche *comme* une autre : la *comparaison* vous dira qu'elle est *aussi* blanche *que* l'autre. Enfin la *similitude* n'est une *comparaison* rigoureuse , qu'autant qu'elle peut se convertir en métaphore par une hardiesse de style. Si je dis seulement qu'*Achille ressemble à un lion* , je suis loin d'oser dire que *c'est un lion* ; & j'oserois le dire , si je le trouvois *tel qu'un lion*.

Il n'importe qu'une différence qu'on n'a point.

cherchée, ne soit ~~pas~~ connue, pourvue qu'elle soit tirée du sens propre des mots. On dit indistinctement *similitude* ou *comparaison*, mais plutôt *comparaison* que *similitude*. La *similitude* est bien une espèce de *comparaison* : mais contente d'un rapport apparent, elle n'est ni aussi naturelle ni aussi rigoureuse que la parfaite *comparaison* doit l'être. L'intention commune de la *similitude* est de rendre un objet plus sensible par un autre : la perfection de la *comparaison* est d'appliquer à un objet l'idée ou la face entière de l'autre.

Lorsque Martial dit à quelqu'un que ses jambes sont comme les cornes de la lune, c'est une pure *similitude*; il s'agit d'une simple ressemblance de forme. Lorsqu'Henri IV, refusant de donner l'assaut à la ville de Paris, dit qu'il est à l'égard de son peuple aussi vrai pere, que la bonne femme étoit vraie mere à l'égard de l'enfant adjugé par Salomon, car il aimeroit mieux n'avoir point Paris que de l'avoir tout ruiné, c'est une *comparaison* parfaite; les deux objets s'accordent dans tous leurs rapports.

La *comparaison* d'Ajax avec un âne n'est qu'une *similitude*; car l'obstination de l'âne, comme l'observe M. Marmontel, ne peint qu'à demi l'acharnement d'Ajax.

Si je dis qu'un homme qui a grand'peur, qu'il tremble comme la feuille, il n'y a qu'une *similitude* dans les apparences d'une vive agitation. Si je dis qu'un homme effrayé par sa conscience, tremble comme un tyran, c'est une *comparaison* exacte tirée de la nature des choses.

Une parabole orientale désigne les propriétés de la vertu par celles de l'aloës qui ne répand une odeur fort agréable que quand il brûle. Un pro

verbe Italien dit que le méchant est comme le charbon qui , s'il ne brûle pas, noircit. Il y a quelque *similitude* entre l'aloës enflammé & la vertu souffrante ; mais il est faux que la vertu ne répande pas toujours une odeur sensible & fort douce. La *comparaison* est très-juste entre le charbon & le méchant ; il y a une grande ressemblance entre les deux objets , & leur double action est la même.

Un Auteur illustre dit qu'il en est de l'humeur des autres comme de la plupart des bâtimens ; qu'elle a diverses faces , les unes agréables , les autres très-désagréables. Un de nos plus galans Monarques disoit qu'une Cour sans femmes seroit comme une année sans printemps. Il y a tant de différences , & ces différences sont si sensibles entre l'humeur & un bâtiment , que leur rapprochement , fondé sur quelque rapport accidentel , ne peut former qu'une *similitude*. Mais la *comparaison* du sexe au printemps paroîtra aussi juste que riant dans les idées de la galanterie.

Comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage , dit J. J. Rousseau , un cœur timide & chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son état. L'amour-propre , dit le même Philosophe , est un instrument utile mais dangereux ; souvent il blesse la main qui s'en sert , & fait rarement du bien sans mal. Là ce n'est qu'une *similitude* agréable entre des choses éloignées les unes des autres : ici c'est une *comparaison* ou une métaphore fondée sur des rapports sensibles & profonds entre des choses analogues.

L'âge , dit le Gulistan , est comme la neige qui fond au soleil. Les hommes , dit Bacon , ont peur de
de

de la mort, comme les enfans ont peur des ténèbres. Je n'ai pas besoin de remarquer la *similitude* agréable ou le rapport apparent des deux premiers objets, & la *comparaison* profonde ou la force des rapports des deux autres.

☀ Je dois observer qu'on a particulièrement appelé *similitudes* les paraboles & autres figures de ce genre. On dit que Nathan fit connoître à David son péché par une *similitude* ou une parabole; que J. C. faisoit entendre sa doctrine à ses Disciples par des *similitudes* qui sont des paraboles; que les Orientaux aiment les paraboles ou les *similitudes*, &c. La *similitude* exige alors un récit circonstancié, une exposition détaillée de faits, de vérités, d'imaginations, de choses connues ou sensibles par elles-mêmes, & dont les divers traits s'appliquent naturellement & parfaitement à l'objet qu'il s'agit d'éclaircir ou de représenter d'une manière détournée mais claire. C'est donc la *similitude* qui sera plutôt instructive que la *comparaison*; la *comparaison* ne sera qu'une courte *similitude*. La *similitude* appartiendra plutôt à la Philosophie qui enseigne, & la *comparaison* à la Poésie ou à l'Art qui décrit. Comme la métaphore rapide est une sorte de *comparaison*, l'allégorie sera plutôt une *similitude* tacite, &c. La *comparaison* est obligée de faire l'application de l'idée d'un objet à un autre; la *similitude* peut laisser faire à l'Auditeur cette application, tant il est naturel & facile qu'il la fasse, &c.

Mais la *similitude* aura toujours, comme son intention propre, le dessein de rendre une chose plus intelligible & plus sensible par une autre, & en

rapprochant des objets qui n'ont, par eux-mêmes; point de rapport essentiel ensemble, & qui, éloignés l'un de l'autre, n'ont entre eux que de la ressemblance ou des apparences semblables. La *comparaison* tendra toujours, comme à son vrai but, à renforcer, relever, & parer son idée & son discours, par le rapprochement de deux objets qui ont entre eux une analogie marquée & des rapports étroits, & qui sont faits pour être appréciés & jugés l'un par l'autre.

Je me borne à indiquer des différences que je livre au jugement de nos Maîtres, & du Public invité à ne pas laisser confondre des mots qui portent en eux des idées très-distinctes.

Simplicité, Simpleesse.

Simple, latin *simplex*, *sinè plexu*, *sans pli*, sans composition, sans épaisseur, sans doublure, sans mélange, sans apprêt, sans recherche, sans ornement, sans artifice, sans feinte, sans art.

Simplicité a toutes les acceptions de son adjectif : *simpleesse* n'a qu'un sens. Il y a la *simplicité* des élémens, la *simplicité* des choses, la *simplicité* des personnes, la *simplicité* des mœurs & des manières, la *simplicité* du discours & du sujet, la *simplicité* des habits & des meubles, la *simplicité* de l'esprit & celle du cœur, &c. : la *simpleesse* est propre à l'homme & à l'ame.

Simpleesse est donc un mot nécessaire, puisqu'il exprime nécessairement & clairement ce que *simplicité* n'exprimerait nettement qu'avec des modifications, par la vertu des accessoires, ou d'une manière vague & même équivoque. Qui est-ce qui a lu la Fontaine, Marot, Montaigne & tous nos

anciens Auteurs jusqu'à Joinville ? qui est-ce qui, en les lisant, a senti la douceur & l'énergie de ce mot, sans le regretter ?

Les Vocabulistes observent que le mot *simpleesse* n'est guere d'usage que dans cette phrase familiere : *Il ne demande qu'amour & simpleesse*, en parlant d'un homme ingénu, doux, uni, facile, qui ne desire que paix & concorde. Ces traits suffisent pour distinguer la *simpleesse* de la *simplicité*.

La *simplicité*, prise dans le sens moral que nous cherchons, est, de l'aveu des Vocabulistes, la vérité d'un caractère naturel, innocent & droit, qui ne connoît ni le déguisement, ni le raffinement, ni la malice : la *simpleesse* est l'ingénuité d'un caractère bon, doux & facile, qui ne connoît ni la dissimulation, ni la finesse, ni, pour ainsi dire, le mal. La *simplicité*, toute franche, montre le caractère à découvert : la *simpleesse*, toute cordiale, s'y abandonne sans réserve. Avec la *simplicité*, on parle du cœur : avec la *simpleesse*, on parle de toute l'abondance du cœur. Autant que la *simplicité* est naturelle, autant la *simpleesse* est naïve. La *simplicité* tient à une innocence pure ; la *simpleesse*, à une bonhomie charmante. La *simplicité* obéit à des mouvemens irrésolus : la *simpleesse* est inspirée par des sentimens innés. La *simplicité* n'a point de fard : la candeur est le fard de la *simpleesse*. En un mot, la *simpleesse* est la *simplicité* de la colombe.

Dites la *simplicité* d'un enfant ; & laissez-moi dire la *simpleesse* d'un bon enfant.

Nicole & la Fontaine étoient des hommes *simples* : dans Nicole c'étoit de la *simplicité* ; & dans la Fontaine, de la *simpleesse*.

Joas répond avec la *simplicité* d'un enfant élevé dans les principes de la vertu la plus pure. Agnès répond avec toute la *simplet* d'une fille toujours fidèle à son naturel, sans être rebelle aux leçons d'éducation dont on la berce.

La *simplicité* fait qu'on ne cherchera pas à donner bonne opinion de soi aux autres, & qu'on dément souvent méconnu : la *simplet* fait qu'on s'ignore, soi, lors même qu'on est bien connu de tout le monde. Avec de la *simplicité*, on conviendra que son ouvrage est bon : avec de la *simplet*, on ne sçait pas s'il l'est.

Il est assez naturel que, dans un pays où l'on ne connoît guère la *simplicité*, on perde l'idée & même le nom de *simplet*. La *simplicité* devient là un moyen de se distinguer & de se faire remarquer : la *simplet* n'y feroit qu'une bonne bête.

Il y a quelquefois, dans la *simplicité*, de l'ignorance, de l'inexpérience, de la foiblesse d'esprit, de l'imbécillité même & de la bêtise : il y en aura peut-être souvent plus encore dans la *simplet*, mais toujours avec les formes & les caractères d'un naturel si bon & si innocent qu'elle inspire toujours quelque intérêt.

On pardonne à celui qui pèche par *simplicité* : il a mal fait sans malice. On consolera même celui qui a péché par *simplet* ; il a mal fait, sans le vouloir & même à bonne intention.

La *simplicité* s'allie avec une certaine prudence qui est une raison prévoyante : la *simplet* s'allie avec une certaine sagesse qui est une raison éclairée. Quelqu'un a dit que la *simplicité*, accompagnée de quelque prudence, est plus heureuse & plus sûre que la finesse : Marot compte, après Mar-

tial (a), parmi les moyens d'être heureux, *sage simplessé*, amis pareils à soi, &c.

Simulacre, Fantôme, Spectre.

Simulacre ne signifie pas seulement ce qui est *semblable*, ressemblant, *similis*; mais encore ce qui est *simulé*, feint, contrefait, du verbe *simulare*. On a particulièrement appelé *simulacres*, les *Idoles* ou les fausses représentations des faux Dieux : ces représentations n'offroient que des formes imaginaires qui n'étoient pas celles des Dieux mêmes. L'*image* est une représentation fidèle d'un objet; & c'est particulièrement l'ouvrage de la peinture : la *statue* est la représentation d'une figure en plein relief; & c'est l'ouvrage de la sculpture : le *simulacre* est une représentation ou fausse, ou grossière, informe, vaine, qui ne rappelle que quelques traits d'un objet défiguré, si l'objet existe ou a existé. On dit un *simulacre* de ville, de République, de vertu, &c., pour indiquer de fausses ou de vaines apparences. Le *simulacre* vain, celui d'un objet qui n'a rien de réel, devient synonyme de *fantôme* & de *spectre*.

Fantôme, mot emprunté du grec, vient de la racine *fan*, *phen*, clair, lumineux, apparent. Ce mot désigne en Philosophie l'image qui se forme des objets dans notre esprit, lorsqu'ils frappent nos sens. Dans l'usage commun, c'est un objet

(a) Martial dit : *prudens simplicitas*. Les Latins n'avoient que ce dernier mot.

ou une apparition *fantastique*, ouvrage de l'imagination, sans aucune réalité. Suidas dit que c'est l'imagination ou la vision de ce qui n'est pas : c'est, dit Macrobe, une vision extraordinaire de figures fort éloignées de la Nature, soit particulièrement par leur grandeur, soit par toute autre singularité apparente ; comme on en a, lorsqu'on est entre la veille & le sommeil. Ce terme s'applique aussi à tout objet déstitué de réalité, ou à toute idée déstituée de raison. On dit un *fantôme* de Roi, un *fantôme* de puissance.

Speâre vient de *spec*, *spic*, *pec*, *pic*, forme, figure : c'est une figure extraordinaire qu'on voit en effet ou qu'on croit voir ; mais une figure horrible affreuse, effrayante, selon la force matérielle de la terminaison du mot. Il se dit proprement des objets qui apparoissent même dans la veille ; on le dit aussi d'une personne extrêmement décharnée & défigurée.

Ainsi le *simulacre* est l'apparence trompeuse d'un objet vain : le *fantôme* est l'objet fantastique d'une vision extravagante : le *speâre* est la figure ou l'ombre d'un objet hideux ou effrayant qui frappe les yeux ou l'imagination.

Le *simulacre* n'a qu'un caractère vague ; & il se dit de tous les objets vains, vuides, ou faux, & des choses comme des personnes. Le *fantôme* est caractérisé par des formes ou des traits bizarres, étranges, & qui ne sont point dans la Nature ; & il se dit particulièrement des objets qui paroissent vivans. Le *speâre* a cela de caractéristique, qu'il représente des objets défigurés & faits pour inspirer de l'horreur ou de l'effroi, par leurs traits & par tout ce qui les accompagne ; & il se dit proprement de ces objets qui semblent évoqués,

fuscités, envoyés par une Puissance supérieure pour avertir, menacer, tourmenter les hommes.

Le *simulacre* nous abuse : le *fantôme* nous obsède : le *speâre* nous poursuit.

Les vapeurs ou les nuages élevés dans le cerveau y forment toute sorte de *simulacres* ; & ces *simulacres* font illusion. L'imagination forte & exaltée crée des *fantômes* ; & ces *fantômes* l'aveuglent. La peur fait des *speâres* ; & les *speâres* font peur.

Le rêve nous représente toute sorte de *simulacres*. Les *visionnaires* sont sujets à voir des *fantômes* dans la veille comme dans le sommeil. L'Histoire rapporte beaucoup d'*apparitions* de *speâres*, vus par des hommes qui n'étoient point foibles d'esprit, mais qui néanmoins ont pu ne pas bien voir.

*Singulier, Extraordinaire,
suivis de plusieurs autres mots.*

Il y a quelque chose de *singulier* dans ce qui est *extraordinaire* ; & quelque chose d'*extraordinaire* dans ce qui est *singulier*, soit en bien, soit en mal.

L'oriental *f-g-l*, *segul*, signifie chacun, propre, seul ou à part : de là le latin *singularis*, *singulier*, seul, unique, rare, distingué des autres, sans concurrence, sans parité. *Extraordinaire* est formé du latin *extrâ ordinem* qui est hors de l'ordre commun ou de la mesure commune, hors de rang, hors de pair, non-commun, inusité.

Le *singulier* ne ressemble pas à ce qui est ; il est

d'un genre particulier : l'*extraordinaire* sort de la sphere à laquelle il appartient ; il est particulier dans son genre. Le *singulier* n'est pas de l'ordre commun des choses ; il fait , pour ainsi dire , classe à part : l'*extraordinaire* n'est pas dans l'ordre courant des choses ; il fait exception à la regle. Il y a quelque chose d'original dans le *singulier* , & quelque chose d'extrême dans l'*extraordinaire*. Des propriétés rares , des qualités exclusives , des traits distinctifs & uniques forment le *singulier* : le plus ou le moins , l'excès ou le défaut , la grandeur & la petitesse en tout sens au dessus ou au dessous d'une mesure établie , caractérisent l'*extraordinaire*. *Singulier* exclut la comparaison ; *extraordinaire* la suppose.

On appelle *loi singuliere* , celle qui est seule & unique sous un titre : un combat d'homme à homme s'appelle *singulier* : le *singulier* est opposé au pluriel. On appelle *extraordinaire* au Palais ce qui ne suit pas la marche ordinaire des procédures ou des jugemens : on appelloit *question extraordinaire* , la rude torture qui ne se donnoit aux accusés que dans certains cas : un Courrier ou un Ambassadeur *extraordinaire* est chargé , dans un cas pressé , de ce que le Courrier ou l'Ambassadeur ordinaire feroit dans un autre cas , &c. Le *singulier* est une sorte de nouveauté : l'*extraordinaire* est une sorte d'extension des choses.

Les parélies ou les apparitions de plusieurs images du soleil , réfléchies par des nuées , sont des phénomènes assez *singuliers*. Le parélie de cinq soleils , observé dernièrement en Russie , & en 1629 à Rome , est *extraordinaire* dans ce genre de phénomène.

La boussole a une propriété *singuliere*. La va-

peur de l'eau bouillante a une force *extraordinaire*.

Le teint blafard & l'air hébété des Cretins & des Albins sont si *singuliers*, que, plus nombreux, ils sembleroient former une variété dans l'espece humaine. La grandeur des Paragons & la petitesse des Lapons sont *extraordinaires*, en ce qu'elles s'éloignent beaucoup de la taille commune des hommes.

L'habillement de certains Religieux nous paroît *singulier* par sa forme, quoiqu'il fût autrefois celui du peuple des campagnes : les payfans du Béarn sont encore habillés comme les Capucins. Les coiffures qui donnent à la tête l'aspect d'une figure polygone & la grosseur d'un boisseau, ne paroissent plus *extraordinaires*, à force d'être communes : le visage d'une femme est aujourd'hui au bas de sa tête.

Tout homme qui a un caractère propre, a nécessairement quelque chose de *singulier*. Tout homme qui a un caractère énergique & fortement prononcé, a quelque chose d'*extraordinaire*.

Un homme paroît *singulier*, qui vit seul. Un homme paroît *extraordinaire* dans le monde, qui ne fait pas comme tout le monde.

Un Sage est toujours quelque chose de fort *singulier*, d'unique, quelque part ; & toujours quelque chose d'*extraordinaire*, de fort peu commun, par-tout.

On a dit qu'un homme *singulier* dans ses habillemens, a d'ordinaire quelque chose de *singulier* dans l'esprit. On a dit que le peuple pardonne plutôt un vice commun, qu'une vertu *extraordinaire*.

Ce qui est contraire à l'usage, s'appelle *singulier* ; ce qui est peu fréquent dans l'usage, s'ap-

pelle *extraordinaire*. Il seroit fort *singulier* qu'un homme fît de bonne foi sa confession au Public : il est assez *extraordinaire* qu'une femme qui n'est ni fort vieille ni fort jeune, accuse au juste son âge. Mais il vaut mieux se taire que de scandaliser en se déshonorant : mais il vaudroit mieux se taire que de mentir même pour n'être pas crue.

Une dépense *singuliere* est celle qui ne se fait pas, dont on ne s'avise pas, qu'on n'imagineroit jamais : une dépense *extraordinaire* est celle qui n'entre pas en ligne de compte dans la dépense courante, qui n'a point été prévue, qui tient à des circonstances rares. Une dépense *singuliere*, ce seroit de payer la vérité désagréable qu'on oseroit vous dire : une dépense *extraordinaire*, ce seroit de payer un bon serviteur ce qu'il vaut pour vous.

La restitution ou la répudiation d'un bien originairement mal acquis ou acquis d'une manière suspecte, & qui vous vient par succession ou par alliance, seroit une action fort *singuliere*, quoique rigoureusement commandée par la Justice : mais, quelque scrupuleux que l'on soit sur la manière d'acquiescer soi-même des biens, il seroit difficile de citer des gens qui l'aient été assez sur la manière dont furent acquis ceux qui ont passé de main en main jusqu'à eux, lors même qu'on en sçait l'origine. La cession ou la remise d'un héritage aux héritiers naturels, quoique donné valablement & sans captation, sera toujours une action *extraordinaire* ; car il est de style qu'il n'y a rien de mieux acquis que ce qu'on nous donne : mais on en trouve des exemples, & nous en avons sous nos yeux.

☉ Nous appellons *singulier* ce qui ne cadre point avec nos idées ou ne s'accorde point avec les types ou modèles que nous avons dans l'esprit. Nous

appelions *extraordinaire*, ce qui sort d'une certaine sphere ou n'est pas conforme aux mesures que nous avons dans l'esprit. Si nous n'avons pas quelque idée qui ait de l'analogie avec ce que nous voyons, l'objet nous paroît *singulier* : l'objet nous paroît *extraordinaire*, s'il surpasse l'idée que nous avons des choses.

Selon nos lumieres & notre sagacité, une chose est pour nous *singuliere* ou non : selon notre portée & nos habitudes, une chose est ou n'est pas pour nous *extraordinaire*. L'écriture est un prodige bien *singulier* pour un Sauvage ; une lettre est un papier qui parle ; un François sera d'une taille *extraordinaire* chez les Lapons ; c'est un géant pour ce peuple nain.

Tout objet nouveau est *singulier* pour l'ignorance. Toute action tant soi peu généreuse sera *extraordinaire* pour une ame étroite & seche.

Un Philosophe est un être *singulier* pour le peuple. Les Grands sont des êtres *extraordinaires* pour les petits.

Il suffit de ne pas suivre la foule dans le chemin battu, pour être *singulier*. Il suffit de voir par-dessus la tête du commun des hommes, pour paroître *extraordinaire*.

Il est bien *singulier*, en soi, qu'une femme ne veuille rien entendre à la conduite d'une maison, quoiqu'il n'y ait, dans le fait, rien de moins *extraordinaire*. Distinguez bien ce qui est *singulier* ou *extraordinaire* en soi, d'avec ce qui ne l'est que de fait.

Il paroîtroit *singulier* qu'une petite riviere se confondît dans une plus grande sans en augmenter ni la largeur ni la hauteur, quoique ce fait soit simple & connu, si l'on ne considéroit pas qu'a-

lors elle augmente la vitesse du courant de l'autre. Il est fort *extraordinaire* que l'esprit humain soit parvenu à s'emparer de la foudre & à la diriger, quoique la chose soit aujourd'hui si commune & si facile. Ces deux phrases opposent ce qui est à ce qui paroît être.

A mesure qu'on s'accoutume à un objet, tout ce qu'il avoit de *singulier* disparaît. A mesure que les choses *extraordinaires* deviennent communes, les choses les plus *extraordinaires* cessent de l'être à nos yeux.

☉ Le *singulier* a donc quelque chose d'original ou de nouveau, de propre ou d'exclusif, de curieux ou de piquant, tandis que l'*extraordinaire* a des traits plus forts ou plus marqués, un caractère de grandeur ou d'excès, une sorte de supériorité ou d'éminence. Aussi, par une conséquence naturelle, pris en bonne part, *singulier* sert plutôt à désigner ce qui se distingue par sa finesse, sa délicatesse, sa rareté, sa recherche, sa subtilité; *extraordinaire*, ce qui se distingue par sa hauteur, sa beauté, sa sublimité, sa supériorité, son excellence. En mauvaise part, le *singulier* est hors de la Nature, de la vérité, de la simplicité, de la justesse, des convenances; l'*extraordinaire* est outré, démesuré, excessif, extravagant, révoltant.

Nous dirons plutôt qu'une femme est *singulièrement jolie*, & qu'une autre est d'une *beauté extraordinaire*. Nous dirons qu'une personne a une *adresse singulière* & une *bravoure extraordinaire*. Nous dirons plutôt des *exploits extraordinaires* & des *tours singuliers*.

Le *singulier* surprend, & l'*extraordinaire*

étonne. Des traits *singuliers* piquent ; une figure *extraordinaire* repousse.

Le mérite *singulier* n'est senti & jugé que par des esprits fins. Le mérite *extraordinaire* frappe & subjugue tous les esprits.

On a des opinions *singulieres*, bizarres, pour se faire distinguer : on a de grands airs, des airs *extraordinaires*, pour se faire remarquer.

Rien de plus *singulier* & de plus *extraordinaire* tout à la fois que les nouvelles expériences de M. Spalanzani sur la génération.

☀ On dit en style de critique, qu'une personne est fort *singuliere* ou fort *extraordinaire*. L'homme *singulier* a sa maniere d'être propre & originale : l'homme *extraordinaire* a, dans sa maniere d'être, quelque chose d'excessif & d'outré : le premier ne fait pas ce que les autres font : le second ne fait pas, comme les autres, ce qu'ils font. Celui-là ne sçait ou ne veut pas être comme tout le monde : celui-ci ne sçait pas être au courant ou au niveau de tout le monde. L'homme *singulier* semble affecter de ne prendre ni les manieres, ni les opinions, ni les coutumes, ni les mœurs, ni les regles de la Société : l'homme *extraordinaire* semble ne les prendre que pour s'en écarter ou pour tout exagérer. On ne compte pas sur l'homme *singulier* ; & on ne peut pas compter sur l'homme *extraordinaire*. Le premier a plutôt un caractère à lui ; le second gâte le caractère qu'il a. Celui-là aura peut-être un air sauvage ou fou ; mais il peut aussi avoir quelque chose de piquant, & même avoir raison : celui-ci aura plutôt l'air de la prétention & de l'humeur ; il est gênant, & il auroit besoin d'un peu de modération. On laissera là l'homme *singulier*, qui

paroît naturellement fait pour être seul : on voudroit se défaire de l'homme *extraordinaire*, qui ne diffère pas assez des autres pour ne pas se soucier de vivre avec eux.

☼ Les personnes *fantasques* ou *bizarres*, *capricieuses*, *quinteuës*, *bourruës*, ont des caractères *singuliers* & forment des personnages *extraordinaires*. Chacun de ces personnages a sa *singularité* ; & je place ici ces mots, comme pour classer les espèces sous le genre. Je les rassemble, non pour les réunir tous comme synonymes (car personne ne dira, par exemple, *bourru* pour *capricieux*), mais pour séparer des autres ceux que l'Abbé Girard paroît avoir mal à propos associés.

» Toutes ces qualités, dit cet Ecrivain, très-
 » opposées à la bonne société, sont l'effet & en
 » même temps l'expression d'un goût particulier,
 » qui s'écarte mal à propos de celui des autres
 » (rappelons-nous les idées de *singulier* & d'*extraordinaire*). Mais chacun n'en a pas moins
 » son propre caractère, que je crois rencontrer assez
 » heureusement en disant : que s'écarter du goût
 » par excès de délicatesse ou par une recherche du
 » mieux, faite hors de saison, c'est être *fantasque* ;
 » s'en écarter par une singularité d'objet non convenable, c'est être *bizarre* ; par inconstance ou
 » changement subit de goût, c'est être *capricieux* ; par une certaine révolution d'humeur ou
 » façon de penser, c'est être *quinteux* ; par grossièreté de mœurs & défaut d'éducation, c'est
 » être *bourru* ». Je crains bien que l'Auteur n'ait pas été tout-à-fait aussi heureux qu'il le pense.

Le *fantasque*, le *bizarre*, le *capricieux* sont plutôt *singuliers* ou *extraordinaires* par un travers

d'esprit ou d'imagination ; & le *quinteux* & le *bourru* par un vice d'humeur.

Fantafque vient de *fantaisie*, mot grec qui signifie *imagination*. *Fantaisie* exprime une détermination de l'esprit à croire ou à vouloir sans raison, sans motif, par imagination, par un instinct ou une impulsion particulière que nous appelons goût. Nous appelons *fantaisie* un goût particulier qui n'a point de raison ou de fondement raisonnable. On appelle *fantafque* un cheval, une mule, un animal dont les mouvemens sont suggérés par une volonté rebelle & opiniâtre. Il ne s'agit point ici particulièrement d'un *goût délicat & difficile* : il s'agit généralement d'un goût déraisonnable, vain, dépravé. L'homme trop difficile est sans doute *fantafque* : mais on est aussi *fantafque* par toute sorte de goûts *singuliers, extraordinaires*, absolus ou décidés. Je n'imagine point sur quoi M. de Voltaire a pu se fonder pour dire que ce mot désigne un caractère *inégal & brusque*.

Bizarre, autrefois *bigearre*, a un rapport visible avec le mot *bigarré*, qui est de plusieurs couleurs ; formé de *bis*, deux, double, & de *war, rai*, couleur. Regnier dit, en parlant de la Satyre, *bizarrierie* pour *variété*. Le *bizarre* change de couleur, de pensées, de manières, de marche, de conduire : il pense le contraire de ce qu'il pensoit ; il ne veut pas ce qu'il vouloit. Il fait une chose & puis une chose opposée ou disparate ; tout d'un coup, il passe d'une extrémité à l'autre : rien de fixe dans ses idées, rien de constant dans ses sentimens, rien de soutenu dans sa conduite : *Dirruit, ædificat, mutat quadrata rotundis*, &c. Tel est le fidele portrait qu'on a tracé du *bizarre*. Est-ce-là s'écarter du goût par une singularité

d'objet non convenable ? Qu'est-ce que cela signifie ? « Où l'imagination est maîtresse de la raison, » dit Malebranche, l. 2, c. 2, » il y a de la *bizarre-rie* & une *bizarrierie* incompréhensible.... La *bizarrierie* des modes françoises n'est pas soutenue par quelque raison apparente.... Elles portent davantage le caractère d'un siècle corrompu, dans lequel l'imagination n'est point retenue dans les bornes de la raison ».

Capricieux, formé de *caprice*, signifie qui va par bonds & par sauts, qui se dresse, se cabre contre. *Cab*, *cap* veut dire s'élever, se cabrer, sauter ; d'où *cabrit*, *cabriole* ou *capriole*, &c. Ce mot désigne donc des saillies singulières, des fantaisies subites, des idées & des volontés changeantes, mais auxquelles on s'attache, dont on s'entête, pour lesquelles on se cabre, jusqu'à ce qu'elles passent comme d'elles-mêmes.

Quinteux vient de *quinte*, accès, révolution. On a des *quintes* d'humeur comme des *quintes* de toux. Il est vraisemblable qu'on a dit *quinte*, comme on a dit fièvre *tierce*, fièvre *quarte*, pour désigner le retour, le redoublement, mais d'une manière vague & qui n'annonce pas un accès *périodique* ou régulier, comme le dit l'Abbé Girard. La *quinte* est plus ou moins forte & opiniâtre : elle est causée par une humeur âcre.

Bourru prend son origine dans la racine *bor*, *bro*, *bur*, *bru*, *bour*, *brou*, qui s'applique tantôt aux objets grossiers, tantôt à des objets piquans. *Bourre*, laine grossière ; *bure*, étoffe grossière ; vin *bourru* ou épais & rude ; *bourasque*, temps gros & orageux ; *brou*, enveloppe grossière & piquante de la noix ; *brusc*, arbrisseau dont les feuilles sont aiguës & dures ; *bourrer*, *bourrade*, action

action rude, coup violent ; *brusque*, d'une humeur vive & dure, qui rompt en visière, &c. Il est donc vrai que le *bourru* est grossier dans ses manières ; mais ce n'est pas tout, car on n'est pas *bourru* pour être grossier : le *bourru* est encore *brusque* ou prompt, difficile, fâcheux du moins dans ses premiers mouvemens ; & c'est par son humeur prompte, incommode & maussade qu'il est foncièrement *bourru*, & non, à parler proprement, par la *grossièreté des mœurs* : car les manières & les actions ne constituent pas le caractère, elles le suivent.

Résumons. Le *fantasque* est sujet à des fantaisies ou à des goûts singuliers & déraisonnables ; & ses goûts le menent. Le *bizarre* est sujet à des disparates choquantes ou aux variations les plus extraordinaires & les plus inconcevables ; & le besoin de changer le tourmente. Le *capricieux* est sujet à des changemens subits & à de petites manies déréglées & absolues ; & son idée devient sa volonté. Le *quinteux* est sujet à des lubies ou à des accès d'humeur violens & opiniâtres ; & le mal le subjugué & le tyrannise. Le *bourru* est sujet à des boutades fréquentes & à des rudoyemens plus fâcheux qu'offensans : sa fougue l'emporte.

La force de l'imagination, de la préoccupation & des penchans indélébiles, la confiance d'un esprit asservi, la complaisance dans ses idées & ses sentimens propres, font le *fantasque*. L'inquiétude & l'inconstance d'un caractère sans assiette, une imagination turbulente & vagabonde qui ne se repose jamais sur un objet, un esprit qui, sans principes, sans jugement, sans idées ou sans résolutions fixes, est séduit ou entraîné par sa pensée

actuelle, font le *bizarre*. Une tête légère ou un esprit volage, l'attache à son propre sens ou plutôt à la première idée qui nous rit, la volonté prompte & opiniâtre d'un enfant gâté, font le *capricieux*. Un bile sujette à fermenter, le désordre & le tourment de cette fermentation renouvelée, le besoin de se répandre provoqué par la douleur d'être insupportable à soi-même, font le *quinteux*. La mauvaise humeur, ou l'humeur sauvage & rebourse (a), la rudesse d'un tempérament vif & d'un caractère brut, le défaut de retenue & de ménagemens, font le *bourru*.

Je conçois comment les grands peuvent être *fantasques*; ils n'ont qu'à imaginer, à vouloir & à dire. Je conçois comment des sots peuvent être *bizarres*; ce sont des especes de fous. Je conçois comment les femmes peuvent être *capricieuses*; on adore jusqu'à leurs caprices. Je conçois comment les vieillards peuvent être *quinteux*; ils ont une maladie cruelle avec des redoublemens. Je conçois comment des Sauvages ou des marins peuvent être *bourrus*; les uns ne vivent guere qu'avec des bêtes, & les autres qu'avec des hommes.

Le *fantasque* auroit besoin de réfléchir, le *bizarre* de raisonner, le *capricieux* de se vaincre, le *quinteux* de s'adoucir, le *bourru* de se civiliser.

Le *fantasque* vous démonte; vous ne sçavez comment vous y prendre avec lui: on ne le dissuade pas. Le *bizarre* vous confond; vous ne sçavez comment l'entendre: c'est d'un moment à l'autre un autre homme. Le *capricieux* vous déroute; vous ne sçavez sur quoi compter: il vous

(a) Voyez l'article *Rétif*, *Rebours*, &c.

échappe à tout bout de champ. Le *quinteux* vous excède ; vous ne sçavez comment tenir avec lui : il est intraitable. Le *bourru* vous repousse ; vous ne sçavez comment vous accommoder avec lui : il ne ménage rien.

Sinueux , Tortueux.

ON dit *sinuosité*, & on ne dit guere *sinueux* qu'en Poësie. On ne dit pas *tortuosité*, mais on dit sans cesse *tortueux*. Voilà ce qui s'appelle *bizarrie*.

Sinueux, ce qui fait des *S* ou *esses*, des plis & des replis, des courbures & des enfoncemens ; comme le serpent qui rampe, la riviere qui serpente, la robe qui flotte : du latin *sinus*, pris pour enfoncement, pli, profondeur. *Tortueux*, qui ne fait que tourner, retourner, se contourner, qui va de biais, obliquement, de travers, comme un sentier qui va & vient d'un sens à un autre, un labyrinthe qui fait des tours & des détours, un corps qui seroit tout tortu, tout tortué : de la racine *tor*, tour ; d'où tourner, tordre, tors, entortillé, &c., dont l'idée est bien sensible.

Sinueux indique plutôt la marche, le cours des choses ; *tortueux*, leur forme, leur coupe. Le cours de la riviere est *sinueux* ; la forme de la côte est *tortueuse*. La riviere, en coulant, s'enfonce dans les terres & fait elle-même ses *sinuosités* ; & la côte, enfoncée de toutes parts, en demeure *tortueuse*. On fait des replis *sinueux*, & on va par des voies *tortueuses*. On dit que les canaux abregent, avec une grande utilité pour la naviga-

nion, le cours *sinueux* des rivières : le son, en frappant des lieux *tortueux*, en devient plus éclatant. Cette observation est conforme à l'usage le plus ordinaire des termes, sans être exclusive.

Vous considérez sur-tout les enfoncemens dans la chose *sinueuse* ; c'est le sens du mot : vous considérez les obliquités dans la chose *tortueuse* ; c'est ce qui la rend telle. On dit que le Méandre, si doucement *sinueux*, fournit à Dédale le modèle de son *tortueux* labyrinthe. Or le nom de *Méandre* est tiré de *meo*, *meatus*, qui désigne l'ouverture, l'enfoncement.

Sinueux n'a point un mauvais sens ; *tortueux* se prend sur-tout en mauvaise part. L'objet *sinueux* est plutôt dans l'ordre naturel ou commun de la chose ; l'objet *tortueux* est plutôt tel par une sorte de violence, de contrainte, de désordre. Le *sinueux* n'est pas fait pour aller droit ; mais le *tortueux* ne devoit pas aller de travers. Aussi ce dernier terme ne s'emploie-t-il, au moral, que dans le style du blâme & de la censure.

Le serpent forme naturellement des plis & des replis *sinueux*. Le monstre, lancé par Neptune contre Hyppolite, recourbe, avec furie, sa croupe en replis *tortueux*.

Il semble que l'Auteur du Poème des *Jardins* ait voulu faire cette distinction dans les descriptions suivantes.

Le bocage moins fier, avec plus de mollesse,
Déplore à nos regards des tableaux plus rians,
Veut un site plus doux, des contours plus lians,
Fuit, revient & s'égare en routes *sinueuses*,
Promène entre des fleurs des eaux voluptueuses.

Enfin le parc Anglois,
 D'une beauté plus libre avertit les François.
 Dès-lors on ne vit plus que lignes ondoyantes ,
 Que sentiers *tortueux* , que routes tournoyantes.
 Lassé d'errer en vain , le terme est devant moi.
 Il faut encore errer , serpenter malgré soi ;
 Et maudissant vingt fois une importune adresse ,
 Suivre sans cesse un but qui recule sans cesse.

N'oublions pas enfin le nombre , l'harmonie propre des deux mots , leur expression matérielle ou leur rapport matériel avec la nature des objets , lorsqu'il s'agit de peindre. Quelle douceur dans celui de *sinueux* ! Dans celui de *tortueux* , quelle rudesse !

Situation , Assiette.

Situation , Position , Disposition.

Situation , Etat.

Situation & *assiette* ont la même origine : ils viennent de l'ancien verbe *seoir* , mettre en place , placer sur ; en latin *sedere* , poser , asseoir , & *sedes* , siege , place , repos ; ainsi que *situs* , situé , posé , situation , position ; en grec , *hezein* , faire asseoir , & *hedos* , siege , inaction ; en irlandois *sàide* , machine pour s'asseoir ; en celté *hedd* , repos , tranquillité ; en oriental *hed* , repos , cessation , &c. Le participe de *seoir* est *sis* ; une maison est *fise* ou *située* , en latin *sita*. Le verbe *asseoir* ajoute à *seoir* la particularité de poser à demeure , de laisser à telle place , d'établir & de reposer l'objet sur le lieu , l'emplacement , la base. *Assis* & *situé* ne

s'emploient pas indifféremment : on dira bien qu'un château est *situé* ou *assis* sur une éminence : mais on dit qu'une ville est *située* & non *assise* dans un pays ; qu'un jardin est *situé* & non *assis* au nord ; qu'une province est *située* & non *assise* à un tel degré de latitude, &c. *Situé* marque les divers rapports de lieu ; *assis* ne marque que la place, l'emplacement : une chose est *située* sur, dans, à, vers, près, &c. : elle n'est *assise* que sur ou dans. Ainsi un impôt est *assis* sur les consommations, une vente sur une terre, une personne sur une chaise, toute chose sur ce qui la porte ou la supporte.

La terminaison du mot *situation* est active : celle d'*assiette* est passive, comme la terminaison latine *tus* ou *tum*. *Situation* désigne l'action, ce qui se fait ou qu'on a fait : *assiette* désigne l'état, ce qui est, ce qui est ainsi. Vous mettez une chose, vous vous mettez dans une *situation* : vous êtes, la chose est dans telle *assiette*.

La *situation* embrasse proprement les divers rapports locaux que la chose peut avoir avec les objets qu'elle regarde ou qui la regardent : ainsi, en peinture, le *sitè* marque les aspects, les points de vue, les tableaux, les scènes d'un paysage, &c. L'*assiette* est bornée à la place ou à l'objet sur lequel la chose pose & se repose ; ainsi le petit plat appelé *assiette*, ne désigne que ce sur quoi on sert & on mange.

Une maison de campagne est dans une jolie *situation*, quand les alentours en sont agréables : une place de guerre est forte d'*assiette*, quand sa base est ferme, escarpée, insurmontable. Une ville est dans une *situation* & non dans une *assiette*

favorable pour le commerce : un rempart doit avoir assez d'*assiette* ou de pied & non de *situation*, pour que rien ne s'éboule.

La *situation* est la maniere d'être présente, actuelle de la chose, stable ou variable, durable ou momentanée. L'*assiette* est la maniere d'être propre ordinaire, habituelle de la chose, plus ou moins ferme, plus ou moins fixe. La *situation*, quand elle est naturelle, convenable, propre pour le sujet, & faite pour être stable, est une *assiette*.

Votre *situation* est l'état où vous êtes actuellement : votre *assiette* est l'état où vous êtes naturellement. Vous êtes accidentellement dans telle *situation* : vous êtes naturellement dans telle *assiette*.

On est toujours dans quelque *situation* ; il s'agit d'avoir une *assiette*. Il n'y a de calme, de tranquillité, de constance, de bien-être dans une *situation*, qu'autant que vous y prenez une *assiette* convenable & fixe.

Celui qui change sans cesse de *situation*, n'a point d'*assiette*, il cherche une *assiette*. Les gens qui ne sont pas à leur place, quelque *situation* qu'ils prennent, ne se trouvent jamais dans leur *assiette* : & combien peu de gens à leur place !

C'est le malade qui veut toujours changer de *situation* : celui qui se trouve bien, reste dans son *assiette*. Comptez, si vous le pouvez, les malades d'esprit : voyez si vous trouvez des esprits calmes même au milieu du tumulte.

La vertu donne à l'ame un grand courage & une grande force dans les *situations* critiques, parce qu'elle la tient dans une *assiette* ferme & inébranlable.

Bouhours remarque que le mot *situation* ne se disoit autrefois que dans le propre, la *situation de la ville*, la *situation du pays*; & qu'on se servoit toujours du mot d'*assiette* au figuré, son *esprit n'est jamais dans une même assiette*, les *affaires demeurerent quelque temps dans une assiette assez tranquille*. Mais, de son temps, *situation* fut plus communément & plus élégamment employée qu'*assiette*. Ainsi la Langue s'enrichit; mais il falloit perfectionner le langage, en assignant à chaque mot les bornes naturelles de son emploi: or c'est ce qu'on ne fit point, si j'en juge par la maniere de les employer de divers Ecrivains célèbres. Son *courage*, dit un grand Orateur, *s'est trouvé, par sa naturelle situation, au dessus des accidens les plus redoutables*: l'*assiette* de l'esprit de l'homme, dit un grand Moraliste, est sujette au changement. Il me semble qu'on change plutôt de *situation* que d'*assiette*; & qu'on est naturellement plus ferme par son *assiette* que par sa *situation*.

☉ L'idée commune aux mots *situation* & *position*, est de porter sur une chose, sur une base. La *situation* exprime proprement l'action de seoir, d'asseoir ou d'être assis, d'occuper ou de remplir une place où l'on repose, où l'on est arrêté: la *position* au contraire exprime celle de mettre sur pied ou en pied, d'y être d'une certaine maniere ou dans une certaine posture, de s'y placer dans un certain rapport avec un but: la *disposition* ajoute à ce mot l'idée d'un arrangement, d'une combinaison, d'un ordre particulier de choses, ainsi que d'une inclination, d'une tendance, d'une

forte direction vers le but. De la racine *pa*, *pes* en latin, *pous* en grec, *piéd* en françois, les Latins ont fait *pos*, d'où *poser*. De là *position*, *posture*, *poste*, &c. La *position* désigne un regard, une vue particulière : le *poste* est fait pour observer : la *posture* se prend pour quelque fin. La *position*, en Astronomie & en Géographie, est la direction relative à des points donnés : la *position*, en Architecture, est l'aspect du bâtiment relatif au point de l'horizon : la *position*, dans la danse, est la manière de placer les pieds & de tenir le corps pour exécuter certains mouvemens. La *position*, en Philosophie, est la proposition sur laquelle ou d'après laquelle il s'agit de raisonner. La *position* a donc une direction & un but particulier.

La *situation* est une manière générale d'être en place : la *position* est une manière particulière d'être dans un sens. La *situation* désigne plutôt l'habitude entière du corps ou de l'objet : la *position* désigne particulièrement une attitude ou une posture du corps ou de l'objet. La *situation* embrasse les divers rapports de la chose : la *position* n'indique qu'un rapport de direction. La *situation* qui dépend des circonstances, n'a point de règle fixe : la *position* qui tend à un but, a sa règle déterminée ; elle est juste, exacte, fautive, irrégulière, droite, oblique, &c. La *disposition* marque la *position* combinée de différentes parties ou de divers objets qui doivent concourir au même dessein, & une tendance particulière au but.

Vous êtes dans une *situation* quelconque : vous prenez une *position* particulière pour dormir à l'aise : votre corps est, pour cet effet, dans une bonne *disposition*.

Une armée est dans telle ou telle *situation* ; selon les circonstances & selon les rapports sous lesquels vous la considérez : elle cherche , elle choisit une *position* pour attaquer ou pour n'être point attaquée : elle est dans la *disposition* de se battre , elle fait pour cela ses *dispositions*.

On est dans une *situation* très-gênée quant à la fortune : on n'est pas dans une *position* à faire du bien aux autres : on est en vain dans la *disposition* d'esprit & de cœur , de leur en faire.

Une maison est dans une *situation* , eu égard à ce qui l'environne : elle est dans telle *position* , eu égard à son *exposition* : elle a une telle *disposition* , eu égard à la distribution des parties qui la composent.

On dit au figuré la *situation* , la *disposition* , plutôt que la *position* , des esprits , des affaires , &c. La *situation* ne désigne que l'état actuel des choses , où elles en sont ; la *disposition* désigne leur tournure ou leur tendance , le train qu'elles suivent ou qu'elles veulent prendre. Ce mot sert à exprimer la pente que l'on a , le sentiment où l'on est , l'aptitude dont on est doué , l'impulsion qu'on donne. La *situation* fait qu'on est ainsi : la *disposition* fait qu'on va là ou qu'on veut cela.

La *situation* des esprits qui sont pour ou contre vous dans une affaire , est leur *disposition*. Vous êtes dans une *situation* fâcheuse , & vos Juges sont dans des *dispositions* favorables pour vous. Selon la *situation* des affaires & la *disposition* des esprits , vous faites vos *dispositions* , vos arrangemens pour venir à bout de votre entreprise. La *disposition* dépend de la *situation*. La *situation* de l'esprit ou de l'ame vous met dans une certaine *disposition* ;

elle vous *dispose* à faire ce qu'elle vous *met en état* de faire : c'est la *disposition* qui fait agir & agir de telle façon.

☀ *Situation* est encore synonyme d'*état*. Selon l'Abbé Girard, *situation* dit quelque chose d'accidentel & de passager ; *état*, quelque chose d'habituel & de permanent. Le mot *état*, latin *status*, vient du verbe *stare*, être stable, debout, ferme, fixe, à demeure. Cependant il faut observer que, selon la nature ou les circonstances des choses, la *situation* est quelquefois constante, comme la *situation* d'un lieu, d'une ville, d'un domaine, &c. ; & que l'*état* est quelquefois changeant, par la même raison, comme l'*état* de santé ou de maladie, l'*état* de grace ou de péché, &c. Nous disons une *situation critique* & un *état chancelant*. Mais, par lui-même, l'*état* est plus ferme & plus durable que la *situation* ; & la *situation* n'embrasse point, comme l'*état*, l'objet entier ou toute sa manière sensible d'être. La *situation* est relative à la base sur laquelle porte l'objet : l'*état* est relatif à tout ce qui constitue la manière d'être générale de l'objet. La *situation* résulte de la position, de l'assiette, de la manière d'être posé, placé, assis ou *séant* : l'*état* résulte des qualités, des modifications, des conditions, des dispositions, des circonstances qui déterminent la manière d'être. Ainsi, en Métaphysique, *état* marque un assemblage de qualités accidentelles qui se trouvent dans les différens êtres ; & tant que ces modifications ne changent point, le sujet reste dans le même *état*. Ce mot se dit aussi de la constitution présente, des dispositions actuelles, des conditions

236 SYNONYMES FRANÇOIS:

différentes dans lesquelles les choses ou les personnes peuvent se trouver, au physique, au moral, en tout sens : l'*état d'innocence*, l'*état de nature*, l'*état de santé*. Nous disons l'*état* pour la profession ou la condition des personnes. Un *état de recette & de dépense* contient un compte détaillé article par article. L'*état de la question* est l'exposition & le développement des rapports à considérer dans le sujet ou la position.

Sans argent, vous pouvez être dans la *situation* d'un pauvre; mais vous n'êtes pas dans l'*état* de pauvreté, si vous ne manquez de rien, si vous avez des ressources, si vous ne ressentez pas les peines de cet *état*.

L'ame est dans une *situation* tranquille, lorsque rien ne l'agite : elle est dans un *état* de tranquillité, lorsqu'elle n'a aucune cause, aucun motif d'agitation. L'exemption actuelle de soins forme la *situation*, dans le premier cas : les conditions nécessaires pour rester constamment en paix, constituent son *état* dans le second.

En général, il n'y a pas aussi loin d'une *situation* à une autre *situation*, que d'un *état* à un autre *état*; parce que la *situation* n'est pas stable comme l'*état*, que la *situation* n'embrasse pas autant de rapports ou de liens que l'*état*, & que le passage d'une *situation* à une autre n'est qu'un changement, au lieu que le passage d'un *état* à un autre est une révolution. Une *situation* n'est souvent que différente d'une autre : mais un genre d'*état* est opposé à un autre, comme l'*état* de maladie à celui de santé, l'*état* de misère à celui d'opulence, l'*état* de grandeur à celui d'abjection.

En me dépeignant la conjoncture dans laquelle

se trouve un pays, vous m'apprenez la *situation*. En me retraçant le tableau de son revenu territorial, de ses finances, de son commerce, de son gouvernement, &c., vous m'apprenez son *état*.

On se sert communément, dit l'Abbé Girard, du mot de *situation* pour les affaires, le rang ou la fortune; & de celui d'*état* pour la santé.

On dit également *état* & *situation* des affaires; on dit l'*état* comme la *situation* de la fortune de quelqu'un; on dit même *état* pour condition ou rang, & non *situation*.

La *situation* des affaires est le point où elles en sont; & où elles ne doivent naturellement pas rester : l'*état* des affaires est la disposition générale ou l'arrangement dans lequel elles restent ou peuvent rester. Vos affaires sont dans une bonne *situation*, quand elles vont d'une manière avantageuse pour vous & à votre but : elles sont en bon *état*, quand elles sont arrangées d'une manière convenable pour vous, & que votre sort en est bon. La *situation* d'une affaire n'est que la circonstance où elle se trouve : l'*état* actuel de cette même affaire est la forme générale qu'elle a prise, selon ses divers rapports, par sa marche, ses progrès, ses dispositions. Rappelons-nous qu'on entend par *états de situation* des comptes détaillés qui donnent & établissent un résultat.

Il est vrai qu'on dit habituellement *état de santé*, *état d'enfance*, *état de prospérité*, &c.; & la raison en est que la santé, l'enfance, la prospérité sont des *états* propres & non des *situations* particulières de l'homme : & pour distinguer enfin ces termes par des définitions claires, j'observe que les *situations* sont des cas particuliers dans lesquels on ne se trouve que fortuitement ou par événe-

ment, & dont il est naturel de sortir; au lieu que les *états* sont des conditions ou des manières d'être absolues & si propres à l'objet, qu'il faut nécessairement qu'il existe d'une de ces manières, qu'il n'en peut sortir que pour en prendre une autre contraire. Il ne faut pas qu'un homme soit dans tel cas ou dans telle *situation* bonne ou mauvaise; il n'est pas nécessaire qu'un événement ou un autre vous mette dans telle ou telle *situation*; c'est par hasard ou par des événemens particuliers que votre esprit est dans une *situation* agitée ou calme. Mais vous êtes nécessairement dans un *état* ou de santé, ou de maladie, ou de convalescence; si l'on n'est pas en *état* de grace, on est dans l'*état* de péché; il faut être dans un *état* ou de médiocrité, ou de pauvreté, ou de richesse; le peuple qui sort de l'*état* sauvage, entre dans celui de la civilisation, &c. Telle est la constitution de l'homme, qu'il n'existe que dans l'une ou l'autre de ces conditions ou *états*, durables par eux-mêmes, quoiqu'ils ne soient pas invariables; & qu'il est seulement exposé ou sujet à des accidens ou à des événemens innombrables qui le mettent dans des cas ou des *situations* qui ne font que modifier sa manière d'être propre en son *état*, & qui peuvent changer ou cesser absolument, même d'un instant à l'autre.

Soi, Lui, Soi-même, Lui-même.

PEUT-ETRE trouverons-nous quelques remarques utiles à faire sur les règles établies par les Grammairiens, & sur-tout par Bouhours, relativement aux divers emplois de ces pronoms.

Se, soi sont les mots latins *sui, sibi, se*, & les

mots grecs *he*, *hoi*, *hou* : *he*, *E*, c'est le verbe *être* ; *heim*, je suis, en latin *sum*. *Il*, *lui*, sont tirés du latin, *ille*, *illi*, *illum* ; & ce mot, dérivé de la racine *al*, aile, côté, signifie *qui est à côté*.

Soi & *lui* sont des pronoms personnels qui indiquent grammaticalement la troisième personne, comme *moi* & *toi* indiquent la première & la seconde. *Lui* marque une personne particulière & déterminée, celle qu'on a nommée, celle dont il s'agit dans le discours, qui est à côté ou plus haut. *Soi* n'indique qu'une personne indéterminée, quelqu'un, les gens d'une certaine classe, ceux qui existent ou qui peuvent exister de telle manière.

Lui se place donc dans la proposition particulière, lorsqu'il s'agit d'une telle personne : *soi* se met dans la proposition générale, lorsqu'il est question d'un certain genre de personnes. *Lui-même* & *soi-même* n'ajoutent à *lui* & à *soi* qu'une force nouvelle de désignation, d'augmentation, d'affirmation.

Un homme fait mille fautes, parce qu'il ne fait point de réflexion sur *lui* : on fait mille fautes, quand on ne fait aucune réflexion sur *soi*. Quelqu'un, en particulier, aime mieux dire du mal de *lui* que de n'en point parler : en général l'Egoïste aimera mieux dire du mal de *soi*, que de n'en point parler. Un tel a la faiblesse d'être trop mécontent de *lui*, tel autre a la sottise d'être trop content de *lui* : être trop mécontent de *soi* est une faiblesse ; être trop content de *soi* est une sottise. On a souvent besoin d'un plus petit que *soi* : un Prince a grand besoin de beaucoup de gens beaucoup plus petits que *lui*. C'est un bon moyen pour s'élever *soi-même* que d'exalter ses pareils ; & un homme adroit s'élève ainsi *lui-même*. Celui-là qui

n'excuse pas dans un *autre* les sottises qu'il souffre en *lui*, aime mieux être sot, *lui-même*, que de voir des sots : ne pas excuser dans *autrui* les sottises qu'on souffre en *soi*, c'est aimer mieux être, *soi-même*, sot, que de voir des sots. *Lui* est opposé à *autre*, *soi* l'est à *autrui*. *Lui* répond à *il* : *soi* répond à *on*, ou à tout autre mot semblable, générique & vague.

Il est évident que quand l'agent ou le sujet n'est point indiqué, il faut dire *soi* ou *se*, & non pas *lui*, comme dans ces manières de parler, *se vaincre*, *s'oublier soi-même*, *l'amour de soi*, *la défense de soi-même*, &c. *Lui* peut se rapporter à l'un ou à l'autre : *soi* ne peut se rapporter qu'à la personne agissante.

☉ Il résulte de là qu'il faut dire *soi*, lorsque *lui* seroit équivoque, ou bien changer la phrase. On dit *chacun pour soi* & non *chacun pour lui* : *lui* désigneroit plutôt une personne étrangère. C'est *soi* qu'on aime, & non pas *lui*. Un homme *se vante*, *s'abaisse*, *se glorifie*, *s'humilie*, & ce pronom est le régime naturel des verbes réfléchis qui désignent proprement que celui qui agit, agit sur *lui-même*. Si vous disiez que votre ami a rencontré quelqu'un qui parle toujours de *lui*, on vous demanderoit de qui celui-ci parle toujours, si c'est de *soi* ou de *lui-même*, ou si c'est de votre ami ?

☉ *Soi* & *soi-même* se disent quelquefois d'une personne particulière & déterminée, comme *lui* & *lui-même*, tandis que ces derniers termes ne s'appliquent jamais qu'à une personne nommée ou désignée. On dira également : Un Héros qui em-
prunte

prunte ou plutôt tire tout son lustre de *soi-même* ou de *lui-même* ; un homme qui a bonne opinion de *soi-même* ou de *lui-même* ; le silence qui est le parti le plus sûr de celui qui se défie de *soi-même* ou de *lui-même* ; la force qui , sans le conseil , se détruit d'elle-même ou de *soi-même* (car *soi* est de tous les genres , & *lui* devient *elle* au féminin). Ainsi , tel , comme dit Merlin , cuide enseigner *autrui* , qui souvent s'enseigne *soi-même* ; ou tel s'enseigne *lui-même* , qui cuidoit en enseigner un *autre*. Le Courtisan n'a plus de sentimens à *soi* , ou même à *lui* , si l'on considère le Courtisan dans un sens individuel.

Mais , dans ces cas-là & autres semblables , l'emploi de l'un ou de l'autre de ces termes est-il indifférent , & le choix en est-il arbitraire ou soumis seulement à des égards de convenance ou d'harmonie ? Je croirois appercevoir , dans ce choix , une des plus grandes finesses de la Langue , fondée sur des raisons sensibles , quoique méconnue de tous les Grammairiens.

Soi désigne le général , une généralité. On dira donc plutôt *soi* que *lui* dans la proposition particulière & à l'égard d'une personne déterminée , lorsque la proposition généralisée seroit vraie , & qu'on voudra indiquer que ce qui se dit de telle personne , convient à toutes les personnes du même ordre , ou qu'il s'agira d'une propriété , d'une qualité commune à un genre de personnes ou de choses qu'on veut faire remarquer. Ainsi , lorsque vous dites qu'un *Héros emprunte de lui son lustre* , vous ne désignez que le fait ou la chose propre à ce Héros , à *lui* : si vous dites qu'un *Héros emprunte de soi son lustre* , vous indiquez un fait , une chose

commune à tous les Héros, au genre. Générale ou particulière, la proposition est vraie ; & la proposition particulière fait allusion, dans ce dernier cas, à la proposition générale. *Tel qui cuide enseigner autrui, s'enseigne soi-même*, cela est vrai en général & en particulier : *tel particulier qui cuidoit enseigner quelqu'un, s'enseigne lui*, ce n'est là qu'un fait particulier, sans rapport indiqué à la vérité générale. Un homme est épris de l'amour de *lui* ou de *lui-même*, c'est-à-dire qu'il s'aime trop : il est possédé de l'amour de *soi*, de *soi-même*, c'est-à-dire du défaut, de la passion, du sentiment naturel & commun qu'on appelle *amour de soi*, ou amour-propre. Quelqu'un s'occupe de la défense de *lui-même* ; & il est juste qu'il s'occupe de la défense de *soi-même*, ce qui désigne le droit commun & naturel de la défense légitime de *soi-même*, comme on a coutume de parler. Un homme a bonne opinion de *lui*, c'est le fait : un autre a bonne opinion de *soi*, c'est une chose fort ordinaire que la *bonne opinion de soi*.

Dans ces cas-là, dit Bouhours, il semble que *lui-même* soit plus ordinaire & plus élégant en prose que *soi-même* ; & qu'au contraire *soi-même* a plus de grace & de force en poésie que *lui-même*. Ce n'est-là visiblement qu'une imagination, autorisée, ce semble, par l'usage plus commun d'employer l'un en poésie & l'autre en prose. Cependant je remarquerai que *soi* paroît avoir quelque chose de plus fort & de plus énergique que *lui*. Nos peres se servoient du premier beaucoup plus fréquemment que nous dans les cas où il peut être employé comme le second.

☉ Les Grammairiens observent qu'on met d'ordinaire *soi*, quand il s'agit des choses, & non des personnes. *L'aimant attire le fer à soi. De deux corps mêlés ensemble, celui qui a le plus de force, attire à soi la vertu de l'autre. Une figure porte avec soi le caractère d'une passion violente. Une chose est bonne en soi ou de soi.* La paix est fort bonne *de soi*. Le vice a dans *soi* tout ce qui peut le rendre odieux. Un discours coule de *soi-même*. La Science est utile *de soi, par soi-même*. Il faut convenir qu'on parloit généralement autrefois de la sorte : Boileau en offre sur-tout de nombreux exemples dans le *Traité du sublime*. A la réserve de quelques Ecrivains jaloux de l'énergie, nous disons plus communément *lui* ou *elle* que *soi*, des choses comme des personnes.

Nos peres & nos Maîtres pensoient donc, & je pense d'après eux, que le mot *soi* est plus propre pour désigner l'essence, la nature, le fond, le caractère, l'action nécessaire, l'efficacité ou la vertu naturelle & commune des choses : au lieu que *lui*, ordinairement appliqué aux personnes, doit également indiquer des actions libres, des effets accidentels, des opérations volontaires, ce qui n'est point nécessité par la nature, par le caractère, par les qualités communes de la cause. L'homme fait une chose librement & de *lui-même* : un agent purement physique produit nécessairement & de *soi-même* un effet. D'ailleurs, quand il est question d'une cause physique ou du moins nécessaire, la qualité désignée convient à l'espece entiere des choses ; ce qui nous ramene à la distinction précédente.

Le *soi* seroit donc en ce genre, ce que le moi

est en morale. Nous dirions *soi*, pour exprimer la qualité intrinsèque ou la propriété de la chose & même de la personne : nous dirions *lui*, pour désigner une qualité accidentelle & la manière d'être ou d'agir actuelle & variable. L'homme porte en *soi* un principe nécessaire de mort : le malade avoit long-temps porté en *lui* des germes accidentels de maladie. L'homme franc dit, de *soi-même*, par la force de son caractère, la vérité : l'homme qui n'a point de raison de la dissimuler & qui ne la dit que pour cette raison & sans y être excité, la dit de *lui-même*. L'aimant, par sa propriété naturelle, attire à *soi* le fer : un homme attire adroitement à *lui* les gens simples. Cette distinction me paroît importante.

Soi se prend pour la personne même, *propre sur soi*, *se replier sur soi*. Il se prend pour l'indépendance ou la puissance naturelle de l'homme *sur lui*, *être à soi*. Il se prend pour la nature même de la chose ; *une chose est bonne, mauvaise, indifférente de soi*.

Pourquoi ne diroit-on pas que des choses sont ; *de soi*, indifférentes ? On dit au singulier une chose indifférente *de soi*, parfaite *de soi* ou *en soi*, puissante *par soi*. On prétend que *soi* ne s'accorde pas avec un pluriel : pourquoi, quand *se* s'accorde avec le pluriel comme avec le singulier ? Pourquoi n'en feroit-il pas de *soi* comme du *sibi* des Latins ? Eh ! qu'importe ici le singulier ou le pluriel ? *De soi* est une façon particulière de parler, & il signifie *par la nature des choses*, comme *chez soi* signifie dans sa maison. Vaugelas, en désapprouvant choses indifférentes *de soi*, ne peut s'empêcher d'avouer que c'est une bizarre chose que l'usage.

Un jugement encore plus bizarre , c'est celui de Thomas Corneille qui , en condamnant la phrase , *ces choses sont indifférentes de soi ou de soi indifférentes* , approuve celle - ci , *de soi , ces choses sont indifférentes* , parce que *de soi* se présente alors d'une manière indéterminée , comme *si* , devant ou après , la valeur ne devoit pas être nécessairement déterminée par la phrase entière.

☉ Il ne me reste plus qu'à justifier une remarque très-délicate de Bouhours sur la manière d'employer & d'entendre *soi-même* & *lui-même* dans un cas particulier. Les Ecrivains les plus purs n'ont pas toujours respecté , en ce point , la justesse du langage.

» *Se sauver , se perdre soi-même* , signifie fau-
 » ver , perdre sa propre personne. Il est inutile
 » de sauver ses biens dans un naufrage , si on
 » ne *se sauve soi-même*. Que serviroit-il à un
 » homme de gagner tout le monde & de *se per-*
 » *dre soi-même* ?

» *Lui-même* signifie autre chose. Il s'est sauvé
 » *lui-même* , c'est-à-dire , sans le secours d'autrui. Il
 » s'est perdu *lui-même* , c'est-à-dire , par sa faute ,
 » par sa mauvaise conduite.

» Dans les phrases où *soi-même* est joint avec
 » les verbes *sauver* & *perdre* , le mot de *soi-*
 » *même* est complément au régime de ces verbes.
 » *Il s'est sauvé , il s'est perdu soi-même* ; mais il
 » n'a pas *sauvé ou perdu* autre chose (c'est ce
 » que la phrase ne dit point ; car on peut *se sau-*
 » *ver ou se perdre soi-même* , après avoir *sauvé ou*
 » *perdu* d'autres choses).

» Dans les phrases où *lui-même* est joint avec ces verbes, *lui-même* est sujet ou en tient lieu. » *Il s'est sauvé, il s'est perdu lui-même*, c'est comme si l'on disoit, *lui-même, il s'est sauvé, il s'est perdu*, il est l'auteur de son salut, de sa perte «.

M. Bauzée observe fort à propos que cette remarque doit s'étendre généralement à tous les verbes actifs après lesquels on peut mettre *soi-même* sans préposition. *Il se loue lui-même*, c'est-à-dire, *lui-même se loue*, & les autres ne le louent peut-être pas. *Il se loue soi-même*, c'est-à-dire, *il loue sa propre personne*, & non pas celle d'un autre (ou peut-être après avoir loué les autres).

Quelle est la raison de cette différence ? elle est sensible : *lui-même* est la réduplication du pronom *il* ; & *soi* est celle du pronom *se*. Or *il* marque le sujet qui agit, la personne active ; & *se* marque l'objet sur lequel il agit, la personne passive. Ainsi nous disons *se dompter, se trahir, s'oublier soi-même*, & non *lui-même* : mais nous disons *il a cru, il a fait, il a dit lui-même*, & non *soi-même*, telle chose. Faut-il ajouter que *lui, lui-même* se prend quelquefois pour le sujet ? *Lui-même, il vous attestera ce fait* : *Lui seul est Dieu, Madame, & le vôtre n'est rien*. On prétend, au contraire, que *soi, soi-même* ne s'emploie qu'en régime : cependant si vous disiez, *on fait, soi-même, son sort* ; *soi-même, on se défend* ; est-ce que *soi-même* ne se rapporteroit pas directement au sujet de la proposition ? Mais il s'accorde naturellement avec le mot indéterminé *on*, & non avec le pronom déterminé *il*.

Boileau se conforme à cette règle, lorsqu'il dit de quelqu'un,

Qu'il mêle , en se vantant *soi-même* à tous propos ,
Les louanges d'un fat à celle d'un Héros.

Soi-même désigne la personne que le fat loue , sa propre personne , en même temps qu'il loue un Héros. Il dit de même fort bien qu'un Auteur ne connaît son génie & s'ignore *soi-même*. C'est donc la propre personne qu'enseigne celui qui s'enseigne *soi-même* : c'est donc lui qui enseigne celui qui s'enseigne *lui-même*. Racine désigne très-exactement par *lui-même* le Dieu de bois , qui , par lui , ne peut pas subsister :

J'adorerois un Dieu sans force & sans vertu ,
Reste d'un tronc pourri , par les vents abattu ,
Qui ne peut se sauver *lui-même* !

Ephr.

Mais il auroit parlé plus exactement , s'il avoit substitué dans le passage suivant *soi-même* à *lui-même*.

Dieu nous donne ses Loix , il se donne *lui-même* :
Pour tant de biens , il commande qu'on l'aime.

Il faut bien que ce soit Dieu *lui-même* qui se donne ; car nul autre ne peut le donner. Mais la bonté suprême est de donner tant de biens , tout jusqu'à *soi* , *soi-même* enfin. A la vérité , par la force des choses , la phrase ne peut être équivoque.

J'espère que cet article , grammatical mais renfermé dans mon sujet , ne déplaira pas à mes Lecteurs.



Soigneusement, Curieusement.

Le latin *cura* signifie *soin* : ces deux mots expriment la vigilance, l'attention, l'application à bien faire, à conserver, à perfectionner une chose. *Curiosité, curieux, curieusement* emportent quelquefois une idée de blâme : ils sont donc assez près de l'excès ou de l'abus. *Soin, soigneux, soigneusement*, sans modification, ne se prennent qu'en bonne part ; ils ne désignent donc qu'une chose louable ou convenable. *Curieux & curieusement* annoncent donc une grande envie ; un desir peut-être indiscret, une recherche empressée qu'on ne trouve pas dans *soigneux & soigneusement*.

Ces deux especes de termes ne sont synonymes que dans certains cas : car *curieux* désigne proprement l'envie de sçavoir, de découvrir, de voir, de posséder ; tandis que *soigneux* désigne la manière de traiter les choses : on dit *curieux & soigneux de sa parure*, garder *soigneusement* ou *curieusement* quelque chose, conserver *curieusement* ou *soigneusement* sa santé, &c. La manière *curieuse* est plus recherchée, plus avide, plus minutieuse, plus difficile que la manière purement *soigneuse*.

L'homme *curieux* de sa parure y met de la recherche, de l'importance, une envie de se faire distinguer ou remarquer : l'homme *soigneux* de sa parure y met un soin convenable ou qu'on ne sçauroit blâmer, une attention soutenue, une en-

vie de ne pas s'exposer à la critique ou au blâme. Vous prendrez pour un petit esprit celui qui est *curieux* dans ses ajustemens : vous prendrez pour un homme décent ou propre celui qui est *soigneux* dans son habillement. Des *soins* trop *curieux* annoncent un dessein particulier & une foiblesse d'esprit.

On garde *soigneusement* ce qui est utile : on garde plutôt *curieusement* ce qui est rare. On est *soigneux* dans les choses qu'on doit faire : on est *curieux* dans les choses qu'on se plaît à faire. La raison ou l'attachement nous rend *soigneux* : le goût ou la passion nous rend *curieux*.

Soyez plus *soigneux* de votre honneur , & moins *curieux* de votre réputation.

La charité sera *soigneuse* de se cacher. L'esprit est *curieux* de se montrer.

Si je disois qu'il y a des meres qui élèvent si *curieusement* leurs filles qu'elles leur donnent jusqu'à des maîtres d'escrime , comme si elles vouloient en faire des spadassins ; à quelques lieues d'ici , l'on ne me croiroit pas , & je dirois pourtant la vérité. Si j'avançois qu'il y a bien des meres , dans ce qu'on appelle *le monde* , qui élèvent assez *soigneusement* leurs filles , pour les instruire des devoirs qu'elles auront à remplir & des soins qu'elles auront à exercer dans le mariage , on me croiroit peut-être , & je mentirois.

Le plus heureux naturel a besoin d'être *soigneusement* cultivé. Les inclinations des enfans doivent être *curieusement* observées.

Celui qui est *soigneux* de sa santé , la conserve ; celui qui en est *curieux* , la perd.

Soin , Souci , Sollicitude.

J'AI dit que le *soin* est une application à faire ; une vigilance pour conserver, une attention à servir ; & il ne faut pas perdre de vue cette acception du mot. Mais son acception primitive, quoique regardée comme secondaire, est de désigner l'embarras *intérieur*, la peine d'esprit, le *souci* ou la *sollicitude* ; car *soin* tient, comme Ménage l'observe, au latin *senium*, embarras, ennui, deuil, vieillesse, abattement, état pénible de la vieillesse : dans la basse latinité, *sennia*, *sonius*, *funnis*, *sumis*, *essomnia* (*essoine* en vieux françois & en anglois, empêchement, embarras, *soin*, comme le latin *sumnis*, & le theuton *saumnis*). M. de Gébélín remonte de là jusqu'à l'oriental *sum*, *som*, place, position, situation, d'où naissent en effet les soins. Ajoutons que *sumere* signifie se charger d'un *soin*, prendre une chose sur soi.

Ménage tire *souci*, autrefois *soulci*, du latin *sollicitus*, inquiet, tout agité. Les *soins* & les *soucis* (soins inquiets) habituels, constans, vifs & pressans, attachés sur-tout à un objet particulier, forment la *sollicitude*, qui est l'état d'un esprit sans cesse tourmenté, &, pour ainsi dire, absorbé dans ses pensers & ses *soins* : car Cicéron l'appelle une maladie de l'esprit (*ægritudo*) enfoncé dans la méditation. Ce mot a le sens du verbe *solliciter*, lat. *sollicitare*, exciter fortement, presser vivement, aiguillonner sans cesse, à la lettre, *tout remuer, mouvoir en tout sens ou sans cesse* ; de *hol*, *sol*,

soil, tout, en grec, en celté, en osque, & de *citare*, mouvoir, pousser, exciter fréquemment, ne point laisser de repos.

Le *soin* est un embarras & un travail de l'esprit, causé par une situation critique dont il s'agit de sortir ou même de se garantir, ou par une situation pénible qu'il faudroit adoucir du moins par la vigilance, son activité & ses efforts. Le *souci* est une agitation & une inquiétude d'esprit, causée par des accidens qui troublent le calme & la sécurité de l'ame, & la jettent dans une triste rêverie. La *sollicitude* est une agitation vive & continuelle, une espece de tourment habituel de l'esprit, causé par des attaches particulieres ou par des intérêts particuliers qui nous sollicitent sans cesse, & nous obligent à des *soins* sans cesse renaissans, ou à une vigilance constante & laborieuse.

Toute affaire, tout embarras nous donne du *soin*. Toute crainte, tout desir nous donne du *souci*. Toute charge, toute surveillance nous donne de la *sollicitude*.

Le *soin* pousse à l'action : les *soins* que vous prenez manifestent ceux que vous éprouvez. Le *souci* vous replie sur vous : un air pensif & sombre le décele. La *sollicitude* vous tient en éveil & en exercice : des mouvemens & des *soins* fréquens & curieux l'annoncent.

Le *soin* ôte la liberté d'esprit ; il occupe. Le *souci* ôte la tranquillité ; il agite. La *sollicitude* ôte le repos de l'esprit & la liberté des actions ; elle possède, si elle n'absorbe.

Les besoins & les *soins* sont les premieres conditions de la vie. Les *soucis* & les desirs vagues sont les premiers effets & les premiers symptômes d'une

passion naissante. Chaque état de la Société a, pour premier apanage, sa *sollicitude* propre.

La richesse donne plus de *soin* qu'elle n'en ôte. Les noirs *soucis* habitent plutôt les Palais que les cabanes. La plus haute & la plus poignante des *sollicitudes* est celle du pouvoir suprême.

Le *soin* raisonnable nous attache à la poursuite de l'objet. Le *souci* profond nous fait chercher la solitude. La *sollicitude* pastorale voue le Pasteur au soin du troupeau.

Il y a des *soins* superflus & stériles, qui ressemblent à la douleur qu'on sent au bras qu'on a perdu. Il y a des *soucis* importuns & vagues, qui ne sont que des vapeurs envoyées au cerveau par une humeur mélancolique. Il y a une *sollicitude* aveugle & turbulente, qui consiste à se donner beaucoup de tourment pour ne rien exécuter.

Un moyen d'alléger vos *soins*, c'est d'agir. Un moyen d'alléger vos *soucis*, c'est de vous attacher à quelque *soin*. Un moyen d'alléger votre *sollicitude*, c'est de ne pas négliger les petits *soins*.

Appliquez-vous à bien connoître le prix des choses, & vos *soins* s'y proportionneront. Pénétrez-vous de la vanité de vos pensées & de la plupart de leurs objets, & vos *soucis* seront bientôt plus légers & plus rares. Connoissez toute l'étendue de vos devoirs & vos vrais intérêts, & votre *sollicitude* sera bien réglée.

Trop de prudence entraîne trop de *soin*. Trop de sensibilité entraîne trop de *soucis*. Trop de zèle entraîne trop de *sollicitude*.



Solemnel , Authentique.

Un génie solemnel ! une pensée solemnelle ! une vertu solemnelle ! un caractère solemnel ! Qu'est-ce que cela signifie , bon Dieu ? Je le confesse humblement , je n'entends point ce langage : les Ecrivains qui le parlent devraient bien nous expliquer , non ce qu'il veut dire , mais ce qu'ils veulent nous dire. Si ce n'est pas là du style barbare , il faut que ce soit du *style solemnel* , genre que je ne connois point.

Les Interpretes conviennent que *solemnel* signifie ce qui a coutume (*solere*) de se célébrer tous les ans (*ann, enn* dans les composés , annuel) ou *seulement* une fois l'an (& j'aimerois mieux composer ce mot de *sol* , seul ; parce que c'est mieux désigner une chose rare , singuliere , extraordinaire , remarquable). On a donc dit des *cérémonies solemnelles*, des *fêtes solemnelles*, des *usages solemnels*, des *jeux solemnels*, &c. , pour désigner des choses extraordinaires , faites ou plutôt célébrées avec beaucoup d'éclat , de pompe , de magnificence ; & c'est ce qui constitue la *solemnité*. Or , dans le *génie solemnel* ou dans la *pensée solemnelle* , je n'apperois rien qui approche d'une pompeuse célébration.

J'aimerois mieux encore dire *un génie authentique* , *une vertu authentique* ; car enfin on établit l'*authenticité des vertus* , & autrefois on appelloit *personnes authentiques* les gens qui , par leur condition élevée , étoient particulièrement dignes de foi. Ce mot grec vient de la racine *avros* ,

de foi , par son pouvoir , de son autorité ; & il signifie ce qui est d'une *autorité* reçue , ce qui mérite qu'on y ajoute foi , ce qui est revêtu des caractères ou des marques de la vérité. Ainsi , on dit des actes , des témoignages , des écrits , des jugemens , des Loix *authentiques*.

En vérité , je n'ai entrepris cet article que pour dénoncer un langage baroque au Public & aux Auteurs qui voudroient nous donner un nouveau *Dictionnaire néologique* , dont nous avons grand besoin. *Solemnel* & *authentique* ne se trouvent guere confondus , quoique présentés comme synonymes par des Vocabulistes. Il est vrai qu'on dit un *testament solemnel* ou *authentique* , un *mariage authentique* ou *solemnel* , & ainsi des traités & de divers actes , dans le même sens. Ainsi un acte revêtu de toutes les formes & de toutes les conditions requises , est indifféremment *authentique* & *solemnel* ; & les formalités nécessaires à l'*authenticité* de l'acte s'appellent même des *solemnités*.

Mais l'acte est proprement *solemnel* par l'appareil , la cérémonie , la publicité ou la notoriété de la chose ; & *authentique* , par les formalités légales , les preuves , l'autorité de la chose. La *solemnité* constate l'acte ; l'*authenticité* en constate la validité. On ne sçauroit méconnoître ou révoquer en doute ce qui est *solemnel* : on ne sçauroit se refuser ou refuser sa foi à ce qui est *authentique*. La chose *solemnelle* est notoirement vraie & incontestable : la chose *authentique* est légalement certaine & inattaquable.

Soliloque , Monologue.

CES deux mots , l'un latin , l'autre grec , parfaitement synonymes dans leur sens naturel , désignent le discours (loq , λόγ) de quelqu'un qui parle *seul* (*solus* , *se oll*). Mais l'usage les a distingués , en affectant à celui de *monologue* une idée ou un emploi particulier qui le restreint au théâtre : le *monologue* est le *soliloque* d'un personnage qui , seul sur la scène , ne parle que pour les spectateurs. On disoit autrefois , les *soliloques* des piéces dramatiques , les *soliloques* de Corneille , l'abus des *soliloques* sur le théâtre : on ne dit plus que *monologues* , & c'est une espece d'hommage que nous rendons aux Grecs , de qui nous tenons particulièrement l'Art dramatique. *Soliloque* , plus étendu dans sa signification , est moins usité ; & il a un certain air dogmatique ou moral : on dit les *soliloques* de S. Augustin. Ce mot désigne particulièrement les réflexions & les raisonnemens qu'on fait avec soi , à part soi.

Le *soliloque* est une conversation que l'on fait avec soi comme avec un second. Le *monologue* est une espece de dialogue dans lequel le personnage joue tout à la fois son rôle & celui d'un confident.

Le besoin de délibérer & de discuter le pour & le contre , entraîne le *soliloque*. L'inconvénient de multiplier les *monologues* a fait imaginer les confidens , personnages postiches & ridicules , si l'on ne sçait pas d'ailleurs les rendre nécessaires à l'action.

Puisque le *soliloque* est dans la Nature (car il est naturel de converser avec soi-même), le *monologue* n'est point déplacé sur la scene (car il est nécessairement des situations intéressantes dans lesquelles un personnage doit s'entretenir avec lui & ne se confier qu'à lui).

Le *soliloque* est puéril , s'il est sans objet , sans suite , sans intérêt ; ou plutôt ce n'est pas là un *soliloque* : les enfans , les fous , les gens ivres parlent seuls ; mais ils ne font pas un *discours* , idée propre à ce mot. Le *monologue* est absurde , s'il se réduit à un récit historique qui n'est ni obligé par la situation présente du personnage , ni fondu dans l'action ; ou plutôt ce n'est pas là un *monologue* : c'est l'Auteur qui parle , quand le personnage devoit agir ; & en parlant aux spectateurs pour les instruire ou pour amuser le tapis , il étale sa misère.

Lorsque vous voyez de loin un homme solitaire rêver & gesticuler , vous sçavez qu'il fait un *soliloque*. Lorsque vous voyez un personnage ren. pîr , seul , toute la scene , vous vous attendez à un grand mouvement , soutenu par la précision énergique du *monologue*.

☼ *Soliloque* est naturellement opposé à *colloque* ; & *monologue* , à *dialogue*. Mais l'usage , maître absolu des Langues , s'astreint rarement à suivre tous les rapports d'analogie que les mots ont entre eux. Le *colloque* & le *dialogue* conservent leur idée commune de conversation entre deux ou plusieurs personnes , sans se distinguer par les différences propres du *soliloque* & du *monologue*. Le *dialogue* n'est point , comme le *monologue* , exclusivement

ivement affecté au théâtre : le *colloque* n'est point, dans sa valeur usuelle, grave ou philosophique, comme le *soliloque*.

Le *colloque* est proprement une conversation familière & libre, qui n'est astreinte à aucune règle particulière : le *dialogue* est un entretien suivi & raisonné, qui est assujéti à des règles. On dit les *Colloques* d'Erasme ou de Mathieu Cordier, & les *Dialogues* de Platon ou de Fénelon.

Dans le *colloque*, on devise ; & quelquefois on parlemente : Cicéron dit que les lettres sont des *colloques* entre des amis absens ; Tite-Live remarque qu'avant un combat, il y eut un *colloque*. Dans le *dialogue*, on s'instruit ; & ordinairement on discute : Quintilien définit le *dialogue*, un discours par demande & par réponse, sur une matière telle que la philosophie ou la politique, traitée par les personnes dans le style convenable à leur caractère : Cicéron observe que la dispute est dans la marche ordinaire du *dialogue*.

Le *colloque* est une espèce particulière de conversation ; mais comme ce mot ne se dit guère que familièrement, il ne doit être appliqué qu'à des conversations légères, frivoles ou considérées comme des verbiages : on dira les *colloques* de ces enfans, de ces caillettes, & même de ces amans qui ne font que se parler sans rien dire. Le *dialogue* est une sorte d'entretien ; mais il n'est pas toujours aussi grave que l'entretien rigoureusement pris, ni sur des affaires ou des matières aussi importantes & aussi sérieuses que le sujet des entretiens : d'ailleurs, dans cette dernière espèce de discours, c'est le fond que l'on considère ; & dans le *dialogue*, on considère spécialement les formes, la composition, l'exécution, l'art.

Je sçais que la fameuse *Conférence* de Poissy entre les Catholiques & les Protestans , a été appelée *Colloque* : mais un exemple unique , si je ne me trompe , ne suffit point pour ériger les *colloques* en discours prémédités sur des matieres de doctrine & de controverse : il est vraisemblable que cette Conférence reçut le nom de *colloque* , parce qu'elle avoit pour objet de *parlementer* ou de rapprocher & de concilier les esprits ; idée que j'ai ci-dessus remarquée dans le mot *colloque* d'après les Latins. Tout le monde sçait que le *dialogue* est spécialement pris pour un genre particulier de composition ou d'ouvrage , qu'il a son art propre , qu'il se divise en plusieurs espèces , &c. Le *dialogue* est la maniere la plus naturelle & peut-être la plus efficace d'instruire , mais sur-tout de discuter : c'est celle que les premiers Auteurs , les Philosophes Grecs , les Peres de l'Eglise ont le plus souvent employée dans leurs traités & sur-tout dans la dispute.

Sombre , Morne.

Le mot oriental & celtique, *mar, mor, m-r* , changé en *moir, mæ, mour* , &c. chez les Grecs , les Latins , les Anglois , &c. signifie *obscurité* , par opposition à *mar* , jour , éclat. Les Latins en firent *umr* , ensuite *umbr, umbra* , ombre , *sombra* dans la basse latinité , au rapport de Ménage ; d'où *sombre, umbrosus* , *sub-umbrosus* en latin. *Sombre* signifie donc littéralement ce qui est à l'ombre ou dans l'ombre , ce qui n'est pas éclairé ou ne l'est que peu. Ainsi ce mot indiqueroit proprement une obscurité produite par la privation d'une lumière étrangère ,

par l'interposition d'un corps entre la lumière & l'objet ; objet qui n'auroit point d'éclat & de lumière par lui-même. Mais *morne* désigne en général l'obscurité sans rapport à la cause, soit que le corps soit ou non lumineux par lui-même. Le corps qui a perdu de son éclat, ou qui n'a pas son lustre ordinaire, ou qui est offusqué par les objets voisins, est *terne*.

Rarement a-t-on égard à cette différence naturelle des mots *sombre* & *morne*. Ce dernier mot n'est même guere usité dans le sens physique ; ce qui a fait dire aux Vocabulistes qu'il se prend *au figuré*, lorsqu'on dit un temps *morne* ; comme si l'idée d'*obscurité* n'étoit pas naturelle aux objets physiques ; & que l'idée de tristesse n'empruntât point, par figure, la dénomination de *morne* de ces mêmes objets.

En général, *sombre* a quelque chose de plus noir, de plus triste, de plus austère ou de plus horrible que *morne*. *Sombre* est synonyme de ténébreux, & non *morne*. Avec une très-forte teinte de noir, une couleur est *sombre* : sans lustre & sans gaieté, une couleur est *morne*. Nous disons les *Royaumes sombres*, pour désigner l'Enfer des Païens, le lieu le plus obscur ou plutôt ténébreux, le lieu des ombres ; *morne* seroit une épithète trop foible. Le soleil est *morne*, quand il est fort pâle & sans éclat : par elle-même, la nuit est *sombre* autant qu'elle est profonde. Les feux qui, comme dans l'Enfer de Milton, ne servent qu'à rendre l'obscurité visible, sont des feux *sombres* ; la lune est *morne*, lorsqu'elle ne répand qu'une clarté pâle, foible & mourante. Les mêmes nuances distinguent ces termes dans un sens figuré.

Si les *sombres* habits du Ceuil s'égayent par des

couleurs & des ajustemens agréables, il semble que la mort n'est plus qu'une occasion de diversifier sa parure & de varier ses plaisirs. Si l'âge n'oblige plus à assortir ses vêtemens & leur couleur avec une figure *morne*, il semble qu'en effet la vieillesse n'est plus à la lettre qu'une seconde enfance.

Je ne sçais sur quel fondement on a prétendu que les Turcs ont l'imagination tournée aux idées sinistres. Sans doute, tout est *morne* sur les avenues & dans les Cours du Sérail; mais le peuple est si éloigné des idées *sombres*, qu'il bannit absolument le noir de son habillement, & que la vue seule d'un ruban noir au cou d'un Européen l'afflige & lui fait baisser ou détourner la tête.

Voulez-vous parfaitement connoître le caractère *sombre*, voyez le portrait du pic, tracé par M. de Buffon, son air inquiet, ses mouvemens brusques, ses traits rudes, son naturel farouche, son éloignement pour toute société. La cygogne a l'air *triste* & la contenance *morne*, mais sans avoir la rudesse & la farouche insociabilité du pic.

Le tyran est *sombre*, il effarouche, il effraye; l'esclave abruti n'est peut-être que *morne*, il afflige, on le plaint. Le *sombre* Cromwel ne peut exciter dans les accès de sa gaîté bouffonne, qu'un rire faux & démenti par des visages *ornes*.

On est *morne* dans le malheur : dans le malheur & le crime, on est *sombre*. Les passions ardentes & concentrées vous rendent *sombre* : les passions douces & trompées vous rendent *ornes*.

Désirez-vous de cette fiere dévotion qui ne vous montre qu'un visage *sombre*. Désirez-vous de ce respect profond qui va se perdre dans un *orne* silence.

Les Chantres des *Nuits* & des *Sépulcres* ont des

beautés *sombres* que j'ai admirées une fois pour n'y plus revenir. Ce genre de beautés, qui vous laisse tout *morne* dans votre admiration, n'est propre qu'à vous donner à la fin le spleen.

Lorsque Crébillon introduisit sur le Théâtre François le genre *sombre*, si familier aux Anglois, on n'éprouva d'abord qu'une horreur impatiente & une sorte d'admiration semblable à une *morne* stupeur. Depuis que le Peuple François est devenu *morne* jusqu'à perdre le goût & le talent de la chanson, & à ne porter jusques dans ses folies, que de la tristesse, les femmes mêmes ne sont plus remuées, comme le Peuple Anglois, que par des spectacles de l'atrocité la plus *sombre* & la plus révoltante, & égayées que par les farces les plus grossières & les plus dégoûtantes des Boulevarts.

☼ *Morite* ne se dit proprement que de l'air & de la contenance.

Somme, Sommeil.

Ces mots désignent l'assoupissement qui,

— Quand l'homme accablé sent de son foible corps
Les organes vaincus, sans force & sans ressorts,
Vient, par un calme heureux, soulager la Nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure.

Henriade, Ch. VII.

- » Il y a quelquefois, nous dit-on, de la différence entre ces deux mots.
- » *Somme* signifie toujours le dormir ou l'espace du temps qu'on dort. *Sommeil* se prend quelquefois pour l'envie de dormir.

262 SYNONYMES FRANÇOIS.

» On est pressé du *sommeil* en été après le re-
 » pas ; on dort d'un profond *somme* après une
 » grande fatigue.

» *Sommeil* a beaucoup plus d'usage & d'étendue
 » que *somme* ». *Encyclop. t. XV.*

M. Beauzée va nous expliquer la différence
 capitale de ces mots *toujours* différens.

» Le *sommeil* exprime proprement l'état de
 » l'animal pendant l'assoupissement naturel de
 » tous ses sens ; c'est pourquoi on en fait usage
 » avec tous les mots qui peuvent être relatifs à
 » un état, à une situation. Etre enseveli dans le
 » *sommeil* ; troubler, rompre, interrompre, res-
 » pecter le *sommeil* de quelqu'un ; un long, un
 » profond *sommeil* ; un *sommeil* tranquille, doux,
 » paisible, inquiet, fâcheux ; la mort est un *som-*
 » *meil* de fer ; l'oubli de la Religion est un *som-*
 » *meil* funeste.

» Le *somme* signifie principalement le temps
 » que dure l'assoupissement naturel, & le présente
 » en quelque sorte comme un acte de la vie hu-
 » maine ; c'est pourquoi l'on s'en sert avec les
 » termes qui se rapportent aux actes, & il ne se
 » dit guere qu'en parlant de l'homme : un bon
 » *somme*, un *somme* léger, le premier *somme* :
 » on dit faire un *somme*, un petit *somme* ; & l'on
 » ne diroit pas de même *faire un sommeil* ».

Avec ces notions, vous rendrez facilement rai-
 son de toutes les manieres usitées d'employer l'un
 & l'autre mot ; & c'est ce qui en prouvera la jus-
 tesse.

Le *somme* est l'acte que nous faisons : le *som-*
meil est ou l'état dans lequel nous sommes, ou
 l'envie, le besoin que nous éprouvons ; car ce mot

* ces deux acceptions qui répondent à celles des deux mots latins *somnus* & *sopor*.

On fait un *somme*, comme on fait un repas : on fait un bon *somme*, un léger *somme*, un long *somme*, comme on fait un bon repas, un léger travail, une longue promenade : circonstances propres de l'action ou plutôt de l'acte présent. On est dans le *sommeil*, comme on est en repos, en action, dans une situation : on est dans un profond *sommeil*, enseveli dans le *sommeil*, comme on est dans une grande agitation, dans un calme profond, dans une assiette tranquille : circonstances de situation ou d'état. Aussi le *sommeil* est-il l'état opposé à celui de la *veille*. Or observez que ce qui convient au *sommeil* ne convient pas au *somme*.

Le *somme* embrasse tout le temps que l'on dort ; par la raison que la durée est une circonstance nécessaire de l'acte, & sur-tout essentielle dans l'action de dormir : mais dès que l'acte est interrompu, le *somme* est achevé, on ne peut faire qu'un nouveau *somme*. Le *sommeil* embrasse aussi la durée ; car cette circonstance est aussi propre à l'état ou à la situation plus ou moins durable : mais le *sommeil* interrompu se reprend ; vous rentrez, par un nouveau *somme*, dans le *sommeil* ; & le *sommeil* d'une nuit est composé de tout le temps que vous avez dormi, même à différentes reprises.

On acheve son *somme*, comme on acheve son ouvrage. On sort du *sommeil*, comme on sort du lit.

Vous avez dormi un bon *somme*, après avoir mangé un bon dîner : le *somme* est donc en effet ce que vous faites, comme le dîner que vous faites. Vous avez dormi d'un profond *sommeil*, après

avoir mangé d'un grand appétit : le *sommeil* est ce qui vous a fait bien dormir , comme l'appétit est ce qui vous a fait bien manger.

Nous invoquons le *sommeil* & non le *somme* : nous invoquons la cause , le *Dieu bienfaisant* , qui nous fait dormir ; nous n'invoquons pas l'effet , l'acte que nous faisons de dormir. Le *sommeil* nous fuit , nous presse , nous tourmente , nous tient *dans ses bras* : voilà des caractères propres à la cause ou à l'état. Le *somme* n'a aucune de ces propriétés ; il n'est que la suite du *sommeil*. Le *sommeil* procure & maintient le *somme*.

Le dormir est l'effet du *sommeil* ; le *somme* est le résultat du dormir.

Ces mots different donc essentiellement l'un de l'autre ; & leur différence est si bien sentie , que personne ne se méprend dans leur application,

Sommet , Cime , Comble , Faîte.

Ces mots désignent le haut ou la partie supérieure d'un corps élevé.

La racine *sum* , *sum* signifie élevé , mais particulièrement terminé en pointe. Le latin *summus* se prend pour le plus haut , très-grand , extrême , suprême , supérieur. On dit le *sommet* d'une montagne , d'un rocher , de la tête , de tout ce qui est élevé , mais sur-tout pointu , sans absolument exiger cette condition.

Cime est le latin *cacumen* , *acumen* , *cima* , qui ne un sommet pointu (de la racine *ac* , aigu , u). La pointe constitue donc essentiellement

la cime. Les corps très-élevés sont ordinairement moins larges à leur *sommet* qu'à leur base : mais il faut , pour la *cime* , que cette différence soit très-remarquable & caractéristique. On dit la *cime* d'un arbre , d'un rocher , d'un clocher , d'un corps pyramidal.

Comb , creux , en grec , en latin , en françois , &c. , est dérivé de la racine celtique & primitive *cam* qui porte l'idée de courbe , voûté , ce qui forme un creux. *Combler* signifie remplir un creux : une mesure est *comble* , quand la matiere contenue s'éleve par-dessus ses bords. Le *comble* est un surcroît , ce qui s'éleve par-dessus les côtés ou les supports , comme une voûte : c'est la calotte de l'édifice. Dans l'Orient , les maisons n'ont point de *comble* ; elles sont couvertes en plate-forme. Ce mot se dit particulièrement de la couverture d'un bâtiment : mais il est très-usité au figuré pour désigner l'*accumulation* poussée au plus haut degré où les choses puissent aller. Latin *cumulus*.

Faîte , *faïste* est le latin *fastigium* , formé du celte *fas* , jét , action de croître , élévation , & de *teg* , couvrir , toit. Les Latins disent également le *toit du faite* , & le *faîte du toit* : ils entendent par *faîte* tout ce qui fait *toit* , mais sur-tout la partie supérieure du toit qui forme un plan incliné : aussi l'employent-ils souvent dans le sens propre de *cime*. Quelquefois ils supposent plusieurs *faîtes* qui forment les planchers supérieurs des divers étages : ils disent même des gens du même *faîte* , comme nous dirions du même étage. Nous disons proprement *faîte* en parlant des bâtimens , & c'est , à la rigueur , la plus haute piece de la charpente du toit ; mais on dit aussi le *faîte* comme le *som-*

met de la montagne, le *faîte* comme la *cime* d'un arbre, quoique son idée propre soit de former un toit, une couverture, à peu près comme le *comble*. Au figuré, le *faîte* est le plus haut degré, la position la plus élevée dans un ordre de choses.

Ainsi le *sommet* est la partie la plus haute ou l'extrémité supérieure d'un corps élevé : la *cime* est le sommet aigu ou la partie la plus élancée d'un corps terminé en pointe : le *comble* est le surcroît ou le couronnement élevé en forme de voûte au dessus du corps du bâtiment pour le couvrir : le *faîte* est l'ouvrage ou la place qui fait le complément ou le dernier terme de l'élévation & de la chose.

Le *sommet* suppose une assez grande élévation ; la *cime*, la figure particulière du corps pointu ; le *comble*, une accumulation de matériaux avec une sorte de courbure ; le *faîte*, des degrés ou des rangs différens.

On ne dit pas le *sommet* d'un banc, d'une table, d'un corps bas ; le *sommet* n'appartient donc qu'à ce qui a une certaine hauteur ; & par la raison qu'une fleur a une tige élevée, on dit les *sommets* & les *sommités* des fleurs. On ne dit pas le *cime* d'une tour ou d'un corps applati à sa surface ; la *cime* est propre aux objets menus par le haut : aussi ne dira-t-on pas au figuré la *cime* du bonheur, de la fortune, de la gloire, parce qu'il n'y a pas une analogie sensible entre ces objets moraux, & la figure de ces objets physiques. On ne dit pas le *comble* d'une montagne ou d'un corps naturel ; parce qu'on ne peut considérer ces objets comme des amas de matériaux entassés & recouverts de manière à remplir ou à renfermer

un vuide , quand même ils seroient arrondis par le haut : mais on dit au figuré le *comble* du bonheur , du malheur , de la misere , de l'iniquité , de la gloire ; parce que les biens , les maux , les disgraces , les crimes , les grandeurs s'accroissent & s'élèvent jusqu'au période au delà duquel on ne voit plus rien de possible. On ne dira qu'improprement le *faîte* des choses qui n'auront pas des degrés , des repos , des étages , des divisions différentes & assez marquées sur lesquelles on peut s'arrêter , & d'où l'on peut monter jusqu'au plus haut degré : vous diriez plutôt le *faîte* d'une montagne qui a des pentes , que d'un rocher qui est escarpé : mais vous dites , au figuré , le *faîte* des honneurs , des grandeurs , de la gloire , parce qu'il y a divers degrés de gloire , de grandeur & d'honneur.

Le *sommet* est opposé à l'extrémité inférieure : la *cime* , au pied ou à la base : le *comble* , au fond : le *faîte* , au rang le plus bas.

L'art , dit Montesquieu , sçait rappeler une femme du *sommet de la vieillesse* vers la *jeunesse la plus tendre*. Il ne faut pas mesurer les Grands par la hauteur de la place qu'ils occupent ; mais comme on mesure un arbre depuis le *pied* jusqu'à sa *cime*. Nous voyons beaucoup de riches qui , à leur mort , se trouvent depuis long-temps ruinés *de fond en comble*. Du *rang le plus bas* , Denys de Syracuse monte jusqu'au *faîte* de la puissance.

Enfin , au figuré , le *sommet* est toujours le plus haut point de la chose : le *faîte* est le plus haut rang établi ou connu auquel on parvienne : le *comble* est le plus haut période auquel il paroisse possible d'atteindre. Il n'y a rien au delà du *som-*

met ; il n'y a rien de plus élevé ou d'aussi élevé que le *faîte* ; il ne peut rien y avoir au delà ou au dessus du *comble*. Arrivé au *sommet*, on s'y arrête : monté sur le *faîte*, on aspire quelquefois à descendre : porté au *comble*, on y est dans un état violent.

Songer à , Penser à.

» ON *pense* tranquillement & avec ordre, dit
 » l'Abbé Girard, pour connoître son objet. On
 » *songe* avec inquiétude & sans suite, pour par-
 » venir à ce qu'on souhaite. On *rêve* d'une ma-
 » nière abstraite & profonde, pour s'occuper agréa-
 » blement. Le Philosophe *pense* à l'arrangement
 » de son système. L'homme embarrassé d'affaires
 » *songe* aux expédiens pour en sortir. L'amant
 » solitaire *rêve* à ses amours «.

Penser est un terme vague qui annonce un travail de l'esprit sans indiquer aucun objet particulier. *Songer* & *rêver* sont des imaginations du sommeil, ou des pensées semblables à celles du sommeil ; & le *rêve* est plus irrégulier, plus tourmentant, plus bizarre que le *songe*. Les yeux ouverts, on *songe* à la chose qu'on a dans l'esprit, à ce qu'on projette, à ce qu'on doit exécuter, à l'objet qui se présente ; mais ce mot rappelle nécessairement l'idée d'une pensée légère, fugitive, superficielle, qui se dissipe facilement, qui n'occupe pas fort profondément. On *rêve* vaguement, même à un objet déterminé ; la *réverie* absorbe : on *rêve* fort tristement comme on *rêve* agréable-

ment. Réver ne se prend que dans cette acception ; & ce caractère distinctif ne permet pas de l'employer selon l'idée simple de *penſer*. Vous ne direz pas *révez* à ce que vous faites ; comme on dit , *penſez* ou *ſongez* à ce que vous faites. On vous demandera ſi vous avez *penſé* ou *ſongé* à la commiſſion qu'on vous avoit donnée , & non ſi vous y avez *révé*. Or quelle différence y a-t-il dans ces cas particuliers entre *ſonger* & *penſer* ?

Les Grammairiens ont examiné ſi l'on pouvoit dire *ſonger* pour *penſer* : l'uſage avoit décidé la queſtion. A l'égard de *réver* pour *penſer*, il n'y avoit pas lieu à la diſcuſſion ; car il ne ſe dit pas , quoique , dans certains cas , on diſe l'un & l'autre , mais non l'un pour l'autre. Vaugelas & Thomas Corneille obſervent que *ſongera* même quelquefois meilleure grace que *penſer*. D'où lui vient donc cette bonne grace ? de l'idée particulière & déterminée qu'il exprime , comme je vais l'expliquer. La grace même a ſa raiſon.

Penſer ſignifie vaguement avoir une choſe dans l'eſprit , s'en occuper , y attacher ſa penſée , y donner ſon attention , réfléchir , méditer. Selon le caractère propre du ſonge qu'il ne faut point perdre de vue , *ſonger* ſignifie ſeulement rouler une idée dans ſon eſprit , y faire quelque attention , ſe la rappeler , s'en occuper légèrement , l'avoir préſente à ſa mémoire. Vous ne direz point *ſonger* profondément , mûrement , ſortement : vous direz *penſer* toutes les fois qu'il s'agira de réflexion , de méditation , d'occupation ſuivie. Vous *penſez* à la choſe que vous avez à cœur : il ſuffit qu'une choſe ſoit préſente à votre eſprit ; pour que vous y *ſongiez*. Quelqu'un qui vous

donne une commission , vous recommande d'y *songer* , c'est-à-dire , de ne pas l'oublier : si c'est une affaire grave dont vous deviez vous occuper , il vous recommandera d'y *penser*. *Songez à ce que vous faites* , signifie *faites-y attention* : *pensez à ce que vous avez à faire* , signifie *occupez-vous* , *réfléchissez* , *délibérez*. A l'homme qu'il suffit d'avertir , vous dites *songez-y* : à celui que vous voulez corriger , vous dites *pensez-y bien*. *Songer* a donc meilleure grace , lorsqu'il s'agit de choses ou de considérations légères , qui ne demandent que de l'attention ou de la mémoire , qui ne font pas des impressions ou ne laissent pas des traces profondes , qui n'ont point de suite ou n'exigent point de tenue : c'est alors le mot propre ; & vous le préférez à *penser* , que vous employez dans tout autre cas.

La sorte excuse que de dire , *je n'y ai pas songé* ! Si vous aviez pris quelque intérêt à la chose , vous y auriez *pensé*.

Que de fautes commises par indifférence ou par légèreté d'esprit , on rejette sur sa mémoire ! Ecoutez , *pensez bien* à ce qu'il s'agit de faire , & vous y *songerez* dans le temps. La mémoire est bonne , quand l'esprit est attentif & réfléchi : l'ordre dans les choses & dans les idées , la rend sûre.

Il y a des Lecteurs qui ne *songent* pas à ce qu'ils lisent ; je ne sçais si c'est leur faute ou celle de l'Auteur. Je crois que l'on compteroit sur ses doigts le nombre des Lecteurs qui *pensent* assez à ce qu'ils lisent pour l'apprendre : on a une idée de la chose ; mais on ne la sçait point. Il y a l'art de lire.

On ne *songe* pas toujours à ce qu'on dit : rarement y *pense*-t-on assez. J'écris à Paris.

Une absence d'esprit fait que vous ne *songez* pas à ce que vous dites ; la préoccupation de l'esprit fait que vous n'y *pensez* pas. La personne distraite *songe* à autre chose : l'homme abstrait *pense* à toute autre chose. *Vous n'y songez pas* est un avis : *vous n'y pensez pas*, est un reproche.

Il n'y a qu'à *songer* aux petites choses ; il faut *penser* aux grandes : les gens qui *pensent* beaucoup aux petites, ne *songent* guere aux grandes.

Un sot *songe* à quelque chose ou à rien : je ne sçais pas à quoi il *pense*.

De la même maniere qu'un homme d'esprit dit une sottise, un sot lâche un trait d'esprit : mais avec cette différence qu'en y *pensant*, le premier sçait fort bien ce qu'il a dit, & que le second n'en sçait rien.

Personne ne sçait mieux dire qu'on ne peut pas *songer* à tout, que ceux qui ne *songent* à rien. Personne n'a besoin qu'on lui apprenne qu'il faut *penser* à soi ; mais on a quelquefois besoin d'en être averti.

En *songeant* qu'il faut qu'on oublie un objet, on s'en souvient : à force d'y *penser*, il faut à la fin qu'on l'oublie.

Un homme qui n'est pas fort commun, c'est celui qui *songe* d'abord aux autres. Un homme qui est infiniment rare, c'est celui qui ne *pense* point à lui.

On *songe* aux autres : on *pense* à soi. On *pense* à son propre mal : on *songe* aux maux d'autrui. Mal d'autrui n'est que *songe*.

Soudain , Subit.

Soudain, mot celté & bas-breton indiquant ce qui arrive incontinent, sur le champ, à l'instant même, en un instant, sans que rien puisse l'arrêter, le *contenir* : *sud*, *suden* en grec, impétueusement, violemment, avec une extrême célérité. *Subit*, du latin *sub-ire*, se mettre sous, aller après, arriver ensuite, désigne proprement ce qui vient après, tout de suite, presque aussitôt, sans délai.

Soudain est donc, ensoi, plus prompt que *subit*. Le premier n'a point de préliminaire ; le second semble en supposer. La chose *soudaine* étonne ; la chose *subite* surprend. L'événement *soudain* n'a été ni prévu, ni imaginé, ni soupçonné, ni pressenti ; il n'a pas même pu l'être. L'événement *subit* a pu l'être absolument ; mais il n'a été ni préparé, ni ménagé, ni amené, ni indiqué du moins suffisamment. On ne pouvoit pas s'attendre au premier : on ne s'attendoit pas, du moins sitôt, au second. Ce qui est *soudain*, arrive, pour ainsi dire, comme un coup de foudre dans un temps serein : ce qui est *subit*, arrive comme un coup de foudre inattendu au commencement d'un orage. *Soudain* a quelque chose de plus extraordinaire que *subit*.

L'apparition de l'ennemi est *soudaine*, lorsqu'elle trompe toute votre prévoyance : elle est *subite*, lorsqu'elle trompe seulement votre attente. Pour l'exécution d'un dessein, vous faites une
marché

marche *subite* : dans un pressant danger , vous prenez une résolution *soudaine*.

Si vous compatez le mouvement de la lumière à celui du son , vous direz que le premier est *soudain*, parce qu'il semble franchir presque en un instant un intervalle immense ; & que le dernier est *subit*, parce qu'il s'exécute avec une rapidité singulière. *Soudain* semble n'avoir qu'un instant : *subit* peut avoir une durée.

Une chose est *soudaine* , comme l'éclair ; *subite* , comme le passage d'un torrent.

L'esprit , après avoir inutilement médité , a quelquefois des traits *subits* de lumière : le génie , sans avoir fait aucun effort , a quelquefois des illuminations *soudaines*, comme dit Bossuet.

Voyez , dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne par Fléchier , les effets d'une mort *subite* : voyez , dans l'Oraison funèbre de Madame Henriette par Bossuet , les effets d'une mort *soudaine*. La mort de M. de Turenne n'étoit point hors de la vraisemblance ; celle de Madame Henriette étoit contre toutes les apparences : la première ne pouvoit pas être inopinée comme la seconde.

Ce que nous appellons *changement subit*, *réforme subite*, en ne considérant que le cours ordinaire des choses, les Prédicateurs l'appelleront plutôt *changement soudain*, *conversion soudaine*, en le considérant comme l'effet d'une grace extraordinaire & toute puissante. Par ces *changements subits*, l'objet passe bien vite & contre toute attente d'un état à l'autre : par cette *conversion*, *soudaine* le sujet est transporté , pour ainsi dire, tout d'un coup, par un miracle de la Grace , de l'abîme du vice au centre de la sainteté sans passer par un milieu.

Soudain est un terme réservé pour la poésie & pour le style relevé. Il exprime un grand mouvement ; & il est fait pour être appliqué à de grands objets. *Subit* est donc au contraire dans l'ordre commun des choses ; il n'exprime que l'idée simple qui peut se retracer dans tous les styles. Nous voyons tous les jours des accidens & des événemens *subits* : les choses plus rares , plus extraordinaires , plus inopinées , plus frappantes paroissent plutôt *soudaines*.

Soudoyer , Stipendier.

PRENDRE , entretenir des troupes à sa solde.

Les Etymologistes se trompent , lorsqu'ils dérivent le mot *soldat* du latin *solidus* , sou , piece de monnoie , dont ils font *solde*. *Solde* & *soldat* viennent immédiatement du celte *sold* , paye ; *solder* , soldat , homme payé. Les Gaulois , au rapport de César (a) , appelloient *soldurios* , des gens attachés à leur service , moyennant le soin qu'ils prenoient de leur subsistance pour prix de leur dévouement : de là notre ancien mot *souldart* , ensuite *soldat* , *souldier* & *soldier* en anglois. Ces *solduriers* n'étoient pourtant pas de simples *soldats*. Loin que nous ayons emprunté du latin nos mots *solde* , *soldat* , *soudoyer* , le latin a reçu des Celtes les mots *solidus* , monnoie pour payer ; *solvere* , payer , &c. En éthiopien , *salt* signifie également *solder* , *soudoyer* , payer. Ces mots sont tirés du primitif *sal* , *sel* , qui désignoit originairement la subsistance en général.

(a) Comment. l. 3 , c. 5.

Si les Gaulois, dont la Langue étoit faite avant qu'ils eussent aucune communication avec les Romains, avoient eu recours au latin pour donner un nom à leurs troupes mercenaires, ils auroient pris celui de *stipendié* ou *stipendieux*, dont les Romains se servoient pour désigner les gens de guerre *soudoyés*. *Stips* étoit le nom de la plus petite monnoie de Rome dans ses commencemens ; & le sens propre de ce mot est celui de profit ou revenu. On en fit *stipendium* & sa famille, en y ajoutant le mot *pend*, payer, & primitivement *peser* ; car la monnoie se donnoit au poids. Ce terme signifie tout à la fois solde, service, tribut militaire. Par là il acquit une force particuliere pour désigner la solde des troupes.

Soudoyer désigne plutôt, par l'étymologie, l'entretien ou la subsistance des troupes ; & *stipendier*, leur paye ou rétribution en argent. Le *fidele* des Gaulois étoit rigoureusement *soudoyé* : le *miles* des Latins étoit proprement *stipendié*. *Soudoyer* est le vrai terme de notre Langue, fait pour notre Histoire & pour l'Histoire moderne : *stipendier* est un terme emprunté, fait pour l'Histoire Romaine & pour l'Histoire ancienne des autres peuples étrangers.

On dit qu'un Prince *soudoye* en temps de paix cinquante mille hommes : il *soudoyera* des troupes étrangères, si la guerre se déclare. Rollin dit que la pauvreté de Sparte donna lieu de croire qu'elle ne *stipendioit* pas ses troupes : Périclès introduisit à Athenes l'usage de *stipendier* les gens de guerre.

☉ Nous disons communément *soudoyer*, lorsqu'il

qu'ils'agit de troupes étrangères qu'un Prince prend à sa solde : cet usage , étranger aux Romains , ne seroit pas exprimé si convenablement par le mot *stipendier*.

Les armées Carthaginoises étoient presque entièrement composées de troupes étrangères qui n'avoient d'autre intérêt que d'être bien *soudoyées* avec le moins de risque possible. Le Sénat Romain arrêta & prévint beaucoup de désordres , lorsqu'il ordonna que les soldats seroient à l'avenir *stipendiés* aux dépens du Public , par une imposition nouvelle dont aucun citoyen ne seroit exempt (l'an de Rome 347).

Avant l'institution de la milice réglée , l'Europe étoit infestée de compagnies mercenaires qui faisoient le métier de brigands , quand elles ne trouvoient point à faire celui de soldats ; je veux dire quand elles n'étoient point *soudoyées* par quelque Puissance. Avant que les troupes fussent *stipendiées* , le soldat , qui n'avoit d'autre paye que le butin , songeoit autant à la conservation des personnes qu'au pillage des choses ; parce que la rançon du prisonnier appartenoit à celui qui l'avoit pris.

☀ *Stipendier* , beaucoup moins usité que *soudoyer* , ne se dit guere que dans le style militaire. On a pourtant dit *stipendier* des Professeurs , comme si en parlant de sciences , il convenoit mieux de donner un air étranger & sçavant à son style. *Soudoyer* s'applique fort communément à toute espece de gens mercenaires que l'on tient à ses gages ou dans ses intérêts à prix d'argent , mais souvent avec un esprit d'improbation : ainsi l'on dit *sou-*

doyer des Agens, des Commis, des espions, des brigands; mais on dit aussi *soudoyer* des Puissances.

Il est aujourd'hui de la grandeur d'un Souverain de *stipendier* dans la paix de nombreuses légions pour ne rien faire. Il est, dans certains pays, de la grandeur des hauts & puissans Seigneurs de *soudoyer* des bandes de brigands & d'assassins pour avoir un air de puissance.

Les Romains, les Grecs & en général les Peuples anciens ne *stipendioient* des soldats que quand ils avoient un ennemi à combattre : ils ne *soudoyoient* des espions que pour découvrir la marche & les desseins de l'ennemi.

Il sembleroit que des gens *stipendiés* dans tous les temps pour la sûreté publique, devroient dans tous les temps être employés pour la sûreté publique; & que ce métier est noble, à moins qu'on ne l'avilisse. Il paroîtra, un jour, choquant, que des gens, moins respectables que beaucoup d'autres, aient *soudoyé* de l'argent du Public, des bandes très-nombreuses, pour arrêter sur les grands chemins les passans de toute condition, & fouiller dans leurs poches.

*Soumettre, Subjuguer, Assujettir,
Asservir.*

METTRE dans la dépendance.

Soumettre, mettre dessous, sous soi, ranger sous la dépendance, la domination, l'autorité.

Subjuguer, mettre sous le joug par la force ; prendre un empire absolu sur. *Assujettir*, mettre dans la sujétion, la contrainte, soumettre à des obligations, à des devoirs. *Asservir*, mettre dans un état de servitude, réduire à une extrême dépendance.

Il est sensible que *soumettre* & *assujettir* n'ont pas la même dureté de sens qu'*asservir* & *subjuguer*. *Assujettir* & *soumettre* ôtent l'indépendance : *subjuguer* & *asservir* ôtent la liberté. *Soumis* ou *assujetti*, on peut être encore libre : *subjugué* ou *asservi*, on est esclave. On est *soumis* à un Prince juste, & *assujetti* à des devoirs légitimes : on est *subjugué* par un ennemi victorieux, & *asservi* par un gouvernement tyrannique.

Soumettre est un terme générique qui marque une certaine disposition des choses, mais susceptible de beaucoup de variétés : la *soumission* va depuis la déférence jusqu'à l'asservissement. Mais *assujettir* marque un état habituel ou une habitude d'obéissance, de devoirs, de travaux ou de soins : la *sujétion* désigne une contrainte ou une assiduité constante qui annonce la multiplication des actes, comme l'adjectif *sujet* désigne une obéissance, une inclination, une habitude soutenue & prouvée par plusieurs actes. *Subjuguer* exprime un empire ou un ascendant plus ou moins absolu, mais sans exiger nécessairement, comme *asservir*, l'oppression ou l'abus : il y a un *joug* doux, un *joug* léger, comme un *joug* pesant, un *joug* de fer. *Asservir* désigne, au contraire, un état violent, une extrême contrainte, la dépendance d'un *serf*, c'est-à-dire, d'un homme enchaîné : la *servitude* est un esclavage. Voyez *Servitude*.

- Ainsi *soumettre* exige d'un côté une supériorité, une autorité quelconque ; & de l'autre une infériorité, une dépendance vague : on est *soumis* à la force, à la nécessité, à la loi, à la volonté, au jugement d'autrui : on l'est plus ou moins ; on l'est nécessairement ou volontairement. *Subjuguer* exige d'une part une force ou un ascendant victorieux, & de l'autre une grande dépendance & une sorte d'impuissance : on *subjugué* des ennemis, des rebelles par la force des armes, des passions par la force & l'empire de la raison, des esprits foibles par l'ascendant du génie ou d'un esprit fort. *Assujettir* exige d'un côté une puissance ou un titre, & de l'autre une dépendance ou un dévouement établi : on est *assujetti* par un maître, par des besoins, par les devoirs d'une charge, par une tâche qu'on s'impose soi-même. *Asservir* exige d'un côté une puissance irrésistible ou un pouvoir tyrannique, & de l'autre une extrême dépendance, une dure contrainte : on est *asservi* par des conquérans barbares, par des despotes, par des passions violentes, par des devoirs ou des besoins sans cesse renaissans & pressans, en un mot par l'oppression.

De par la Nature, les femmes sont *soumises* à leurs maris : celui qui, par sa foiblesse, a besoin d'être protégé, n'est pas fait pour commander à celui qui le protège & dont il ne peut se faire obéir. Par cette même foiblesse, elles sont plus exposées que les hommes à être *subjuguées* : par vos égards, vos soins, vos déférences, faites alors sur-tout qu'elles ne sentent point votre empire (chef-d'œuvre d'un bon gouvernement) ; & laissez-leur croire, comme elles le veulent,

qu'elles commandent. Par leur sexe & par leur état, elles sont *assujetties* à tant de gênes & à tant de devoirs, qu'il n'est rien de plus respectable dans la Société qu'une femme qui se soumet patiemment aux unes, & remplit fidèlement les autres ; c'est la femme forte que Salomon craignoit de ne pas trouver. Dans l'Orient, elles sont *asservies* par une suite naturelle de l'esprit public : que de raison, de prudence, de douceur, de consolation, d'avantage & de bonheur perdent ces plats Despotes, qui ne reconnoissent pas leurs femmes pour leurs compagnes, leurs amies, & leurs moitiés !

Plus on est petit, plus on est *soumis*. Plus on est foible, plus on est *subjugué*. Plus on est élevé, plus on est *assujetti*. Plus on est lâche, plus on est *asservi*.

Il faut sçavoir ou se *soumettre* les choses ou s'y *soumettre*, de manière ou que nous possédions les objets, ou qu'ils ne nous possèdent pas. Il vaut mieux *subjuguer* ses passions que des peuples ; car le plus doux & le plus beau des empires est de régner sur soi. Il faudroit *s'assujettir* à des occupations & à des devoirs, si l'on n'y étoit pas naturellement *assujetti*, sous peine de respirer au milieu des bâillemens de l'oisiveté le poison de l'ennui également funeste au corps & à l'ame. Il faut *s'asservir* scrupuleusement à l'observance des devoirs pénibles & indispensables, si l'on veut les rendre légers & demeurer libre.

L'homme est *soumis* à tant d'autorités & d'influences, il est *assujetti* à tant de devoirs & de besoins, qu'il ne lui reste plus guere que de n'être pas *subjugué* (& il s'en défend par la force du

caractère), & de n'être point *asservi* (& il s'en défend par la hauteur de l'ame).

Subjugez les esprits & les cœurs, si vous voulez que tout vous soit *soumis*. *N'asservissez* personne, si vous voulez que tous restent *assujettis*.

On a autant de peine à se *soumettre* à la raison d'un homme sage, que de facilité à s'*asservir* à l'opinion publique, quelque folle qu'elle puisse être. Les gens qui veulent dominer par-tout & même qui réussissent, trouvent à la fin quelqu'un qui les *subjuge*. Il implique contradiction qu'il y ait des places qui, sans *assujettir* à aucun exercice, procurent de gros salaires. Pour les hommes puissans, c'est assez que de croire qu'ils ne sont point *asservis*; mais il faut qu'ils le croient.

Soupçon, Suspicion.

LATIN *suspicio*, de la préposition *sub*, sous, dessous, & de *spic*, voir, regarder; action de voir, de considérer, de conjecturer, de deviner, d'imaginer, ce qui est dessous, non-apparent, caché, incertain. C'est tout au plus une connoissance fort incertaine, ou peut-être une vaine imagination. On a dit que le *soupçon* est une légère impression sur l'esprit, un sentiment de hasard, une demi-lumière, la moins noble des fonctions de l'esprit, une croyance douteuse & désavantageuse, une idée de défiance.

Soupçon est le terme vulgaire: *suspicion* est un terme de Palais. Le *soupçon* roule sur toute sorte d'objets: la *suspicion* tombe proprement sur

les délits. Le *soupçon* entre dans les esprits délians ; & la *suspicion* dans le conseil des Juges. Le *soupçon* peut donc être sans fondement : la *suspicion* doit donc avoir quelque fondement , une raison apparente. Justifiée par des indices , la *suspicion* sera donc un *soupçon* légitime, grave, raisonnable. Le *soupçon* fait qu'on est soupçonné : la *suspicion* suppose qu'on est suspect.

Il résulte de là que le verbe *suspecter*, indiqué par l'adjectif *suspect*, est un mot utile, puisqu'il désigne dans l'objet un sujet de le *soupçonner*. La défiance *soupçonne* les gens mêmes qui n'ont donné aucun lieu au *soupçon* : la prudence *suspecte* ceux qui ont donné matière à la *suspicion*. Un homme vrai peut être *soupçonné* de ne pas dire la vérité dans certain cas : le menteur est justement *suspecté* de dire faux dans le cours ordinaire des choses. On voudra rendre le premier *suspect* : celui-ci est à juste titre. La femme la plus vertueuse sera *soupçonnée* par un jaloux : la coquette est *suspectée* de tout le monde ou *suspecte* au Public. Je sçais que tout est *suspect* au tyran *soupçonneux* ; mais, parce que tous les *soupçons* sont au moins des *suspicions*, & qu'il trouve la preuve de ce qu'il croit dans ce qu'il craint. La femme de César ne doit pas être *soupçonnée* : les fortunes rapides sont toujours *suspectées*.

Suspecter n'a point encore passé de la conversation dans les fastes de la Langue : je ne sçais pas pourquoi. Les Latins disoient *susplicari*, soupçonner, & *suspectare*, suspecter ou tenir pour suspect : ce dernier indique une reduplication.

Souris , Sourire.

Ri , ris , rire sont des imitations du bruit qu'on fait en riant. *Souris* & *sourire* désignent par le mot *sous* ce qui est au dessous du *ris* & du *rire*. *Sourire*, c'est *rire* comme en dessous ou sous cape, peu, légèrement, à demi, sans éclat, par un simple mouvement des lèvres, accompagné d'un certain regard. Ce mouvement n'est que la naissance, le soupçon, le premier trait du rire. En un mot le *souris* est au *ris*, ce que le bouton qui commence à s'ouvrir est à la fleur épanouie.

Ris est le mot simple & radical ; *rire* est le mot dérivé & modifié : *rire* ajoute donc à *ris*. *Ris* est le latin *risus* : or cette terminaison passive marque ce qui est fait, ce qui est produit. *Rire* est le verbe *ridere* ou le substantif *risio* : or l'un & l'autre expriment l'action de faire, le genre d'action qu'on fait. *Ris* marque donc l'acte, tel acte qu'on fait ; & *rire*, l'action, l'espece d'action que l'on fait ; & il y en a différentes sortes.

Nous personnifions les *ris* & non le *rire* : or comme les personnages, appelés *ris*, ne sont que des objets individuels, la chose exprimée par le mot *ris* n'est également qu'un acte, un effet individuel. Nous disons le *rire*, comme nous disons le *boire*, le *manger*, le *lever*, le *coucher*, &c. : or cette maniere de parler désigne, selon la verrou des verbes, le genre, la maniere, l'habitude de la chose. L'on a le *rire* agréable, & l'on fait des *ris*. Vous qualifiez le *rire* d'une personne selon sa maniere

habituelle de *rire*; & vous qualifiez ses *ris*, selon la maniere dont elle *rit* actuellement. Chacun a son *rire*, comme son maintien habituel : la forme du *ris* varie, comme la contenance, suivant les occasions.

Le *ris* est un éclat de *rire* : il est donc un acte d'une telle espece. Nous disons qu'une personne a fait des *ris*, & non des *rires* immodérés. Si l'on dit quelquefois *des rires*, c'est lorsque les *ris* ont été plusieurs fois recommencés. Les *ris* continués ne font qu'un *rire*, comme plusieurs actes ne font qu'une action complete. On dit, dans ce sens, un long *rire*, un *rire inextinguible*; ce qui marque le résultat d'une action divisible en plusieurs actes ou en divers temps.

Ce que je viens de dire de *rire* & de *ris*, s'applique naturellement à *sourire* & à *souris*. Le *souris* est proprement un acte, l'effet particulier de *sourire* ou du *sourire* : le *sourire* est l'action spécifique de *sourire*, la maniere habituelle de *sourire*, ou enfin une espece de *rire*. Si souvent on les confond, souvent on les distingue; & un usage vicieux ne fait point que l'un ne soit préférable à l'autre, selon les cas.

Le *souris* est une des expressions les plus énergiques du sentiment : le *sourire* est un des traits les plus touchans de la figure. Le *sourire* est la maniere d'exprimer une joie douce, modeste, délicate de l'ame : le *souris* en est l'expression actuelle & passagere. Avec un *souris* fin, il y a de l'esprit jusque dans le silence : avec un *sourire* gracieux, la laideur disparaît. Le *souris* est en quelque sorte plus moral, & le *sourire* plus physique : je veux dire qu'on applique plutôt les qua-

lifications morales au *souris*, & les qualifications physiques au *sourire*. Vous ne concevez pas le *souris* sans une intention, un motif, un sentiment, une pensée qui l'anime : vous concevez le *sourire* comme un jeu naturel de la figure, comme un trait ou une habitude du corps, comme un genre d'action physique, familier à l'homme.

Les graces ont toujours le *sourire* sur les levres : leur *souris* n'est pas le même, si l'amour allume ou éteint son flambeau.

On voit le *sourire*, il repose sur le visage : on apperçoit le *souris*, il s'évanouit bientôt. Le *souris* prolongé devient *sourire*. Le *sourire* se fixe, & le *souris* s'échappe. On étale le *sourire* ; on cachera son *souris*. Le *souris* est au *sourire* ce que l'accent est à la voix. Je veux dire que le *souris* n'est qu'un acte léger, un trait fugitif ; au lieu que le *sourire* est une action suivie, un état de la chose.

La peinture fixe le *sourire* en développant avec aisance ses formes gracieuses & les effets qu'il produit sur toute la figure. Elle esquisse si finement le *souris*, qu'il semble se dissiper à l'instant où on le voit éclore.

Comme un *souris* craintif *glisse* sur les levres de cette personne contrainte qui répond, à la dérobée, au discours ou au coup d'œil qu'elle ne doit pas entendre ! Comme le doux *sourire* *repose* sur la bouche de cette bonne mere qui contemple fort délicieusement son tendre nourrisson endormi sur ses genoux !

Quel *trait* plus perçant que le *souris* d'une douleur profonde qui se refuse, avec un tendre regret, à la consolation qu'on lui donne ! Quel *attrait* plus touchant que le *sourire* de l'innocence

qui s'endort dans les pensées d'une joie pure, & qui paroît en jouir jusque dans ses rêves !

Une femme artificieuse compose habilement son *sourire* : mais à un *souris* général de l'assemblée, je vois que personne ne s'y trompe. Le *sourire* doit être naturel ; sinon, c'est une grimace : le *souris* est naïf, il échappe du cœur, à moins qu'il ne soit malin.

Le *sourire* du courtisan est comme celui d'un masque ; il est le même pour tout le monde : un *souris* du Prince est comme un *souris* de la beauté, il gagne les cœurs.

Malheureux les enfans qui ne voyent point le *sourire* paternel & maternel répandre la sérénité & les doux présages sur l'aurore de leur vie ! Malheureux peres, malheureuses meres, qui, pour avoir éloigné d'eux leurs enfans, n'ont point senti délicieusement tressaillir leurs entrailles aux premiers *souris* de ces innocens, & qui ne pourront plus sentir tout le bonheur d'être peres & meres !

Souvent, Fréquemment.

L'ABBÉ GIRARD estime que *souvent* est pour la répétition des actes ; & *fréquemment*, pour la pluralité des objets. Ainsi l'on déguise *souvent* ses pensées ; & l'on rencontre *fréquemment* des traîtres.

Il me semble qu'on rencontre aussi *souvent* des traîtres ; & qu'on déguise *fréquemment* ses pensées, ses desseins, les sentimens, la marche,

tout à la fois. *Fréquent* signifie ce qui se fait *souvent*; *fréquence* exprime la réitération rapide des pulsations, des vibrations, des mouvemens; *fréquenter* c'est voir ou visiter avec assiduité le même objet; *fréquentatif* marque la répétition des mêmes actes. *Fréquemment* a donc, comme tous ces termes, la propriété de désigner cette répétition.

Du primitif *sab*, *sap*, amas, hauteur, se forma l'oriental *sapho*, multitude, abondance; d'où le latin *sapè*, *souvent*. Les Latins ont dit d'abord *frecuens* pour *frequens*: d'où *Vossius* conjecture que ce mot est composé de *ferè cum ens*, gens qui se réunissent en grand nombre; & M. de Gébeline, en adoptant l'idée du *concours*, juge que *fre* vient plutôt du verbe *fero*, porter, se porter; & qu'ainsi le mot désigne des êtres qui se portent ensemble au même lieu. *

Sans prononcer sur ces deux origines qui amènent la même définition, je remarquerai que l'adverbe *ferè* donne au mot une idée plus juste & plus claire; puisqu'il signifie, ainsi que M. de G. le reconnoît, *le plus souvent*, ordinairement, presque toujours: & cet adverbe, tiré lui-même du verbe *fero*, désigne donc l'action très-ordinaire, *très-souvent* répétée de se porter à une chose, vers un but. Ainsi *frequens*, *ferè cum ens*, signifie littéralement, qui est, qui va, *très-souvent* avec, en un lieu. Quant à l'idée de *concours*, s'il est vrai qu'elle est souvent exprimée par le mot *frequens*, *fréquent*, il n'est pas moins certain qu'il exprime aussi souvent celle de *succession*, tant en latin qu'en françois. Cicéron dit également qu'il importe d'avoir des Auditeurs *frequens* (nombreux); & que *Démosthenes* fut l'Auditeur *fré-*

quent (assidu) de Platon. *Souvent*, *sapé*, ne présente-t-il pas également l'idée de concôirs, à s'en tenir à son origine; puisque sa racine signifie amas, multitude?

Souvent veut dire; selon l'interprétation commune, beaucoup de fois, mainte fois, souventes-fois: *fréquemment*, selon l'étymologie & la valeur des mots de la même famille, veut dire fort souvent, très-ordinairement, plus que de coutume. Vous allez *souvent* dans un lieu où avez coutume d'aller: vous allez *fréquemment* dans une maison où vous allez avec une grande assiduité. *Souvent* n'indique que la pluralité des actes; *fréquemment* annonce une habitude formée. Vous faites *souvent* ce qu'il n'est pas rare, ce qu'il est ordinaire que vous fassiez: vous faites *fréquemment*, ce que vous êtes le plus accoutumé à faire, ce que vous faites sans cesse.

Celui qui voit *souvent* les Ministres, visite *fréquemment* les antichambres.

Un Egçiste parle *souvent* de lui: il en parle même plus *fréquemment* qu'on ne pense; car, sans se nommer, c'est *souvent* de lui ou relativement à lui qu'il parle.

Le Philosophe même se trompe *souvent*; & le juste même peche *fréquemment*.

Il arrive *souvent* des naufrages en mer; il en arrive *fréquemment* dans une mer orageuse, comme la Cour.

☉ Ce qui ne revient pas *souvent*, est plus ou moins rare: ce qui ne revient pas *fréquemment* peut être néanmoins ordinaire. *Fréquemment* est même particulièrement propre à désigner ce qst

se fait ordinairement , mais plus *souvent* qu'à l'ordinaire. Ainsi , dans l'état naturel , le pouls bat *souvent* en une minute ; mais si , par accident , les pulsations deviennent plus pressées , plus rapides , plus multipliées , il bat *fréquemment* , il est *fréquent*.

A comparer notre maniere de vivre avec celle des Anciens , nous mangeons *souvent* : à comparer celle des enfans avec celle des hommes faits , ceux-là mangent *fréquemment*.

Vous direz , après Hésiode , que *souvent* un seul homme suffit pour ruiner sa patrie ; mais non que *fréquemment* il y suffit : car ce n'est point un cas ou une chose ordinaire.

Je suis quelquefois surpris qu'on ne voye pas plus *souvent* de braves gens à la potence , puisqu'il ne faut que deux coquins pour faire pendre un honnête homme : je suis surpris un moment , quand j'entends parler de mille & mille horreurs , qu'il ne se fasse plus *fréquemment* de grandes exécutions.

On voit *souvent* changer le Ministère dans différens Gouvernemens : il faut bien le changer *fréquemment* , lorsque les maux sont tels , qu'il n'est guere possible d'y remédier , comme dans l'état présent de l'Angleterre.

☉ Enfin *fréquemment* indique proprement une action , ce qu'on fait ; & *souvent* indique également l'action & l'état , ce qui se fait ou ce qui est. J'ai remarqué que le mot *fre* pour *feré* ou pour *fero* , un des élémens de *frequens* , signifie se porter , aller , agir. On fait *souvent* ou *fréquemment* certaines choses : on est *souvent* ou *fort souvent*

& non *fréquemment* dans une situation. Celui qui ne fait *fréquemment* un exercice modéré, est *souvent* incommodé, ou il éprouve *souvent* des incommodités. Il y a *fort souvent* du monde dans une maison; & vous y *allez* vous-même *fréquemment*.

J'ai été *souvent* embarrassé avec des gens qui me poussaient de questions jusqu'à me réduire à l'alternative fort dure ou de manquer à la discrétion, ou de leur marquer de la méfiance : ils y feroient revenus *fréquemment*, si je n'avois pris le parti d'ignorer toujours absolument, avec eux, ce que je ne pourrois leur dire qu'avec réserve : Dieu me préserve d'un curieux ! J'aime cent fois mieux répondre à un sot.

Il y a *souvent* des troubles, il s'*élève fréquemment* des troubles dans les Gouvernemens où des pouvoirs actifs & contraires se combattent les uns les autres : & quelle absurdité de prétendre que des crises qui produisent le désordre, le bouleversement, la dissolution même, sont des signes d'une bonne constitution ! Je prie les Commentateurs de ne pas m'en faire dire plus que je n'en dis.

On sort *fréquemment* de chez soi, on n'est pas *souvent* chez soi : la raison en est que, pour rester chez soi, il faut être bien avec soi, il faut faire ce qu'on doit faire, il faut aimer ce qu'on doit aimer, il faut être l'ami de sa femme, de ses enfans, de ses amis ; il faut sçavoir ce que c'est qu'être pere & chef de famille, il faut chercher le bonheur où la Nature l'a placé.



Stérile, Infertile.

Du celtre *tir*, sec, qui ne produit ou ne rapporte rien, sont formés le grec *steiros*, le latin *sterilis*, *stérile*, qui ne produit, ne porte, ne rapporte rien, aucun fruit, quoiqu'il soit de nature à produire. *Infertile*, qui n'est pas *fertile*, qui ne porte guere, qui rend fort peu, rien ou presque rien. *Stérile* est par lui-même plus exclusif qu'*infertile* : mais l'usage déplace souvent les bornes naturelles de leur district.

On dit rigoureusement qu'une femme est *stérile*, lorsqu'elle ne fait point d'enfant, & qu'elle ne paroît pas capable d'en avoir. On ne dira pas qu'elle est *infertile*, & parce que ce mot n'exclut que la quantité, & parce qu'en parlant d'une femme, on dit qu'elle est *féconde* & non *fertile*.

On dit qu'une année est *stérile*, quoiqu'elle ne soit nullement qu'*infertile*; peut-être parce que la plainte exagere toujours les maux.

Une terre inculte qui ne produit rien ou du moins rien pour notre usage, s'appelle *stérile* : une terre cultivée, mais qui ne paye pas assez les avances de la culture, n'est qu'*infertile*; vous la compterez bientôt parmi les terres *stériles*.

Un sujet, *stérile* pour l'un, ne sera qu'*infertile* pour l'autre : tel esprit fait quelque chose de rien; tel autre ne sçait rien faire de quelque chose. Mais il est bien commode & bien consolant de prendre les bornes de notre esprit pour celles des choses mêmes.

Il n'est point de champ *infertile* que la richesse rurale ne couvre d'abondantes moissons : il n'est point de champ fertile qu'une mauvaise administration rurale ne rende *stérile* comme un rocher.

Quelle langueur dans nos pauvres cercles, s'il y a seulement trois jours *stériles* en aventures & en nouvelles ! On croiroit que les esprits sont si *infertiles* en pensées & si vuides de connoissances, qu'après les complimens ils n'ont plus rien à dire : vite, une table & des cartes ou des tableaux.

☉ Le mot *stérile* indique un principe de *stérilité*, l'aridité, la sécheresse : *infertile* n'indique proprement que le fait, la rareté ou la disette des productions, sans désigner la cause de l'*infertilité*. *Stérile* est opposé à *fécond* ; *infertile* est la négation de *fertile* : or *fécond* exprime la faculté de produire ; & *fertile* a plus de rapport à l'effet produit. Voy. ces deux mots.

Je conçois fort bien un *Auteur infertile*, ou qui manque d'imagination, d'invention, de pensées à lui, sans en être absolument dépourvu ; c'est seulement un pauvre Auteur. Je ne conçois pas si facilement un *Auteur stérile*, qui doit manquer de la faculté même d'imaginer, d'inventer, de penser par lui-même ; le propre de l'Auteur est de produire. Mais *stérilité* se prend pour *sécheresse* ; & c'est dans ce sens que je voudrois dire un *Auteur stérile*.

On dit fort bien *des cœurs arides & stériles*, c'est exprimer la cause & l'effet. On se sert peu d'*infertile*, parce que celui de *stérile* qui en a usurpé l'idée, s'emploie dans beaucoup d'autres cas où le premier ne seroit pas propre.

☀ Il faudroit dire *infertile* dans les cas où l'on dit *fertile* par opposition, & pour désigner l'état contraire à l'abondance. Il ne faudroit dire *stérile* que dans les cas contraires à celui de la *fécondité*, & même pour en exclure le principe. Mais nous avons aussi le mot *infécond*, qui ne se disoit point autrefois, par la raison que *stérile* en tenoit lieu. A la vérité, *infécond* ne se dit guere que des terres & des esprits : on dit une femme, une femelle *stérile* & non *inféconde*. Ce mot pourroit être affecté à l'idée particulière de n'être pas *fécondé*, d'avoir besoin de *fécondation* : c'est ainsi qu'un œuf est *infécond* ou qu'une fleur est *inféconde*. Quoi qu'il en soit, il n'exprime point, comme *stérile*, le principe de l'*infécondité*.

☀ Enfin *infertile* ne se dit guere au figuré que de l'esprit & d'une matière à traiter : *stérile* y est au contraire d'un grand usage. La gloire est *stérile*, quand on n'en retire aucun fruit : un travail est *stérile*, quand il ne rapporte aucun avantage : une admiration *stérile* se dissipe sans effet : des louanges *stériles* sont perdues : un siècle est *stérile* en vertus & en grands hommes, &c.

Substances, Denrées, Vivres.

Les *substances* sont les productions de la terre, qui nous font *subsister*, c'est-à-dire, qui maintiennent la durée de notre existence, ou qui forment notre *subsistance*, composée de la nourriture & de l'entretien. Les *denrées* sont des productions ou les espèces de *substances* qui entrent

dans le commerce journalier, & qui se vendent couramment en argent (en *deniers*). Les *vivres* sont les especes de *substances* & de *denrées* qui nous font *vivre*, ou qui alimentent & reproduisent, pour ainsi dire, chaque jour notre *vie* par la nourriture.

Le premier de ces noms est tiré de l'utilité générale des choses & de leur effet commun : le second, de la valeur vénale qu'elles ont : le troisieme, de l'effet particulier que certaines choses produisent.

Les *substances* embrassent nos besoins réels, & sur-tout les divers objets de nécessité. Les *denrées* sont des objets d'un commerce journalier & d'une consommation commune. Les *vivres* se bornent à la nourriture & aux consommations journalieres.

L'économie sociale considere les *substances* comme productions propres & nécessaires à la conservation & à la multiplication des hommes, ainsi qu'à la conservation & à la prospérité de la Société. L'économie distributive considere particulièrement dans les *denrées* leur abondance, leur bonté, leur circulation, leur prix & leur débit. L'économie domestique considere les *vivres* eu égard à l'achat, à l'approvisionnement, à la consommation.

Un pays est fertile en *substances*. Un marché est pourvu de *denrées*. Une place est approvisionnée de *vivres*.

Le Cultivateur produit toutes les *substances* : c'est donc par lui que tout existe, que tout subsiste, que tout prospere dans la Société. Le Vendeur ou bien le Marchand débire les *denrées* pro-

duites par l'Agriculture : service utile , qui , par le débit , assure la reproduction , & d'autant plus utile qu'il la favorise davantage. Le Pourvoyeur amasse des *vivres* que l'art apprête : ce qui forme la plus précieuse des consommations , celle qui rend sans cesse à l'Agriculture des avances en lui demandant sans cesse une nouvelle reproduction.

La consommation bien ordonnée des *substances* est la mesure de leur reproduction annuelle : le Cultivateur qui , par des dépenses considérables , achete de la terre ses fruits , ne peut dépenser en culture qu'en raison de ce qu'il retire de ses ventes. La circulation la plus vive & la moins dispendieuse des *denrées* , est le seul & unique moyen d'en procurer le prix naturel & le meilleur débit , tant pour les producteurs que pour les consommateurs : la grande concurrence des vendeurs fait que le consommateur achete au plus bas prix possible ; & la grande concurrence des consommateurs fait que le vendeur vend au meilleur prix possible ; ce qui établit le juste prix balancé par cette double concurrence. La consommation , sans contredire la plus avantageuse pour l'Agriculture , est celle des *vivres* , qui se fait sur les lieux par toutes les classes de consommateurs ; mais il ne faut point exclure , par cette raison , des consommations qui , sans être nécessaires aux consommateurs , sont néanmoins utiles & même nécessaires à la prospérité générale de l'Agriculture : car un genre de culture paye , soutient , encourage l'autre ; & c'est avec ses soies , que celui-ci achete les grains de celui-là.

Dans le Bengale , un des pays de l'Univers le plus abondant en *substances* , le monopole des

denrées, exercé par la Compagnie Angloise, 2, de nos jours, englouti les *vivres* & causé la destruction d'un peuple immense. Le monopole a fait, pour ainsi dire, en un instant, de cette terre promise, ce que n'en avoient jamais pu faire le fanatisme des Arabes, le sabre des Mogols, les brigandages des Montagnards, la hache du despotisme, le poignard des petits Tyrans de l'Anarchie féodale, le canon des Européens : il en a fait un horrible désert.

Les Romains, sous leur gouvernement primitif (gouvernement agricole), *cultivoient* habilement & *recueilloient* abondamment des *subsistances*, jusque dans l'enceinte des villes : & c'est-là une des principales causes méconnues de leur première prospérité. Dans l'Empire de Maroc, c'est une ancienne maxime qu'il faut laisser libres les *traites* des *denrées* territoriales pour l'ennemi ; par la raison qu'il n'y a point d'argent plus précieux que celui d'un ennemi qu'on appauvrit sans risque. Au fameux siège de Paris, Henri laisse entrer dans la place des convois de *vivres* : il veut la soumission de son peuple & non pas sa mort.

Dans une partie du Nord, un peuple nombreux manque de *subsistances* même après de bonnes récoltes ; parce que la nature, l'ignorance, les préjugés de l'administration, opposent de grands obstacles à la circulation des *denrées*. Ces malheureux vont chercher des ressources insuffisantes ou dangereuses sous la première écorce des arbres, dans le fumier des cuisines, même dans des plantes suspectes de poison, au lieu de tirer des *vivres* & l'aliment le plus sain, des fécules du gland, du marron d'Inde, du chiendent & autres plantes sa-

rinenses qui, dépouillées par des hommes de leurs sucs ingrats ou même vénéreux (comme celui du manioc), & aidées d'un mariage secret à exciter la fermentation, donneroient un pain raffiné.

Par-tout où l'on a voulu élever & maintenir des manufactures de décoration par le bas prix de la main-d'œuvre, la grande fabrique des *substances*, privée du juste prix de ses productions, est tombée; & sa chute entraîne celle de toutes les fabriques qui tirent tout de la terre à la Chine, au lieu de privilèges & de réglemens pour approvisionner des villes habitées par des millions d'hommes, il y a de toutes parts des citernes & nulle part des barrières; est *Martius* qui veut l'être; les *denrées* ne doivent rien, & elles circulent sans cesse avec une incroyable rapidité, d'un bout de l'Empire à l'autre. Dans ces derniers temps sur-tout, on a souvent éprouvé que le sort des armées, les opérations des Généraux, l'issue des guerres dépendant sur-tout d'une cause particulière, toujours très-remarquable, très-exactement remarquée par l'histoire & par la politique; je veux parler des entreprenemens des rivières: un Prince de nos jours n'a mis tant de célérité dans ses brillantes expéditions, que pour s'être pu le de leur cruel secours.

☉ Les *substances* comme les *vies* ne se prennent qu'en gros: ces mots n'ont point de singulier; ce qui semble en désigner l'abondance & même la variété. On dit une *dénrée*, & avec raison; puisque ce mot n'énonçoit originairement que la vente de détail.

☼ Il y a plusieurs especes de *substances*, selon qu'elles servent à nourrir, à vêtir, à chauffer, à éclairer, à conserver. Les *denrées* se divisent, dans le commerce, en menues *denrées* qui se vendent en petit détail, comme les fruits, les légumes, les racines, les œufs, le laitage ; & en grosses *denrées*, comme les bleds, les vins, le foin, &c. Les *vivres* peuvent être physiquement distingués en deux classes, les alimens proprement dits ou qui se convertissent en notre substance, comme les grains, la viande, le lait ; & les autres objets de consommation qui ne sont qu'utiles à la digestion, ou agréables au goût, ou faits pour rafraîchir, pour ranimer, &c., comme certaines boissons, le sel & les épices, la plupart des herbages & des fruits.

*Suggestion, Inspiration, Insinuation,
Instigation, Persuasion.*

Suggérer, à la lettre, *porter dessous*, en *dessous*, *sub-ger-ere* : fournir tout doucement à quelqu'un ce qui lui manque, lui mettre, pour ainsi dire, sourdement dans l'esprit ce qui n'y vient pas. Rac. *ger*, *ges*, porter.

Inspirer, à la lettre, *souffler dans*, faire entrer en soufflant, *in-spir-are* : introduire dans l'esprit d'une manière insensible, imperceptible. Rac. *spir*, souffle, respiration.

Insinuer, à la lettre, *mettre dans le sein* & d'une manière *sinieuse*, *in-sinu-are* : faire passer adroitement, artificieusement dans l'esprit. Rac. *sin*, sein, cœur, intérieur.

Instiguer, à la lettre, *piquer*, *imprimer vivement*, *profondément*, *in-stig-are*, exciter, aiguillonner fortement quelqu'un à faire une chose. Rac. *stig*, pointe, piqure, en grec, en latin, &c., *tagg* en suédois, *dagg* en persan, *tach* en japonais, &c.

Persuader, à la lettre, *couler doucement*, *pénétrer entièrement*, *per-sua-dere* : gagner entièrement l'esprit. Rac. *swi*, *sau*, eau, eau qui coule doucement ; *sua*, grande douceur, *suavité*. La *persuasion* coule, dit-on, des lèvres ; elle pénétre, entraîne, charme : on compare l'éloquence à un ruisseau, à un fleuve, à un torrent.

Quelques-uns de ces verbes ne s'employent que dans le sens figuré, qu'il s'agit de considérer ici dans leurs substantifs qui expriment des manières de porter, engager, décider, diriger l'esprit de quelqu'un.

La *suggestion* est une manière cachée ou détournée de prévenir & d'occuper l'esprit de quelqu'un d'une idée qu'il n'auroit pas. L'*inspiration* est un moyen insensible & pénétrant de faire naître dans l'esprit de quelqu'un, des pensées, ou dans son cœur, des sentimens qui semblent y naître comme d'eux-mêmes. L'*insinuation* est une manière subtile & adroite de se glisser dans l'esprit de quelqu'un, & de s'emparer de sa volonté, sans qu'il s'en doute. L'*instigation* est un moyen stimulant & pressant d'exciter secrètement quelqu'un, à faire ce à quoi il répugne & résiste. La *persuasion* est le moyen puissant & victorieux de faire croire fermement ou adopter pleinement à quelqu'un ce qu'on veut, même malgré des préjugés ou des préventions contraires, & plus par le charme du

discours ou de la chose qui intéresse & gagne, que par la force des raisons qui convainquent & subjugent

La *suggestion* surprend & entraîne l'esprit inattentif ou dominé. L'*inspiration* étonne les esprits & les fait agir par des lumières & par des mouvemens nouveaux & extraordinaires. L'*insinuation* s'ouvre doucement le chemin & se ménage adroitement la confiance des âmes molles & faciles. L'*instigation* sollicite sourdement & fortement, & contraint enfin les esprits foibles & les âmes lâches. La *persuasion* ravit, pour ainsi dire, à force ouverte, mais sur-tout par la force de l'onction, l'acquiescement de tous les esprits; & sur-tout elle gagne l'esprit par le cœur.

La *suggestion* est un ressort caché; l'*inspiration*, une influence secrète; l'*insinuation*, un manège fin; l'*instigation*, un aiguillon perçant; la *persuasion* est l'arme de l'éloquence; c'est cette chaîne d'or, qui descend des lèvres de l'Hercule Gaulois.

On cède, on obéit à la *suggestion*; adroite ou puissante, elle nous fait agir, pour ainsi dire, sans notre conseil. On est saisi, agité par l'*inspiration*; plus ou moins puissante, il faut agir d'après elle ou se défendre contre elle. On se laisse aller à l'*insinuation*, on ne s'en défend pas; fine & déliée, nous croyons agir d'après nous, quand nous n'agissons que d'après elle. On se défend en vain contre l'*instigation*, ses persécutions lassent; pressante & persévérante, elle nous fait agir malgré nous. On ne résiste point à la *persuasion*; toujours efficace ou par sa douceur ou par sa force, elle nous attache même à ce que nous n'aurions voulu ni croire ni faire.

Les testamens des vieillards, livrés à des do-

mettiques sur-tout , sont ordinairement suspects de *suggestion*. Les épreuves multipliées des improvisateurs vous font croire à l'*inspiration* poétique. Il y a beaucoup de gens qui ne croient pas être gouvernés , parce qu'ils ne le sont que par l'*insinuation*. Celui qui s'est rendu à l'*instigation* , a découvert aux autres le secret de leurs forces & de sa foiblesse. Il n'est rien qu'il ne soit très-facile d'obtenir du peuple par le moyen le plus négligé , la *persuasion* : lorsque Périclès combattoit , dans ses Harangues , la volonté du peuple d'Athenes , c'étoit d'une voix si flatteuse , si populaire , si douce , qu'il étoit impossible de lui résister.

Jouet de la *suggestion* , l'imbécille Claude ne sçavoit pas les crimes qu'il commettoit ; & quelquefois il demandoit à parler aux victimes qu'il venoit de sacrifier. La belle défense de Scipion l'Africain , accusé devant le peuple , est un trait d'*inspiration*. Il faut que l'*insinuation* apprenne à Auguste à étouffer les conjurations par la clémence. Gordien , né avec de la droiture & de la modération , étoit sans cesse entraîné , par l'*instigation* , d'une injustice à l'autre. La *persuasion* fait tomber des mains de César la sentence de mort qu'il a signée contre Ligarius.

☉ *Suggestion* & *instigation* ne se prennent que dans un sens odieux , contre l'usage des Latins. Cependant *suggérer* se prend quelquefois en bonne part ; mais il n'en est pas de même d'*instiguer* , moins usité que son substantif..

Je ne ferai que rapporter ce que l'Abbé Girard dit des verbes *insinuer* , *persuader* , *suggérer* , que j'ai suffisamment expliqués.

302 SYNONYMES FRANÇOIS:

» On *insinue* finement & avec adresse. On
 » *persuade* fortement & avec éloquence. On *sug-*
 » *gere* par crédit & avec artifice.

» Pour *insinuer*, il faut ménager le temps, l'oc-
 » casion, l'air & la manière de dire les choses.
 » Pour *persuader*, il faut faire sentir les raisons &
 » l'avantage de ce qu'on propose. Pour *suggérer*,
 » il faut avoir acquis de l'ascendant sur l'esprit des
 » personnes.

» *Insinuer* dit quelque chose de plus délicat.
 » *Persuader* dit quelque chose de plus pathétique.
 » *Suggérer* emporte quelquefois dans sa valeur
 » quelque chose de frauduleux.

» On couvre habilement ce qu'on *insinue*. On
 » propose nettement ce qu'on veut *persuader*. On
 » fait valoir ce qu'on veut *suggérer* ».

Suivre les exemples , Imiter les exemples.

BOUHOUS demande si la dernière pureté n'exi-
 geroit pas qu'on dît toujours *suivre les exemples*,
 & *imiter les actions ou les personnes*? *Imiter les*
exemples est l'expression propre & conforme au sens
 littéral des mots. *Exemple* signifie *modele*: il est
 tiré de *sem*, *sim*, signe, ressemblance; & *sim* pa-
 roît appartenir à la racine *im*, d'où, *im-iter*. *Imi-*
ter, c'est faire l'*image* d'une chose, copier un *mo-*
dele, retracer la ressemblance. On *imite* donc à la
 lettre & à la rigueur, les *exemples*. *Suivre*, c'est
 aller après, en *second*, marcher à la suite, sur les
 traces, dans la même voie: on ne dit donc que,

par figure, *suivre les exemples*, au lieu de *suivre les traces*, la voie tracée par les *exemples*.

On *suit les exemples* de celui qu'on prend pour guide, pour règle : on *imite les exemples* de celui qu'on prend pour modèle, pour type. On *suit les exemples* du premier, pour agir avec plus de sécurité & parvenir plus sûrement à un but : on *imite les exemples* du second, pour lui ressembler & se distinguer comme lui. C'est sur-tout la confiance qui fait qu'on *suit* ; & c'est l'émulation qui fait qu'on *imite*. (*Emulation* paroît dérivé de la même source qu'*exemple* & *imiter*.)

Les disciples *suivent les exemples* de leurs maîtres : les petits *imitent* les Grands, autant qu'ils le peuvent. On dit qu'une fille *suit* sa mère, lorsqu'elle tient la même *conduite* : quelqu'un disoit à une femme que tout le monde l'*imitoit*, sans que personne lui *ressemblât*.

La Vie de J. C. est la règle & le modèle du Chrétien : *sa règle*, en ce qu'elle lui retrace ce qu'il doit faire, par les *exemples* qu'elle lui donne à suivre ; *son modèle*, en ce qu'elle lui montre ce qu'il doit tâcher d'être, dans les *exemples* qu'elle lui offre à *imiter*.

Mentor propose à Télémaque les *exemples* d'Ulysse à *suivre*, comme des *leçons* de sagesse. Alexandre tâche d'*imiter les exemples* d'Achille, le Héros qu'il a pris pour *modèle*.

On *suit* de près ou de loin : on *imite* du mieux qu'on peut. Nous *suivons les exemples* qui nous conviennent & qui sont à notre portée : nous *imitons les exemples* qui nous frappent & qui nous haussent le cœur. Vous *suivrez les bons exemples*, ce que vous approuvez : vous *imiterez les grands*

exemples, ce que vous admirez. Il faut tâcher d'*imiter* les beaux *exemples*, pour en donner du moins de bons à *suivre*.

Un Magistrat du dernier siècle disoit au Parlement : » Il est nécessaire de se proposer des *exemples*; il est utile de les *suivre*; mais il est glorieux de les surpasser... Pour nous qui voyons en ce lieu de *grands exemples à imiter*, &c. «.

☉ *Suivre* demande une suite, une conduite, une succession de choses; mais on *imite* aussi un simple trait, on *imite* en un point.

☉ *Suivre l'exemple* ne se dit qu'en matière de conduite & de mœurs : en fait d'Art ou de Belles-Lettres; on dit *imiter un exemple*. L'Art *imite* des modèles : les mœurs *suivent* une marche.

Superbe, Orgueil.

BALZAC & Vaugelas ont absolument condamné la *superbe*, quoique, de l'aveu du dernier, une infinité de gens & particulièrement les Prédicateurs s'en servent sans difficulté. L'Académie a jugé qu'il ne falloit employer ce substantif qu'en matière de dévotion, comme dans ces exemples : *L'esprit de superbe; la superbe précipite les mauvais Anges dans les Enfers*. Cependant Corneille a dit :

Assez & trop long-temps l'*arrogance* de Rome,
A cru qu'être Romain, c'étoit être plus qu'homme.
Abattons sa *superbe* avec sa liberté.

Pomp. 1, 2.

M.

M. de Voltaire observe que ce mot ne se dit plus dans la Poésie noble.

Cependant, il est bien noble, ce mot, bien nombreux, bien énergique, bien beau ! Il plaisoit tant à l'oreille de nos aïeux, il renchérit si visiblement sur celui d'*orgueil*, il imprime à ce vice un caractère si distinctif, que la Langue semble se réclamer contre l'usage. Pourquoi, comme substantif, n'auroit-il pas la fortune qu'il a comme adjectif ? Est-ce un inconvénient que le même mot soit adjectif & substantif tout ensemble ? Vaugelas répond lui-même que nous en avons plusieurs de ce genre, tels que *colere*, *adultere*, *sacrilege*, *chagrin*, &c. ; & ces singularités mêmes répandent dans la Langue un agrément particulier. Quoi qu'il en soit, il peut être encore recommandé aux Prédicateurs.

La *superbe* n'est pas l'*orgueil* tout pur, comme le *superbe* n'est pas simplement *orgueilleux*. L'*orgueilleux* est plein de soi : mais le *superbe* en est tout bouffi. Le *superbs* est un *orgueilleux* arrogant, qui, par son air & ses manières, affecte sur les autres une supériorité humiliante. C'est l'éclat, c'est le faste, c'est la gloire, qui forme l'idée distinctive de *superbe*. Ce mot formé de *super*, sur, au dessus, annonce la supériorité qu'on affecte au dessus des autres : *orgueil*, formé de la racine *or*, hauteur, élévation, n'exprime que la hauteur des sentimens, ou la haute opinion qu'on a de soi.

La *superbe* est un *orgueil superbe* ou arrogant, insolent, fastueux, dédaigneux. L'*orgueil* est, selon Théophraste, une haute opinion de soi-même, qui fait qu'on n'estime que soi : la *superbe* est l'ostentation de cet *orgueil*, qui fait qu'en at-

sectant une très-haute opinion de soi-même ; l'on témoigne ouvertement un grand dédain pour les autres. Il y a toujours de la sottise dans l'*orgueil*, & de l'impertinence dans la *superbe*. Vous connoissez le démon de l'*orgueil* : Milton vous peint le démon de la *superbe*.

Tout, dit Bossuet, jusqu'à l'humilité, sert de pâture à l'*orgueil* : la *superbe* se repaît de vaine gloire, mais sur-tout de son propre encens. Et comme l'*orgueil* raffiné se rit des vanités de la *superbe* !

L'*orgueil*, quelquefois fin & subtil, se déguise de mille manières ; il se cache jusque sous le manteau du Philosophe : mais il perce. La *superbe*, sans adresse & sans pudeur, a toujours son enseigne déployée ; vous la voyez s'étaler sur la pourpre de la grandeur ou de la richesse ; elle éclate d'elle-même.

L'*orgueil*, dit l'illustre Auteur des Maximes, comme lassé de ses artifices & de ses métamorphoses, après avoir joué tout seul tous les personnages de la Comédie humaine, se montre avec un visage naturel, & se découvre par la fierté : cette fierté est l'éclat & la déclaration de l'*orgueil*. La *superbe* est l'*orgueil* non seulement déclaré, mais encore paré d'un vain & faux éclat : on établit souvent, dit le même Auteur, des maximes sévères par *superbe* ; on aime à se parer de cette apparence de vertu, & il ne coute rien de rendre insupportable pour les autres un joug qu'on ne veut pas s'imposer à soi-même.

L'*orgueil* se trouve par-tout, dans toutes les conditions, dans toutes les âmes : la *superbe* n'est faite que pour un état, brillant des avantages de la fortune, pour des âmes vaines. Le pauvre sera

orgueilleux, mais comment seroit-il *superbe*? L'*orgueil fastueux*, c'est-à-dire, la *superbe*, est propre à la beauté, selon Ovide (a). Le vaincu peut être *orgueilleux* & fier devant un vainqueur insolent & *superbe*. Les Interpretes Latins disent que l'*arrogance* se rencontre avec la pauvreté; mais que la *superbe* n'est qu'avec la richesse (b).

L'*orgueil* inspirera quelquefois de bonnes actions: la *superbe* n'en inspirera que d'éclatantes. L'*orgueil* veut se faire valoir; & la *superbe* veut se faire voir.

L'*orgueil* se modifie; il s'ennoblit; & par des modifications, il devient une bonne qualité: mais la *superbe* n'est jamais qu'un vice, parce qu'elle est l'excès d'un vice.

Suppléer une chose, Suppléer à une chose.

LES Grammairiens ont bien connu, mais peut-être insuffisamment expliqué la différence de ces deux manières de parler. *Suppléer* actif ou avec le régime simple, *suppléer une chose*, c'est, dit-on, ajouter ce qui manque, fournir ce qu'il faut de surplus: *suppléer* neutre ou avec le régime composé, *suppléer à une chose*, c'est réparer ou suffire à réparer le manquement, le défaut de quelque chose. Le Lecteur est donc ensuite obligé de chercher une différence peu sensible entre *ajouter ce qui manque*, & *réparer le manquement*. D'autres ont mieux dit que *suppléer* à signifie

(a) *Fastus inest pulchris, sequitur superbia formam.*

(b) Voyez *Cornel. Front. de verbor. signif.*

réparer *une chose par une autre* : mais ils s'expriment mal , lorsqu'ils disent que *suppléer sans préposition*, signifie ajouter *une chose* pour la rendre *entière & complete*, ajouter ce qui manque : il falloit dire ajouter à *une chose ce qui y manque* pour la rendre *entière & complete* ; car ce n'est pas la chose qu'on ajoute qui devient *complete*, c'est celle à laquelle on l'ajoute.

Suppléer une chose, c'est la fournir pour compléter un tout ; remplir par cette addition le vuide, la lacune, le *deficit* qui se trouve dans un objet incomplet ou imparfait : vous *suppléez* ce qui manque pour parfaire une somme de cent pistoles, en le fournissant. *Suppléer à une chose*, c'est mettre à sa place une autre chose qui en tient lieu : si votre troupe est inférieure à celle de l'ennemi, la valeur *suppléera* au nombre.

Ainsi vous *suppléez* la chose même qui manque : vous *suppléez* à la chose qui manque, par un équivalent. Deux objets du même genre, égaux l'un à l'autre, se *suppléent l'un l'autre* : deux objets d'un genre différent mais d'une égale valeur, *suppléent l'un à l'autre*. A proprement parler, il faut exactement remplir la place de ce qu'on *supplée* : il suffit de produire à peu près le même effet que la chose à laquelle on *supplée*.

Un Juge *supplée* un Juge, s'il n'est question que du nombre : mais en fait de capacité & d'intégrité, il y a des Juges qu'on remplace & qu'on ne *supplée* pas. Le mérite devoit au moins *suppléer* à la naissance ; mais c'est la naissance qui *supplée* par-tout au mérite.

Il y a, dit la Bruyere, des fripons à la Cour ; mais l'usage en est délicat, & il faut sçavoir les

mettre en œuvre : il y a des temps & des occasions où ils ne peuvent être *suppléés* par d'autres. Que voulez-vous quelquefois que l'on fasse d'un homme de bien ? (il faut un fripon pour *suppléer* un fripon.) Le bon esprit, dit le même Auteur, nous découvre notre devoir, notre engagement à le faire; & s'il y a du péril, avec péril : il inspire le courage, ou il y *supplée* (c'est une qualité qui *supplée* à une autre d'une autre espece.).

L'esprit ne *supplée* pas le cœur; & il est bien rare qu'il y *supplée*.

Toutes les têtes sont infatuées de folles idées de banque & d'agiotage, comme au temps de Law. On veut croire que le papier *supplée* l'argent; & que tout l'argent du Royaume, enlevé à l'Agriculture, enlevé au commerce, enlevé à l'industrie, attiré dans une caisse, & circulant dans quelques mains habiles à le retenir, *suppléera*, pour la gloire & la prospérité du Royaume, aux produits de l'Agriculture ruinée, aux services du commerce abandonné, aux travaux de l'industrie énermée. Quel délire ! quelle crise !

On dit qu'un Auteur en *supplée* un autre, lorsqu'il remplit les lacunes d'un Ouvrage; j'aimerois mieux dire qu'il le *supplémente*, si ce mot hasardé n'indiquoit pas plutôt la continuation d'un Ouvrage qui n'étoit point achevé. On croit *suppléer* au défaut d'idées ou à la petitesse des pensées par des mots & par de grands mots, comme on prétend *suppléer* aux mœurs par les manières.



alors allégation , production fautive , chose fautive ou controuvée pour nuire ; ainsi l'on dit *supposition* de pièces , d'un testament , de nom , de personne , de part , &c. Tant il est vrai que ce mot a spécialement rapport à la vérité ou à la réalité des choses.

Suprême , Souverain.

Ce qui est , en son genre , très-excellent , *supérieur* , au dessus de tout. Nous disons également le bien *suprême* & le *souverain* bien , la grandeur *suprême* ou *souveraine* , au *suprême* ou au *souverain* degré , &c.

Du mot primitif & celtique , *hup* , *houp* , qui imite le cri qu'on fait pour s'élever , & qui désigne l'action même de s'élever , les Grecs firent *huper* ou *hyper* , les Latins *super* , *suprà* , sur , au dessus : *super* signifie *levez-vous*. Les Italiens ont dit *sopra* ou *souà* ; nous avons dit aussi *super* & *souver* , *suprême* & *souverain* , en italien *supremo* & *sovrano*. Ces mots expriment donc la *supériorité* , la *primauté* , la plus haute élévation ou le plus haut degré. Je pourrois observer que *suprême* signifie proprement ce qui est au dessus de tout ; & *souverain* , ce qui n'a rien au dessus de soi , puisque l'usage est d'employer ce mot dans le sens d'indépendant , absolu , qui ne relève d'aucune Puissance. Ainsi il n'y a rien au dessus du *Souverain* ; il n'y a point d'appel d'un jugement rendu par une Cour *Souveraine* , ou au *Souverain*. Mais c'est vraiment cette idée de puissance , qui

forme l'idée distinctive & caractéristique de *Souverain*, tandis que l'idée seule d'élévation, de la plus haute élévation, se trouve dans le mot *suprême*. Dans quelque genre que ce soit, la chose *suprême* est ce qu'il y a de plus élevé : en fait d'autorité, de puissance, d'influence, d'efficacité, ce qui peut tout, ce qu'il y a de pleinement & absolument efficace, est *souverain*. Ainsi l'autorité indépendante & absolue fait le *Souverain* & la *souveraineté* ; & sans doute cette autorité est *suprême*, puisqu'il n'y a point de pouvoir & de droit qui ne soit au dessous d'elle. Tout est inférieur en rang à ce qui est *suprême* : tout est soumis à l'influence de ce qui est *souverain*.

Un remède *souverain* est efficace au *suprême* degré : on ne dit pas un remède *suprême*, parce qu'on considère le remède relativement au mal & à la guérison.

Il faut s'abaisser, s'humilier devant ce qui est *suprême* : il faut céder, obéir à ce qui est *souverain*.

La Loi *suprême* est la première de toutes les Loix : la Loi *souveraine* est la Loi de l'obéissance universelle & le vrai *Souverain* des Etats.

Le Maître *suprême* aura des Maîtres au dessous de lui : le *Souverain* Maître n'a que des Ministres.

Rien n'égale la bonté *suprême* : il n'est rien que la *souveraine* bonté ne fasse pour nous.

Le bien *suprême* est le plus grand que vous puissiez obtenir : le *souverain* bien est celui qui remplit du sentiment de tous les vrais biens toute la capacité de votre ame.

Dieu est l'Etre *Suprême*, en tant qu'il est l'Etre par excellence & par essence : il est le *souverain* Seigneur de toutes choses, en tant qu'il

est le tout-puissant & l'auteur de toutes choses.

Il y a un Juge *suprême* qui est le modele, la regle & le Juge des Juges : il y a une Justice *souveraine* devant laquelle toutes les Justices s'anéantiront & tomberont en jugement, pour recevoir sans retour leur récompense avec leur arrêt inévitable.

☉ Il ne faut pas croire que cette distinction ne soit fondée que sur un caprice de l'usage : elle a sa raison dans la composition même des mots, quoiqu'ils ne paroissent différer que par des terminaisons vagues & vaines. *Eme*, latin *emus*, est la même chose qu'*ime*, *imus* : de *pr-imus*, nous avons fait *premier*. Or *ime* & *inus* marquent le superlatif, le plus haut degré ; *illustrissimus* & *reverendissimus*, illustrissime & révérendissime. Le mot *supremus* pourroit même bien être formé de *primus*, précédé de *su* pour *sub* ; & ce seroit toujours le *premier en élévation*, élevé par-dessus tout. La racine *im* désigne toute l'étendue, toute la profondeur, toute la hauteur, toute la capacité de la chose. Ainsi *suprême*, c'est ce qu'il y a de plus élevé en hauteur ; *extrême*, ce qui est porté ou poussé le plus loin ; *même*, ce qu'il y a de plus fort ou de ressemblant en un genre, ce qui est identique ; *blême*, qui est excessivement pâle & défait. Cette remarque paroît être applicable aux verbes *aimer*, *estimer*, *blâmer*, *charmer*, & autres terminés en *mer* où domine la lettre *m* qui désigne spécialement la grandeur.

Ain ; finale de *souverain*, ou *ein*, *in*, est la terminaison latine *anus*. J'ai dit qu'elle désigne

les rapports ou les modifications de l'origine, de l'existence, de la profession, de l'office, &c. La racine *an* désigne naturellement le souffle, la respiration, & par analogie l'existence, la vie, ce qui *anime* (& par conséquent l'action, l'énergie, la puissance); l'âge, l'âge avancé (& par conséquent la domination, le commandement, la puissance; idée par-tout attachée aux termes qui désignent la vieillesse). Ainsi *souverain* signifie ce qui a une action, une énergie, une efficacité, une puissance prédominante; comme *humain*; une terre animée, un corps vivant, la créature par excellence; *divin*, ce qui a le caractère de la vertu d'un Dieu; *Publicain*, celui qui fait une fonction, exerce une charge relative au Public; *Sacristain*, celui qui a l'inspection & le soin de la Sacristie, &c.

Surprendre , Etonner.

L'ABBÉ GIRARD associe la *consternation* à l'étonnement & à la *surprise*, comme si la *consternation* n'avoit pas un caractère si marqué & si connu qu'il fût possible de la confondre avec la *surprise* ou avec l'étonnement. Je me borne à ces derniers termes.

» Un événement imprévu, dit cet Ecrivain,
 » *supérieur* aux connoissances & aux *forces*
 » *de l'ame*, lui cause les *situations humiliantes*
 » qu'expriment ces mots «.

1°. Il y a de simples mouvemens passagers d'étonnement ou de *surprise*; & ces mouvemens ne

seront pas regardés comme des *situations*. 2°. Ces *situations* ne sont point par elles-mêmes *humiliantes* : serai-je humilié, si je suis *surpris* d'une mauvaise action, ou *étonné* d'un grand *crime* ? 3°. Il y a au moins de l'hyperbole à dire que la cause de ces mouvemens ou de ces *situations*, soit *supérieure aux forces de l'ame*. La rencontre d'un ami ou d'un ennemi peut, dit l'Auteur, causer de la *surprise*. Or qu'est-ce que la rencontre d'une personne a de *supérieur aux forces de l'ame* ? Et qu'est-ce encore qu'elle a d'*humiliant* ?

» L'*étonnement* est plus dans les *sens*, & vient
 » de choses *blâmables* ou peu approuvées : la *sur-*
 » *prise* est plus dans l'*esprit*, & vient de choses
 » *extraordinaires* ».

1°. Qu'entendez-vous par une *situation de l'ame*, qui est plus dans les *sens* que dans l'*esprit* ? Ce langage est au moins singulier. Il est vrai que l'*étonnement*, plus fort & plus grand que la *surprise*, se manifeste davantage par le désordre des *sens*. 2°. Comment arriveroit-il qu'un effet dépendant d'une idée morale & de la réflexion, tel qu'un effet produit par des *choses blâmables*, fût plutôt dans les *sens* que dans l'*esprit* ; tandis que des choses extraordinaires, tels que des objets physiques, des effets naturels mais rares (selon l'explication de l'Auteur lui-même), feroient plus d'impression sur l'*esprit* que sur les *sens* ? Il y a là une forte de contradiction. 3°. Enfin il est faux que l'*étonnement* soit uniquement ou même principalement causé par des *choses blâmables*, & que ce mot ne se dise guere qu'en mauvaise part, comme l'Auteur l'ajoute ; & qu'il faille des *causes extraordinaires* pour produire la *surprise*. Qu'y a-

est-il donc d'*extraordinaire* dans la rencontre d'un ami qui vous *surprend* ? Ne dit-on pas que la beauté, comme la laideur d'une femme, est *étonnante*, malgré l'affertion contraire de l'Auteur ? Ce sont les *grandes choses* qui *étonnent*, selon la Bruyere. Quand on dit que la Nature a des secrets *étonnans*, veut-on dire que ces secrets cachent des choses *blâmables* ?

» L'*étonnement*, continue l'Abbé Girard, suppose dans l'événement qui le produit, une idée de force ; il peut frapper jusqu'à suspendre l'action des sens extérieurs : la *surprise* y suppose une idée de merveilleux ; elle peut aller jusqu'à l'admiration «.

Je ne conçois plus mon Auteur. Est-ce que les choses *extraordinaires*, *merveilleuses*, capables d'exciter l'*admiration*, ne sont pas précisément celles qui frappent le plus vivement, le plus fortement, & jusqu'à jeter dans cette extase qui *suspend l'action des sens extérieurs* ? C'est à l'*étonnement* qu'il faut appliquer ce qu'on dit ici de la *surprise*. Ouvrez tous les Dictionnaires & sur-tout celui de l'Académie, vous trouverez *étonnant* synonyme d'*extraordinaire*, *étonnement* synonyme d'*admiration*, *s'étonner* synonyme de *s'émerveiller*, &c. Mais n'est-il pas superflu de combattre de telles allégations ? Cherchons la vérité.

Surprendre, *prendre sur le fait*, lorsqu'on ne s'y attend pas, à l'improviste, au dépourvu : composé de *prendre*, originairement *préhendre*, saisir, mettre dans ses mains, en sa puissance, du celtic *hand*, main. Quoique les Vocabulistes attribuent à ce mot des significations différentes, il conserve toujours cette idée propre, malgré les

teintes qu'il reçoit de la couleur des objets auxquels on l'applique dans le discours. *Étonner*, frapper, émouvoir, ébranler par un grand bruit, par une grande cause : *ton*, racine du mot, désigne un bruit fort élevé, retentissant, comme on le voit dans *tonner*. Au physique, ce verbe exprime une violente commotion, un fort ébranlement; & l'on dit que les tremblemens de terre *étonnent* les édifices les plus solides.

Ainsi la *surprise* naît de la présence subite d'un objet inattendu, inopiné, imprévu : l'*étonnement* naît du coup violent frappé par un objet puissant, extraordinaire, irrésistible. Comme les choses prévues & calculées ne *surprennent* point, elles n'*étonnent* pas; par la raison qu'on y est préparé & qu'on s'est prémuni contre. Les choses imprévues ne nous *étonnent* pas, quoiqu'elles nous *surprennent*, lorsqu'elles ne sont pas de nature à nous émouvoir fortement. La même chose *surprend*, comme inattendue, tandis qu'elle *étonne*, comme éclatante. Dans le cours ordinaire des choses, il arrive beaucoup de *surprises*; il n'y a de l'*étonnement* que dans un cours de choses extraordinaire. La commotion est plus forte, la secousse est plus vive, l'impression est plus profonde, l'effet est plus grand & plus durable dans l'*étonnement* que dans la *surprise* : si la *surprise* trouble vos sens ou vos idées, l'*étonnement* les renverse. Il y a des *surprises* agréables & légères : mais l'*étonnement* n'a rien que de grand & de fort. Enfin l'*étonnement* est une extrême *surprise*, mêlée de crainte, d'admiration, d'effroi, de ravissement, ou de tel autre sentiment distingué par un caractère de grandeur & de force. Je craindrois d'en trop dire, si l'Abbé

Girard lui-même & les Grammairiens ou les Vocabulistes qui l'ont copié, ne s'y étoient trompés d'une manière étrange.

Un bruit ordinaire, mais subit au milieu d'un grand calme, vous *surprend* : un bruit éclatant, dans les mêmes circonstances & sans cause connue, vous *étonne*. Vous avez vu l'éclair, le bruit de la foudre ne vous *surprend* plus : mais s'il est si violent qu'il abatte toutes les forces de vos organes & de votre esprit, il vous *étonne* encore.

Le singulier vous *surprend* : le merveilleux vous *étonne*. Vous êtes *surpris* de la délicatesse d'un travail : vous êtes *étonné* de la grandeur d'une entreprise. Les ruses tortueuses d'Ulysse vous *surprennent* sans cesse : les exploits éclatans d'Achille vous *étonnent*. On est *surpris* à l'aspect d'une jolie personne qu'on n'attendoit pas : on seroit *étonné*, à l'aspect d'une beauté parfaite dont on n'a pas l'idée. Moliere vous *surprend*, & Corneille vous *étonne* sans cesse. Un trait d'esprit nous *surprend* : un coup de génie nous *étonne*.

Ce qui trompe notre attente, ce qui dérange nos idées, ce qui n'est point entré dans nos calculs & nos combinaisons, nous *surprend*. Ce qui surpasse de beaucoup la mesure que nous nous faisons des choses, ce qui est fort au dessus de l'ordre commun, ce qui est tout-à-fait hors de notre portée, de notre intelligence, de notre conception, de nos lumières & de nos forces, nous *étonne*. Nous sommes *surpris* de ce à quoi nous n'avons pas songé : nous sommes *étonnés* de ce que nous ne concevons pas. Si vous avez calculé les possibles, l'événement ne vous *surprendra* pas : dès que vous connoissez les causes, les effets ne vous *étonnent* plus.

Tout est sujet de *surprise* pour qui ne pense à rien. Tout est sujet d'*étonnement* pour qui n'a rien vu.

Il y a des gens qui s'excusent souvent sur ce qu'ils ont été *surpris* ; un homme sage ne l'est pas si souvent. Il y a des gens qui ont l'air d'être toujours *étonnés* ; ils vous feroient croire qu'ils sont fots & même niais.

De la part d'un méchant , une bonne action vous *surprendra* ; une belle action vous *étonnerais*.

Je ne suis point *surpris* qu'un menteur soit faux témoin : un menteur est sans honneur. Je serai *étonné*, moralement & physiquement parlant, que quelqu'un ne meure pas comme il a vécu (la grace divine mise à part) : on meurt de ses vices & de sa vie.

N'être *surpris* de rien , c'est, selon un Poëte Philosophe du Paganisme, presque tout le bonheur & le seul bonheur de l'homme. Un illustre Moraliste disoit (& il y a un siecle !) qu'on devoit s'*étonner* de pouvoir encore s'*étonner*.

Le Sçavant n'est pas *surpris* là où le peuple est *étonné* ; & le Sçavant est *étonné* là où le peuple n'est pas même *surpris*. Il y a une admiration qui ne suppose qu'ignorance : il y a une admiration qui suppose la science.

La Nature ne cesse de nous *surprendre* par des singularités dans l'ordre & le cours des choses que nous connoissons le mieux. Elle n'est jamais plus *étonnante*, suivant la pensée de Pline le Naturaliste, xi, 2, que dans les plus petites choses : dans un atôme, elle offre toute la puissance, toute l'intelligence qui forma l'Univers.

Je ne suis pas *surpris* qu'un volapmeux blâse
recherche

recherche avidement les délices , comme s'il les goûtoit : je ne serai pas *étonné* qu'étourdi de ces voluptés tumultueuses qu'il ne peut plus sentir , il demande , comme un certain Chasseur : *Ai-je bien du plaisir ?*

Vous êtes *étonné* que les femmes honnêtes aient pris certaines manieres des filles perdues , depuis que vous n'avez pas été à portée de suivre les progrès de la corruption enhardie ; vous ne seriez pas *surpris* , qu'avec les manieres , elles en eussent pris insensiblement les mœurs.

Vous êtes aussi *étonné* que les femmes soient si peu *respectées* : vous n'en ferez guere *surpris* , en voyant le nombre de celles qui ne se respectent guere.

Nous paroissions toujours *surpris* des disgraces que nous avons grand soin de mériter. Nous ne sommes jamais *étonnés* des bons succès auxquels nous n'avons aucune sorte de droit.

Il n'y a point de Ministre qui ne soit un peu *surpris* de demander , comme-on dit , *sa démission* ; vous en trouverez beaucoup qui en sont *étonnés* : demandez-moi pourquoi ?

Un habile Romancier vous ménage des *surprises* , en piquant votre curiosité ; & quoiqu'il paroisse vous avertir , il vous *surprend* encore. Le pauvre Dramatiste n'a pas de plus grande ressource que de vous *étonner* par des événemens étranges ; & en effet il *étonne*.

Sur la foi des réputations de société , acquises par des lectures ou des déclamations imposantes , vous prenez certains ouvrages : le premier article vous *surprend* , le second vous *étonne* , vous n'achevez pas le troisième.

Tome IV.

X

Quand nous racontons quelque chose de *surprenant*, notre imagination, selon la remarque de Fontenelle, s'échauffe sur son objet, & l'agrandit jusqu'à le rendre *étonnant* & bientôt merveilleux. Combien l'on ment sans dessein de mentir !

Séneque me *surprend* par la pompe de son discours & par la singularité de ses visions, lorsqu'il représente son Sage, inébranlable ; invulnérable, impassible, égal à Dieu, Dieu même (a). Il m'*étonne* par la grandeur de l'idée & par la beauté du sentiment, lorsqu'il répond à celui qui lui demande *Pourquoi il veut avoir un ami ? Afin d'avoir pour qui donner sa vie* (b).

La *surprise* est l'affaïsonnement le plus piquant des biens qui nous arrivent : sans elle, la prévoyance nous habitue à les considérer comme s'ils étoient à nous ; & l'attente tranquille en use le goût par une jouissance anticipée. L'*étonnement* est une forte secousse par laquelle la Nature a voulu exciter & élever nos idées & nos sentimens : sans cela, l'esprit s'endort au branle ordinaire des événemens ; & l'ame, engourdie dans son assiette constante, s'affaïsse sous le poids de son oisiveté.

« Les cœurs bien placés, dit l'Abbé Girard, sont toujours *étonnés* des perfidies, quelque fréquentes qu'elles soient. Le peuple est *surpris* de beaucoup d'effets naturels dont il enrichit la liste des miracles ou des sortilèges ». Un miracle ou un effet considéré comme un miracle, *étonne*, autant au moins que la perfidie ou le traie

(a) *Tract. Quod in sapientem non cadit injuria.*

(b) *Tract. De Brevitate vite.*

auquel on ne s'accoutume point ou qu'on ne sçau-
roit concevoir , quoique fort ordinaire.

» Plus on est expérimenté , ajoute le même
» Auteur , moins on est susceptible d'*étonnement* ,
» parce que les choses réelles donnent l'idée des
» choses possibles. L'esprit supérieur trouve rare-
» ment un sujet de *surprise* , parce qu'il sçait que
» ce qu'il ne connoît pas , n'est pas plus extraordi-
» naire que ce qu'il connoît ». Cette seconde pen-
sée rentre dans la première ; & le mot d'*étonne-
ment* y seroit également bien placé.

☼ On dir *s'étonner* & non *se surprendre* de
quelque chose. Il paroît donc que nous sommes
quelquefois actifs dans l'*étonnement* , & seulement
passifs dans la *surprise*. La *surprise* ne seroit donc
imprimée que par l'objet extérieur : l'*étonnement*
seroit alors produit par notre propre réflexion ; il
seroit ainsi plus dans l'*esprit* que dans les *sens*.

Si un événement , par lui-même ou par les cir-
constances étranges de la chose , au premier aspect ;
sans le secours du raisonnement ou de la réflexion ,
vous cause de l'*étonnement* , vous en êtes *étonné*.
Lorsque votre *étonnement* n'est produit que par
des considérations particulières de votre esprit ,
par un examen raisonné , par un jugement critique ,
vous vous en *étonnez*. Cette distinction , fondée
sur les différentes influences relatives au même
effet , est en général applicable à l'emploi du passif
& du neutre des mêmes verbes.



Survivre à quelqu'un , Survivre quelqu'un.

Survivre, pousser sa vie plus loin , vivre plus long-temps que. L'usage, conforme à la valeur des mots, est pour *survivre à quelqu'un*. *Survivre quelqu'un* est proprement du Palais ; mais il entre quelquefois dans la conversation familière. On dit même *survivre sans régime*, lorsque le régime est suffisamment indiqué. La Loi donnoit à un mari ou à une femme qui *survivoit*, un an pour se marier, dit l'Auteur de l'*Esprit des Loix*, l. 23, c. 21.

Survivre quelqu'un désigne la *survie* de la personne dont la vie ou l'existence avoit des rapports très-particuliers, très-intimes, très-intéressans avec celle de la personne qui meurt la première. Ainsi l'on dit qu'une femme a *survécu* son mari ; qu'un pere a *survécu* ses enfans ; que de deux jumeaux qui ont vécu , l'un n'a *survécu* l'autre que de quelques jours. C'est ainsi qu'on parle sur-tout, quand il y a quelque intérêt stipulé entre deux personnes pour le *survivant*.

Cette expression , quoiqu'elle ne soit pas régulière, & peut-être aussi parce qu'elle ne l'est pas, semble avoir une singulière énergie pour exprimer une certaine communauté d'existence, l'attache du sort de quelqu'un au sort d'un autre, enfin un rapport très-remarquable fondé sur des liens étroits. Elle devient recommandable & même précieuse par une nuance sensible qui marque une distinction utile & quelquefois importante. Nous disons, avec l'intention de faire observer une singularité

& un langage populaire, qu'un *vieux mari a enterré sa femme qui étoit fort jeune* : ce seroit le cas de dire sérieusement qu'il l'a *survécue*.

Selon l'ordre de la Nature, les enfans doivent *survivre* au pere : par des événemens particuliers, le pere *survit* les enfans. Il me semble que cette différence dans l'expression, est très-propre à faire remarquer la singularité.

On dit que quelqu'un *se survit à soi-même*, lorsqu'il perd en détail l'usage de ses sens ou de ses facultés. Ne vaudroit-il pas mieux dire *se survivre soi-même* ? Cette expression n'auroit-elle même pas une grace particulière, outre l'énergie, s'il s'agissoit d'opposition entre l'existence *physique* & l'existence *morale* ? Je dirai donc qu'un homme qui *survit* à sa considération, à sa fortune, à sa réputation, à son honneur, à sa gloire, *se survit lui-même* : le décri, l'oubli, le néant dans lequel il tombe, est une espèce de mort : il vit encore, il respire ; mais il ne vit plus dans l'opinion publique, il *se survit lui-même*.



T.

Tact, Toucher, Attouchement.

Tac, tic, toc expriment le bruit qu'on fait en frappant, en choquant, en *touchant* fort : de là tous ces mots relatifs à l'action de *toucher* ; & beaucoup de familles celtés, arabes, gothiques, &c.

Ces trois termes sont relatifs à la sensibilité répandue sur la surface du corps, & excitée par l'action immédiate d'un objet physique sur les houppes nerveuses.

Le *tact* est proprement le sens qui reçoit l'impression des objets, comme la vue, l'ouïe, le goût, l'odorat ; en latin *tactus, visus, auditus, gustus, odoratus*, terminaison passive. Le *toucher* est l'action de ce sens, l'exercice de *toucher*, palper, manier, ou le sens actif ; latin *tactio*, action de *toucher*. L'*attouchement* est l'acte de *toucher*, de palper, l'application particulière du sens actif ou de l'organe & particulièrement de la main : la terminaison *ment* indique ce par quoi on touche, ce qui fait qu'on touche ; le moyen appliqué.

Un corps vous *touche* ; & le sens du *tact* éprouve une sensation analogue à la qualité palpable du corps froid ou chaud, humide ou sec, dur ou mou, &c. Vous *touchez* un corps ; & par cette action du *toucher*, vous cherchez à connoître & à éprouver ces différentes qualités ou à produire vous-même divers effets sur les corps. Vous *touchez*

à un corps ; & par le simple *attouchement*, vous éprouvez ou vous produisez vous-même tel effet.

C'est au *tañ* que l'on attribue les qualités distinctives du sens ou de l'organe : on dit la finesse, la grossièreté, la délicatesse du *tañ*. C'est au *toucher* que vous reconnoissez la qualité des choses : on dit qu'un corps est doux ou rude au *toucher*. C'est par l'*attouchement* que vous distinguez les circonstances particulières de tel acte relativement à tel objet : on dit que les accusés se purgeoient autrefois d'un crime par l'*attouchement* innocent d'un fer chaud ; & que Notre-Seigneur guérissoit les malades par un simple *attouchement*.

Le *tañ* est beaucoup plus fin, plus sûr, plus exquis dans les animaux nus, & sur-tout dans les reptiles, que dans les autres animaux : il est leur sens dominant & régisseur, comme la vue l'est dans les oiseaux, l'odorat dans les chiens, l'ouïe dans les chats & autres quadrupèdes dont l'oreille est rapissée en dedans de poils très-déliés. Il y a dans les corps des qualités & des modifications qui ne sont sensibles qu'au *toucher* ; & c'est par le *toucher* que l'homme parvient à corriger sur-tout les erreurs de la vue, & même à suppléer à son défaut : ainsi plusieurs aveugles ont distingué les couleurs au *toucher* ; le Statuaire, Corneille de Volterre, faisoit si bien au *toucher* les plus petits traits de la figure, que ses têtes étoient parfaitement ressemblantes ; le célèbre Professeur d'Optique, *Saunderson*, discarnoit ainsi, dans une suite de médailles, celles qui étoient contrefaites assez bien pour tromper les yeux d'un connoisseur : M. Haüy donne aujourd'hui à ses intéressans élèves, aveugles-nés, des doigts clairvoyans, si je puis ainsi

parler, & capables d'exercer beaucoup d'Arts que la Nature sembloit leur avoir interdits. Enfin l'*attouchement*, trop restreint dans l'usage, n'exprime qu'un *toucher* assez léger, un maniement doux analogue à l'idée de palper, ou simplement l'action douce & légère de *tâter*, & avec l'intention propre à l'être animé : lorsqu'il s'agit de deux corps insensibles, on dit dogmatiquement *contact*. Voyez les applications que j'ai faites ci-dessus.

Si l'on vouloit considérer le *tact*, le *toucher*, l'*attouchement*, dans un sens purement matériel, comme de pures actions physiques, & selon toute l'étendue du verbe *toucher*, le *tact* seroit comme un coup simple, un choc subit, léger, & instantané de deux corps qui se rencontrent, ou d'un corps qui frappe contre un autre (*tac*) : le *toucher*, avec un sens plus générique & une action plus forte (*toc*), embrasseroit les différentes manières de frapper, de manier, d'agir contre : l'*attouchement* indiqueroit une sorte d'attache & de continuité que n'auroit pas le *tact*, mais avec une sorte de légèreté ou de mollesse qui ne seroit pas nécessaire au *toucher*.

Nous disons plutôt *tact* au figuré, pour exprimer un jugement de l'esprit prompt, subtil, juste, qui semble prévenir le raisonnement & la réflexion, & provenir d'un goût, d'un sentiment, d'une sorte d'instinct droit & sûr. Au physique, nous disons plutôt le *toucher*, pour exprimer le sens, & nous ne le disons qu'en physique. Nous donnons pour l'ordinaire à l'*attouchement* un sens moral & mauvais, relatif à la deshonnêteté & à l'impudicité.

Taille, Stature.

Taille appartient à la racine celtique & primitive *tal*, qui désigne la grandeur, l'étendue figurée, ainsi que la coupe, la configuration, la forme de la chose coupée, *taillée*, dessinée d'une certaine manière. *Stature*, mot latin, vient de *stare*, être debout. La *taille* est proprement la coupe & la configuration.

On est ou d'une *taille* ou d'une *stature*, haute ou moyenne ou petite : mais la *taille* est noble ou fine, belle ou difforme, bien ou mal prise, svelte ou lourde, &c. ; & non la *stature*.

Les Patagons & les Lapons sont, quant à la *stature*, les deux extrêmes de l'espèce humaine (car on ne comptera pas ces êtres avortés qu'on appelle nains) ; à moins qu'on ne croie aux Pygmées, resuscités & transportés par des voyageurs modernes dans l'île de Madagascar. Mais la *taille* des Patagons est bien prise & bien proportionnée ; au lieu que celle des Lapons est difforme.

Les Egyptiens représentoient le Nil couché & entouré de seize enfans, dont la *stature* étoit d'une coudée, mais avec les formes convenables à leur âge & à leur *taille*. La hauteur de ces seize Pygmées étoit la mesure des crues ordinaires du fleuve ; & comme le Nil décroissoit à la transmigration des grues, les Poëtes firent ce concours d'événemens par le combat des grues & des Pygmées.

Lorsqu'on prend des valets pour la représentation, leur premier mérite est une riche *taille*.

Lorsqu'on prend des soldats pour effrayer l'ennemi par les yeux, le premier mérite d'un soldat est une haute *stature*, relevée par un harnois effrayant.

La force & la vigueur sont moins dans une *stature* élevée, que dans une *taille* moyenne, mâle tout à la fois & souple, la plus propre par ses justes proportions aux exercices naturels à l'homme, & infiniment plus propre à supporter la fatigue que toute autre. Voyez ces *grands corps* des Germains & des Gaulois auprès du soldat Romain.

Les Héros d'Homere se présentent à votre imagination avec une *stature* colossale. Suivant leur caractère & leurs actions, vous leur donnez une *taille* plus forte ou plus déliée, plus imposante ou plus libre; & quand Ulysse & Ajax sont aux prises l'un avec l'autre, vous les distinguez comme si vous les aviez connus.

Avec leurs échasses & leurs panaches, les femmes prennent une *stature* misérablement colossale & démentie par leurs traits visibles; & avec leurs grands cerceaux plus ou moins applatis ou arrondis, ils défigurent sortement leur *taille* appesantie par cet énorme volume.

L'éminente *stature* est celle de la majesté; & ce n'est point là le trait propre de la femme. La *taille* légère est celle des graces; & vous les reconnoissez sous un vêtement simple & modeste.

Nous considérons toujours dans la *stature* toute la hauteur du corps: nous ne considérons quelquefois la *taille* que dans la configuration du buste distingué du reste, qui n'en est que le piédestal & le couronnement. Aussi nous parlons peu de la *stature* des femmes, mais beaucoup de leur *taille*. Nous ne nous servons guere du mot *stature* qu'en

parlant de la grandeur de quelque Nation ; & nous disons *taille* lorsqu'il s'agit d'une personne en particulier.

Taire , Céler , Cacher.

Le latin *tacere*, *taire*, est composé de l'article oriental & celte *T* (en anglois *to*, *the*) incorporé quelquefois dans le mot qu'il précédoit ; de l'A privatif ; & du verbe *cio*, *cio*, mouvoir, remuer. Il signifie ne pas remuer, même le bout des lèvres, ne dire mot, ne faire aucun bruit : *akeôn* en grec , sans dire mot , tacitement.

Cal, changé en *cel*, *cla*, *cle*, &c. , est un mot primitif qui désigne en hébreu, en celte, en grec, en latin, &c. , ce qui renferme, ce qui enlôt, ce qui cache & garantit par sa force. De là le latin *cellare*, en françois *céler*, qui exprime la même idée.

De *ca* désignant , comme *ci*, le lieu , la contenance , s'est formée avec tant d'autres familles, celle de cacher, mettre, serrer dans un lieu secret , dans une *cache* où les choses ne soient pas vues ou trouvées. Le verbe s'applique à une infinité d'objets qui ne concernent pas le discours, comme *céler* s'applique aux personnes qui veulent qu'on ne les voye pas & qu'on les croye absentes. Nous considérons ici ces deux verbes dans le sens actif de *taire* ou de ne point parler d'une chose.

Il est clair que *taire* marque le pur silence qu'on garde sur la chose ; *céler*, le secret qu'on en fait ; *cacher*, le mystère dans lequel on veut l'ensevelir.

Pour *taire* une chose, il suffit de ne pas la dire ; quand il y a occasion d'en parler : pour la *céler*, il faut non seulement la *taire*, mais encore avoir une intention formelle de ne point la manifester, & une attention particulière à ne pas se *décéler* : pour la *cacher*, on est obligé non seulement de la *céler*, mais même de la renfermer dans le fond de son cœur, & de s'envelopper de manière qu'elle ne puisse pas être découverte.

Il n'y a qu'à retenir sa langue pour *taire* ce qu'il ne faut pas dire : on a quelquefois besoin de feindre & de dissimuler (a) pour le *cacher*, avec des gens qui cherchent à tirer votre secret : on est souvent réduit au déguisement, à l'artifice, à la tromperie, pour le *cacher* à des gens pénétrants qui vous sondent & vous retournent de mille manières pour trouver le fond de vos pensées.

Par paresse, par timidité, par caprice, par égard, par raison, ou sans raison, vous *taisez* ce que vous pourriez dire : par prudence, par charité, par justice, par des motifs d'intérêt, par de bonnes raisons, vous le *célez* : par une grande crainte, par un dessein profond, par de puissans intérêts ou de grands motifs, vous le *cachez*.

On *taît* ce qui déplairoit à quelqu'un ; on *cèle* ce qui lui nuiroit ; on *cache* avec le plus grand soin ce qui le perdrait, s'il n'y a pas une obligation de parler.

(a) *Feindre*, c'est prendre, affecter des apparences qui n'ont point de réalité. *Dissimuler*, c'est littéralement faire un semblant qui diffère de la réalité ; c'est ce qu'indiquent *sim-l* & *dis*. *Simuler* qui ne se dit que des écrits, des conventions, des actes, c'est faire un acte qui ressemble à un acte réel, mais qui ne l'est pas.

Dès que vous n'avez point de raison de dire une chose, vous en avez une de la *taire*. Dès que vous écoutez le secret d'autrui, vous lui promettez de le *céler*; car s'il n'exige pas expressément votre discrétion, il la suppose, vous y êtes engagé d'avantage. Dès que vous n'avez découvert que par artifice ce qu'on vous *cacheoit*, vous devez le *cacher* vous-même : c'est un larcin que vous avez fait, & vous n'avez que ce moyen de restituer en quelque sorte ce que vous avez dérobé.

Il y a une manière de *taire* les choses, qui en dit trop. Il ya une affectation à *céler*, qui vous décele. Il y a un embarras à les *cacher*, qui les fait découvrir.

Il y a ce qu'il faut dire & ce qu'il faut *taire*, selon les circonstances, selon les gens de qui on parle, selon les gens à qui on parle : entre l'un & l'autre, la ligne de démarcation, souvent insensible & qui change souvent, est bien difficile à trouver au coup d'œil. Il y a fort peu de confessions bien franches & bien nettes; c'est du moins quelque circonstance qu'on *cele* ou qu'on donne à deviner; toujours quelque réticence, si le Confesseur ne vous force dans vos retranchemens : il en est de même de la plupart des consultations & des justifications. Les Directeurs, dit Nicole, *cachent* les péchés aux autres; par ignorance, quand ils ne les connoissent pas; par complaisance, lorsqu'ils ont peur de déplaire; par condescendance, lorsqu'ils craignent de décourager. Le mot *cacher* est peut-être en général trop fort dans cette phrase, mais assurément impropre dans la première application : on ne peut pas dire qu'une personne *cache* ce qu'elle ne sçait pas.

Se Tapir, se Blottir.

Tap, tab, signifie étendre, couvrir ; *se tapir*, c'est proprement se cacher, mais derrière quelque chose qui vous couvre, & en prenant une posture raccourcie & resserrée. *En tapinois* ne signifie autre chose que secrètement, sans faire du bruit. M. de Gébélín pense que *blottir* vient de *lat*, portant l'idée de cacher & de couvrir : en bas-breton, *blada*, *se tapir* ; en irlandais, *bladaire*, tromper, &c. Je croirois que ce mot vient plutôt de la racine *bol, pol*, d'où *bol, bloc, pelote, boule*, ce qui se met en rond, en peloton, en tas : il exprimeroit ainsi proprement l'action de s'accroupir, de se ramasser, de se rouler sur soi-même.

On *se tapit* derrière un buisson ou dans un coin, pour n'être point vu : on dit qu'un enfant est tout *blotti* ou couché en rond dans son lit ; & il n'a pas eu l'intention de se cacher. Le froid fait tout naturellement qu'on *se blottit*, sans avoir le dessein de *se tapir*.

Je crois donc que l'idée principale de *se tapir* est de se cacher ; & que la manière n'est qu'une idée secondaire ; au lieu que cette manière de se ployer en deux ou de se ramasser en un tas, est l'idée première de *se blottir*, & que celle de se cacher n'est qu'une idée accessoire. M. de Gébélín dit lui-même que *se tapir*, c'est se cacher ; & *se blottir* ; se mettre en deux pour se cacher.

Le lièvre *se tapit*, se renferme dans son gîte : la perdrix *se blottit*, se pelotonne ; pour ainsi dire, devant le chien couchant.

Se *blottir* ne se dit que dans le sens de *se ramasser*, selon le style des chasseurs. Se *tapir* s'emploie dans le sens restreint de *se renfermer*, comme l'a fait un ancien Poëte :

Qui veut se *tapir* chez soi ,
Est libre comme le Roi.

Tapisserie , Tenture.

Tap, *tab*, signifie couvrir, étendre pour couvrir ; je viens de le dire : ainsi le *tapis* couvre. *Tan*, *ten* désigne l'action de tendre, d'étendre ; je l'ai déjà dit : ainsi une *tente* est une toile *tendue*.

La *tapisserie* est donc faite pour couvrir quelque chose ; & la *tenture*, pour être tendue sur quelque chose. La terminaison du premier de ces mots désigne un genre particulier de travail ou de choses ; la terminaison du second, le résultat d'une action ou d'une opération. La *tapisserie* est ainsi un genre d'étoffe ou d'ouvrage en canevas, en tissu, destiné à couvrir les murs d'une chambre & à la parer : la *tenture* est un tissu, un objet quelconque, employé à être tendu sur ces murs & à produire le même effet. La *tapisserie* est *tenture* en tant qu'elle est placée, étendue sur le mur : la *tenture* est *tapissérie* en tant qu'elle revêt & pare le mur.

La *tapisserie* est proprement un genre particulier de fabrication ou de manufacture : on dit les *tapisseries* de Flandre, de Bergame, d'Aubusson, des Gobelins. La *tenture* désigne vaguement tout ce qui est employé au même usage : on dit des

tentures de tapisserie, des papiers-tentures, &c.

On dit une *pièce de tapisserie*, & une *tenture de tapisserie*. La *tenture* renferme toutes les *pièces* employées à meubler une chambre.

Il n'y a plus à choisir entre plusieurs sortes de *tentures*; on a de ces riches *tapisseries* dans lesquelles il entre les lits de plusieurs centaines de milliers de pauvres; ou de ces papiers dont l'économie, telle que celle des pauvres, consiste à dépenser peu à la fois, pour dépenser plus souvent & en total beaucoup davantage. Après le luxe, il n'y a rien de si dispendieux que la pauvreté: tout coûte cher au pauvre.

Nos aïeux, avec leurs grosses *tapisseries*, meubloient leurs maisons & leurs châteaux pour leur postérité: nos *tentures* brillantes de soie meublent les appartemens pour quelques années. L'esprit & les mœurs des siècles se peignent par-tout. Ces bonnes gens-là léguoient à leurs enfans les fruits & le goût d'une noble économie: on legue aujourd'hui aux siens des dépenses & le goût d'un faste ruineux.

Les Italiens, riches en peintures, au lieu de *tapisseries*, couvrent les murs de leurs salons, de tableaux tant bons que mauvais. Pauvres en ce genre, il semble que nous ayons voulu les imiter par des boiseries, des couleurs, des vernis & des dorures fort légères, qui nous dispensent assez avantageusement des *tentures*, à certains égards.

Fleury ne croit pas que les Israélites eussent des *tapisseries* dans leurs maisons; & l'on n'en use guère dans les pays chauds où l'on aime à conserver la fraîcheur des murs. Ce dernier avantage est assez conservé par nos *tentures* de papier, qui
d'ailleurs

d'ailleurs donnent aux appartemens un air de parure & de gaieté.

Nos Dames qui travaillent beaucoup à tromper l'ennui & à perdre le temps, font quelquefois de la *tapisserie*, mais pour couvrir quelques sièges : c'est affaire à des Pénélopes & à toutes ces petites Reines de l'antiquité, qui travailloient si bourgeoisement & de si bonne foi pour le ménage, à entreprendre l'ameublement entier d'un palais en *tapisserie*. La *tenture* d'un salon seroit, pour nos Dames, l'ouvrage de plusieurs vies ; & elles riront de la *femme forte* qui fait, chaque année, de ses propres mains, deux paires d'habillemens complets pour chacun de ses domestiques (a).

Tarder, Différer.

LA racine *tar*, qui désigne la force, la violence, la grandeur, a naturellement servi à indiquer la longueur du temps, ce qui fait trouver le temps long : idée propre de *tard* & *tarder* ; *tarr*, en hébreu, *tarder* ; *tarh*, en chaldéen, différer, arrêter, retarder ; *tario*, tarder, demeurer. *Tard* veut dire après le temps nécessaire, déterminé, convenable, ordinaire, accoutumé ; & il emporte quelque chose de défavorable. *Différer*, latin *differre*, est un composé de *ferre*, porter ; c'est littéralement porter loin, porter ailleurs, reculer ; & par une application particulière, nous le disons à l'égard du temps.

(a) *Proverb. 31.*
Tome IV.

L'idée propre de *tarder*, est celle d'être, de demeurer long-temps à venir, à faire ; & l'idée de *différer*, celle de remettre, de renvoyer à un autre temps, à un temps plus éloigné. *Tarder* ne signifie pas seulement *différer* à faire une chose, comme le disent des Vocabulistes ; c'est, comme l'Académie l'a dit, *différer*, en sorte que ce qu'il y a à faire ne se fasse pas à temps ou à propos, dans le temps convenable. *Tarder* ne désigne que le fait sans aucune raison du retard : *différer* annonce une résolution de la volonté qui détermine le délai. Enfin on *tarde*, en ne se pressant pas de faire ou en faisant lentement, sans prendre un certain terme : on *diffère*, en renvoyant, en rejetant la chose à un autre temps, ou fixe ou indéterminé.

Ne *tardez* pas à cueillir le fruit, s'il est mûr : s'il n'est pas mûr, *différez*. Il est quelquefois sage de *différer* ; il est toujours imprudent de *tarder*. En tout, il y a le temps ou le moment : *différez* pour l'attendre ; mais ne *tardez* point, car il n'attend pas. On perd du temps à *tarder* ; on en gagne quelquefois à *différer*. Il résulte de là qu'il convient de dire *tarder*, lorsqu'on a tort de *différer*.

Il n'y a pas à *différer*, quand la chose presse. Pendant que vous *tardez*, l'occasion est passée.

La diligence consiste à choisir le temps & à le mettre à profit. Or celui qui *tarde* fait toujours, & celui qui *diffère* fait souvent tout le contraire. On sçait bien le prix de la diligence ; mais on goûte la douceur de la paresse.

Ne *tardez* point à vous rendre à cette assemblée où vous êtes attendu : ceux qui attendent, disoit Despréaux, ne songent qu'aux défauts de ceux qui se font attendre. Il est malheureux que vous ayez

des raisons légitimes de *différer* votre acheminement , on ne vous en croira pas , on ne vous pardonnera pas l'ennui & l'impatience que vous avez causés. Quant à ceux qui mettent de l'importance à se faire attendre , je voudrois leur faire sentir que leur impertinence est une grande sottise comme une grande grossièreté.

Des obstacles imprévus qui vous arrêtent , font que vous *tardez* sans le vouloir : des raisons particulières qui vous obligent de changer votre résolution , font que vous *différez* par une volonté expresse. On ne dira pas que vous *différez* , lorsque quelqu'un vous empêche malgré vous de faire actuellement une chose ; mais vous *tardez*.

On *diffère* d'un jour à l'autre , lorsque les choses ne sont pas pressées : à force d'avoir *tardé* , il n'est plus temps de les faire. Il y a une foule de devoirs auxquels nous ne manquons que pour avoir *différé* à les remplir : mais quelque diligence que nous voulions mettre à les remplir , il nous arrive souvent de *tarder* , parce que nous sommes traversés. Il y a nos torts & les torts des événemens.

Celui qui se met aussi-tôt à l'ouvrage , ne *diffère* pas : mais s'il s'amuse au milieu du travail , il *tarde* à l'achever. On ne *diffère* qu'à entreprendre : on *tarde* aussi dans l'action même. On *tarde* par lenteur & sans dessein déterminé : on *diffère* d'un temps à l'autre , jusqu'à un tel temps ou une telle circonstance. Celui qui ne se presse pas assez , *tarde* : celui qui renvoie du jour au lendemain , *diffère*. On éprouve des *retards* : on prend des *délais*.

☉ *Tarder* est toujours neutre ; & Vaugelas a
Y ij

très-bien repris, au jugement même de l'Académie, le Poète Malherbe de l'avoir employé dans un sens actif :

A des cœurs bien touchés *tarder la jouissance* ;
C'est infailliblement leur *croître le desir*.

On ne dit pas *tarder* une jouissance, une entreprise, un voyage, un payement : on dit *retarder*, *différer* un payement, &c. Les distinctions précédentes s'appliquent également à ces derniers verbes.

Vous *retardez* la chose que vous ne faites pas assez tôt, au temps marqué, prescrit, convenu : vous *différez* ce que vous remettez à un autre temps plus éloigné, plus commode, plus convenable du moins pour vous. Vous *retardez* votre départ, à cause des affaires qui vous surviennent ; & vous le *différez* jusqu'au temps où les affaires seront terminées. Votre Créancier vous attaque pour *retard* de payement ; le Juge vous accorde un *délai* pour le satisfaire.

Des difficultés, des obstacles, des oppositions *retardent* les secours que vous alliez porter, l'entreprise que vous alliez exécuter, le mariage que vous alliez contracter : mais c'est toujours vous qui *différez* par un changement de résolution. *Retarder* signifie alors faire par des empêchemens qu'une chose soit *différée*.

Vous *différez* l'ouvrage avant de l'entreprendre : après l'avoir entrepris, vous le *retardez*, si vous vous ralentissez.

Enfin *tarder* & *retarder* réveillent toujours une idée de blâme ou de plainte, celle de quelque cause nuisible ou de quelque mauvais effet, quelque idée contraire à l'ordre : il n'en est pas de

même de *différer*, qui se prend en bonne & en mauvaise part. Ce qui est *différé* n'est pas perdu : ce qui est *retardé* ne vient pas à temps.

Taverne, Cabaret, Guinguette, Logis, Auberge, Hôtellerie.

M. BEAUZÉE a donné d'assez justes idées de la plupart de ces termes, d'après l'usage ou leur application aujourd'hui reçue. En recherchant leur signification primitive, & en comparant leur valeur propre avec leur acception actuelle, peut-être trouverons-nous quelques preuves remarquables de l'influence des mœurs sur le langage.

Tous ces mots désignent des lieux ouverts au Public, où chacun, pour son argent, trouve des choses nécessaires ou utiles. Les trois premiers indiquent proprement des lieux où l'on trouve des *vivres* ; & les trois derniers, des lieux où l'on trouve des *logemens*.

Un *cabaret*, dit M. Beauzée, est un lieu où l'on vend du vin en détail à quiconque en veut, soit pour l'emporter, soit pour le boire dans le lieu même. C'est un dépôt de vin, formé pour les besoins du Public. Ce mot ne présente que cette idée ; & il n'a rien d'odieux.

Une *taverne*, ajoute cet Académicien, est, selon le sens accessoire que l'usage y a attaché, un *cabaret* où l'on n'a recours que pour y boire à l'excès & se livrer à la crapule. Il n'y a que la canaille qui hante les *tavernes* ; & ce mot ne se prend qu'en mauvaise part.

Des Vocabulistes disent que l'on confond aujourd'hui le mot de *cabaret* avec celui de *taverne* : qu'autrefois on ne vendoit que du vin dans les *tavernes*, sans y donner à manger ; & qu'on donnoit à manger dans les *cabarets* : que les *tavernes* sont proprement les lieux où l'on vend du vin *par assiette*, & où l'on donne à manger ; & les *cabarets*, des lieux où l'on vend du vin sans nappe & sans assiette, qu'on appelle à *huis coupe & pot renversé* : qu'enfin la *taverne* a quelque chose de moins honnête & de plus bas que le *cabaret*. Ces observations sont justes à notre égard.

Les Romains entendoient par le mot *taberna*, une boutique où l'on vendoit des denrées en détail, soit du vin, soit de l'huile, de la laine, & toute autre chose à l'usage du peuple : la vente du vin en détail est la première idée que nous avons attachée au mot *taverne*. Les Latins appelloient *caupo* ce que nous appelons *cabaret* ; & là on donnoit à boire & à manger, & c'étoit la fin de l'institution.

La *taverne* a été flétrie parmi nous, sans doute à cause des excès qui s'y commettoient autrefois : ainsi Patru remarquoit que, par les Loix, les *tavernes* & les mauvais lieux étoient également infâmes ; ce qui peut paroître aujourd'hui bien outré. Mais les Espagnols, les Italiens, les Anglois n'entendent par les mots *taberna*, *taverna*, *tavern*, que ce que nous entendons par *cabaret*. Un Lord va tous les jours à la *taverne* ; il la hante sans soupçon de crapule. La *taverne* angloise est, comme autrefois notre *cabaret*, un lieu où se rendent des gens de toute condition pour manger, fumer, s'entretenir, disserter ensemble. Les *cabarets* étoient encore, au commencement de ce siècle,

des lieux de rendez-vous, de société, d'amusement, de liberté, comme ensuite les cafés, négligés à leur tour parce qu'ils sont trop publics, trop mêlés & trop suspects, & aujourd'hui les salons, les *clubs*, les musées (variation dont il seroit assez curieux d'expliquer les causes, si cette explication n'entraînoit une trop longue digression). Abandonnés au peuple, décriés par cette cause & par la mauvaise qualité des denrées, les *cabarets* ne sont plus guere regardés que comme des *tavernes*. Mais le besoin d'un mot honnête pour exprimer un service honnête en lui-même, fait que celui de *cabaret*, terme générique, ne se prend pas toujours en mauvaise part.

Tab, *tav*, *tap*, comme je l'ai déjà dit, signifie étendre, couvrir, comme dans *tapis*; couvert, abri. *Taverne* semble tenir particulièrement au latin *tabula*, *table*, en chaldéen *dapa*, qui signifie aussi mets : la *taverne* est littéralement un abri, un réduit, un couvert où l'on donne à manger. *Cap*, *cab*, *cav* signifie envelopper, enfermer, comme dans *cabane*. *Cabaret* semble tenir au grec *kapâ*, en latin *caupo*, lieu où l'on mange; & c'est également un lieu clos, fermé, où l'on va manger ou boire.

La *guinguette* est un petit *cabaret* où l'on boit de petit vin, appelé *ginguet*, du mot *ginguet*, étroit, serré, petit, mince : mot d'origine galloise & celtique; *genni*, serrer, &c. La *guinguette* est le rendez-vous du petit peuple qui, faute de lieu pour s'assembler dans la ville, & d'argent pour y boire du vin potable, va boire de la ripopée, dans ces *tavernes*, placées au dehors, danser, se divertir, manger les gains de la semaine, perdre

la santé & les jours suivans. Mais les plus petites choses tiennent à de grands intérêts. Il y a de jolies *guinguettes* ; & les honnêtes gens appellent *guinguette* une maisonnette propre , un *vide-bouteille* agréable qu'ils ont dans les environs ou dans les faubourgs de la ville.

La destination naturelle du *logis*, de l'*auberge*, de l'*hôtellerie*, est de *loger* ; d'*héberger*, de recevoir des *hôtes*. *Le*, *leu*, *loc* signifie lieu ; *logis*, lieu où on *loge*, où l'on demeure, où l'on s'arrête, où l'on prend soit *logement*. On y mange ou on n'y mange pas. Il y a des *logis* qui ne sont que des gîtes, des retraites où l'on ne fait que passer, soit *hôtelleries*, soit maisons bourgeoises : il y a des *logis*, tels que les hôtels garnis, où souvent l'on demeure sans y prendre ses repas : les maisons particulières sont aussi des *logis*. Bouhours observoit qu'il n'y a que le petit peuple qui dise, à la *maison* ; & que les honnêtes gens disoient, au *logis* ; *Cocher*, au *logis*. Ces honnêtes gens, prodigieusement ennoblis dans quelques années, disent aujourd'hui, à l'*hôtel*. *Logis* est donc un mot vague & générique.

Auberge, autrefois *heberge*, *herberge*, est proprement un lieu couvert où on *loge* ; allemand *hebergen*, *loger*, de la racine *ber*, *berg*, lieu couvert de branches, lieu élevé & clos, d'où *berceau*, *bercaïl*, &c. Nous appellons *auberge*, comme l'observe M. Beauzée, un lieu où l'on donne à manger en repas réglé, soit à titre de pension, soit à raison d'une somme convenue par repas : ainsi l'idée de donner à manger est devenue dominante dans ce terme. Il y a des *auberges* où l'on loue des chambres garnies : mais à l'*auberge* du *Traiteur*,

on ne fait que manger : si l'on veut à toute heure des mets exquis , succulens ou censés l'être , & bien chers , on va chez le *Restaurateur* qui fait aujourd'hui quelque tort au *Traiteur* ; & on y mange ce qu'on veut & sans prix réglé par repas. Le *Restaurateur* tient un honnête *cabaret* , mais sans nappe , où vont beaucoup de ces honnêtes gens qui n'iroient guere à l'*auberge*. L'*auberge* est faite pour la commodité de ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas tenir un ménage. On dit une *auberge* pour un honnête *cabaret*.

L'*hôtellerie* est une maison où un *hôte* reçoit des *hôtes* , des étrangers , des passans , des voyageurs qui y sont logés , nourris & couchés pour leur argent , comme le dit M. Beauzée. *Hôte* , *hospes* en latin , est le celte *gwest* , formé de *hws* , maison en celte , en theuton , en runique , &c. ; racine *hew* , *hou* , cacher , couvrir. Les *hôtelleries* ont remplacé les *hospices* ; l'on y donne l'*hospitalité* pour de l'argent. Il est bien étonnant qu'il y ait encore en Europe plusieurs Etats où l'on ne trouve que des gîtes où il faille porter ses provisions & son lit , si l'on veut voyager. L'*hôtellerie* est proprement une grande sorte de *logis* pour les voyageurs , comme l'*hôtel* est tel ou tel grand *logis* particulier. L'*hôtellerie* est l'espece de *logis* où l'on donne à loger & à manger pour de l'argent : il y a plusieurs sortes d'*hôtels* , des *hôtels* garnis où on ne fait que loger , des *hôtels* qui sont ou doivent être de grandes maisons ou les maisons des Grands & de leurs singes , & des *hôtels* qui sont des *hôtelleries* particulieres , distingués par tel ou tel nom d'enseigne , *hôtel* du cheval blanc , *hôtel* de la tête noire , &c. Il n'est pas douteux que les *hôte*.

tels des Grands n'aient été ainsi appelés de l'*hospitalité* qu'on y exerce ou qu'on se propose d'y exercer : cette dénomination conviendrait assez aux maisons où l'on tient table ouverte. Mais les *hôtels* se multiplient comme les gens de qualité ; & je ne sçais quels obstacles empêchent que les *palais* ne se multiplient comme les Princes.

Tel, Pareil, Semblable.

TERMES de comparaison. Achille, *tel* qu'un lion, *pareil* à un lion, *semblable* à un lion, poursuivait les Troyens.

La racine *tal*, désigne la grandeur, l'élévation (*T*, grand, *Al*, élevé), la taille, la coupe, la forme, la manière d'être, &c. *Tel que*, lat. *talis*, désigne l'objet qui est de même qu'un autre, qui a les mêmes qualités & les mêmes rapports, qui lui est parfaitement conforme, &c. Pour sentir toute la force du mot & de la comparaison qu'il exprime, il n'y a qu'à rapidement parcourir les différentes applications usitées. *Tel fut le discours d'Annibal à Scipion* ; c'est-là le discours même d'Annibal. *Telle est la condition des hommes, qu'ils ne sont jamais contents de leur sort* ; c'est leur nature, leur caractère, leur qualité distinctive. *Tel maître, tel valet* ; c'est comme si l'on disoit, autant vaut le maître, autant vaut le valet. *Tel*, tient lieu de pronom & de nom : *un tel a dit* ; *tel qui fait des libéralités ne paye pas ses dettes*. On craint de se voir *tel qu'on est*, dit Fléchier, *parce qu'on n'est pas tel qu'on devoit être*, &c. Toutes ces phrases

marquent la qualité, la forme, le caractère propre des choses, la rigoureuse exactitude, la parfaite conformité, la comparaison la plus absolue, & jusqu'à l'identité des choses.

De la racine *par*, *ffuit*, production, vient le mot *pair* & toute sa famille; *paire*, couple de productions, de choses de même espece, faites pour aller ensemble; *paire* de pigeons, *paire* de bas: *parité*, égalité parfaite en un sens; vos *pairs* ou vos égaux; nombre *pair* ou divisible en deux parties égales. *Pareil* dit moins que *pair*: il désigne des choses qui, sans être rigoureusement égales entre elles & les mêmes, ont néanmoins de si grands rapports, qu'elles peuvent être mises en *parallèle*, être *comparées* ensemble, s'*appareiller* l'une avec l'autre, de maniere que l'une ne differe guere de l'autre, qu'elle ne paroisse pas le céder à l'autre, qu'elle soit propre à lui servir d'équivalent ou de pendant.

J'ai déjà dit que de la racine *sim*, *signe*, est dérivé le mot *semblable*, qui a des apparences, des traits, des formes communes avec un autre objet. La *ressemblance* n'est pas une égalité ou une conformité parfaite: les choses qui ne sont que *semblables* ne soutiennent pas l'examen & le *parallèle* que les choses *pareilles* comportent; & elles sont loin d'être *telles* ou les mêmes quant à leur nature, à leur caractère, à leurs formes & à leurs qualités distinctives. *Semblable* dit moins que *pareil*, & *pareil* moins que *tel*.

Un objet *tel* qu'un autre, ne differe pas de celui-ci. Un objet *pareil* à un autre, ne le cede point à celui-ci. Un objet *semblable* à un autre, s'assortit avec celui-ci.

Achille, *tel* qu'un lion, a toute la furie ou la qualité distinctive de cet animal ; vous le prendrez pour un lion. *Pareil* à un lion, il a le même degré de furie ; vous l'égalerez au lion. *Semblable* à un lion, il en imite la furie ; sa vue vous rappelle l'idée du lion.

Vous ne sçavez lequel choisir, de deux objets *tels* l'un que l'autre. Vous ne trouverez guere de raison de préférer un objet *pareil* à un autre. Vous avez besoin d'attention pour distinguer un objet d'un autre auquel il est *semblable*.

Tel sert proprement à fixer l'idée de la chose par sa comparaison exacte avec un objet connu. *Pareil* sert à estimer dans la balance le prix de la chose, par sa comparaison juste avec un objet apprécié. *Semblable* sert à donner une sorte de représentation de la chose, par sa comparaison sensible avec un objet familier.

Tel est un mot énergique, fort propre pour animer les tableaux de la poésie & les mouvemens de l'éloquence. *Pareil* est un mot précis, employé dans tous les genres de style pour déterminer la mesure des choses. *Semblable* est un mot vague, par-tout suffisant pour donner une idée de la multiplicité des rapports apparens.

Terreur, Epouvante, Effroi, Frayeur.

LES NOTIONS de ces termes, & de quelques autres semblables, répandues dans différens articles de l'Encyclopédie, fussent-elles toutes également exactes, auroient encore besoin d'être appuyées de preu-

ves ou d'autorités. Il feroit trop long de transcrire ces articles & de discuter ces notions : je tâcherai de ne rien dire que je ne justifie ; & je ne me réserve, si l'on veut, que le mérite d'avoir prouvé ce que d'autres ont avancé.

Tous ces mots indiquent une *grande peur*. La *peur* (*pavor*), dit Cicéron (a), est un trouble qui met l'ame hors de son assiette : si l'ame est fortement frappée de l'horreur d'un danger, dit Varron (b), c'est la *peur*. *Pav* est une onomatopée qui exprime ce sentiment, & le cri que l'on pousse en éprouvant ce sentiment fâcheux. La *peur* est une *crainte* violente. Le mot *crainte* répond au latin *timor*. La *crainte* est un trouble causé par la considération d'un mal prochain, dit Cicéron. On a fort bien observé que la *crainte* naît de la supériorité de la cause qui doit décider de l'événement : c'est le sens propre du latin *timor*, dérivé de *tam*, grand, élevé, & qui indique proprement l'action de regarder, avec le sentiment de sa propre faiblesse, ce qui est au dessus de soi. Quant au mot *crainte*, il est d'origine celtique, en breton *crein*, ébranlement, tremblement; en gallois, *cryn*, tremblement, frayeur, crainte; en irlandais, *cryane*, trembler, &c. : racine *cra*, *cri*, qui désigne un grand bruit & ses effets. La plus légère des *craintes* est l'*appréhension*, inquiétude causée par la perception ou la prévoyance d'un danger possible, mais

(a) Les différens passages de Cicéron, cités dans cet article, sont du quatrième Livre des Tusculanes, vers le commencement.

(b) Varron tire le verbe *pavere*, avoir peur, de *pavire*, frapper fort, battre à coups redoublés, paver.

avec une incertitude à peu près égale en bien ou en mal, comme l'observe M. Beauzée; & non précisément, comme le dit l'Abbé Girard, par le mouvement vers un *bien* qui peut manquer. *Apprehender* signifie *prendre*, attirer à soi, appercevoir & concevoir une idée.

Les Latins désignoient tous les genres de *craintes*, comme on le voit dans les définitions de Cicéron, par le mot *metus*, tiré du celté *mat*, foible, timide, lâche, sans force: d'où le grec *mataios*, lâche, vain, paresseux. La foiblesse est en effet la source de toutes ces passions. Peut-être ce mot désigne-t-il proprement l'*émotion*, le *mouvement* imprimé, reçu, selon une acception commune de la lettre *M*, qui marque le mouvement. Outre la foiblesse & l'*émotion* que la *crainte* suppose & entraîne, cette passion a un caractère distinctif tiré de son effet propre. Aristote (*a*) demande pourquoi ceux qui *craignent*, tremblent, & si c'est l'effet du refroidissement du corps? Il est certain que, dans la *crainte*, la chaleur s'affoiblit & se retire vers le cœur; nous éprouvons tous les symptômes du froid. Revenons sur nos pas.

Ter, *tre* désigne la force, la grandeur, la violence, l'excès, les effets violens, bien exprimés dans le mot *terreur*, sur-tout par la répétition de la lettre rude. Il semble que l'effet propre de la *terreur* soit de faire *trembler*: *trem* est l'expression naturelle du mouvement imprimé par la *terreur*.

Epouvante est le latin *expaventia*, *paventia*, dérivé de *pavor*. Les mots *pau*, *pou*, *pouf*, peignent le grand bruit, le bruit d'une forte chute, le

(a) *In Problem.*

cri que ces sortes d'événemens excitent, l'impres-
sion faite par une grande cause. L'*épouvante* est
une *peur* grande & durable ; car la terminaison la-
tine *entia*, désigne la durée, la persévérance. La
grandeur de ce genre de *peur* est non seulement
dans son intensité ou sa force, mais encore dans
son étendue ou la multitude des objets qu'elle em-
brasse ; car l'*épouvante* regarde sur tout (mais non
pas uniquement) le nombre, la foule, une armée,
un peuple. La raison en est que la *peur*, quand elle
s'empare de la foule, devient en effet *épouvante* :
chacun alors a sa peur & la peur des autres. L'Es-
pagnol dit *espantar*, qui semble appartenir à la
même racine que *panteler*, ne pouvoir pas respi-
rer, comme quand on a trop couru. L'*épouante*
met en fuite.

Le son *fr* désigne ce qui coule avec force, un
son bruyant, le fracas, ce qui cause une vive sen-
sation, tout ce qui met les fibres en mouvement.
De là les mots *froid*, *frisson*, *frémissement*, *fièvre*,
affre, &c. De là les mots *frayeur*, *effroi*, dont
l'effet propre est de donner ou de désigner le fris-
son, le frémissement, le froid, l'ébranlement des
fibres ; avec cette différence que la *frayeur* n'ex-
prime qu'un frisson, un mouvement qui n'est pas
fait pour durer ; au lieu que l'*effroi* est un état du-
rable de frayeur, & par conséquent une *frayeur*
plus grande, plus profonde, plus puissante. Ainsi
l'*émoi* est un état d'*émotion* : on est tout en *émoi*,
& non en *émotion*, quand le trouble se soutient.
Désarroi marque de même un grand désordre, un
grand bouleversement, auquel il est difficile de re-
médier. *Coi* signifie dans l'état de repos. *Loi*, *roi*,
&c., ont en latin la terminaison *ex* : or *ex*, *ax*

désignent l'existence durable, l'habitude constante, la passion opiniâtre.

La *terreur* est une violente peur, qui, causée par la présence ou par l'annonce d'un objet redoutable, abat le courage & jette le corps dans un tremblement universel. L'*épouvante* est une grande peur, qui, causée par un objet ou un appareil extraordinaire, donne les signes de l'étonnement & de l'aversion, &, par la grandeur du trouble qui l'accompagne, ne permet pas la délibération. L'*effroi* est une peur extrême, qui, causée par un objet horrible, jette dans un état funeste, & renverse également les sens & l'esprit. La *frayeur* est un violent accès de peur, qui, causé par l'impression subite d'un objet surprenant, fait frissonner le corps, & trouble toutes nos pensées.

Je dis, 1^o. que la *terreur* est causée par un objet *redoutable*; ce qui annonce la *puissance* de la cause. Aussi l'adjectif *terrible* est-il synonyme de *redoutable* & de *formidable* (a), qui expriment

(a) Le mot *terrible* est suffisamment expliqué. Un objet *terrible* inspire la *terreur* ou une peur violente qui abat, décourage, terrasse, en se montrant avec l'air & l'appareil menaçant. L'objet est *redoutable* par sa force & sa puissance, quand même il ne la déploie pas : il vous tient dans une *crainte respectueuse*, & vous craindriez de l'irriter. *Redouter* est formé de *douter*, être en suspens, dans l'incertitude, dans la crainte de se tromper ; &, par sa particule reduplicative, il ajoute à cette idée une force qui impose le silence, le respect, la soumission, l'humilité, une crainte profonde. *Doute*, en lat. *dubium*, vient de *duo*, deux ; qui se partage en deux, qui est entre deux voies, qui est incertain & en suspens entre divers partis à prendre. Enfin, ce qui par un grand appareil d'une grande Puissance, prête à agir, inspire une grande crainte, est *formidable*. Ce mot vient du latin *formido*, *fortis metus*, forte crainte, crainte permanente, dit Cicéron.

cette

cette qualité ; & ces deux derniers adjectifs ne le sont point d'*épouvantable*, d'*effroyable*, &c., qui ne rappellent pas cette idée par eux-mêmes. Dieu, les objets vénérables inspirent la *terreur* ou une crainte mêlée de respect ; ce qui ne convient point aux objets *effroyables* ou *épouvantables*. Ainsi la *terreur* est d'abord distinguée des autres especes de *craintes* par la puissance, la force, la hauteur, la grandeur, soit réelle, soit supposée, de l'objet qui l'imprime. Une maladie est *terrible* par sa force : un Conquérant est *terrible* par la force de ses armes, &c.

L'*épouvante* est causée par un objet *extraordinaire*, *étrange*, *étonnant*, *excessif*, qui surpasse notre attente, notre conception. Ainsi *épouvantable* est quelquefois synonyme de ces adjectifs : on dit une dépense *épouvantable*, une laideur *épouvantable*, &c. Un bruit excessif, un tumulte extraordinaire, un spectacle abominable, est *épouvantable*. On a dit fort gratuitement dans l'Encyclopédie, que l'*épouvante* naît de la vue des difficultés pour réussir, & de la vue des suites terribles d'un mauvais succès. C'est évidemment trop borner, & sans motif, l'usage de ce terme. Certes, le tonnerre *épouvante*, & il ne s'agit là ni de difficultés ni de succès.

L'*effroi* est causé par un objet *horrible*, fait pour inspirer l'*horreur* ou une extrême aversion, par son aspect, par ses formes, par tout ce que notre répugnance repousse ou évite avec la plus grande force. Ainsi *effroyable* est synonyme d'*affreux*, *hideux*, *horrible*. *Frayeur* participe évidemment à cette idée, mais plus ou moins affoiblie quant à l'effet ; & notre *frayeur* ne vient souvent que de notre

ignorance, lorsque surpris & frappés d'un objet que nous ne pouvons discerner, nous le prenons pour un objet contraire, funeste, odieux, &c. : ce qui rapproche la *frayeur* de l'*épouvante*.

Ce n'est donc point, comme on le dit dans l'*Encyclopédie*, par une *bizarrie de la Langue*, qu'*effrayant* est moins fort qu'*épouvantable*, tandis qu'*effroyable* est plus fort que celui-ci ; au lieu qu'*effrayé* est plus fort qu'*épouvé*. Cette gradation résulte de la valeur comparée des termes. *Effrayer* ne désigne proprement que la *frayeur* ; du moins il ne détermine pas l'*effroi* : avec un peu de *frayeur*, on est peu *effrayé* ; mais avec de l'*effroi*, on est extrêmement *effrayé*. Or *effrayant*, de même qu'*effrayé*, en n'exprimant que la *frayeur*, peut ainsi dire moins qu'*épouvantable*, quoiqu'*effroyable*, qui marque l'*effroi*, dise plus. D'ailleurs *effrayant* n'indique proprement que l'effet, la *frayeur* qu'on imprime ; au lieu qu'*effroyable* & *épouvantable* expriment, par leur terminaison, la vertu, la propriété, la qualité naturelle de porter l'*effroi* & l'*épouvante* ; ce qui leur donne une énergie particulière, très-supérieure à celle de l'adjectif *effrayant*.

Je dis, 2°. que l'effet propre de la *terreur* sur l'ame est de l'abattre. C'est la puissance, c'est la grande supériorité qui produit la *terreur* ; on ne peut lui résister, on n'ose l'envisager, on la redoute. L'approche d'un Conquérant qui répand la *terreur*, ôte le courage & la force de se défendre : on se tait, on s'humilie devant lui. Philippe, dit Tournell, a répandu dans vos esprits la *terreur* qui vous le peint en invincible. On dit qu'un Juge sévère est la *terreur* des scélérats qui désespèrent de se sauver de ses mains.

L'*épouvante* ôte proprement la liberté de l'es-

prit, de la réflexion, de la délibération. On ne connoît pas, on voit mal l'objet qui la produit : étonné, suspendu, l'esprit ne raisonne pas, il ne sçait que penser. Lorsqu'on est *épouvanté*, comme dit un Ecrivain, la raison ne sert qu'à augmenter la créance du péril. L'*épouvante* est plus dans l'esprit, la *terreur* dans le cœur.

L'*effroi* ajoute l'*horreur* aux sentimens de la *terreur* & de l'*épouvante* : le cœur est abattu, l'esprit est renversé, l'homme craint tout & ne peut rien. L'*effroi*, comme les Dictionnaires l'observent, fait pâmer des hommes, accoucher des femmes, &c. : on meurt d'*effroi*. Ainsi l'*effroi*, manifesté par les plus grandes révolutions dans les organes, ne laisse, pour ainsi dire, à l'ame que le sentiment du sort le plus funeste. C'est le plus haut degré de la *peur*. Je dirois que son effet propre est ce que les Latins appelloient *exanimatio*, dans un sens assez rigoureux.

La *frayeur*, par un saisissement subit, dissipe toutes nos pensées : elle tourne tout notre esprit sur l'objet qui nous frappe. Si le coup étoit plus fort, si l'objet étoit plus effrayant qu'on ne l'a imaginé d'abord, si elle étoit confirmée & augmentée par l'aspect du danger, elle deviendrait de l'*effroi*. Mais par elle-même, ce n'est qu'une crise subite & peu durable.

Je dis, 3°. , quant aux effets produits sur le corps par ces passions, que le propre de la *terreur* est de faire trembler, celui de l'*épouvante* d'effarer ou d'effaroucher, celui de l'*effroi* de glacer, celui de la *frayeur* de faire frissonner.

J'ai déjà remarqué l'analogie naturelle qui est entre la *terreur* & le *tremblement* : Cicéron dit que la *terreur* produit la *pâleur*, le *tremblement* & le

craquement de dents. Tout le monde reconnoît l'*épouvante* à l'air effaré de l'aversion, avec lequel on fuit précipitamment; elle nous emporte au loin : l'*épouvantail* fuit fuir. Le *flot* qui l'apporta recule, *épouvanté*. L'usage si commun de dire *glacer d'effroi*, & non d'*épouvante*, de *frayeur* ou de *terreur*, ne permet pas de douter que, parmi les effets de l'*effroi*, ce ne soit-là le plus caractéristique : mais on parvient à cet état, semblable à la mort, par des angoisses, des tranfes & des affres, semblables à celles de la mort. Enfin, la *frayeur*, qui n'est qu'une émotion vive produite par une forte commotion, est proprement signalée par les frissons que le mot semble lui-même désigner : ainsi M. de Gébeline définit la *frayeur*, un frisson causé par la crainte, un frémissement, &c.

☀ Il est à observer que le mot *frayeur* n'exprime que la sensation imprimée, ou l'effet produit, sans être jamais appliqué à la cause. On ne dit pas qu'un tyran est la *frayeur* de ses peuples, comme il en est l'*effroi*, l'*épouvante*, la *terreur*.

Parce qu'on dit *terreur panique*, il ne faut pas dire que l'*effroi* ne l'est jamais : on dit un *vain effroi* comme une *vaine épouvante*, une *vaine frayeur*. Nous avons reçu *terreur panique* des Latins; qui le tenoient des Grecs, qui l'avoient reçu des Egyptiens. Ces derniers attribuoient au Dieu Pan, ces peurs subites qui se répandent sans raison, & qui feront fuir toute une armée : ces *peurs* ou ces *terreurs* sont proprement des *épouvantes générales*, comme le dit M. de Gébeline. *Pan* signifie tout; & l'*épouvante*, ainsi que je l'ai déjà remarqué, désigne particulièrement un effet *vaste*, pour ainsi

dire, produit sur une multitude, comme elle a spécialement la propriété de mettre en fuite.

A ces termes synonymes, on a joint celui d'*alarmes*. L'*alarme* naît, dit-on, de l'approche inattendue d'un danger apparent ou réel, qu'on croyoit d'abord éloigné (ou auquel on ne songeoit pas) : elle fait courir à la défense, & produit des efforts pour éviter le mal dont on est menacé. La différence est sensible & tranchante. *Alarme*, italien *all'arma*, est mot à mot, *aux armes*; cri pour avertir de l'approche de l'ennemi.

Têtu, Entêté, Opiniâtre, Obstiné.

Ces épithètes désignent une trop grande attache à son sens, une persévérance inébranlable dans sa résolution.

Têtu, qui a, comme on dit, *une tête*, une tête, un esprit, une humeur roide; absolue, décidée; qui s'en rapporte à sa tête; qui s'en tient à son idée, à son caprice, à sa résolution; qui n'en fait qu'à sa tête, à sa volonté, à sa guise, c'est-à-dire, selon l'Académie, qui ne veut point croire de conseil, qui ne veut suivre que sa fantaisie.

Entêté, qui a fortement une chose *en tête*; qui en a la tête pleine, possédée, tournée; qui en est préoccupé de manière à ne pas s'en désabuser. *Entêter*, au propre, signifie remplir la tête de vapeurs, l'étourdir, la faire tourner. Les Vocabulistes observent qu'*entêté* n'a guère d'usage que pour signifier *préoccupé*, *prévenu*.

Opiniâtre, qui est excessivement attaché à son

opinion, à la pensée ; qui la défend à outrance & contre toute raison ; qui n'en démord, pas quoi qu'on dise, même quand son esprit seroit ébranlé. De *pen*, pensée, vient *opin*, *opinion*, pensée mise en avant, établie dans l'esprit avec quelque sorte de raison apparente : la terminaison *ère* marque l'excès. L'*opiniâtreté* suppose la discussion ; le combat fait qu'on s'*opiniâtre*.

Obstiné, qui *tient* invariablement à une chose ; qui ne se départ pas de son opposition ; qui résiste à tous les efforts contraires. On *obstine* quelqu'un en le contrariant : on s'*obstine*, en persévérant dans son opposition & sa résistance. Ce mot est formé d'*obstare*, s'opposer, se buter contre, mettre obstacle ; & de *tenere*, tenir, soutenir, maintenir.

Le *têtu* veut ce qu'il veut : vous ne l'empêcherez pas d'en croire & d'en faire à sa tête. L'*entêté* croit ce qu'il croit : vous ne lui ôterez pas de l'esprit ce qu'il y a mis une fois. L'*opiniâtre* veut avoir raison contre toute raison : vous le convaincriez de la fausseté de son opinion, qu'il la soyriendrait encore. L'*obstiné* veut malgré tout ce qu'on lui oppose : vous ne ferez, par la contradiction, que l'attacher davantage à ce qu'il veut.

Le *têtu* ne se soucie pas de ce que vous dites ; l'*entêté* ne l'écoute seulement pas ; l'*opiniâtre* ne s'y rendra jamais ; l'*obstiné* s'en irrite plutôt que de céder.

Une humeur capricieuse & volontaire, un caractère entier & décidé, un goût d'indépendance, font le *têtu*. Un petit esprit, une tête vaine, quelque intérêt d'amour-propre ou autre, font l'*entêté*. L'ignorance, la présomption, une mauvaise honte, font l'*opiniâtre*. L'indocilité de l'esprit, l'inflexibi-

fixé du caractère, l'impatience de la contradiction, sont l'*obstiné*.

Ne demandez pas raison au *têtu* de ce qu'il veut ; il vous diroit qu'il le veut, & en effet sa volonté est sa raison. Pourquoi demander à l'*entêté* la raison de sa prévention ? il ne peut pas vous la dire ; & vous devez deviner pourquoi il tient si fort à sa noblesse, à la bonne opinion qu'il a de lui-même, à la femme qu'il préfère à tout. Il ne faut pas exiger de l'*opiniâtre* qu'il comprenne ou qu'il avoue que ses raisons ne valent rien & que les vôtres sont bonnes ; il ne voudra jamais avoir tort. Quand vous forcerez l'*obstiné* à reconnoître sa déraison ou à vous donner raison, il vous dira : Eh bien ! j'ai tort, mais je n'en ferai ni plus ni moins, c'est mon affaire.

Au lieu de donner au *têtu* des leçons, des avis, des conseils, sous les formes de conseils, d'avis ou de leçons, faites en sorte par vos insinuations, qu'il croie *changer* de lui-même. Plurôt que de chercher à *désabuser* l'*entêté* par une entreprise directe contre lui-même, parlez-lui comme si vous ne parliez point à lui, & avec cet air calme & froid qui n'intéresse que sa raison. Loin de marquer, en voulant *détruire* l'*opiniâtre*, le dessein de le subjuguier par la supériorité de votre esprit & de vos lumières, craignez sur-tout de l'humilier, & donnez-lui seulement beaucoup à penser. A la place de la force ou des moyens pressans & importuns qu'on pourroit employer pour *ramener* l'*obstiné*, ayez l'air de renoncer à la supériorité que vous avez sur lui & de tout attendre de sa propre raison.

Un enfant à qui on laisse toujours faire sa vo-

lonté & suivre ses fantaisies, pourra bien être *têtu*. Celui à qui l'on ne donne que des préjugés & que l'on soumet aveuglément aux préjugés, pourra bien être fort *entêté*. Celui qu'on laisse déraisonner à son aise & à qui l'on trouve toujours de l'esprit, sera vraisemblablement fort *opiniâtre*. Celui qu'on ne contrarie jamais & qui fait toujours bien, sera inmanquablement fort *obstiné*.

Que quelquefois le *têtu* paroisse fou ; l'*entêté*, sot ; l'*opiniâtre*, bête ; l'*obstiné*, insensé, je n'en suis pas surpris.

Le *fou* manque de raison : son imagination le domine, il ne réfléchit pas : il n'a que des idées bizarres, fantafques, étranges, extravagantes ; & c'est ce qui arrive au *têtu*. Le *sot* met à tout de l'importance & de la prétention, même à ce qu'il y a de plus déraisonnable, de plus ridicule, de plus absurde ; & c'est ce qui arrive à l'*entêté*. La *bête* manque d'intelligence : ses idées sont bornées ; elle ne sent pas la force des raisonnemens, elle déraisonne enfin ; & c'est ce qui arrive à l'*opiniâtre*. L'*insensé* manque de sens, du sens commun : il ne voit pas ce qui convient ; quand il le verroit, il ne le feroit pas : il ne sçait pas se conduire, & il ne veut pas qu'on le mene ; & c'est ce qui arrive à l'*obstiné*. Je remarquerai, en passant, pour éclaircir mes idées, que le *fou* est le contraire du sage, & l'*insensé* le contraire du sensé ; comme aussi que le *sot* est une *bête* avantageuse & glorieuse, qui croit avoir de l'esprit, & plus qu'un autre.

L'Abbé Girard estime qu'*entêté* & *têtu* désignent un défaut plus fondé sur un esprit trop fortement persuadé, que sur une volonté trop difficile

à réduire ; mais qu'*opiniâtre* & *obstiné* désignent tout au contraire un défaut plus fondé sur une volonté revêche que sur une conviction d'esprit. Je crois qu'il est tout-à-fait dans l'erreur à l'égard de *têtu* & d'*opiniâtre*.

Le *têtu* n'en veut faire qu'à sa tête : il est tel par un caractère décidé , volontaire , absolu ; & il s'agit bien moins d'éclairer son esprit que de rompre son humeur & de plier sa volonté. Si vous le contrariez , il s'obstine ; & l'*obstiné* n'est autre que le *têtu* *obstiné* ou irrité par la contradiction. L'Abbé Girard dit lui-même que le *têtu* ne s'en tient qu'à ses propres sentimens , & le plus souvent du premier aspect , sans aucune réflexion. Il n'est donc pas proprement persuadé ; il n'est donc pas convaincu : il ne suit donc que son caprice , son humeur , sa volonté. On dit qu'un âne , un mulet est *têtu* : on dit qu'une personne est *têtue* comme un mulet , comme un âne : l'âne & le mulet sont-ils persuadés fortement ? Non sans doute ; mais ils ont une humeur capricieuse , une tête , une volonté difficile à réduire.

L'*opiniâtre* est au contraire persuadé jusqu'à un certain point , lorsqu'il est tel de bonne foi ; si bien qu'il défend son opinion par des raisons ; & ce n'est qu'en refusant de se rendre aux bonnes raisons , qu'il est *opiniâtre*. Il s'agit de sa pensée & non de sa volonté ; & c'est à le dissuader ou à le détromper que vous travaillez , en raisonnant avec lui. Si quelquefois l'amour-propre l'empêche de céder , souvent aussi il ne résiste que par ignorance ; & son amour-propre même ne lui défend que d'avouer son erreur. Ce n'est donc point *par une opposition à ne point céder , qui lui est comme naturelle & de*

tempérament, ainsi que le dit l'Abbé Girard, qu'il ne se rend pas à la raison. C'est-là le défaut propre de l'*obstiné*, qui (comme le mot le porte) vous oppose une résistance invincible par sa volonté seule, & sans même daigner colorer sa résistance d'une apparence de raison.

Ainsi le *têtu* a plus de rapport avec l'*obstiné*; & ce rapport est d'humeur & de caractère. L'*entêté* a plus de rapport avec l'*opiniâtre*; & ce rapport est sur-tout dans la tournure de l'esprit. L'*entêté* croit plus légèrement que l'*opiniâtre*: ce dernier est séduit, & l'autre est fasciné: le premier veut croire sans raisonner; & celui-ci croit & raisonne mal: l'engouement ou l'infatuation abuse l'*entêté*; l'*opiniâtre* s'attache à l'illusion & à l'erreur.

Faut-il observer encore que l'épithète d'*opiniâtre*, par une extension reçue, s'applique aux choses mêmes, pour désigner leur durée extraordinaire, l'acharnement avec lequel on s'y attache? Ainsi on dit une *dispute opiniâtre*, & par analogie un *combat opiniâtre*; quoique ce mot n'exprime proprement qu'une attache ou une persévérance immodérée de la part des personnes qui soutiennent des *opinions*, comme dans la dispute.

Tic, Manie.

J'AI déjà donné, à l'article *maniaque*, les notions générales de ces termes: j'y ajouterai ici des éclaircissemens.

Tic, tac, toc imitent le bruit qu'on fait en frappant; & par conséquent ils rappellent les coups

donnés pour fixer une chose, la rendre stable, la faire tenir en place. Les Celtes ont donc appelé *tach*, un clou : d'où *attacher*. Le *tic* est une mauvaise habitude du corps à laquelle on est attaché & comme cloué ; on ne peut pas s'en défaire. Les animaux ont des *tics* comme les personnes. Il y a des mouvemens convulsifs & fréquens qu'on appelle *tics*, tels que le *tic de gorge* ou hocquet auquel étoit sujet Moliere. De mauvais gestes habituels, des grimaces, des habitudes ridicules ou déraisonnables, comme de se ronger les ongles, sont des *tics*.

De *man*, lune, les Grecs firent *mania*, *manie*, fureur, délire, aliénation d'esprit ; maladie qu'ils attribuoient à l'influence de cette planete. Nous appellons aussi *manie* une espece de folie : mais, en adoucissant la force du mot, nous l'avons employé à désigner une passion bizarre, un goût immodéré, une attache excessive & singuliere. Nous disons qu'un homme a la *manie* des tableaux, des fleurs, des chevaux, &c. On nous reproche l'*Anglomanie*, ou la fureur d'imiter les Anglois jusque dans leurs mauvais usages ou dans les usages qui, s'ils leur conviennent, ne nous conviennent pas.

Ainsi le *tic* regarde proprement les habitudes du corps ; & la *manie*, les travers de l'esprit. Le *tic* est désagréable : la *manie* est déraisonnable. Le *tic* est une pente qui nous entraîne sans que nous nous en apercevions : la *manie* est un penchant auquel nous nous livrons sans garder aucune mesure. On voudroit se défaire de son *tic* : on se complait dans la *manie*.

Tic s'emploie néanmoins quelquefois familiè-

rement au figuré ; & *manie* ne se dit guere au physique que de la maladie de ce nom. Au figuré, le *tic* est une petite *manie*, plus puérile, plus ridicule, plus pitoyable que digne d'une censure sérieuse & sévère. Vous qualifiez, d'une maniere méprisante, de *tic* ce que vous ne voulez point traiter de *manie*. Le *tic* est plus bête ; la *manie*, plus folle. Le *tic* n'est qu'une habitude ; la *manie* est une sorte de passion ; & la passion a naturellement quelque chose de plus fort dans son principe, de plus important dans son objet, de plus considérable dans ses effets. Mais aussi l'habitude devient de jour en jour plus forte, & à la fin on ne peut plus s'en défaire ; au lieu que la passion n'a souvent qu'un certain période à parcourir, & avec le temps elle s'affoiblit & s'use.

Les petits esprits seront sujets à des *tics* ; & les personnes ardentes, à des *manies*.

Il y a des gens qui ont le *tic* de mettre la main à tout ce que vous faites, ou leur mot à tout ce que vous dites, & qui ne savent que gêner. Il y a des gens qui ont la *manie* de vouloir tout réformer, tout changer, tout perfectionner, & qui ne feront que bouleverser.

C'est un singulier *tic* que celui de certaines gens qui disent toujours *non* pour qu'on les presse : je voudrois bien qu'on les prît au mot. C'est une cruelle *manie* que celle de quelques zélés Administrateurs qui veulent tout gouverner, lors même que les choses vont d'elles-mêmes : croient-ils donc que leur savoir & leur pouvoir vont plus loin que la nature des choses ?

Les femmes à qui l'on passe tout, prennent souvent des *tics* qu'on ne leur passe pas. Les personnes

Sujettes à la *manie* de donner , avec impudence , des avis & des conseils , prennent un des meilleurs moyens possibles pour se faire détester.

☼ On a dit de même *grippe*, pour exprimer un goût fantasque ou une passion forte , comme si nous en étions *grippés*, ou saisis de manière à ne pas nous en délivrer. Ce mot est familier , ainsi que *tic*. *Manie* s'emploie dans le genre noble , sur-tout avec une épithète qui le relève. Maudite ambition , détestable *manie* ! dit Corneille. *Grippe* & *tic* servent quelquefois à exprimer l'aversion & la répugnance , tandis que *manie* marque proprement le goût & l'attache. On dit prendre quelque'un à *tic* ou en *grippe*. *Grippe* dit quelque chose de plus fort , de plus passionné , de plus provoquant , de plus haineux que *tic*.

☼ Me sera-t-il permis de proposer , en passant , une observation sur le mot *entiché*, pris dans le même sens qu'*entaché*, c'est-à-dire , taché , gâté , marqué d'une *tache* imprimée profondément dans la chose , & comme inhérente à la chose même ? Ces participes ne sont pas absolument hors d'usage tant au propre qu'au figuré. *Entiché*, dans un sens physique , ne s'est guère dit que des fruits : *entaché* s'est dit de tous les corps infectés de corruption. Au figuré , l'on est *entiché* ou *entaché* d'avarice , d'hérésie , de libertinage , &c. Il est sensible qu'*entaché* vient de *tache* : mais ne seroit-il pas plus naturel de dériver *entiché* de *tic* ? Alors leur différence seroit bien marquée : *entiché* désigneroit visiblement la pente , la tendance du sujet vers le vice ; & *entaché*, la souillure , la flétris-

sure imprimée par le vice. Celui qui auroit un goſir décidé pour un genre de vice ou d'erreur, en ſeroit *entiché*. Celui qui auroit donné lieu à le croire livré à ce genre de corruption, en ſeroit *entaché*. Cette diſtinction ſ'accorderoit aſſez avec la différence qu'on ſemble vouloir mettre entre ces deux termes ; à ſçavoir qu'*entiché* ſe dit de ce qui commence à ſe gâter ; & *entaché*, de ce qui eſt gâté. Je crois que ces qualifications ont été d'abord communes ou appliquées à pluſieurs objets de la même eſpece, pour qu'ils fuſſent diſtingués de *taché*. Ainſi on diſoit des fruits *entichés*, famille *entachée* de ladrerie, le genre humain *entaché* du péché originel, peuple *entiché* d'héréſie. Quoi qu'il en ſoit, je n'attache pas plus d'importance à ma propoſition que le ſujet ne le mérite ; mais je n'aime pas qu'on laiſſe perdre des mots qui ne ſont point inutiles.

Tiſſu, Tiſſure, Texture, Contexture.

Je crains que la différence de ces termes ne ſoit trop difficile à déduire des notions & des explications qu'on en a données juſqu'à préſent. Ils ne ſont guere préſentés que ſous une idée générale de liaiſon, diſpoſition, économie des parties qui forment un tout.

L'origine de ces mots eſt la même : le latin *texere* eſt le celte *teſſein*, former, *tiſſer*, (autrefois *tiſtre*), faire un tiſſu, un laciſ, un tout, de différentes parties réunies, liées enſemble.

Le *tiſſu* eſt l'ouvrage *tiſſu*, l'étoffe, la toile, le tout formé par l'entrelacement de différens fils, avec plus ou moins de longueur & de largeur. La

tissure est la qualité donnée au *tissu*, à l'ouvrage, par le travail ou la manière d'unir & de lier les fils ensemble. Le *tissu* comprend la matière & la façon : la *tissure* ne désigne que la qualité de la fabrication, résultante de la main d'œuvre. Un *tissu* est de soie, de laine, de fil, de cheveux : la *tissure* en est lâche ou serrée, égale ou inégale, &c. La *tissure* est au *tissu* ce que la peinture est au portrait.

Ces mots diffèrent d'abord, dans le sens propre, de *texture* & *contexture*, en ce qu'ils expriment le travail particulier de *tisser*, c'est-à-dire de faire passer, avec la navette, à travers les fils de la chaîne celui de la trame ; entrelacement que la *texture* & la *contexture*, réduites à l'idée simple de la liaison & de l'union des parties qui forment un tout, avec l'apparence du *tissu*, proprement dit, n'exigent pas.

La *texture* est l'ordonnance ou l'économie résultante de la disposition & de l'arrangement des parties d'un tout. La *contexture* est l'ordonnance & la concordance des rapports que les parties ont les unes avec les autres & avec le tout. Vous considérez la *texture* ou du tout ou des parties : vous considérez la *contexture* particulière des parties d'où résulte l'ensemble & la *texture* : *con* désigne l'assemblage des objets. La *contexture* est à la *texture* ce que le *contexte* est au *texte* : le *contexte* est ce qui accompagne le *texte*, ou bien le *texte* pris & considéré dans toutes les parties qui en déterminent le sens. Le sens naturel de *texte* est celui de *tissu* : mais il n'a, dans notre Langue, qu'une acception figurée.

Tissu se dit, au figuré, pour désigner une suite d'actions, de discours, de choses enchaînées les unes aux autres : le *tissu* d'un discours, un *tissu* de crimes. On disoit aussi figurément la *tissure* d'un ouvrage d'esprit ; mais vous n'entendrez pas sou-

vent dire ce mot , même dans le sens propre. Comme le *tissu* comprend également la forme, la matière , & toutes les conditions de la chose, on dit qu'un *tissu* est bien ou mal frappé, &c. ; & nous oublions *tissure*, qui marque proprement la qualité de la fabrication & la main de l'ouvrier , tandis que *tissu* n'indique que par une acception particulière , la qualité de l'ouvrage.

Texture & *contexture* ne se disent guere d'un *tissu* proprement dit : on a donc dû les préférer à *tissure* dans le sens figuré. On dit donc *texture* pour exprimer la liaison & l'arrangement des différentes parties d'un Discours, d'un Poëme ; & l'on dit de même *contexture* sans paroître soupçonner une différence entre ces deux mots , quoique ce dernier marque distinctement l'ensemble ou le résultat des parties combinées ou des détails. Vous direz fort bien la *texture* d'une partie , & la *contexture* de toutes les parties ou du tout. Ces mots s'emploient physiquement dans le style dogmatique : on dit la *texture* des corps , des chairs ; la *contexture* des fibres , des muscles. (qui forment un assemblage avec des rapports divers entre eux). Ne vaudroit-il pas mieux dire la *texture*, quand il y a égalité, uniformité ; & *contexture* , quand il y a inégalité , diversité ?

☉ Nous avons tiré de la même racine différens noms d'ouvriers à navette ou en *tissus* ; *Tisseur*, qui fabrique des étoffes de laine ; *Tissutier*, qui fait des rubans , des gances & autres petits *tissus* ; *Tisserand*, qui fait de la toile : ce dernier nom se donne aussi à des ouvriers en soie , en laine ; mais alors on dit *Tisserand* en soie , *Tisserand* en drap.

Les

Les terminaisons de ces mots sont assez indifféremment employées à désigner des ouvriers. Mais *eur* (lat. *or*) marque proprement l'action, l'énergie, la vertu ou le talent ; ce qui convient particulièrement aux Arts les plus industrieux : on dit fort bien *Sculpteur*, *Imprimeur*, *Graveur*, *Fondeur*. *Ier* (lat. *arius*) désigne proprement l'ouvrier de tel genre ; & il convient sur tout aux métiers communs : on dit, *Cordonnier*, *Taillandier*, *Savetier*, *Serrurier*, &c. ; & c'est la terminaison la plus commune en ce genre. *And* indique vaguement l'attachement, le dévoûment, l'habitude, le métier ; ainsi le *Marchand* est adonné au commerce ; le *chaland*, attaché à un Marchand ; le *brigand*, voué au vol, à la licence : nous appelons *Normands*, *Flamands*, &c. les peuples attachés par la naissance à un tel lieu. On a dit autrefois *texier*, *teissier*, *tissier*, *tellier*, &c. : d'où les noms de tant de familles.

Tombe, Tombeau, Sépulcre, Sépulture.

LIEUX où l'on dépose les morts.

Tom, son sonore & élevé, désigne la hauteur, l'élévation, l'éminence. La *tombe* est le *tumbus* des Latins, *τάφος* en grec : *tombeau* est le latin *tumulus*. La *tombe* & le *tombeau* sont élevés : le *tombeau* est plus élevé que la *tombe* ; ce qui est marqué par sa terminaison, relative au latin *ul*, *ol*, signe de l'élévation, ajoutée à l'élévation de la *tombe*. Les Anciens élevoient des monceaux de terre sur les cadavres. Le latin *tumulus* se prend généra-

ralement pour élévation, hauteur, colline. Or, comme on consacroit les lieux hauts (*tumuli*) à des Divinités, on prit ces élévations pour de vrais tombeaux; & l'on marcha par-tout, comme le dit M. de Gébelin, sur les tombeaux des Dieux. On auroit dû également remarquer qu'il y avoit des tombeaux vuides, vains, honoraires, comme dit Suétone en parlant de celui de Germanicus, particulièrement appellés *Cénotaphes*. Avec cette double donnée, il étoit facile d'expliquer comment Enée dans l'Italie & dans l'Orient, Adonis en Phénicie, Osiris en Egypte, Homere en Grece, &c., avoient tant de tombeaux. Ce mot n'a dans notre Langue qu'un sens particulier & précis.

Sépulcre & *sépulture* se distinguent de *tombe* & de *tombeau*, par l'idée contraire à celle d'élévation. Le Sçavant que je viens de citer, dit que de la négation *se* & de *pal*, élevé, se forma le latin *sepelire*, mot à mot, mettre non en haut, mais en bas, coucher en terre; d'où *sépulcre* & *sépulture*. *S-pal*, en hébreu, signifie abattu, couché par terre. Je ne scaurois pourtant me refuser à l'idée de plusieurs Etymologistes, qui tirent *sepelire* de *sepes*, haie; racine *cap*, *cep*, ce qui ceint, renferme, enveloppe, *sépare*, tient à part. Ainsi notre mot *ensevelir*, tiré du latin *sepelire*, signifie envelopper dans un linceul. L'oriental *he-seb* signifie environner. La *sépulture* est le lieu où les corps morts sont, suivant sa destination, mis en terre & renfermés. Le *sépulcre* est tout lieu qui renferme profondément & retient à jamais un corps, comme un gouffre qui l'engloutit: la syllabe *cre* indique ce qui est creux, creusé, profond, enfoncé.

La *tombe* & le *tombeau* sont donc des monu-

mens élevés sur les *sépulcres* & au milieu des *sépultures* : c'est ce que Cicéron indique par l'expression de *monumens des sépulcres*. Ces *monumens*, dit Varron, nous *avertissent* (*monere*, avertir) de ce qu'il y a au dessous, dans le *sépulcre* : c'est pourquoy, continue-t-il, nous les plaçons sur les grands chemins, afin que les passans soient avertis qu'il y a là des morts, & qu'ils sont eux-mêmes mortels. La *sépulture* des morts devoit être l'école des vivans.

Bossuet détermine bien les idées contraires de ces deux genres de mots, lorsqu'il invite les amis du grand Prince de Condé à venir enterrer son *tombeau*, ce triste *monument*; & lorsqu'il dit de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche, que la terre, son origine & sa *sépulture*, n'est pas encore assez basse pour la recevoir.

Des Sçavans ont fort bien distingué les *sépultures* des Romains & celles des Germains, en divers endroits de l'Allemagne. Les Romains sont enterrés sous des monceaux de terre sans pierre, *tumuli*, des *tombeaux*; & les Germains, dans des gâteaux souterrains, *sepulcra*, des *sépulcres*.

La *tombe* est proprement la table de pierre, de marbre ou de toute autre matière, élevée ou placée au dessus de la fosse qui a reçu les ossemens, qui contient les cendres des morts : elle fut originellement destinée à conserver leur mémoire par des inscriptions, des épitaphes, des armoiries, &c. suivant l'usage primitif, par les symboles de leur profession, de leur dignité, de leur âge, &c. Ainsi la *tombe* est, à la rigueur, la *pierre du sépulcre*; mais on l'a prise ensuite pour un *sépulcre de pierre*. Le *tombeau* est une sorte d'édifice ou un ouvrage de

L'Art, érigé à l'honneur des morts, pour consacrer & illustrer leur mémoire par l'éloge de leur vie, par des emblèmes, des allégories, & tous les moyens de rendre des hommages glorieux & durables à la vertu, si ce n'est à ses simulacres. Ainsi la *tombe* est humble, simple, modeste devant le *tombeau*. Toutes sortes de marques d'honneur parent & relevent le *tombeau* : on jette quelques fleurs sur la *tombe* : expression métaphorique, tirée de l'usage antique d'aller tous les ans répandre sur la *tombe* de ses proches, des fleurs, & particulièrement des roses, symbole de la brièveté de la vie. Nous pleurons sur la *tombe*, & nous admirons le *tombeau* ou la vanité. La *tombe* est sous nos pieds, le *tombeau* sur nos têtes : l'une n'est que pour le souvenir, & l'autre est pour la gloire. Ces deux termes se confondent au figuré : mais l'Orateur qui fait sa Langue, les considère & les emploie sous ces rapports distinctifs : il s'arrête à la *tombe*, lorsqu'il parle de l'homme vulgaire ; lorsqu'il s'agit des grands, il s'élève au *tombeau*.

La *tombe* & le *tombeau* sont donc des monumens élevés dans le dessein de perpétuer la mémoire des morts ; mais le *sépulcre* & la *sépulture* ne sont que des fosses creusées & des souterrains fermés pour en cacher ou dévorer, si je puis ainsi dire, les restes.

L'ambition de la *tombe* & du *tombeau* est de faire, en quelque sorte, revivre ce que le *sépulcre* & la *sépulture* achevent de détruire. La vanité du *tombeau* s'évanouit dans l'horreur du *sépulcre*. La *tombe* & le *tombeau* affectent encore la distinction & l'orgueil des noms, des rangs & des fortunes : mais dans le fond des *sépultures*, mais dans l'abî-

me du *sépulcre*, tout est confondu, tout est égal, tout n'est rien; il n'y a que mort, nuit, dissolution, anéantissement; & chacun y perd jusqu'au nom de cadavre. L'Orateur saura tirer des beautés de ce contraste.

L'idée de la *sépulture* n'est pas aussi noire que celle du *sépulcre*, comme l'idée de la *tombe* n'est pas aussi vaine que celle du *tombeau*. La *sépulture* est proprement le lieu désigné ou consacré, tel que nos cimetières (dois-je dire encore nos églises), pour rendre les derniers devoirs aux morts, avec les pieuses & religieuses cérémonies de l'inhumation, en rendant à la terre leurs corps tirés de la terre. La preuve que cette idée d'inhumation religieuse est attachée au mot, c'est qu'il exprime aussi l'action même d'inhumer; qu'il suppose par sa terminaison même cette action; que tous les Peuples, du moins policés, ont, selon l'esprit de la Religion & des mœurs, regardé comme un honneur d'être déposé dans la *sépulture*, & comme une infamie d'en être privé. Mais gardez-vous de confondre les honneurs de la *sépulture* avec l'honneur d'un *tombeau*: ces honneurs ne sont que de tristes devoirs, des hommages rendus par les vivans aux morts, avec l'appareil funebre du plus grand deuil, les accens lugubres de la douleur & du regret, en un mot, les démonstrations lamentables d'un tendre intérêt que ceux qui restent prennent au sort de ceux qui ne sont plus. Le *sépulcre* est particulièrement le caveau, la fosse, & en général un lieu quelconque qui reçoit, engloutit, consume les corps, les cendres, les dépouilles des morts, & les rend au néant d'où ils étoient sortis. Les idées douces & touchantes de la *sépulture* cedent, à l'é-

garé du *sépulcre*, à des sentimens d'horreur & d'effroi : le *sépulcre* n'annonce point par lui-même les circonstances intéressantes de l'inhumation & de la *sépulture*; & l'esprit, en le considérant, se plonge dans un abîme, avec le corps qu'il y suit par la pensée. On est enterré, inhumé dans la *sépulture* : on est enseveli, anéanti dans le *sépulcre*. Nous allons prier & pleurer dans les *sépultures* : nous allons voir le néant de la vie & du monde & de l'être dans les *sépulcres*. Le lieu préparé pour recevoir nos dépouilles, est *sépultura*; tout ce qui nous engloutit pour jamais, est *sépulcre* : ainsi nous disons que la mer, des monstres dévorans, une ville renversée sur ses habitans, sont des *sépulcres*. La *sépulture* conserve toujours son caractère religieux; mais ce caractère n'est point essentiel au *sépulcre* : la terre est la *sépulture* de l'homme-seul; mais elle est le *sépulcre* de toutes choses, comme dit Lucrèce. Il y a encore quelque distinction dans les *sépultures*, les unes communes & simples, les autres particulières & honorables; mais le *sépulcre* efface toutes ces différences. Nous avons des lieux appelés *sépultures*; pourquoi donc ne nous servons-nous plus guère du mot de *sépulcres* qu'au figuré, ou en parlant des tombeaux des Anciens? Enfin la *sépulture* est commune à plusieurs, à un peuple, à une famille; chaque mort a son *sépulcre*.

Ainsi donc, dans le sens propre & rigoureux, au milieu des *sépultures* religieusement destinées à recevoir & à égaler les morts malgré des distinctions fictives, la tombe ferme les *sépulcres* particuliers, & conserve les cendres ou même la mémoire des morts; & le tombeau rehaussé relève la mémoire ou la gloire des morts autrefois distingués par quel-

que titre, mais aujourd'hui abaissé & confondu dans le fond du *sépulcre* par la destinée commune à tous les Mortels.

Oserai-je le dire ? nous vivons trop avec les cadavres, & nous ne vivons pas assez avec les morts : au lieu de l'instruction que nous devrions puiser dans les lieux funebres, nous y respirons la corruption & la mort même.

Qu'une *sépulture* commune, solitaire, tranquille, sombre, tel qu'un bois sacré, purgée de tout principe de méphitisme, & parée des beautés tristes de la Nature & de symboles funebres, nous attire & nous inspire un recueillement religieux, la pensée de l'égalité & de la destinée commune des mortels, une douce & salutaire rêverie, le détachement de la vie bien plus que l'effroi de la mort. Que d'un côté, un champ uni, à peine couvert d'une herbe courte, n'annonce que les simples *sépulcres* de ceux qui, n'ayant laissé aucune trace de leur vie, gisent sans nom & dans le profond oubli auquel ils se sont eux-mêmes condamnés ; tandis que d'un autre côté, un terrain d'un aspect horrible, hérissé de toutes parts, entrecoupé de gouffres, chargé des emblèmes du crime & de tous ses désordres, répandra l'effroi autour des *sépulcres* affreux des malfaiteurs, & avec cet effroi l'horreur du crime. Qu'une *tombe* conserve les noms & les services de ceux qui ont bien mérité de l'humanité, de la Patrie, de la Religion, de leur société particulière, par des institutions utiles, par de nobles sacrifices, par des actions distinguées, par de mémorables découvertes, rappellées par une courte inscription. Elevez des *tombeaux* à ceux qui, en s'élevant au dessus de leur siècle, bienfaiteurs de

l'humanité, sauveurs de la Patrie, apôtres de la Religion, réformateurs de l'erreur & du vice, martyrs de la vertu & de la vérité, méritent une immortalité glorieuse; & que leur éloge, gravé sur l'airain, ne soit que le simple abrégé de leur vie. Beau cours d'instruction ! Grande école de vertu !

○ Terminerai-je cet article par une observation grammaticale sur la différence matérielle de *tombe* & de *tombeau* ? Le mot simple désigne naturellement le genre de choses; & le mot composé distingue l'espece, la sorte par une modification ou par une idée particulière. La terminaison *eau* est quelquefois augmentative, mais le plus souvent diminutive. Ainsi de *tombe*, *tombeau*, tombe élevée; de *plat*, *plateau*, ouvrage ou espace plat & large; de *tourte*, *tourteau*, espece de gros pain, ou petit pain de grosse pâte; de *solive*, *soliveau*, diminutif; de *four*, *fourneau*, espece de petit four; de *pomme*, *pommeau*, au figuré; de *mante*, *manteau*, mante courte; d'*orme*, *ormeau*, jeune orme, &c. Le mot *eau* peut être emprunté de la racine *al* ou *ol*, qui marque l'augmentation, l'élévation; ou de la racine *el* ou *il*, qui indique la diminution, la petitesse. J'observe qu'*eau* fait *el* en languedocien, *ello* en italien, *eu* en provençal; & qu'ainsi l'*e* en est plutôt la lettre propre.

Il ne faut pas confondre cette terminaison *eau*, avec la terminaison *aud*, *alt*, *aut*, *auld*, qui, par sa nature, marque la hauteur, l'élévation, l'augmentation, spécialement déterminée par la lettre *T*, souvent affoiblie en *d*.

Tout le monde sçait que le mot *ette* ajouté au substantif simple, désigne essentiellement la dimi-

nution ou la petiteffe, comme on le voit dans *fillette* & *fillette*, *rose* & *rosette*, *cloche* & *clochette*, &c. J'ai parlé ailleurs de la terminaison *ille*, &c.

On, semble servir quelquefois de diminutif : mais il exprime plutôt la partie d'un tout composé de parties semblables, ou un objet individuel ou particulier d'un tel genre ou d'un genre semblable. Ainsi d'*aiguille*, *aiguillon* ; de *chaîne*, *chainon* ; de *glace*, *glaçon* ; de *poêle*, *poëlon* ; de *balle*, *ballon* ; de *corde*, *cordon* ; de *pelote*, *peloton* ; de *viole*, *violon* ; de *pont*, *ponton*, &c.

Tonnerre , Foudre.

L'usage vulgaire est d'attribuer au *tonnerre* les propriétés & les effets propres de la *foudre* : cependant il en est aussi essentiellement distingué que l'*éclair*. Le *tonnerre* fait le bruit, comme l'*éclair* la lumière : *foudre* exprime la matière, ses propriétés, les effets. *Ton* est un son élevé ; il désigne le bruit éclatant : le *tonnerre* est une explosion terrible qui se fait dans les airs ; il *tonne* quand la *foudre* éclate. *Foudre* vient de *fo*, feu : la *foudre* est le feu du ciel, ce feu électrique qui éclate & s'éteint en jettant une vive lumière & avec un bruit *étonnant*, effrayant ; ce feu qui embrase, renverse, tue, détruit. La *foudre* (*fulmen*), dit Cicéron, est ce feu qui sort avec violence du sein des nuées, lorsqu'elles s'entrechoquent. Dans les Hiéroglyphes Egyptiens, la *foudre* étoit le symbole de la puissance irrésistible : dans les temples des Païens, elle étoit l'attribut de Jupiter. & des Dieux vengeurs.

Vulcain forgeoit la *foudre* ou le trait que Jupiter lançoit dans sa colere. *Fulminer*, c'est lancer des traits menaçans & foudroyans ; *foudroyer*, c'est frapper & renverser avec des *foudres* ou des traits semblables à la *foudre*. Un corps va vite comme la *foudre* : un personnage redoutable est craint comme la *foudre* ; un Héros est un *foudre* de guerre.

Ainsi, au figuré, nous conservons à la *foudre* les caracteres, qu'au propre, on attribue vulgairement au *tonnerre*. C'est le bruit qui frappe, effraye, consterne le peuple ; & c'est le *tonnerre* qu'il redoute, qu'il fait tomber, qu'il voit frapper & détruire. Cette confusion n'a pas lieu au figuré. Nous disons que quelqu'un a une voix de *tonnerre*, pour désigner l'éclat de sa voix ; & qu'un Orateur lance les *foudres* de l'éloquence, pour désigner la force, la véhémence, & les effets de son discours. L'on dira plutôt dans le sens propre, que Dieu lance le *tonnerre* ; & pour rappeler, en général, les traits de sa puissance vengeresse, nous lui ferons lancer des *foudres*.

Nous considérons plutôt le *tonnerre*, lors même que nous le faisons tomber & foudroyer, comme un météore de l'air ou un effet naturel. Nous considérons plutôt la *foudre*, comme l'instrument d'une puissance terrible, dirigé par l'intelligence vers une fin morale. Le *tonnerre* frappe les corps, mais surtout les corps élevés : la *foudre* frappe les personnages, mais sur-tout les personnages les plus élevés. Le *tonnerre* tue, la *foudre* punit. Un coup de *tonnerre* se perd quelquefois dans les airs en un vain bruit : mais le coup de *foudre* porte à son but.

Ces idées sont trop familières à presque tous

mes Lecteurs, pour que je les en occupe plus long-temps.

Tors, Tortu, Tordu, Tortué, Tortillé.

LA racine de ces mots est *tor*, mot oriental & celte, qui signifie *tour*, qui va en *tournant* : d'où le celte *torchî*, tourner, tordre, tourmenter; le latin *torquere*; le françois *tordre*, &c.

L'idée commune de ces mots est d'aller en *tournant*, au lieu d'aller *droit*, ou de prendre, au lieu de la direction naturelle, une direction oblique ou *détournée*. *Tordre* signifie tourner en long & de biais.

On a dit autrefois, il m'a *tors* ou *mors* le bras, pour *tordu* & *mordu*. Ménage observe que *tors* se disoit encore de son temps, mais que *tordu* étoit sur le point de prendre le dessus. Quoi qu'il en soit, *tors* est resté comme adjectif; & l'on dit *fil tors*, *col tors*, *colonne torse*, *sucre tors*, &c.

Cet adjectif indique simplement la direction d'un corps qui va, tournant en long & de biais, mais sans marquer un défaut dans la chose *torse*, quoiqu'absolument cette direction puisse être défectueuse dans quelque objet. Ainsi ce mot, particulièrement affecté aux Arts, sert à qualifier divers ouvrages tournés ou contournés en vis, en spirale. Cette direction est précisément celle qu'il convenoit ou qu'il s'agissoit de leur donner. Aussi est-elle avantageuse dans le *fil tors* pour sa destination; & agréable dans la *colonne torse*. L'ancien usage s'est maintenu de dire *col tors*, *jambe torse*

ou *torte* : mais , dans ces cas-là même , cette direction n'est qu'accidentellement un défaut que l'épithète n'exprime plus.

L'adjectif *tortu* emporte , au contraire , une idée de défaut ou de censure. Un corps est *tortu* , quand au lieu d'être droit comme il devrait l'être , il est de travers , contrefait , mal *tourné*. Un homme contrefait ou fait de travers , est *tortu*. On se plaint du chemin *tortu* qui va tout en zig-zag. On rejette le bois *tortu*.

Un corps peut être ou naturellement ou accidentellement *tortu*. Mais il n'y a de *tordu* que ce qu'on a *tordu* de force , ou en changeant avec effort sa direction propre & naturelle. Ce participe passif suppose l'action de *tordre* , & marque l'effet éprouvé par le sujet. Si le corps *tordu* conserve sa *tournure* accidentelle , il reste *tortu* ou *contourné*. *Tortu* indique l'état habituel ou la direction permanente du corps. Au figuré , on dit esprit *tortu* , mal fait , de travers.

Comme le participe *tordu* exprime un rapport à l'action de *tordre* , ou à l'événement de se *tordre* , le participe *tortué* exprime de même un rapport à l'action de *tortuer* & à l'événement de se *tortuer*. Ce dernier verbe , bon à établir , signifie tourner en divers sens , fausser , courber , rebrousser des corps solides , qui , par-là , se déforment , & qui conservent une direction contraire à leur destination. Vous *tortuez* une aiguille , la pointe d'un compas , une épingle , une règle , qui ne sont plus propres alors , ou qui le sont moins pour l'usage qu'on en fait. Il faut redresser le corps *tortué* , pour s'en servir , du moins avec la même utilité ou la même facilité. *Tortué* se dit plus que

tortuer; & par-là il semble désigner plutôt un accident arrivé sans dessein.

Tortillé a également le rapport propre au participe. *Tortiller* signifie *tordre* à plusieurs *tours* plus ou moins serrés; & il se dit proprement des corps flexibles, faciles à plier. On *tortille* des fils, des cheveux, des brins d'osier, de la filasse, du papier, &c. pour en faire quelque ouvrage ou pour leur donner une forme particulière. Il y a donc un dessein & un objet particulier dans l'objet *tortillé*; & ce mot, comme le mot *tors*, n'emporte pas un défaut. Mais au figuré, ce verbe signifie *tourner* autour de la chose au lieu d'aller droit, avancer & reculer, aller tantôt dans un sens & tantôt dans un autre, chercher des détours, des échappatoires, des délais.

Je pourrois ajouter à ces mots celui de *tortueux*, dérivé de *tortu*; & celui d'*entortillé*, composé de *tortillé*. La terminaison *eux* est augmentative; & *tortueux* signifie ce qui fait beaucoup de tours & retours, comme une rivière, un serpent, un chemin qui se détourne pour retourner sur lui-même: au figuré, il désigne l'obliquité de la marche & des voies de celui qui cache ses desseins & son but. J'ai déjà parlé de ce mot. *Entortillé* se dit des choses tournées autour d'une autre, entrelacées avec une autre, ou enveloppées dans une chose *tortillée*, ou mêlées d'une manière confuse. L'initiale *en* est propre à désigner ces différens rapports. Au figuré, l'épithète *entortillé* s'applique au discours & au style, obscur & confus par le mauvais arrangement des pensées ou des paroles.

Tort, Préjudice, Dommage, Détriment.

Je viens d'expliquer la valeur des mots *tort*, *sordre*, &c., dans leur sens propre & physique : les dérivés de cette racine portent nécessairement la même idée au figuré & au moral. Ainsi le *tort* est le contraire du *droit*, de la juste direction, de l'ordre naturel, de la droiture & de la justice. C'est-là visiblement l'idée première & dominante du terme. *A tort* signifie *injustement*.

Le latin *præjudicium* signifie, à la lettre, jugement rendu d'avance, anticipé, avant le temps & l'instruction convenable : de *præ*, avant ; & *judicium*, jugement (de *jus dico*, rendre justice, faire droit). On aura dit dans les jugemens, sans *préjudicier* ou *préjuger*, pour marquer les exceptions & les réserves nécessaires pour conserver d'autres droits ; & dès-lors les mots *prajudico* & *præjudicium* auront pris un mauvais sens, celui d'un jugement irrégulier, blâmable & mauvais. Or, comme de *præjudicium*, nous avons fait *préjugé*, pour exprimer une simple opinion qui n'est point fondée, nous avons pris le mot de *préjudice* dans l'acception particulière que lui donnoient les Latins, celle de *dommage*. Mais attendu que le jugement anticipé n'étoit que réméraire & irrégulier, & que les *dommages* n'étoient que des suites ou des conséquences d'une action qui n'étoit pas formellement dirigée vers ce but, le *préjudice* n'est qu'une suite d'une action d'où

prévient un *dommage*, sans qu'elle soit faite à cette fin.

J'ai déjà dit ailleurs que *dommage*, en latin *damnum*, vient de la racine celtique *dam*, *tam*, mal, perte. Varron tire le mot *damnum* de *demere*, ôter, soustraire, causer du déchet, opposé d'*emere*, acquérir, &c.

Le latin *detrimentum* vient de *deterere*, détériorer, user, consumer ; composé de *terere*, réduire en petites parties : racine *tar*, *ter*, *tro*, qui désigne toute action qui dégrade & détruit, en celte, en grec, &c. Varron dit que *detrimentum* a été formé de *detritu*, à cause que les choses détériorées ont moins de prix.

Le *tort* blesse le droit de celui à qui on le fait. Le *préjudice* nuit aux intérêts de celui à qui on le porte. Le *dommage* cause une perte à celui qui le souffre. Le *détriment* détériore la chose de celui qui le reçoit.

L'action injuste fait, par elle-même, le *tort*. L'action nuisible cause, par ses suites, le *préjudice*. L'action offensive porte, avec elle, le *dommage*. L'action maligne, en quelque sorte, opere, par contrecoup ou par ses influences, le *détriment*.

Un privilège particulier qui prive une foule de citoyens de l'exercice d'un droit, leur fait *tort*. Une nouvelle maison de commerce qui croise les autres & leur enlève des bénéfices par sa concurrence, leur porte *préjudice*, mais sans attenter au droit d'autrui. De quelque manière que vous opérerez la perte, le dépérissement, la diminution d'une chose, vous faites ou vous causez du *dommage*. Une exemption particulière d'impôt tourne au *détriment* du peuple sur qui l'impôt est rejeté.

L'auteur du *tort* fait son bien ou se *satisfait* par le mal d'autrui. L'auteur du *préjudice* fait son *affaire* dont il résulte quelque mal pour autrui. L'auteur du *dommage* fait une action qui fait le mal d'autrui. L'auteur du *détriment* fait une chose qui devient un mal pour autrui.

Nous disons proprement *faire un tort*, *faire un dommage* : or cette action suppose que c'est-là son effet propre ou immédiat, direct, naturel. On dit plutôt *faire une chose au préjudice*, *au détriment de quelqu'un* : or cette expression n'indique qu'un effet ultérieur, plus ou moins éloigné, résultant seulement de l'action. Aussi l'on dit qu'une chose *va*, *tend*, *tourne*, *aboutit au préjudice ou au détriment* d'autrui, & non à son *tort* ou à son *dommage*. Ces deux premiers termes désignent donc une marche, une révolution, une succession d'effets qui aboutissent à un objet éloigné ; tandis que le *tort* & le *dommage* annoncent l'objet ou l'effet propre de la chose. Nous disons particulièrement *porter un préjudice* & *apporter un dommage* : on *porte* vers un objet plus ou moins éloigné : on *apporte* jusqu'à l'objet qui étoit éloigné.

Vous ne devez jamais faire votre bien en *faisant du tort* aux autres. En *faisant légitimement* votre bien, vous éviterez, le plus qu'il sera possible, de *porter préjudice* à personne. Si vous *faites du dommage à une chose*, si vous *apportez un dommage à quelqu'un*, même innocemment, vous devez réparer ce *dommage* ou indemniser la personne. Vous ne pouvez faire aucune convention *au détriment* d'un tiers.

Le *tort* se fait proprement aux personnes ; & ce mot, qui est pris figurément, emporte une idée morale :

tale : le *dommage* attaque directement les choses & rejaillit sur les personnes ; car l'idée de ce mot est physique. Ainsi l'on fait *tort* à une personne, dans ses biens, dans son honneur : & le *dommage* qu'on fait aux biens de quelqu'un, lui fait un *tort*. L'idée de *préjudice* est plutôt morale ; & celle de *détriment* est proprement physique : tout mauvais effet pour la personne est *préjudice* ; le *détriment* est une altération & une dégradation, c'est un *dommage* opéré par une influence quelconque, lente sur-tout, sur la chose, & par relation, sur la personne. Je dis une action *lente* ; car, rigoureusement parlant, le *détriment* arrive par l'usure ou la consommation successive.

Le *dommage* & le *détriment* n'expriment que la *détérioration* des biens ou du sort de la personne ; le *tort* & le *préjudice* regardent aussi l'*amélioration* des biens ou du sort de la personne, empêchée par la cause qui les produit. Par le *dommage* & le *détriment*, on perd toujours la chose ou partie de la chose ou de la valeur de la chose qu'on possédoit : mais souvent, par le *tort* ou le *préjudice*, on ne fait qu'empêcher quelqu'un d'acquérir ce qu'il auroit acquis légitimement sans cela.

☀ Je sçais que *tort* se dit souvent, par extension ou par abus, des *dommages* causés sans injustice ou même par des causes inanimées. On dit que la grêle a fait beaucoup de *tort* dans un canton : on dit qu'un deuil de Cour fait *tort* à certains Marchands : on dit même qu'une personne se fait *tort* à elle-même, quoiqu'elle ne puisse pas se faire injustice. Ces applications du mot indiquent seulement un effet semblable à celui d'un *tort* rigou-

reux, l'effet d'un désordre, d'un dérèglement pareil à celui d'une injustice qui vous raviroit votre bien, le bien sur lequel vous aviez droit ou raison de compter. *Tort* est aussi, dans une autre acception, le contraire de *raison*, qui est la *droite raison*; & il faut toujours en revenir au rapport essentiel de *tort* avec *droit*. Mais je ne prétends pas justifier toutes les libertés & même les licences de l'usage : son autorité suffit; mais ses exceptions ne détruisent pas la règle. J'ai eu souvent occasion d'observer sur-tout combien notre Langue morale est altérée, corrompue, défigurée, vague, incertaine, équivoque, changeante, jusqu'à convertir le mal en bien ou le bien en mal, la vertu en vice & le vice en vertu. Voyez particulièrement l'article *Honnête Homme*.

Toucher, Concerner, Regarder.

LA nécessité de mettre le Public en garde contre l'erreur pour prévenir la dépravation du langage, m'a obligé de relever quelques-unes des méprises les plus importantes dans lesquelles nos Grammairiens-Philosophes sont tombés à l'égard des synonymes. Il auroit été plus agréable pour moi d'établir par des preuves les décisions exactes qu'ils ont rendues, & de donner ainsi à leur travail l'autorité qu'il mérite. C'est le seul objet que je me propose dans l'article présent. Je desirerois, en donnant cet exemple, engager des Gens de Lettres à partager la gloire de ces Auteurs par une espèce de Commentaire qui contribueroit à rendre

à la Langue le service inappréciable de l'éclaircir & de la fixer.

L'article suivant est de M. l'Abbé Girard : je n'ai guere qu'à le justifier & à le louer.

„ On dit assez indifféremment & sans beau-
 „ coup de choix , qu'une chose nous *regarde* ,
 „ nous *concerne* ou nous *touche* , pour marquer la
 „ part que nous y avons. Il me paroît néanmoins
 „ qu'il y a entre ces expressions une différence
 „ délicate , qui vient d'abord d'un ordre de gra-
 „ dation , en sorte que l'une enchérit sur l'autre ,
 „ dans le rang que je leur ai donné. Quoique nous
 „ ne prenions qu'une légère part à la chose , nous
 „ pouvons dire qu'elle nous *regarde* ; mais il
 „ en faut prendre davantage pour dire qu'elle
 „ nous *concerne* ; & lorsqu'elle nous est plus sen-
 „ sible & personnelle , nous disons qu'elle nous
 „ *touche*. Il me paroît aussi qu'on se sert plus
 „ communément du mot de *regarder* , lorsqu'il
 „ est question de choses sur lesquelles on a des
 „ prétentions ou des démêlés d'intérêt ; qu'on
 „ emploie avec plus de grace celui de *concerner* ,
 „ lorsqu'il s'agit de choses commises au soin & à
 „ la conduite ; & que celui de *toucher* se trouve
 „ mieux placé dans les affaires de cœur , d'honneur
 „ & de fortune.

„ Il n'en est pas des biens publics comme des
 „ particuliers ; la succession *regarde* toujours ceux
 „ mêmes qui y ont renoncé. Le moindre dé-
 „ mêlé dans l'Europe *regarde* tous les États qui la
 „ partagent ; il est difficile qu'aucun d'eux se con-
 „ serve long-temps dans une parfaite neutralité ,
 „ tandis que les autres sont en guerre. Toutes les
 „ opérations du Gouvernement *concernent* le pro-

388 SYNONYMES FRANÇOIS:

» mien Ministre ; il doit être au fait de tout , soit
 » guerre , police , finances , ou intérêt du dehors :
 » mais chacune de ces parties ne *concerne* que
 » celui qui en est particulièrement chargé. La
 » conduite de la femme *touche* d'assez près le
 » mari , pour qu'il doive y avoir l'œil : mais la
 » trop grande attention y est pour le moins aussi
 » dangereuse que la négligence. Les affaires des
 » Moines *touchent* trop la Cour de Rome pour
 » qu'elle n'en prenne pas connoissance , & qu'elle
 » ne leur accorde pas sa protection quand on les
 » attaque «.

» Beaucoup de gens s'inquiètent mal à propos
 » de ce qui ne les *regarde* pas , se mêlent de ce
 » qui ne les *concerne* point , & négligent ce qui
 » les *touche* de près.

• L'analyse des mots justifiera l'Auteur. *Regarder*
 signifie porter ses *regards* sur un objet , y prendre
garde ou y faire attention , & figurément y avoir
égard , &c. : de la racine celtique *gar* , *garde*.
 L'objet que nous *regardons* est à une certaine dis-
 tance de nous ; il attire nos *regards* ou notre at-
 tention. Une maison *regarde* le lieu sur lequel
 elle a la vue. Il suffit donc pour qu'une chose nous
regarde , qu'elle ait avec nous , sous quelque face ,
 un rapport qui attire ou mérite notre attention &
 nos soins.

• *Concerner* est dérivé de *cerner* qui signifie faire
 un *creux* , un *cercle* autour d'une chose , la couper
 en rond , l'isoler ou la séparer. Cette opération
 met distinctement la chose en vue. De là les La-
 tins ont fait *cerno* , voir distinctement , considérer
 avec soin , juger , décider : le verbe grec *krino* si-
 gnifie juger. Ainsi *concerner* signifieroit proprement

porter & fixer la vue & l'attention sur un lieu ou sur un objet particulier, distingué, séparé, renfermé dans un certain cercle, soumis à notre examen ou à notre jugement. Ce verbe désigne donc un *cercle*, une *sphère*, un ressort particulier de choses, telles que celles d'un département particulier. Rac. *cer*, *ger*, *cercle*, *tour*.

Je ne m'arrêterai point au verbe *toucher* : voyez *Tact*. Ce qui nous *touche* est aussi près de nous qu'il peut l'être : ce qui nous *touche* moralement nous intéresse d'une manière personnelle.

Ainsi une chose nous *regarde*, lorsqu'elle a quelque trait, quelque rapport à nous : elle nous *concerne*, lorsqu'elle est de notre ressort, de notre compétence : elle nous *touche*, lorsque nous y avons ou nous y prenons un intérêt nécessaire ou direct & immédiat. Ce résultat des explications précédentes est clair, net & incontestable.

Ce qui ne vous est pas étranger & indifférent, ce qui a de l'influence sur vous ou sur quoi vous avez de l'influence, ce à quoi vous avez quelque raison de donner des soins, ce dont vous êtes chargé, vous *regarde* dans certain sens. Vous dites que le soin d'un malheureux que vous êtes en état de soulager, vous *regarde*. Il suffit qu'une chose intéresse l'humanité pour qu'elle vous *regarde* & qu'elle ne vous soit point étrangère. Vous reconnoissez que la charge de protéger vos vassaux, vous *regarde*, comme Seigneur. Une charge, une tâche, une obligation, un devoir, vous *regardent*.

Ce qui entre dans vos fonctions, ce qui ressortit à votre juridiction, ce qui est de votre ministère, ce qui est remis à votre jugement. ou

On aime, dit Nicole, à être *ému & touché* par le spectacle ; & quand les Acteurs nous laissent immobiles, on est indigné de ce qu'ils n'ont pas sçu troubler notre repos. On n'est pas *ému*, quand le corps reste immobile : on n'est pas *touché*, quand l'ame reste dans le même état qu'auparavant.

☉ L'adjectif *touchant* désigne, comme *toucher*, ce qui excite la sensibilité ; & l'adjectif *pathétique* désigne, comme *émouvoir*, & littéralement ce qui excite la *passion*, en grec *pathos*. Le *pathétique* produit des sentimens ou violens ou tendres : le *touchant* ne produit que des sentimens tendres & doux. Un discours *pathétique* vous inspire l'indignation comme la miséricorde : un objet *touchant* ne vous inspire que de l'affection.

• *Pathétique* ne se dit que du discours, des mouvemens, des sons, des accens, du chant, des signes expressifs & capables d'*émouvoir* le cœur ou les passions : *touchant* se dit également des choses, des objets, des événemens qui affectent le cœur de maniere à l'intéresser. Le propre du *pathétique* est d'exprimer ou de présenter le tableau le plus fort des objets propres à *toucher* ; à *émouvoir*, à exciter les passions : mais un malheureux, un accident, un plaisir est *touchant* par soi-même. Un discours est *touchant & pathétique* : une beauté muette est *touchante & non pathétique*. L'*action* d'un Comédien est *pathétique*, lorsque la *situation* du personnage est *touchante*. L'état de celui qui souffre est *touchant*, & ses accens sont *pathétiques*.

On a dit aussi *le touchant*, par forme de substantif, comme on dit le *pathétique*, pour distinguer un genre de style ou de discours. Naturelle-

ment, dit Fontenelle, le noble doit l'emporter sur le *touchant*. Le *touchant* est naturellement simple ; il est doux, insinuant, affectueux, intéressant : le *pathétique* est assez naturellement sublime ; il est fort, véhément, passionné, vainqueur, si je puis ainsi dire. Le *touchant* demande, en quelque sorte, ce que commande le *pathétique*. Le *touchant* vous inspire un tendre intérêt : le *pathétique* vous enlève à vous-même. Le *pathétique*, dit Boileau, est cet enthousiasme, & cette véhémence naturelle qui *touche* & qui *émeut* : le sublime & le *pathétique*, par leur violence & par leur impétuosité, emportent & entraînent tout avec eux.

Enfin l'adjectif *touchant* n'indique, par sa terminaison, que ce qui touche, ce qui produit *présentement* cet effet : *pathétique* exprime, par la sienne, ce qui a en soi, la propriété, la vertu d'*émouvoir* ; ce qui est fait & employé pour *émouvoir*, pour produire cet effet.

Tour, Tournure.

BOUHOURS faisoit les observations suivantes sur l'usage de dire *tournure d'esprit*. Les gens qui parlent bien, ne le disent point : il faut laisser ce langage aux précieux & aux précieuses. Ce mot est venu trop tard pour réussir : il a trouvé la place remplie ; & *tour*, qui étoit en possession, a prévalu. » A parler en général, les mots spécieux qui » ne sont pas nécessaires & qui viennent après d'autres qui sont plus simples, sont rarement fort » tune dans notre Langue «.

coupure, l'ouvrage qui résulte de l'action de découper ; la *struûure*, la forme donnée aux choses par la construction, &c. J'ai déjà donné & justifié cette explication. Le *tour* donne la *tournure* : la chose reçoit la *tournure* donnée par le *tour* ; & la *tournure* est la forme qui reste à la chose *tour-née* ou changée par un certain *tour*. Les mœurs prennent un certain *tour* ; & il en résulte une habitude, une *tournure* particulière. Avec un *tour* d'imagination, on voit les objets comme on veut les voir : avec une certaine *tournure* d'imagination ou telle manière habituelle de voir, on est heureux ou malheureux dans toute sorte de positions, & quoi qu'il arrive.

Allons plus loin. La terminaison *ure* désigne si bien un résultat, qu'elle sert souvent à exprimer un ensemble, un tout formé de la réunion, de l'assemblage de plusieurs choses du même genre. Ainsi la *mâtûre* est l'ensemble des mâts ; la *ferrure*, la totalité du fer employé dans un ouvrage ; la *parure*, l'ensemble des ornemens qui servent à parer ; la *figure*, l'ensemble & le résultat des traits du visage, &c. Le *tour*, supposé dans la chose même, ne sera qu'un trait particulier, une forme partielle, la manière d'un objet simple : mais d'un ensemble de traits, des formes de chaque partie, de l'ordonnance générale de la chose, résultera sa *tour-nure*, la forme distinctive du tout, son habitude propre, permanente. Ainsi le *tour* du visage n'en est proprement que le contour : mais sa *tournure* résulte de ses différens traits & de la coupe de toutes ses parties. Avec des *tours* & des traits différens, chacun a sa *tournure* comme son *encolure*, son *allure*, sa manière propre & distinctive d'être.

Cette différence de *tour* à *tournure* est bien sensible dans *armé* & *armure*. L'*arme* est en général tout instrument d'attaque ou de défense : mais l'*armure* est ou l'ensemble des *armes* d'un Guerrier, ou l'*arme* propre de telle ou telle partie du corps : ainsi le casque est l'*armure* de la tête ; le brassart, celle du bras ; le gantelet, celle de la main ; la cotte de maille, celle du buste, &c. De même toute forme est un certain *tour* : mais la *tournure* annonce la forme caractéristique ou habituelle, la manière d'être ou l'état des choses, le résultat du trait ou du *tour*, & plutôt des traits & des *tours* qui constituent le caractère propre & apparent de la chose. Je ne dis rien que je ne déduise d'une règle d'analogie.

Selon la *tournure* d'esprit & de caractère des personnes à qui vous parlez, vous donnez un *tour* ou un autre aux choses que vous leur dites. Il est sensible qu'il convient de distinguer, dans cette phrase, la manière de tourner un discours de la manière dont les esprits sont habituellement tournés ; & c'est cette différence qui devient frappante par l'opposition de *tour* à *tournure*.

Un homme sans caractère n'a point proprement de *tournure* ; il n'a que des *tours* empruntés & changeans.

Un Ecrivain original a sa *tournure* propre & distinctive, sa manière : un vulgaire Ecrivain n'a que des *tours* communs, l'air d'un Copiste.

Vous direz plutôt un *tour* de phrase, & la *tournure* du style.

Chaque peuple a sa *tournure* de génie, ou un *tour* particulier qui en devient le caractère dominant & distinctif : grave, dit le Père André, &

Romains contre Romains , parens contre parens ;
Combattoient seulement pour le choix des tyrans.

Corneille.

Aux charmes de la beauté, elle (la Duch. de Mazarin) joint le mérite d'une rare modestie. *S. Ev.*

Au mousquet réuni, le sanglant cornelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.

Voltaire.

La Langue s'enrichit de nouveaux *tours* en empruntant des *tournures* étrangères. Quel est votre aveuglement ! voilà un *tour* françois & vulgaire. Quel aveuglement est le vôtre ? voilà une *tournure* singulière empruntée de l'italien : *che sciocchezza è la vostra* ? La première de ces phrases semble mieux convenir à l'exclamation ; & la seconde , à l'interrogation. Celle-là ne désigne que le degré , la profondeur , l'excès de l'aveuglement & de la surprise : celle-ci exprime bien un aveuglement d'un genre singulier , qui n'est pas celui des autres , qui n'est qu'à vous , qu'on ne peut dissiper , & qu'on ne sçauroit concevoir. La *tournure* extraordinaire a donc une énergie qui n'est pas dans le *tour* commun. C'est avec de semblables conditions , qu'il sera permis & louable d'introduire dans la Langue des constructions étrangères qui , loin de la choquer , flatteront l'oreille surprise.

Parmi les *tournures* singulières d'expression reçues dans la Langue , j'en remarquerai deux qui sont fort éloignées du *tour* grammatical , exigé par la règle. On disoit souvent autrefois , *perdre le respect à quelqu'un*. Cette phrase , manifestement irrégulière ,

régulière, dit beaucoup plus que *manquer de respect* : il semble qu'on ait voulu dire *perdre le respect* dû à *quelqu'un*, de manière à lui manquer en face sans garder aucune mesure, à franchir toutes les bornes, à oublier tout le respect qu'on lui doit & qu'on doit conserver dans ses actions. *Perdre le respect à quelqu'un*, ce n'est pas seulement lui *manquer de respect* ou manquer au respect qui lui est dû, mais manquer à tout le respect qu'il a droit d'attendre, le perdre entièrement.

Nous disons *se louer de quelqu'un*, *de ses procédés* ; & toutefois, ce n'est pas *se louer* soi, c'est *louer* la personne : mais cette louange est indirecte ; c'est une sorte de félicitation qu'on se fait à soi-même, & qui fait rejallir l'éloge sur l'auteur du bien dont on se félicite. Cette manière de parler convient merveilleusement à l'expression de la gratitude qui fait sentir tout le prix du bienfait par le fruit qu'on en recueille & par la joie qu'on ne peut s'empêcher de manifester, comme sans dessein de *louer* la personne. Louez-vous de vos bienfaiteurs, si vous voulez les bien louer.

Je m'éloigne de mon sujet ; & peut-être n'ai-je pas des raisons suffisantes pour appeler spécialement *tournures*, ces *tours* remarquables qui portent un caractère singulier. J'aurai du moins dans ces remarques, assigné, en passant, une différence entre des locutions qu'il seroit assez naturel de confondre ; & c'est l'objet de mon travail.



Tour, Circonférence, Circuit.

J'AI déjà suffisamment expliqué la valeur propre du mot *tour*. *Circonférence*, latin *circumferentia*, vient du verbe *circum-ferre*, porter autour, en tous sens. *Circuit*, latin *circuitus*, vient de *circum-ire*, aller autour, en tournant.

Dans l'acception présente, le *tour* est la ligne qu'on décrit ou l'espace qu'on parcourt en suivant la direction courbe des parties extérieures d'un corps ou d'une étendue, de manière à revenir au point d'où l'on étoit parti. La *circonférence* est la ligne courbe décrite ou formée par les parties au corps ou de l'espace, les plus éloignées du centre. Le *circuit* est la ligne ou le terme auquel aboutissent & dans lequel se renferment les parties d'un corps ou d'une étendue, en s'éloignant de la ligne droite ou en formant des *tours*, des détours, des retours.

Vous faites le *tour* de votre jardin : des remparts font le *tour* de la ville : un bracelet fait le *tour* du bras : une tenture fait le *tour* d'une chambre : c'est-à-dire que ces objets suivent le *tour* ou la direction de la chose en tournant autour d'elle. Vous ne faites pas la *circonférence* d'un corps : mais le corps a sa *circonférence* ; elle est marquée par l'extrémité de ses parties, de ses rayons. Vous ne faites pas le *circuit* de la chose : mais la chose fait un *circuit* dans lequel elle se renferme ; ou vous tracez le *circuit* qui doit former, en quelque sorte, son *enceinte*.

On va, on tourne *au tour* d'un corps. La *circonférence* regne *autour* du centre. Le *circuit* fait le *tour* & marque tous les *tours* ou changemens de direction de la chose; ou vous tracez le *circuit* dans lequel la chose doit se contenir.

On mesure extérieurement le *tour* d'une chose, pour sçavoir la longueur du *tour* ou de la ligne qu'un corps décrit en tournant. On mesure un corps par sa *circonférence* & par son diamètre, pour sçavoir l'étendue même ou les dimensions du corps en différens sens. On mesure le *circuit* en suivant les *circuits* que fait la chose, pour sçavoir la longueur de l'enceinte qui la termine.

Tour est le terme vulgaire, & qui ne se prend pas toujours dans un sens rigoureux : on dit qu'on a fait le *tour* de la ville, quand on a été dans ses différens quartiers : on dit ainsi qu'un voyageur a fait le *tour* de l'Europe, qu'un ouvrier fait son *tour* de France, qu'un Navigateur a fait le *tour* du Monde. *Circonférence* est un terme de Géométrie; & si, à toute rigueur, ce terme regarde proprement le cercle, lorsqu'on l'applique à des figures irrégulières dont il désigne la courbure, il est néanmoins astreint à la rigueur géométrique des rapports que l'on envisage & des calculs que l'on fait. *Circuit* est un terme détourné de son sens propre, qui est de s'éloigner de la ligne droite ou de faire des détours; sens qu'il ne faut pas exclure & qu'il convient même de renfermer dans la nouvelle acception.

Tour se dit indifféremment de toute sorte d'objets : le *tour* du doigt, le *tour* d'une isle, le *tour* du Monde. *Circonférence* regarde proprement les figures circulaires : la *circonférence* d'un cercle,

d'un globe, d'une boule, d'un ballon. *Circuit* s'applique particulièrement à des espaces d'une certaine étendue : le *circuit* d'une ville, d'une forêt, d'une province.

☀ En style de Peinture & de Sculpture, on dit le *contour* pour désigner la ligne qui termine la figure, ou les lignes qui terminent les différentes parties de la figure, les dessinent ou en marquent la forme. Une figure a de beaux *contours*, bien dessinés, bien prononcés, bien arrondis. Le *contour* est ce qui *tourne* avec la chose, de même que la chose, autour de la chose. Ainsi ce mot seroit plus propre que *tour*, pour exprimer l'action de *tourner* autour de la chose, ou le *tour* qu'on fait *autour* d'elle : on s'en fert pour désigner une enceinte.

En style d'Architecture, on dit le *pourtour* d'un bâtiment, d'une cour, d'une chambre, pour désigner *tout le tour*, le *tour entier* de la chose dont on fait le toisé. Le *pourtour* est l'étendue de la chose dans ses divers côtés. On toise le *pourtour* : une maison, une piece, une cheminée ; elle a tant de *pourtour*.

Tout, déclinable ; *Tout*, indéclinable.

On dit, *ils furent tout étonnés, elles furent tout étonnées* ; & *ils furent tout surpris, elles furent toutes surprises*.

On dit, *ces étoffes sont tout autres que les premières* ; & *cés étoffes sont toutes semblables aux premières*.

On dit, *ces Philosophes*, tout éclairés qu'ils sont; & *la vertu*, toute sévère qu'elle est, &c.

Dans tous ces cas & mille autres semblables, *tout* est tantôt déclina- ble & adjectif, tantôt indé- clinable & adverbe; & le même sens lui est at- tribué.

L'adverbe & l'adjectif donnent-ils donc le mê- me sens à la phrase? Si l'idée de l'un n'est pas ri- goureusement la même que celle de l'autre, quelle en est la différence? Ces questions entrent sans doute dans le plan de mon travail. Si elles m'en- traînent dans une discussion grammaticale, je ne ferai qu'obéir à la force des choses, & je les rame- nerai à mon objet.

Quand il résulteroit de mes réflexions que les Grammairiens n'ont fait qu'établir, sur cette ma- tière, des regles bizarres, vicieuses, contraires à la pureté de la Langue, je ne prétendrois pas pour cela réformer un usage établi: je veux seulement tirer de la nature des choses, des regles simples, sûres & faciles, au moyen desquelles chacun pour- roit, sans embarras & sans crainte, exprimer sa véritable pensée de la manière la plus claire & la plus exacte. Mais puisque les Grammairiens ne s'ac- cordent pas eux-mêmes sur tous les points, l'usage même ne peut être uniforme & constant; & j'ai encore plus de liberté de chercher & de distinguer ce qui est bien & ce qui ne l'est pas.

Vaugelas observa le premier (& il s'applaudissoit de sa découverte) qu'il falloit dire *tout étonnés*, quoique *tout le monde* fit la faute de dire *tous*; attendu qu'en cet endroit, *tout* est un adverbe qui signifie *tout-à-fait*, en latin *omnino*. Ménage eut beau lui opposer l'usage qu'il sembloit lui-mê-

me reconnoître, la regle nouvelle fut presque généralement approuvée, reçue & suivie. Ainsi l'usage change, & la Langue se perfectionne.

Mais, par une singulière bizarrerie, Vaugelas vouloit qu'elle n'eût lieu que pour le genre masculin, & que l'on continuât de dire au féminin *toutes étonnées*.

Il oublia que *tout* signifioit *tout-à-fait*, & que le genre féminin ne faisoit pas plus décliner un adjectif que le genre masculin.

Thomas Corneille, & la plupart des autres Grammairiens, décidèrent qu'il falloit dire également *tout étonnés* & *tout étonnées*. Mais par une bizarrerie encore plus étrange, ils tombèrent dans la double contradiction de nous obliger à dire *toutes surprises*, & pendant qu'ils condamnoient *toutes étonnées*, & pendant qu'ils autorisoient *tout surpris*, au pluriel. Ainsi, dans des cas parfaitement semblables d'ailleurs, *tout* qui signifioit *tout-à-fait* dans les deux genres devant une voyelle, ne le signifioit plus, au féminin seulement, devant une consonne. Il falloit dire *tout étonnées*, comme *tout étonnés*; & il ne falloit pas dire *tout surprises*, quoiqu'il fallût dire *tout surpris*.

La considération de la voyelle & de la consonne ne fournissoit jamais qu'une raison d'harmonie. Or l'oreille ne s'accorderoit pas moins de *tout surpris* ou *surprises*, que de *tous surpris* & *toutes surprises*, & de même à l'égard d'*étonnés* & *étonnées*, & de mille autres exemples semblables dont l'harmonie sera indépendante de la consonne & de la voyelle du participe. Elle étoit accoutumée à *tous étonnés* & *toutes étonnées*; elle s'est accoutumée à *tout étonnés* & *tout étonnées*.

Réduisons ces décisions diverses, discordantes, contradictoires, imaginées, ce semble, pour le tourment des esprits, à une seule règle facile à saisir & d'une application non moins facile. *Il faut dire tout adverbiallement pour tout-à-fait dans les cas susdits, excepté quand il est suivi d'un féminin qui commence par une consonne.* Telle est l'opinion assez communément adoptée.

Pour moi qui ne trouve à cette exception aucun motif, je voudrois qu'elle fût supprimée, & que *tout*, puisqu'il est reconnu adverbe, pût être employé comme tel dans tous les cas où il seroit question d'en exprimer le sens adverbial.

Je ne comprends pas pourquoi il me seroit défendu de me servir de l'adverbe, quand c'est précisément le sens de l'adverbe que je veux donner à ma phrase. On seroit tenté de croire que c'est choquer le bon sens & se jouer de la Langue. L'exception est sur-tout fort étrange; elle est même intolérable lorsqu'il s'agit du pluriel. Il est évident qu'elle viole une des règles primitives du langage, règle plus sacrée encore dans notre Langue que dans toute autre. *Tous & toutes*, au lieu de *tout*, forment inévitablement une équivoque; & il s'agit d'être clair & de dire nettement ce qu'on veut dire.

Si je dis, en parlant de plusieurs personnes, qu'elles furent *toutes* surprises, déconcertées, interdites, il est évident que le sens naturel & obvie de cette phrase, est que *toutes* ces personnes furent surprises, qu'il n'y en eut aucune qui ne fût *surprise*: comment imaginer & deviner & sçavoir avec certitude que *toutes* furent surprises *tout-à-fait*, entièrement, au plus haut point? C'est ce que *tous*

exprimera sans ambiguité. Il est vrai qu'en écrivant, vous pourrez lever la difficulté par la ponctuation, en mettant, *toutes*, entre deux virgules pour le faire rapporter aux personnes au lieu de désigner l'effet; mais l'équivoque subsisteroit toujours, en parlant; & d'ailleurs, pourquoi mettre de l'embarras où il n'y en a point, & ne pas dire *tout* quand c'est cela qu'on veut dire?

Je n'ignore pas que les Latins disent *totus*, *tota*, *toti*, *totæ*, tout, toute, tous, toutes, dans le sens d'*omni*nò, tout à-fait, entièrement, sans réserve, au plus haut degré : *totus horreo*, *tota displiceo mihi*, *toti stupent* &c. Cette façon de parler est sur-tout familière à Plaute & à Térence; & il faut convenir qu'elle a une sorte d'élégance & d'énergie particulière. Mais en réclamant cette autorité en faveur de *tous* & *toutes*, Ménage ne faisoit pas attention que les Latins disoient *totus* pour exprimer la totalité ou l'intégrité de la personne ou de la chose; & que quand il s'agissoit de désigner le nombre & l'ensemble des choses, ils disoient *omnis* ou *cunctus*. Ainsi l'adjectif *totus* substitué à *omni*nò, n'avoit rien d'ambigu dans leur Langue; au lieu que *tous* & *toutes*, dans la nôtre, forment une équivoque ou même une espèce de contre-sens, comme je l'ai remarqué.

A la vérité, cet inconvénient disparoit lorsqu'on parle au singulier & d'un individu : *toute* équivaut clairement à *totale*ment, *tout à fait*, entièrement. Qu'une personne soit *tout* ou *toute* étonnée, l'adverbe & l'adjectif réveilleront également dans votre esprit la même idée essentielle. De là cette seconde règle contraire à des opinions reçues, qu'au singulier *tout* pourra s'employer & comme

adjectif & comme adverbe, selon le jugement de l'oreille, & en tant qu'il n'y aura point de raison décisive d'avoir égard à la différence suivante.

Car enfin, il n'est pas indifférent de dire cette personne est *tout* ou *toute étonnée*; cette femme est *tout* ou *toute agréable*. *Tout*, adverbe, exprime proprement la perfection, le plus haut degré de l'effet, de la qualité : une femme *tout étonnée* pousseroit l'étonnement jusqu'où il peut aller; elle seroit étonnée au suprême degré. *Toute* présenteroit au contraire l'effet, la qualité relativement à toutes les parties, à toutes les faces de l'objet : une femme *toute étonnée* éprouveroit un étonnement, pour ainsi dire, général; elle donneroit de toute manière les signes de l'étonnement. *Tout*, adverbe, désigne *toute la surprise* qu'on peut avoir; *toute* désigne une surprise générale ou marquée par tous ses signes propres.

Quand on dit que Dieu est *tout bon*, *tout miséricordieux*, on veut dire qu'il possède la bonté, la miséricorde au plus haut degré. Quand on dit qu'une femme est *toute habillée*, *toute belle*, on veut dire que son corps est revêtu de tous ses habillemens de tête, de corps; & qu'elle a dans toute sa personne les traits propres de la beauté.

En disant qu'une personne est *tout cœur*, *tout esprit*, *tout œil*, *tout oreille* (& c'est ainsi qu'on parle), on prétend marquer par ce *tout* adverbial, la mesure, l'excellence, l'intensité de sa sensibilité, de son intelligence, de sa vigilance, de son attention. En disant la vérité *toute nue*, une administration *toute bienfaisante*, une pomme *toute pourrie*, on fait entendre que la vérité n'a pas un seul voile, un seul ornement; que l'administration est bonne.

dans tous ses points & dans tous ses soins divers ; qu'une pomme est gâtée dans toutes ses parties & jusqu'au cœur.

Dire qu'une personne est *tout ame*, *tout cœur*, c'est évidemment dire qu'elle a beaucoup de sentiment, d'affection, de bonté, de bienfaisance, qu'elle en a au plus haut degré, à un très-haut degré. C'est cette idée qu'il est naturel d'affecter à l'adverbe *tout*, pour en étendre utilement l'usage. Ainsi distingué de *tout* adjectif, il pourroit très-bien figurer devant l'adjectif féminin, comme il figure devant le substantif féminin.

On pourroit dire également, *cette étoffe est ou tout ou toute semblable à celle-là* ; c'est-à-dire, ou qu'elle est absolument semblable & de même, ou qu'elle lui ressemble en tous points & dans tous les détails. Cette personne est *tout* autre qu'elle n'étoit ; elle est changée entièrement, *du tout au tout*, autant qu'elle pouvoit l'être : elle est *tout autre*, quand dans ses actions, dans ses procédés, dans ses principes, dans ses mœurs, elle ne conserve rien de ses idées & de ses habitudes anciennes.

Tout fait considérer l'objet comme s'il étoit un & simple, mais capable de divers degrés de changemens : *toute* suppose divers changemens particuliers dans des chefs différens.

Mais qui oseroit dire *une Reine tout belle*, *tout bonne* ? Cependant une preuve que l'oreille seule, habituée à un autre son, en seroit révoltée, c'est qu'on dira sans inconvénient qu'elle est *tout ame* comme *tout cœur*, & qu'elle est *tout oreille* pour écouter les prières des malheureux. Pour moi, je parle selon la raison & pour l'utilité de la Langue ;

& tout soumis que je suis à l'usage , je ne pense pas qu'il proscrive une bonne maniere de parler, par la seule raison qu'il ne l'a point adoptée jusqu'à présent.

Je crois même que l'usage est quelquefois mauvais ; qu'il est bon de le corriger , quand il est mauvais ; & qu'il faut , pour qu'il se corrige , montrer d'abord en quoi il peche. Par exemple , on dit , ainsi que je l'ai observé au commencement de cet article , *les Philosophes , tout éclairés qu'ils sont ; la vertu , toute sévère qu'elle est*. Dans ces deux phrases , *tout* a évidemment le même sens ; & toutefois décliné dans l'une , il ne l'est pas dans l'autre. Pourquoi cette contradiction ? *Tout* , dans l'un & l'autre cas , revient à *quoique* & à *quelque* : *la vertu , tout sévère qu'elle est , quelque sévère qu'elle soit , quoiqu'elle soit sévère*. Or *quelque* est là indéclinable & adverbe sans exception ; pourquoi n'en est-il pas de même de *tout* , qui revient , dans tous les cas , à ces deux adverbes , & qui est en effet adverbe dans l'un des deux exemples ? Il faudroit dire *tout sévère* qu'est la vertu , comme on dit *quelque* & non *quelques* éclairés que soient les Philosophes. Enfin il est à remarquer que *tout* indique ici une comparaison , & marque un très-haut degré de sévérité ; ce qui est le propre de l'adverbe.

Quoi qu'il en soit , quoi qu'il en résulte , dans les regles que j'ai proposées , tout s'accorde le sens des mots , la Grammaire , l'analogie , le génie de la Langue : tout est en opposition & en contradiction dans l'usage ordinaire ou plutôt dans les opinions hasardées des Grammairiens. Tout , dans ces regles , est fondé en raison , & rien n'est plus simple & plus aisé à concevoir : tout , dans ces opi-

nions, est capricieux & gratuit; & il n'en résulte que difficultés & embarras.

» On a accablé presque tous les Arts d'un nombre prodigieux de regles, dont la plupart sont inutiles ou fausses..... Le Monde est plein de Critiques, qui, à force de commentaires, de définitions, de distinctions, sont parvenus à obscurcir les connoissances les plus claires & les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. *Volt., Essai sur la Poésie épique, ch. 1.*

☀ J'ai dit que *tout*, adverbe, signifie *tout-à-fait*, mais non pas sans quelque différence. *Tout*, comme on vient de le voir, marque le haut degré, l'intensité, l'énergie de la qualité, de l'effet : *tout-à-fait* marque proprement le dernier degré, l'achèvement; la consommation de la chose, de l'ouvrage. *Tout* dit ce qui est; *tout-à-fait*, ce qui est fait, achevé, fini, consommé. Il est clair que cette locution extraordinaire désigne l'action de *faire*, & marque la circonstance de faire ou d'être *fait jusqu'au bout*, ou, comme on dit, *fait & parfait*. Un ouvrage est *tout-à-fait* achevé, une affaire *tout-à-fait* finie, un bien *tout-à-fait* dissipé; ce qui désigne une action suivie ou une succession d'actes portée jusqu'au terme ou à la consommation de la chose à laquelle il n'y a plus rien à faire. Mais on abuse de cette locution, qui n'est d'ailleurs que familière.

☀ J'ai aussi remarqué un grand rapport de sens entre les phrases, *tout éclairé qu'il est*, *quelque éclairé qu'il soit*. Faut-il en observer la différence?

elle est trop sensible. *Tout* marque positivement qu'on est éclairé & très-éclairé; *quelque* ne fait qu'une supposition vague & indéfinie, qui embrasse tous les degrés auxquels on peut être éclairé. *Tout* donne pour base le cas présent, l'état présent des choses : *quelque* porte le raisonnement sur tous les cas possibles, sur tout état de cause *quel qu'il soit* ou puisse être.

Traîner, Entraîner.

CES mots paroissent être quelquefois employés indifféremment; ou du moins la différence n'en est pas toujours remarquée. On dit que le guer *traîne* ou *entraîne* un homme en prison; qu'une rivière *traîne* ou *entraîne* beaucoup de sable; que la guerre *traîne* ou *entraîne* de grands maux, &c. *Entraîner*, c'est *traîner en, dans, en ou avec soi*, dans un lieu ou un nouvel état, malgré l'opposition & la résistance de la chose.

Traîner, c'est tirer après soi; *entraîner*, *traîner* avec soi, comme l'observe l'Académie. On *traîne* à sa suite; on *entraîne* dans son cours.

La guerre *entraîne* avec elle des maux sans nombre, & *traîne* après elle des maux sans fin.

On *traîne* en prison l'homme que l'on contraint : on y *entraîne* celui qu'on y emporte, pour ainsi dire, malgré tous ses efforts.

On *traîne* ce qu'on ne peut pas porter : on *entraîne* ce qui ne veut pas aller.

Il faut bien *traîner* la chaîne quand on ne peut pas la porter. Il faut bien *entraîner* un insensé, quand il ne veut pas qu'on le mene.

L'action de *traîner* demande sans doute souvent une force qui triomphe d'une résistance; elle est lente quelquefois. L'action d'*entraîner* demande une grande force qui triomphe de toute résistance; elle a un prompt ou un grand effet.

Le ruisseau *traîne* du sable : le torrent *entraîne* tout ce qu'il rencontre. La vie est une sorte de navigation dont le terme est la mort : le ruisseau nous *traîne* vers ce terme; le torrent nous y *entraîne*.

Des chevaux *traînent* un char; le char *entraîne* les chevaux dans une pente rapide. Vous vous *traînez* pour arriver à une haute fortune; & d'un faîte glissant, le poids de votre fortune vous *entraîne*.

Des passions aveugles & impétueuses *entraînent* dans le crime; & le crime *traîne* tôt ou tard au supplice. J'appelle *supplice* tout ce qui punit le crime.

Nous ne faisons souvent que *traîner* notre vie languissante; & cependant le présent nous *entraîne*, comme dit Bossuet : en effet, nous sommes, à chaque instant, précipités dans l'avenir, qui, en égard au terme, devient toujours plus rapide.

Pendant qu'on cherche à *traîner* tous les cœurs après soi, on se trouve souvent *entraîné* loin de soi (a).

Vous *traînez vers*, à; vous *entraînez en*, dans.

(a) Charmant, jeune, *trainant tous les cœurs après soi*.

Racine.

De nos propres malheurs, auteurs infortunés,
Nous sommes, loin de nous, à toute heure *entraînés*.

Boileau.

Je veux dire qu'*entraîner* marque un effet ou un but plus prochain que *traîner*, & prouver les distinctions précédentes. On vous *traîne* pour vous conduire à une certaine distance, pour retarder la fin d'une affaire; on *traîne* en longueur. On vous *entraîne* dans un parti, dans une entreprise; vous y êtes engagé.

Nous disons plutôt *entraîner* que *traîner* au figuré; & c'est assez notre génie que de préférer, dans un sens moral, le composé au simple, quand il n'est pas déraisonnable de les prendre l'un pour l'autre. Il en est ainsi d'épandre & répandre, de tirer & attirer, d'éveiller & réveiller, &c. Il arrive souvent que le composé, pris moralement, conserve moins rigoureusement que le simple, l'idée propre au sens physique. Aussi le verbe *entraîner* s'emploie-t-il alors pour causer, engager, amener, gagner; déterminer par des moyens doux mais efficaces; tandis que *traîner* annoncera plutôt quelque chose de dur, de pénible, de violent, d'humiliant.

Le Triomphateur *traînoit* au Capitole les Rois vaincus. L'Orateur *entraîne* l'auditoire par la douceur de son éloquence.

Entraîner, qui désigne la violence au propre, n'exigera au figuré qu'une violence douce, tandis que *traîner* marquera plutôt une violente contrainte.

Il vaut mieux *entraîner* les Peuples; on aime mieux les *traîner*.

Traîner vient du latin *trahere*, tirer: racine celtique *tir*, qui exprime l'idée de passer d'un lieu à un autre.

Traite, Trajet.

Traite est le latin *trañus*, formé du verbe *trahere*, tirer, traîner, prolonger, étendre en longueur. Le latin *trañus* signifie trait, traînée, une ligne tirée, une suite d'espaces, une étendue de terrain ou de chemin : il signifie même contrée, région, pays. Son idée propre est celle de longueur & d'étendue, selon la valeur commune de *tra*, *ter*, *tre*, *étendu*. *Trajet* est le latin *trajeñus*, tiré de *trajicere*, *tra* ou *trans* *jacere*, jeter, aller, passer par, à travers, par delà, outre. L'idée propre de ce mot est celle de passage à travers; & le mot *jet*, *jañus*, réveille nécessairement l'idée d'une action, de l'action d'aller par-delà, d'un côté à l'autre, en latin *trajeñtio*.

La *traite* est donc proprement l'étendue de l'espace ou du chemin qu'il y a d'un lieu à un autre, ou entre l'un & l'autre : le *trajet* est le passage qu'il faut traverser ou franchir pour aller d'un lieu à un autre.

La *traite* vous mène à un lieu; il faut en parcourir la longueur pour arriver au terme. Le *trajet* vous sépare d'un lieu; il faut aller par-delà pour parvenir au terme.

On dit proprement *traite* en parlant de la terre; & *trajet* en parlant des eaux. On dit le *trajet* & non la *traite* de Calais à Douvres. Les eaux coupent le chemin, il faut les passer, les *traverser*; c'est un *trajet*: les chemins de terre sont continus, il faut les suivre; c'est une *traite*.

La

La *traite* est plus ou moins longue : on dit *une longue traite*, *une grande traite*, *une forte traite*. Le *trajet* peut être fort court : on dit le *trajet de la riviere*, le *trajet d'un fossé*, le *trajet de la rue*, & autre petit passage à traverser.

Vous déterminerez les petites distances par le mot *trajet* ; *trajet* de quelques lieues, d'un quart de lieue, de cent pas, de quelques pas.

Vous marquez les grandes distances, en fait de commerce, par le mot de *traite* ; une *traite* de deux cents lieues, la *traite* de Guinée, la *traite* du Levant. Il est vrai que, dans cette maniere d'employer le mot, on considère bien moins les distances que l'*extraction* des marchandises & l'action de *traiter* avec les vendeurs ; rapports divers, que le mot a, par lui-même, la propriété d'exprimer ; ce qui le rend précieux. Mais il n'en est pas moins constant qu'on dit *traite* d'une province à l'autre, d'un Etat à un autre ; ce qui suppose de longs transports.

La *traite* & le *trajet* ne sont pas les chemins ou les passages considérés en eux-mêmes : la *traite* est le chemin que nous faisons ou que nous avons à faire ; le *trajet* est le passage que nous traversons ou que nous avons à traverser. Je veux dire que ces termes ont un rapport nécessaire à notre marche, à notre action de parcourir, de franchir les distances. Ainsi nous disons *faire une traite*, *faire un trajet*, pour exprimer & mesurer notre marche.

La *traite* que vous faites est proprement le chemin que vous parcourez ou la distance que vous franchissez, tout de *suite*, du même pas, sans vous reposer ou séjourner, *tout d'une traite*, comme

on dit : j'ai remarqué que *traite* désignoit une *suite* de choses. Le *trajet* que vous faites, n'a, par lui-même, rien de plus particulier que la mesure du chemin ou de la distance que vous avez franchie, quelles qu'en soient les circonstances & les conditions accidentelles : j'ai dit que le *trajet* consiste à *traverser* un espace.

C'est un *long trajet* à faire que de traverser Paris ; si vous l'avez fait du même pas, c'est une *bonne traite*. Paris n'est plus fait que pour les chevaux & pour leur ruine, à moins qu'on ne se renferme dans une de ses villes qu'on appelle quartiers.

Ce qui est une longue *traite* pour l'Européen abâtardi, n'est qu'un petit *trajet* pour un sauvage chasseur de l'Amérique Septentrionale.

Je crois qu'il est glorieux de faire avec un bel attelage & tout d'un trait une grande *traite*, dans le temps que je mets, moi piéton, à faire un assez court *trajet*. Mais la gloire d'aller vite appartient aux chevaux ; aux maîtres celle de les tuer.

☉ On dit populairement *trotte* dans ce dernier sens de *traite* : une bonne *trotte* est de même une longue course, mais qu'on fait à grands pas ; un long espace, mais qu'il faut parcourir vite, comme au *trot*, en *trottant*, d'une manière incommode & pressée.

Les grands ou les riches (ce qui revient souvent au même) font agréablement de grandes *traites* : le peuple & moi nous faisons péniblement quelques bonnes *trottes*.

La *trotte* ne peut pas s'étendre au loin comme la *traite* ; elle se renferme dans un espace circonscrit.

La *trotte* est dans le petit ce que la *traite* peut être dans le grand. Il y aura une *trotte* d'une maison à une autre de la ville, d'une campagne à une autre du même arrondissement : il y aura une *traite* d'un bout de la capitale à l'autre, d'un village à un autre village, d'un canton à un autre. La *trotte* regarde particulièrement les gens à pied qui sont obligés de *trotter*, c'est-à-dire, de marcher beaucoup à pied.

Traité, Marché.

Traité vient du latin *trahere*, fréquentatif de *trahere*, & qui signifie avoir entre les mains, manier, tourner & retourner, examiner avec soin, travailler sur, &c. On appelle *traité* un discours, un ouvrage sur une matière, *Traité de morale*; l'arrangement, la convention qui résulte d'une négociation, *Traité de paix*; une sorte de *marché* que l'on conclut.

Marché vient de *mar*, *marc*, marchandise. Ce mot désigne un lieu public pour la vente des marchandises, des denrées; le jour, le temps de la vente; les conditions de la vente. Il y a divers *marchés* dans de grandes villes : il y a *marché*, un jour de *marché* dans tel bourg : quand on achète, on fait son *marché*, la convention.

Selon l'Académie, le *traité* est une convention, un accommodement sur des affaires d'importance, sur un *marché considérable*. Le *marché* est le prix de la chose qu'on achète, avec des conventions, des conditions.

Le Roi fait des *traités* avec des Financiers, pour une levée de droits, pour la fourniture des vivres aux troupes, &c. Chacun fait des *marchés* pour l'acquisition des choses vénales, pour l'exécution de quelque ouvrage.

L'idée propre & dominante du *traité* est celle de fixer les conventions & d'établir les stipulations respectives des parties. L'idée propre & dominante du *marché* est celle de s'accorder sur le prix des choses, & de faire un échange de valeurs ou de services.

On négocie pour faire un *traité*; il y a des intérêts considérables à régler. On marchandé pour faire un *marché*; il s'agit d'obtenir un bon prix.

Vous ferez un *traité* avec un Entrepreneur de bâtimens pour la construction d'un hôtel, avec un Banquier pour la négociation d'un gros emprunt. Vous avez fait un *marché* avec votre Rôtisseur pour qu'il fournisse votre table de gibier, avec votre Cordonnier pour qu'il vous chauffe.

Il faut bien que, pour une grande entreprise, les intéressés fassent ensemble un *traité*; & il faut que leurs agens sçachent faire leurs *marchés*.

Les *traités* sont très-bons pour se décharger d'un grand embarras & de son argent. Il est assez inutile de faire son *marché*, quand on ne s'embarrasse pas de payer cher.

Il y a des circonstances où les *traités* sont nécessairement fort onéreux à celui qui ne veut pas faire son affaire par lui-même; & c'est sur-tout dans ces circonstances qu'on en fait. Il y a un moyen sûr de faire de mauvais *marchés*, s'il faut raisonner d'après le proverbe qui dit : *A bon payeur bon marché*.

Il faut sçavoir les affaires , pour faire des *traités* convenables : il faut sçavoir la valeur des choses , pour faire de bons *marchés*. Rien n'est plus simple que ces maximes ; rien n'est plus commun que d'agir sans ces connoissances.

Toutes choses égales d'ailleurs , c'est l'homme pécunieux qui fait les meilleurs *traités*. C'est toujours la misère qui fait les plus mauvais *marchés*. Le pauvre paye tout beaucoup plus cher que le riche.

La plupart de ces sortes de *traités* se font comme les *traités* de paix ; malheur aux vaincus , Les mariages ne se font plus guere que comme des *marchés* ; mais il arrive souvent que qui gagne , perd.

Tranchant , Décisif , Péremptoire.

ON dit des raisons , des argumens , des moyens *tranchans* , *décisifs* , *péremptoirs*.

Tranchant , qui *tranche* , coupe , sépare en coupant , taille , divise en long ou en travers. Tout le monde connoît l'effet d'un instrument *tranchant*. Une des acceptions de la racine *tar* , *tra* , *tran* , est de couper , rogner , briser , rompre.

Décisif , qui *décide* , juge , résout. *Cad* en oriental , en celte , en basque , &c. , signifie *couper* ; d'où le latin *cado* , *cido* , dans les composés , couper , tailler , diviser , tuer : *decidere* , couper ou retrancher , *décider*. L'idée primitive de *décider* semble donc rentrer dans celle de *trancher*. Mais nous disons *trancher* dans le sens propre &

physique; & dès-lors il conserve son énergie naturelle : nous ne disons *décider* qu'au figuré ; & il n'a plus qu'un sens analogue à la qualité des objets auxquels il s'applique.

Péremptoire, qui *périme*, qui fait périr, tomber l'action, l'opposition. » D'*emos*, mien (en grec), dit M. de Gébélín, on fit non seulement » *emo*, se rendre propre en achetant, mais on fit » encore *emo*, *imo*, se rendre propre en prenant, » en enlevant, en ôtant. De là les composés d'*emo*, » qui signifient ôter, enlever. Quant à cette seconde » signification d'*emo*, elle existoit dans l'ancien » latin, comme nous l'apprennent les *Etymologistes*, *Festus* en particulier « (a). Dans cette

(a) Cette observation nous explique la finale de beaucoup de verbes terminés en *imer*, *mer*, &c. *Emere*, *imere*, en françois *imer*, *mer*, doit communément signifier, à la fin des verbes, *prendre*, *ôter*. Ainsi *décimer* signifie *prendre*, *ôter* le dixième ; *imprimer*, *prendre* le signe de la chose sur ; *estimer*, *prendre* une bonne opinion de la grandeur (*T*, grandeur ; *es*, prix) ; *redimer*, *repren*dre, *racheter*, &c. En général, les verbes composés tirent leur terminaison de quelque simple dont ils prennent le sens, tels qu'*être*, *avoir* (en latin *habere*), *faire* ou *agir* (*facere*, *agere*), *aller* (en latin *ire*). Ainsi d'*être* ou d'*essere*, *naître* ou *être* naissant, *paître* ou *être* paissant, *connoître* ou *être* connoissant, *paroître* ou *être* apparent, *intéresser* ou *être* intéressant, *presser* ou *être* pressant. D'*ire* ou *ir*, *aller*, plusieurs verbes qui expriment cette action ; *partir*, *commencer* d'*aller* ; *sortir*, *aller* dehors ; *venir*, *aller* ici ; *secourir*, *aller* au secours, &c. *Avoir* & *habere* donnent la terminaison *voir*, *oir* ou *ber* ; *concevoir*, *avoir* la conception ; *devoir*, *avoir* une dette, une obligation ; *pouvoir*, *avoir* puissance ; *vouloir*, *avoir* la volonté ; *exhiber*, *avoir* à la main, en dehors, &c. Les composés de *voir* ont la même terminaison. D'*agir*, *agere*, *faire*, *partager*, *faire* des parts ; *ravager*, *faire* du ravage ; *saccager*, *faire* un sac, un saccagement, &c. Mais je ne puis qu'indiquer ici la voie, sans m'y engager.

Langue, *perimo* signifie tuer, faire mourir ou tomber, cesser, &c. Mais nous ne disons *périm* qu'en style de Palais, pour désigner une instance, une action qui périclit, tombe, cesse, s'annéantit, faute d'avoir été suivie pendant un certain temps. La *péremption* est une fin de non-recevoir, une sorte de prescription. Ulpien observe qu'on a appelé *peremptoire* ce qui met fin au débat entre les plaideurs, & ne permet plus à un adversaire de tergiverser. Dans le style dogmatique, c'est ce contre quoi il n'y a rien à alléguer, ce qui est sans réplique.

Le mot *tranchant* marque particulièrement ici l'efficacité du moyen & la promptitude de l'effet qu'il produit. *Décisif* annonce la discussion & le moyen qui est propre pour la terminer. *Péremptoire* indique l'opposition & un moyen qui doit la faire cesser.

On dit au figuré *trancher la difficulté*, le *nœud*, *trancher net*. On dit *décider un cas*, *décider une question*, *une affaire*. On dirait *périm* en fait d'oppositions, d'instances, de répliques.

Ce qui leve les difficultés & applanit les obstacles tout d'un coup, est *tranchant*. Ce qui ne laisse plus de doute & entraîne le jugement, est *décisif*. Ce qui ne souffre plus d'opposition & interdit la réplique, est *péremptoire*.

Vous regarderez proprement comme *tranchantes*, la Loi, l'autorité, la puissance absolue, la force transcendante qui *tranche* au lieu de résoudre, qui coupe le nœud plutôt que de le délier. Vous regarderez comme *décisives* les raisons claires, les preuves solides, les applications exactes des règles, la démonstration qui emporte la conviction

& dicte en quelque sorte le jugement. Vous regarderez comme *péremptoires*, des moyens, des titres, des exceptions, le motif qui, quand il ne seroit qu'extrinseque ou qu'il ne seroit pas la raison de la chose, est néanmoins tel qu'il n'y a plus à contester & qu'il faut se rendre ; comme la *péremption* qui, sans décider de votre droit, ne vous permet plus de le faire valoir.

Dieu l'a dit ; voilà une raison *tranchante*, il faut croire sans difficulté. Le crime est avéré par le coupable ; voilà une raison *décisive*, il n'y a qu'à juger. Un principe est démontré faux ; voilà une raison *péremptoire*, il n'y a plus à se débattre sur les conséquences.

Ceux qui vous donnent de fort mauvaises raisons pour ne pas faire une chose, ont néanmoins une raison bien *tranchante* de s'y refuser, ils ne veulent pas la faire. Les Avocats qui débitent beaucoup de raisons inutiles, quand ils en ont une *décisive*, savent apparemment pourquoi ils parlent tant ou à qui ils parlent. Les gens qui dogmatisent sçavent, vous promettent souvent des raisons *péremptoires*, qui, à la fin, se réduisent à parler toujours & à ne pas vous laisser répondre.

Je conçois qu'à couper le nœud gordien, l'argument est *tranchant*. Je crois bien qu'en m'imposant silence, vos raisons deviendront *décisives*. Je comprends que de manger l'huître, c'est un moyen *péremptoire* contre les plaideurs.

☉ *Tranchant* & *décisif* se disent des personnes. L'homme *tranchant* ne voit point de difficulté : l'homme *décisif* n'a point de doute. A la confiance de celui-ci, l'autre ajoute l'arrogance. Le person-

nage *tranchant* veut vous imposer : le personnage *décisif* s'en fait accroire. Celui-là prend un ton & un air d'autorité : celui-ci a le ton sec & un air de mérite. Il n'y a pas à raisonner avec le premier ; il n'est pas aisé de raisonner avec le second.

Il y a l'homme *décisif* & l'homme *décidé*. On est *décisif*, en fait d'opinion & de jugement : on est *décidé*, quant à ses volontés & à ses résolutions. L'homme *décisif* juge hardiment : l'homme *décidé* veut fermement. Le premier a bientôt pris un avis, & il y tient opiniâtrément : le second a bientôt pris son parti, & il y tient invariablement.

Transcrire, Copier.

Transcrire signifie écrire une seconde fois, transporter sur un autre papier, porter d'un livre dans un autre. *Copier*, c'est, à la lettre, multiplier la chose, en tirer un double ou des doubles, former des exemplaires pour multiplier la chose, l'avoir en abondance, *copia*.

Vous *transcrivez*, pour mettre au net, en forme, en règle, en état, dans un endroit convenable. Vous *copiez* pour multiplier, distribuer, répandre, conserver.

Un Marchand *transcrira*, chaque jour, la feuille de ses ventes & de ses achats, sur ses livres de comptes, pour être en règle. Avant l'invention de l'imprimerie qui fait une espèce de prodige de multiplication, il falloit *copier* les ouvrages à la main ; travail trop cher pour que le métier d'Auteur fût bon ; car c'est encore un pauvre métier.

C'est, pour un Auteur, un triste & rude travail que de *transcrire* ce qu'il a fait pour le mettre au net ; & il n'est guere moins triste & rude pour lui de corriger les fautes d'un Scribe qui le *copie* sans sçavoir ni écrire ni lire. Je me dispense de ce double soin, au risque de tomber dans des fautes & des négligences dont je demande sincèrement pardon. J'espere qu'on me jugera sur le fond de mon ouvrage, assez pénible pour mériter quelque indulgence quant aux taches qu'il est facile d'effacer.

Vous *transcrivez* un *modele* de lettre ; vous faites *transcrire* un *modele* d'acte, avec les formes requises. Vous *copiez* des originaux ; vous ne vous amuseriez pas à *copier* des copies, comme tant de gens qui ne distinguent pas la copie de l'original.

Transcrire annonce une conformité littérale, exacte, parfaite, sauf le cas d'une correction nécessaire : *copier* ne désigne quelquefois qu'une ressemblance plus ou moins frappante. J'entends que ce dernier ne se prend pas toujours dans un sens rigoureux comme le premier.

Je *transcris* littéralement les articles entiers que je trouve à censurer dans les Ouvrages de mes devanciers, afin que mes Lecteurs n'aient aucune recherche à faire, & que le cas soit éclairci autant qu'il peut l'être. Je ne *copie* pas que je ne cite (à moins que ma mémoire ne m'abuse quelquefois sur des objets peu importants) ; je fais volontiers des emprunts, jamais des larcins.

Il est superflu d'observer que *transcrire* ne se dit qu'à l'égard de l'écriture ; & qu'on *copie* des tableaux, des dessins, des manieres, des actions, des personnes, tout ce qui s'*imite*.

Transporter, Transférer.

» Ces mots, dit M. Beauzée, désignent un
 » changement de lieu ou de temps. *Transporter* &
 » *transport* sont plus propres à marquer spéciale-
 » ment le terme du changement, sans rien mar-
 » quer, par eux-mêmes, de l'état précédent de la
 » chose *transportée* : au contraire, *transférer* &
 » *translation* ajoutent à l'idée de changement
 » celle d'une sorte de consistance de la chose *trans-*
 » *férée* dans le premier état d'où elle sort.

» Ainsi l'on dit *transporter* des meubles, des
 » marchandises, de l'argent, des troupes, de l'ar-
 » tillerie d'un lieu à un autre ; qu'un Commissaire,
 » un Juge se *transporte* dans le lieu du délit ;
 » qu'on fait *transport* de ses droits, parce que,
 » dans tous ces cas, on n'envisage que le lieu où
 » se rendent les choses *transportées*, ou la per-
 » sonne à qui sont remis les droits qu'on aban-
 » donne.

» Mais on dit *transférer* un prisonnier du Châ-
 » telet à la Conciergerie, un corps mort d'un ci-
 » metière dans un autre, des reliques d'une
 » chaise ou d'une église dans une autre, une ju-
 » risdiction d'une ville dans une autre ; pour mar-
 » quer que les objets *transférés* résidoient aupa-
 » ravant de droit ou de nécessité dans les lieux
 » d'où on les tire : c'est par la même raison que
 » l'on dit, la translation d'un Evêque, du siège
 » d'un Empire, d'une fête, &c.

» Quand on *transfère* un magasin de marchan-

» dises précieuses, il faut tâcher de les *transporter* sans les gâter.

» Constantin n'eut pas plutôt *transféré* le siège de l'Empire, de Rome à Constantinople, que tous les Grands abandonnerent l'Italie pour se *transporter* en Orient «.

Transporter & *transférer* supposent également, l'un & l'autre, l'action de porter d'un lieu à un autre : tout mouvement, tout changement a deux termes. Mais, par eux-mêmes, ils n'expriment, ce semble, ni l'un ni l'autre, ni l'un de ces termes ni l'autre. *Trans* signifie par delà, au delà, ailleurs. *A*, *In*, servent ordinairement à désigner le terme où l'on va; *de*, *ex*, le terme d'où l'on part. Vous direz qu'on *transporte* des marchandises ou qu'on *transfere* des prisonniers qui passent, sans sçavoir ni d'où ni où on les *transporte* ou on les *transfere*.

Ferre, en latin, signifie *porter* : mais notre Langue n'a que des composés de ce verbe ; & ces composés n'emportent qu'une certaine analogie entre les actions qu'ils expriment figurément & l'action propre de *porter*. Les verbes *conférer*, *différer*, *référer*, *inférer*, *déférer*, *proférer*, justifient cette remarque. Il en est de même de *transférer* ; il se prend dans un sens figuré, pour désigner une analogie entre l'action de *transférer* & l'action propre de *transporter*, qui signifie porter, emporter sur soi, avec soi, & ailleurs.

Si bien que vous dites *transporter*, toutes les fois que vous voulez rendre l'idée propre de *porter* ; & que vous dites *transférer*, lorsqu'il s'agit de faire changer de place à un objet, sans le *porter*. On *transporte* des marchandises, des denrées, de l'argent qu'on porte, qu'on voiture ; & on ne les

transfere pas : on *transfere* un marché , une fête , une résidence qu'on change , qu'on place , qu'on établit ailleurs ; & on ne les porte ni ne les voiture.

Voilà pourquoi on *transporte* les marchandises , & on *transfere* son magasin ; on *transporte* les meubles , & on *transfere* la résidence ; on *transfere* les cimetières , & on *transporte* les ossemens. On ne porte pas la résidence , le magasin , le cimetière , comme on porte les meubles , les marchandises , les ossemens.

Et c'est pourquoi l'on *transporte* ou l'on *transfere* le siège d'un Empire : car , au propre , on porte un siège d'un lieu à un autre ; & on ne porte pas un chef-lieu ou une résidence.

Les vaisseaux portent les troupes que vous y embarquez , & on les *transporte*. Mais les prisonniers qu'on ne fait que conduire ou mener , on les *transfere*.

On *transporte* des colonies dans les pays lointains , pour étendre son Empire en surface. Dieu *transfere* la puissance d'un Peuple à l'autre , selon l'ordre qu'il a établi.

On *transporte* enfin des choses mobiles : on *transfere* des objets stables par eux-mêmes. Vous *transportez* des provisions , des secours , tout ce qui est portatif : vous *transférez* un tribunal , un établissement , ce qui a , par soi , une consistance fixe.

Vous *transportez* des denrées au marché pour les vendre : vous *transférerez* un marché d'un bourg à un autre , c'est-à-dire que vous le supprimerez dans tel lieu pour l'établir dans tel autre.

Il est clair que la *translation* ne regarde que ces

ains objets, & qu'elle se fait de différentes manières; mais que le *transport* se fait de telle manière, & qu'il embrasse un plus grand nombre de choses. Toutes les fois que l'idée physique de *transport* n'est pas assez rigoureusement applicable à l'objet, dans un sens figuré & moral, il convient mieux de dire *translation*: ce qui n'empêche pas qu'on ne dise souvent *transporter* dans le sens particulier & moral de *transférer*; car le premier de ces verbes est comme le genre à l'égard du second.

Travail, Labeur.

Ces termes ne se distinguent, dans l'usage ordinaire, que par les différens degrés de peine que donne un ouvrage. Le *travail* est une application soigneuse; le *labeur* est un *travail* pénible. Le *travail* occupe nos forces; le *labeur* exige des efforts soutenus.

L'homme est né pour le *travail*: le malheureux est condamné au *labeur*. Travaille ou pécis, voilà l'ordre de la Nature: travaille & pécis, voilà le vœu de l'injustice humaine.

Les Dieux, dit un Adage grec, vendent les biens au *travail*: le *labeur* paye cher les plus petits biens.

Il en est, en quelque sorte, du *travail* comme de la vertu, il se paye lui-même; car c'est tout à la fois un grand plaisir & un grand bien que d'exercer ses facultés & d'employer sa vie. Il en est à peu près du *labeur* comme d'un remède violent, il est toujours cher; car il coûte & use.

Qu'y a-t-il de plus doux que le repos après le *travail* ? Mais le *labeur* ôte la douceur au repos, comme l'excès l'ôte au plaisir.

Le *travail*, sans salaire, est *labeur*; & le *labeur* fait un mauvais *travail*. La tyrannie est de l'homme qui ne connoît pas les hommes.

Le *travail* diligent prévient le *labeur*. Levez-vous, après un léger repos, vous qui mangez le pain de douleur, si vous ne voulez pas le détrempier de larmes de sang.

Qui fuit le *travail*, cherche le *labeur* : tout est *labeur* pour qui n'aime pas le *travail*.

Si chaque individu de la Société se livre au *travail*, chacun jouit de quelque loisir : si les uns s'abandonnent à l'oisiveté, les autres sont accablés de *labeurs*.

L'homme inutile dérobe au peuple son repos, comme l'avare lui dérobe son pain. Je me rappelle ces Satrapes de Perse qui n'étoient bons qu'à traîner le char du Tyran, foulant & écrasant le peuple.

Celui qui, par mollesse, se refuse au *travail*, prépare la place à son successeur. Celui qui, par cupidité, se dévoue au *labeur*, fait la fortune de ses héritiers.

Jouer de son *travail* est la plus douce des jouissances de la vie : travailler sans jouer, c'est un triste *labeur*.

Les difficultés obligent au *travail* : les grands obstacles imposent un *labeur*. Le *travail* assidu vient à bout de tout : le *labeur* opiniâtre (*labor improbus*) triomphe de tout.

L'habitude du *travail* rend le *labeur* supportable.

ble. Et souvenons-nous que la vie est toujours un *travail*, & souvent un *labeur*.

☉ Mais ai-je donc oublié que ce dernier terme a vieilli & qu'il n'est plus que du haut style? S'il a vieilli, j'honore sa vieillesse : s'il ne convient pas à l'humilité de mon style, il convient à mon dessein d'en expliquer la valeur & l'utilité.

Remarquons donc que ce terme s'est ennobli en vieillissant; car *labeur* signifie proprement *travail des mains*. *Lab* est un nom primitif & celtique de la main, sur-tout en tant qu'elle *leve*, *élève*, *enleve* : *labo*, en grec, veut dire *prendre*; l'oriental *lapht* veut dire *embrasser* : *lab*, travail de la main, a fait en latin & en françois des familles nombreuses. Le *labeur* est donc proprement un *travail*, un exercice de la main, du corps : l'art mécanique fait un *labeur*. On s'en est principalement servi pour désigner le *travail* par excellence, le *labeur*, le *labour*, le *travail* de *labourer* la terre, l'agriculture.

Comment ce mot expressif a-t-il été négligé? Comment en est-il venu à ne désigner qu'un travail excessif ou très-pénible? Comment, au milieu de ces revers, s'est-il élevé jusqu'à devenir propre au style soutenu?

1. L'origine du mot a été oubliée. Affecté à une espèce particulière de *travail*, il en est devenu la dénomination exclusive, d'autant plus naturellement qu'on en ignoroit le sens propre & primitif.

2. Je comprends comment ce mot a perdu de son crédit, & comment il est parvenu à désigner le malheur plutôt que l'art, lorsque les Arts ont été eux-mêmes avilis, lorsque le *travail* des mains a été

été renvoyé à des esclaves, lorsqu'il n'y a rien eu de noble que de ne rien faire sinon de se battre; lorsque l'ouvrier a été aussi accablé qu'avili; en un mot, lorsqu'au *labeur* ont été attachées la honte & la misère. Mais lorsque les Arts & les Ouvriers ont eu repris dans la société plus de consistance & d'honneur, ce mot dégradé a paru impropre pour désigner leurs travaux; & il n'est resté que pour indiquer un malheureux *travail*.

Mais par là même qu'il désignoit un travail excessif & extraordinaire, les Orateurs & les Poètes s'en sont emparés pour l'appliquer aux grands travaux, aux grandes entreprises, aux travaux de la guerre, par exemple, à tout ce qui demande beaucoup de force, de courage, de constance, de talent & de peine. C'est ainsi que le génie a recueilli ce que le vulgaire laissoit perdre; & qu'en cessant d'être vulgaire, le mot est devenu noble.

Le mot *travail* n'a point essuyé de révolutions; car enfin il falloit un mot pour en exprimer l'idée; & celui-ci, généralement & indifféremment appliqué à toutes sortes d'actions pénibles & soutenues, n'a point eu à subir les variations dépendantes des mœurs. Ce mot désigne également l'action de l'esprit & du corps.

» L'origine de ce mot, dit M. de Gébélín;
 » étoit absolument inconnue; car il étoit absurde
 » de le dériver du latin *trapaſium*, qui désigne
 » cette espèce de cage où l'on renferme les che-
 » vaux vicieux, afin qu'on puisse les ferrer, quoi-
 » que ce mot ait été altéré en celui de *travail*,
 » nom françois de cette cage. Le sçavant Mura-
 » tori ne s'étoit pas moins trompé en le dérivant
 » de l'italien *vaglio*, qui signifie un crible, un

434 SYNONYMES FRANÇOIS

» van. Ce mot se prononce dans les dialectes cel-
 » tiques, *tra-feal*, *tra-val*. C'est donc un composé
 » de *val*, 1^o. valoir ; 2^o. faire valoir ; & du
 » celté *tra*, chose, affaire, biens, possession. C'est
 » par le *travail* qu'on fait valoir la chose, son
 » bien, & sur-tout la terre, dont la culture est le
 » vrai *travail* de l'homme, son occupation essen-
 » tielle, la source de tous biens, de toutes richet-
 » ses. Et par extension, ce nom devint, 3^o. celui
 » de toute occupation pénible, laborieuse, soute-
 » nue «. L'idée de faire valoir ses biens, les
 » moyens, ses talens, ses facultés, de les exercer
 » utilement, d'en tirer un parti avantageux, attri-
 » bueroit au *travail* un objet & un effet que le *la-*
beur ne prononce point dans son acception primi-
 tive.

Il paroîtra peut-être plus naturel de présumer
 que le *travail* est ce qui *entrave*, *traverse*, *intri-*
gue, embarrasse, arrête, donne de la peine ou du
 soin ; idées toutes indiquées par *tra* & *trav* ; &
 toutes propres à désigner la nature & les caractères
 de la chose. Le *travail* exprimeroit alors l'action
 de lever les difficultés, de se tirer d'embarras, de
 prendre une peine, d'employer ses moyens & ses
 efforts pour parvenir à son but, pour faire un ou-
 vrage, pour exécuter un dessein ; & le mot ne se-
 roit pas moins essentiellement distingué du mot
Labeur par ces rapports particuliers & sensibles.

A Travers , au Travers.

Au travers, dit Vaugelas, est le meilleur & le
 plus usité. Quant à son usage, il paroît sur-tout

bien établi dans les lettres familières de ce temps-là. C'est ainsi que parle Madame de Sévigné, femme à citer, lorsqu'il s'agit des manières de parler reçues dans le monde poli. *Guitaut trouva que sa mere avoit passé au travers de la flamme : Vatel se passa son épée au travers du cœur : M. de la Rochefoucauld est accablé de douleur ; au travers de cela, il m'a prié de vous dire mille tendresses : M. l'Archevêque de Rheims passoit au travers de Nanterre ; tra, tra, tra.* Tra signifie outre, entre, par : *vers* marque un sens particulier de la chose, comme dans *en-vers, re-vers*. *Travers* exprime l'étendue en un sens, & ce qui passe par le milieu de la chose.

L'Académie, dans son observation sur la remarque de Vaugelas, estime qu'il y a peut-être plus de force à dire à *travers les vignes*, pour marquer une action prompte. Je le croirois, lorsqu'on supprime l'article, & qu'on dit, à *travers champs, à travers choux* : la rapidité du discours peint alors la rapidité de la marche. Peut-être *passer à travers* marque-t-il une action plus prompte que *traverser* ; car en effet on *passé à travers*, on *coupe à travers*, pour arriver plus tôt. Mais il n'y a point de raison pour qu'à *travers* marque plutôt qu'*au travers*, la force & la promptitude.

Quoique Bossuet dise, *c'est en vain qu'à travers des bois, Bek précipite sa marche* ; il est généralement reconnu par les Grammaticiens comme par l'Académie, qu'il faut dire à *travers le*, & *au travers de*. *A travers* est une vraie préposition qui demande l'article après elle : *au travers*, comme *par le travers*, présente un substantif qui ne peut être suivi que de la préposition *de*. La lo-

cution *au travers* appuie donc, pour ainsi dire; davantage sur le *travers* de la chose même. *A travers* marque proprement la direction ou le sens de l'action qu'on fait : *au travers* indique particulièrement le sens de la chose sur laquelle on opere, & par conséquent une impression ou un effet particulier produit sur elle par l'action. Ainsi vous dites qu'un corps, jetté dans l'eau, va à *fond*, pour désigner la direction qu'il prend & sa chute progressive : mais quand vous dites qu'il va *au fond*, vous considérez le fond même sur lequel le corps va se reposer, vous le représentez dans le fond de l'eau.

A travers marque purement & simplement l'action de passer par un milieu, & d'aller par delà, ou d'un bout à l'autre. *Au travers* marque proprement ou particulièrement l'action & l'effet de pénétrer dans un milieu, & de le percer de part en part ou d'outre en outre. Vous passez à *travers* le milieu qui vous laisse un passage, une ouverture, un jour : vous passez *au travers* d'un milieu dans lequel il faut vous faire un passage, faire une ouverture, vous faire jour pour passer. Là vous avez la liberté de passer, rien ne s'y oppose : ici vous trouvez de la résistance, il faut la forcer.

Il est constant que nous disons plutôt *passer son épée au travers du corps*, & *passer à travers les champs*. L'épée passe *au travers* du corps en le perçant d'outre en outre ; & vous passez à *travers* les champs, en les parcourant dans un sens d'un bout à l'autre.

Le jour qui passe entre les nuages, passe à *travers* ; & celui qui passe dans le corps d'un nuage, passe *au travers*.

On jette une chose *à travers* la figure & non *au travers* de la figure de quelqu'un ; car il ne s'agit pas de lui percer le visage. Mais des Sauvages se passent des anneaux *au travers* du nez & non *à travers* le nez ; car ils se le percent pour cela.

Le poil de chevre ou de chameau passe *à travers* & non *au travers* de l'aiguille qui est percée. L'aiguille passe *au travers* de la peau qu'elle perce.

La vanité de Diogene *perce au travers* de ses haillons, & malgré lui : vous la voyez *à travers* ces haillons qu'elle perce.

Un espion passe habilement & adroitement *à travers* le camp ennemi, & se sauve. Le soldat se jette tout *au travers* d'un bataillon, & l'enfonce.

Vous regardez, vous voyez *à travers* un verre ! comment peut-on croire à un imposteur qui se vante de voir l'eau *au travers* du corps le plus épais & le plus opaque ?

Une liqueur passe *à travers* une chauffe par les interstices que les fils laissent entre eux. La maniere fulminante passe *au travers* des corps qui lui résistent & qu'elle renverse.

Le vent passe *à travers* une porte mal jointe ou mal fermée, par les fentes, par les jointures. La balle d'un fusil passera *au travers* de la porte, en la perçant.

Vous passerez *à travers* ou *au travers* de la foule, des obstacles, des flammes, des périls mêmes, selon qu'ils vous laisseront des issues ou qu'il faudra les forcer ou vaincre leur résistance.

☉ Cette conjecture, fondée sur des vraisemblances & appuyée par des usages particuliers, prendra plus de faveur encore, si l'on considère

combien il est naturel que ces deux locutions servent à distinguer deux acceptions différentes du verbe *traverser*. Ce verbe signifie passer d'un côté à l'autre ; & c'est le sens auquel répond la locution *à travers*. Il signifie encore percer de part en part, & c'est ce qu'*au travers* exprime naturellement. Je pourrois ajouter que nous disons plutôt, comme dans un exemple cité de Madame de Sévigné, *au travers*, pour signifier malgré, nonobstant cela.

Je reprendrois donc Madame de Sévigné, Fontenelle, Duclos, &c. d'avoir dit : *M. de Rhaims passoit au travers de Nanterre. Il semble que les hommes ayent dans l'imagination certaines lunettes au travers desquelles ils voyent toutes choses, ce qui rend les objets si différens d'homme à homme : le Dauphin fit passer publiquement le Comte d'Armagnac au travers de Toulouse, pour être conduit à Lavour, &c.* Sans doute je condamnerai ces phrases ; mais je ne reprocherai point à leurs auteurs d'avoir négligé ou ignoré ce qu'on paroît assez généralement ignorer ou négliger.

☀ Peut-être trouveroit-on encore quelque différence entre *traverser* dans l'un ou l'autre sens, & passer ou *à travers* ou *au travers*. Ces deux manières de parler semblent ajouter au verbe une circonstance particulière, singulière, extraordinaire. Vous *traversez* la rivière au bac ; c'est le chemin : vous *passez à travers* les champs, c'est une voie extraordinaire ou détournée que vous prenez. S'il faut de la force pour qu'un clou *traverse* une planche, ce n'en est pas moins une chose ordinaire : mais il y a quelque chose d'extraordinaire dans la violence qu'on fait en *passant* l'épée au

travers du corps. Observez qu'on dit *voir à travers*, *se jeter au travers*; actions ou circonstances que le verbe *traverser* n'exprime pas.

Trébucher, Broncher.

Ces mots désignent l'accident de faire un faux pas. C'est en ce sens que *trébucher* est synonyme de *broncher*, qui ne se dit que des animaux, au lieu que *trébucher* se dit des choses; mais alors il signifie *tomber*.

On *trébuche*, lorsqu'on perd l'équilibre & qu'on va tomber. *Tré, tra* désigne l'action d'aller par-delà, hors, d'un autre côté : *bu, bo*, signifie bois; *busc, busq*, un morceau de bois ou d'autre matière long, qui sert à tenir, à retenir, à soutenir; *busche, buche*, un morceau de bois, un tronc coupé à une certaine longueur. Les Espagnols disent *tropezar*; or *pez, pezon*, signifie un morceau, un bout : ce mot semble bien marquer l'accident de peser trop, plus, davantage. Les Italiens disent *traboccare*, tiré de *bucco*, trou; & il signifie tomber en bas, être emporté par le poids : *trabocco* signifie *trébuchement*, mais il exprime proprement le trait de la balance; c'est le *pezon* de l'Espagnol; c'est le *bus* ou *buscle* que nous appelons le fléau de la balance. Enfin notre *trébuchet* est une sorte de balance, il sert à peser; & la chose qui *trébuche* emporte le poids, détruit l'équilibre, tombe en bas. Le *trébuchet*, pris pour un piège, formé de *petits bâtons* entrelacés, indique ce dernier effet. Il résulte de cette discussion, que l'idée pro-

L e iv

pre de trébucher est de perdre l'équilibre, d'être entraîné par son poids, de tomber ou du moins de chanceler comme si on alloit tomber.

On *bronche*, lorsqu'on fait un faux pas, qu'on cesse d'aller droit & ferme, pour avoir *chopé*, heurté contre un corps pointu ou éminent, une souche, des racines, des débris, enfin une pierre d'achoppement. *Broc*, *broch* signifie pointe, chose élevée en pointe: *branch*, *bronch*, division & sous-division de pointes ou de ramifications qui s'entrelacent & embarrassent: *broc* signifie encore en dauphinois difficulté, obstacle, empêchement; & nous disons encore de *bric* ou de *broc*, pour désigner des difficultés à vaincre de manière ou d'autre. Chorier tire ce mot du grec *βροχος*, lacet, piège. C'est une sorte de piège, c'est un obstacle, c'est un embarras qui nous fait *broncher*. Ainsi le propre de ce mot est d'indiquer la cause qui dérange notre marche, tandis que *trébucher* désigne plutôt manifestement les effets du faux pas.

Celui qui n'a pas le pied ferme est sujet à *trébucher*; celui qui marche dans un mauvais chemin est sujet à *broncher*. Il ne faut qu'un petit caillou pour vous faire *broncher*: si vous perdez l'équilibre, vous *trébuchez*. On peut *broncher* & se redresser tout de suite: si l'on ne tombe pas en *trébuchant*, du moins on chancelle.

Un homme malin embarrasse votre route pour que vous *bronchiez*: un ennemi méchant vous tend des pièges pour que vous *trébuchiez*.

Qui marche sans regarder à ses pieds, *bronchera*: qui marche avec trop de confiance & de vitesse, *trébuchera*. L'homme inconsidéré *bronche*; & l'homme présomptueux *trébuche*.

On dit proverbialement : celui qui *trébuche* & ne tombe pas, avance son chemin : il n'y a si bon cheval qui ne *bronche*, & si bon charretier qui ne verse. Si vous *bronchez* jusqu'à courir le risque de tomber, vous *trébuchez*.

L'accident de *trébucher* est donc plus grave & plus dangereux que celui de *broncher*, puisque le premier va jusqu'à *tomber*, & que le mot se prend dans l'acception de celui-ci. Voiture dit :

Un jour Pégase aussi *broncha*,
Et peu s'en fallut, *trébucha*.

Prenez garde de *broncher* devant un homme si sévère : que seroit-ce, si vous *trébuchiez* ?

Au figuré, *trébucher* signifie tomber ou donner dans un écart ; *broncher* signifie faillir ou faire une faute. *Trébucher* a même particulièrement servi à marquer une grande chute, la chute faite d'un lieu élevé : on a dit le *trébuchement* de Phaëton : l'Académie remarque l'expression figurée, *trébucher du faite des honneurs* ; ce qui ajoute à l'idée de *tomber* celle de *chanceler* avant sa chute.

Allez terre à terre, & vous risquerez encore de *broncher* : élevez-vous, grimpez, gravifiez les hauteurs, vous risquez à chaque pas de *trébucher*.

Trébucher n'est pas, dit-on, un mot noble : cela peut être, parce que nous ne jugeons de la valeur du mot que par l'idée que nous en donne le *trébuchet*, soit la petite balance qui sert à peser les monnoies, soit la petite cage qui sert à attraper des oiseaux. Cependant l'expression *trébucher du faite des grandeurs*, est noble ; & quand l'idée d'un mot n'a rien de bas en elle-même, celui qui sçait employer le mot, sçait l'ennoblir.

Trépas , Mort , Décès.

» *Trépas* est poétique, dit l'Abbé Girard, & » emporte dans son idée le passage d'une vie à » l'autre. Ce mot est formé de *pas*, passage, & de *tré*, *tra*, outre, à un autre lieu. L'Académie avoit fort bien rangé ce mot parmi les dérivés de *pas*. Nous disons *passer* pour rendre les derniers soupirs. Le mot *trépas* se dit, en finance, pour désigner le droit levé au *passage* d'une rivière. L'Anglois dit *departure*.

» La *mort*, ajoute le même Ecrivain, est du » style ordinaire, & signifie précisément la cessation de vivre. *Mor* se dit en celte & en latin, par opposition à *mar*, jour, lumière, parole : en gallois *mārw*, mourir ; en bas-breton *maro*, *môr*, mort, sommeil, comme en celte. La *mort* est la perte du jour, de la lumière, de ses facultés, de la vie ; l'état où l'on ne voit ni n'agit ; un sommeil éternel (& c'est sous l'image du sommeil que les Hébreux sur-tout représentoient la *mort* : *David*, *Salomon s'est endormi avec ses peres*). *Mor*, *mar* signifie proprement en celte, noir, sans lumière. Le flambeau renversé qui s'éteint, étoit le symbole de la *mort*.

» *Décès* est d'un style plus recherché, tenant un » peu de l'usage du Palais, & marque proprement le retranchement du nombre des mortels. Je dirois plutôt le retranchement de la société humaine & civile par la cessation de la vie. *Décès* vient du latin *decedere*, s'en aller de, quir-

ter une place, la *céder*, la laisser à un autre : nous l'avons restreint à l'action de tout quitter ou tout perdre avec la vie. Par le *décès*, on laisse sa place, ses droits, ses jouissances à d'autres : ce mot désigne une succession d'êtres vivans, de générations, de citoyens, &c.

Le *trépas* est donc le passage de cette vie à une autre vie, le grand passage. La *mort* est l'extinction de la vie, la perte de tout sentiment. Le *décès* est la sortie hors de la vie, de la société, de ce monde; la fin du cours ou de la carrière humaine.

» Le second de ces mots (*mort*) se dit à l'égard
 » de toutes sortes d'animaux (& même des plan-
 » tes); & les deux autres ne se disent qu'à l'égard
 » de l'homme. Un *trépas* glorieux est préférable
 » à une vie honteuse. La *mort* est le terme com-
 » mun de tout ce qui est animé sur la terre. Toute
 » succession n'est ouverte qu'au moment du dé-
 » cès «.

En effet, tout ce qui a vie, *meurt*. L'homme seul *passé* d'une vie à l'autre. Il n'y a que l'homme qui puisse *décéder* ou sortir de ce monde, du monde social.

Trépas est, par lui-même, un mot doctrinal & religieux; puisqu'il exprime l'idée profonde d'une autre vie qui entraîne celle des peines & des récompenses relatives à la manière dont on a vécu. *Mort* est un terme générique qui embrasse tous les rapports tant physiques que moraux de la chose, ses causes, ses circonstances, ses effets, ses suites de toute espèce : l'usage le veut ainsi. *Décès* est un mot de style & de narration simple : on dir dans un billet, dans une annonce, qu'un tel est *décédé* en tel lieu, tel jour, à tel âge; & l'on considère

particulièrement les suites civiles du *décès* ; dons , inventaires , ventes , &c. après *décès*.

Trépas , exprimant une grande idée , il est naturel que la Poésie & l'Eloquence s'en emparent pour désigner la grandeur , la gloire de mépriser , d'affronter le danger ; mais sur-tout une mort éclatante , glorieuse , qui vous immortalise , qui vous fait vivre dans la mémoire des hommes , qui vous donne en quelque sorte une seconde vie ; idée naturelle du mort. Mais on préférera *mort* , lorsqu'il s'agira de rappeler les horreurs de cet événement , ou les idées tristes , funebres , lugubres , d'extinction , de dissolution , de destruction : car ce mort signifie *noir* ; & la *mort* , comme le dit Cicéron , n'est autre chose que la dissolution de l'être vivant ; & ce personnage allégorique , noir , décharné , hideux , qui moissonne & détruit tout , dont on nous menace & nous effraye , c'est la *Mort* : la *mort* humaine , considérée souvent comme la séparation de l'ame d'avec le corps , annonce également une destruction ; mais alors elle se rapproche du *trépas* par l'idée de la conservation ou de l'immortalité de l'ame. *Décès* exprime simplement le cours naturel , la dernière révolution de la vie humaine , & l'effet de tout quitter & de tout laisser à ceux qui survivent.

Aussi *décès* & *décéder* désignent , selon la remarque des Vocabulistes , la *mort naturelle* des personnes. Il y a la *mort naturelle* , la *mort violente* , la *mort civile* , mille genres de *morts*. *Trépas* annonce proprement la mort naturelle , & l'Académie a observé que *trépasser* ne se dit que des personnes qui meurent de ce genre de *mort*. Mais comme *trépas* a fait une plus haute fortune , on

n'a pu dire *affronter le trépas*, un *trépas glorieux*, sans le tirer du cours ordinaire de la Nature.

L'Abbé Girard dit enfin que le *trépas* ne présente rien de laid à l'imagination, & qu'il peut même faire envisager quelque chose de *gracieux* dans l'éternité : que le *décès* ne fait naître que l'idée d'une peine causée par la séparation des choses auxquelles on étoit attaché : mais que la *mort* présente quelque chose de laid & d'affreux.

A l'égard des impressions que ces termes font sur nous ou des sentimens qu'ils excitent en nous, j'en ai assez dit sur la *mort* ; il est vrai que le *décès* nous rappelle la séparation, les pertes, le dépouillement absolu de tout ce qui appartient à ce monde : mais le *trépas* nous présente un nouveau cours de choses & d'idées bien plus grandes, sublimes, douces & consolantes, que *gracieuses* : ce n'est pas là le trait du tableau de l'Eternité. Il nous manque, ce semble, encore un mot en ce genre, tel que le latin *letum*, du grec *létché*, oublié : on auroit pu dire le *létché*.

☉ Il y a les *trépassés* & les *morts* ; il y a aussi les *défunts*. Il y a également une *personne trépassée*, une *personne morte*, & une *personne défunte*. Ces mots sont donc tantôt substantifs & tantôt adjectifs. C'est une excellente idée que celle de *défunt*. Ce mot signifie, à la lettre, *qui s'est acquitté* de la vie ; de *fungi*, s'acquitter d'une charge, faire une fonction, fournir une carrière, remplir sa destination ou son devoir. *Defungi* désigne proprement l'action d'achever sa charge, de terminer sa carrière, de consommer sa destinée, mais sur-tout celle de se délivrer d'un onéreux fardeau. La charge

de l'homme, la charge par excellence, c'est la vie; le *défunt* s'en est acquitté. Ainsi parloient les Romains; ainsi parloient tous les anciens peuples; ainsi parlent encore les Orientaux. Chardin nous atteste que les Persans disent encore qu'une telle personne s'est acquittée de la vie: ils disent à leurs Princes qu'un de leurs serviteurs ou esclaves s'est acquitté de la vie à leur profit.

Ainsi le mot de *défunt* nous présente une belle idée morale: nous venons de voir la profondeur, la grandeur de l'idée philosophique & religieuse du mot *trépassé*: rappelons-nous que l'idée propre de *mort* est purement physique & d'un genre sombre.

Le *défunt* a vécu; il a rempli sa charge. Le *trépassé* vit encore, mais d'une vie nouvelle. Le *mort* n'est plus, il est cendre & poussière.

Malgré ces différences importantes, *trépassé* ne se dit presque plus même dans le style religieux & ordinaire; il n'y a guère que le peuple qui dise encore *défunt*: il n'est plus question que de *mort*. Pourquoi? Pourquoi ne dénoncerois-je pas hardiment un abus & des usurpations contre lesquelles la raison, la saine philosophie, & la Religion même, semblent réclamer à l'envi? Pourquoi donc appauvrir & corrompre la Langue?

Il n'y a ni philosophie ni raison à ne représenter un événement naturel comme la cessation de la vie, que sous l'aspect de la dissolution des corps, & avec ces couleurs sombres qui ne sont propres qu'à inspirer la crainte & l'horreur. Moi, mortel, qui suis sans cesse exposé à la perdre, cette vie, & qui dois être toujours prêt à la rendre, vous me faites reculer devant le terme où je suis forcé de courir. Ce qu'il faut que je méprise, que je brave,

que j'affronte, comme homme, comme citoyen, comme être religieux, vous voulez donc que je le redoute ? & vous abattez mon courage, en exagérant le mal si c'est un mal ; & en ne repaissant mon esprit que de tristes penfers, vous l'obligez à les écarter & à les dissiper. Les Anciens évitoient, autant qu'il étoit possible, de prononcer, le terme de *mort*, à moins qu'il ne fût question d'une *mort* violente ou contraire au cours de la Nature ; & ils n'en sçavoient pas moins mourir philosophiquement parlant. Je ne vous dis pas, *dissimulez la vérité* ; je vous dis, *ne dissimulez rien de la vérité*. Parlez des *morts*, pour nous rappeler une partie de notre destinée, ce qui est pour nous comme le néant, ce qui est perdu pour nous. Parlez des *défunts*, afin de nous rappeler que la vie n'est qu'une charge passagere, que le devoir de vivre est l'épreuve de l'homme, que nous n'avons hérité de quelques biens que pour les transmettre, que la fin de l'exercice est le repos, & la fin du combat, le triomphe, si le devoir est bien rempli. Parlez-moi des *trépassés*, & vous ouvrirez devant moi l'avenir, & je verrai dans l'avenir ceux qui ont disparu devant moi, & je reconnoîtrai les rapports qui me lient encore avec eux, & j'em'élèverai au dessus de toutes les pensées terrestres & des biens périssables, &, suivant mon instinct vers l'immortalité, je traverserai la vie avec plus d'ardeur & de joie, & je verrai la béatitude dans le sein de Dieu & jusqu'au fond de l'Eternité Mais je parle en vain.

Écoutez donc l'Eglise. L'Eglise, dans sa Langue d'adoption, ne dit pas l'*Office des Morts*, la *Prière pour les Morts*, le *jour des Morts* : elle

ne parle que des *défunts*. Nos peres l'ont entendue ; & ils ont dit les *défunts* ou les *trépassés*, mot que la Langue latine n'a point, & qui marque d'une maniere plus précise la vie nouvelle sur laquelle la *mort* n'a plus d'empire. N'entendez-vous pas encore ces cris publics qui éveilloient nos peres en les avertissant de *prier Dieu pour les trépassés* ? il n'y a qu'à pleurer sur les *morts*. N'avez-vous pas encore vu dans quelques provinces, ces femmes appellées *femondeuses*, qui annonçoient dans les carrefours qu'un *tel étoit trépassé* ? & si vous leur demandiez *qui étoit mort* ? elles vous apprenoient que ce langage impropre pour des Chrétiens ne méritoit pas une réponse sérieuse. N'abandonnons pas, n'abjurons pas notre langage religieux, comme si nous voulions abandonner, abjurer la Religion. Reprenez l'esprit de l'Eglise & de la Religion, en reprenant l'exactitude de son langage & en exprimant par les mots propres ses grandes vues. Dois-je le répéter ? ainsi que l'homme, la bête meurt, elle est *morte*. Respectez l'homme ; c'est ainsi que vous éleverez ses sentimens : distinguez le donc de la bête. Avons-nous enfin oublié ces paroles de Jésus-Christ aux Saducéens qui nioient l'immortalité de l'ame : *On a dit le Dieu d'Abraham, le Dieu de Jacob ; or Dieu n'est pas le Dieu des morts, il l'est des vivans*. Prions donc Dieu pour les *trépassés*, ils vivent, & non pas les *morts*.

Mais l'usage ! il ne fait pas grand cas de ces mots *défunt* & *trépassé*, & il les exclut du genre noble ! Ne croyez donc pas que l'usage proscrive l'emploi d'un mot par cela seul qu'il n'en fait pas cet emploi : gardez-vous sur-tout de croire que l'usage vous défende de parler mieux que lui :
croyez

croyez que vous avez autant de droit d'en revenir à l'usage de vos aïeux, que vos peres en ont eu de s'en écarter. Mais quand ils'agira de faire des innovations ou des renovations, motivez-les, justifiez-les ; & personne n'osera invoquer l'usage contre la raison.

☀ J'ai encore une remarque à faire sur les synonymes *défunt* & *feu*. *Défunt*, employé adjectivement & individuellement, prend le sens particulier de *feu*. On dira *feu* mon pere, mon oncle *défunt*. Ces mots ne s'appliquent qu'à des personnes qu'on a vues ou pu voir, ou dont la mémoire est du moins assez récente. Il n'y a que le burlesque qui se permette de dire *feu Adam*, *défunt Charles-Quint*. Si diverses personnes mortes assez récemment, peuvent être désignées par la même qualité ou par le même nom, *feu* & *défunt* annoncent la personne qui est morte la dernière.

Le peuple dit plutôt *défunt* ; le langage plus poli préfère *feu*. On croiroit qu'il y a quelque chose de plus respectueux dans *feu*, qui s'applique ordinairement aux Grands, à des supérieurs, à des personnes distinguées, *le feu Roi*, *feu M. le Dauphin*. Il semble que *défunt* réveille plutôt l'idée de quelqu'un qui tenoit à nous par des liens étroits, tels que ceux du sang ou du mariage, quelqu'un qui nous appartenoit ; ainsi le peuple dira le *défunt*, *la défunte*, sans autre désignation, en parlant de son mari, de sa femme. *Feu* est un mot fort bizarre, qui marque de la recherche : *défunt* est un terme naturel, qui sied aux mœurs simples.

J'ai dit que *défunt* signifie qui s'est acquitté de la vie, qui l'a quittée, qui en est quitte ; & cette idée morale convient bien à l'égard de ceux avec qui nous

avons vécu , à qui l'on a tenu par des devoirs communs, & qui nous laissent en quelque sorte leur place. Quant au mot *feu*, il n'exprime que ce qui *fut*, ce qui étoit, ce qui a cessé d'être : il est évident que ce mot ne peut exprimer aucun rapport particulier avec nous, si ce n'est un rapport de temps qu'il a fallu même lui attribuer, mais ce n'est pas sans fondement. On a dit *fuit*, *vixit*, pour dire *il est mort*, *il n'est plus*.

Nicod & d'autres Etymologistes ont tiré *feu* de *défunt*, mais sans appuyer leur conjecture. Ménage prétendoit bien plus gratuitement qu'il vient de *felix* (*heureux*, & comme si l'on avoit voulu dire d'*heureuse mémoire*), en conduisant, à sa manière, ce mot jusqu'à celui de *feu*, par *felicis*, *felice*, *felce*, *fel*, changé à la fin en *feu*. Il auroit eu plutôt fait de dire qu'en supprimant la terminaison latine *ix*, il nous étoit resté *sel*; & que nous changeons souvent *l* en *u*. Mais l'opinion reçue que *feu* vient de *fuit*, *il fut* & autrefois *il feut*, est bien établie par la seule remarque qu'en parlant de plusieurs, on disoit *furent*, *feurent*; & cet usage est encore suivi, à ce qu'on assure, par des Notaires de Province, qui disent *furent* en parlant de deux personnes conjointes & décédées.

On n'a pas observé que *feu* est une manière de parler elliptique, c'est *celui ou celle qui fut*. On a dit *fut* comme on dit *fut présent*: nous avons dit *feu*, comme les Italiens ont dit *fù*. *Feu* est donc par lui-même indéclinable, comme Bouhours, Gombaud, Patru, Chapelain, Segrais, &c., l'ont jugé: ainsi *fù* est toujours indéclinable en italien, *la fù Madama*. Convenons néanmoins avec Ménage, que *feu*, après l'article féminin *la*, ou les pro-

noms possessifs *ma*, *ta*, est un monstre de Grammaire. L'usage, comme s'il avoit voulu concilier les esprits & sauver les apparences, décida que *feu*, indéclinable devant le pronom ou l'article féminin, seroit décliné après le pronom ou l'article : on a dit *feu la Reine* & *la feu Reine*. Mais je m'aperçois qu'on s'écarte de cette règle si raisonnable, & qu'on écrit très-souvent *feue la Reine* comme *la feue Reine*. *Feue la Reine* me paroît une manière de parler aussi monstrueuse ou aussi barbare que le seroit *la feu Reine* : l'adjectif ne se place pas mieux & plus devant l'article, qu'un mot masculin en apparence après un article féminin. *Feu* ne peut pas être regardé comme verbe après l'article qui distingue le nom : il seroit ridicule de dire *la qui fut Reine*. *Feu* ne peut pas être adjectif devant l'article qui détermine le genre du nom selon notre syntaxe : il me paroît donc plus convenable de dire *feu la Reine*, comme si c'étoit le verbe *fut* ; & cette manière de parler n'aura plus rien de choquant, si l'on veut se rappeler que *feu* signifie *qui fut*, celui ou celle qui fut ; *feu la Reine*, *celle qui fut la Reine*. Il me paroît donc convenable de dire *feu la Reine*, & *la feue Reine*.

Très, Fort, Bien.

» ON se sert assez indifféremment de l'un ou de
 » l'autre de ces trois mots, dit l'Abbé Girard, pour
 » marquer ce que les Grammairiens nomment *superlatif*, c'est-à-dire, le plus haut degré ; par
 » exemple, on dit dans le même sens, *très-sage*,

» *fort* sage, *bien* sage. Il me paroît cependant
 » qu'il y a entre eux quelque petite différence : en
 » ce que le mot de *très* marque précisément &
 » clairement le superlatif, sans mélange d'autre
 » idée ni d'aucun sentiment ; que le mot de *fort*
 » le marque moins précisément , mais qu'il y
 » ajoute une espèce d'affirmation ; & que le mot
 » de *bien* exprime de plus un sentiment d'admira-
 » tion. Ainsi l'on dit : Dieu est *très-juste* ; les
 » hommes sont *fort* mauvais ; la Providence est
 » *bien* grande «.

Très est le mot propre & consacré pour désigner le plus haut degré dans la comparaison. *Fort* n'indique qu'un haut degré indéfini avec une sorte de surprise, sans marquer le plus haut ; mais il est en effet affirmatif. *Bien* est également un peu vague ; & il marque un sentiment d'approbation ou d'improbation par la raison des contraires, & non pas seulement un sentiment d'admiration.

Vous dites qu'un homme est *très-sage*, pour fixer le degré de sa sagesse : vous dites qu'il est *fort* sage, pour assurer qu'il l'est beaucoup, plus qu'on ne le croit, plus que vous ne le présumiez : vous dites qu'il est *bien* sage, pour exprimer votre approbation & votre satisfaction ; & vous diriez de même il est *bien* fou, avec des sentimens contraires.

Très est le celte *tre*, le latin *ter*, trois, trois fois : *très-sage*, *trois fois* sage. Le nombre *trois* marquoit, chez les Anciens, l'étendue indéfinie & la perfection. *Fort* exprime la vigueur, l'énergie, la multitude, comme le substantif *force* : il répond au latin *valdè*, *validè*, qui marque la valeur, la vigueur, l'énergie. *Bien*, par la valeur naturelle du mot qui exprime ce qu'on approuve, ce qu'on goûte, réveille naturellement

l'idée de bonté ou de perfection qu'on trouve dans l'objet, & celle du sentiment qu'il inspire.

Très ne marque point d'autre intention que d'exprimer à quel degré une chose est ou nous paroît être telle. *Fort* marque l'intention particulière de communiquer aux autres l'impression forte que la chose a faite sur vous. *Bien* marque moins une intention, que l'effusion naturelle du sentiment qu'on éprouve.

Examinez attentivement le ton & les gestes différens avec lesquels on a coutume de prononcer l'un ou l'autre de ces mots, & vous y reconnoîtrez la différence de leur valeur ou de leur esprit. Se borne-t-on à une estimation simple, à une simple proposition, à un simple jugement ? on dit tranquillement & sur le ton ordinaire de la conversation, qu'une ville est *très*-grande, qu'un mets est *très*-sain, que le jour est *très*-beau. S'agit-il d'exprimer la force de l'impression qu'on a reçue, d'appuyer sur l'affertion que l'on fait, de vouloir persuader ce que l'on avance ? on dit d'un ton élevé & avec le geste imposant, que des procédés sont *fort* mal-honnêtes, qu'une prétention est *fort* ridicule, qu'un Auteur est *fort* supérieur à un autre. Ne voulez-vous enfin qu'exprimer la manière dont les choses vous ont affecté, l'idée favorable ou défavorable que vous en avez conçue, le bien ou le mal que vous en pensez ? vous direz avec le ton propre au sentiment que vous éprouvez, vous direz avec le ton de la pitié, qu'un enfant est *bien* chétif, avec les mouvemens de l'aversion ou de l'indignation, qu'un personnage est *bien* méchant, avec affection ou admiration, qu'une femme est *bien* belle & *bien* bonne.

L'Abbé Girard juge encore que *très* ne convient

que dans le sens naturel & littéral ; car , lorsqu'on dit d'un homme qu'il est *très-sage* , cela veut dire qu'il l'est véritablement : au lieu que *fort* & *bien* peuvent quelquefois être employés dans un sens ironique ; avec cette différence que *fort* convient mieux lorsque l'ironie fait entendre qu'on pèche par défaut ; & *bien* , lorsqu'elle fait entendre qu'on pèche par excès.

Dans l'ironie , *bien* désapprouve ce qu'il semble approuver ; *mal* est l'opposé de *bien* : *fort* nous offre une exagération ridicule ; *fort* est l'opposé de *foible*. *Très* se prête également à l'ironie ; & peut être , suivant une observation fine d'un Encyclopédiste sur ce sujet , est-il préférable à *bien* & à *fort* , en ce qu'il la marque moins. » Lorsque *fort* & *bien* sont ironiques, il n'y a qu'une manière de les prononcer ; & cette façon étant ironique elle-même , elle ne laisse rien à deviner à celui à qui on parle. *Très* , au contraire , pouvant , quand il est ironique , se prononcer comme si on ne l'étoit pas , enveloppe davantage la raillerie , & laisse dans l'embarras celui qu'on raille . »

Lorsque le sens propre des mots est changé ou dénaturé par la manière seule de les dire , la différence n'est pas dans les mots , elle est dans le ton , les gestes & les accessoires du discours.

Tromper , Décevoir , Abuser.

DE *tra* , *tro* , qui coupe ou tranche , qui traverse ou entrave , nous avons fait *trape* , *attrape* , & ensuite *tromper* , comme les Espagnols *traupa*. *Attraper* signifie proprement faire tomber dans la *trape* , prendre au piège ; & c'est aussi le sens littéral de *tromper*. Mais ce dernier mot est grave ,

& il exprime quelque chose de grave : le premier est familier, & il s'applique à des objets communs. *Attraper* marque l'adresse ; & *tromper*, l'artifice. L'adresse de celui qui *attrape*, est d'attirer quelqu'un au piège dont il ne se doute pas, de le surprendre ou de le prendre à l'improviste, au dépourvu, en lui dérochant la vue du piège, ou en profitant de son inattention : l'artifice de celui qui *trompe* est de déguiser les choses, de manière à donner au faux l'apparence du vrai, & qu'on se prend, pour ainsi dire, soi-même, sans être proprement surpris. Dans un sens générique, *tromper* se dit de tout ce qui induit en erreur ; mais il s'agit ici de le considérer dans le sens moral, avec l'intention de *tromper*, ainsi que ses synonymes.

De la racine *cap*, main, ce qui prend, ce qui contient, les Latins firent *cipio*, prendre, saisir, s'emparer, mettre dans sa main, & ses composés en *cip*, dont *decipere*, *décevoir*, s'emparer de quelqu'un, de son esprit ; le prendre par fourbe, par des moyens *captieux* & attrayans. *Décevoir* marque expressément l'action de prendre, de saisir l'esprit de quelqu'un ; tandis que *tromper* ne désigne que l'art d'induire, d'amener à ses fins. La manière la plus propre pour s'emparer de quelqu'un sans violence, c'est de l'attirer, de l'engager par de belles apparences, par des dehors spécieux, par des flatteries & des caresses ; & tels sont les moyens de *décevoir*, au rapport des Vocabulistes. *Leurrer* est donc un moyen de *décevoir* ; car le *leurre* attire par l'envie qu'il excite de jouir d'un faux objet, comme ce *cuir rouge* façonné en forme d'oiseau & pendu à une *laisse* dont les Fauconniers se servent pour rappeler ou réclamer leurs oiseaux de proie

qui ne reviennent point ; artifice appelé *leurre* ; de *lorum*, courroie ; & c'est pourquoi M. de Thoz rend en latin notre mot *leurre* par *lorum*. *Leurrer*, c'est donc proprement attirer par un faux appât.

J'observerai encore en passant, que *duper* vient aussi de *decipere* : mais il indique sur-tout un effet qui lui est propre, celui de faire son avantage au dépens de ceux que l'on joue, de faire son profit de la sottise de ceux qui se laissent facilement tromper. Il y a de la subtilité à *duper*, & de la sottise à se laisser *duper*. Il est humiliant d'être *dupe*, on est la *dupe* d'un fripon : celui-ci joue le bon homme dont il fait sa *dupe*. On dit que *dupe* venoit de *hupe*, en quelques endroits *dupe*, oiseau sot & niais : car on *dupe* bien les niais ; & on se trouve soi-même bien sot quand on est *dupe*. Par la raison qu'on *dupe* à son profit, *duper* se dit proprement en matière d'intérêt. Il résulte de ces traits rassemblés, que ce mot ne sauroit exprimer une grande idée ; il n'entre que dans le style ordinaire.

Abuser, user mal, agir autrement qu'il ne faut, procéder d'une manière *immorale*, si je puis ainsi parler. *Oth*, *huth*, en oriental, coutume, accoutumance ; *ethos*, en grec, coutume, mœurs ; en latin *uti*, se servir, employer ; *usus*, service, emploi, usage. *Abuser* quelqu'un, c'est donc en faire en quelque sorte un mauvais usage, s'en servir en mal ou pour le mal, profiter des avantages qu'on a sur lui pour le faire servir à de mauvais desseins. On *abuse* celui qu'on *trompe*, en *abusant* de l'empire ou de l'ascendant que vous donnent sur lui son ignorance, sa foiblesse, sa simplicité, sa droiture, sa confiance, & pour en *abuser* indignement, iniquement, odieusement, criminellement : deux idées fortement exprimées par ce terme, celle d'avoir quelqu'un,

pour ainsi dire, à sa disposition, à sa discrétion, sous son empire; & celle d'en disposer d'une manière nuisible, pernicieuse, funeste pour lui.

Reprenons, & renfermons-nous dans notre titre. *Tromper*, c'est induire malicieusement dans l'erreur ou le faux; *décevoir*, y engager par des moyens séduisans ou spécieux; *abuser*, y plonger par un abus odieux de ses forces & de la foiblesse d'autrui.

On vous *trompe* en vous donnant pour vrai ce qui est faux, pour bon ce qui est mauvais; & vous serez *trompé* tant que vous ne serez pas en garde contre les personnes, & que vous ne voudrez pas connoître la valeur des choses. On vous *déçoit* en flattant vos goûts & en connivant à vos idées; & vous serez *déçu*, tant que vous croirez facilement ce qui vous plaît, & que légèrement vous vous attacherez à ce qui vous rit. On vous *abuse* en captivant votre esprit & vous livrant à la séduction; & vous serez *abusé*, tant que vous n'apprendrez pas à douter & à craindre, & que vous vous abandonnerez vous-même sans sçavoir vous défendre.

On *trompe* tout le monde, & même beaucoup plus habile que soi. On *déçoit* les gens qui s'en rapportent aux apparences, qui voyent facilement en beau, qui aiment à se flatter, qui abondent dans leur sens. On *abuse* les personnes foibles, crédules, vives, qui ne soupçonnent pas qu'on veuille les tromper, qui ne voudront pas croire qu'on les a trompés, qui se persuadent sans raison ce qu'on leur dit, qui se passionnent pour l'objet qu'on leur présente, les jeunes gens, le peuple, &c.

Par un faux jugement, vous êtes *trompé*; il faut, pour vous *détrômpier*, vous montrer votre erreur. Par un jugement qui forme en vous un pré-

jugé agréable , une douce prévention , vous êtes *déçu* ; & comme vous avez aidé vous-même par votre penchant à vous *décevoir* , vous craignez , vous évitez de vous *déprendre* de vos idées. Par un jugement , par un sentiment inspiré dont vous êtes persuadé & possédé en quelque sorte, vous êtes *abusé* ; & comment *désabuser* celui qui croit sans raison & qui ne veut pas ou ne peut pas entendre raison ?

On *trompe* celui qui s'en laisse imposer. On *déçoit* celui qui se laisse capter. On *abuse* celui qui se laisse captiver.

On *trompe* une fille innocente par des fausses démonstrations d'attachement. Par de fausses promesses , de fausses espérances , par des caresses , des insinuations , on *déçoit* celle qui , peut-être , vous a *déçu* par ses charmes. On *abuse* celle dont on saisit les foibles , dont on fascine l'esprit , dont on trouble les sens , dont on ravit le cœur , dont on se rend le maître.

La passion commence par nous *tromper* avec des sophismes & des illusions. En se prêtant , se pliant , s'accommodant à notre humeur , à nos penchans , à nos habitudes , elle nous *déçoit*. Bientôt elle nous a fait à son joug , elle nous *abuse* , nous entraîne , nous emporte , nous maîtrise.

Je demande s'il y a un être capable de réflexion & de sentiment , plus à plaindre que celui que tout *trompe* à l'envi & que nul n'ose déromper ? Le monde ne nous *trompe* plus , qu'il nous *déçoit* encore par l'intelligence qu'il conserve avec notre cœur , qui aime mieux encore s'agiter pour un faux bien que de languir. Quelque parfait que vous puissiez être , vous êtes plus souvent *abusé* par vos passions

ou par votre amour-propre que par la malice des hommes.

Il ne suffit pas d'être *détrompé* de ce qui nous tient au cœur, il faut en être *désabusé*. L'objet ne nous *déçoit* plus; mais nous sommes encore entraînés par notre penchant. Combien de gens qui veulent avoir tort ! Combien de gens qui ont tort en dépit d'eux ?

L'âge est le plus grand recours pour nous *détromper* de mille & mille erreurs. A mesure que nous vieillissons, éclairés par l'expérience, revenus de nos illusions, toujours plus flegmatiques, plus froids, plus insensibles, il est plus difficile de nous *décevoir*. Mais comment nous *désabuser*, lorsqu'avec une raison inflexible, pour ainsi dire, comme nos fibres, nos erreurs invétérées sont nos principes, & des sentimens opiniâtres notre règle ? La vieillesse est, comme l'hiver, la saison où nous n'avons plus à jouir que de ce que nous avons amassé & conservé dans les autres.

On *trompe* pour quelque intérêt ou même seulement par méchanceté : l'homme est bien capable de se réjouir des peines, des fautes de son semblable, & même de se glorifier d'en être l'auteur ; ce qui s'appelle être méchant & for. Il y a sur-tout de la vanité à *décevoir* ; car c'est une espece de triomphe qu'on remporte par de beaux dehors, par un art séduisant, par une sorte de charme. On *abuse* quelqu'un pour en *abuser*, pour le faire servir à l'iniquité ou à un mauvais dessein : on *abuse* une jeune personne pour la corrompre : on *abuse* un peuple pour l'entraîner à la révolte, le traîner à la boucherie, &c. Il est superflu de remarquer que si l'on parle de *choses* qui nous *trompent*, nous *déçoivent*, nous *abusent*, il faut retrancher des ca-

actes que j'attribue à ces termes, l'intention.

Je voudrois qu'il y eût un autre mot que *tromper*, pour désigner l'action très-distincte de celui qui, *trompé* lui-même, *trompe* sans le vouloir. Je ne sçais pas pourquoi nous négligeons si fort les mots de *décevoir* & de *décevant*, si ce n'est parce que nous n'en connoissons pas le prix aussi bien que nos peres : Bossuet sur-tout sçavoit en faire usage. On se sert beaucoup d'*abuser*, & avec raison, pour désigner ce qu'il y a de plus odieux dans le crime de *tromper*.

Pasquier fait, au sujet du mot *tromperie*, la remarque suivante. Comme nos esprits, dit il, ne sont que trop fertiles & trop abondans en *tromperies*, il n'y a point de parole que nous ayons tant diversifiée que celle-ci ; parce que *guille*, *lozange*, *barat*, *malengin*, *dol*, *fraude*, *tricherie*, *surprise*, *déception*, *circonvention*, signifient la même chose. Il est certain, comme on l'a observé, qu'il auroit pu allonger sa liste ; & que ces mots ne se ressemblent que par l'idée générale, mais bien diversifiée par des accessoires très-sensibles.

Guille, *lozange*, *barat*, *malengin* sont de vieux mots : mais nous avons quelquefois affaire avec nos bons aïeux ; & il n'est pas inutile d'avoir quelque connoissance de leur Langue.

Guille désignoit la ruse & la subtilité de celui qui se fait un jeu de *tromper* : on dit encore proverbialement, dans quelques provinces, *qui croit guiller Guillot*, *Guillot le guille*. Ce mot paroît tenir à *fil* ; *wil*, filou, fripon subtil : *guile*, en anglois, fourbe.

Lozange signifioit louange trompeuse, flatterie maligne : du vieux françois *los*, lat. *laus*,

louange. On disoit *lofangier* pour flatteur , louangeur : faux *lofangiers* & desléaux (déloyaux). Les Italiens disent *lusingar* , pour flatter , jouer quelqu'un , se jouer de lui en le flattant , le caressant (*lud* , *lus* , jeu ,) ; ce qui pourroit bien être l'idée propre de *lozange*.

Barat vient de *bar* , parler ; il signifie proprement donner le change par ses discours . en basque , c'est échanger , troquer. Ce mot , en bas-breton , en italien , en espagnol , veut dire aussi *tromper* : tout le monde connoît l'isle de *Barataria*. On se sert encore de *barat* en languedocien , pour désigner l'infidélité , la fausseté , la malversation de quelqu'un qui fait du tort , qui ne joue pas de franc jeu. *Baratterie* est un terme de marine , qui désigne les tromperies , les malversations , les fauiletes , les larcins , les faux exposés d'un patron , d'un maître , d'un équipage. On a dit *barattier* pour chicaneur. Tout cela marque une infidélité , surtout dans le discours , la narration , l'accusation ou l'allégation , qui mène à l'injustice , au larcin.

Malengin est un mauvais ou méchant *engin* ; & *engin* annonce une invention , un artifice , quelque chose d'industriel. *Engeigner* , italien *ingannare* , en vieux françois , *enganer* ou *engainer* , faire tomber dans ses filets , dans ses *ganches* (ruses , perfidies) , dans ses mains (*want* , *hant*). Ces mots désignent un artifice combiné , un piège tendu de loin , une trame perfide.

Dol , lat. *dolus* , grec , *δολος* , est encore au Palais : il vient du celté *tol* , *dol* , enlever , rogner , emporter , polir , unir. Ce mot exprime une ruse fine & cachée dont il est difficile de se garantir , & avec laquelle on ôte à quelqu'un la connoissance

de ce qu'il lui importe de sçavoir, de manière qu'il se trouve lésé, frustré, dépouillé ou souffrant. C'est abusivement qu'on a dit un *bon dol*, tel que celui de *tromper* l'ennemi : il ne faudroit pas appeller *dol*, une ruse de guerre permise par le droit de la guerre. *Dolus an virtus* signifie *rusé ou force* ; notre mot *dol* n'a pas l'étendue du latin *dolus*.

La *fraude* consiste à prendre des voies détournées ou de mauvais moyens pour *frustrer* quelqu'un de ses droits. Il n'y a *fraude* que de mauvaise foi & avec l'intention formelle de priver quelqu'un de ce qui lui appartient ou doit légitimement lui appartenir. La *fraude* peut être ou grossière ou subtile, ou manifeste ou cachée. De la racine *far*, *fa*, *se fru*, porter, produire, sont sorties en latin, en grec, &c. des familles relatives à l'idée d'emporter, priver, frustrer, voler. De là le latin *fur*, en grec *phor*, voler, larron : de là le latin *fraus*, *fraude*, action de surprendre & d'emporter ce qui est à autrui. Il falloit autrefois déclarer dans les contrats qu'il n'y intervenoit *ni malengin*, *ni dol*, *ni fraude*.

De *tra*, *trap*, saisir, attraper, se forma *tric*, au figuré, relatif à l'action d'*attraper*, de *tromper*, de *tricher*, en bas-breton *trich*, en allemand *triquen*, &c. *Tricher* signifie proprement *tromper* au jeu, & par extension dans les petites choses, par de petits moyens subtils, & comme par jeu. Ainsi, *trigaud*, dit autrefois pour *tricheur*, désigne celui qui emploie de petites, de mauvaises finesses ; & *trucher*, comme se *truffer*, se jouer, se moquer de quelqu'un, l'attraper. Ménage croit que *supercherie* a été dit pour *supertricherie* : su-

per marque un tour qui *survient*, qui *surprend*, à quoi l'on ne s'attendoit pas, qui vous prend au dépourvu : mais ce n'est qu'un *tour*, un mauvais tour, comme dit Pasquier, ou un tour de fripon, de traître, d'escamoteur.

Le mot de *surprise* est assez expliqué par ce que j'ai dit du verbe *surprendre* au commencement de cet article. Je n'ai plus rien à dire du mot *déception*, sinon qu'il ne s'emploie qu'au Palais.

La *circonvention* (de *circum venire*, venir autour) consiste proprement à entourer quelqu'un, à l'envelopper dans des circuits, à le conduire par des tours & des détours, à lui fermer les voies pour qu'il ne puisse vous échapper, à ne lui laisser par vos artifices aucun moyen de se tirer de vos mains.

Troupe, Bande, Compagnie.

» PLUSIEURS personnes jointes pour allet en-
 » semble, dit l'Abbé Girard, font la *troupe* «.
Plusieurs ne font pas la *troupe*; il faut être beau-
 coup : *troupe* vient de *tro*, multitude, abondance,
 grand nombre, comme le *troupeau* : de là *trop*.
Tro est formé de *ter*, qui, comme je l'ai dit, mar-
 que la grandeur indéfinie.

» Plusieurs personnes séparées, des autres pour
 » se suivre & ne se point quitter, font la *ban-*
 » de «. *Ban*, *band* désigne un assemblage, un en-
 semble, & proprement une suite d'objets de la
 même espèce : la *bande* de gens est comme la
bande d'étoffe, coupée en long & séparée du reste
 de la pièce.

» Plusieurs personnes réunies par l'occupation ,
 » l'emploi ou l'intérêt, font la *compagnie* ». Ce
 mot marque une liaison très-étroite , une union
 bien cimentée : il vient de *pan*, *pag*, attache
 fixément & assembler avec ordre : de là les mots
 latins *pago*, *pango*, *compages*, qui désignent l'en-
 chaînement, l'union, la consistance des choses qui
 font corps ensemble, comme ce tissu ferré que les
 Celtes appellent *pan*, les Grecs *penos*, les Latins
pannus (drap, étoffe).

Beaucoup font *troupe*, sans aucune forme déter-
 minée. Un certain nombre allant à la file, for-
 me une *bande*. Peu suffisent pour faire *compagnie*, & ils
 font corps, cercle, &c.

La *troupe* est purement & simplement une mul-
 titude de gens rassemblés en un lieu. La *bande* est
 une *troupe* particulière de gens de la même sorte,
 séparés du reste & liés ensemble par quelque chose
 qui leur est commun. La *compagnie* est une asso-
 ciation de gens qui forment une espèce de corps,
 attaché ou appliqué à un certain genre d'occupa-
 tions ou de soins.

Le nombre seul est essentiel à la *troupe*. Elle
 peut être composée de toute sorte de gens ; on dit
 une troupe de monde, de gens de toute espèce.
 Elle peut être rassemblée par hazard ou avec dessein,
 avec une attache ou sans attache. Elle sera confuse
 & tumultueuse, ou tranquille & réglée, &c. On
 dit une *bande* d'écoliers, de violons, d'ouvriers,
 de commis, de voleurs, &c. : on ne dira pas va-
 guement, il y a une *bande de monde*. La *bande*
 suppose qu'il y a d'autres gens de la même espèce,
 dont elle est séparée ; elle fait *bande à part*, &
 elle fait quelque chose de particulier. Ainsi la *bande*
 des

des violons du Roi est exclusivement attachée à la Musique du Roi. Les Cours de Justice établies pour l'exécution des Loix, les Sociétés littéraires instituées pour l'avancement des Lettres, les associations de gens de commerce ou de finance pour des entreprises, les gens avec qui l'on a l'habitude de se réunir & de vivre, forment des *compagnies*, livrées aux mêmes soins ou liées par les mêmes intérêts.

M. Beauzée observe avec raison que ces termes s'appliquent aussi aux animaux : on dit des *troupes* d'oies, d'insectes, des *bandes* d'étourneaux, des *compagnies* de perdrix. La *troupe* est nombreuse : la *bande* va par détachement & à la file : la *compagnie* vit ensemble & forme une sorte de famille. Les étourneaux ne paroissent guere qu'en *troupes* ; & ils volent par *bandes* séparées.

Nous appelons *troupes* les gens de guerre en général. On dit les *bandes* Prétoriennes, les *vieilles bandes* ; espece particuliere de *troupes* qu'il s'agit de distinguer. Il y a dans les régimens des *compagnies*, divisions particulièrement destinées à agir ensemble sous un chef particulier.

Troupe est un mot indifférent qui se prend ou en bonne ou en mauvaise part, selon les circonstances du discours : il y a des *troupes* de brigands, comme des *troupes* de soldats, & même en poésie la *troupe céleste* ou *immortelle*. *Bande*, dans le style ordinaire, est plutôt ignoble & même injurieux ; on dit populairement la *bande joyeuse*, la *bande bachique*, une *bande* de filoux, de coquins. *Compagnie* est une appellation honorable ou honnête, comme on l'a vu dans les exemples que j'ai cités.

Dans la farce du *Baron de la Crasse*, un personnage s'écrie, *voici la bande des Comédiens*; on le reprend :

Dites *troupe* : l'on dit *bande d'Egyptiens*,
Et *bande* offenseroit tous les Comédiens.

Leur *troupe* a voulu prendre la qualité de *compagnie* en présentant une supplique à un Premier Président : & le Chef de la *Compagnie souveraine* lui a promis d'en parler à sa *troupe*.

Tube , Tuyau.

Tab, *tub* marquent l'étendue : *tab* marque particulièrement une surface étendue, comme dans *table*; *tub*, l'étendue en rond & en long, comme dans le *tube* & le *tuyau*, qui désignent le même objet quant à la forme. Le *tube* & le *tuyau* sont des corps ronds, longs & creux, en forme de petits canaux, & propres à servir de conduits.

Tube est un terme de science : *tuyau* est de l'usage ordinaire. Le Physicien & l'Astronome se servent de *tubes* : nous employons différentes sortes de *tuyaux* pour conduire des liquides. Le Géomètre & le Physicien considéreront les propriétés du *tube*; nous considérerons l'utilité du *tuyau*. L'Ingénieur en instrumens de physique & de mathématiques fait des *tubes* : l'Ouvrier en plomb, en fer, en maçonnerie, fait des *tuyaux*. Nous disons le *tube* d'un barometre, & un *tuyau* de cheminée. Le Botaniste donne des *tubes* à certaines fleurs; & l'on dit un *tuyau* de paille. On appelle

proprement *tubes* les choses propres aux sciences ou d'un artifice sçavant; on dit les *tubes* des lunettes : les *tuyaux* sont pour toutes les choses usuelles, communes, familières; on dit le *tuyau* d'une plume.

Le *tube* est en général un corps d'une telle figure : le *tuyau* est plutôt un ouvrage propre pour tel usage. Ainsi nous dirons fort bien le *tube*, le cylindre d'un fusil, d'un canon, & de tout autre corps dont il ne s'agira que de désigner la forme : s'il est question d'un objet de telle forme affecté à un tel emploi, ce sera un *tuyau* dans le style ordinaire.

Tube est le mot primitif & simple : il ne présente donc par lui-même que les propriétés générales de la chose. *Tuyau* (*tubyau*) est un dérivé distingué par une modification particulière; il doit donc ajouter quelque idée accessoire & distinctive à l'idée générale. Nous la trouverons, cette idée inconnue, dans la terminaison *yau* : cette terminaison est, si je ne me trompe, diminutive; & *tuyau* signifie proprement *petit tube*. Ainsi *noyau* veut dire *petite noix*; c'est le *nucleus* ou *nucellus* des Latins, qui, par sa finale *el*, *ellus*, marque incontestablement la petitesse. Ainsi l'on dérive *boyau* de *botellum* ou de *botulus*, &c.; & c'est toujours la même idée. Ainsi le *hayau* a dû naturellement être une petite houe; le *joyau* est un petit ornement précieux, &c. Ainsi *tuyau* revient au *tubulus* des Latins. Cette terminaison est sans doute la même que celle d'*eau* ou *au* dont j'ai déjà parlé. L'y aura vraisemblablement été introduit dans la plupart des mots de cette espèce, pour éviter la consonnance & le bâillement désagréable, *o-au*, *o-eau*.

Tumultueux, Tumultuaire.

CICÉRON, dans sa VIIIe Philippique, dit que *tumultus* est comme *timor multus*, grande crainte : c'est plutôt *tumor multus*, de *tum*, élévation, *multus*, beaucoup, fort, plusieurs. Le *tumulte* est un grand bruit, un bruit confus, le bruit d'un grand trouble, causé par une *multitude* de monde. *Tumultueux*, à la lettre, qui est plein de tumulte : *tumultueux*, qui a rapport au tumulte. *Tumultueux* a deux sens, 1°. qui excite beaucoup de tumulte ; 2°. qui se fait avec beaucoup de tumulte. *Tumultuaire* signifie seulement qui est fait dans le tumulte, comme en tumulte, avec précipitation, en grande hâte, sans ordre, contre les formes ; ainsi que Budée & tous les Interpretes Latins expliquent *tumultuarius*. Je ne sçais si Nicole & Pascal n'avoient pas plutôt dans l'esprit l'idée propre de *tumultueux*, lorsqu'ils disent : » L'origine » des occupations *tumultueuses* des hommes, c'est » qu'ils cherchent à s'éviter : la peine insupportable » de vivre avec soi & de penser à soi, est l'origine » de toutes les occupations *tumultueuses* & de tout » ce qu'on appelle divertissemens & passe-temps, » dans lesquelles on n'a en effet pour but que d'y » laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt sans » se sentir soi-même. Il me semble qu'ils s'agit bien moins dans ces phrases de marquer la précipitation, la hâte des occupations, des occupations *tumultueuses*, que l'agitation, le trouble, le désordre des occupations *tumultueuses*, d'une vie *tumultueuse*."

Les assemblées du peuple sont *tumultueuses*, & il prend des résolutions *tumultuaires*.

Nous appellons *tumultueux*, au propre & au figuré, de grands mouvemens irréguliers, incertains, défordonnés. Les Romains appelloient *tumultuaires*, des soldats, des armées, des chefs levés ou élus à la hâte, sur le champ, sans choix : ils disoient même dans le même esprit, un discours, une harangue *tumultuaire*.

Celui qui ne desire que le nécessaire, dit Horace, une mer *tumultueuse* ne le sollicite pas. Celui qui s'habitue à la prévoyance, prévient les soins *tumultuaires*.

Il y a des gens qui, à leurs mouvemens *tumultueux*, paroissent toujours pressés de soins; & ils n'ont rien à faire. Il y en a qui sont si long-temps à délibérer de sang froid sur ce qu'ils ont à faire, qu'ils finissent par se déterminer *tumultuairement*.

Les esprits *tumultueux* ne peuvent prendre que des résolutions *tumultuaires*.

Enfin *tumultueux* est à *tumultuaire*, à peu près comme la cause à l'effet : du moins *tumultuaire* désigne le résultat, le terme où le tumulte aboutit naturellement, tandis que *tumultueux* marque l'existence du tumulte. Une discussion *tumultueuse* produira une décision *tumultuaire*. Dans une assemblée *tumultueuse*, on fait une élection *tumultuaire*. Avec des passions *tumultueuses*, on n'a que des volontés *tumultuaires*.



Type, Modele.

Type est un mot grec qui signifie proprement trace, vestige, empreinte, & par une conséquence naturelle, figure, forme, image. Ce mot vient de l'oriental & primitif *tap*, *top*, qui sert à exprimer l'action de frapper, taper, & par une autre conséquence naturelle, celle d'imprimer : le coup s'imprime, laisse une marque ; en frappant, on imprime. Ainsi *typ* désigne l'impression & l'empreinte : de là l'Imprimerie s'est appelée *Typographie*. De *tap* nasalé ou prononcé *tamp*, s'est formé *stampa*, *estampe*, &c.

De *mad*, *mat*, *met*, mesure, en oriental, en grec, &c., les Latins firent *modus*, mesure, tegle, fin, façon, maniere, &c. : de là *modele*, ce sur quoi on doit se régler, la façon propre qui convient aux choses, l'objet qu'il s'agit d'imiter : *modele* de sculpture, de peinture, d'écriture.

- Le *type* porte l'empreinte de l'objet : le *modele* en donne la regle. Le *type* vous représente ce que les objets sont aux yeux : le *modele* vous montre ce que les objets doivent être. Le *type* est fidele, il est tel que la chose : le *modele* est bon ; il faut faire la chose d'après lui.

Vous tirerez des especes de copies du *type* par impression ; vous en ferez du *modele* par imitation. L'imprimeur ou le Typographe travaille sur des *types* : le Sculpteur comme le Peintre travaille d'après des *modeles*.

Les *types* sont quelquefois pris pour des *mode-*

Ies. Ainsi, dans le genre dogmatique, on dit que, selon Platon, les idées sont les *types* de toutes les choses créées : mais elles sont *types*, en tant qu'elles représentent les choses avant même que les choses soient ; elles sont *modeles*, en tant que les choses doivent être faites sur ou d'après les idées mêmes. On dit plutôt *archétype* ou *prototype*, pour désigner l'original, le *modele*, le modele primordial ou primitif. *Arché* désigne plutôt l'ordre des choses par leur excellence & leur influence, comme le principe, l'autorité d'où tout émane ou descend ; & *protos*, l'ordre des temps, l'antériorité d'une chose qui a précédé toutes les autres du même genre, ce qui fut le premier. L'original a nécessairement été le premier *type*, le *type* par excellence, & le vrai *modele*.

Type n'annonce que la vérité de la figure, sans emporter l'idée de regle ou de *modele*. Ainsi nous appellons *types* des figures symboliques qui n'ont d'autre rapport avec l'objet figuré qu'une sorte de ressemblance ; & qui, loin d'être des *modeles*, ne sont que des signes très-imparfaits & par une institution particulière. L'Agneau pascal est le *type* de Jésus-Christ ; le serpent d'airain, celui de la Croix ; la manne, celui de l'Eucharistie, &c. Or ces sortes de *types* ne sont manifestement que des figures ou des symboles qui ont à peine quelques points de rapport avec les objets figurés, faits pour être regardés comme *modeles*.



V & U.

Vaillant & Vaillance , Valeureux & Valeur.

LA racine *val* désigne la force & les idées analogues à la force, telles que le pouvoir, l'efficacité. En latin & en françois, ce mot désigne particulièrement le prix, l'estimation, ce qu'une chose *vaut*. Nous en avons tiré *valeur* & *vaillance*, vertu qui consiste à combattre avec beaucoup de courage, soit en attaquant, soit en se défendant; comme si c'étoit-là le mérite distinctif de l'homme, ce qui le fait le plus *valoir*; & en effet c'est par la *force* qu'il est distingué, c'est par les armes que l'homme barbare s'illustre.

Le *vaillant* a de la *vaillance*, & le *valeureux* de la *valeur*. La *vaillance* est la vertu ou la force courageuse qui regne dans le cœur, & qui constitue l'homme essentiellement *vail'ant*: la *valeur* est cette vertu qui se déploie avec éclat dans l'occasion de s'exercer, & qui rend l'homme *valeureux* dans les combats. Les terminaisons *ant* & *ance* désignent proprement la manière d'être & la qualité permanente: les terminaisons *eur*, *oureux*, la manière d'agir & l'énergie de l'action. Ainsi le mot *puissance* annonce la force & les moyens; & *pouvoir*, l'exercice ou la disposition prochaine à l'exercice de la *puissance*: la *puissance* donne la

faculté, & le *pouvoir* tend à l'acte. Ainsi la *doule* est un sentiment, un mouvement de l'ame : mais la *doléance* est vraiment l'état de l'homme dolent ou souffrant, quoique ce mot ne signifie plus que *plainte*. Ainsi on a des mouvemens, des sentimens de *repentir* ; mais la *repentance* possède, pour ainsi dire, le cœur. L'*oubli* n'est qu'un manque de souvenir : l'*oubliance* en est la perte absolue, c'est un vice de mémoire.

La *vaillance* annonce la grandeur du courage ; & la *valeur*, la grandeur des exploits. La *vaillance* ordonne, & la *valeur* exécute. La *vaillance* est à la *valeur*, ce que la *puissance* est au *pouvoir*. Le Héros a une haute *vaillance*, & fait des prodiges de *valeur*.

Il faut que l'Officier soit *vaillant*, & le soldat *valeureux*. Le *vaillant* Capitaine fera *valeureux* quand il faudra l'être ; car la prudence est de s'abandonner au courage, lorsqu'elle n'est pas de le contenir.

La *vaillance*, dit la Rochefoucault, est donnée aux hommes, comme la chasteté aux femmes pour leur *vertu* principale. La *valeur*, dit-il encore, est dans les simples soldats un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie.

Condé paroîtra peut-être plus *valeureux* que Turenne : Turenne étoit-il moins *vaillant* ?

Ulysse & Ajax se disputent les armes d'Achille ; & la prudente *vaillance* l'emporte sur la *valeur* héroïque.

Le Thébain Pélopidas répond à sa femme qui le conjure de se conserver, au moment où ses concitoyens viennent de lui donner le commandement de l'armée : *C'est à des soldats que convient*

est avis ; car , pour un Général , c'est son devoir. Et ce vaillant Capitaine étoit un des plus hardis & des plus valeureux guerriers de la Grece.

Le *valeureux* demande , avec les Spartiates , en quel lieu , & non en quel nombre sont les ennemis (a). Le *vaillant* cherche moins l'ennemi que l'occasion de le vaincre , en évitant celle d'être vaincu , suivant la pensée de Tite-Live (b).

La *vaillance*, dit Madame Dacier dans sa Préface de l'Odyssée , est une de ces *qualités* , un de ces *caractères* susceptibles de toute la beauté que le Poète veut leur donner , pourvu qu'elle convienne à leurs véritables traits ; & par cette raison Homere a si fort embelli Achille , qu'il fait presque disparaître ses grands vices par l'éclat d'une valeur miraculeuse.

Les Philosophes qui ont traité de la *valeur* , tel que l'Abbé de S.Réal , en distinguent sur-tout deux sortes : l'une , qui n'est quelquefois , comme le dit Fléchier dans l'Oraison funebre de Turenne , qu'une hardiesse vaine , indiscrete , emportée ; qui cherche le danger pour le danger ; qui s'expose sans fruit ; & qui n'a pour but que la réputation : l'autre , qui est une hardiesse sage & réglée ; qui s'anime à la vue de l'ennemi ; qui , dans le péril , pourvoit à tout & prend tous ses avantages ; qui le mesure avec ses forces ; qui n'abandonne rien au hazard de ce qui peut être conduit par la vertu ; capable enfin de tout oser quand le conseil est inu-

(a) *Non quot essent , sed ubi essent.* Plut. Ag. & Cléom. 7.

(b) *Intentus sis ut neque tua occasione desis , neque suam hosti dā.* 28 , 44 , 8.

tile. La *valeur* est, ou me semble, plus près du défaut qu'on vient de remarquer ; parce qu'elle est, pour ainsi dire, presque toute en action : la bonne qualité appartient plutôt à la *vaillance*, parce que celle-ci est proprement la puissance & la vertu mûrie.

C'est de la *vaillance* que parle Montaigne, lorsqu'il veut décrire cette vertu constante, pure & entière, qui fait face à toute sorte de dangers ; tandis qu'il semble laisser à la *valeur* les faillies qui brillent dans les combats. » Un fait courageux » ne doit pas conclure un homme *vaillant* : celui » qui le seroit à point, il le seroit toujours & à » toutes occasions : si c'étoit une habitude de » vertu & non une faillie, elle rendroit un homme pareillement résolu à tous accidens : tel seul » qu'en compagnie : tel en camp clos qu'en une » bataille : car, quoi qu'on die, il n'y a pas autre » *vaillance* sur le pavé & autre au camp (a) «.

Dans le Dialogue de Platon, intitulé *Les Lâches* ou de la *Valeur*, Socrate prouve que la *valeur* s'apprend ; & Télémaque dit dans l'*Odyssée*, qu'il n'a point encore appris la *valeur*. Toute vertu s'apprend sans doute, comme elle se perfectionne ; & par cette raison, j'aimerois mieux dire, dans ce cas, *vaillance* que *valeur*.

☉ La Bruyere observoit que *valeur* auroit dû nous conserver *valeureux* ; belle épithète que le grand Bossuet ne craint pas d'appliquer au grand Condé. *Vaillant* auroit dû de même nous conserver *vaillance* ; beau mot qui ne s'emploie guère,

(a) *Ess.* l. 2, c. 1.

comme *valeureux*, que dans la Poésie. Ainsi *il* nous disons *valeur* & *vaillant*, ici *vaillance* & *valeureux*, comme si l'on vouloit exprès obscurcir toutes les idées & défigurer la Langue. Tous ces mots sont bons & utiles dans le langage de la Philosophie, comme dans celui de la Poésie ou de l'Eloquence.

Il est dit dans l'Encyclopédie que *vaillance* a vieilli, & que *valeur* l'a remplacé. Ces deux termes étoient également l'un & l'autre dans la bouche de nos aïeux. » Ceux, dit Montaigne (a), » qui apprennent à la Noblesse à ne chercher en » la *vaillance* que l'honneur, que gagnent-ils par- » là, que de les instruire de ne se hasarder jamais » si on ne les voit, & de prendre bien garde s'il y » a des témoins qui puissent rapporter nouvelles » de leur *valeur*, là où il se présente mille occasions de bien faire sans qu'on en puisse être re- » marqué «.

Vainement, En vain.

» On a travaillé *vainement*, dit l'Abbé Girard, » lorsqu'on n'est pas récompensé de son travail » ou qu'il n'est pas agréé. On a travaillé *en vain*, » lorsqu'on n'est pas venu à bout de ce qu'on vou- » loit faire «.

Je crois qu'on a travaillé *vainement*, quand on l'a fait sans succès; & *en vain*, quand on l'a fait

(a) *Ib.* 2, 16.

sans fruit. L'ouvrage est manqué dans le premier cas ; & l'objet est manqué dans le second. Si je ne puis pas venir à bout de ma besogne , je travaille *vainement* , c'est-à-dire , d'une *manière vaine* , & je ne la fais pas : si ma besogne faite n'a pas l'effet que j'en attendois , j'ai travaillé *en vain* , c'est-à-dire que je n'ai fait qu'une chose inutile.

Vainement , suivant la valeur de la terminaison adverbiale , marque la manière d'agir ; & cette manière est *vaine* ; elle ne réussit pas. *En vain* , par la propriété de la préposition , marque l'objet ou le résultat ; & votre action est *vaine* , quant à l'objet que vous vous proposiez ; elle n'atteint pas son but. *Vainement* est le latin *vané* , à vuide , à faux : *en vain* est le latin *in vanum* , pour rien , pour une chimere. Le premier marque la vanité , l'inefficacité , l'inutilité de l'action , du travail que vous faites , sans venir à bout d'exécuter l'ouvrage ; & le second , la vanité , l'inefficacité , l'inutilité de votre ouvrage , eu égard à la fin , au but , à l'avantage , à l'utilité , à la satisfaction que vous aviez en vue. Là vos efforts sont trompés , ici vos desseins. *Vainement* regarde l'effet immédiat de l'action ; & *en vain* la fin ultérieure de l'entreprise.

Si le Seigneur n'éleve pas l'édifice , ceux qui l'élevent auront travaillé *en vain* , *in vanum* , comme dit le texte , & non *vainement*. Ils n'auront pas travaillé *vainement* , car ils auront élevé l'édifice : ils auront travaillé *en vain* , car ils n'auront fait qu'un vain édifice qui ne subsistera pas.

Les constructeurs de la tour de Babel ne travaillent pas d'abord *vainement* , mais ils travaillent *en vain*. Les reconstruteurs de Jérusalem travail-

lent non seulement *en vain*, mais *vainement*, ~~puis-~~
qu'ils ne peuvent élever un mur.

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, suivant l'A—
pôtre, nous croyons *vainement* ; notre foi est *vaine* ,
en ce qu'elle n'est point fondée. Nous croyons ~~en~~
vain, notre foi est *vaine*, en tant qu'elle est inu—
tile au salut, si elle n'est accompagnée des œuvres
de la loi.

Si vous me parlez sans que je vous entende,
vous parlez *vainement* : si vous me parlez sans me
persuader, vous parlez *en vain*. Dans le premier
cas, c'est un *vain discours* ; & dans le second, un
discours vain.

Tel homme prétendrait *vainement* à des récom—
penses, qui ne prétend pas *en vain* à des graces.
Une *vaine prétention* est plutôt sans fondement ;
une *prétention vaine*, sans effet.

Loin d'ici, dit Fléchier, cet art qui loue *vaine-*
ment les hommes par les actions de leurs ancêtres.
Cette louange est, en elle-même, *vaine*, frivole,
fausse, illusoire : ce n'est pas à dire qu'on la donne
en vain ; car il y a bien des gens, même quelque—
fois des gens de bon sens, qui en sont flattés, qui
la prennent pour eux, qui en savent gré, qui la
payeront même, comme le Bourgeois Gentilhomme
paye des qualifications de noblesse.

Tout le monde parle de bien public, chacun à
sa manière : les uns en parlent *vainement*, & ils
ne savent ce qu'ils disent ; les autres en parlent
en vain, ou ne les écoute pas : je suppose qu'on les
laisse parler.

Il y a deux sortes de gens à qui rien ne réussit :
les uns entreprennent ce qu'ils n'ont pas la force
d'exécuter ; ils tentent *vainement* : les autres exé—

curent bien ce qu'ils entreprennent; mais c'est *en vain*, car ce n'est pas là ce qu'il falloit faire. Il y en a une troisième, de ces gens qui font tout ce qu'il faut & comme il faut pour réussir, mais qui ne rencontrent jamais ce qui fait réussir.

Celui qui ne fait que des choses vuides de sens, de raison, de vertu, consomme *vainement* le temps; celui qui fait des choses utiles mais inutilement ou sans qu'on en profite, l'emploie *en vain*.

J'aspirerois *vainement* à la gloire; elle n'est pas faite pour moi. Je ne m'efforcerai jamais *en vain* de devenir meilleur; par le desir de devenir meilleur, on l'est.

Nous desirons *vainement* ce bonheur qui n'est pas fait pour nous. Nous regrettons *en vain* cette félicité passée qui ne peut revenir.

Penser *vainement*, agir *en vain*, c'est les trois quarts de la vie.

Par paresse, nous voulons *vainement*: par négligence, nous voulons *en vain*.

Trois sortes d'hommes sont portés jusqu'aux sources de la fortune. Les uns tentent *vainement* d'y puiser; elle fuit de leurs mains, comme l'eau des lèvres de Tantale: d'autres y puisent à plein sceau, mais *en vain*; c'est le sceau des Danaïdes: les autres enfin ne tentent jamais *vainement*, & ne puisent jamais *en vain*; mais, comme Midas, ils meurent toujours de soif.

Lâches que nous sommes! *vainement* nous cherchons à nous en imposer pour nous dispenser de servir la Patrie & l'humanité, sous le prétexte de notre impuissance ou de notre foiblesse: le bien ne se fait jamais absolument *en vain*; & il y a toujours à notre portée quelque bien à faire. Faisons

chacun ce que nous pouvons de la longueur de nos bras, & le monde sera changé.

*Valétudinaire , Maladif , Infirme ,
Cacochyme.*

Valétudinaire, du latin *valetudo*, santé & maladie, bonne ou mauvaise santé. Le *valétudinaire* flotte, en quelque sorte, entre la bonne & la mauvaise santé, de l'une à l'autre.

Maladif, qui a un principe particulier & actif de maladie & qui en éprouve souvent les effets. On remarque que ce mot n'est pas du style noble ; je ne sçais pas la raison de sa disgrâce.

Infirme, non ferme, foible, qui ne se porte (*fero*) pas d'une manière assurée, qui se soutient mal. *Foible* est un mot plus vague & plus étendu qu'*infirme*. Par la loi de l'usage, *infirme* ne s'applique proprement qu'aux corps qui sont mal constitués, qui n'ont pas la vigueur convenable, & particulièrement la jouissance ou la liberté de quelque fonction.

Cacochyme, mot grec formé de *cacos*, mauvais, & de *chymos*, suc, humeur. La réplétion & la dépravation des humeurs font le *cacochyme*.

Ainsi le *valétudinaire* est d'une santé chancelante : le *maladif* est sujet à être malade : l'*infirme* est affligé de quelque dérangement d'organes : le *cacochyme* est plein de mauvaises humeurs.

Les femmes, par la constitution propre de leur sexe, sont naturellement plus *valétudinaires* que les hommes. Les gens *mal-sains* sont nécessairement

SYMPTOMES FRANÇOIS.

ment maladiſ. Les vieillards ſont *infirmes* par le dépériſſement naturel de leurs organes. Il y a beaucoup d'enſans *savochymes* par le vice de leur origine ou de leur nourriture.

Il faut que le *valétudinaire* achete la ſanté par un régime ſain, frugal & ſage, Il faut que le *maladiſ* diſpute ſa vie, & qu'il l'emporte à force de vaincre. Il faut que l'*infirmes* ſache vivre avec ſes maux, ou, comme l'on dit, avec ſes ennemis; qu'il les ménage. Il faut abſolument que le *cardi-chyme* ſe délivre des ſiens; il n'y a point de paix avec la corruption.

Se Vanter, ſe Jaſter.

Se vanter, ſe louer indiſcrètement, *immodeſſement*, impertinemment : *ſe jaſter*, ſe vanter avec arrogance, impudence, *ouſrecuidance*. Celui qui *ſe vante*, ſe complait dans la louange qu'il ſe donne : celui qui *ſe jaſte*, s'évanouit dans le parnégyrique qu'il fait de lui.

La *vanité*, ſelon la valeur propre du mot, n'eſt que du *ven* : la *jaſtance* eſt le déchaînement de la *vanité*.

L'homme *vain* eſt ſi plein de lui-même, qu'il faut que ſon amour-propre s'exhale : l'homme *jaſtancieux* en eſt ſi gonflé, qu'il faut que ſon amour-propre éclate. Il y a des effuſions de *vanité*; mais la *jaſtance* fait toujours exploſion.

Celui qui *ſe vante*, ſe loue comme quelqu'un qui a peur d'être déprimé; & on le déprime parce qu'il *ſe vante*. Celui qui *ſe jaſte*, s'exalte comme

quelqu'un qui a peur d'être ravalé; & on le ravalé, parce qu'il *se jacte*. Les sots vices !

Il y a, non seulement un excès de *vanité*, mais encore un excès d'orgueil dans la *jaillance*. Il se vante qu'on se mente bien à soi-même, pour mentir aux autres aussi impudemment que le fait le *jaillancieux* : il croit, il veut vous accabler de suffrage & commander les vôtres ; tandis que l'homme *vain* les recherche, en paroissant contemner le sien.

Celui qui *se vante*, veut attirer vos regards sur lui : celui qui *se jacte*, voudroit les faire baisser devant lui.

Quiconque aime à parler de soi, *se vante* ; mais s'il *se vante* impunément, il *se jactera*. Le mal est qu'à force de célébrer son propre mérite, on en fait croire quelque chose aux bonnes gens.

Celui qui *se vante* d'une bonne action, semble n'être pas accoutumé à en faire : celui qui *se jacte* d'une grande action, paroît tout étonné de l'avoir faite. Il y a des occasions où l'on fait le bien sans le vouloir & par hasard : il y en a une où l'on fait une grande chose sans y songer & par bonheur.

Tel qui *se vante* dans les petites choses, comme s'il *se jacteroit* pour une action qui ne seroit pas très-commune ! La peine de tout vice est de devenir toujours plus grand ; plus ridicule , plus odieux.

☀ *Oua, va, van*, bruit du *vent* ; de là le mot *vent* ; de là une foule de mots qui désignent la boursofflure, le vain bruit, le caractère des choses qui ne sont que du *vent* ou *comme du vent* ; de là sur-tout *vanité*, *Vain*, mot à mot, qui n'est

que du vent. Il seroit honteux de laisser perdre des mots tels que *jaillance* & *jaillancieux*, qui, par leur pompe, désignent si bien le caractère de la chose qu'ils expriment; ils doivent maintenir *jailler*. En latin, *jaillance* est synonyme en un sens, de *superbe*, *ostentation*, &c. Ces mots viennent de *jacere*, jeter, lancer; & ils y ajoutent l'idée d'un mouvement redoublé, d'un redoublement d'effort, de l'habitude, de l'excès.

Variété, Diversité, Différence.

« LA *variété*, dit l'Abbé Girard, suppose une pluralité de choses que l'imagination saisit, pour se faire des images riantes qui dissipent l'ennui d'une trop grande uniformité ».

La *variété* est dans les choses, & il n'importe que l'imagination les saisisse ou non. Elle offre elle-même des images riantes ou plutôt agréables; & l'imagination ne se les fait pas, mais elle les saisit. Elle suppose une pluralité de choses dissimilaires, ou qui, avec des traits communs, n'ont pas la même apparence; ainsi que des rapports entre ces choses que l'œil ou l'imagination embrasse, comme dans un ensemble. La Nature, comme le dit l'Auteur, a mis une *variété* infinie dans les plus petits objets : un parterre, émaillé de fleurs, forme, par leur *variété*, un spectacle agréable. La racine *var*, *bar*, désigne ce qui est *barré*, *rayé*, traversé par des barres, des rayes ou autres choses semblables. De là *varié*, *bariolé*, *bigarré*, &c. : *bariolé*, chargé de toutes sortes de couleurs con-

fules & sans cesse changeantes; *bigarré*, divers par des couleurs tranchantes & mal assorties. La *variété* fait en général un effet agréable, tant que la *bigarrure* fait ordinairement un mauvais effet, comme dans le moral la *bizarrierie*. La *variété*, selon la remarque des Interpretes Latins, regarde proprement les couleurs; mais on dira d'un discours *varié*, un spectacle *varié*, des plats *variés* par leur dissemblance ou la différence de leurs aspects & de leurs effets.

» La *diversité* suppose un changement que le goût cherche dans les choses, pour trouver une nouveauté qui le flatte & le réveille ».

Retranchez encore de cette notion les idées excessives & accidentelles de goût & de nouveauté. *Divers* signifie ce qui se détourne de la voie, & qui tourne d'un autre côté, ce qui change de direction : *di* marque la différence, & *vers*, la direction ou le but : *vertir*, tourner dans un autre sens. Mais quoique ce terme annonce proprement le changement d'un objet qui s'écarte de la première voie, il s'applique néanmoins à des objets différens qui ont quelque rapport au même sujet, mais avec des différences si tranchantes qu'elles sont quelquefois jusqu'à l'opposition & à la contrariété. Il y aura une grande *diversité* de mets sur une table, une grande *diversité* d'opinions sur un sujet, &c. S'il y a de la *variété* dans les apprêts de la même espèce d'alimens, il y a *diversité* dans les alimens de différentes espèces. Les couleurs s'accordent dans leur *variété*; leur *diversité* tend à la *bigarrure*.

» La *différence* suppose une comparaison que

l'esprit fait des choses, pour en avoir des idées précises qui empêchent la confusion ».

La *différence* est dans les choses, indépendamment de cette comparaison, comme la *diversité* indépendamment du goût, & la *variété* indépendamment de l'imagination. La *différence* est ce qui distingue une chose d'une autre, & , à proprement parler, d'une autre chose semblable ou comparable; ce qui forme son trait exclusif, ce qui la fait discerner. Quoique ce mot, selon sa valeur matérielle, indique l'action de *porter* plus loin, ailleurs (*ferre*), il sert à exprimer, d'une manière générale, ce qui fait que les choses ne sont pas & ne paroissent pas les mêmes à l'œil attentif, soit quant à l'essence, à l'espèce, &c., soit quant aux formes, aux apparences, &c. La *différence* est grande ou petite, sensible ou insensible, &c. Il y a de la *différence* entre les objets qui se ressemblent le plus.

Ainsi donc, au propre, la *variété* est dans les couleurs ou les apparences des choses; la *diversité*, dans les voies ou le sens des choses; la *différence*, dans les traits ou les signes distinctifs des choses. Il est utile de connoître la valeur physique des mots, pour en faire de justes applications dans un sens figuré.

Selon le langage ordinaire, la *variété* consiste dans un assortiment de plusieurs choses différentes, quant à l'apparence ou aux formes, de manière qu'il en résulte un ensemble, un tableau, agréable par leurs différences mêmes. La *diversité* consiste dans des différences assez grandes, soit quant à l'objet qui a changé, soit quant à deux ou plusieurs objets qui concourent ensemble, pour

qu'ils ne se ressemblent pas, ou ne s'accordent pas, ou ne se rapportent pas l'un avec l'autre, de manière qu'ils semblent former un autre ordre de choses. La *différence* consiste dans la qualité & forme qui appartient à une chose exclusivement à l'autre, de manière qu'elle empêche de les confondre ensemble.

La *variété* suppose plusieurs choses dissimilaires & rassemblées comme sur un même fond. La *diversité* suppose une opposition ou un contraste. La *différence* suppose la ressemblance.

La *variété* coupe, rompt l'uniformité. La *diversité* détruit, exclut la conformité. La *différence* exclut l'identité ou la parfaite ressemblance.

Des couleurs & des figures différentes répandent la *variété* sur une étoffe. Des collines, des ruisseaux, des bois jettent sur un paysage non seulement de la *variété*, mais encore de la *diversité*. La *différence* des figures ne suffit point dans un tableau, si leurs couleurs, leurs attitudes, leur expression ne sont au moins variées.

La conversation est agréable par la *variété* des objets qu'on y passe en revue : la *diversité* des esprits qui se partagent, la rend vive & piquante : mais elle devient bien ennuyeuse & bien assommante quand on en est réduit à redire à tout venant ce qu'on a dit ou entendu dire aux premiers venus, sans autre *différence* que celle des personnes ou des temps ; & c'est pourtant là l'histoire des soirées en général.

L'art cherche la perfection dans l'accord de la *variété* avec l'unité. La *diversité* des humeurs, quoiqu'elle semble nous éloigner les uns des autres, entre dans l'harmonie de la société comme

La dissonance dans l'harmonie musicale. L'esprit de discernement s'attache d'autant plus à découvrir les *différences*, que les ressemblances sont plus fortes.

La *variété*, comme le dit Quintilien (a), égaye les choses & récréé les esprits. La *diversité* des objets & des travaux est aussi nécessaire à l'esprit vaste qu'à l'esprit inconstant. La *différence* à trouver entre les objets qui se ressemblent le plus & la ressemblance à trouver entre les objets qui semblent n'avoir aucun rapport entre eux, sont les deux extrêmes de la science & le triomphe de l'esprit philosophique.

On est contraint de chercher la *variété* dans les plaisirs, tant on s'en ennuie ! bientôt la *diversité*, tant on s'en dégoûte ! Voyez quelle *différence* entre le plaisir & le bonheur !

Veiller à, Veiller sur, Surveiller.

Du primitif *oc*, *aug*, œil, se formerent *wak*, *vag*, *veg*, *vig*, *veiller*, avoir les yeux ouverts ; & par une extension très-naturelle, observer avec attention, prendre assidûment garde ou soin, avoir l'œil attaché ou fixé.

On *veille à*, afin que, pour que ; on *veille à* une chose, à son exécution, à la conservation ; on *veille à* ce qu'elle se fasse, se maintienne. On *veille sur*, au dessus, par dessus ; on *veille sur* ce

(a) *Reficit animos ac reparat varietas*, l. 1, c. 12. *Gaudet res varietate*, l. 9, c. 1.

qui se fait, *sur* les gens qui font la chose ; on *veille* *sur* les objets, *sur* les personnes, *sur* ce qu'on a dans la dépendance, sous son inspection, en la garde. On *surveille* d'en haut, d'office, avec charge ou autorité ; on *surveille* à tout, *sur* tout ; on *surveille* les personnes, celles mêmes qui *veillent* *sur*, & par une inspection supérieure, générale, comme chef, comme conducteur.

Les soldats *veillent* à leurs postes ; leurs Officiers *veillent* *sur* la chose & *sur* eux ; le Général *surveille* à tout, & les *surveillent* tous.

Vous *veillez* à votre besogne, à vos affaires, à vos intérêts : vous vous en occupez assidûment, vous y vaquez. Vous *veillez* *sur* vos enfans, *sur* vos domestiques, *sur* votre ménage, *sur* votre maison ; vous avez l'œil *sur* tous ces objets ; vous en inspectez la conduite. Quoique vous ayez confié divers soins, différentes inspections à des gens qui doivent *veiller* pour vous & diriger les choses selon vos vues, vous *veillez* vous-même, & vous voyez tout ; vous *surveillez* & vous réglez tout ; vous êtes votre premier homme d'affaires, si vous ne voulez pas être absolument à la merci des autres. La richesse entraîne de grands soins & une grande sujétion : sans cela, le riche est à la discrétion de ses ennemis, tandis que le pauvre est à la discrétion des gens charitables.

Le pauvre même vous dit qu'on ne peut pas *veiller* à tout ; que sera-ce donc des autres ? Il faut *sur-tout* *veiller* *sur* les gens dont on se défie ; comme on doit *veiller* *sur* soi ! Il est trop heureux qu'on nous *surveille* ; oh ! si nous sentions l'avantage d'être dirigés, contents, redressés !

☉ La *vigilance* est une attention ou plutôt une observation continuelle & soigneuse, fixée sur l'objet que nous ne perdons pas de vue, ou auquel nous tenons toujours la main, de manière que rien ne nous échappe & de ce qu'il faut faire pour la chose, & de ce qu'il faut empêcher. Je dis que c'est une *observation* plutôt qu'une *attention* : parce que ce dernier mot n'exprime que la direction de l'esprit tendu vers l'objet (*at-tendere*, rendre à); tandis que le premier exprime l'action de *garder* ou de tenir l'objet en sa présence (*ob-servare*, garder, tenir devant soi). La *vigilance* exerce cette inspection active de la prudence qui se soumet, pour ainsi dire, les choses pour les contenir dans la règle ou les y ramener. Vous voyez combien elle est au dessus de la simple *attention*. Vous comprenez combien l'*exactitude* qui consiste dans la fidélité ou plutôt la régularité à faire les choses prescrites, avec les conditions prescrites, dans le temps prescrit, est loin de la *vigilance*. Comparez ces notions avec les idées de l'Abbé Girard sur l'*attention*, l'*exactitude*, la *vigilance*, n°. 53.

Vélocité, Vitesse, Rapidité.

La *vélocité* est la qualité du mouvement fort & léger; la *vitesse*, celle du mouvement prompt & accéléré; la *rapidité*, celle du mouvement impétueux & violent.

Vel, *bel*, marque l'élévation : *bel* désigna particulièrement la *fleche*, qui fend l'air. De là *vol*, action de traverser les airs, de s'élever en haut, ce

qui suppose & de la force & de la légèreté. Les Interprètes Latins tirent *velox* de *volare*, *voler*, quoiqu'il s'applique à toutes sortes d'objets qui ne volent réellement pas, mais qui vont si vite, qu'on dit, par manière de parler, qu'ils *volent*. La *vélocité* marque donc une grande *vitesse* : elle marque proprement la *vitesse* de ce qui vole, de ce qui s'élève dans les airs, de ce qui en parcourt l'espace avec un mouvement très-vif.

M. de Gébélín estime que *vîte* dut se prononcer dans l'origine *ouite*, *huite*; imitation du souffle accéléré par la promptitude de la marche. Il tient à notre mot *hâte*; & il marque la *hâte* produite par l'empressement, le sou-hait, le vœu d'arriver. On retrouve dans l'anglo-saxon *hwate*, vite, prompt, alerte; *hwettan*, animer, exciter. Les Latins ont dit *west*, & puis *fest*, *festinare*, se hâter. La *vitesse* exprime donc un mouvement pressé, hâte : il exprime proprement la course prompte & accélérée de l'animal ardent qui s'effoufle. La *promptitude* désigne le mouvement subit, presto, lesté, sans délai, sans retard, sans négligence (*promere*, mettre au jour, au dehors, en avant). La *célérité* désigne proprement un cours ou une course vive, légère, soutenue, égale, ou même qui s'accélère plutôt que de se ralentir : *kal*, *cal*, *cel* est la racine de plusieurs familles orientales & celtiques qui expriment la chaleur, la vivacité, la légèreté, la course ou la vitesse, le cours & l'écoulement.

J'ai souvent eu occasion de parler de la racine *rap* qui désigne la roideur, la fureur, la violence, ce qui renverse, entraîne, emporte; & c'est-là le propre de la *rapidité*, toujours plus ou moins im-

pérueuse, violente, assez forte pour vaincre les obstacles, pour ravager, pour enlever ce qui se rencontre sur son passage.

Ainsi, à proprement parler, vous direz la *vélocité* d'un oiseau, la *vitesse* d'un cheval, la *rapidité* d'un torrent. Vous direz également la *vélocité*, la *vitesse*, la *rapidité* d'un trait, parce qu'un trait vole, siffle & renverse.

On dit la *vélocité* des corps célestes; Saturne, quoique son mouvement paroisse fort lent, se meut avec une *vélocité* merveilleuse. On dit en général la *vitesse* d'un mobile; & il y a beaucoup de degrés de *vitesse* qui n'atteignent point à la *vélocité*. On dit la *rapidité* des vents, des courans, &c.; lorsqu'avec une extrême *vitesse*, avec une grande *vélocité*, ils déploient une force irrésistible, redoutable.

Vous remarquez la *vélocité* de la pensée; comme elle est légère, comme elle est puissante! comme elle s'élève jusqu'aux cieux, comme elle parcourt tous les espaces en un instant! Vous observerez plutôt la *vitesse* physique, comme celle du parler (qui n'est pas la *volubilité* de la Langue, indication d'un excès); cependant ce mot peut aussi être employé au figuré, comme *vélocité*. Enfin vous louez la *rapidité* de l'éloquence, du style, &c.; elle force la résistance du cœur, elle entraîne l'esprit, elle ravit ce qu'on lui refuse.

Vendre, Aliéner.

Du primitif *on*, biens, dit M. de Gébeline, les Grecs firent *one*, achat; *oneo*, commercer, ven-

dire, acheter. De là les Latins disent *vened'*, être vendu; *vendo'*, vendre, donner pour un certain prix. *Aliéner* vient du latin *altus*, autre; du celt *al'*, autre, second, ce qui n'est pas soi, mais à côté (*ala*, aile), & ce mot est également arménien, éthiopien, arabe, grec, &c. Le latin *alienus* signifie ce qui est d'autrui, à autrui, d'ailleurs: *alienare*, aliéner, faire passer, transporter à autrui, ailleurs.

Ainsi *vendre*, c'est donner, céder pour de l'argent, pour un certain prix, une chose dont on a la propriété, la libre disposition: *aliéner*, c'est transférer à un autre la propriété d'un bien qu'on lui vend, ou qu'on lui donne, dont on le rend le maître d'une manière ou d'une autre.

On vend ce que quelqu'un achète: on aliène ce qu'un autre acquiert.

Tout ce qui s'appécie en argent, se vend, fonds, mobilier, denrée, marchandise, travail, &c. On n'aliène que des fonds, des rentes, des droits, une succession, un mobilier de prix qui tient lieu de fonds.

On vend son honneur, & on ne l'aliène pas: le vendeur & l'acheteur son infames.

Le Maître observoit que les défenses d'aliéner sont odieuses & contraires au droit commun: la liberté générale de vendre est aussi essentielle à la propriété que celle de jouir.

Celui qui met & remet sans cesse ses effets en gage, les achète plusieurs fois pour ne pas les vendre; & à la fin ils sont vendus. Celui qui, sans un pressant motif, aliène le bien de ses aïeux, a perdu l'esprit de famille; & c'est cet esprit qui maintient les familles.

Vendre des hommes ! je crois que cela ne signifie pas absolument *vendre* de la chair humaine : je présume que c'est *aliéner* le droit de faire sentir, penser, vouloir, agir, exister ces êtres pour autrui, tout comme si on l'avoit soi-même ce droit.

Un Prince peut-il *vendre* ses sujets ? Adoucissons la question : un Prince peut-il *aliéner* les propriétés de ses sujets ? oui, sans doute, si ses sujets & leurs biens sont à lui, comme ses équipages & ses chiens.

On n'*aliéne* que ce qu'on a ; car comment transférer une propriété qu'on n'a point ? Mais on *vendra* fort bien quelquefois, ce qu'on n'a pas, comme, par exemple, son crédit, son honneur, sa conscience, &c. ; c'est sur-tout quand on n'en a point, qu'on les *vend*.

Oh ! s'il étoit permis de *vendre* les degrés de noblesse, comme d'*aliéner* les héritages de ses aïeux, combien de nobles, bien fiers de leur qualité, bien insolens, qui seroient demain roturiers !

Si Rome est à *vendre*, elle ne vaut pas la peine d'être achetée, elle va périr : il faut, comme Jugurtha, se sauver. Mais si mes biens, mes charges, mes dignités, mes principautés sont virtuellement *aliénées* à mes créanciers ; mais si l'intrigue, l'agiotage & les désordres sont toute ma science & ma ressource ; mais si je dois par-tout retrouver les Romains, comment fuir ? où fuir ?

Quel est le dernier degré de l'avilissement & de la corruption ? être à *vendre*, se *vendre*, *vendre* son honneur, sa liberté, sa foi, sa conscience, &c. Il est vrai que quelques-uns de ces objets ne sont

pas *aliénables* ; on les *vend* alors pour les *repren-*
dre..... & les revendre.

☼ *Aliéner* a d'autres acceptions , mais qui toutes rappellent l'idée d'*autre* , de rendre *autre* , d'*altérer* à l'excès , de faire perdre ce dont on jouit soit , l'affection , l'estime , l'esprit , la raison , &c.

Vénération , Révérence , Respect.

LES Etymologistes Latins forment le mot *venerari* de *veniam orare*, demander pardon , grace , pouvoir. Il est vrai que les Latins disent *venerari* dans le sens d'*orare*, prier ; mais ce n'est là qu'une acception secondaire. La racine de ce mot est *ven*, *hon* , *on* , mot celté & primitif qui signifie biens , honneur , grandeur , éclat , beauté. La *vénération* est l'honneur rendu aux objets les plus dignes de nos respects. Tout ce qui excelle , dit Cicéron 1. de Nat. Deor. mérite notre *vénération* ; & l. 2 , le meilleur des cultes est de *vénérer* les Dieux d'un esprit pur , sincère , innocent , &c. Le latin *veneratio* est par-tout présenté comme synonyme d'*honneur* & de *culte*. Juste-Lipse , Politic. 1 , 2 , définit le *culte* , la *vénération* assujettie à des règles & à des cérémonies. C'est sans doute par cette raison que nous ne disons guere *vénérer* qu'à l'égard des choses saintes. Mais puisque nous appliquons les dérivés *vénération* , *vénérable* à d'autres objets , pourquoi restreindre l'usage du verbe ? Ainsi *vénérer* ne s'emploie guere qu'à l'*infinitif* (comme on dit) ; & pourquoi ? il vaut bien *révéler* dans tous

es temps ; la raison n'osera-t-elle rien contre le caprice ?

La racine *var*, *ver* marque l'élévation, la supériorité, *sur*. Les Latins en ont fait *vereri* & *revereri*, craindre, mais d'une crainte bonne & raisonnable, *révérer*, c'est-à-dire, craindre & respecter, avoir une crainte mêlée de *respect*. Au Palais, on dit *crainte révérentielle*. Observons que l'*irrévérence* annonce l'impudence, l'effronterie, un manque de pudeur, de modestie, de retenue, de honte honnête. Ainsi les Interpretes Latins appellent *révérence* cette pudeur naturelle, cette timide réserve, cette modeste retenue avec laquelle nous nous conduisons à l'égard de ceux qui, par leur âge, leur expérience, leur dignité, leurs distinctions, ont sur nous une prééminence imposante : c'est l'idée qu'en donne Cicéron, 2 de *Invent*. Ne perdons pas celle de la *révérence*, considérée comme un humble salut par lequel nous témoignons à quelqu'un beaucoup de respect. Ne seroit-ce pas cette acception du mot qui en auroit fait négliger l'usage dans sa signification propre ? Reprenons le langage pur & l'esprit droit de nos peres : rendons à la *révérence* le sens propre des mots *révérer*, *révérend*, &c. : car il est aussi utile de conserver ce mot avec ceux de *vénération* & de *respect*, que celui de *révérer* avec ceux de *vénérer* & de *respecter*.

Du mot *pac*, *pec*, *pŕe*, forme, figure, face, les Latins firent *species*, regard, vue, apparence ; & *spicere*, regarder, considérer, qu'on ne retrouve que dans ses composés très-nombreux. Le verbe *respicere* signifie tourner ses regards & les fixer sur, regarder avec attention, avec réflexion, avec considération : *respectus*, regard, vue, attention,

devint égard, considération, *respect*. Mais le *respect* s'adresse proprement à l'élévation ; il semble craindre de lever les yeux, & avouer la supériorité de l'objet. On distingue le *respect* extérieur rendu au rang, & le vrai *respect* rendu au mérite uniquement mais à un degré supérieur à celui des services vulgaires : ainsi le mérite est *respecté*, comme le rang à raison & en raison de son élévation réelle ou supposée ; & le rang ne l'est qu'à raison & à raison du mérite qu'il suppose naturellement. Or ce qu'on doit au rang, à la supériorité, à l'élévation, c'est l'honneur.

Ainsi la *vénération* est un profond *respect* ; elle n'a au dessus d'elle que l'adoration. La *révérence* est une crainte respectueuse : elle impose donc, avec le respect, une sorte de frein. Le *respect* est une distinction honorable : c'est le premier ou le moindre degré d'honneur.

La *vénération* est l'hommage de l'humilité ou de la supplication : vous la devez à l'éminence des objets qu'il convient d'exalter. La *révérence* est l'hommage de la soumission ou de la faiblesse : vous la devez à l'autorité des objets qu'il faut craindre. Le *respect* est l'hommage de l'infériorité ou de l'abaissement volontaire : vous le devez à l'élévation des objets qu'il s'agit d'honorer.

Pascal dit que le *respect* est de se gêner pour les autres : je crois que le *respect* consiste proprement à se mettre au dessous des autres ; la *révérence*, à se tenir devant les autres dans la réserve d'une grande modestie ; la *vénération*, à tomber, pour ainsi dire, aux pieds des autres ou à leurs genoux.

La *vénération* exprime une sorte de pitié pour une

une sorte de culte : ainsi nous *vénérons* proprement les choses saintes ; mais , outre la piété religieuse , il y a la piété naturelle qu'un fils a pour son pere , un citoyen pour la patrie , &c. ; & ses hommages ont quelque rapport avec ceux du culte. La *révérence* exprime un sentiment presque semblable à celui de la crainte filiale , & de la manière dont un fils est en présence d'un pere : ainsi les Latins disoient la *révérence* du disciple à l'égard du maître , du citoyen à l'égard du Magistrat , des cadets à l'égard de leur aîné (car celui-ci est naturellement destiné à servir , après la mort du pere commun , de pere & de chef à la famille , suivant l'usage des anciens peuples du nord) : or tous ces personnages *révérés* sont faits pour exercer des fonctions & une sorte d'autorité paternelle. Enfin le *respect* de sentiment exprime une estime distinguée par le rang distingué qu'elle affecte aux personnes : l'estime est le cas particulier qu'on fait des objets ; & les préférences ou les distinctions honorables marquent l'estime respectueuse. L'Abbé Girard ne voit dans la *vénération* qu'une marque d'estime , & en même temps il demande des qualités éminentes pour attirer la *vénération* , comme si nous n'estimions que les qualités éminentes. L'*estime* publique , dit M. Marmontel , est attachée aux mœurs honnêtes , la *vénération* aux mœurs vertueuses , la gloire aux mœurs héroïques.

Le *respect* est proprement dû au mérite ; & il n'est dû au rang que parce que le rang suppose le mérite. La *révérence* est due au mérite , à la vertu , revêtue d'une certaine autorité , soit par les pouvoirs qu'elle exerce , soit par le puissant ascendant

qu'elle a sur les esprits. La *vénération* est due au mérite éminent, à la sainteté, à la vertu exemplaire, qui se présente à nous avec un certain appareil de majesté, digne également & de notre imitation & de tous nos hommages. Les Chinois *vénèrent* leurs Magistrats comme les représentans & les Ministres de la Divinité.

Les jeunes gens doivent du *respect* aux vieillards : une tête blanchie dans l'exercice de la vie annonce l'expérience, la sagesse, la prudence ; & la vieillesse est autant au dessus de la jeunesse, que la prudence est au dessus de la force. Chez les Peuples anciens qui tenoient encore aux mœurs de la Nature, les Loix imposoient la *révérence* envers les vieillards par une sorte d'autorité & même de magistrature qu'ils accordoient à la vieillesse : ainsi à Lacédémone, tout vieillard avoit le droit de reprendre les jeunes gens & d'exercer la police sur eux ; & par-tout les honneurs du gouvernement furent d'abord déferés aux vieillards à l'exclusion des jeunes gens. Mais ces hommes-là, maîtres, chefs, instituteurs des autres, peres de la Patrie, méritoient bien plus la *vénération*, par leurs mœurs que par leurs années, par leurs exemples que par leurs leçons, par leurs services que par des honneurs. La Société, comme la Nature, est renversée, là où la vieillesse est sans honneur & sans crédit.

Venimeux, Vénéneux.

M. BEAUZÉE fait, sur ces deux mots, la remarque suivante.

» M. Ménage ne vouloit que *venimeux* & re-
 » jettoit *vénéneux*. Dans l'Encyclopédie, on les
 » donne presque pour des synonymes parfaits dont
 » le choix est assez indifférent. Mais il est certain,
 » 1°. que ces deux mots sont autorisés par l'u-
 » sage, nonobstant l'autorité de Ménage: 2°. qu'il
 » ne sçauroit y avoir une synonymie aussi parfaite
 » qu'on le suppose entre ces deux termes dans
 » l'Encyclopédie «.

(Selon Bouhours, on dit l'un & l'autre. Les
 scorpions & les vipères sont des bêtes *vénéneuses* &
venimeuses. *Venimeux* se dit dans le figuré, on dit
 une langue *venimeuse*, pour médisante; *vénéneux*
 ne s'y dit pas. *Venimeux*, dans le propre, paroît
 plus en usage que *vénéneux*).

» Ils signifient l'un & l'autre qui a du venin.
 » Mais, selon l'Académie, *venimeux* ne se dit
 » proprement que des animaux ou des choses
 » qui sont infectées du venin de quelque animal;
 » & *vénéneux* ne se dit (ordinairement) que
 » des plantes. Ainsi le scorpion & la vipère sont
 » des animaux *venimeux*, & le suc de la ciguë est
 » *vénéneux*.

» Si l'on passe au sens figuré, *venimeux* sera
 » très-propre à caractériser tout ce qui peut pro-
 » duire un grand mal sans en avoir des appa-
 » rences bien marquées; *vénéneux* pourra s'ap-
 » pliquer aux choses dont on envisagera la fécon-
 » dité comme dangereuse: c'est dans tous les cas
 » suivre le sens propre autant qu'il est possible;
 » les animaux faisant le mal par eux-mêmes; &
 » les plantes *vénéneuses* perpétuent, par leur
 » fécondité naturelle, les causes du mal qu'elles
 » peuvent faire.

» Il peut se trouver , dans un Ouvrage uni-
 » beaucoup d'égards, des principes *venéneux* con-
 » lesquels il faut prévenir les Lecteurs ou par ce
 » préparations ou par la suppression totale de ce
 » principes. Mais il faut rejeter sans ménagement
 » ces écrits séduisans par le coloris, dont les Au-
 » teurs ont affecté de couvrir la doctrine veni-
 » meuse qu'ils y établissent ».

Les animaux sont donc *venimeux*, & les plantes
 sont plutôt *venéneuses* : & pourquoi ? la raison est
 est dans la valeur différente des termes. *Vénéreux*
 signifie qui a, contient, renferme un venin,
 comme le latin *venenosus* : *venimeux* signifie qu'il
 porte, communique, introduit son venin, comme
 le latin *venenifer* ou *veneficus* (autrefois *venéfique*).
 Ainsi nous disons *envenimer* ; les Anglois *ven-
 imat*, &c. ; pour exprimer l'action d'introduire,
 d'insinuer, d'agrir le venin. Le venin est dans la
 chose *venéneuse* dont ce mot marque la qualité :
 le venin est versé par l'objet *venimeux* dont ce mot
 désigne l'action. Une langue, une morsure, une
 piqure sont *venimeuses*, parce qu'elles répandent
 ou distillent le venin : mais une piqure n'est pas
venéneuse, parce qu'elle n'est que l'action qui in-
 troduit le venin. Le corps *venéneux* ne vous com-
 munique son venin que par l'usage que vous en
 faites ; l'insecte *venimeux* vous communique le
 sien par l'atteinte qu'il vous porte.

Voilà pourquoi les animaux sont *venimeux* : ils
 vous piquent, ils vous mordent, & déposent ou
 laissent le venin dans la plaie. Voilà pourquoi les
 plantes sont *venéneuses* : elles renferment seulement
 en elles des principes malins, malfaisans, mortels ;

SYNONYMES FRANÇOIS. 302

& il faut en éviter l'usage. Mais il résulte encore de là que l'animal *venimeux* est *véneux* (car pour répandre le venin, il faut l'avoir); & que la plante qui, d'elle-même, répand des exhalaisons mortelles, est non seulement *véneuse*, mais *venimeuse*. C'est par cette raison qu'on dit fort bien quelquefois une *plante venimeuse*; que les Latins disoient un *serpent véneux*, &c., non par des exceptions à la règle, mais pour exprimer des idées différentes. Cette observation convient au sens figuré comme au sens propre des termes.

☀ *Venin* vient du celté *ven*, *ouen*, *guen*; plantes, arbrustes, d'où l'on tire des teintures, des médicamens, des choses qui teignent, altèrent, dénaturent, détruisent enfin les corps: ainsi le latin *venenum* se prend en bonne & en mauvaise part: *venin* ne se prend que dans le sens de *poison*, c'est-à-dire, *potion* (de *potio*), boisson qui tue, qui attaque les principes de la vie. Mais le *poison*, de sa nature, est mortel; & quelquefois le *venin* n'est que malfaisant. Le *poison* se forme d'un *venin* mortel. Le *venin* est dans la chose, & la chose elle-même est un *poison*, considérée relativement aux ravages qu'elle produit dans le corps, quand on l'a avalée. On dit qu'une plante est un *poison*, pour exprimer sa propriété distinctive à l'égard de l'animal qui la mangeroit comme une autre plante: on ne dit pas qu'un animal est un *poison*, il n'a que du *venin*; car sa propriété n'est pas d'empoisonner comme aliment. Le *venin* est la qualité maligne de la chose; le *poison* est le contraire de l'aliment,

quant à l'effet : la Nature donne seule le *venin* : l'Art emploie, extrait, prépare des *poisons*.

Vérifier, Avérer.

Vérifier, employer les moyens de se convaincre, ou de convaincre quelqu'un qu'une chose est *véritable* ou conforme à ce qui est, qu'elle est exacte. *Avérer*, prouver, constater d'une manière convaincante qu'une chose est *vraie* ou réelle, qu'elle existe. Rappelons ici la distinction très-juste, établie par l'Abbé Girard, entre *vrai* & *véritable*. *Vrai* marque proprement la *vérité objective* ; c'est-à-dire, qu'il tombe directement sur la réalité de la chose, & il signifie qu'elle est telle qu'on la dit. *Véritable* désigne proprement la *vérité expressive* ; c'est-à-dire, qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose, & il signifie qu'on la dit telle qu'elle est. En effet, *véritable* ajoute à *vrai*, & ce qu'il y ajoute par sa terminaison, c'est l'idée de propriété relative, de convenance, d'accord ; de disposition de la part du sujet à s'adapter à l'objet déterminé par le mot simple. Ainsi une Histoire est *vraie*, lorsque les faits sont réels ou tels qu'elle les dit : une Histoire est *véritable*, lorsque ses récits sont fideles, ou qu'elle dit les faits tels qu'ils sont. Votre opinion est *vraie* ; votre allégation est *véritable*.

De même vous *vérifiez* un rapport, pour sçavoir s'il est *véritable* ou fidele : vous *avérez* un fait, en vous assurant qu'il est vrai ou réel.

Vous *vérifiez* par l'examen des pièces, des titres, des dépositions, des probabilités, l'exactitude, la justesse, la fidélité, la force du rapport, & le fait reste *avéré*. La vérité du rapport suppose & prouve la vérité du fait.

L'écriture & la signature d'un billet étant *vérifiées* & reconnues conformes à la main du souscripteur, l'obligation est *avérée* ou constatée.

On *vérifie* une citation, en la comparant avec le texte cité : il s'agit alors seulement de sçavoir si la copie est conforme à l'original ; & il n'y a rien à *avérer* à l'égard de la chose citée.

On *vérifie* aussi les faits, mais les faits contenus dans une plainte, dans une accusation, dans une requête, dans une demande, dans une allégation. La *vérification* prouve que la plainte est légitime ou que la demande est juste, puisqu'il en résulte que les faits sont vrais & *avérés*. La *vérification* est un moyen d'*avérer* les choses. On n'*avere* que les faits.

Un délit est *avéré*, dès qu'il est confessé. Mais s'il n'est prouvé que par les dépositions de deux témoins, il reste à *vérifier* si ces dépositions s'accordent ensemble, si elles ne portent aucun trait de fausseté, si elles ne sont pas détruites par des faits contraires & par les réponses de l'accusé, si elles sont faites par des gens irréprochables & incorruptibles, &c.

La prédiction de Jésus-Christ sur la ruine de Jérusalem, a été *vérifiée* par l'événement : cette ruine est un fait *avéré*, notoire, incontestable. La prédiction étoit véritable ; le fait est vrai.

L'Auteur d'un Ouvrage très-fameux n'a point songé à *vérifier* l'Histoire d'une Virginienne qui,

menacée d'une peine de mort pour une foiblesse de l'amour, arrache des mains de ses Juges le glaive de la Loi, par un chef-d'œuvre de raison & d'éloquence. On rapporte le fait, comme s'il étoit *avéré*. Cependant cette Histoire n'est qu'un Roman politique & philosophique, par lequel le Docteur Franklin soulevoit les esprits droits & les cœurs sensibles, contre une loi détestable qu'il falloit se hâter d'abroger, avant qu'elle eût commis un crime & acquis un titre à la tyrannie.

Il paroît *avéré*, par les anciens Historiens, que les Romains, dans la première guerre Punique, remportèrent sur les Carthaginois une grande victoire navale, & qu'ils n'en rapportèrent à Rome que de foibles débris d'une grande armée presque entièrement détruite. En lisant ces récits étranges, on voudroit avoir des moyens de les *vérifier*, des monumens authentiques à consulter, des Historiens Carthaginois à comparer avec les Historiens Romains. Quand nous considérons l'incertitude & l'infidélité de l'Histoire moderne, que penser de l'Histoire ancienne des Peuples profanes, si souvent dénuée de toute autorité ?

Lorsque César traverse l'Afrique, il arrive tout d'un coup dans sa marche que des étincelles de feu brillent de toutes parts sur les casques & les boucliers de ses soldats : le fait est *avéré* ; toute l'armée l'atteste. Cependant, il paroît d'abord si merveilleux, qu'on n'oseroit le croire s'il n'étoit *verifié*, par les découvertes modernes sur l'électricité, non seulement qu'il est possible, mais que c'est un phénomène très-naturel.

Verfer, Répandre.

Je n'ai que de légères observations à joindre à celles de M. Beauzée sur la différence de ces termes.

» Ces deux verbes, dit cet Académicien,
 » dans leur sens propre & primitif, marquent
 » également le transport d'une liqueur par effu-
 » sion hors du vase qui le contenoit. Ce qui les
 » différencie, c'est que *verfer* ne marque que ce
 » transport par effusion, sans rien indiquer de
 » ce que devient la liqueur ; & que *répandre*
 » y ajoute, par idée accessoire, que la liqueur
 » n'est plus en corps, que les élémens en sont
 » épars : tous deux énoncent effusion, mais le
 » second y ajoute l'idée accessoire de *disper-*
 » *sion* «.

Ver, vir, gyr, ger, comme je l'ai dit plusieurs fois, désigne le cercle, la courbure, le changement de direction : la préposition *vers* marque le rapport de la chose qui se tourne avec l'objet qui est le but de son action : *verfer* indique donc la nouvelle direction qu'on donne à la chose, en la *tournant*, en la courbant, en la *renversant*, plus ou moins. *Répandre* vient de *pand, pad, pat*, large, plat, étendu ; d'où le latin *pandere*, ouvrir, déployer, étaler : de là *épandre*, jeter en plusieurs endroits, étendre, étaler, disperser ; & le composé *répandre*, qui marque la répétition des actes ou le redoublement d'action. Ainsi *verfer* exprime proprement un

changement de direction dans la chose ; & *répandre*, un étalage de la chose. On *verse* en bas ; on *répand* en tout sens, & vous *versez* de l'eau d'un vase dans un vase inférieur : l'odeur d'une fleur se *répand* dans les airs & de toutes parts.

Verser ne se dit que des liquides : c'est, dit l'Académie, épandre (ou plutôt épancher , faire tomber en bas) une liqueur en la vidant d'un vase dans un autre, ou en quelque autre sorte que ce soit : ainsi son idée propre, c'est l'*effusion* ; & il répond en effet au latin *fundere*. *Répandre* se dit, même au propre, de divers objets solides & rassemblés, comme des liquides : *épandre*, dit l'Académie, c'est jeter en divers endroits des choses qui peuvent aisément s'amasser ensemble, & se séparer aisément, comme de l'eau, du grain, de la paille, du sable, du fumier : ainsi son idée propre, c'est la dispersion ; & il se rapporte au latin *spargere*. On *verse* & on *répand* de l'eau, du vin, du sang, des larmes : on *répand* & on ne *verse* pas des fleurs, des semences, des monnoies, &c. On ne *verse* que ce qui coule ; on *répand* tout ce qui s'éparpille. *Répandre* ne prend qu'accidentellement l'idée d'*effusion*, en s'appliquant aux liqueurs, & parce qu'il est dans la nature des liquides de couler ; mais alors même son idée distinctive est celle de *diffusion* ou de *dispersion* de choses liquides. Une source *verse* ses eaux, dès qu'elles coulent ; elle les *répand*, quand elles s'étendent çà & là.

» De là vient, ajoute l'Auteur, comme le
 » remarque l'Académie, Dictionnaire 1762, au
 » mot *répandre*, que *verser* se dit d'une liqueur
 » que l'on épanche à dessein dans un vase, &

» *répandre* se dit d'une liqueur qu'on laisse
 » tomber sans le vouloir. Ainsi on dit *verser* du
 » vin dans un verre, non pas *répandre* du vin
 » dans un verre; & on dit à un homme qui
 » porte un vase plein de quelque liqueur, pre-
 » nez garde de *répandre*, & non pas, prenez
 » garde de *verser*: on ne craint pas alors la
 » transfusion qui se feroit en la *versant* dans un
 » autre vase; on en craint la perte, qui seroit
 » infaillible si on la *répandoit* «.

On *verse*, avec dessein ou par une cause natu-
 relle & nécessaire; & il résulte de là que *verser*
 ajoute à l'idée d'effusion, un rapport marqué
 avec l'objet qui fait le terme de l'effusion: on
verse le vin dans un tonneau pour le garder; on
verse de l'eau sur les mains pour les laver. On
répand avec dessein ou sans le vouloir; vous *répan-*
dez du sel & du fumier sur les terres pour les
 fertiliser; vous *répandez* de l'argent, des secours
 parmi le Peuple pour le soulager. Si l'on ne dit pas
répandre du vin dans un verre, c'est que le vin
versé dans un verre, n'est pas *répandu*, il n'est pas
 jetté çà & là; il est ramassé & contenu dans le
 nouveau vase, comme il l'étoit dans un autre. On
répand en divers lieux, & on ne peut que *verser*
 dans un vase.

Il faut considérer encore que l'effusion marque
 une succession, une continuité d'écoulement dans
 les choses *versées*; & la dispersion, une étendue,
 une certaine abondance de choses *répan-*
dues çà & là. Le Ciel *verse* la pluie sur vos
 campagnes, & *répand* au loin sa rosée. Il est vrai
 qu'on dit *verser* une goutte, une larme, mais
 comme pour exprimer un commencement d'effu-

sion. On pourra dire aussi *répandre* une larme ; une goutte , en supposant qu'elle rejaillit ou se divise en tombant. Par les idées & les circonstances de l'effusion & de la dispersion , vous déterminerez facilement les différences de toutes les expressions dans lesquelles ces verbes sont figurément employés.

» *Verser* l'argent à pleines mains , continue
 » M. B. , est une expression qui désigne simplement le transport que l'on fait à d'autres de
 » beaucoup d'argent que l'on possédoit ; elle peut
 » marquer la libéralité ou la prodigalité. *Répandre* l'argent à pleines mains , est une expression
 » qui ajoute à la précédente l'idée d'une distribution , d'un partage ; elle peut marquer des
 » vûes d'intérêts & d'économie «.

On *verse* l'argent par une continuité ou une succession assez rapide de dons ou de dépenses , pour le même objet , ou pour un petit nombre d'objets considérés ensemble. On *répand* l'argent par l'étendue & la multiplicité des dépenses & des dons , çà & là dispersés sur divers objets. L'un *verse* l'argent à pleines mains sur un favori qu'il voudroit enrichir par une effusion continue de libéralités ; l'autre le *répand* à pleines mains sur la classe nombreuse des pauvres qu'il tâche de secourir dans leurs besoins , & selon ses moyens. Il y a profusion à *verser* ainsi l'argent ; il y a largesse à le *répandre* de la sorte : il y aura plutôt prodigalité à le *répandre* qu'à le *verser* ; car le propre du prodigue est de jeter çà & là , de disperser , de dissiper.

» Dieu *verse* ses grâces avec abondance sur
 » ses élus ; & il les *répand* , comme il lui plaît ,

» selon les vûes de sa miséricorde « Il les *répand* sur tous les hommes ; il les *verse* sur l'élu qu'il en comble.

» A l'égard du *sang* & des *larmes*, on dit
 » indifféremment *verser* ou *répandre*, parce que
 » l'idée de l'effusion, qui est commune à ces
 » deux mots, est la seule que l'on veuille rendre
 » sensible, & qu'il est indifférent de marquer
 » ou de ne pas marquer expressément la disper-
 » sion du sang & des larmes, puisque la simple
 » effusion dit tout ce qu'on a besoin de dire «.

Cependant on dira mieux encore *verser* des larmes, quand elles coulent comme un ruisseau ; & *répandre* des larmes, quand elles tombent de tous côtés & à diverses reprises. Les larmes qu'on *verse*, sillonnent le visage ; & celles qu'on *répand* l'inondent : il n'est pas indifférent de retracer par le terme propre l'une ou l'autre image. Le malheureux en *verse* un ruisseau, un torrent ; le plus malheureux en *répand* des torrens, des ruisseaux tout à la fois, ou coup sur coup : quelle différence l'un ou l'autre mot met dans l'expression de la douleur !

On dira mieux *verser* le sang d'un citoyen, & *répandre* le sang des Peuples : ne vous semble-t-il pas voir à travers le mot *répandre*, une grande étendue de crimes, une mer de sang, un pays englouti ? Jésus-Christ *verse* pour nous son sang sur la croix ; & son sang se *répand* sur tout le genre humain. Jubellius Thraséa, surpris de voir le Consul Romain, Fulvius Flaccus, suspendre ses sanglantes exécutions sur les Sénateurs de Capoue, lui crie d'une voix terrible : Eh pourquoi n'assouvis-tu pas la soif que tu as de ré-

corps sur l'endroit où il a posé & pesé : la *trace* est un trait quelconque de l'objet imprimé ou décrit d'une manière quelconque sur un autre corps. Tout *vestige* est *trace*, car l'empreinte porte quelque forme de la chose : les *traces* ne sont pas toutes des *vestiges* ; car les traits ne sont pas tous formés par l'empreinte seule du corps.

Le *vestige* n'est jamais qu'une *trace* très-légère & très-imparfaite de l'objet, comme l'empreinte du pied : la *trace* en représente quelquefois la forme entière, ou du moins le dessin, comme l'empreinte d'un corps étendu sur le sable. On ne dit pas de grands *vestiges*, comme de grandes *traces*. Un pas est le *vestige* d'un homme : un sillon est la *trace* d'un Peuple policé.

On cherche, on découvre les *vestiges* : on reconnoît, on suit les *traces*. Le *vestige* n'est qu'un trait imprimé ; on le cherche : la *trace* est une ligne plus ou moins prolongée ; on la suit. Le *vestige* marque l'endroit où un homme a passé : la *trace* marque la voie qu'il a suivie. Les Latins ont dit *vestigare*, *investigare*, pour désigner une recherche curieuse, difficile, profonde, rigoureuse.

A proprement parler, les *vestiges* sont une *trace* ; & voilà pourquoi l'on ne dit guère *vestige* qu'au pluriel ; & il faudra dire *suivre les vestiges*, tandis qu'il suffit de dire *suivre la trace*, *suivre quelqu'un à la trace*. Quand on dit *suivre les traces*, on suppose ou du moins on indique différentes actions ou diverses sortes d'objets.

Les *vestiges* sont plus ou moins épars ; les *traces* sont plus ou moins continues, ou considérées

dérées comme telles. En marchant sur un pavé gras, vous y laissez des *vestiges* : en glissant sur ce même pavé, vous y formez des *traces*.

L'empreinte des *vestiges* est plus ou moins superficielle ; & l'impression des *traces* peut être plus ou moins profonde.

Les *vestiges* s'impriment proprement par le poids du corps sur la base qui le porte : les *traces* s'impriment également de toute autre manière. Un pas laisse un *vestige* : un coup laisse une *trace*. Les *traces* imprimées dans le cerveau par la vue des objets, ne s'appelleront pas des *vestiges*. Aussi le mot *trace* sert-il à indiquer mille sortes d'empreintes, ou d'impressions, de signes, de marques ; tandis que celui de *vestige* ne s'applique guère qu'à des objets qui marquent naturellement la place sur laquelle ils ont posé.

Vexer, Molester, Tourmenter.

Vexer, latin *vexare*, signifie littéralement tirer, traîner, emporter çà & là : *qui fertur & raptatur, atque huc atque illuc, distrahitur, is vexari propriè dicitur*, dit Gellius, l. 2, c. 6. *Vexo* est, dit-on, le fréquentatif de *veho*, porter, tenir en l'air : il marque certainement la force (*vis*), la force qui entraîne, arrache, ravit en tourmentant. Pourquoi le mot *vexer* nous semble-t-il moins noble que *vexation*, & que le *vexare* des latins ? Cicéron emploie sans cesse celui-ci dans ses Harangues, pour marquer

les violencés exercées dans les Provinces par les Officiers de la République ; il dit même que Verrès avoit si fort vexé la Sicile, qu'il étoit impossible de la rétablir dans son premier état : sur quoi Asconius observe que ce mot annonce une grande calamité. Nous nous servons particulièrement de ce terme, pour exprimer un abus d'autorité ou de pouvoir par une sorte de persécution, qui tend sur-tout à exiger des sujets ou des personnes soumises, ce qu'ils ne doivent pas ou plus qu'ils ne doivent.

Molester, latin *molestare*, n'est qu'un terme de Palais & de conversation familière, quoiqu'il ait une singulière énergie, qui le distingue particulièrement de tout autre synonyme. *Molestia*, de Cicéron, est un chagrin permanent : c'est proprement un poids sur le cœur ou sur l'esprit ; car ce mot vient incontestablement de *moles*, masse, charge. Ce qui est à charge, ce qu'il est difficile de supporter, ce qui pèse sur nous jusqu'à nous blesser ou à nous fatiguer, nous *moleste*.

Tourmenter vient de *tor*, *tour* ; d'où tourner, torturer, *tourmenter*. Ce mot exprime littéralement l'action de causer une agitation violente, qui vous fait, pour ainsi dire, tourner en tous sens, ne vous laisse jamais à la même place, ne vous permet point le repos, & vous tient dans une souffrance, une peine, ou une gêne continue. Si vous considérez le *tourment* comme torture, supplice, grande douleur, le verbe s'élèvera trop au dessus des précédens, pour qu'il puisse être renfermé dans les termes de la synonymie. Il faut le ramener à des idées & à des

peînes plus communes. Il suffit qu'il ôte le repos, qu'il jette dans le trouble & qu'il cause des peînes continuelles ; ce qu'il fait de mille manieres différentes.

Vous êtes *vexé* par la violence qui vous tourmente pour vous dépouiller injustement. Vous êtes *molesté* par des charges, des attaques, des poursuites qui vous harcelent & vous fatiguent. Vous êtes *tourmenté* par toute sorte de peînes, dont la force & la continuité ne vous laissent point de repos.

Vous perdez à être *vexé*. Vous ne supportez pas d'être *molesté*. Vous souffrez à être *tourmenté*.

On *vexe* le foible. On *molesté* sur-tout le débonnaire. On *tourmente* tout le monde.

C'est le fort qui *vexe*. C'est le fâcheux qui *molesté*. Il n'y a pas jusqu'au plus petit insecte qui ne *tourmente*.

Les mauvais Seigneurs *vexent* leurs Paysans : les bons Seigneurs qui ne se mêlent pas de leurs affaires, laissent *vexer* les leurs ; ce qui est encore pis. Il se trouve toujours des importuns qui nous *molestent*, mais ils *molestent* sur-tout, tant qu'ils peuvent, les gens puissans ; c'est une des petites aubaines de la grandeur. Si l'on ne nous *tourmente* pas, nous nous *tourmentons*, & voilà la vie.

Il y a une foule prodigieuse de petits agens, de petits suppôts de toute espee, de justice, de police, de finance, &c. qui sans cesse *vexent* le Peuple, & même les Grands, & toute une Nation, par des exactions indues : cela s'appelle être mangé des vers. Il se rencontre de ces honnêtes voisins qui, insupportables à eux-mêmes, s'efforcent de s'en dédommager & de s'en consoler, en *molestant*

leurs voisins, par les embarras & les affaires qu'ils ne cessent de leur susciter : s'ils ne prennent pas votre manteau , ils le déchirent , comme ces chiens hargneux. Il est , dit-on , beaucoup de maris qui n'ont pas de plus grand plaisir que de *tourmenter* leurs femmes , & non moins de femmes qui n'ont pas de plus douce satisfaction que de *tourmenter* leurs maris : en vérité cela est tout à la fois si méchant & si fou , que je le crois.

Je ne crains pas qu'on me contredise : l'action de *vexer* & voler le Peuple , au nom du Prince , est un crime de leze-Majesté. La persévérance maligne à *molester* un homme paisible , équivaut , si j'en considère le principe & le résultat , à un crime commis , pour ainsi dire , en détail. Le plaisir de *tourmenter* des bêtes innocentes , est un crime contre l'humanité même ; je le sens dans mon cœur , lorsque j'entends une bête se plaindre.

Vis-à-vis , en Face , Face à Face.

Ces locutions présentent d'abord l'idée de *devant* , qui , dans le sens propre & physique , marque le principal aspect de la chose ou sa partie antérieure ; avec cette particularité distinctive , que ce mot désigne un rapport avec les autres aspects de la chose , & qu'il les exclut. Vous pouvez être *devant* , *derrière* , à *côté* , *dessus* , *dessous* ; mais vous êtes *devant* , en opposition directe à *derrière*. Votre maison est *devant* ou *derrière*

L'église, ou à côté, au dessus, au dessous. Quand vous dites *devant* un tel objet, l'objet est en quelque sorte considéré comme le centre auquel d'autres objets se rapportent, autour duquel ils roulent ou se rangent. Ainsi vous direz que votre maison est *devant* l'église, *devant* le palais, *devant* une salle publique, parce que ces grands édifices ont quelque chose d'éminent & de signalé, & qu'il regne tout au tour d'eux beaucoup de bâtimens sur lesquels ils dominent de tous côtés ou sous toutes leurs faces.

Vis marque la vue, la vision, le visage. *Vis-à-vis* désigne le rapport de deux objets qui sont en vue l'un de l'autre, en perspective l'un à l'autre; qui se regardent, qui sont en opposition directe & sur la même ligne de rayon visuel. Cette façon de parler indique clairement l'action de voir directement de l'un à l'autre terme, ou la disposition des choses propre à ce genre d'action; ce qui est exprimé dans une forme latine, par la locution bien familière, *visum - visum*. Il est évident qu'elle convient sur-tout à l'égard des personnes qui sont en regard direct l'une avec l'autre, dans le sens rigoureux de *regarder* & de *voir*.

Fa, *fac*, *phan*, *phen*, ce qui paroît, ce qui brille, ce qui frappe d'abord les yeux & fait distinguer les objets : de là *face*, latin *facies*, visage, bouche, la partie la plus avancée & la plus apparente de l'objet, la superficie & le devant de la chose. La *face* a toujours plus ou moins d'étendue : la *face* d'un bâtiment en est toujours une partie très-considérable : on dit la *face* de la terre : on ne dit pas la *face* d'un

corps pointu : un point n'est pas *en face* d'un autre ; il est *vis-à-vis* sur la même ligne. Vous dites à la *face* de toute la Cour, de tout un Peuple, de toute une Nation , & vous direz en *présence* de quelqu'un, devant une personne. Une maison est *en face* d'un édifice, quoiqu'il n'en regarde que l'aile. Deux objets sont *face à face*, lorsque la *face* de l'un correspond à la *face* de l'autre, dans une certaine étendue. Un objet est *en face* d'un autre ; mais deux objets sont *face à face*, l'un à l'égard de l'autre. La première locution ne marque qu'un simple rapport de perspective ; & l'autre marque fortement un double rapport de réciprocité. Aussi celle-là est-elle moins énergique & moins circonstanciée que celle-ci. Il n'y a personne qui ne sente la différence entre voir quelqu'un *en face*, & voir Dieu *face à face*. Il est clair que l'idée de *vue*, de *vision*, de *perspective*, n'est point exprimée par ces deux expressions, quoiqu'elles supposent les choses en aspect, tandis qu'elle l'est formellement par celle de *vis-à-vis*.

Ainsi *vis-à-vis* marque un rapport ou un aspect plus rigoureusement direct entre les deux objets, qu'*en face* ; c'est pourquoi l'on renforce quelquefois l'indication *vis-à-vis*, par le mot *tout*, *vis-à-vis*, *tout vis-à-vis*. Il marque, comme *face à face*, une parfaite correspondance, mais abstraction faite de l'étendue des objets, désignée par le mot *face*. Je suppose qu'on prend les expressions à la rigueur.

Un Roi, dit un Auteur moderne, craint bien plus de faire un mauvais choix *en face* de la Nation, que *vis-à-vis* de ses complaisans & de

ses Ministres. Ces deux expressions, prises figurément dans cette phrase, sont bien appliquées, selon la différence des objets présens : mais elles sont employées d'une manière impropre ; car *en face* & *vis-à-vis* annoncent une opposition qu'il ne s'agit point d'exprimer : il falloit dire *à la face* de la Nation, pour marquer la grande publicité de l'action, & *en présence* pour indiquer la particularité du secret.

On ne dira pas qu'une maison est *en face* d'une arbre ; un arbre peut être *en face* d'une maison : deux arbres seront *vis-à-vis* l'un de l'autre, & non *face à face*.*

Puisque *vis-à-vis* annonce la vue & la perspective, il ne convient proprement qu'à l'égard des objets qui sont, en rapport l'un avec l'autre, dans la portée de la vue, de manière que l'un fasse perspective à l'égard de l'autre. Mais hors de vue, ils seront néanmoins *en face* ou dans la même direction. Des ports, des côtes, des habitations, des objets, si éloignés les uns des autres que, d'un des deux termes, l'autre ne peut être apperçu, ne seront pas proprement *vis-à-vis*, quoiqu'ils soient *en face*.

☉ La critique a justement relevé le ridicule abus que l'on fait de l'expression *vis-à-vis*, dans le sens d'envers, à l'égard, &c. ; être ingrat *vis-à-vis* quelqu'un, se trouver *vis-à-vis* de rien, être *vis-à-vis* de soi, prendre un parti *vis-à-vis* un ennemi, se conduire bien ou mal *vis-à-vis* une personne, &c. Qu'est-ce que *vis-à-vis* fait au sentiment, à la fortune, à la solitude, à la résolution, à la conduite, &c. ? S'agit-il là d'être

en présence d'un objet, *en face*, *en butte*, l'opposite, soit au propre, soit au figuré ? Cependant quelques-unes de ces phrases sont si nécessaires, qu'il faut absolument les souffrir : ainsi tout le monde dit être, rester *vis-à-vis* de rien, *vis-à-vis* de soi ; & il est possible de justifier celle-ci, en présentant le *rien*, le *soi*, comme l'unique perspective du sujet, le seul objet qu'il a à considérer, ce qu'il a toujours devant lui, sous ses yeux, dans sa pensée. C'est-là ce que la locution *vis-à-vis* doit au moins exprimer figurément. L'expression morale de hauteur, *vis-à-vis de moi*, paroîtra peut-être assez propre à reprocher la hardiesse de quelqu'un qui se compare à vous, qui vous le dispute, se mesure avec vous, s'élève contre vous, vous fait face, vous fait tête. En général, il faut éviter ces manières de parler, sur-tout quand la mode est d'en abuser, pour peu qu'elles paroissent recherchées & détournées de leur sens rigoureux.

Visceres, Intestins, Entrailles.

M. de Gébélín présente le latin *viscera* comme un dérivé de *vis*, *vi*, *vei*, *hé*, qui marque l'existence, la force, la vigueur. Je ne sçais si ce mot ne tient pas de plus près au latin *vesci*, dont l'idée propre est celle de nourriture ; *vesca*, *esca*, nourriture, aliment. Les *visceres* servent à élaborer & à épurer les alimens pour la nutrition, & pour l'entretien de la vie. Il est à remarquer que le terme latin désigne non seulement les

entrailles, mais encore la chair qui est entre la peau & les os, tout ce qui se mange de l'animal; & ils appelloient *visceratio*, l'action de donner les chairs à manger, de jeter la curée aux chiens, de distribuer la chair des victimes. L'office des *visceres* est de travailler à la nutrition du corps, par l'élaboration des alimens, & au maintien de son existence. Les *visceres* sont des parties intérieures, soit de la partie supérieure, soit de la partie inférieure du corps.

Intestin est formé d'*intus flare*; ce qui existe dans l'intérieur, ce qui est attaché en dedans, ce qui est au fond. On dit guerre *intestine*, fièvre *intestine*, mouvemens *intestins*. Les *intestins* se réduisent proprement à ce qu'on appelle *boyaux*: cependant, comme ces parties du corps tirent le nom d'*intestins*, de la place qu'ils occupent au dedans du corps, & de ce qu'ils y sont renfermés, des Anatomistes disent les *intestins* des ventricules, tel que le cerveau. Les *intestins*, proprement dits, sont dans le ventre, ou dans la partie inférieure du tronc. *Boyaux* est tiré de *bot*, *bod*, *bat*, *bed*, qui marque la profondeur, la contenance: Martial a dit en latin *botellus*, Saint Bernard *budellus*, &c.; c'est le *boyau*, corps creux, vuide, long, étroit, qui reçoit les alimens, par où passent les matieres rejettées. C'est sur-tout l'idée de *creux* & *vuide*, que les Etymologistes considerent. Du Cange remarque qu'on a dit *boel*, *bouel*, c'est-à-dire, le *bo*, le *bou*, ce qui reçoit, contient dans sa capacité, sa profondeur; comme un *bateau*, une *bedaine* (hébreu *beten*), une *bouteille*, &c.

Entrailles est formé d'*intra*, en dedans, au

fond, avec la terminaison qui marque l'amour la collection, l'ensemble, ce qui fait que ce mot n'a point de singulier. *Ailles* est le pluriel de *alia*; & *alia* signifie plusieurs choses, choses & autres. Les Grecs ont dit *entera*. *Entrailles* désigne particulièrement les *intestins*, mais quelquefois tous les *visceres*, toutes les parties renfermées dans le corps de l'animal. Ce mot est collectif, générique, indéfini.

Les *visceres* sont des organes intérieurs, destinés à produire dans les alimens ou dans les humeurs des changemens utiles à la santé ou à la vie : le cœur, le foie, les poumons, comme les boyaux, &c. sont des *visceres*. Les *intestins* sont proprement des substances charnues en dedans, membraneuses en dehors, qui servent à digérer, à purifier, à distribuer le chyle, & à vider les excréments. Tout cela est renfermé dans les *entrailles*, mais indistinctement & indéfiniment, de maniere qu'un *viscere*, un *intestin*, fait partie des *entrailles*.

Les *visceres* se distinguent comme des corps différens, chargés, chacun, d'une fonction particulière, tendante à un but commun. Les *intestins* forment un corps continu (le canal *intestinal*), qu'on distingue en différentes parties, selon leur place, leur grosseur, leur service particulier dans un genre particulier de travail. Vous distinguez sur-tout les *entrailles* par les sensations que vous éprouvez & par un caractère de sensibilité que vous leur attribuez.

Les *entrailles* ont donc pris un caractère moral : on a des *entrailles*, lorsqu'on a un cœur sensible : on dit des *entrailles paternelles*, les

entrailles de la miséricorde, &c. Elles semblent lors tenir particulièrement au cœur, comme *præcordia* chez les Latins. Comme on demande aux *entrailles* des sentimens de vertu, on leur a demandé des lumieres sur la vérité. Comme on consulte ses *entrailles* ou son cœur sur ce qu'on loit faire, on a consulté les *entrailles* des animaux sur les événemens qui doivent arriver. Ce mot est de la Langue vulgaire : *viscere* & *intestin* appartiennent à l'Anatomie & à la Médecine.

Visqueux, Gluant.

LE mot latin *viscus* signifie *glu*. La *glu* est une composition qui s'attache fortement, & qui sert à prendre les oiseaux ou à retenir les insectes. *Gluant* nous annonce la *glu*; nom françois de la chose : *visqueux* ne nous indique qu'une qualité; puisque le nom de *viscus* nous est étranger. La terminaison *ant* (*ens*) signifie ce qui est; elle marque la maniere d'être, ou la possession d'une qualité (car ce qui *est* aimant a de l'amour) : la terminaison *eux* (*osus*) signifie ce qui a de la force, de l'efficacité; elle marque une propriété active, une qualité énergique. *Gluant* signifie ce qui *glue*, ce qui est ou fait comme de la *glu*, ce qui a ou possède la qualité de s'attacher : *visqueux* signifie ce qui s'attache avec force, ce qui a la propriété essentielle ou très-énergique de se coller, ce qui tient fort aux objets auxquels il s'attache. La chose *gluante* est telle : la chose *visqueuse* est faite pour produire un tel effet.

La bave des limaçons, le jus des confitures, les humeurs épaisses qui découlent des arbres : en général ce qui coule d'abord & se fixe ou se coagule ensuite, & s'attache, s'appelle proprement *gluant*. Les choses qui, par elles-mêmes, ont une grande tenacité ; les fluides, dont les molécules ont entre elles une forte adhésion, comme l'huile ; les humeurs, qui se coagulent de manière à former une couche durable, comme l'enduit naturel qui couvre les feuilles & les fleurs, ou un corps solide comme la pierre dans la vessie ; en général ce qui est si renace qu'il est très-difficile de le détacher d'un corps, s'appelle plutôt *visqueux*. Vous classifiez plutôt de *gluant* un fluide qui ne fait que s'attacher aux mains, aux habits, à un corps quand il y touche ; & de *visqueux*, ce qui a la propriété de produire une telle adhérence que les objets restent comme attachés, liés, collés, incorporés, pour ainsi dire, ensemble.

Il est sensible que la différence de ces termes ne résulte point du sens des mots radicaux, *glu*, *visc*, puisqu'ils signifient la même chose ; & nous allons bientôt voir que, par leur valeur étymologique, ils énoncent à peu près la même propriété. Cette différence est donc fondée sur la qualité des terminaisons qui, dans ces adjectifs, modifient l'idée des noms. Ainsi nous disons *gluant* & *glutineux* : *glu* est également la racine de ces mots : mais *gluten* renforce l'idée de *glu*, par le mot *ten*, qui exprime la tenacité, la propriété de tenir ; & *glutineux* doit exprimer la propriété de tenir avec une très-grande force, soit par l'addition *ten*, soit par la terminaison *eux*, qui désigne particulièrement la force de l'activité, de l'action.

de l'effet. *Visqueux* participe donc à l'idée distincte & renforcée de *glutineux*. Le *gluten*, françois, n'est pas la *glu*, proprement dite : ce mot désigne une humeur qui, par sa propriété naturelle, produit un effet semblable à celui de la composition appelée *glu*. L'effet du *gluten* est d'unir, de lier, de coller, de souder des parties qui, sans cela, seroient désunies, détachées, séparées les unes des autres : ainsi les corps solides, tels que les pierres, ne tiennent leur solidité ou leur consistance que d'un *gluten*, d'un ciment, d'une matière collante qui en tient les parties fortement adhérentes les unes aux autres, & d'une manière permanente. L'effet distinctif du corps *glutineux* est donc de lier, de coller, de cimenter, de manière à donner ou à rendre aux objets la solidité ou la consistance qui leur est propre ; idée étrangère au mot *visqueux*, & fort éloignée du mot *gluant*.

Le latin *viscus* ou *viscum*, le grec *ikos*, viennent du radical *hi*, *vi*, *vis*, force. *Viscum* étoit d'autant plus propre à désigner la *glu*, qu'il est le nom du gui & de la plante qui s'attache au chêne, & que la *glu* se fait avec le gui cueilli avant sa maturité. En grec, en latin, en celte, &c. *ic*, *ac*, *ax*, *ix*, *isch*, *asch*, *isq*, &c. désignent ce qui est aigu, pénétrant, insinuant, fixe, permanent, persévérant, continu, stable ; & ils entrent avec cette idée dans la composition d'une foule de mots de notre Langue, adjectifs, substantifs, verbes : il faut en retenir la valeur. Ainsi *visc*, *visq*, est très-propre à désigner l'adhérence, la ténacité, la force d'adhésion, la propriété d'attacher & de s'attacher. Le celte *glu*, *glud*, signifie

glu, ténacité ; *glen*, adhérence, liaison ; le grec *gloios*, l'allemand *kiette*, s'attacher ; l'irlandais *glu*, colle ; le latin *glu*, *gluten*, glu, colle, &c. Il est visible que ces mots tiennent à la racine féconde *col*, *clo*, lien, ferrer, unir, attacher, fixer : d'où *colle*, *clou*, &c.

Vogue, Mode.

● *Ouag*, *vag*, *vog*, forment des sons bruyans & servent à désigner les objets qui en sont la source. La *vague* de l'eau se balance avec bruit. Le mouvement, le cours du vaisseau poussé par l'effort des rames qui fendent & soulèvent avec bruit les vagues, s'appelle *vogue*. *Mode* est le latin *modus*, maniere d'être, de faire, &c.

Dans une acception particulière de ces termes, la *mode* est un usage régnant & passager, introduit dans la société par le goût, la fantaisie, le caprice. La *vogue* est un concours excité par la réputation, le crédit, l'estime, & par préférence aux autres objets du même genre.

Une marchandise est à la *mode* ; on en fait un grand usage : le Marchand qui la vend a la *vogue* ; on y court de toutes parts.

La *mode* vous promet une sorte de renouvellement : il faut bien qu'elle passe vite : les *modos* qui durent deviennent *manieres*. La *vogue* vous promet que vous serez mieux servi : on regarde volontiers comme le meilleur ce qui est le plus renommé : si la *vogue* dure, elle en fait la fortune.

On prend la coiffure, le ton, & jusqu'au renede qui est à la *mode*, parce que c'est la *mode*. On prend le Médecin, l'Avocat, l'Ouvriere qui a à *vogue*, parce qu'on croit en tirer un meilleur service.

On suit la *mode* : il faut bien faire comme tout le monde. La *vogue* entraîne : l'on court où l'on voit tout le monde courir.

Il n'y a plus de vieilles femmes, la *mode* est pour la grand'mere comme pour la petite-fille : elle rajeunit. La Marchande de coiffures qui a la *vogue*, aura la *vogue* pour les souliers, si elle s'avise d'en vendre : c'est le dieu du goût.

Le gros jeu est à la *mode* ; on s'y amuse à se ruiner ou à se déranger. Les spectacles sont en *vogue* ; tout Paris y va pour s'amuser à tuer le temps, ne fût-ce qu'en changeant d'ennui.

Les revenans sont revenus à la *mode*. Les charlatans ont toujours la *vogue*.

On fait la *mode* ; c'est une invention, bien souvent renouvelée : on donne la *vogue* ; c'est une impulsion, quelquefois bien aveugle. La *mode* passe : la *vogue* cesse. La *vogue* aussi est une espece de *mode*.

Les fous, dit un Proverbe, inventent les *modes*, & les sages les suivent. Les femmes sur-tout donnent la *vogue* ; & sur leurs traces, elles traînent un peuple d'hommes.

Qu'importe qu'on soit ridicule, pourvu qu'on soit à la *mode* ? Qu'importe qu'on ait du mérite, pourvu qu'on ait de la *vogue* ?

Il y a des femmes à la *mode*, des hommes à la *mode*, des esprits à la *mode*, des expressions à la *mode*, des folies à la *mode*, des visages à

la mode, &c. &c. &c. : c'est ce qui plaît, ce qu'on goûte aujourd'hui. Les gens, les choses, les objets dont la foule croit tirer un service plus utile ou plus agréable, ont la *vogue* : on les court, ils attirent tous les chalands.

L'homme à la *mode* est celui qui se donne à qu'on prend pour modèle. L'homme en *vogue* est celui qui est le plus accrédité, & qui vend le mieux sa marchandise ou ses drogues.

Jadis un Prédicateur étoit fort à la *mode*; aujourd'hui c'est une Actrice. Ci-devant les Financiers étoient en *vogue*; aujourd'hui ce sont les Banquiers. C'est ainsi que les mœurs & les empires changent.

Il n'y a rien, dit la Bruyère, qui mette plus subitement un homme à la *mode* que le grand jet : cela va du pair avec la crapule. L'argent a tous jours la *vogue*.

Un homme à la *mode*, dit encore cet Auteur, dure peu ; car les *modes* passent. S'il est par hasard un homme de mérite, il n'est pas anéanti. La vertu a cela d'heureux, qu'elle demeure toujours ce qu'elle est ; & si elle n'a pas la *vogue*, elle va toujours au delà des temps.

Voie, Moyen.

Voie, lat. *via*, lieu par où l'on va, au propre ; & au figuré, le plan qu'on suit, la conduite qu'on tient. *Moyen*, lat. *modus*, *medium* (manière, milieu), ce qui est entre deux ou au milieu, le ressort ou l'instrument employé pour le succès, ce avec quoi l'on fait une chose.

Voilà

Voilà pourquoi l'on suit les *voies*, & l'on emploie les *moyens*. La *voie* est une carrière à parcourir par une suite d'actions : le *moyen* est la force ou la puissance mise en action pour obtenir.

Je ne voudrais pas dire, avec l'Abbé Girard, que la *voie* est la maniere de s'y prendre pour réussir ; & le *moyen*, ce qu'on met en œuvre pour cet effet. La distinction n'est pas assez marquée ; car le *moyen* est vraiment une maniere de s'y prendre. Mais le propre de la *voie* est de tracer ou retracer votre marche, ce que vous avez à faire, ce que vous faites avec suite ; & le propre du *moyen* est d'agir, d'exécuter, de produire l'effet. La *voie* est bonne, juste, sage ; elle va au *but* : le *moyen* est puissant, efficace, sûr ; il tend à la fin.

Sylla veut ramener Rome à la liberté : la *voie* qu'il prend, c'est la tyrannie : les proscriptions sont les *moyens* qu'il emploie.

La Nature & l'Art operent des conversions semblables par la *voie* de la calcination, mais sans doute par des *moyens* différens ; car la Nature calcine sans feu du moins visible.

Le Géometre résout ses problèmes par la *voie* de l'analyse ou par celle de la synthèse, & au *moyen* d'une série d'inductions.

Il y a différentes *voies* pour parvenir : le *moyen* le plus sûr, quelque *voie* que l'on prenne, est une volonté ferme, constante, inébranlable.

Les *voies* pour parvenir à la grandeur, à la fortune, à la gloire, au bonheur sont tracées : mais les *moyens*, qui les a ? qui veut les employer ? qui sait les employer ? qui les emploie avec succès ?

Vous me montrez la *voie* : donnez-moi donc les *moyens* de la suivre.

Qui entre dans la *voie*, est loin encore du but. Qui veut la fin, veut les *moyens*.

L'Abbé Girard dit que la *voie* a un rapport particulier aux *mœurs*; & le *moyen*, aux *événemens*. Il falloit dire que la *voie* désigne la *conduite*, une marche suivie; & le *moyen*, l'*effet* ou le succès, en tout genre de dessein, d'entreprise, d'action, &c. La Nature suit, dans sa marche, des *voies* impénétrables; & toujours elle emploie les *moyens* les plus efficaces dans l'exécution de ses dessein.

Vol, Volée, Effor.

De *al, ol, hol*, élévation, aile, &c. vient le mot *vol*, qui, désignant par le *v* la force, la vigueur, la vertu, &c., exprime l'action puissante de s'élever dans les airs par la force & le jeu des *ailes*. La terminaison *ée*, ainsi que je l'ai expliquée ci-devant, ajoute, dans *volée*, à l'idée de *vol*, la suite, la succession, le prolongement, la diversité, la liberté, les particularités de l'action. Ainsi, dans une autre acception, la *volée* marque la multitude, la troupe, la bande, la pluralité. *Effor* tient à l'oriental *for, xor*, s'en aller, s'envoler, s'éloigner; comme nos mots *hors, sortir*, &c. : les Italiens disent *forare*, voler : *s'efforer* veut dire voler fort haut, fort loin; & le mot d'*effor* indique la liberté, la hardiesse, la grandeur, la plénitude du *vol*, mais sur-tout la force du début.

Le *vol* est donc l'action de s'élever dans les airs, & d'en parcourir un espace; la *volée* est un vol

soutenu & prolongé ou varié : l'*effor* est un vol hardi, haut & long, le plein vol d'un grand oiseau.

Le *vol* de la perdrix n'est pas long : les hironnelles passent, dit-on, la mer tout d'une *volée* : le faucon, mis en liberté, prend quelquefois un *effor* si haut, qu'on l'a bientôt perdu de vue.

Tout oiseau prend son *vol*. Vous donnez la *volée* à celui à qui vous donnez la liberté de s'envoler où il voudra, & de s'enfuir tout-à-fait : vous le prenez à la *volée*, dans le *cours de son vol*. L'oiseau de proie prend un *effor* d'autant plus véhément, qu'il a été plus long-temps contraint.

☀ Au figuré, une personne prend son *vol* & son *effor*; son *vol*, lorsqu'elle s'affranchit de ses entraves & qu'elle use de toute sa liberté; son *effor*, quand elle essaye librement ses forces & qu'elle s'abandonne à toute leur énergie. Il y a de la hardiesse dans le *vol* : dans l'*effor*, il y a une ardeur égale à la hardiesse.

On prend son *vol* pour s'élever à une certaine hauteur & s'y maintenir : on prend son *effor* pour s'élever fort haut & parcourir une grande carrière. On prend son *vol* comme on l'entend : on prend son *effor* comme par impulsion & par instinct. Pour prendre son *vol*, l'esprit mesurera ses forces : le Génie ; pour prendre son *effor*, obéit au sentiment qu'il a de ses forces, sans les mesurer. Le *vol* suit l'*effor* : par l'*effor* ou par la manière de s'élever, vous jugez si le *vol* sera haut & soutenu. Il arrive souvent que l'on prend un *vol* trop haut ; & bientôt l'on baisse : il arrive aussi que l'on prend un *effort*

contraint pour son *effor* naturel ; & l'on tombe bien vite.

Vouer, Dévouer, Dédier, Consacrer.

Fo, vo, feu, ardeur; celtic *wet*, desir ardent, sou-hait vif; lat. *votum*, *vau*, desir ardent, promesse sacrée, engagement solennel. *Dévoier* ajoute à *vouer* l'idée d'un *détachement*, d'un renoncement, d'une abnégation par laquelle on met une chose à la *dévotion*, à la discrétion, à la volonté d'autrui, sans aucune réserve : le *dévoûment* annonce un zèle & une soumission sans bornes ; est entier, parfait & absolu. *Dédier*, lat. *dedicare*, vient de *dic*, *dicere*, *dicare*, montrer, indiquer, dire, offrir, présenter, &c. : il désigne l'hommage solennel qu'on fait d'une chose, l'action de la mettre sous des auspices avec certaines cérémonies. Cicéron, *Dè domo suâ*, remarque que la *dedicace* consiste proprement dans l'énonciation de certaines formules prescrites par le rituel ; & qu'il faut considérer celui qui *dit*, ce qu'il *dit*, la manière dont il le *dit* (*Quis dicit, & quid, & quomodo*). *Sacer*, sacré, saint; en oriental *chag*, chose sacrée, sacrifice; en grec *agios*, saint, sacré. *Sacerer*, imprimer un caractère sacré, un caractère de sainteté; *consacrer* désigne une solennité, des cérémonies, des formes, des actes qui mettent la chose au rang des choses saintes, inviolables, religieusement & uniquement dévouées & sacrifiées à Dieu.

Vouer, promettre, engager, affecter d'une ma-

ière rigoureuse, étroite, irrévocable par l'expression d'un desir très-ardent, de la volonté la plus ferme. *Dévouer*, attacher, adonner, livrer sans réserve, sans restriction, par le sentiment le plus vif & le plus profond du zèle le plus généreux ou le plus brûlant. *Dédier*, mettre sous l'invocation, sous les auspices, à la dévotion de l'objet à qui l'on *dédie*, par un hommage public, solennel, authentique. *Consacrer*, dévouer religieusement, entièrement, inviolablement, par un vrai sacrifice, de manière à rendre la chose sacrée & inviolable.

Ces termes s'employent proprement dans le style religieux. Dans un danger, vous *vouez*, vous faites vœu d'offrir une lampe à la Vierge; vous *vouez*, vous engagez par un lien sacré vos enfans à Dieu. Les Religieux se *dévouent* ou se *vouent* sans réserve au service de Dieu; les Martyrs se *dévouoient* à la mort pour le triomphe de la Religion. On *dédie* une église, une chapelle, un autel, sous l'invocation de quelque Saint: on dit aussi *dédier*, destiner, appliquer, donner tout entier à une profession sainte, sous de saints auspices. On ne *consacre* qu'à Dieu; on *consacre* une église avec des cérémonies majestueuses & religieuses; le Prêtre *consacre*, à la sainte Messe, le pain & le vin.

Les Romains, dans des calamités, *vouoient* des autels à la Peur, à la Fievre, à la Mort, aux maux qu'ils redoutoient. Ils *dévouoient* avec des imprecations, aux dieux infernaux, la tête de ceux qu'ils anathématisoient. Ils *dédioient*, tous, leurs maisons à des Lares ou Pénates particuliers; en sorte que chaque famille avoit ses dieux propres.

Ils *consacroient* aux dieux & à leur culte une partie des terres qu'ils avoient conquises ; usage qu'ils conserverent sans doute dans les Gaules.

Ces termes ont passé dans le style profane ; & le *vœu* est toujours un engagement inviolable ; le *dévouement*, un abandonnement entier aux volontés d'autrui ; la *dédicace*, le tribut d'honneur d'un client ; la *consécration*, un dévouement si absolu, si inaltérable, si inviolable, qu'il en est comme sacré. J'emploie ces substantifs dans le sens relâché des verbes & pour en exprimer l'action, quoique *consécration* ne se dise que dans un sens religieux ; quoique *dédicace* ne désigne proprement que la cérémonie de dédier ; quoique *vœu* marque la chose qu'on fait plutôt que l'action de faire ; actions qu'il faudroit appeller *vouement*, comme *dévouement*.

On *voue* ses services à un Prince, une éternelle gratitude à un bienfaiteur, une foi inviolable à un ami ; on se *voue* à une profession, à un état, &c. On *dévoue* proprement les personnes dont on dispose ; on se *dévoue*, soi : on se *dévoue* en *vouant* l'attachement le plus parfait & l'obéissance la plus profonde, jusqu'à tout sacrifier, même sa vie : des citoyens se *dévouent*, s'immolent pour le salut de la patrie : à l'exemple des Barbares qui se *dévouoient* à un Prince pour le servir & le défendre jusqu'à la mort, les principaux de Rome, dès qu'elle eut un Empereur, se *dévouèrent*, ou seignirent de se *dévouer* aux Tyrans qu'ils se promettoient d'égorger. On *dédie* des monumens qui honorent les personnes ; on *dédie* des Ouvrages qu'on met sous les auspices de quelqu'un ; on *dédie* à un Patron. On *consacre* son temps, les

reilles, ses soins, ses jours, &c. : on se *consacre* à des travaux, à des services, à une profession, à l'étude, à la gloire, à des œuvres qui occupent l'homme tout entier & sa vie, qui remplissent une vocation respectable, qui demandent, dans un parfait dévouement, l'assiduité & la fidélité la plus constante : on *consacre* des monumens, des trophées, des objets faits pour relever la grandeur, pour perpétuer la mémoire ou l'usage, de manière à attirer plus de respect, à donner plus d'autorité.

Ce que vous avez *voué*, n'est plus libre; il est donné ou dû sans retour. Celui qui se *dévoue* est entièrement soumis; il n'est plus à lui, il n'a rien à lui. Ce qu'on a *dédié* est voué ou consacré à l'honneur de quelqu'un; l'hommage en est fait. L'objet qui est *consacré*, a une destination inaltérable, invariable, inviolable; il faut le respecter ou respecter sa destination.

On *voue* par crainte, par reconnoissance, par attachement, par intérêt. On *dévoue* par zèle, par soumission, par confiance, par amour. On *dédie* par respect, par honneur, par déférence, par préférence. On *consacre* par révérence, par dévouement, par générosité, par piété.

Je voudrois rendre raison de différentes applications de ces mots, *consacrées* par l'usage : mais ce travail me meneroit trop loin.

Vrai, Véridique.

Vrai se prend quelquefois dans l'acception de *véridique*, qui dit la vérité, qui dit vérité, mais

avec un bien plus grand sens. Les Latins disoient aussi *verus* pour *veridicus* : *Verus sum* ? suis-je *vrai* ? dit Térence dans l'Andrienne.

L'homme *véridique* dit vrai : l'homme *vrai* dit le vrai.

L'homme *vrai* est *véridique* par caractère, par la simplicité, la droiture, l'honnêteté, la véracité de son caractère.

L'homme *véridique* aimera bien à dire la vérité : mais l'homme *vrai* ne peut que la dire.

Dieu est *vrai* par essence : l'Ecrivain, inspiré par lui, est courtois d'être *véridique*.

Il n'y a de *vrai* ami que l'homme *vrai*. Un coquin, payé pour nuire, tel qu'un délateur, ne peut être *véridique*.

Comment le Conseiller sera-t-il *vrai*, s'il faut qu'il plaise ? Comment le témoin sera-t-il *véridique*, si on l'intimide ?

Ecoutez l'enfant désintéressé ; c'est un témoin *véridique*. Ecoutez les aveux d'un mourant ; il ne fut jamais plus *vrai*.

Le Sultan Achmet, informé de la révolte de ses sujets, s'écria : *Que ne m'a-t-on dit plutôt la vérité* ? L'homme *véridique* est un mauvais Courtisan ; l'homme *vrai* est le meilleur Courtisan d'un grand Prince : voyez Sully avec Henri & la Cour.

Les hommes *véridiques* seront communs, quand vos mœurs seront intègres : les hommes *vrais*, quand vos mœurs seront grandes.

Les gens *véridiques* le sont dans leurs récits, dans leurs rapports, dans leurs témoignages : l'homme *vrai* l'est en tout, dans ses actions comme dans ses discours. Tout parle dans l'homme, jusqu'à sa silence.

J'en crois le témoin *véridique* ; il dit ce qu'il *çait*. Je crois à l'homme *vrai* ; ce qu'il *çait*, ce qu'il sent, ce qu'il pense, tout cela se voit sur son front.

La première qualité d'un Historien est d'être *véridique* ; mais, pour l'être, qu'il parle, comme les Historiographes Chinois, à la Postérité. La première qualité de l'homme social est d'être *vrai* : que l'on s'accoutume donc d'abord à être tel que l'on veut le paroître, pour paroître tel que l'on est.

L'homme *vrai* est le contraire de l'homme faux : l'homme *véridique* est le contraire du menteur.

Ufer, Se Servir, Employer.

Ufer, lat. *uti*, désigne l'usage, l'utilité, la coutume, comme l'oriental *hoth, huth* ; le grec *ethos* : de la racine *et, hot*, temps, ce qui se fait en tout temps. *Servir* vient de *ser*, lié, attaché, *serf*, voué à un *service*, &c. j'en ai déjà parlé plusieurs fois. *Employer, ployer* à son sens, adapter ou ajuster à un objet, accommoder à la règle, à ses desseins : j'ai parlé du mot *emploi* à l'article *Office*.

Ufer exprime l'action de faire *usage* d'une chose, selon le droit ou la liberté qu'on a d'en disposer à son gré & à son avantage. *Se servir* exprime l'action de tirer un *service* d'une chose, selon le pouvoir & les moyens qu'on a de s'en aider dans l'occasion donnée. *Employer* exprime

l'action de faire une *application* particuliere d'une chose, selon les propriétés qu'elle a & le *pou-*
que vous avez d'en régler la destination.

On *use* de la chose, de son droit, de ses *fac-*
ités à sa fantaisie : on en *use* bien ou mal, *se-*
lon qu'on en fait un emploi bon ou mauvais, une *ap-*
plication louable ou blâmable, une disposition ra-
 sonnable ou déraisonnable. On *se sert* d'un agent,
 d'un instrument, d'un moyen comme on le *peut*,
 comme on le *sçait* : on *s'en sert* bien ou mal, *se-*
lon le talent ou l'habileté que l'on a, la *manière*
 dont on s'y prend, le rapport qu'a le moyen avec
 la fin. On *emploie* les choses, les personnes, les
 moyens, les ressources, comme on le juge conve-
 nable, eu égard à l'objet qu'il s'agit de remplir :
 on les *emploie* bien ou mal, selon qu'ils sont pro-
 pres ou non à faire une fonction déterminée, à pro-
 duire l'effet que l'on desire, à procurer le succès
 qu'on en attend.

Vous *usez* d'un bien, d'un avantage que vous
 avez ; & l'usage, l'utilité, la jouissance de ce bien,
 contribue à votre bien-être, à votre satisfaction.
 On *se sert* d'un domestique, d'un meuble, de ce
 qu'on a, dans quelque sens que ce soit, à son ser-
 vice ; & les services, les secours, l'aide, le minis-
 tere, la vertu de l'objet, concourent à l'exécution
 de votre dessein, à l'accomplissement de vos vues.
 Vous *employez* un ouvrier, l'argent, toute sorte
 de choses à la fonction qui leur convient ; & leurs
 qualités, leurs propriétés, leur forme ou leur figure
 & leur juste application vous promettent l'effet &
 le succès pour lequel vous les *employez*.

Il y a des gens si habiles à jouir de ce qui ne
 leur appartient pas, qu'ils *en usent* comme des

roux de leur jardin. Il n'est pas difficile de trouver des *singes* qui *se servent de la patte du chat pour tirer les marrons du feu*, & qui les mangent. Il se trouve des gens entêtés jusqu'à *employer le verd & le sec* à ne pas réussir dans une affaire.

Usez de tout sobrement, mais sur-tout de remèdes. *Servez-vous* des choses que vous pouvez gouverner, & non de celles qui vous gouverneront. *Employez* les hommes selon leurs talens & leurs vertus, vous serez étonnés de votre puissance & de vos succès.

On n'a des richesses, dit un Ecrivain, que pour en jouir & pour en *user* : ce n'est pas en *user* que de n'en pas jouir : jouissez-en donc de telle sorte que vous ne fassiez qu'en *user*, & *usez*-en de telle sorte que vous en jouissiez. Il faut *se servir* de ce qu'on a, mais il faut aussi sçavoir s'en passer, autant que la chose est possible : à force de *se servir* d'un secours ou d'une assistance étrangère, on ne peut plus s'en passer ; & s'il faut s'en passer, il ne reste que le besoin qui asservit & l'impuissance qui succombe : malheur ordinaire des Grands, qui ne sçavent plus à la fin *se servir* d'eux-mêmes. Il faut *employer* les choses selon leurs fins & non selon les vôtres : l'œil est fait pour voir & l'oreille pour entendre ; n'exigez pas que le sourd entende & que l'aveugle voye : la frivolité peut amuser & la sagesse doit instruire ; n'attendez pas que le Courtisan vous instruisse, & que le Philosophe vous amuse.

☼ Il n'est pas inutile d'observer que les idées d'habitude ou d'usage fréquent, de façon d'agir, de jouissance, de consommation de la chose, &c. sont particulièrement affectées au mot *user* ; celle

148 SYNONYMES FRANÇOIS.

d'assister, de seconder, de cultiver, de rendre de bons offices, &c. au mot *servir*; celles d'occuper, de mettre en exercice, de faire valoir, &c. au mot *employer*.



Z.

Zéhir, Zéphire.

Le *zéhir* est le vent cardinal de l'ouest ou du couchant : c'est un mot grec formé de *zéphos*, couchant, obscurité, nuit : le *zéhir* vient du couchant, & il amène l'obscurité, les nuages, la pluie. Mais nous ne connoissons plus sous cet aspect le *zéhir* des Grecs, pas plus que les Physiciens ne connoissent le *zéphire* des Poëtes.

Notre *zéphire* est un vent doux & léger : le *zéphire* est le *zéhir* personnifié.

Le *zéhir* souffle ; le *zéphire* voltige & folâtre. Le *zéhir* annonce le printemps, un temps doux ; le *zéphire* le ramène, pour ainsi dire, sur ses ailes. Le *zéhir* réchauffe ou rafraîchit l'air selon la saison : le *zéphire* caresse Flore & fait éclore les fleurs.

Le Poëte personnifie aussi quelquefois le *zéhir* & sur-tout les *zéphirs* : mais *zéphire* est le dieu ; il est le chef des *zéphirs* ou le *zéhir* par excellence.

Va, Mélisse, donne ordre à l'aimable *zéphire*
D'accomplir promptement tout ce qu'Atys desire.

Que rien ne vous étonne !
Servons-nous du pouvoir que Cybele nous donne.

Je vais préparer les *zéphirs*
A suivre vos desirs.

Zéphirs, que sans tarder, mon ordre s'accomplisse.

Opéra d'Atys.

Zéphire est aux *zéphirs* ce que l'Amour est à cet essaim de petits amours. *Zéphire* est un personnage ; il joue un rôle important, on l'invoque ; il commande : les *zéphirs* obéissent, ils volent & voltigent en foule : ils jouent comme les Ris ; ils se jouent entre les rameaux des arbres, dans le pli d'une robe flottante, dans les boucles & les tresses de cheveux.

Zéphire ne figure que dans la Poésie : *zéphir*, dans la prose, est un mot un peu recherché.

Zizanie, Ivroie.

Espèce de chiendent qui pousse des tuyaux à peu près semblables à ceux du froment, avec des épis longs & touffus, qui portent des graines menues & rougeâtres. Cette plante croît parmi le froment & l'orge ; & c'est une opinion très-ancienne qu'elle n'est que l'orge ou le froment dégénéré par corruption.

Les noms divers de la même chose en désignent diverses qualités ou divers rapports. *Ivroie* désigne la qualité de la chose prise en aliment, la propriété qu'elle a de causer une sorte d'*ivresse*, des vertiges, quand il en est entré dans le pain, la bière, &c.

elle est l'opinion des Etymologistes, confirmée par le nom d'*imbriaga*, que les Italiens donnent aussi à cette plante. *Zizanie*, mot grec, désigne son l'effet particulier de l'aliment, mais la mauvaise qualité du grain, soit comme dégénéré, soit comme mal-faisant : le grec *zea* ou *zeia* désigne une sorte de grain ; *zyn*, *zan*, vivre, nourrir ; *zyn* en oriental, aliment, comme *set*, *ket*, grain : *zaneh*, *hana* en oriental, exprime un sentiment d'aversion, causé par un objet désagréable ou nuisible : *ziis* en grec, nuisible, gâté, mal-faisant ; *sinos*, dommage, altération, mal.

Ainsi, à la lettre, *ivroie* annonce un aliment langereux, enivrant : *zizanie*, un grain corrompu, nuisible.

Ivroie est resté le nom propre de la plante ou du grain, de l'objet considéré physiquement ; & c'est le terme des Naturalistes, des Botanistes & du peuple. *Zizanie* n'est qu'un nom figuré, employé à désigner l'effet moral de la division ; & c'est un terme de Prédicateurs, de Moralistes, employé d'après l'Ecriture.

L'*ivroie* est le mauvais grain, la mauvaise graine qui croît dans une terre, parmi le bon grain & au détriment de ce grain. La *zizanie* est une semence, un germe qui est jetté dans une société & y répand le trouble. Un méchant homme semera l'*ivroie* dans votre champ : un faux ami semera la *zizanie* dans votre famille. Il faut arracher l'*ivroie* ; il faut étouffer la *zizanie*. Vous séparerez l'*ivroie* du froment, le mauvais grain du bon : vous ôterez la cause de la *zizanie*, vous en éloignerez l'auteur. L'*ivroie* produit l'ivresse : la *zizanie* produit la

544 SYNONYMES FRANÇOIS.

discorde. L'empoisonneur qui sème l'ivroie dans le champ d'autrui, sera puni ; le sera-t-il assez ? Mais ces pestes de la société, qui vont par-tout semant la zizanie, le seront-ils ? le seront-ils jamais assez ?

Fin du Tome quatrieme & dernier.

TABLE

T A B L E

D E S M A T I E R E S ,

P A R O R D R E A L P H A B É T I Q U E .

A.

A BAISSER , Rabaisser , Ravaler , Avilir , Humilier , tom. I.	page 1
Abattre , Démolir , Renverser , Détruire , Ruiner. t. I.	10
Observation sur les verbes composés sans verbes simples.	12
Abject , Bas , Vil , t. I.	198
Abolition , Absolution , Rémission , Pardon , Grace , t. IV.	63
Abominable , Détestable , Exécration , t. I.	15
Explication de la terminaison <i>able</i> , <i>ible</i> , <i>bile</i> , <i>ble</i> .	ibid.
Remarque sur l'abus de ces termes.	19
Abondamment , Bien , Beaucoup , Copieusement , à Foison , t. I.	202
Absolution , Abolition , Pardon , Grace , Rémission , tom. IV.	63
Abstème , Hydropote , t. II.	312
Abuser , Méuser , t. III.	190
Abuser , Tromper , Décevoir , t. IV.	454
Accélérer , Hâter , Presser , Dépêcher , t. II.	272
Accompli , Parfait , t. I.	20
Accomplir , Garder , Observer , t. III.	328
Accorder , Concilier , t. I.	24
Accroire (faire) , Faire croire , t. I.	337
Accumuler , Amasser , Entasser , Amonceler , t. I.	70
Accuser , Inculper , t. II.	385

Tome IV.

M m

Acquitter, Payer, t. III.	416
A&e, Action, t. I.	28
A&uellement, A présent, Présentement, Maintenant, t. I.	110
Adage, Proverbe, t. III.	564
Adjectif, Epithete, t. II.	117
Adoucir, Mitiger, Modérer, Tempérer, t. I.	32
Adulateur, Flatteur, t. II.	185
Adverbes, Phrases adverbiales, t. I.	36
Explication de la terminaison adverbiale <i>ment</i> .	37
Affecté, Apprêté, Composé, t. I.	100
Affecter, se Piquer, t. I.	41
Affranchir, Délivrer, t. I.	44
Affres, Tranfes, Angoisses, t. I.	47
Aggréger, Associer, t. I.	131
Agriculteur, Cultivateur, Colon, t. I.	50
Différence entre le Roi de France & le Roi des Français, <i>en note</i> .	53
Aiguillonner, Exciter, Inciter, Pouffer, Animer, Encourager, Porter, t. II.	139
Ainsi, Aussi, C'est pourquoi, t. I.	170
Ais, Planche, t. I.	55
Aisé, Facile, t. I.	58
A la Fin, Enfin, Finalement, t. II.	96
A l'Aveugle, Aveuglement, t. I.	161
Explication de la phrase adverbiale, <i>A l'Aveugle, à la Légère, à la Polonoise, &c.</i>	<i>ibid.</i>
Aliéner, Vendre, t. IV.	491
Alimenter, Nourrir, Sustenter, t. III.	283
Alliance, Ligue, Confédération, t. I.	61
Explication des mots <i>Huguenot, Corsin, en note</i> .	64
Altier, Haut, Hautain, t. II.	279
Amasser, Entasser, Accumuler, Amonceler, t. I.	70
Amuser, Divertir, t. I.	72
Anecdotes, Histoire, Fastes, Chronique, Annales, Mémoires, Commentaires, Relation, Vie, t. II.	295
Angoisses, Affres, Tranfes, t. I.	47
Animal, Bête, Brute, t. I.	78
Animer, Exciter, Inciter, Pouffer, Aiguillonner, Encourager, Porter, tom. II.	139.

ALPHABETIQUE. 547

Annales, Histoire, Fautes, Chronique, Mémoires,	
Commentaires, Anecdotes, Relation, Vie, <i>ib.</i>	295
Antérieur, Antécédent, Précédent, t. I.	81
Antiphrase, Contre-vérité, t. I.	84
Antre, Caverne, Grotte, t. I.	87
Aphorisme, Axiome, Maxime, Apophtegme, t. I.	182
Apophtegme, Axiome, Maxime, Aphorisme. t. I.	<i>ibid.</i>
Apologie, Justification, t. II.	464
Appaiser, Calmer, t. I.	92
Appas, Attrait, Charmes, t. I.	149
Appeller, Nommer, t. III.	272
Apprêté, Composé, Affecté, t. I.	100
Appréter, Préparer, Disposer, t. I.	103
Apprivoisé, Privé, t. III.	518
Approprier (s'), Arroger (s'), Attribuer (s'), t. I.	105
Appuyer, Accotter, t. I.	108
A Présent, Présentement, A Quellement, Maintenant,	
t. I.	110
Armes, Armoiries, t. I.	115
Explication de diverses armoiries.	119
Arroger (s'), Approprier (s'), Attribuer (s'), t. I.	105
Arracher, Ravir, t. I.	123
Arrogant, Rogue, Fier, Dédaigneux, t. IV.	107
Art, Profession, Métier, t. III.	197
Articuler, Proférer, Prononcer, t. III.	552
Artisan, Ouvrier, t. I.	126
Affervir, Assujettir, Soumettre, Subjuguer, t. IV.	277
Affléger, Obséder, t. III.	325
Affiette, Situation; Situation, Position, Disposition;	
Situation, État, t. IV.	229
Affocier, Aggréger, t. I.	134
Assujettir, Affervir, Soumettre, Subjuguer, t. IV.	277
Assujettissement, Sujettion, t. I.	134
Explication des terminaisons substantives <i>ment</i> & <i>ion</i> ,	
<i>ibid.</i>	
Affurer quelqu'un, Rassurer, t. IV.	22
Asyle, Refuge, t. I.	138
Atrabilaire, Mélancolique, t. III.	170
Attache, Attachement, t. I.	142
Attaquer quelqu'un, s'Attaquer à quelqu'un, t. I.	145
Attendre, Espérer, t. II.	122

<i>Amante, Pature</i> , t. II.	282
<i>Amant, Amant, Caramel</i> , t. I.	222
<i>Amant, Amant, Amant, Amant</i> (S.), t. I.	108
<i>Amant, Amant, Amant</i> , t. I.	222
<i>Amant, Amant, Caramel, Taverne, Caramel</i> , t. I.	222
<i>Amant, Amant, Amant</i> , t. I.	222
<i>Amant, Amant, Amant</i> , t. II.	222
<i>Amant, Amant, Amant</i> , t. IV.	522
<i>Augmenter, Croquer</i> , t. I.	348
<i>Augmenter, Préface</i> , t. I.	125
<i>Avenir, Avancer, Rabaisser, Ravaler, Hamster</i> , t. I.	2
<i>Avis, Sentiment, Opinion</i> , t. IV.	135
<i>Avoir peine, Avoir de la peine à faire une chose</i> , t. III.	422
<i>Aussi, C'est pourquoi, Ainsi</i> , t. I.	172
<i>Authentique, Solennel</i> , t. IV.	253
<i>Autorité, Puissance, Pouvoir</i> , t. I.	175
<i>Examen de la question s'il faut dire je puis ou je peux</i> , en note.	176
<i>Axiome, Maxime, Apophtegme, Aphorisme</i> , t. I.	182

B.

<i>BAMILLARD, Bavard</i> , t. I.	188
<i>Explication de la terminaison ard, art.</i>	ibid.
<i>Babiole, Bagatelle, Minutie, Gentillesse, Vétille, Mi- sère</i> , t. III.	209
<i>Badaud, Benêt, Niais, Nigaud</i> , t. I.	190
<i>Explication des terminaisons aud & ais.</i>	ibid.
<i>Badin, Folâtre</i> , t. II.	196
<i>Bâtonner, Honnir, Vilipender</i> , t. II.	308
<i>Bagatelle, Babiole, Minutie, Gentillesse, Vétille, Mi- sère</i> , t. III.	209
<i>Balancer, Hériter</i> , t. I.	195
<i>Balbutier, Bégayer, Bredouiller</i> , t. I.	193
<i>Bande, Compagnie, Troupe</i> , t. IV.	463
<i>Banni, Exiler</i> , t. II.	145
<i>Bav, Abspect, Vil</i> , t. I.	198
<i>Bavard, Babillard</i> , t. I.	188
<i>Beaucoup, Bien, Abondamment, Copieusement</i> , t. Fusion, t. I.	202
<i>Bégayer, Balbutier, Bredouiller</i> , t. I.	193

A L P H A B E T I Q U E. 549

Bénignité, Bonté, Débonnaireté, t. I.	222
Berger, Pâtre, Pasteur, t. III.	405
Bête, Animal, Brute, t. I.	78
Bien, Beaucoup, Abondamment, Copieusement, à Foison, t. I.	202
Bien, Très, Fort, t. IV.	451
Bienfait, Grace, Service, bon Office, Plaisir, t. I.	208
Bienfaisance, Décence, Convenance, t. I.	361
Bigle, Louche, t. III.	89
Bigot, Hypocrite, Caffard, Cagot, t. II.	318
Bijou, Joyau, t. II.	437
Blafard, Pâle, Blême, Livide, Hâve, t. III.	378
Blême, Blafard, Pâle, Livide, Hâve, t. III.	<i>ibid.</i>
Bois, Cornes, t. I.	216
Boiter, Clocher, t. I.	217
Explication de l'ancien mot <i>clop</i> , & de ses dérivés.	220
Bon Office, Bienfait, Grace, Service, Plaisir, t. I.	222
Bonté, Bénignité, Débonnaireté, t. I.	222
Bonté, Douceur, Manfuetude, t. III.	142
Bord, Côte, Rive, Rivage, t. I.	226
Boucherie, Carnage, Tuerie, Massacre, t. III.	153
Boue, Bourbe, Fange, Limon, Crotte, t. III.	67
Bouffi, Enflé, Gonflé, Boursoufflé, t. II.	99
Bourbe, Boue, Fange, Limon, Crotte, t. III.	67
Boursoufflé, Bouffi, Enflé, Gonflé, t. II.	99
Bredouiller, Balbutier, Bégayer, t. I.	193
Briser, Casser, Rompre, t. I.	256
Broncher, Trébucher, t. IV.	439
Brouiller, Embrouiller, t. I.	228
Brute, Bête, Animal, t. I.	78
Butin, Proie, t. III.	554

C.

CABARET, Auberge, Taverne, Guinguette, Logis, Hôtellerie, t. IV.	341
Cabale, Complot, Conspiration, Conjuration, t. I.	231
Cacher, Céler, Faire, t. IV.	331
Cacochyme, Valétudinaire, Maladif, Infirme, t. IV.	480
Caducité, Décrépitude, t. I.	242
Caffard, Hypocrite, Bigot, Cagot, t. II.	318
Cagot, Caffard, Hypocrite, Bigot, t. II.	318

M m iij

Calculer, Supputer, Compter, t. I.	245
Calmer, Appaiser, <i>ibid.</i>	92
Candeur, Naïveté, Ingénuité, Franchise, Sincérité, tom. III.	232
Captieux, Infidieux, t. II.	427
Caqueter, Jaboter, Jaser, <i>ibid.</i>	325
Carnacier, Carnivore, t. I.	250
Explication de la double terminaison <i>er & ac</i> , & de celle <i>vor.</i>	<i>ibid.</i>
Carnage, Massacre, Boucherie, Tnerie, t. III.	157
Carnivore, Carnacier, t. I.	250
Cas (au), en Cas, t. I.	253
Casser, Rompre, Briser, <i>ibid.</i>	256
Catalogue, Liste, Rôle, Nomenclature, Dénombrement, t. III.	70
Catastrophe, Dénouement, t. I.	388
Caverne, Antre, Grotte, <i>ibid.</i>	87
Caution, Garant, Répondant, <i>ibid.</i>	262
Céler, Cacher, Taire, t. IV.	331
Certainement, Certes, avec Certitude, t. I.	267
Certes, Certainement, avec Certitude, <i>ibid.</i>	267
Voir l'article <i>Adverbes & Phrases adverbiales</i> , <i>ibid.</i>	36
Chanceler, Vaciller, <i>ibid.</i>	269
Charge, Emploi, Ministère, Office, t. III.	342
Charmes, Attraits, Appas, t. I.	149
Charmille, Charmois, <i>ibid.</i>	271
Explication des terminaisons, <i>oie</i> , <i>oye</i> , <i>aye</i> & <i>aie</i> .	272
De la terminaison <i>ille</i> .	273
Chasteté, Continence, Pureté, Pudicité, t. III.	575
Cheoir, Faillir, Tomber, t. I.	273
Choisir, Préférer, <i>ibid.</i>	276
Choquer, Heurter, <i>ibid.</i>	281
Chronique, Histoire, Fastes, Annales, Mémoires, Commentaires, Relation, Anecdotes, Vie, t. II.	295
Ciel, Paradis, t. I.	286
Cime, Comble, Faîte, Sommet, t. IV.	264
Circonférence, Circuit, Tour, <i>ibid.</i>	402
Circonlocution. Périphrase, t. III.	447
Circonstance, Conjoncture, t. I.	310

A L P H A B E T I Q U E. 551

Circuit, Tour, Circonférence, t. IV.	402
Cité, Ville, t. I.	287
Clarté, Lumière, Lueur, Eclat, Splendeur, t. III.	95
Clocher, Boiter, t. I.	217
Cloître, Couvent, Monastère, t. I.	291
Clorre, Fermer, t. I.	293
Remarque sur le verbe défectif <i>clorre</i> , t. I.	294
Col, Détroit, Défilé, Gorge, Pas, t. I.	423
Colere, Ire, t. II.	439
Colere, Colérique, t. I.	296
Remarque sur la différence de l'adjectif simple & de l'adjectif composé.	297
Explication de la terminaison <i>ique</i> , dans les adjectifs.	<i>ibid.</i>
Collection, Recueil, t. IV.	54
Colon, Agriculteur, Cultivateur, t. I.	50
Comble, Cime, Sommet, Faîte, t. I.	264
Commander, Ordonner, t. III.	363
Commémaircs, Histoire, Fastes, Annales, Mémoires, Chronique, Relation, Anecdotes, Vie, t. II.	295
Commerce, Négoce, Trafic, t. I.	298
Commisération, Compassion, Pitié, t. III.	490
Compagnie, Troupe, Bande, t. IV.	463
Comparaison, Similitude, t. IV.	205
Compassion, Commisération, Pitié, t. III.	490
Complaisance, Dérérence, Condescendance, t. I.	304
Complexion, Constitution, Tempérament, Naturel, tome III.	245
Complot, Cabale, Conspiration, Conjuration, t. I.	231
Composé, Apprêté, Affecté, t. I.	100
Compter, Calculer, Supputer, t. I.	245
Concerner, Regarder, Toucher, t. IV.	386
Concilier, Accorder, t. I.	24
Conclure, Inférer, Induire, t. II.	417
Condescendance, Complaisance, Dérérence, t. I.	304
Conduire, Guider, Mener, t. II.	259
Confédération, Ligue, Alliance, t. I.	61
Congratulation, Félicitation, t. II.	180
Conjecture, Présomption, t. III.	510

Conjoncture, Circonstance, t. I.	310
Conjuration, Complot, Cabale, Conspiration, t. I.	231
Connexion, Connexité, t. I.	313
Explication des terminaisons <i>ion</i> & <i>ité</i> .	<i>ibid.</i>
Connexité, Connexion, t. I.	313
Consacrer, Vouer, Dévouer, Dédier, t. IV.	532
Conscience, Idée, Notion, Pensée, Perception, Sensation, t. III.	436
Considérations, Réflexions, Notes, Remarques, Observations, t. III.	277
Conspiration, Conjuration, Complot, Cabale, tom. I.	231
Constitution, Complexion, Tempérament, Naturel, t. III.	245
Contentement, Satisfaction, t. IV.	139
Contenir, Raconter, Narrer, t. III.	235
Contexture, Texture, Tissure, Tissu, t. IV.	366
Contenance, Chasteté, Pureté, Pudicité, t. III.	575
Continuel, Perpétuel, Eternel, Immortel, Sempiternel, t. III.	451
Contraindre, Obliger, Forcer, Violenter, t. III.	306
Contrevenir, Entreindre, Transgresser, Violent, t. I.	319
Contre-vérité, Antiphrase, t. I.	84
Contribution, Impôt, Imposition, Tribut, Subside, Subvention, Taxes, Tailles, t. II.	359
Contrition, Repentir, Remords, t. I.	322
Remarque sur la terminaison <i>ence</i> & <i>ance</i> .	325
Différence des mots <i>repentir</i> & <i>repentance</i> , <i>souvenir</i> & <i>souvenance</i> , <i>espoir</i> & <i>espérance</i> , &c.	<i>ibid.</i>
Convenance, Décence, Bien-séance, t. I.	361
Convier, Inviter, t. I.	326
Copier, Transcrire, t. IV.	425
Copieusement, Bien, Beaucoup, Abondamment, à Foison, t. I.	202
Cornes, Bois, t. I.	216
Corrompre, Séduire, Suborner, t. IV.	163
Côte, Bord, Rive, Rivage, t. I.	226
Coup d'œil, Œillade, Regard, t. III.	337
Couvent, Cloître, Monastère, t. I.	291

ALPHABETIQUE. 553

Créance, Croyance, t. I.	328
Crédit, Faveur, t. I.	332
Croire (faire), faire Accroire, t. I.	337
Croyez-vous qu'il le fera? qu'il le fasse? t. I.	343
Croître, Augmenter, t. I.	345
Crotte, Limon, Fange, Boue, Bourbe, t. III.	67
Croyance, Créance, t. I.	328
Cultivateur, Agriculteur, Colon, t. I.	50
Curieusement, Soigneusement, t. IV.	248

D.

Danger, Pêril, Risque, t. I.	355
Darder, Lancer, t. III.	15
Débile, Foible, t. II.	192
Débonnaireté, Bonté, Bénignité, t. I.	222
Décadence, Déclin, Décours, t. I.	359
Décéler, Découvrir, Dévoiler, Révéler, Déclarer, Manifester, Divulguer, Publier, t. I.	365
Décence, Bienfaisance, Convenance, t. I.	361
Décès, Trépas, Mort, t. IV.	442
Décevoir, Abuser, Tromper, t. IV.	454
Décisif, Péremptoire, Tranchant, t. IV.	421
Déclarer, Découvrir, Dévoiler, Révéler, Décéler, Manifester, Divulguer, Publier, t. I.	365
Déclin, Décadence, Décours, t. I.	359
Découler, Emaner, t. II.	74
Découler, Dériver, Emaner, Procéder, Provenir, t. III.	533
Décours, Déclin, Décadence, t. I.	359
Découvrir, Décéler, Dévoiler, Révéler, Déclarer, Manifester, Divulguer, Publier, t. I.	365
Découvrir, Trouver, t. I.	369
Explication de la terminaison <i>at</i> , à l'occasion du mot <i>aérostat</i> (en note), t. I.	373
Décrépitude, Caducité, t. I.	242
Dédaigneux, Arrogant, Fier, Rogue, t. IV.	107
Dédale, Labyrinthe, t. III.	1
Dédier, Consacrer, Vouer, Dévouer, t. IV.	532
Dédommager, Indemniser, t. II.	391

Défaut, Défaut, Imperfection t. II.	35
Défaut, Manque, Faute, Manquement, t. III.	133
Défaut, Défaut, Imperfection, t. II.	35
Défense, Prohibition, Inhibition, t. I.	37
Désérence, Complaisance, Condescendance, t. I.	32
Défilé, Déroit, Gorge, Col, Pas, t. I.	42
Dégrader, Déprimer, Dépriser t. I.	375
Déguiser, Travestir, t. I.	385
Délivrer, Affranchir, t. I.	44
Délivrer, Livrer, t. III.	79
Démêler, Distinguer, Discerner, t. II.	49
Démefuré, Immodéré, Excessif, Outré, t. II.	349
Demeurant (au), Au surplus, Au reste, Du reste, t. I.	381
Demeure, Domicile, Résidence, t. IV.	75
Démolir, Abattre, Détruire, Renverser, Ruiner, t. I.	13
Dénigrer, Noircir, t. III.	251
Dénombrement, Liste, Catalogue, Rôle, Nomenclature, t. III.	79
Denrée, Marchandise, t. III.	145
Denrées, Vivres, Substances, t. IV.	295
Dénouement, Catastrophe, t. I.	388
Dénué, Dépourvu, t. I.	390
Dépêcher, Hâter, Presser, Accélérer, t. II.	272
Déplorable, Lamentable, t. III.	10
Dépourvu, Dénmé, t. I.	390
Dépravation, Corruption, t. I.	393
Note sur le mot <i>saineté</i> .	394
Déprimer, Dépriser, Degrader, t. I.	399
Dépriser, Déprimer, Degrader, t. I.	ibid.
Déraciner, Extirper, t. II.	152
Dériver, Découler, Emaner, Procéder, Provenir, t. III.	533
Désfallier, Méfallier, t. I.	404
Remarque sur les initiales <i>dis, des, mis & mes</i> ,	
Désapprouver, Improuver, Réprouver, t. I.	406
Explication des mots <i>des, in, ré, dans</i> les mots composés.	ibid.
Désert, Inhabité, Solitaire, t. I.	409
Déshériter, Exhériter, t. II.	143
Déshonnête, Obscene, t. III.	318

A L P H A B E T I Q U E 555

désigner, Marquer, Indiquer, t. III.	151
désoccupé, Désœuvré, t. I.	412
désoler, Dévaster, Ravager, Saccager, t. IV.	25
désœuvré, Désoccupé, t. I.	412
destin, Destinée, t. I.	415
détail, Détails, t. I.	419
détestable, Abominable, Exécration, t. I.	15
détourner, Distraire, Divertir, t. II.	14
détriment, Dommage, Tort, Préjudice, t. IV.	382
détroit, Défilé, Gorge, Col, Pas, t. I.	423
détruire, Abattre, Démolir, Renverser, Ruiner, t. I.	10
devancer, Précéder, t. I.	425
dévaster, Désoler, Saccager, Ravager, t. IV.	25
devoir, Obligation, t. I.	428
dévo, Dévotieux, t. II.	1
Explication de la terminaison <i>eux</i> dans les adjectifs composés. <i>ibid.</i>	
Remarque sur la formation des adjectifs terminés tantôt en <i>eux</i> , tantôt en <i>ieux</i> , & tantôt en <i>ueux</i> . 3	
dévouer, Dédier, Consacrer, Vouer, t. IV.	532
diaphane, Transparent, t. II.	6
différence, Variété, Diversité, t. IV.	483
différer, Tarder, t. IV.	337
digne (être), Mériter, t. III.	182
dire un Mensonge, faire un Mensonge, t. II.	8
discerner, Distinguer, Démêler, t. II.	10
disposer, Apprêter, Préparer, t. I.	103
disposition, Situation; Position, Situation, Etat; Situation, Affiette, t. IV.	229
distinguer, Discerner, Démêler, t. II.	10
distraire, Détourner, Divertir, t. II.	14
diversité, Différence, Variété, t. IV.	483
divertir, Amuser, t. I.	72
divertir, Distraire, Détourner, t. II.	14
diviser, Partager, t. II.	78
divorce, Répudiation, t. II.	22
docile, Flexible, Souple, t. II.	187
domicile, Demeure, Résidence, t. IV.	76
dommage, Détriment, Tort, Préjudice, t. IV.	382
don, Présent, t. II.	25
douceur, Manuétude, Bonté, t. III.	142

Douteux, Incertain, Problématique, t. III.
 Droit canon, Droit canonique, t. II.
 Droiture, Rectitude, t. IV.

E.

Ebahi, Ebaubi, Emerveillé, Stupéfait, t. II.
 Ebaubi, Ebahi, Emerveillé, Stupéfait, t. II.
 Ebouler (s'), s'Ecroûler, t. II.

Remarque sur le mot *oul*, comme racine commune de ces deux verbes, & idée de la formation du langage primitif.

Echanger, Troquer, Permuter, t. II.
 Eclanche, Gigot, t. II.
 Eclat, Lumière, Lueur, Clarté, Splendeur, t. III.
 Economie, Ménage, Epargne, Parfumomie, t. II.
 Ecorniteur, Parasite, t. III.
 Ecroûler (s'), s'Ebouler, t. II.
 Eduquer, Elever, t. II.
 Effectivement, En effet, t. II.
 Effroi, Epouvante, Terreur, Frayeur, t. IV.
 Effronté, Impudent, Ehonté, t. II.
 Effusion, Epanchement, t. II.
 Egaliser, Egaliser, t. II.

Explication des terminais. verbales *ler* & *liser*.

Egaliser, Egaler, t. II.
 Egoïste (l'), l'Homme personnel, t. II.
 Ehonté, Impudent, Effronté, t. II.
 Elaguer, Emonder, t. II.
 Elever, Eduquer, t. II.
 Eloge, Louange, t. II.
 Emanciper (s'), se Licencier, t. III.
 Emaner, Découler, t. II.
 Emaner, Découler, Dériver, Provenir, Procéder, t. III.
 Embrasement, Incendie, t. II.
 Embrouiller, Brouiller, t. I.
 Embryon, Fœtus, t. II.
 Emerveillé, Ebahi, Ebaubi, Stupéfait, t. II.
 Emonder, Elaguer, t. II.
 Emouvoir, Toucher, t. IV.
 Empêchement, Obstacle, t. III.

A L P H A B E T I Q U E. 557

Empereur, Prince, Potentat, Roi, Monarque, t. IV.	109
Emplir, Remplir, t. II.	79
Emploi, Charge, Ministère, Office, t. III.	342
Employer, User, se Servir, t. IV.	537
Emporter, Rempoter le prix, t. II.	82
Empreindre, Imprimer, t. II.	84
Emulateur, Emule, t. II.	90
Emulation, Rivalité, t. II.	85
Emule, Emulateur, t. II.	90
En cas, au cas, t. I.	253
En face, face à face, vis-à-vis, t. IV.	516
Enceindre, Entourer, Environner, Enclorre, t. II.	110
Enchaînement, Enchainure, t. II.	92
Enchainure, Enchaînement, t. II.	<i>ibid.</i>
Enclorre, Entourer, Environner, Enceindre, t. II.	110
Encourager, Exciter, Pousser, Inciter, Animer, Aiguillonner, Porter, t. II.	139
Endurant, Patient, t. II.	93
En effet, Effectivement, t. II.	52
En entier, Entièrement, t. II.	108
Enfin, à la Fin, Finalement, t. II.	96
Enflé, Gonflé, Bouffi, Bourfoufflé, t. II.	99
Enfreindre, Contrevenir, Transgresser, Violent, t. I.	319
Enoncer, Exprimer, t. II.	102
Enquérir (s'), s'Informant, t. II.	105
Entasser, Amasser, Accumuler, Amonceler, t. I.	70
Enterrer, Inhumant, t. II.	422
Entêté, Têtu, Opiniâtre, Obstiné, t. IV.	357
Entêter, Infatuer, Fasciner, t. II.	412
Entièrement, en Entier, t. II.	108
Entourer, Environner, Enceindre, Enclorre, t. II.	110
Entrailles, Viscères, Intestins, t. IV.	520
Entrainer, Traîner, t. IV.	413
En vain, Vainement, t. IV.	476
Environner, Entourer, Enceindre, Enclorre, t. II.	110
Epanchement, Effusion, t. II.	114
Épargne, Ménage, Économie, Parsimonie, t. II.	44
Épithète, Adjectif, t. II.	117
Épouvante, Effroi, Frayeur, Terreur, t. IV.	348

Eponx , Mari , t. III.	122
Epurer , Purger , Purifier , t. III.	581
Equité , Justice , t. II.	472
Errer , Vaguer , t. II.	215
Esclavage , Servitude , t. IV.	194
Espérance , Espoir , t. II.	125
Espérer , Attendre , t. II.	122
Espoir , Espérance , t. II.	125
Effor , Vol , Volée , t. IV.	550
Est , Levant , Orient , t. III.	45
Etat , Situation , Position ; Disposition , Affiette , t. IV.	229
Eternel , Perpétuel , Continuel , Immortel , Sempiternel , t. III.	451
Etonner , Surprendre , t. IV.	315
Etrouffer , Suffoquer , t. II.	127
Etre digne , Mériter , t. III.	182
Etroit , Strict , t. II.	131
Eveiller , Réveiller , t. II.	132
Evêque , Pontife , Prélat , t. III.	484
Euménides , Furies , t. II.	216
Excessif , Immodéré , Dèmesuré , Outré ; t. II.	340
Exciter , Inciter , Pousser , Animer , Encourager . Aguilonner , Porter , t. II.	139
Exécrable , Abominable , Détestable , t. I.	15
Exécration , Imprécation , Malédiction , t. II.	366
Exemption , Immunité , t. II.	344
Exhérer , Dëshériter , t. II.	143
Exiler , Bannir , t. II.	145
Expédient , Ressource , t. II.	150
Exploit , Prouesse , t. III.	566
Exprimer , Enoncer , t. II.	102
Extirper , Déraciner , t. II.	152
Extraordinaire , Singulier , suivi de plusieurs autres mots , t. IV.	215

F.

Fabrique , Manufacture , t. II.	155
Face à face , vis-à-vis , en face , t. IV.	516
Facétieux , Plaisant , t. II.	158
Fâché , Marri , Repentant , t. III.	154

ALPHABETIQUE: 559

acile, Aisé, t. I.	58
açon, Maniere, t. II.	160
aillir, Cheoir, Tomber, t. I.	273
ainéant, Indolent, Nonchalant, Négligent, Paresseux, t. II.	395
aire un mensonge, Dire un mensonge, t. II.	8
aite, Cime, Comble, Sommet, t. IV.	264
allacieux, Trompeur, t. II.	165
amille, Maison, Race, Lignée, t. IV.	9
ange, Limon, Boue, Bourbe, Crotte, t. III.	67
antôme, Spectre, Simulacre, t. IV.	213
arouche, Sauvage, t. IV.	145
arfciner, Infatuer, Entêter, t. II.	412
aste, Luxe, Somptuosité, Magnificence, t. III.	98
astes, Mémoires, Histoire, Chronique, Annales, Com- mentaires, Relation, Vie, t. II.	295
Faveur, Crédit, t. I.	332
Faveur, Grace, t. II.	249
Faunes, Satyres, Silvains, t. II.	167
Favorable, Propice, t. II.	171
Faute, Manque, Défaut, Manquement, t. III.	138
Fécond, Fertile, t. II.	173
Félicitation, Congratulation, t. II.	180
Fermer, Clorre, t. I.	293
Fertile, Fécond, t. II.	173
Fictice, Fidif, t. II.	184
Fictif, Fidice, t. II.	ibid.
Explication des terminaifon <i>if</i> & <i>ice</i> dans les adjectifs.	
	ibid.
Fier, Dédaigneux, Rogue, Arrogant, t. IV.	107
Filets, Lacs, Rets, t. III.	3
Finalement, Enfin, à la Fin, t. II.	96
Financier, Publicain, Traitant, Partifan, Maltôtier, t. III.	569
Flatteur, Adulateur, t. II.	185
Flexible, Souple, Docile, t. II.	187
Fœtus, Embryon, t. II.	76
Foible, Débile, t. II.	192
Folatre, Badin, t. II.	196
Obfervation fur les mots <i>badinage</i> & <i>badinerie</i> .	
	198
Forcer, Contraindre, Obliger, Violenter, t. III.	306
Fort, Très, Bien, t. IV.	451

Fortuné, Heureux, t. II.	163
Foudre, Tonnerre, t. IV.	177
Fougueux, Impétueux, Véhément, Violent, t. II.	187
Fournir le sel, Fournir du sel, Fournir de sel, t. II.	202
Franc, Livre, t. III.	—
Franc, Loyal, t. III.	90
Franchise, Liberté, t. III.	18
Franchise, Naïveté, Ingénuité, Candeur, Sincérité, t. III.	222
Frayeur, Epouvante, Effroi, Terreur, t. IV.	143
Fréquemment, Souvent, t. IV.	286
Fréquenter, Hauser, t. II.	224
Friches, Landes, t. III.	17
Funérailles, Obseques, t. II.	203
Fureur, Furie, t. II.	210
Regle générale pour s'assurer de la vraie signification & des justes différences des mots synonymes.	215
Furibond, Furieux, t. II.	218
Furie, Fureur, t. II.	215
Furies, Euménides, t. II.	216
Furieux, Furibond, t. II.	218
Explication de la terminaison <i>opd.</i>	222
Furieux, Lunatique, Maniaque, t. III.	127
Future, Avenir, t. II.	222

G.

Gager, Parier, t. II.	226
Garant, Caution, Répondant, t. I.	262
Garantir, Préserver, Sauver, t. II.	227
Garder, Accomplir, Observer, t. III.	323
Générosité, Grandeur d'ame, Magnanimité, t. II.	282
Gens, Personnes, t. II.	231
Gentil, Joli, Mignon, Mignard, t. III.	201
Gentillesse, Vétille, Misère, Minutie, Babirole, Bagatelle, t. III.	209
Gentils, Païens.	236
Gibet, Potence, t. II.	242
Gigot, Eclanche, t. II.	244
Giron, Sein, t. IV.	170
Glorifier, Magnifier, t. III.	107
Glouton, Gourmand, Goinfre, Goulu, t. II.	245
Gluant, Visqueux, t. IV.	123

Goinfre,

A L P H A B E T I Q U E. 561

Goinfre, Gourmand, Glouton, Goulu, t. II.	245
Gonflé, Enflé, Bouffi, Bourfoufflé, t. II.	99
Gorge, Déroit, Défilé, Col, Pas, t. I.	423
Goulu, Goinfre, Gourmand, Glouton, t. II.	245
Gourmand, Glouton, Goinfre, Goulu, t. II.	245
Grace, Bienfait, Service, bon Office, Plaisir, t. I.	208
Grace, Faveur, t. II.	249
Grace, Rémission, Abolition, Absolution, Pardon, t. IV.	63
Grandeur d'ame, Générosité, Magnanimité, t. II.	252
Gratitude, Reconnoissance, t. IV.	43
Grave, Grief, t. II.	256
Remarque sur l'homicide de <i>guet à pens</i> , & l'assassinat (<i>en note</i>).	<i>ibid.</i>
Grief, Grave, t. II.	256
Grotte, Antre, Caverne, t. I.	87
Guere, Peu, t. III.	459
Gueux, Pauvre, Indigent, Nécessiteux, Mendiant, t. III.	409
Guider, Conduire, Mener, t. II.	259
Guinguette, Cabaret, Taverne, Auberge, Logis, Hôtellerie, t. IV.	341

H.

Hassable, Odieux, t. III.	334
Haleine, Souffle, t. II.	266
Hanter, Fréquenter, t. II.	204
Hardes, Nippes, t. III.	258
Hasarder, Risquer, t. II.	268
Hâter, Presser, Dépêcher, Accélérer, t. II.	272
Hâtif, Précôce, Prématuré, t. II.	274
Hâve, Pâle, Blême, Livide, Blafard, t. III.	378
Haußer, Lever, t. III.	49
Haut, Hautain, Altier, t. II.	279
Explication des terminaisons <i>ain & tier</i> .	<i>ibid.</i>
Hautain, Haut, Altier, t. II.	279
Hérédité, Héritage, t. II.	288
Explication des termin. <i>age & iel</i> .	<i>ibid.</i>
Hérétique, Hétérodoxe, t. II.	289
Remarques sur les mots <i>hétérodoxie & catholicité</i> .	291
Explication de la terminaison <i>ie</i> .	<i>ibid.</i>
Héritage, Hérédité, t. II.	288

Tome IV.

N n

Héroïcité, Héroïsme, t. II.	292
Héroïsme, Héroïcité, t. II.	<i>ibid.</i>
Explication des terminaisons <i>isme & isé</i> .	293
Hétérodoxe, Hérétique, t. II.	289
Heureux, Fortuné, t. II.	198
Heurter, Choquer, t. I.	281
Histoire, Chronique, Annales, Fastes, Mémoires, Commentaires, Relation, Vie, t. II.	295
Remarque sur la fautive étymologie donnée communément au mot <i>Fastes</i> .	297
Ho, O, Oh, t. III.	301
Homme honnête, Honnête homme, t. IV.	303
Homme sçavant, Sçavant homme, t. IV.	249
Homme (l') personnel, l'Egoïste, t. II.	60
Honnête homme, Homme honnête, t. II.	303
Honnêteté, Probité, Intégrité, t. III.	524
Honnir, Bafouer, Vilipender, t. II.	308
Hormis, Hors, Excepté, t. II.	310
Hors, Hormis, Excepté, t. II.	<i>ibid.</i>
Humilier, Abaisser, Rabaïsser, Ravaler, Avilir, t. I.	1
Hydropote, Abstème, t. II.	312
Hymen, Hyménée, t. II.	315
Explication de la terminaison <i>ée</i> dans les substantifs composés, t. II.	314
Hyménée, Hymen, t. II.	315
Hypocrite, Cafard, Cagot, Bigot, t. II.	318
Remarque sur le mot <i>Tartuffe</i> .	324
Hypothèse, Supposition, t. IV.	310

I.

Jaboter, Jaser, Caqueter, & autres mots, t. II.	325
Jacter (se), se Vanter, t. IV.	481
Jaillir, Rejaillir, t. II.	327
Jamais (à), pour Jamais, t. II.	331
Jaser, Jaboter, Caqueter, t. II.	325
Idée, Pensée, Perception, Sensation, Conscience, Notion, t. III.	436
Ignominie, Infamie, Opprobre, t. II.	408
Imaginer, s'Imaginer, t. II.	333
Imiter les exemples Suivre les exemples, t. IV.	302
Immanquable, Infaillible, t. II.	336

A L P H A B E T I Q U E. 563

Imminent, Instant, Pressant, Urgent, t. II.	431
Immodéré, Démenturé, Excessif, Outré, & autres mots, t. II.	340
Immoler, Sacrifier, t. IV.	123
Immortel, Eternel, Perpétuel, Continuel, Sempiternel, t. III.	451
Immunité, Exemption, t. II.	344
Imperfection, Défaut, Défectuosité, t. II.	347
Impertinent, Insolent, t. II.	351
Note sur <i>Sot & Fat.</i>	<i>ibid.</i>
Impétueux, Véhément, Violent, Fougueux, t. II.	355
Impitoyable, Inexorable, Implacable, t. II.	406
Implacable, Impitoyable, Inexorable, t. II.	<i>ibid.</i>
Imposition, Impôt, Tribut, Contribution, Subside, Subvention, Taxes, Tailles, t. II.	359
Impôt, Imposition, Tribut, Contribution, &c. t. II.	<i>ibid.</i>
Imprécation, Malédiction, Exécration, t. II.	366
Imprévu, Inattendu, Inespéré, Inopiné, t. II.	369
Imprimer, Empreindre, t. II.	84
Improuver, Désapprouver, Réprouver, t. I.	406
Imprudent, Mal-avisé, t. III.	116
Impudent, Effronté, Ehonté, t. II.	372
Impudicité, Lubricité, Lasciveté, t. III.	33
Imputer, Attribuer, t. I.	155
Inadvertence, Inattention, t. II.	375
Inaptitude, Incapacité, Insuffisance, Inhabilité, t. II.	377
Remarque à l'occasion des mots <i>Habileté & Impé-</i>	
<i>rité.</i>	379
Inattendu, Imprévu, Inespéré, Inopiné, t. II.	369
Inattention, Inadvertence, t. II.	375
Incapacité, Inaptitude, Insuffisance, Inhabilité, t. II.	377
Incendie, Embrasement, t. II.	383
Incertain, Douteux, Problématique, t. III.	530
Inciter, Exciter, Presser, Animer, Encourager, Aiguillonner, Porter, t. II.	139
Inclination, Penchant, Pente, Propension, t. III.	423
Inculper, Accuser, t. II.	385
Incurable, Inguérissable, t. II.	387
IncurSION, Irruption, t. II.	390
Indécis, Irrésolu, t. II.	443

Indélébile, Ineffaçable, t. II.	403
Indemniser, Dédommager, t. II.	301
Indicible, Ineffable, Inénarrable, Inexprimable, t. II.	401
Indigent, Pauvre, Mendiant, Nécessiteux, Gueux, t. III.	409
Indiquer, Marquer, Désigner, t. III.	151
Indolent, Nonchalant, Négligent, Paresseux, Faînéant, t. II.	395
Induire, Inférer, Conclure, t. II.	417
Induire à, Induire en, t. II.	399
Induire en, Induire à, t. II.	<i>ibid.</i>
Ineffable, Inénarrable, Indicible, Inexprimable, t. II.	401
Ineffaçable, Indélébile, t. II.	403
Ineffectif, Inefficace, t. II.	405
Inefficace, Ineffectif, t. II.	<i>ibid.</i>
Inénarrable, Ineffable, Indicible, Inexprimable, t. II.	401
Inespéré, Inattendu, Inopiné, Imprévu, t. II.	369
Inexprimable, Ineffable, Inénarrable, Indicible, t. II.	401
Inexorable, Inflexible, Impitoyable, Implacable, t. II.	406
Infamie, Ignominie, Opprobre, t. II.	408
Infamer, Entêter, Fasciner, t. II.	412
Explication du mot <i>Engoué</i> (en note).	413
Remarques sur les mots <i>Embabouiner</i> , <i>Enfermer</i> , <i>Empaumer</i> .	414
Infection, Puanteur, t. II.	416
Inférer, Induire, Conclure, t. II.	417
Infertile, Stérile, t. IV.	291
Infirme, Cacochime, Valétudinaire, Maladif, t. IV.	481
Inflexible, Inexorable, Impitoyable, Implacable, t. II.	406
Inform (s'), s'Enquérir, t. II.	105
Ingénuité, Naïveté, Candeur, Franchise, t. III.	232
Ingrat à, Ingrat envers, t. II.	420
Inguérissable, Incurable, t. II.	387
Inhabilité, Inaptitude, Incapacité, Insuffisance, t. II.	377
Inhabité, Désert, Solitaire, t. I.	409

ALPHABETIQUE. 565

Inhibition, Défense, Prohibition, t. I.	378
Inhumer, Enterrer, t. II.	422
Injurier, Invectiver, t. II.	425
Inopiné, Imprévu, Inattendu, Inespéré, t. II.	369
Insidieux, Caprieux, t. II.	427
Insigne, Signalé, t. IV.	198
Insinuation, Inspiration, Instigation, Suggestion, &c., t. IV.	298
Insolent, Impertinent, t. II.	351
Inspiration, Suggestion, Insinuation, &c., t. IV.	298
Instant, Pressant, Urgent, Imminent, t. II.	431
Observation sur le mot <i>Eminent</i> pris pour <i>Imminent</i> .	433
Instigation, Insinuation, Inspiration, &c., t. IV.	298
Instrument, Outil, t. III.	371
Insuffisance, Inhabilité, Inaptitude, Incapacité, t. II.	377
Insurgent, Rebelle, t. IV.	29
Intégrité, Honnêteté, Probité, t. III.	524
Intérieur, Interne, Intrinsèque, t. II.	435
Interne, Intérieur, Intrinsèque, t. II.	<i>ibid.</i>
Intestins, Entrailles, Viscères, t. IV.	520
Intrinsèque, Interne, Intérieur, t. II.	435
Invectiver, Injurier, t. II.	425
Inviter, Convier, t. I.	326
Joli, Mignon, Mignard, Gentil, t. III.	201
Joufflu, Massé, t. III.	105
Joyau, Bijou, t. II.	437
Observation sur <i>Joaillerie</i> & <i>Bijouterie</i> , t. II.	438
Ire, Colère, t. II.	439
Irrésolu, Indécis, t. II.	443
Irruption, Incursion, t. II.	390
Issue, Succès, Réussite, t. IV.	95
Ivroie, Zizanie, t. IV.	542
Jugement, Sens, t. II.	447
Juriconsulte, Juriste, Légiste, t. II.	450
Juriste, Juriconsulte, Légiste, t. II.	<i>ibid.</i>
Explication des terminaisons <i>isle</i> , <i>ien</i> , <i>eur</i> & <i>ier</i> .	453
Justice, Équité, t. II.	454
Justification, Apologie, t. II.	464

L.

Labeur , Travail , t. IV.	430
Labyrinthe , Dédale , t. III.	1
Lacs , Rets , Filets , t. III.	3
Ladre , Lépreux , t. III.	43
Laine , Toison , t. III.	6
Remarque sur les terminaisons <i>age & érie.</i>	8
Lamentable , Déplorable , t. III.	15
Explication des mots <i>Gémissemens, Plaintes, Soupirs, Sanglots, &c.</i>	<i>ibid.</i>
Lancer , Darder , t. III.	15
Landes , Friches , t. III.	17
Langoureux , Languissant , t. III.	19
Languissant , Langoureux , t. III.	<i>ibid.</i>
Explication des terminaisons <i>ent & eux.</i>	<i>ibid.</i>
Lares , Pénates , t. III.	21
Largeffe , Libéralité , t. III.	53
Larmes , Pleurs , t. III.	24
Larves , Lémures , t. III.	29
Lasciveté , Lubricité , Impudicité , t. III.	53
Le beau Monde , le grand Monde , t. III.	218
Légal , Légitime , Licite , t. III.	37
Explication des terminaisons <i>al, ime & ise.</i>	<i>ibid.</i>
Légerement , à la Légère , t. III.	40
Légiste , Juriste , Jurisconsulte , t. II.	450
Lémures , Larves , t. III.	29
Lépreux , Ladre , t. III.	43
Lettre (à la) , Littéralement , t. III.	74
Levant , Orient , Est , t. III.	41
Explication des mots <i>Midi, Sud, Septentrion, Nord, &c.</i>	47
Explication de deux manieres de parler synonymes.	48
Lever , Haußer , t. III.	49
Remarque sur le mot <i>Elever.</i>	52
Libéralité , Largeffe , t. III.	53
Liberté , Franchise , t. III.	58
Licencier (se) , s'Emanciper , t. III.	63
Lignée , Race , Famille , Maison , t. IV.	9
Ligue , Alliance , Confédération , t. I.	62

ALPHABETIQUE 567

Limer, Polir, t. III.	65
Limon, Fange, Boue, Bourbe, Crotte, t. III.	67
Liste, Catalogue, Rôle, Nomenclature, Dénombrement, &c., t. III.	70
Littéralement, à la Lettre, t. III.	74
Livide, Pâle, Blême, Hâve, Blafard, t. III.	378
Livre, Franc, t. III.	76
Livrer, Délivrer, t. III.	79
Logis, Taverne, Auberge, Cabaret, &c., t. IV.	341
Long-temps, Longuement, t. III.	82
Longuement, Long-temps, t. III.	<i>ibid.</i>
Lorique, Quand, t. III.	84
Louange, Éloge, t. II.	66
Louche, Bigle, t. III.	89
Loyal, Franc, t. III.	90
Lubricité, Lasciveté, Impudicité, t. III.	33
Lueur, Lumière, Clarté, Eclat, t. III.	95
Lui, Soi, Lui-même, Soi-même, t. IV.	238
Lumière, Lueur, Eclat, Splendeur, &c., t. III.	95
Lunatique, Furieux, Maniaque, t. III.	127
Luxe, FaSte, Somptuosité, Magnificence, t. III.	98

M.

Macérer, Mater, Mortifier, t. III.	160
Machination, Manigance, Manège, t. III.	134
MaSté, Joufflu, t. III.	105
Magnanimité, Grandeur d'ame, Générosité, t. II.	252
Magnificence, Luxe, Somptuosité, FaSte, t. III.	98
Magnifier, Glorifier, t. III.	107
Maint, Plusieurs, t. III.	109
Explication de l'ancien mot <i>moult</i> .	111
Maintenant, à Présent, Présentement, &c., t. I.	110
Maintenir, Soutenir, t. III.	111
Maïson, Race, Lignée, Famille, t. IV.	9
Mal parler, Parler mal, t. III.	114
Mal-aïse, Méfaïse, t. III.	187
Mal-avisé, Imprudent, t. III.	116
Maladif, Infirme, Cacocheme, Valétudinaire, t. IV.	480
Malédiction, Imprécation, Exécration, t. II.	366

Malicieux , Malin , Mauvais , Méchant , t. III.	118
Note sur le mot <i>Chetif</i> .	122
Malin , Malicieux , Mauvais , Méchant , t. III.	118
Maltôtier , Traitant , Publicain , Financier , &c. , t. III.	569
Manège , Manigance , Machination , t. III.	134
Maniaque , Lunatique , Furieux , t. III.	127
Explication des terminaisons <i>aque & ique</i> .	<i>ibid.</i>
Manie , Tic , t. IV.	362
Manière , Façon , t. II.	160
Manifeste , Notoire , Public , &c. , t. III.	129
Explication de la terminaison <i>oire</i> .	131
Différence d' <i>Affentiment & de Consentement</i> (<i>ca</i> note).	133
Manifeste , Découvrir , Dévoiler , &c. , t. I.	365
Manigance , Machination , Manège , t. III.	134
Manœuvre , Manouvrier , t. III.	137
Manouvrier , Manœuvre , t. III.	<i>ibid.</i>
Manque , Défaut , Manquement , t. III.	138
Manquement , Faute , Défaut , &c. , t. III.	<i>ibid.</i>
Manuétude , Douceur , Bonté , t. III.	142
Manufacture , Fabrique , t. II.	155
Marchandise , Denrée , t. III.	145
Marché , Traité , t. IV.	419
Mari , Epoux , t. III.	149
Marquer , Indiquer , Désigner , t. III.	151
Marri , Fâché , Repentant , t. III.	154
Massacre , Carnage , Boucherie , Tuerie , t. III.	157
Mater , Macérer , Morrisier , t. III.	160
Matiere , Sujet , t. III.	163
Matinal , Matineux , Matinier , t. III.	166
Matineux , Matinal , Matinier , t. III.	<i>ibid.</i>
Matinier , Matinal , Matineux , t. III.	<i>ibid.</i>
Explication des terminaisons <i>eux , al & ier</i> .	169
Mauvais , Méchant , Malin , Malicieux , t. III.	118
Maxime , Axiome , Apophtegme , Aphorisme.	t. I.
	182
Méchant , Malin , Malicieux , Mauvais , t. III.	178
Médicament , Remede , t. IV.	56
Mélancolique , Atrabilaire , t. III.	170
Mélanger , Mêler , Mixtionner , t. III.	172
Mêler , Mélanger , Mixtionner , t. III.	<i>ibid.</i>

ALPHABETIQUE. 569

Mémoire , Ressouvenir , Réminiscence , Souvenir , t. IV.	58
Mémoires , Histoire , Fastes , Annales , Commentaires , Anecdotes , Vie , t. II.	295
Ménage , Economie , Epargne , Parsimonie , t. II.	44
Mendiant , Pauvre , Indigent , Nécessiteux , Gueux , t. III.	409
Mener , Guider , Conduire , t. II.	259
Mensonge (faire un) , dire un Mensonge , t. II.	8
Mensonge , Menterie , t. III.	175
Menterie , Mensonge , t. III.	<i>ibid.</i>
Merci , Miséricorde , t. III.	178
Mériter , être Digne , t. III.	182
Merveille , Miracle , Prodige , t. III.	542
Méfaise , Mal-aise , t. III.	187
Mésallier , Désallier , t. I.	404
Mésuser , Abuser , t. III.	190
Métal , Métail , t. III.	193
Métamorphoser , transformer , t. III.	195
Métier , Profession , Art , t. III.	197
Mignard , Mignon , Gentil , Joli , t. III.	201
Mignon , Mignard , Gentil , Joli , t. III.	<i>ibid.</i>
Ministère , Charge , Emploi , Office , t. III.	342
Minutie , Babiole , Bagatelle , Gentillesse , Vétille , Misère , t. III.	209
Miracle . Merveille , Prodige , t. III.	542
Mirer , Viser , t. III.	214
Misère , Minutie , Vétille , Babiole , Bagatelle , Gen- tillesse , t. III.	209
Miséricorde , Merci , t. III.	178
Mitiger , Adoucir , Modérer , Tempérer , t. I.	32
Mixtionner , Mêler , Mélanger , t. III.	172
Mobilier , Mobiliaire , t. III.	215
Mode , Vogue ; t. IV.	526
Modele , Type , t. IV.	470
Molester , Tourmenter . Vexer , t. IV.	513
Modérer , Adoucir , Mitiger , Tempérer , t. I.	32
Monarque , Roi , Potentat , Prince , Empereur , t. IV.	109
Monastere , Cloître , Couvent , t. I.	291
Monde , (le grand) , le beau Monde , t. III.	218
Monologue , Soliloque , t. IV.	255

Montagneux , Montueux , t. III.	229
Montueux , Montagneux , t. III.	<i>ibid.</i>
Morne , Sombre , t. IV.	258
Mort . Décès , Trépas , t. IV.	442
Mortifier , Mater , Macérer , t. III.	160
Moyen , Voie , t. IV.	528
Mur , Muraille , t. III.	222
Muraille , Mur , t. III.	<i>ibid.</i>
Explication de la terminaison <i>aille.</i>	<i>ibid.</i>
Mutuel , Réciproque , t. III.	225

N.

Nabot , Ragot , t. III.	229
Sens de la terminaison <i>ot.</i>	<i>ibid.</i>
Naïveté , Ingénuité , Franchise , Candeur , Sincérité , t. III.	232
Narrer , Conter , Raconter , t. III.	235
Nation , Peuple , t. III.	238
Naturel , Tempérament , Constitution , Complexion , t. III.	245
Navire , Nef , t. III.	248
Explication des mots , <i>Nocher , Nautonnier , Pilote , Matelot , &c.</i>	249
Nécessiteux , Pauvre , Indigent , Mendiant , Gueux , t. III.	409
Nef , Navire , t. III.	248
Négoce , Commerce , Trafic , t. I.	298
Négligent , Indolent , Paresseux , Nonchalant , &c. t. II.	395
Negre , Noir , t. III.	251
Néologie , Néologisme , t. III.	253
Explication des terminaisons de ces mots , & remarque sur la manière de former des mots nouveaux.	254
Net , Propre , t. III.	256
Niais , Badaud , Benêt , Nigaud , t. I.	160
Nigaud , Niais , Badaud , Benêt , t. I.	<i>ibid.</i>
Nippes . Hardes . t. III.	258
Noir , Negre , t. III.	251
Noircir , Dénigrer . t. III.	261
Noise , Querelle , Rixe , &c. t. III.	263

A L P H A B E T I Q U E. 571

Explication de divers autres mots, <i>dispute, débat, altercation, &c.</i>	263
Nom, Renom, Renommée, t. III.	268
Explication de la terminaison <i>ée</i> dans les substantifs composés, comme jour, journée, &c.	269
Nomenclature, Liste, Dénombrement, Catalogue, Rôle, t. III.	70
Nommer, Appeller, t. III.	272
Nonchalant, Négligent, Fainéant, Paresseux, Indolent, t. II.	395
Nonnain, Nonne, Nonnette, t. III.	275
Explication de la terminaison <i>ain</i> .	<i>ibid.</i>
Nonne, Nonnette, Nonnain, t. III.	<i>ibid.</i>
Nonnette, Nonnain, Nonne, t. III.	<i>ibid.</i>
Notes, Remarques, Observations, Considérations, Réflexions, t. III.	277
Notifier, Signifier, t. III.	280
Notion, Perception, Pensée, Conscience, Idée, Sensation, t. III.	436
Notoire, Manifeste, Public, &c. t. III.	129
Nourricier, Nourrissant, Nutritif, t. III.	289
Nourrir, Alimenter, Sustenter, t. III.	283
Observation sur la terminaison des verbes, <i>menter</i> ,	287
Nourrissant, Nourricier, Nutritif, t. III.	289
Nuage, Nue, Nuée, t. III.	291
Nuancer, Nuer, t. III.	294
Nue, Nuée, Nuage, t. III.	291
Nuée, Nue, Nuage, t. III.	<i>ibid.</i>
Nuer, Nuancer, t. III.	294
Nul, Aucun, t. III.	296
Numéral, Numérique, t. III.	299
Numérique, Numéral, t. III.	<i>ibid.</i>
Observation sur la formation des chiffres.	<i>ibid.</i>
Nutritif, Nourrissant, Nourricier, t. III.	289

O.

O, Oh, Ho, t. III.	301
Observation sur la formation du langage.	<i>ibid.</i>
Oblation, Offrande, t. III.	345
Obligation, Devoir, t. I.	428

Obliger, Contraindre, Forcer, Violenter, t. III.	306
Obliger à faire, Obliger de faire, t. III.	309
Obliger de faire, Obliger à faire, t. III.	<i>ibid.</i>
Observation sur quelques autres verbes.	313
Obscene, Déshonnête, t. III.	318
Obscur, Sombre, Ténébreux, t. III.	322
Obscurcir, Offusquer, t. III.	347
Obséder, Affiéger, t. III.	325
Obseques, Funérailles, t. II.	208
Observance, Observation, t. III.	326
Observation, Observance, t. III.	<i>ibid.</i>
Observations, Notes, Remarques, Considérations, Réflexions, t. III.	277
Observer, Garder, Accomplir, t. III.	328
Obstacle, Empêchement, t. III.	330
Obstiné, Opiniâtre, Têtu, Entêté, t. IV.	357
Odeur, Senteur, t. III.	332
Odieux, Haïssable, t. III.	334
Odorant, Odoriférant, t. III.	336
Odoriférant, Odorant, t. III.	<i>ibid.</i>
Oeilade, Regard, Coup d'œil, t. III.	337
Oeuvre, Ouvrage, t. III.	339
Office, Ministère, Charge, Emploi, t. III.	342
Offrande, Oblation, t. III.	345
Explication de la terminaison <i>and</i> .	<i>ibid.</i>
Offrir, Présenter, t. III.	301
Offusquer, Obscurcir, t. III.	347
Oh, O, Ho, t. III.	301
Oïseux, Oïsis, t. III.	350
Explication de la terminaison <i>ix</i> .	351
Oïsis, Oïseux, t. III.	350
On, l'On, t. III.	359
Observation sur le <i>béllement</i> & l' <i>hiatus</i> , en note.	358
Opiniâtre, Obstiné, Entêté, Têtu, t. IV.	357
Opinion, Avis, Sentiment, t. IV.	185
Opprobre, Infamie, Ignominie, t. II.	408
Ordonner, Commander, t. III.	363
Orgueil, Superbe, t. IV.	304
Orient, Levant, Est, t. III.	45
Origine, Source, t. III.	369
Ornatement, Parade, t. III.	381

ALPHABETIQUE. 573

Ouardir, Tramer, t. III.	369
Outil, Instrument, t. III.	371
Outrageant, Outrageux, t. III.	374
Outrageux, Outrageant, t. III.	<i>ibid.</i>
Outré, Immodéré, Dèmesuré, Excessif, t. II.	340
Ouvrage, Œuvre, t. III.	339
Ouvrage, Production, t. III.	548
Ouvrier, Artisan, t. I.	126

P.

Pâcage, Pâturage, Pâis, Pâture, t. III.	376
Différence de <i>Paître</i> & de <i>Brouter</i> (en note).	377
Païens, Gentils, t. II.	238
Pâle, Blême, Livide, Hâve, Blafard, t. III.	378
Papelard, Patelin, Patelineur, t. III.	403
Parade, Ostentation, t. III.	381
Paradis, Ciel, t. I.	286
Paralogisme, Sophisme, t. III.	384
Parasite, Ecornefleux, t. III.	387
Pardon, Grace, Rémission, Abolition, Absolution, t. IV.	63
Pareil, Tel, Semblable, t. IV.	346
Paresseux, Indolent, Nonchalant, Négligent, Fainéant, t. II.	395
Parfait, Accompli, t. I.	20
Parfum, Aromate, t. I.	121
Parier, Gager, t. II.	226
Parler mal, mal Parler, t. III.	114
Paroître, Sembler, t. IV.	179
Parfimonie, Economie, Epargne, Ménage, t. II.	44
Partager, Diviser, t. II.	18
Partisan, Publicain, Traitant, Financier, Maltôtier, t. III.	569
Pas, Point, t. III.	389
Pas, Détroit, Défilé, Gorge, Col, t. I.	423
Passer, se Passer, t. III.	394
Observations sur divers autres verbes de ce genre.	<i>ibid.</i>
Passereau, Moineau, &c., t. III.	399
Explication de divers autres noms, tels que colombe & pigeon, &c.	<i>ibid.</i>
Pasteur, Pâtre, Berger, t. III.	405

Patelin, Patelineur, Papelard, t. III.	403
Explication de la terminaison <i>eur & ard.</i>	404
Patelineur, Patelin, Papelard, t. III.	403
Patient, Endurant, t. II.	93
Pâtis, Pâcage, Pâturage, Pâture, t. III.	376
Pâtre, Pasteur, Berger, t. III.	405
Pâturage, Pâcage, Pâtis, Pâture, t. III.	376
Pauvre, Indigent, Nécessiteux, Mendiant, Gueux, t. III.	409
Payer, Acquitter, t. III.	416
Paye, Solde, Salaire, t. III.	414
Explication des mots <i>gages, appointemens, honoraires.</i>	<i>ibid.</i>
Peine (avoir), avoir de la peine à faire une chose, t. III.	420
Pénates, Lares, t. III.	21
Penchant, Pente, Propension, Inclination, t. III.	423
Pendant que, Tandis que, t. III.	427
Pensée, Penſer, t. III.	433
Pensée, Perception, Sensation, Conscience, Idée, Notion, t. III.	436
Différence entre <i>sensation & sentiment.</i>	<i>ibid.</i>
Penſer, Pensée, t. III.	433
Penſer à, Songer à, t. IV.	268
Pente, Penchant, Propension, Inclination, t. III.	423
Perception, Pensée, Sensation, Conscience, Idée, &c. t. III.	436
Péremptoire, Tranchant, Décisif, t. IV.	421
Péril, Danger, Risque, t. I.	355
Périphrase, Circonlocution, t. III.	447
Permuter, Echanger, Troquer, t. II.	41
Perpétuel, Continuel, Sempiternel, Immortel, Eternel, t. III.	451
Perſévérer, Perſiſter, t. III.	455
Perſiſter, Perſévérer, t. III.	<i>ibid.</i>
Personnes, Gens, t. II.	231
Perſpicacité, Sagacité, t. IV.	129
Pertuſion, Inſpiration, Inſinuation, Inſtigation, Suggeſtion, t. IV.	208
Petiſſéré, Peſtilent, Peſtilentiel, Peſtilentieux, t. III.	457

A L P H A B E T I Q U E. 575

Pestilent , Pestiféré, &c. t. III.	457
Pestilentiel , Pestiféré, &c. t. III.	<i>ibid.</i>
Pestilentieux , Pestiféré, &c. t. III.	<i>ibid.</i>
Peu , Guere, t. III.	459
Piquant , Poignant, t. III.	465
Piquer (se), Affecter, t. I.	41
Pire , Pis, t. III.	467
Pis , Pire, t. III.	<i>ibid.</i>
Pitié , Compassion, Commisération, t. III.	470
Plaisant , Facétieux, t. II,	158
Plaisir , Bienfait, Grace, Service, bon Office, t. I.	208
Planche , Ais, t. I.	55
Pleurs , Larmes, t. III.	24
Plier , Ployer, t. III.	477
Ployer , Plier, t. III.	<i>ibid.</i>
Plusieurs , Maint, t. III.	109
Poignant , Piquant, t. III.	465
Point , Pas, t. III.	389
Point (le) du jour, la Pointe du jour, t. III.	481
Pointe (la) du jour, le Point du jour, t. III.	<i>ibid.</i>
Polir , Limer, t. III.	65
Pontife , Prélat, Evêque, t. III.	485
Différence entre <i>Sacerdoce</i> & <i>Prêtrise</i> (en note).	
	487
Porter , Exciter, Inciter, Pousser, Animer, Encourager,	
Aiguillonner, t. II.	139
Position , Disposition, Situation, &c, t. IV.	229
Posture , Attitude, t. III.	489
Potence , Gibet, t. II.	242
Potentat , Prince, Monarque, Empereur, Roi, t. IV.	109
Poudre , Poussiere, t. III.	491
Pour jamais , à jamais, t. II.	331
Pour moi , Quant à moi, t. IV.	1
Pousser , Exciter, Porter, Animer, Inciter, Aiguillonner, Encourager, t. II.	139
Poussiere , Poudre, t. III.	491
Pouvoir , Autorité, Puissance, t. I.	175
Précédent , Antérieur, Antécédent, t. I.	81
Précoce , Hâtif, Prématuré, t. II.	274
Préférer , Choisir, t. I.	376

Préjudice, Tort, Dommage, Détriment, t. IV.	38a
Préjugé, Préoccupation, Prévention, t. III.	493
Prélat, Pontife, Evêque, t. III.	485
Prématuré, Hâtif, Précoce, t. II.	274
Préoccupation, Prévention, Préjugé, t. III.	493
Préparer, Apprêter, Disposer, t. I.	103
Près, Proche, t. III.	408
Présage, Augure, t. I.	165
Présent, Don, t. II.	25
Présentement, à Présent, Maintenant, Actuellement	
t. I.	110
Présenter, Offrir, t. III.	501
Préserver, Garantir, Sauver, t. II.	227
Présomption, Conjecture, t. III.	510
Presque, Quasi, t. IV.	5
Pressant, Instant, Urgent, Imminent, t. II.	431
Presser, Hâter, Accélérer, Dépêcher, t. II.	272
Prétexe (sous le), sur le Prétexe, t. III.	513
Prévention, Préjugé, Préoccupation, t. III.	493
Prier, Supplier, t. III.	515
Prince, Roi, Monarque, Potentat, Empereur, t. IV.	109
Privé, Apprivoisé, t. III.	519
Prix, Récompense, t. III.	520
Probité, Intégrité, Honnêteté, t. III.	525
Observations sur les mots <i>Vertu, Honneur.</i>	<i>ibid.</i>
Problématique, Douteux, Incertain, t. III.	531
Procéder, Provenir, Emaner, Découler, Dériver, t. III.	533
Prochain, Proche, Voisin, t. III.	536
Proche, Prés, t. III.	408
Proche, Prochain, Voisin, t. III.	536
Prodige, Miracle, Merveille, t. III.	542
Production, Ouvrage, t. III.	548
Proférer, Articuler, Prononcer, t. III.	552
Profession, Métier, Art, t. III.	507
Prohibition, Défense, Inhibition, t. I.	5-8
Proie, Butin, t. III.	554
Promenade, Promenoir, t. III.	557
Explication des termes <i>ade & oir.</i>	558
Promenoir, Promenade, t. III.	557
Prononcer, Proférer, Articuler, t. III.	552
Propension,	

ALPHABETIQUE. 577

Propension, Inclination, Pente, Penchant, t. III.	423
Propice, Favorable, t. II,	171
Propre, Net, t. III,	256
Propre à, Propre pour, t. III,	569
Prostration, Prostration, t. III,	562
Prostration, Prostration, t. III,	<i>ibid.</i>
Provenir, Procéder, Emaner, Découler, Dériver, t. III,	533
Proverbe, Adage, t. III,	564
Prouesse, Exploit, t. III,	566
Puanteur, Infection, t. II,	416
Public, Manifeste, Notoire, &c. t. III,	129
Publicain, Financier; Traitant, Partisan, Maltôtier, t. III,	569
Publier, Découvrir, Déceler, Dévoiler, Révéler, Déclarer, t. I,	363
Pudicité, Pureté, Chasteté, Continence, t. III,	575
Puissance, Autorité, Pouvoir, t. I,	175
Pureté, Pudicité, Chasteté, Continence, t. III,	575
Purger, Purifier, Epurer, t. III.	581
Purifier, Purger, Epurer, t. III.	<i>ibid.</i>

Q.

Quand, Lorsque, t. III,	84
Quant à moi, Pour moi, t. IV,	1
Quasi, Presque, t. IV,	5
Querelle, Noise, Rixe, t. III,	263

R.

Rabaïsser, Abaisser, Ravaler, Avilir, Humilier, t. I,	1
Race, Lignée, Famille, Maison, t. IV,	9
Raconter, Conter, Narrer, t. III,	235
Radioux, Rayonnant, t. IV,	13
Explication des terminaisons <i>ant</i> & <i>aux</i> ,	15
Ragot, Nabot, t. III,	229
Râle, Râlement, t. IV,	15
Râlement, Râle, t. IV,	<i>ibid.</i>
Explication de la terminaison <i>ment</i> ,	16
Rancidité, Rancissure, t. IV,	17
Tome IV.	0 0

Remarque sur la terminaison <i>-ure</i> .	Y
Rapetacer , Rapiéceter , Rapiéceter , t. IV ;	1
Rapiéceter , Rapetacer , Rapiéceter , t. IV ,	22
Rassurer , Assurer quelqu'un , t. IV ,	2
Ravager , Désoler , Dévaster , Saccager , t. IV ,	2
Ravaler , Abaisser , Rabaisser , Avilir , Humilier , t. I.	1
Ravir , Arracher , t. I ,	12
Rayonnant , Radieux , t. IV ,	13
Rebelle , Insurgent , t. IV ,	29
Rebellion , Révolte , t. IV ,	31
Rebours , Revêche , Rétif , Récalcitrant , t. IV ,	8
Récalcitrant , Rebours , Revêche , Rétif , t. IV ,	22
Rechigner , Refrogner , t. IV ,	34
Rechûte , Récidive , t. IV ,	35
Récidive , Rechûte , t. IV ,	22
Réciproque , Mutuel , t. III ,	22
Réclamer , Revendiquer , t. IV ;	7
Récolter , Recueillir , t. IV ,	21
Récompense , Prix , t. III ,	310
Reconnoissance , Gratitude , t. IV ;	47
Requête , Droiture , t. IV ,	48
Explication des terminaisons <i>ude & ure</i> ,	52
Recueil , Collection , t. IV ,	52
Recueillir , Récolter , t. IV ,	41
Réflexions , Remarques , Notes , Considérations , Observations , t. III ,	27
Refrogner , Rechigner , t. IV ,	34
Refuge , Asyle , t. I ,	132
Regard , Coup d'œil , Œillade , t. III ,	317
Regarder , Toucher , Concerner , t. IV .	386
Rejaillir , Jaillir , t. II .	327
Relation , Histoire , Fastes , Chronique , Annales , Vix ,	265
Commentaires , Anecdotes , Mémoires , t. II .	265
Remarques , Réflexions , Notes , Considérations , &c. t. III .	277
Remede , Médicament , t. IV .	69
Réminiscence , Ressouvenir , Souvenir , Mémoire , t. IV .	58
Rémission , Abolition , Absolution , Pardon , Grace , t. IV .	63
Remonter , Représenter , t. IV .	73

A L P H A B E T I Q U E. 579

Remords, Contrition, Repentir, t. I.	322
Remplir, Emplir, t. II.	79
Remporter le prix, Emporter le prix, t. II.	82
Rencontrer, Trouver, t. IV.	66
Renom, Renommée, t. III,	268
Renommée, Renom, t. III.	<i>ibid.</i>
Rente, Revenu, t. IV.	69
Renverser, Abattre, Démolir, Ruiner, Détruire, t. I.	10
Répandre, Verser, t. IV.	505
Réparer, Rétablir, Restaurer, t. IV.	83
Repentant, Marri, Fâché, t. III.	154
Répondant, Caution, Garant, t. I.	262
Représenter, Remonter, t. IV.	73
Réprouver, Désapprouver, Improuver, t. I.	406
Répudiation, Divorce, t. II.	22
Résidence, Domicile, Demeure, t. IV.	76
Respect, Révérence, Vénération, t. IV.	494
Respirer, Soupirer après, t. IV.	77
Ressemblant, Semblable, t. IV.	80
Remarque sur la reduplicative <i>re</i> (en note).	81
RESSOURCE, Expédient, t. II.	150
RESSOUVENIR, RÉMINISCENCE, Souvenir, Mémoire, t. IV.	58
Restaurer, Rétablir, Réparer, t. IV.	83
Rétablir, Restaurer, Réparer, t. IV.	<i>ibid.</i>
Rétif, Rebours, Revêche, Récalcitrant, t. IV.	86
Rets, Filer, Lacs, t. III.	3
Rêve, Réverie, t. IV.	88
Explication des divers sens de la terminaison <i>erie</i> ,	89
Rêve, Songe, t. IV.	90
Revêche, Rétif, Récalcitrant, Rebours, t. IV.	86
Réveiller, Eveiller, t. II.	132
Révéler, Découvrir, Décéler, Dévoiler, Divulguer,	
Manifester, Publier, Déclarer, t. I.	365
Revendiquer, Réclamer, t. IV.	37
Révérence, Salut, Salutation, t. IV.	134
Révérence, Respect, Vénération, t. IV.	494
Réverie, Rêve, t. IV.	88
Révolte, Rébellion, t. IV.	31
Réussite, Succès, Issue, t. IV.	95

Richissime, Très-riche, t. IV.	9
Explication de la terminaison <i>issime</i> .	101
Ridicule, Risible, t. IV.	111
Rigide, Rigoureux, Roide, t. IV.	112
Rigoureux, Roide, Rigide, t. IV.	112
Risible, Ridicule, t. IV.	102
Risque, Danger, Pêril, t. I.	105
Risquer, Hasarder, t. II.	103
Rivage, Bord, Côte, Rive, t. I.	110
Rivalité, Emulation, t. II.	10
Rive, Bord, Côte, Rivage, t. I.	110
Rixe, Querelle, Noïse, &c. t. III.	10
Roc, Roche, Rocher, t. IV.	107
Roche, Roc, Rocher, t. IV.	107
Rocher, Roc, Roche, t. IV.	107
Rogue, Arrogant, Fier, Dédaigneux, t. IV.	107
Roi, Monarque, Prince, Potentat, Empereur, t. IV.	107
Roide, Rigide, Rigoureux, t. IV.	112
Rôle, Liste, Catalogue, Nomenclature, Dénombr-	
ment, t. III.	10
Rompre, Casser, Briser, t. I.	104
Rondeur, Rotondité, t. IV.	116
Rotondité, Rondeur, t. IV.	116
Rôt, Rôti, t. IV.	118
Rôti, Rôt, t. IV.	118
Ruiner, Abatre, Démolir, Détruire, Renverser, t. I.	10
Rustaud, Rustre, t. IV.	119
Rustre, Rustaud, t. IV.	119
Explication des terminaisons <i>aud</i> , <i>re</i> , <i>em</i> .	119

S.

Saccager, Ravager, Désoler, Dévaster, t. IV.	11
Sacrer, Immoier, t. IV.	122
Sagacité, Perpicacité, t. IV.	119
Saint, Salutation, Révérence, t. IV.	114
Salutation, Salut, Révérence, t. IV.	114
Sang froid (de), de Sang raïss, de Sans froid, de Sen-	
sible, t. IV.	115

A L P H A B E T I Q U E. 581

Satisfaction, Contentement, t. IV.	138
Satyre, Faune, Sylvain, t. II.	167
Savoureux, Succulent, t. IV.	144
Sauvage, Farouche, t. IV.	145
Sauver, Garantir, Préserver, t. II.	227
Sçavant homme, Homme sçavant, t. IV.	149
Secret (en), Secrètement, t. IV.	159
Secrètement, en Secrèt, t. IV.	<i>ibid.</i>
Séditieux, Turbulent, Tumultueux, t. IV.	161
Séduire, Suborner, Corrompre, t. IV.	163
Sein, Giron, t. IV.	170
Seing, Signature, t. IV.	172
Selon, Suivant, t. IV.	174
Semblable, Ressemblant, t. IV.	80
Semblable, Tel, Pareil, t. IV.	346
Sembler, Paraître, t. IV.	179
Sempiternel, Eternel, Immortel, Perpétuel, Continuuel, t. III.	451
Sens, Jugement, t. II.	447
Sensation, Pensée, Perception, Notion, Conscience, Idée, t. III.	436
Sensible, Tendre, t. IV.	182
Senteur, Odeur, t. III.	332
Sentiment, Avis, Opinion, t. IV.	185
Sépulchre, Sépulture, Tombé, Tombeau, t. IV.	369
Sépulture, Sépulchre, Tombé, Tombeau, t. IV.	<i>ibid.</i>
Service, Bienfait, Grace, bon Office, Plaisir, t. I.	208
Servir (se), Employer, User, t. IV.	537
Servitude, Esclavage, t. IV.	194
Observation sur les mots <i>Servage & Esclavage</i> .	197
Signalé, Insigne, t. IV.	198
Observation sur divers autres mots.	<i>ibid.</i>
Signature, Seing, t. IV.	172
Signifier, Notifier, t. III.	280
Silencieux, Taciturne, t. IV.	200
Similitude, Comparaison, t. IV.	205
Simplette, Simplicité, t. IV.	210
Simplicité, Simplette, t. IV.	<i>ibid.</i>
Simulacre, Fantôme, Spectre, t. IV.	213
Sincérité, Naïveté, Ingénuité, Candeur, Franchise, t. I.	232

Singulier , Extraordinaire , &c. t. IV.	215
Observations sur les mots <i>Fantafque</i> , <i>Bizarre</i> , <i>Co-</i> <i>pricieux</i> , <i>Bourru</i> , <i>Quinteux</i> .	222
Sinueux , Tortueux , t. IV.	227
Situation , Etat , t. IV.	229
Situation , Position , Disposition , t. IV.	232
Situat on , Affiette , t. IV.	232
Soi , Lui , Soi-même , Lui-même , t. IV.	233
Soigneusement , Curieusement , t. IV.	233
Soin , Souci , Sollicitude , t. IV.	236
Solemnel , Authentique , t. IV.	237
Soliloque , Monologue , t. IV.	237
Observations sur les mots <i>Colloque</i> , <i>Dialogue</i> , &c.	237
Solitaire , Désert , Inhabité , t. I.	429
Sollicitude , Soin , Souci , t. IV.	239
Sombre , Morne , t. IV.	239
Sombre , Obscur , Ténébreux , t. II.	222
Somme , Sommeil , t. IV.	242
Sommeil , Somme , t. IV.	242
Sommer , Cime , Comble , Faite , t. IV.	243
Somptuosité , Magnificence , FaSte , Luxe , t. III.	98
Songe , Rêve , t. IV.	60
Songer à , Penfer à , t. IV.	258
Sophisme , Paralogisme , t. III.	352
Souci , Soin , Sollicitude , t. IV.	239
Soudain , Subit , t. IV.	272
Soudoyer , Stipendier , t. IV.	274
Souffle , Haleine , t. II.	260
Soumettre , Subjuguer , Assujettir , Asservir , t. IV.	277
Soupçon , Suspicion , t. IV.	281
Soupirer après , Respirer , t. IV.	—
Souple , Flexible , Docile , t. II.	187
Source , Origine , t. III.	355
Sourire , Souris , t. IV.	283
Souris , Sourire , t. IV.	282
Soutenir , Maintenir , t. III.	111
Souvenir , Ressouvenir , Rémiscence , Mémoire , t. IV.	285
Souvent , Fréquemment , t. IV.	286
Souverain , Suprême , t. IV.	312

A L P H A B E T I Q U E. 383

Speître , Fantôme , Simulacre , t. IV.	213
Splendeur , Lueur , Clarté , Eclat , Lumiere , t. III.	95
Stature , Taille , t. IV.	329
Stérile , Infertile , t. IV.	291
Stipendier , Soudoyer , t. IV.	274
Strict , Etroit , t. II.	231
Stupéfait , Ebahi , Ebaubi , Emerveillé , t. II.	35
Subit , Soudain , t. IV.	272
Subjuguer , Soumettre , Assujettir , Affervir , t. IV.	277
Suborner , Séduire , Corrompre , t. IV.	163
Subside , Impôt , Imposition , Tribut , Contribution , Subvention , Taxes , Tailles , t. II.	359
Subsistances , Denrées , Vivres , t. IV.	293
Subvention , Subside , Impôt , Tribut , Imposition , Con- tribution , Taxes , Tailles , t. II.	359
Succès , Réussite , Issue , t. IV.	95
Succulent , Savoureux , t. IV.	144
Suggestion , Inspiration , Instigation , Infatuation , Per- suasion , t. IV.	298
Sujet , Matière , t. III.	163
Sujettion , Assujettissement , t. I.	134
Suivant , Selon , t. IV.	174
Suivre les exemples , Imiter les exemples , t. IV.	302
Superbe , Orgueil , t. IV.	304
Suppléer une chose , Suppléer à une chose , t. IV.	307
Supplier , Prier , t. III.	515
Supposition , Hypothèse , t. IV.	310
Sur le prétexte , Sous le prétexte , t. III.	513
Suprême , Souverain , t. IV.	312
Explication des terminaisons <i>eme & ain.</i>	314
Surprendre , Etonner , t. IV.	315
Survivre à quelqu'un , Survivre quelqu'un , t. IV.	324
Suspicion , Soupçon , t. IV.	281
Sustenter , Alimenter , Nourrir , t. III.	283
Sylvain , Faune , Satyre , t. II.	267

T.

Tact , Toucher , Attouchement , t. IV.	326
Taille , Stature , t. IV.	329
Tailles , Impôt , Imposition , Tribut , Taxes , Contribu- tion , Subside , Subvention , t. II.	359

Taire, Céler, Cacher, t. IV.	338
<i>Note sur les mots feindre, feinter & diffimuler.</i>	332
Tandis que, Pendant que, t. III.	427
Tapir (se), se Blottir, t. IV.	334
Tapisserie, Tenture, t. IV.	335
Tarder, Différer, t. IV.	337
<i>Observation sur le mot Retarder.</i>	343
Taverne, Cabaret, Guinguette, Logis, Anberge, &c.	341
t. IV.	341
Taxes, Tailles, Impôt, Tribut, Contribution, &c.	349
t. II.	349
Tel, Pareil, Semblable, t. IV.	345
Tempérament, Naturel, Complexion, Constitution, t. III.	245
Tempérer, Adoucir; Mitiger, Modérer, t. I.	32
Ténébreux, Sombre, Obscur, t. III.	322
Tenture, Tapisserie, t. IV.	335
Terreur, Epouvante, Effroi, Frayeur, t. IV.	348
<i>Explication des mots Peur, Crainte, Apprehension, &c.</i>	349
<i>Explication des mots Redoutable, Formidable, en note.</i>	352
Têtu, Entêté, Opiniâtre, Obstiné, t. IV.	347
Texture, Tissu, Tissure, Contexture, t. IV.	366
Tic, Manie, t. IV.	363
<i>Observation sur les mots Entiché & Entaché.</i>	365
Tissu, Texture, Tissure, &c. t. IV.	366
Tissure, Tissu, Texture, &c. t. IV.	ibid.
Toison, Laine, t. III.	6
Tombe, Tombeau, Sépulchre, Sépulture, t. IV.	369
Tombeau, Tombe, Sépulchre, Sépulture, t. IV.	ibid.
<i>Explication de la terminaison eue.</i>	376
Tomber, Cheoir, Faillir, t. I.	271
Tonnerre, Foudre, t. IV.	377
Tordu, Tors, Tortué, Tortillé, Tortu, t. IV.	379
Tors, Tortillé, Tortu, &c. t. IV.	ibid.
Tort, Préjudice, Dommage, Détriment, t. IV.	381
Tortillé, Tortu, Tors, &c. t. IV.	ibid.
Tortu, Tortué, Tors, &c. t. IV.	379
Tortué, Tors, Tortu, &c. t. IV.	ibid.
Toucher, Taët, Atouchement, t. IV.	376

A L P H A B E T I Q U E. 585

Toucher, Concerner, Regarder, t. IV.	386
Toucher, Emouvoir, t. IV.	390
Observation sur les mots <i>Touchant & Pathétique</i> .	
	392
Tour, Circuit, Circonférence, t. IV.	402
Tour, Tournure, t. IV.	393
Tourmenter, Vexer, Molester, t. IV.	513
Tournure, Tour, t. IV.	393
Tout, déclinaison, Tout, indéclinable, t. IV.	404
Trace, Vestige, t. IV.	510
Trafic, Commerce, Négoce, t. I.	298
Trajet, Traite, t. IV.	416
Trainer, Entraîner, t. IV.	413
Traitant, Financier, Publicain, Partisan, Maltôtier, t. III.	569
Traite, Trajet, t. IV.	416
Traité, Marché, t. IV.	419
Tramer, Ourdir, t. III.	369
Tranchant, Décisif, Péremptoire, t. IV.	421
Observation en note sur les terminaisons de différens verbes, t. IV.	
	422
Transcrire, Copier, t. IV.	425
Transes, Affres, Angoisses, t. I.	47
Transférer, Transporter, t. IV.	427
Transformer, Métamorphoser, t. III.	195
Transgresser, Contrevenir, Enfreindre, Violier, t. I.	319
Transparent, Diaphane, t. II.	6
Transporter, Transférer, t. IV.	427
Travail, Labeur, t. IV.	430
Travers (à), au Travers, t. IV.	435
Travers (au), à Travers, t. IV.	ibid.
Travestir, Déguiser, t. I.	380
Trébucher, Broncher, t. IV.	439
Trépas, Mort, Décès, t. IV.	442
Observation sur le mot <i>Défunt</i> .	
	445
<i>Idem</i> , sur le mot <i>Feu</i> .	
	449
Très, Fort, Bien, t. IV.	451
Tribut, Impôt, Imposition, Contribution, Subside, &c. t. II.	359
Tromper, Décevoir, Abuser, t. IV.	454

Trompeur, Fallacieux, t. II.	124
Troquer, Echanger, Permuter, t. II.	41
Troupe, Bande, Compagnie, t. IV.	453
Trouver, Découvrir, t. I.	562
Tube, Tuyau, t. IV.	466
Tuerie, Massacre, Carnage, Boucherie, t. III.	157
Tumultuaire, Tumultueux, t. IV.	413
Tumultueux, Tumultuaire, t. IV.	211
Observation sur la terminaison y. x.	464
Type, Modèle, t. IV.	473
Observation sur les mots <i>Archétype & Prototype.</i>	571

V.

Vaciller, Chanceler, t. I.	269
Vaguer, Errer, t. II.	119
Valeureux & Valeur, Vaillant & Vaillance, t. IV.	57
Vaillant & Vaillance, Valeureux & Valeur, t. IV.	211
Valérudinaire, Maladif, Infirme, Cacochyme, t. IV.	486
Vainement, En vain, t. IV.	475
Vanter (se), se Jacter, t. IV.	451
Variété, Diversité, Différence, t. IV.	483
Véhément, Impétueux, Violent, Fougueux, t. II.	355
Veiller à, Veiller sur, Surveiller, t. IV.	487
Veiller sur, Veiller à, Surveiller, t. IV.	211
Vélocité, Vitesse, Rapidité, t. IV.	489
Vendre, Aliéner, t. IV.	451
Vénéneux, Venimeux, t. IV.	478
Vénération, Révérence, Respect, t. IV.	492
Venimeux, Vénéneux, t. IV.	493
Véridique, Vrai, t. IV.	535
Vérifier, Avérer, t. IV.	501
Verser, Répandre, t. IV.	505
Vestige, Trace, t. IV.	419
Vexer, Molester, Tourmenter, t. IV.	513
Vétille, Misère, Minutie, Babiole, Bagatelle, Gendaille, t. III.	209
Vie, Histoire, Faïtes, Mémoires, Annales, Commerciaires, Anecdotes, Chroniques, &c. t. II.	295
Vilipender, Honnir, Bafouer, t. II.	508
Ville, Cité, t. I.	287

A L P H A B E T I Q U E. 587

Violent, Véhément, Impétueux, Fougueux, t. II.	355
Violenter, Obliger, Contraindre, Forcer, t. III.	306
Violer, Contrevenir, Enfreindre, Transgresser, t. I.	319
Vis-à-vis, en Face, Face à face, t. IV.	516
Visceres, Intestins, Entrailles, t. IV.	520
Viser, Mirer, t. III.	214
Visqueux, Gluant, t. IV.	523
Vogue, Mode, t. IV.	526
Voie, Moyen, t. IV.	528
Voisin, Prochain, Proche, t. III.	536
Vol, Volée, Effor, t. IV.	530
Volée, Vol, Effor, t. IV.	<i>ibid.</i>
Vouer, Dévouer, Dédier, Consacrer, t. IV.	532
Vrai, Véridique, t. IV.	535
Ufer, se Servir, Employer, t. IV.	538

Z.

Zépher, Zéphire, t. IV.	541
Zéphire, Zépher, t. IV.	<i>ibid.</i>
Zizanie, Ivroie, t. IV.	545

Fin de la Table

Fautes essentielles à corriger.

Tome IV.

- Page 1, l. 11, on approuvoit, *lisez* on approuvoit.
Page 12, l. 19, de Scipion, des Fabius, des Césars,
lisez des Scipion, des Fabius, des César.
Page 23, l. 7, mais ici, n'a point osé, *lisez* le Poète n'a point osé.
Page 38, l. 9, pourra voir sa chose, *lisez* pour avoir sa chose.
Page 61, l. 30, unies aux cours, *lisez* unies aux corps.
Page 69, l. 2, se heurter, *lisez* le heurter.
Page 78, l. 3, *soupris*, lisez *soupirs*.
Page 128, l. 26, la préposition à, *lisez* la préposition à.
Page 207, l. 1, pourvue, *lisez* pourvu.
Page 223, l. 24, *rai*, lisez *raie*.
Page 230, l. 11, une vente, *lisez* une rente.
Page 232, l. 7 & 8, employée, *lisez* employé.
Page 299, l. 8, rac. *swi*, *sau*; lisez, rac. *swi*, *sua*.
Page 310, l. 3, signifie; *lisez*, signifient.
Page 314, l. 18, précédé de *su* pour *sub*, *lisez* précédé de *su*, *sup*.
Page 315, l. 33, mouvemens passageres, *lisez* mouvemens passagers.
Page 332, l. 12, *catcher*, lisez *céler*.
Page 333, l. 5 & 6, vous y êtes engagé davantage;
lisez vous y êtes engagé d'avance.
Page 373, l. 34, & p. 374, l. 1, à l'égare, *lisez* à l'égard.
Page 404, l. 20 & 21, on toise le *pourtour*: une maison, une pièce, une cheminée, *lisez* on toise le *pourtour* d'une maison, d'une pièce, d'une cheminée.
Page 415, l. 2 & 3, effacez, & prouver les distinctions précédentes.
Page 424, l. 10, le crime est avéré, *lisez* le crime est avoué.
Page 456, l. 13, on dit, *lisez* on a dit; l. 22, d'une ma-

niere *immorale* (a) ; *lisez* d'une maniere odieuse.
Page 462, l. 29, moyens subtiles , *lisez* moyens subtils.
Page 505 , l. 20, avec , *lisez* vers.

(a) J'ai eu tort d'adopter , même sous condition , le mot *immoral* qui commence à s'introduire dans le sens de contraire , opposé aux mœurs , à la regle des mœurs. On m'a fort bien prouvé que cette idée ne lui convient nullement ; & je le rejette. *Immoral* signifieroit *non-moral* , qui n'est pas *moral* , qui ne concerne pas les mœurs ou l'ordre *moral* , qui est *physique* , &c.



A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Ouvrage intitulé : *Nouveaux Synonymes François*, par M. l'Abbé ROUBAUD, & je n'y ai rien trouvé qui pût empêcher l'impression. A Paris, ce 4 Septembre 1777.

SCAVER.

P R I V I L E G E D U R O I.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amis & frères Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien aimé le sieur Abbé ROUBAUD, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, intitulé, *Nouveaux Synonymes François*, s'il Nous plaçoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses heirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession ; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Règlement sur la durée des

Privilèges en Librairie. **PASSQUY** **ÉCRIVAIN** **A** **PARIS** **Imprimeur**
meurs, Libraires & autres personnes. **En** **virtu** **des** **Privilèges**
& condition **qu'elles** **font,** **d'un** **privilege** **particulier**
étrangere **dans** **nos** **lits** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
auts **d'imprimer** **ou** **de** **autres** **manieres** **de** **scrire** **ou** **de** **de**
de, **déclarer** **ni** **contredire** **aux** **Privilèges** **des** **lits** **de** **nos** **seigneurs**
prétexte **que** **ce** **privilege** **est,** **par** **la** **raison** **des** **Privilèges** **de** **nos** **seigneurs**
par **écrit** **d'Écrit** **Excellence** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
à **peine** **de** **faire** **&** **de** **contredire** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
faits, **de** **six** **mois** **après** **l'expiration** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
déclarée **pour** **la** **première** **fois** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
chance **d'état** **en** **cas** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
dommages **&** **intérêts,** **contredire** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
du **30** **Avril** **1777,** **contredire** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
CHARGE **que** **ces** **Privilèges** **seront** **enregistrés** **de** **nos** **seigneurs**
long **sur** **le** **Registre** **de** **la** **Communauté** **de** **nos** **seigneurs**
& **Libraires** **de** **Paris,** **dans** **nos** **lits** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
que **l'impression** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
& **non** **ailleurs,** **en** **beau** **caractère** **&** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
conformément **aux** **Règlements** **de** **la** **Communauté** **de** **nos** **seigneurs**
chance **du** **présent** **Privilege** **contredire** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
le **Manuscrit** **qui** **aura** **servi** **de** **base** **à** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
Ouvrage, **sera** **remis** **dans** **le** **mois** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
y **aura** **été** **donnée** **es** **main** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
valier, **Garde** **des** **Scaux** **de** **France,** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
MIROMESNIL, **Commandant** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
sera **enfin** **remis** **deux** **Exemplaires** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
publique, **en** **dans** **celle** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
un **dans** **celle** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
lier **de** **France,** **le** **Sieur** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
udit **Sieur** **HENRI** **DE** **MIROMESNIL** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
nullité **des** **Présentes** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
don **&** **enjoignons** **de** **faire** **pour** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
pleinement **&** **parfaitement,** **sans** **aucun** **trouble** **ou** **empêchement**
fait **aucun** **trouble** **ou** **empêchement** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
copie **des** **Présentes,** **qui** **sera** **remise** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
commencement **ou** **à** **la** **fin** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
dûment **signifiée,** **&** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
de **nos** **amis** **&** **seigneurs** **Contre-maître** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
ajoutée **comme** **à** **l'original.** **Donné** **en** **nos** **seigneurs** **seigneurs**
notre **Hautier** **ou** **Sergent** **de** **nos** **seigneurs** **seigneurs**

l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris, le vingtième jour d'Octobre l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-quatre, & de notre Regne le onzième. Par le Roi, en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 69, fol. 201, conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilège; & à la charge de remettre à ladite Chambre les trois exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Règlement de 1723. A Paris, le 26 Octobre 1784.

LE CLERC, Syndic.



